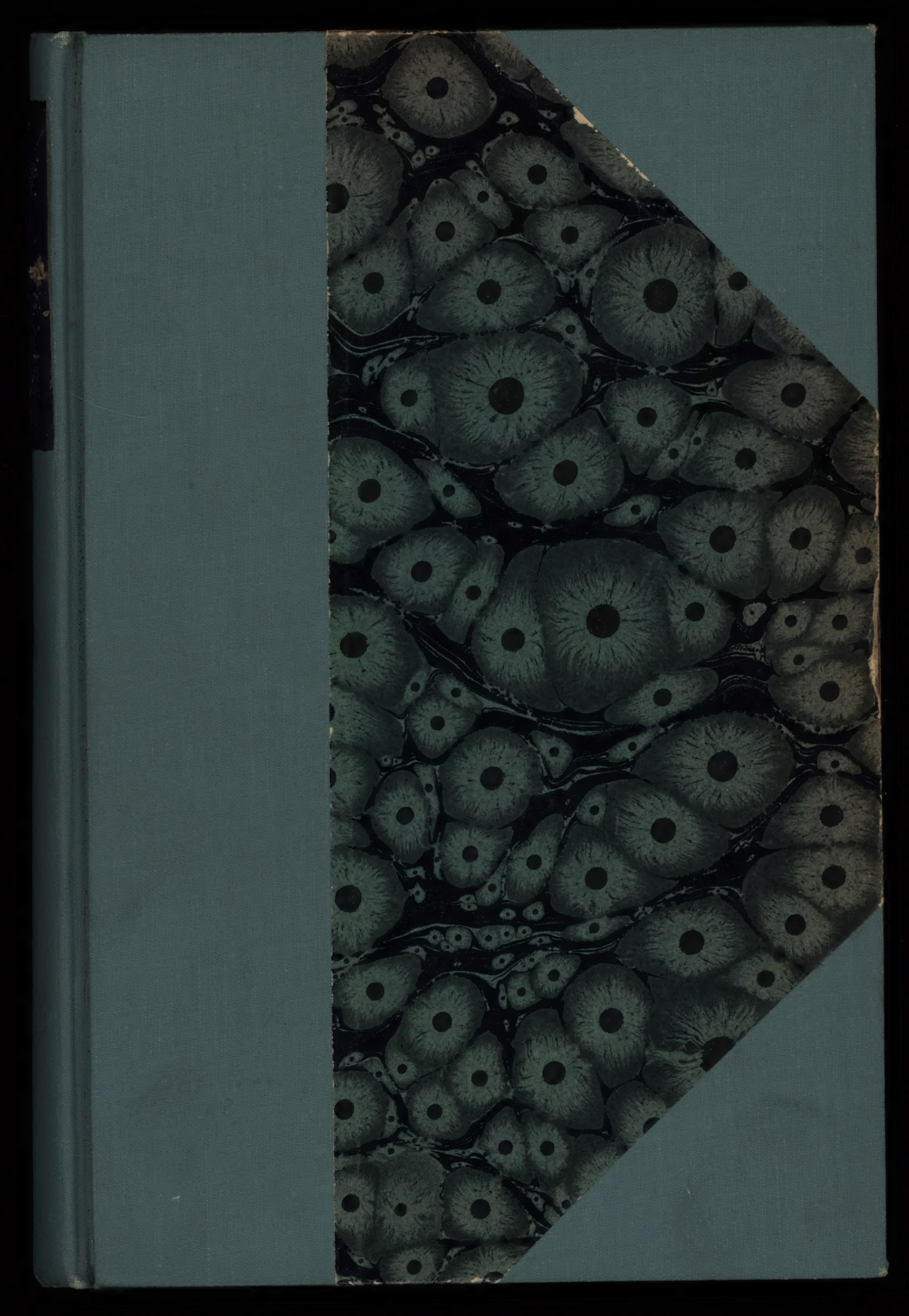




L'ENFANT DE BRUGES

RENSEIGNEMENTS BIOGRAPHIQUES,

DOCUMENTS, ARTICLES DE JOURNAUX, LETTRES, PROCÈS-VERBAUX, ETC.

RÉUNIS ET ANNOTÉS

PAR

ADOLPHE SIRET

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

DIRECTEUR DU *Journal des Beaux-Arts*.

Ouvrage accompagné de quatre autotypies, dix eaux-fortes
et quatre gravures sur bois
représentant des portraits de Frédéric Van de Kerckhove
et des reproductions des paysages définissant le mieux ses diverses manières
depuis ses premiers essais jusqu'à sa dernière œuvre.

BRUXELLES,
OFFICE DE PUBLICITÉ,
rue de la Madeleine, 46.

PARIS,
A. LEVY, ÉDITEUR,
rue Lafayette, 13.

LOUVAIN, TYP. DE CH. PEETERS, RUE DE NAMUR, 22.

1876

A LA PIEUSE ET VÉNÉRÉE

MÉMOIRE

D'UNE ÉPOUSE BIEN-AIMÉE

MARIE SIRET NÉE CELS

DÉCÉDÉE LE 30 JUIN 1876

AD. S.

Lecteur, si vous venez un jour près de sa tombe,
A ce petit enfant donnez un souvenir.
Au mal qui le rongeait à dix ans il succombe,
Et cependant son nom ne doit jamais périr.

C'est que ce front rêveur qui dans la nuit retombe
Avait ce trait divin qui ne peut se ternir.
C'est qu'elle nous montrait, cette frêle colombe,
Plus que le rameau vert : le fruit qui va mûrir.

Pauvre enfant, dors en paix dans ta couche de gloire!
Ce livre à ta patrie apprendra ton histoire,
Et d'obscurs détracteurs le sacrilége effort.

Mais laissons l'aigle au ciel, le reptile à la terre...
Passant, arrête! et donne en saluant sa pierre,
Une palme au génie, une larme à la mort.

PAUL SIRET.

INTRODUCTION.

Le présent ouvrage n'aurait peut-être jamais vu le jour sans les circonstances dont nous allons nous faire le narrateur fidèle ainsi que le commentateur rigoureusement exact. Ce n'est pas nous qui avons donné à l'*Enfant de Bruges* l'importance exagérée, à certains égards, qu'il a acquise dans le cours des années 1874 et 1875; nous nous étions borné, en patriote et en amateur, à révéler au monde artistique un enfant dont l'œuvre phénoménal nous avait frappé. Avec nous l'Europe avait salué cette jeune gloire qui venait s'ajouter à toutes celles que la Belgique est fière de posséder. Rien n'avait été annoncé et offert par nous au public qu'après les investigations les plus minutieuses et les assurances morales et matérielles les plus concluantes. Le public, à qui une partie de l'œuvre de l'enfant mort avait été soumise, en confirma la valeur. Il n'y eut dès lors qu'un cri d'admiration pour tant de talent évanoui et plus d'une larme tomba des yeux du spectateur en songeant à la perte préma-

turée de ce vaillant petit artiste qui laissait du moins à sa patrie un nom impérissable (1).

Nous aurons à indiquer comment et à quel propos, au milieu de l'attendrissement général, alors que la presse nationale et étrangère était presque unanime à saluer dans Frédéric Van de Kerckhove une personnalité artistique inattaquable, s'éleva une voix qui émit des soupçons sur l'authenticité de l'œuvre. Une longue polémique s'engagea sur ce point ; elle ne fut pas toujours frappée ni au coin des convenances et du patriotisme, ni même, nous devons le constater, empreinte du sceau de la stricte loyauté. Ce fut avec un acharnement peu compréhensible, et que son excès même condamna absolument dans l'esprit des personnes impartiales, que l'on s'attaqua aux moindres détails, que l'on osa écrire le mot de mystification et que l'honorabilité de la famille de l'enfant fut mise en cause, bien entendu au seul point de vue de l'authenticité de l'œuvre.

Cette persistance jeta du trouble dans les esprits et deux camps se formèrent. Des enquêtes furent organisées, des personnes de tout rang et de toute qualité, se rendirent à Bruges afin de juger par elles-mêmes, dans la maison de l'enfant ouverte à tout le monde, du milieu dans lequel il avait vécu. D'autres informations furent prises, des déclarations furent exigées et données, en un mot, cette affaire donna lieu à de longues instructions publiques et privées.

(1) Une notice biographique publiée par nous eut plusieurs éditions qui furent rapidement enlevées. Une traduction flamande de cette notice parut à Bruges, faite par M. Wens. Une traduction hollandaise fut insérée dans la *Dietsche Warande* de M. Alberdingk Thijm. Il y eut encore des traductions anglaises, allemandes, etc., mais on ne nous les a pas fait connaître directement.

C'est moins pour nous qui avions dans cet épisode un rôle modeste, peut-être le seul qu'on ait voulu attaquer, c'est moins pour nous, que pour la vérité que nous avons combattu jusqu'à la victoire. Le livre que voici aurait pu facilement n'être qu'une simple notice biographique et c'était en effet tout ce qu'il devait être, mais il s'est développé au contact des ennemis mêmes de Frédéric Van de Kerkhove. Il a fallu prouver l'enfant, il a fallu venger son œuvre et sa mémoire, venger sa famille et nous venger nous-mêmes, car plus d'une fois, dans cette incompréhensible querelle faite à une gloire nationale, on a touché à nos sentiments les plus délicats d'honneur et de loyauté.

Nous ne croyons pas que dans notre ouvrage il se soit glissé la moindre chose qui puisse froisser la justice et la vérité. Mettant de côté toute récrimination personnelle, tout sentiment dont l'expression plus ou moins émue aurait pu faire dévier notre plume, faisant taire nos prédilections, en un mot nous effaçant dans la mesure du possible, nous laisserons parler les faits et nous offrirons en même temps au lecteur les explications et les documents de nature à le guider. Nous apporterons dans cet exposé toute la somme d'exactitude désirable ; sous ce rapport nos contradicteurs, s'il en existe encore, ne seront pas les derniers à devoir nous rendre hommage.

Nous avons appuyé notre récit de gravures et de reproductions qui feront apprécier les phases diverses et le caractère du talent de Frédéric ou Fritz, puisque cette dernière appellation a prévalu. C'est ainsi que le lecteur trouvera ici, indépendamment de trois gravures sur bois publiées dans le *Magasin Pittoresque*, et dues au talent si habile de M. Garnier, quelques

paysages de Fritz reproduits par l'autotypie ; nous lui recommanderons le dernier, celui auquel il a travaillé la veille de sa mort et où se peut déterminer la tendance de sa dernière manière. De plus, dix eaux-fortes gravées par le père, ont essayé de rendre la physionomie du genre de paysage que préférait l'enfant, genre profondément triste et désolé et d'un caractère étrange. Un portrait de Fritz vivant et un autre de Fritz mort, complètent la partie illustrée de ce livre, que nous nous offrons humblement à la patrie et qu'on pourrait dédier aux ennemis de Fritz : c'est à l'oubli où ils ont voulu l'ensevelir qu'il devra sa gloire.

Comme on le verra dans le cours de ce volume dont la publication, par suite de circonstances particulièrement douloureuses pour nous, a été retardé de six mois, rien n'a manqué à l'enfant de Bruges et finalement on a essayé contre lui la conspiration du silence après avoir essayé de l'amoindrir. Une insigne mauvaise foi a accueilli les manifestations qui n'étaient point dirigées dans le goût des adversaires et on a feint d'ignorer les déclarations les plus absolues, les plus catégoriques, les plus indéniables (1). Certains journaux ont été, sous ce rapport, les modèles du genre. Ce livre étant coordonné en vue de la justice et de l'histoire, nous avons tenu à relever ces outrages adressés au bon sens et à la logique, estimant qu'entre nos devoirs de citoyen et le déni de justice des contempteurs de nos gloires nationales, il n'y avait pas à hésiter.

On a essayé de tout : on a cherché à frapper par le

(1) On a également feint de ne pas connaître un fait significatif : c'est le refus de M. Van de Kerckhove de vendre les œuvres de son fils pour des sommes considérables. On a commencé par lui offrir 40,000 fr. puis 180,000 fr. nous avons en mains les preuves de cette situation. Si nous ne sommes pas autorisés à publier des noms on nous a permis de les communiquer officieusement à ceux qui nous les demanderont.

ridicule, à atteindre par la dénonciation, à troubler par l'intimidation, à menacer de perpetuelles *balançoires,* ceux qui avaient foi dans l'œuvre de Fritz et qui de près ou de loin appartenaient à la vie publique. *Il y a eu jusqu'à des influences politiques marquées qui par des aveux significatifs ont laissé échapper le regret de n'avoir pas connu plutôt des détails de nature à les arrêter* dans la guerre entreprise contre cette chère et pauvre petite mémoire que nous venons leur arracher ; nous avons les mains pleines des preuves de ces influences et de bien d'autres faiblesses encore. Nous n'avons pas jugé utile de les publier pour le moment.

Il ne sera pas hors de propos de placer ici une observation qui trouve naturellement son application à l'enfant de Bruges lui-même.

On s'étonne, à bon droit, de l'extraordinaire précocité de Fritz qui, de sept à dix ans et onze mois a produit une quantité non encore définie de panneautins tous généralement esquissés plutôt que terminés.

Si Fritz avait vécu personne n'eût eu connaissance de son œuvre attendu qu'il n'y avait aucune raison déterminante pour en parler et que ses années, se fondant les unes dans les autres, il serait arrivé au moment de se manifester dans la maturité de l'âge. On aurait pris alors le peintre tel qu'il se présentait et jamais il n'eut été question des nombreuses œuvres de son enfance.

C'est ce qui est arrivé à la plupart des artistes parvenus à une certaine notoriété. Si l'on consulte leur passé on y trouve des manifestations d'art très-remarquables dans un âge très tendre et dont peut-être on eut parlé si la mort les eut fauchés dans ce moment. Nous connaissons une quantité considérable d'artistes qui ont eu une première jeunesse artistique

excessivement brillante mais sans manifestation publique. Il en est quelques-uns qui, par des circonstances spéciales, ont eu occasion de se produire sinon directement par eux-mêmes du moins par d'autres. De ce nombre on cite Massart, de Liége, musicien, qui à l'âge de six ans exécutait magistralement un concerto de De Bériot sur le violon ; Charles Verlat, d'Anvers, qui à l'âge de neuf ans a lithographié une *prise de Constantine* des plus audacieuses et restée comme une production rare et recherchée. Certes, en regardant autour de soi on trouvera de nombreux similaires sans remonter à Luc de Leyde, à Suzanne Horebout signalée par Durer, aux nombreux italiens cités par Vasari, à Mozart, à Pic de la Mirandole, à Michalon qui dès l'âge de douze ans jouit d'une pension de 1200 fr. pour un admirable paysage distingué par un prince russe, à Christina Chalon, la Hollandaise, qui de huit à douze ans faisait des croquis charmants (1) et à bien d'autres enfants célèbres cités dans des ouvrages spéciaux. Hier encore ne nommait-on pas le jeune Franz Verhas, d'Anvers, âgé de neuf ans, qui exposait à Termonde un tableau intitulé *Mes joujoux* et que plus d'un artiste eut voulu signer? En même temps on signalait à Anvers le jeune Brunin qui à peine âgé de onze ans, a exposé des dessins d'un style magistral. En même temps enfin on parlait du fils du peintre français Vollon qui exécute à l'âge de huit ans de superbes eaux-fortes. Rappelons aussi le jeune De Hodencq qui, à une des récentes expositions de Paris, a exhibé deux paysages dont on nous a dit grand bien (2). Nous pourrions encore citer d'autres enfants-phénomènes.

(1) Deux de ses croquis ont paru à la vente Snellen, à La Haye, le 24 avril 1876.

(2) Détail curieux : les tableaux de nature morte du jeune de Hodencq avaient été admis par le jury qui croyait ces tableaux de la main du père. L'année d'après, le jeune De Hodencq vit son œuvre refusée !

Il nous semble donc que le cas attendrissant de Fritz Van de Kerkhove n'est pas tellement extraordinaire qu'il doive justifier le sourire de quelques-uns qui ont murmuré le mot de miracle. Ce qui rend Fritz si facile à aimer et si curieux à étudier, c'est son caractère adorablement bon et élevé et cet espèce de chétiveté corporelle où d'aucuns ont voulu voir l'explication de son talent. De plus, cette immense mélancolie qui envahit son œuvre considérable et sa courte vie, a aussi exercé sur la foule une émotion qui se renouvelle devant chacun des tableautins de l'enfant. Quant à la quantité relativement énorme de la production, on s'en étonnera moins si on songe à ses procédés presque toujours sommaires qui lui faisaient abandonner son travail quelques minutes après l'avoir entrepris, et le reprendre parfois pour poser des teintes plus ou moins fortes dans les premiers plans et retoucher ses arbres.

C'est à la mort seule de Fritz qu'on doit de le connaître ; vivant il se serait confondu dans la masse des vivants et nul n'eut songé à le distinguer avant son heure.

OBSERVATIONS

SUR LES GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE.

—

REPRODUCTIONS AUTOTYPIQUES

Portrait de Fréderic Van de Kerkhove à l'âge de 10 ans, d'après un médaillon peint du vivant de Fritz par le père. Ce portrait se trouve placé en face du titre.

Fréderic sur son lit de mort, d'après une grisaille peinte par le père (p. 48).

Le Soir. paysage en longueur. (page 176).

Marine en longueur. (page 302).

Lisière de forêt. C'est le dernier paysage de Fritz. Il y a travaillé la veille de sa mort. Nous avons vainement essayé de reproduire ce majestueux paysage par l'autotypie, Ce n'est qu'après un grand nombre d'essais infructueux que nous nous sommes décidés à donner ici l'épreuve qui rend du moins la composition dans ses lignes principales. (page 382).

—

BOIS.

Portrait publié par le *Magasin pittoresque,* tome XLIV, page 260 (page 17).

Le Soir. Paysage publié par le *Magasin pittoresque,* ib. C'est le même panneautin que celui reproduit par l'autotypie. (p. 184).

Côte de Mer publié par le *Magasin pittoresque*, ib. (page 334).

Paysage par Louise Van de Kerkhove. (page 384). Ces quatre bois sont dessinés avec un tact et un sentiment remarquables, par M. Ed. Garnier.

—

EAUX-FORTES.

Paysage en largeur. Premier plan ombré, terrain courant de droite à gauche et surmonté à droite d'un arbre qui se divise en deux masses à moitié de sa hauteur. Deuxième plan clair avec fond d'arbrisseaux. Sous le grand arbre, debout, la silhouette. C'est un des premiers paysages de Fritz (page 64).

Paysage en largeur. Une bande de terrain couvert de broussailles, légèrement incliné vers la droite et couvert d'une rangée d'arbres de petite

futaie. Au milieu groupe d'arbres plus élevés. La silhouette placée presque au tiers de la planche à gauche. (page 96).

Paysage en largeur. A droite une pièce d'eau qui se prolonge à l'horizon. A l'avant-plan à gauche une langue de terrain au bout de laquelle se trouve la silhouette. Au second plan une berge légèrement élevée surmontée de quelques arbres maigres de branches et de feuilles à l'exception de l'arbre du milieu. (page 128).

Paysage en largeur. Terrain blanc parsemé d'herbes. Ce terrain est meublé de broussailles, d'arbrisseanx et d'un groupe d'arbres plus noirs à gauche. Au premier plan à un centimètre du bord inférieur, la silhouette (page 160).

Paysage en largeur. Terrain fuyant de droite à gauche et incliné. Arbrisseaux clair-semés à gauche A gauche à deux centimètres du bord, au premier plan, la silhouette assise, lisant. (page 192).

Paysage en hauteur. Une pièce d'eau à droite dans laquelle s'avance un terrain assez élevé, meublé de pierrailles et d'herbes et surmonté d'un arbre élancé et feuillu. Deuxième plan : terrain accidenté orné d'arbres de haute futaie. A droite, une barquette au bord de laquelle se trouve la silhouette assise. (page 224).

Hiver, avec petits patineurs. (page 256).

Paysage en largeur. Effet de soir. Au premier plan une pièce d'eau s'élargissant un peu vers la gauche. Bande de terrain ombrée. Sur le sommet de cette bande de terrain quelques arbres fortement ombrés et placés à distance. Au bord de l'eau presque au milieu, la silhouette (page 288).

Paysage en hauteur. *Le brouillard*. Bouquet d'arbres sur un plan incliné de droite à gauche. L'arbre principal est fortement teinté. Premier plan ombré; au milieu, la silhouette (page 318).

Paysage en largeur. Au premier plan un terrain courant de gauche à droite; pente rapide et formant berge. Au second plan un rocher s'avance dans l'eau. Au dessus de ce rocher, terrain sans arbres; à l'horizon on distingue un corps de bâtiments. A droite au fond la mer sur laquelle on remarque quelques voiles. Sur le premier plan vers la droite, mais au milieu, assis sur la berge, la silhouette. (page 350).

—

N. B. Tous les tableautins reproduits, sauf celui de Louise, ont figuré aux expositions de Bruxelles, d'Anvers, de Gand et de Liége.

—

Ces eaux-fortes ont été faites par le père de Fritz, qui n'a jamais cherché dans le *truc* du tirage moderne des effets qu'un artiste comme Rembrandt seul pouvait peut-être deviner et obtenir. Les planches de M. Jean Van den Kerkhove seront sans doute recherchées quelque jour. Si nous en parlons ici avec une certaine insistance, c'est pour faire remarquer que l'aquafortiste, malgré son habileté, malgré des efforts multipliés, n'a point su parvenir à donner à son interprétation le cachet de tristesse et de profondeur qui caractérise l'œuvre de son fils. Il le reconnait bien volontiers lui-même et il a fallu l'énergie de nos désirs pour qu'il nous permit de placer ici les eaux-fortes dont nous parlons et qui, malgré leur insuffisance, pourront du moins donner à ceux qui ne connaissent point les originaux, une idée de leur aspect.

Les quatre premières eaux-fortes reproduisent de petites études dont Fritz affectionnait la forme dans les premiers temps : un avant-plan composé d'une

bande transversale de terrain ; un second plan d'arbres de petite et maigre futaie, puis un horizon le plus souvent formé d'arbres, derrière lequel les lueurs mourantes d'un soleil couché se laissent encore distinguer. Pendant tout un temps il s'est pris d'affection pour ce thème qu'il a développé plus tard et augmenté de pièces d'eau toujours traitées avec un incroyable sentiment d'exactitude et de finesse. Dans ses premiers travaux il a toujours préféré la forme en largeur et on compte de lui une grande quantité de panneautins mesurant 10 à 12 centimètres de large sur 5 à 6 de haut et même de dimensions moindres.

Les eaux-fortes plus grandes ont entre elles un certain air de parenté. Elles n'ont rien, pas plus que les précédentes, d'un artiste fait. Le dessin en est absent. L'enfant procède par masses au milieu desquelles il dirige, avec sa rare intelligence, la pointe de son canif ou un petit bâton enduit de terre de sienne avec lequel il fait fuseler ses arbres et saillir les herbes ou les pierres. La rapidité de sa pratique et le désir de passer à un autre ordre d'idées, lui ont le plus souvent dédaigner le détail que, du reste, il méprisait souverainement comme étant incompatible avec la grandeur de ses panneaux et, plus probablement, avec son genre de génie.

Le paysage placé à la page 318 est une œuvre plus terminée ; c'est un brouillard d'un effet ravissant, mais que l'eau-forte n'a pu rendre avec les fines intentions que possède l'original, surtout dans le ciel.



PREMIÈRE PARTIE.

SOMMAIRE : I. Premières et fortuites informations. — II. Biographie de Frédéric Van de Kerkhove : ses aptitudes, ses goûts, son instruction, son éducation, son intelligence, ses relations, ses réparties. Premiers travaux de 5 à 6 ans. Succession chronologique de ses travaux. Chiffre approximatif de ses œuvres. Les trois manières de l'enfant. — III. Exposition publique. — IV. Appréciation et classement. — V. Journaux qui se sont occupés de Fritz avant l'exposition.

I.

Je n'ai point connu Frédéric et je n'ai eu de rapports avec sa respectable famille qu'à la suite des circonstances suivantes :

En 1873 le jury du concours de gravure à l'eau-forte que j'ai ouvert dans le *Journal des Beaux-Arts*, accorda un 3me prix à une planche due à M. Jean Van de Kerkhove, peintre de genre amateur à Bruges, qui m'était absolument inconnu et avec lequel j'entrai en relations. C'est dans le cours de cette année 1873 que mourut son fils unique, Frédéric. Dans une de ses correspondances, le père me communiqua trois dessins à la plume faits par lui d'après des paysages peints par Fritz qui, disait-il, mani-

festait de très-grandes dispositions. Ces dessins me frappèrent. Je fis part de mon étonnement à M. Van de Kerkhove qui, pour me mettre à même de juger du talent de son fils, voulut bien soumettre à mon examen deux panneaux minuscules qui ont figuré plus tard dans les œuvres exposées. Je fus à la fois charmé et navré à la réception de ces panneautins et j'exprimai mon sentiment au malheureux père qui me fit parvenir une centaine de paysages de Frédéric. C'est alors que l'émotion me gagna, et, qu'après avoir pris quelques renseignements nécessaires à l'indiscutabilité de la révélation que je projetais, je fis, pour la première fois, le 15 septembre, dans le *Journal des Beaux-Arts*, connaître cet épisode en même temps que je publiais une notice sur la vie et les œuvres de cet enfant extraordinaire.

II.

Sa vie!... Dix ans, c'est-à-dire la première étape de l'homme, celle pendant laquelle il a appris à ouvrir les yeux, celle où il commence à peine à comprendre, celle enfin qui n'est plus la nuit, mais qui n'est pas encore le jour. Dix ans! à peine naître, puis mourir; passer d'une aurore à une autre, sans transition presque appréciable; pas même *l'espace du matin* des roses, juste assez pour justifier l'idée que la vie est un éclair, et pourtant... laisser un nom!

En octobre 1862 naquit à Bruges un grand artiste, et, en août 1873, la mort qui ne fut jamais plus impitoyable, l'enleva du seuil de cette immortalité dans

laquelle le génie de l'enfant phénoménal était déjà passé tout entier ! Oui, le lecteur ne se trompe pas, Frédéric Van de Kerkhove avait 10 ans et 11 mois quand il mourut et il a laissé sur cette terre et dans notre histoire artistique une lumière qui ne s'éteindra plus !

Avant de nous engager dans l'analyse de l'œuvre inouïe laissée par cet enfant, il nous faut dire quelle fut sa vie, car elle eut une vie, cette frêle et magnifique créature de Dieu ; elle eut une vie de quelques années résumant dans un si court espace une existence des plus pleines. Le génie l'étouffa au berceau, mais avant, il lui fit donner tout ce qu'il y avait dans son âme, de telle façon que l'enfant est sorti de lui-même avant de mourir.

Si nous n'avions pas sous les yeux l'œuvre presque entière de ce petit martyr du génie, si nous n'avions pas en main la preuve de tout ce que nous allons dire, nous nous croirions victime de quelque fiévreuse hallucination ; mais non, tout est vrai, tout est de la plus lumineuse exactitude et il nous faut, qu'on veuille bien le croire, la certitude de notre raison, de notre jugement et de notre expérience, pour que nous nous livrions aujourd'hui à l'étude la plus étonnante qu'il soit donné de faire à un écrivain d'art.

Lorsqu'un enfant chéri meurt, fût-il comme celui-ci une exception peut-être unique, les parents désolés ont bien autre chose à faire que d'embaumer sa mémoire, ils pleurent. Dans leur profonde et silencieuse douleur s'abîment toutes les autres sensations.

presque tous les devoirs. La tristesse est devenue comme le pain quotidien de leur âme, ils en vivent jusqu'au jour où ils en meurent. Mais la mémoire de Frédéric, grâce à des circonstances fortuites, ne sera pas perdue. C'est nous qui avons le triste et doux bonheur d'arracher ce nom à l'oubli et d'empêcher que la justice et la gloire ne soient frustrées.

Comme nous l'avons dit, Frédéric-Jean-Louis Van de Kerkhove naquit à Bruges. Ce fut le 4 septembre 1862 que s'ouvrirent pour lui les voies de la douleur et de l'art. Il naquit souffreteux de corps, lucide et vaillant d'âme et d'esprit. Du jour de sa naissance jusqu'à l'heure de sa mort, ce fut une longue souffrance. Il n'eut peut-être pas une nuit de repos et on ne le conserva qu'à force de soins et de tendresse. Sa vie fut un miracle dû à la continuelle et anxieuse sollicitude de sa mère et de son père. Tout en lui avait pris, au moral comme au physique, un développement anormal, ainsi qu'on le remarque chez tous ces petits êtres que nous nous permettrons d'appeler plus grands que nature et qui ont jeté sur la terre un extraordinaire éclat. Frédéric, ou Fritz, eut une intelligence qui se manifesta dès ses premières années avec une force et une lucidité remarquables; fils d'un artiste distingué, et presque continuellement dans l'atelier de son père, ses premiers regards tombèrent sur des œuvres d'art, et, chose que pourrait expliquer sa tristesse native, ses premières attractions furent pour les cieux assombris et couverts, les arbres muets et vivants, les perspectives lointaines et infinies, en un mot, pour la nature dans

ses heures les plus mélancoliques, tandis que son père, ne s'adonnant qu'aux sujets de genre, ne pouvait naturellement parler à son fils que de ce qu'il affectionnait lui-même.

Fritz eut, au physique, une croissance anormale. La tête était forte, la maigreur du corps extrême et les attaches aux parties musculaires exagérées. Sa pâleur était continue, il jouait peu, mangeait considérablement et ne pouvait éteindre sa soif. Souvent il demandait s'il allait mourir. Cette préoccupation qui le dominait était pour ses malheureux parents un supplice atroce. Vainement il eût cherché à la dissimuler, elle planait sur lui et sa tendresse pour les siens en augmentait d'autant plus. Il tenait, tant que cela était possible, les mains de son père et de sa mère dans les siennes. Pauvre et aimable enfant! il sentait s'approcher le moment où ces mains, liées par l'amour, allaient se désunir par la mort et il faisait tout ce qu'il pouvait pour vivre le plus possible et s'imprégner de l'affection de ceux qu'il sentait devoir quitter bientôt.

Vers l'âge de sept ans, son intelligence prit un rapide essor. Les choses exactes avaient peu d'empire sur lui, bien qu'il manifestât à cet égard des tendances curieuses. C'est ainsi qu'il jouait aux cartes avec un aplomb merveilleux et avec le talent d'un joueur consommé, tandis qu'il pouvait difficilement se rendre compte des lois qui veulent que deux et deux font quatre. Ses pensées s'envolaient souvent au-delà de la vie terrestre et il demandait des renseignements sur la vie future. Dans sa toute première

enfance, dès qu'il sut parler et comprendre, il se préoccupait de Dieu, de ce Dieu qui avait fait le ciel, les arbres, la terre, l'eau et les fleurs. De bonne heure, comme toutes les âmes vraiment tendres et élevées, il aima les pauvres avec une force qui tenait de la passion. Très-souvent, en leur faveur, il dépouilla, d'autorité et à l'insu des domestiques, l'office de la maison paternelle déjà très-généreuse à l'endroit des malheureux. Le soir il s'en allait dans le voisinage voir *ses* pauvres, vivre et jouer avec eux dans l'adorable intention d'adoucir par ce contact des vies pénibles et restreintes. Il leur portait de petits tableaux faits par lui, en même temps que des vivres et des joujoux. Quand le cher et miséricordieux enfant entrait là, c'était comme un rayon de soleil et tout le monde se sentait réchauffé.

Un jour Fritz ne vint pas. Il était mort. Un épanchement au cerveau l'avait enlevé. Il était parti d'ici-bas sans avoir l'air de souffrir ; il était allé chercher le mot de ce grand secret qui fut peut-être le ressort de sa vie et la source de tant de mélodieuses rêveries dont nous parlerons plus loin.

Cette mort n'étonna pas. La ville de Bruges tout entière qui connaissait et qui aimait l'enfant prodige, non à cause de son talent, mais pour la beauté et la bonté de son caractère, lui fit des funérailles spontanées. Tout le monde entoura le cercueil de l'ange à la messe dernière, et, dans tout ce monde où se confondaient les sommités sociales de la ville, on vit une chose consolante dans un temps d'égoïsme comme celui-ci, on vit les pauvres bien-aimés de Fritz se

présenter en foule à l'offrande, le visage baigné de larmes et sanglotant à faire pitié. Aujourd'hui encore, ces mêmes pauvres vont une fois par semaine visiter le tombeau de ce petit enfant de 10 ans et saluer en priant l'ombre chérie de celui dont ils sont désormais les orphelins.

Comme souvenir, il reste aux parents désolés, dans le fond de leur âme, l'image adorée de leur enfant ; dans leur esprit, l'écho de ses réparties spirituelles, de ses tristes investigations, de ses bonnes œuvres, de ses douleurs, de ses joies, de ce qui fut enfin la naissance, la vie et la mort de Fritz. Il leur reste, après la suprême espérance, la consolation de cette courte vie même, si complètement remplie, si pleine de belles et de bonnes choses qu'on peut se demander, si, proportion gardée, il en est beaucoup qui lui ressemblent. Il leur reste enfin une compensation, c'est que cet enfant, mort à la vie du monde, appartient désormais à l'histoire. Après l'immortalité de l'âme, l'immortalité du nom.

Son œuvre!... C'est ici que l'auteur de cette notice se sent impuissant à accomplir sa tâche. Ce n'est pas qu'il ait peur de céder à son enthousiasme, il s'y laisserait bien volontiers aller, convaincu que le public, en cela, ira peut-être plus loin que lui ; ce n'est pas qu'il s'effraie des difficultés d'appréciation que pourrait rencontrer l'analyse à laquelle il veut se livrer. Ce n'est pas tout cela ; mais il y a, dans l'œuvre de Frédéric Van de Kerkhove, ce petit enfant génial, une note mystérieuse et sublime qui

épouvante l'écrivain. Lorsqu'une tempête éclate, vomissant la foudre et le tonnerre, l'homme anxieux et affolé s'incline, attend, frissonne et se trouble. L'inconnu le possède et le terrifie. C'est ici notre cas. Devant l'œuvre de Fritz, l'inconnu nous possède, il nous écrase ; car nous devons admirer et sentir sans comprendre, et cela devant le travail d'une petite créature tellement jeune qu'elle pouvait encore se souvenir du lait de sa mère !

Essayons néanmoins d'aller jusqu'au bout. D'ailleurs, si nous faiblissons, nous reprendrons des forces en regardant ce que nous venons juger.

Un mot sur les allures et la manière de travailler de l'enfant.

A l'atelier de son père, Fritz, vers l'âge de six ans, demandait coup sur coup des boîtes à couleur, des crayons de couleur, des pastels, des albums, etc. Il barbouillait les murs, les cahiers, tout ce qui était surface, de choses souvent peu compréhensibles. Son père devait lui dessiner des paysages tels quels et des figures que le baby mettait en couleur ; mais cela devait être dessiné sur ses indications. Vers sept ans, il crayonnait sur ses cahiers des maisons, des arbres, et surtout des lettres majuscules fortement enjolivées, et aussi des lignes et des fonds de perspective. A l'école, il avait les poches remplies de petits panneaux recouverts de peinture. Ces petits panneaux se composaient de morceaux de boîtes à cigares ou d'excédants des panneaux que son père faisait préparer pour lui-même. *Sans savoir dessiner*, il ébauchait des séries de petits paysages plus ou moins

caractérisés. Vers huit ans, Fritz, indisposé, ne se rendit plus à l'école. Son père l'installa près de lui dans son atelier, avec un chevalet. Là, l'enfant arrangeait et nettoyait la palette paternelle et s'amusait à copier à l'huile, plus ou moins exactement, des paysages gravés à l'eau-forte. Jamais cela ne ressemblait à l'original. Fritz y mettait son sentiment à lui, lequel se traduisait toujours par un ton de coloration particulier. Il dédaignait le pinceau dont il se servit en général très-peu, préférant le coûteau à palette qu'il mania toujours avec une dextérité de plus en plus étonnante.

Les premières impressions, il les reçut dans les environs de Bruges et surtout aux dunes de Blankenberghe pour lesquelles il avait une préférence marquée. A cette époque (1871) ses tableaux se terminaient par des sables et des groupes de rochers. Le reste, c'est-à-dire l'instruction, l'inspiration, l'exécution, la pratique, il le puisa... là où les génies vont puiser. Jamais il ne permit à son père de toucher à ses œuvres, mettant un amour-propre extraordinaire à ce qu'on ne pût douter que telle chose vînt de lui. A tous ceux qui le visitaient, il promettait ou donnait un panneau. Il avait pour l'art un culte dont il ne se rendait pas compte, mais on sent qu'il en était dominé et pénétré. Tout paysage l'exaltait et l'attristait. Que voyait-il dans cette reproduction de la nature? Quel chant de tristesse et de douleur venait donc emplir cette petite âme pour qu'elle débordât ainsi en pleurs et en élégies? *Tous*, mais absolument *tous* les tableaux ou plutôt tableautins

sortis de son coûteau à palette, sont d'une profondeur de mélancolie que jamais artiste ancien ni moderne n'a su obtenir. Il n'y a rien de métaphorique ni d'exagéré dans ce que nous disons : c'est l'opinion qui naît spontanément chez tous ceux qui, comme nous, ont pu juger l'ensemble de l'œuvre de Fritz.

Il avait pour les productions du pinceau, surtout pour les paysages, une prédilection particulière. Un jour, son père apporte à l'atelier un tableau qu'il dépose contre le mur et s'en va. L'enfant se couche à plat ventre pour regarder le tableau et l'analyser. Une heure après, le père rentre. Fritz s'était endormi dans sa solitaire et intime contemplation. Ce fait s'est renouvelé plusieurs fois.

Son œuvre s'élève à plus de 350 petits panneaux. Il en faisait parfois plusieurs dans une journée. 150 environ sont en possession de la famille. Le reste a été donné par Fritz aux pauvres et aux amis. Nous avons sous les yeux ce que les siens possèdent de ce trésor et c'est ce que nous allons essayer de décrire. Pour la clarté de notre examen, nous diviserons l'ensemble par ordre chronologique, de 1870 à 1873. Nous devons toutefois prévenir le lecteur que malgré un examen des plus attentifs, nous ne pouvons garantir la parfaite exactitude de cette classification. L'enfant qui n'attachait aucun prix à ses compositions, ne les datait pas. C'est par comparaison et aidé des souvenirs et des renseignements du père, que nous avons procédé. Avant 1870 Fritz ne fit guères que d'imparfaites ébauches. Nous eussions voulu les reproduire comme nous l'avons fait pour quelques autres

panneautins, mais les essais tentés à cet égard ont été infructueux.

Nous signalerons, dans le cours de notre analyse, les changements qui se sont faits chez l'artiste dans sa manière de comprendre la nature et de rendre sa pensée. Ces changements sont visibles. Ils se sont opérés à l'insu de l'enfant qui, évidemment, ne se sentait pas lui-même et accomplissait simplement, dans ses petits travaux de génie, la mystérieuse loi de son être (1).

1870. — Nous n'avons vu qu'un seul panneau de cette époque ; il mesure 170 millimètres de large sur 87 de haut (Fritz avait huit ans). C'est une mare allant vers la gauche avec quelques grosses pierres à droite. Au deuxième plan, en plein milieu, une montagne, çà et là quelques silhouettes d'arbres, un ciel gris, nuageux, blanchissant vers le fond. C'est déjà une composition qui tient très-bien ensemble. La lumière vient frapper de gauche. Ce sont presque toutes masses posées au coûteau et au doigt. L'effet est extraordinaire, car dans la pâte ainsi jetée on sent une intention et on voit l'effet. Est-ce du hasard? Nous ne saurions le croire; le hasard n'a pas de ces continuités avec des résultats si persistants et si conséquents. Ce panneau nous intéresse, car il est le programme de la technique de l'enfant. On sent qu'on a affaire à quelque chose qui va devenir grand. On voit

(1) Le croirait-on? quand la cendre de Fritz était à peine refroidie, la spéculation s'était déjà emparée de ses travaux. Plusieurs de ses panneaux ont circulé en 1873-74 dans le monde des marchands avec le nom de Diaz. Double profanation qu'il faut s'attendre à voir pratiquer sur une plus grande échelle!

la main, on devine le cerveau. Si on ne savait pas que c'est d'un enfant, on serait tenté d'y constater l'emploi de ces trucs familiers aux artistes décorateurs; car, il faut le répéter, ce petit espace ainsi travaillé présente un grand caractère. Ajoutons que cela ne rappelle encore rien ni personne. C'est absolument une création comme l'est tout ce que nous allons voir ; seulement, quand nous y serons, nous aurons à constater que, sans le savoir, l'enfant s'approche des plus grands maîtres, même les plus différents entre eux.

Le sentiment de la composition s'est révélé chez Fritz à la vue des illustrations qui encombraient la maison paternelle. Au début, il plaçait sous ses yeux une de ces illustrations, se proposant de la copier, mais à peine avait-il le panneau dans le creux de la main gauche et le couteau dans la droite (c'est ainsi qu'il pétrissait ses compositions), que le modèle était oublié et que les premiers et capricieux linéaments teintés, posés sur le bois, déterminaient une toute autre chose que celle projetée.

1871. — Une quarantaine de paysages. Quatre, de taille à peu près semblable au panneau précédent, sont évidemment la continuation de l'idée de 1870. Rochers fortement massés, arbres et broussailles en silhouette, même couleur, à part un panneautin de 155 mill. sur 60, plus vert et beaucoup plus travaillé. Vers la gauche, examiné à la loupe, on voit un chemin ondoyant dans une mare au milieu des herbes et des ajoncs. Véritable tour de force pour un artiste fait, ce détail ravissant semble avoir été pour Fritz une chose toute naturelle. Ce paysage représente

à droite une colline rocheuse bordée de buissons. Quelques arbres et un lointain fuyant d'oseraies à gauche. Déjà on dirait une technique arrêtée; tout est ferme, solide, déterminé. L'ensemble est d'une profonde tristesse. Ciel gris se fondant à l'horizon dans une brume blanche.

Il y a, dans le contingent de cette année, une douzaine de panneaux haut à peine de 30 mill. sur 160 de long. Il y en a un qui est comme maçonné. Cela représente un pont se détachant en blanc. C'est superbe de solidité. Deux autres sont des soleils couchants. Dans l'un, le fond est coloré et les plans s'en détachent avec un effet étonnant. Il n'y a presque pas de couleur, le bois se voit au travers. Vu de près, ce n'est rien; de loin, c'est un poème. Dans l'autre, une merveille, l'astre du jour se couche dans un brouillard gris aux premiers plans et blanc au fond. Tout au loin, à l'horizon, des groupes d'arbres se profilent avec leurs bords estompés. C'est d'une pureté et d'une fraîcheur d'impression extraordinaires. Le ciel est d'un accord parfait avec le reste. Le premier plan est noyé dans l'ombre du soir ; on ne voit pas les détails de ce premier plan, mais on les sent.

Un de ces panneaux a 30 millimètres de haut sur 160 de large. C'est une vue d'automne touchée de rien avec un sentiment exquis. Au devant une mare, à gauche des broussailles déchiquetées, au fond un délicieux fouillis de lumière ambrée, de buissons vagues, d'herbes jaunies et de ces diaprages en désordre que le soleil d'automne dessine partout. Ce panneautin serait signé Diaz qu'on le saluerait. Un autre,

une marine, (43 mil. h. sur 118 l.) est d'une étendue et d'un morne immense. Une ligne d'eau, une ligne de dunes, une ligne de ciel, et c'est tout. Pas d'épisode; ah! si, une barquette noire au premier plan à droite, puis plus rien; tout est tranquille, dans une paix immense, on dirait la sieste de la nature. Cela ne rappelle rien et cela dit tout. Ces petits bois peints sont ravissants; ici, un arbre qui plie sous l'effort du vent et de la pluie qui font rage; là, la nature s'endormant dans une immense nappe de poussière d'or. Partout un fond de tristesse qui ne s'accentuera bien que plus tard. On dirait un tourment qui cherche à s'exprimer et qui s'étend au travers des bois, des solitudes, sans trouver encore le mode sur lequel il gémira sa plainte. C'est dans cette même année que Fritz peint une masse de rochers se réfléchissant dans l'eau (130 mil. sur 170) d'une sauvagerie et d'une puissance de tons qui font penser à Salvator Rosa. Ce panneau est un des rares grands qui soient sortis de sa main.

De l'année 1872 nous comptons devant nous une trentaine de panneaux. Ici l'enfant se modifie et se transforme. La note est trouvée, c'est l'élégie, c'est le chant du soir. La main se raffermit et s'assouplit. Qu'on nous pardonne cette expression, mais il faut l'employer ici comme on l'a employée pour les plus grands maîtres : c'est la seconde manière de Fritz. Oui, sa seconde manière, sa plus belle; c'est d'une ineffable poésie, une âme passe là dedans; on croit sentir un souffle et entendre vibrer une voix. Hélas! c'est lui, c'est le cher petit mort qui est là tout entier et qui vit de sa vie.

Trois soleils couchants surtout (environ 30 mil. sur 100) sont, dans la véritable acception du mot, de petits chefs-d'œuvre. Ce qu'il y a là de poésie et d'har monie répandues, c'est à ne pas pouvoir l'écrire. Il y a des choses qui font pleurer et qu'on ne sait pas dire. Ces trois panneaux sont de ces choses. Corot, s'il pouvait les voir, sentirait son cœur remuer. Et aussi une rivière avec une berge meublée de quelques arbres gris, doux et immense comme un Van Goyen; et aussi un grand bouquet d'arbres cachant quelques maisons rustiques avec toits branlants, mystérieux comme un Hobbema. Et aussi quelques peupliers géants se détachant d'un ciel clair; fiers, élancés, noyant leurs cîmes dans des brumes opaques, traités comme Th. Rousseau les traitait. Et aussi une ravis sante petite côte peinte en grisaille que le Courbet des bons jours ne désavouerait pas. Et aussi des pans de murs écroulés, peints en blanc sur un ciel d'Orient, piquants, clairs et truellés comme un Decamps. Et aussi des campagnes au bord de cette eau noirâtre et pourtant si limpide comme la comprenait Ruisdael, et tout cela, pensé et exécuté par un enfant qui ne comptait pas 10 ans!

Vers la fin de 1872 apparaît la troisième manière de Fritz. C'est la recherche du procédé. L'âme ne se plaint plus; instinctivement l'enfant change sa vie; ce qui va l'absorber, c'est la préoccupation du coloris. Déjà il produit des ébauches d'une solidité inouïe et d'une puissance audacieuse capable d'éblouir les coloristes les plus absolus. Mais, avec ce dernier effort, a fini sa vie; Fritz meurt au milieu de cette transforma-

tion, après avoir produit, dans cette dernière manière, quelques études qui permettent d'affirmer qu'en supposant une existence progressant mathématiquement, il serait devenu, au milieu de sa carrière, le plus grand paysagiste qui soit apparu sur le monde.

Dans les pièces sans date nous rencontrons plusieurs paysages qui se rapportent, par leur manière, aux années y correspondantes. Il faut citer parmi ceux-là : une bande de terrain (108 mil. h., 190 l.) couvert de petite futaie et sur laquelle s'étend un ciel immense chargé de pluie; au milieu de ce ciel court un vent froid à rafales courtes et précipitées, si l'on en juge par la désagrégation multiple des nuages réduits en flocons lourds; une étude de rochers blanchâtres au bord de la mer, superbement travaillée et d'un aplomb de touche magistral (290 mil. l. sur 118 h.); c'est, je crois, sa plus grande pièce, c'est aussi celle où sa vocation d'artiste se révèle dans toute son amplitude. Les autres panneaux sont des espèces d'ébauches qui contiennent la pensée de Fritz et l'indication suffisante de l'effet qu'il voulait obtenir. Il y a des quantités considérables de ces ébauches. Cette vie qui se sentait fuir voulait donner le plus vite possible ce qui remuait en elle, comme ces voyageurs pressés par l'heure du départ jetant pêle mêle dans leur valise tout ce qui leur est nécessaire.

C'est de l'art français que se rapprochent, d'une manière particulièrement visible, le goût et les tendances de Fritz. Il en a la spontanéité, l'initiative, le sentiment et l'esprit. D'où lui est venue cette espèce d'assimilation? De nulle part. Il sentait ainsi par lui-



Imprimé par J. Best. Gravure du Magasin pittoresque.

même, car l'enfant n'a jamais connu les nuances qui différencient les écoles. *Il a peint ce qu'il a vu.* Voilà l'école où il est né et où il a vécu sa petite vie. Seulement, vers la fin, comme nous l'avons dit, il s'est appliqué à la recherche du procédé. Toutes ces études (ses tableaux en définitive ne sont que cela) constituent, pour les artistes qui pensent, une leçon des plus profitables, car on peut y voir ce qui ne s'est pas encore produit : la manifestation d'une intelligence dans sa pureté native et n'ayant subi l'influence d'aucun contact extérieur. Une situation semblable ne s'est jamais rencontrée dans la vie des arts, et c'est pourquoi nous y attachons une importance spéciale. Fritz, dans son œuvre, est donc une étude à faire.

Fritz ne sut jamais peindre autre chose que le paysage qu'il jetait pour ainsi dire en une fois sur son panneau, ainsi que nous l'ont déclaré ceux qui l'ont vu travailler, entre autres Victor Van Hove. Le 31 août dernier (1874), Edouard Richter, le puissant coloriste français, eut accidentellement l'occasion de voir une vingtaine de panneaux de Fritz et il félicita le propriétaire de posséder des esquisses de Théodore Rousseau en si grande quantité. On eut toutes les peines du monde à détromper Richter, et, quand il connut la vérité, l'artiste ne put s'empêcher de verser une larme sur tant d'avenir évanoui. Différentes appréciations semblables se sont produites en présence des œuvres que nous examinons et les noms des plus grands peintres naturalistes ont été tour-à-tour évoqués à ce propos.

Dans la plupart des panneaux on voit une minus-

cule silhouette noire figurant un enfant assis, marchant, pêchant ou couché. Cette petite marque est de la main du père qui a mis l'ombre de son enfant au sein de l'œuvre mélancolique où survit son génie.

Il nous est impossible de donner à nos lecteurs une idée matérielle des travaux de Fritz, les arts de reproduction étant encore insuffisants à l'interprétation exacte de sa touche et de l'impression que la tonalité donne à ses paysages. C'est surtout sous ce dernier rapport que la reproduction est impuissante. C'est l'accent que possédait Fritz et non la ligne (1).

Nous avons dit que le jeune peintre serait devenu, en supposant que ses progrès se fussent régulièrement et mathématiquement accentués, le plus grand paysagiste du monde.... Nous désirons ardemment que cette opinion soit contrôlée. Une exposition publique permettra ce contrôle ; elle révèlera au pays ce Pic de la Mirandole de l'art. Plus malheureux que lui, notre enfant sublime mourut vingt ans plus tôt, non moins digne de la légitime célébrité dont nous demandons aujourd'hui à la patrie la reconnaissance et la consécration.

La notice qui précède a été écrite au mois de septembre 1874. Afin de compléter ce qui se rapporte à l'enfant-artiste, je crois utile de consigner ici, ce qui peut offrir de l'intérêt.

(1) Nous avons modifié cette opinion comme on le verra plus loin. Nous avons aussi, malgré l'insuffisance relative des arts de reproduction essayé de donner par quelques phototypies et eaux-fortes une idée plus ou moins exacte du talent et de la manière de Fritz. Des explications ont été fournies à ce sujet à la suite de notre *Introduction*.

Ma notice a été rédigée au moyen de renseignements communiqués par le père, par ceux qui ont connu Fritz et aussi en ayant sous les yeux le tiers environ des tableaux exécutés par lui. Voulant me rendre un compte plus exact encore de tout ce qui concernait l'enfant, son entourage, le milieu dans lequel il a vécu et où il est mort, je me rendis à Bruges et obtins, avec une grâce triste et charmante, de la part des parents, la faveur de vivre pendant quelques jours au sein de cette atmosphère chaude encore de la présence de Fritz.

Ce court séjour fut un attendrissement perpétuel non moins qu'un étonnement grandissant à chaque pas que je faisais dans cette maison qui, par parenthèse, est, du haut en bas, un véritable musée. On comprend ainsi comment la vocation de Fritz se forma aux toutes premières lueurs de son intelligence. Dans aucun des sept à huit cents tableaux qui ornent les murs de cet asile calme et heureux, mais d'où la joie est partie, je n'ai pu trouver le point de départ de l'accent grandiose dont les œuvres de Fritz sont toutes imprégnées. Un tableau, signé Corot, d'une tonalité et d'une fraîcheur remarquables, m'a paru pouvoir expliquer, jusqu'à un certain point, sa manière de procéder dans quelques-uns de ses tableautins, mais c'est absolument tout ce qu'il en rappelle, car ce Corot n'est que lumière et que gaieté et Fritz est toujours mélancolique et austère.

Il y a dans l'atelier du père un beau Ruysdael, posé presque à fleur de terre, près d'un van Goyen : Fritz s'est souvent couché tout de son long devant ces ta-

bleaux; c'est là aussi qu'il mettait son chevalet lorsqu'il lui arrivait de s'en servir. Je ne serais nullement étonné que ce Ruysdael eût exercé sur ses facultés une influence décisive et l'on peut, si l'on veut, retrouver dans ses travaux comme un écho lointain de la note du talent profond du grand maître.

La palette de Fritz est conservée religieusement par la famille; c'est le revers d'un ancien panneau peint, morceau de chêne carré, portant encore les dernières couleurs que l'enfant y avait posées. Cette palette, à peine dégrossie, dit tout : c'est le tableau synthétique de l'œuvre de Fritz.

Ses joujoux, sa toupie, ses billes, ses cartes, tout cela repose dans le coin d'une étagère, et l'on se sent pris d'une étrange émotion en présence des jouets maniés par la main de cet être enfantin qui, entre deux tours de toupie, plaçait un chef-d'œuvre comme si de rien n'était. Parmi ces objets délaissés se trouvent aussi deux morceaux de marbre. Voici ce qu'en faisait l'enfant, à l'âge de 8 ans. Il mettait de sa salive sur l'une de ces plaques, et, avec l'autre, il frottait et obtenait ainsi certaines indications bizarres qu'il regardait longuement et dans lesquelles il trouvait des motifs qu'il essayait d'expliquer aux personnes de son entourage.

En hiver, le givre des fenêtres était pour lui l'objet d'une constante préoccupation. Il paraît certain qu'il a trouvé dans les capricieuses et fugaces solidifications de l'eau plus d'un thème dont il s'est servi.

Je n'ai rien à diminuer de l'appréciation donnée dans ma notice. Loin de là : je dois même dire ici que depuis que j'ai été mis en présence de l'œuvre

entière de Fritz, mon enthousiasme a encore grandi. Je n'avais, en effet, examiné qu'un quart environ de ses travaux, et, par des circonstances de hasard, je n'avais pas eu sous les yeux ce qui méritait, non pas d'être le plus vu, mais ce qui devait être comparé aux œuvres de 1872 et de 1871. Je veux parler du contingent de 1873.

Ce que je dis ici est nécessaire et complète ce que j'ai écrit dans ma notice au sujet de la troisième manière de Fritz. J'ai été trop exclusif en m'exprimant comme je l'ai fait, mais je n'avais alors sous les yeux que quelques panneaux qui m'ont inspiré cette opinion. Aujourd'hui, mieux renseigné, je la modifie en n'affirmant plus que la pratique allait tuer la poésie. J'avais pensé que l'enfant avait l'accent mais ne possédait pas la ligne. Je m'étais trompé et n'en veux pour preuve que cette majestueuse *Lisière de forêt* à laquelle il travaillait encore la veille de sa mort et qui se trouve reproduite dans ce volume. Ce tableau, un des plus grands de Fritz, a figuré à l'exposition du *Cercle artistique* de Bruxelles. Ce que j'ai vu à Bruges m'autorise à penser que l'enfant, plus complet encore que je ne l'avais cru, possédait l'accent et la ligne. Aujourd'hui les preuves abondent.

J'ai dit que son œuvre montait à 350 panneautins. Avec les études, esquisses, ébauches, etc., ce chiffre s'élève à près de 600 et pourrait monter plus haut si on tenait compte d'une considérable quantité d'essais dont beaucoup n'ont été découverts que depuis les recherches faites dans tous les coins et recoins de la maison paternelle. Je dois enfin corriger ce que j'ai

avancé au sujet d'un panneau qui fait penser à Salvator Rosa; ce n'est pas un des rares grands qui soient sortis de sa main. J'en ai trouvé à Bruges de plus grands, une vingtaine environ. Quand j'écrivis ma notice je n'avais vu qu'un panneau de 1870. Depuis, j'en ai examiné vingt à trente, tous dans le même sentiment plus ou moins développé.

Je ne quitte qu'à regret ce doux et triste thème, mais avant, je tiens à consigner ici quelques détails qui m'ont été révélés pendant mon séjour à Bruges.

Fritz, mort d'une lésion au cerveau, devait être né avec le germe de son mal; c'est du moins ce qu'on est autorisé à croire. Il plaçait souvent ses mains sur le haut de sa tête; il y plaçait également et comme d'instinct, tout objet qu'on lui donnait. En promenade, il prenait le bras de son père ou celui de sa mère et l'élevait jusqu'au sommet de sa tête. Chez lui, le plus souvent, au lieu de s'asseoir, il se couchait à terre et posait sa tête sur le sol comme pour y chercher de la fraîcheur. Un jour quelqu'un lui releva brusquement les cheveux qui tombaient sur son front; il souffrit cruellement de cet acte accompli sans mauvaise intention. On le voit, le siége du mal et de la mort était dans le cerveau et les spécialistes n'auront aucune peine à partir de là pour expliquer le phénomène.

Ce n'est pas tout. Fritz était musicien à sa manière. Malheureusement, sous ce rapport, il ne put être observé. On m'a dit dans le voisinage que l'enfant avait une voix *divine* (sic) et qu'il chantait sur des tons intraduisibles et inexplicables des mélodies qui faisaient sangloter. Il se taisait brusquement dès qu'il se savait

écouté. Rien dans ce qu'il modulait ne rappelait quoi que ce fût et ceux qui, des jardins voisins, entendaient Fritz chanter, regardaient instinctivemant le ciel comme si le chant venait de là...

Quant à l'intelligence de l'enfant, il convient de garder ici le souvenir de ce qu'elle fut, au risque de me répéter. On verra plus loin qu'afin de diminuer la valeur de Fritz, quelques personnes avaient fait circuler le bruit qu'il était hydrocéphale. On commençait à attaquer l'authenticité de son œuvre, on suspectait en même temps ses ressources intellectuelles; l'incrédulité à l'ordre du jour et l'esprit de dénigrement, qui caractérise malheureusement les Belges, se donnèrent pleine carrière par des violences dont on aura une idée quand on aura lu ce livre et qui expirèrent misérablement aux pieds de la vérité.

Les réparties de Fritz étaient connues dans le voisinage de la maison paternelle. Je les ai recueillies tant que j'ai pu. Je les ai réunies ici à celles qui m'ont été narrées par les gens de la maison. Rien de ce qui intéresse l'enfant de Bruges ne saurait être laissé de côté; certaines des réparties qui vont suivre ont des nuances qui feront peut-être sourire quelques-uns. Tant pis pour eux. Il n'en sera pas de même de ceux dont les froides idées spéculatives et uniquement rationnelles n'ont point raccorni le cœur.

Un jour, pendant le repas, des pauvres vinrent sonner. On les renvoya avec du pain et de la viande, car la maison est connue à Bruges comme très hospitalière pour les malheureux. D'autres pauvres

vinrent sonner immédiatement après. Comme cela tournait à l'exploitation, on leur en fit la remarque et on les remit au lendemain. Fritz se leva soudainement de sa place sans mot dire, se rendit à la cave, prit un pain et courut le remettre dans la rue aux mendiants évincés, puis vint reprendre sa place à table sans s'expliquer le moins du monde. Comme on allait lui demander compte de cette fugue inusitée, il leva la tête et vit sur le seuil de la fenêtre — c'était en hiver — des petits oiseaux cherchant anxieusement quelque nourriture : « Qui donc a soin de donner à manger aux oiseaux ? » dit-il en s'adressant à sa mère. — « Le bon Dieu, répondit celle-ci. — Fritz réfléchit quelque temps, puis levant les yeux au ciel il s'écria avec une profonde conviction : « Pourquoi alors le bon Dieu ne donne-t-il pas aussi à manger aux pauvres ? »

Dès l'âge de six ans il s'occupait, avec une ténacité quelquefois fatigante, du ciel, de Dieu, et, en général, des choses immatérielles dont il entendait parler. Chaque fois qu'il rencontrait un corbillard, il le suivait le plus longtemps possible. Quand on lui en demanda la raison « C'est, dit-il, dans l'espoir d'en voir sortir une âme. » Il avait visité tous les cimetières, celui de la ville et ceux des environs ; il allait partout où se faisaient des obsèques ou un enterrement ; jamais, jamais il n'avait encore vu une âme !

Pendant l'orage, lui seul dans la maison restait calme et racontait des histoires pour distraire ceux que la peur envahissait.

Quelques jours avant sa mort, son père et lui se

trouvaient au jardin. Le père, sous l'influence d'un noir pressentiment, le serrait plus tendrement que d'habitude contre lui. — « Papa, vais-je donc mourir? » dit Fritz. — Pourquoi me demandes-tu cela, dit le père ému. — « Parceque vous m'aimez tant aujourd'hui et que vous me pressez si fort contre vous. »

Il ne voulait pas faire de mal aux animaux; « Eux aussi, disait-il, aiment à vivre. »

Un jour des gamins le battent. Il rentre à la maison. On lui fait remarquer qu'il pouvait se défendre et riposter : — « Non, dit-il, j'ai eu peur de leur faire du mal! »

Il n'avait pas de chance, disait-il; en effet, tous les petits malheurs de la vie lui arrivaient : chutes, heurts, contusions, faux pas, rien ne lui fut épargné. Si une pierre se détachait du ciel, murmurait-il, elle tomberait sur ma tête. Continuellement souffreteux sans affection grave visible, il n'eut pas une seule bonne nuit dans sa courte vie, si ce n'est la veille de sa mort. En général son sommeil était agité, il rêvait à haute voix, chantait souvent d'une manière angélique et tapait dans ses mains. Quelquefois le pauvre garçon se révoltait contre sa destinée.

Rien ne lui appartenait, tout allait aux pauvres du voisinage, il les aimait à la folie. Quand il revenait de l'école, il se faisait couper une ou plusieurs tartines énormes qu'il allait immédiatement porter dans une famille de pauvres gens, voisine de l'habitation paternelle.

Devant la maison, de l'autre côté du quai, sont les

magnifiques arbres du séminaire. Ce sont eux qui l'ont si souvent inspiré. Il les appelait *ses* arbres comme certaine dune à Blankenberghe qu'il appelait *sa* dune. Ces arbres sont situés sur une plaine où il se rendait chaque fois que le temps le lui permettait et qu'il ne s'occupait point de peinture. C'était le rendez-vous des enfants du voisinage et avec eux il partageait gâteaux, fruits, jouets, billes, etc. Ils connaissaient l'heure de Fritz et à son arrivée c'étaient des cris, des trépignements de joie. Tous se seraient jetés au feu pour lui et on faisait tout ce qu'il désirait. Des fenêtres de la maison les parents regardaient quelquefois leur pauvre enfant, heureux de le voir un peu joyeux. Sa pâle et mélancolique tête avec ses grands yeux dominait tous ses camarades.

Un jour, il avait reçu en cadeau un accordéon. Au bout de quelques jours il avait compris l'instrument et savait le manier avec dextérité, de telle sorte qu'il en tirait d'étranges mélodies. De même qu'il ne chantait devant personne, il ne voulait point jouer de son accordéon même devant ses parents. On l'écoutait à son insu. Jamais l'idée ne lui venait de jouer un air populaire, une valse ou un motif quelconque ; non, c'étaient des improvisations sur un rythme lent, d'une inspiration toujours profondément triste et d'une suavité extraordinaire. Plus d'une fois on l'a surpris tout en pleurs et quand on lui demandatt la raison de ces larmes, il répondait qu'il *ne savait pas*. Puis il allait peindre.

L'existence de l'enfant fut pleine de faits qui ne méritent point, dans des circonstances ordinaires,

d'être cités, mais qui acquièrent une certaine force quand ils sont révélés après la mort de celui qu'ils concernent, jetant ainsi des lueurs souvent inattendues qui éclairent et enseignent. C'est pourquoi les renseignements intimes qui précèdent et dont on pourrait sans peine multiplier le nombre, nous ont paru trouver leur place naturelle dans cette monographie.

Notre notice a été répétée ou résumée par un grand nombre de journaux belges et étrangers. En France, quelques organes quotidiens ont consacré à Fritz des articles spéciaux qu'on trouvera plus loin. La *Dietsche Warande*, d'Amsterdam, a traduit (sous les initiales J. M. J.), la notice en hollandais et M. Wens, instituteur à Bruges, en a publié une traduction en flamand. En Angleterre, en Irlande et en Ecosse les journaux ont signalé le fait et ont vanté l'exposition du Cercle. Je n'ai pu malheureusement me procurer ces publications.

M. Edouard Garnier, artiste peintre et dessinateur à la manufacture de Sèvres, ayant eu occasion de lire dans les journaux français l'histoire de Fritz, nous écrivit directement. Nous le mîmes en rapport avec M. Van de Kerkhove qui s'empressa d'expédier à Sèvres une vingtaine de panneautins. M. Garnier et les artistes de Sèvres furent émerveillés à la suite de cette révélation. Les lettres écrites à ce propos se trouvent dans la Troisième partie. La manufacture de Sèvres a l'intention de reproduire quelques-uns des paysages de l'enfant sur les produits de ce célèbre établissement.

Dans la séance du mois d'octobre 1874, nous

avons soumis à la *Classe des Beaux-Arts* de l'Académie royale de Belgique, vingt panneautins qui ont provoqué un étonnement et une sympathie que la classe n'a cru pouvoir mieux exprimer qu'en demandant une exposition publique de toute l'œuvre. Cette communication a donné lieu à un épisode relaté dans la troisième partie de ce livre.

Le gouvernement à qui nous avons soumis ces mêmes panneaux dans la personne de M. Bellefroid, Directeur général des arts, sciences et lettres, a exprimé le même désir.

Le Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, ayant eu connaissance de ce qui se passait, ne pouvait négliger une occasion en si parfaite harmonie avec sa mission. Aussi, son digne président, M. J. de Rongé, vivement préoccupé de cette question, se rendit à Bruges afin de s'assurer par lui-même de la réalité et de l'importance des faits qui lui avaient été signalés au sujet de l'enfant-artiste. Comme nous, il est revenu de ses investigations, convaincu que la Belgique avait perdu un de ses plus grands artistes dans la personne de FRÉDÉRIC VAN DE KERKHOVE et qu'elle avait actuellement un solennel devoir à accomplir : *le reconnaître et l'honorer*.

III.

Les œuvres ou du moins une partie des œuvres de Frédéric Van de Kerkhove (165 panneautins), ont été, en premier lieu, exposées au mois de février 1874 au local du Cercle artistique de Bruxelles. Elles ont

provoqué, parmi le public et les artistes, une sensation extrême qui s'est traduite par une admiration sans réserve. Les organes de la presse ont été unanimes à saluer cette exposition comme un des événements artistiques les plus extraordinaires qui se soient produits en Belgique. On trouvera plus loin les articles d'une certaine importance que ces journaux y ont consacrés. Comme observation générale je crois être en droit de faire remarquer que ceux qui, dès l'origine, m'avaient taxé d'exagération, ont montré un enthousiasme plus accentué que le mien.

Cette exhibition m'a valu une série de questions auxquelles j'ai répondu dans le *Journal des Beaux-Arts*. Mes réponses se trouvent dans ce volume sous une autre forme et aux places voulues par la disposition des matières. Je les ai naturellement augmentées et fortifiées d'après les faits nouveaux qui se sont produits. Les lecteurs me pardonneront s'ils rencontrent de temps en temps quelques redites. Elles sont inévitables dans un travail du genre.

A la dernière heure on a exprimé l'opinion que toutes les grandes villes de Belgique devraient être mises à même de voir ces tableautins pour l'édification comme pour l'enseignement du public. Cela a eu lieu. Après Bruxelles c'est Anvers qui a exposé l'œuvre de Fritz par les soins du Cercle artistique. Gand est venu ensuite puis Liége. A Gand c'est la *Société des sans nom non sans cœur* qui a pris l'initiative ; à Liége c'est la *Société libre d'Émulation*.

Le petit personnage que l'on rencontre dans presque tous les panneautins, a été placé là, comme nous

l'avons déjà dit, par M. Van de Kerkhove, père. Les tableaux de l'enfant n'avaient pas été destinés à être montrés au public et le père, trompant ainsi sa douleur, avait glissé l'ombre de son fils au milieu de son œuvre. Quelques personnes à qui Fritz avait donné de ses travaux, sont venues après sa mort prier M. Van de Kerkhove de peindre la silhouette de l'enfant dans un coin du paysage comme souvenir. Il n'est peut-être pas inutile que le public connaisse ce détail; on s'expliquera ainsi la différence assez caractéristique qui existe entre la touche de l'enfant et celle du père; on remarquera que la pose de l'enfant est toujours en harmonie avec le caractère du paysage. En général Fritz rêve, assis ou marchant, et il y a quelque chose qui vous prend à la gorge et aux yeux quand on suit, par la pensée, le cours des idées qui devaient dominer ce petit génie au milieu de la nature où tout était pour lui tristesse, poésie et mystère.

On s'est demandé aussi comment il se fait que pendant trois ans on n'ait pas parlé des œuvres de Fritz.

La réponse est aussi simple que péremptoire :

Pendant ces trois ans M. J. Van de Kerkhove a exposé des œuvres de son fils à Courtrai, à Namur, à Louvain, à Bruges et à Gand.

Personne ne les a remarquées.

Seulement, après la publication de mon article dans le *Journal des Beaux-Arts* du 15 septembre 1874, la commission de l'exposition de Gand retira des coins où ils avaient été maladroitement pla-

cés, deux paysages de Fritz et les exposa à la rampe. A partir de ce moment, la foule se pressa devant les deux tableaux jusqu'aux derniers jours de l'exposition qui étaient venus. Le *Journal de Gand* et le *Précurseur* consacrèrent à ces panneaux des articles très enthousiastes. On les trouvera plus loin.

IV.

Depuis que nous vivons avec l'héritage délaissé par l'Enfant de Bruges, nous sommes parvenu, croyons-nous, à force de comparer et d'étudier, à une classification logique de ses travaux. Certes, ce n'est pas l'interprétation de son génie, chose impossible, d'après nous, mais c'est l'explication de l'emploi de son temps et du mouvement de ses idées. Qu'on veuille bien nous suivre et que ceux qui sont plus ou moins familiarisés avec les œuvres de Fritz, ne perdent point celles-ci de vue en nous lisant.

D'après des notes qui nous sont communiquées par le père, il résulte de recherches faites dans les papiers de la maison, que Fritz, vers l'âge de 4 ans, dessinait soit au crayon, soit à la plume, soit avec le canif, des constructions accompagnées de quelques lignes de paysage; les murs de la maison et ceux du voisin étaient couverts de griffonnements de ce genre. On a retrouvé une boîte de bois sur laquelle l'enfant a dessiné au canif une tombe avec son nom... Ce n'est que vers l'âge de 6 ans qu'il se manifeste un peu sérieusement. C'est donc à partir de cet âge qu'il faut prendre Fritz et le raisonner.

Plus haut j'ai parlé des trois manières de peindre de Fritz. Déterminons maintenant les diverses époques de son activité artistique et des impressions qui y correspondent.

Sa première époque est celle où la vue des livres illustrés lui inspire l'idée de peindre des motifs plus ou moins semblables à ceux qui tombent sous sa main. Jamais cette espèce de ressouvenir n'est conforme au modèle, toujours l'idée dévie au départ et devient la sienne propre.

La seconde époque est une des plus intéressantes. Il accompagne son père dans les environs de Bruges et de Blankenberghe. Il n'y travaille pas sur place; il rentre avec des impressions qu'il exprime avec une grande finesse de touche et un sentiment extraordinaire de l'harmonie. Ces petits paysages, généralement en longueur, sont charmants. C'est pendant ses longs silences que Fritz les rêvait et les coordonnait.

La troisième époque correspond aux jours pendant lesquels il médita devant des eaux-fortes. Il est pour nous évident que certains effets de l'eau-forte l'ont beaucoup préoccupé. Je parle de l'effet et non du dessin et de la ligne. Il a certainement exécuté quelques-uns de ses paysages dans la pensée de conformer le résultat à celui que réalisent certains aquafortistes qui, dans les lointains surtout, arrivent à des intentions délicieuses.

La quatrième époque est celle où il a été quelques rares fois au théâtre avec son père. La vue des décors doit l'avoir enthousiasmé, car on trouve dans son œuvre une dizaine de panneautins décoratifs d'une

superbe et crâne venue. Je croirais même que les panneaux dont je parle ont été peints le soir, si j'en juge par des effets de couleur autres que ceux qu'on obtient en plein jour ; l'enfant aura pensé que ces choses destinées à être vues le soir devaient être traitées dans les mêmes conditions de lumière. Je donne cette dernière opinion sans y attacher une grande importance.

La cinquième époque est celle où il se sent attiré par le Ruysdael, le Van Goyen et le Corot de la maison paternelle. Les tonalités lui plaisent d'autant plus qu'elles sont les siennes et qu'elles se sont révélées à sa seconde époque, celle des promenades, alors qu'il regardait la nature et non des tableaux, alors qu'il rêvait et qu'il ne calculait pas. Tous les panneautins que je place dans cette cinquième époque, sont caractéristiques et tout le monde les a touchés du doigt.

La sixième époque, celle pendant laquelle il est mort, s'inaugure majestueusement par une demi douzaine d'admirables motifs de forêts, traités visiblement avec émotion et douleur. Oui, un indicible sentiment de majesté et de poésie a tourmenté et enthousiasmé l'enfant pendant qu'il peignait ces solitudes grandioses et ombreuses. C'est ce qui l'a tué.

Comme on le verra par la suite, on a beaucoup raisonné sur la matière, on a même peut-être un peu divagué, grâce à l'extraordinaire et à l'imprévu de la question, mais les grandes lignes que nous avons tracées dans notre essai de classification, sont restées debout et le père à qui nous les avons soumises en a reconnu la justesse et l'exactitude.

V.

(Nous complétons la première partie de ce livre par la publication de quelques articles parus avant l'exposition. Nous avons dû nous montrer sobre de ce genre d'extraits et nous borner à donner ici la physionomie générale de la presse. On verra dans la seconde partie l'opinion publiqne se dessiner et s'exprimer en présence des preuves produites.)

UNION DE L'OUEST (FRANCE), 8 *novembre* 1874.

UN ENFANT DE GÉNIE

FRÉDÉRIC VAN DE KERKHOVE

Monsieur le Directeur,

Il y a quelques jours, l'*Union de l'Ouest* entretenait ses lecteurs, dans une courte nouvelle, de Frédéric Van de Kerkhove, peintre belge, mort à dix ans. Des détails sur la vie de cet enfant vous intéresseront peut-être. Ceux qui vont suivre ont été puisés à bonne source, et je n'hésite pas à vous en offrir la primeur. Tout ce qui tient à l'art en ce moment, n'est-il pas un peu votre bien?

J'arrive de Bruges. Il y a quelques heures je traversais d'un pas rapide la Halle, la rue Breydel, le *Bourg* tant de fois décrit. Le *carillon* ne parvenait pas à me distraire, et la *cloche de triomphe* dont le son magistral émeut le touriste, me trouvait insensible. Il me tardait de rentrer en France où j'emportais ma gerbe de souvenirs.

Le cœur humain, que les philosophes aiment à dire insondable dans ses profondeurs, m'a toujours semblé singulièrement restreint. Un rien le remplit. Jetez un nom, une fleur, moins encore, une larme, et voilà le vase qui déborde! Et tous les enchantements de la nature, toutes les splendeurs de l'art, tous les souvenirs nous deviennent étrangers. Votre cœur est plein, cela suffit.

Sans doute, il vous serait souvent malaisé de dire ce bonheur

sans nom dont vous vous sentez vivre, cette tristesse dont vous souffrez avec un amer plaisir. Qu'importe ? L'homme n'est-il pas à lui-même tout un monde? Après les jours de dévouement l'homme n'a-t-il pas droit à ces courts instants de vie solitaire et repliée? Laissez donc ce promeneur qui s'en va, pour un temps, seul avec soi; ne le troublez pas, ne lui soyez pas importun, n'attendez de lui que ce qu'il peut dire.

En octobre 1862 — cinq siècles après Jean Van Eyck — naissait à Bruges un enfant qui devait s'appeler Frédéric Van de Kerkhove.

Son père était peintre de genre. Frédéric fut paysagiste.

Sa vie? Elle devait se renfermer dans un cycle de dix années. Ce jeune peintre est mort le 12 août 1873.

Il n'y a pas eu d'événements dans cette existence limitée, mais les grandes œuvres l'ont remplie. On a dit maintes fois que l'homme est dans l'enfant. Frédéric ne perdit jamais rien des grâces de l'enfance et dès le premier âge l'homme en lui se révéla.

Ceux qui l'ont connu vous diront qu'il naquit souffreteux de corps, mais vaillant d'âme et d'esprit.

Souvent on l'entendait demander s'il allait mourir. Il était d'une pâleur extrême.

Elancé, mais sans proportions équilibrées, la poitrine était maigre et retrécie pendant que les attaches attestaient une force musculaire très prononcée.

Sa tête était celle d'un homme.

Le front haut et large eût enthousiasmé un adepte de Gall. Le bas du visage annonçait une grande fermeté, tandis que l'œil et les lèvres portaient l'indice de la réflexion.

Cet être anormal avait dans l'âme je ne sais quels pressentiments d'infini qui le consommaient. Il lui semblait que la terre ne serait pour lui qu'un lieu de passage. Il vivait plus haut.

Vainement occupé de satisfaire une soif ardente et de tromper la faim qui le dévorait, l'enfant-martyr ne se trompait pas sur sa nature aérienne. Il prenait les mains de quiconque l'approchait, comme s'il eût craint de s'envoler. Il s'endormit maintes fois sur les genoux de sa mère auprès du chevalet paternel, entourant de ses bras quelque objet aimé.

Il sentait le besoin de jeter l'ancre.

A ceux qui le venaient voir, il offrait un paysage. Aux pauvres qu'il recherchait il donnait un sourire et quelques mots du cœur.

Une figure de vieillard le rendait triste. Il avait la certitude de sa fin prochaine.

Ce fut vers l'âge de six ans que l'enfant prit un crayon, des pastels, un couteau à palette et qu'il commença de produire.

Ses premiers paysages sont remplis de caractère. Les dunes de Blankenberghe furent le lieu préféré de ses méditations, mais Frédéric ne sut jamais copier la nature : il l'interpréta.

C'est ainsi que ses panneaux peints en 1871, qui se terminent avec une certaine uniformité par des sables et des groupes de rochers, portent tous le cachet d'une inspiration vraie, d'une science personnelle de la composition qui donnent la mesure du génie créateur de l'artiste.

La nature était pour lui le thème et rien de plus.

Il se servait d'un coin de ciel ou d'un buisson, comme Racine et Corneille ont usé du moule de la tragédie grecque. Celle-ci fut pour nos poètes le cadre dans lequel ils ont enchâssé leur génie, mais Racine et Corneille n'ont pas cessé pour cela de rester personnels. Ainsi en a-t-il été de cet enfant-poète, Frédéric Van de Kerkhove.

Il était poète par le cœur.

Un paysage l'exaltait. Il y avait en lui de ces entretiens mystérieux que les âmes vulgaires ne connaissent pas. Il était transporté par delà nos sphères visibles et terrestres, lorsque la voix de la nature vibrait dans son âme. Son impuissance à traduire comme il l'eût souhaité les sublimes visions que sondait l'œil de sa pensée, l'emplissait de mélancolie.

De 1870 à 1873, cet enfant de génie n'a pas exécuté moins de 350 panneaux. La plupart mesurent vingt centimètres sur huit ou dix. Des lacs sans fin, des montagnes aux cîmes élevées, des arbres aux larges silhouettes, des ciels lumineux, de fortes masses d'ombre, en un mot toutes les ressources du paysagiste, tous les éléments de son art sont groupés dans une pondération calculée par le jeune peintre.

Telle de ses compositions court les ventes de tableaux sous le nom de Diaz. Telle autre est regardée comme une esquisse de Théodore Rousseau. Un grand nombre de ses derniers ouvrages font monter aux lèvres le nom de Salvator Rosa.

Il jetait son sujet en une seule fois sur le panneau, qu'il tenait dans sa main gauche, tandis que de la droite il maniait le couteau. Etudiés à la loupe, on découvre dans les paysages de Frédéric Van de Kerkhove de ravissants détails.

Ici, c'est un chemin couvert qui serpente à travers les herbes et les ajoncs. Là, ce sont des collines à peine perceptibles dans les lointains indécis que baigne le soleil couchant.

Certains de ses tableaux, au contraire, veulent être vus à distance. Une sobriété de tons surprenante ne permet pas de juger de leur valeur si la lumière diffuse ne vient achever le travail de l'artiste, en noyant les contours de ses nuages ou de ses oseraies.

Mais la note dominante de cet œuvre gigantesque, c'est une mâle tristesse. Frédéric Van de Kerkhove fût devenu le Paul Huet de la Belgique par le côté mélancolique de son riche talent.

Il est mort.

A l'heure où tant d'autres ne sont pas encore entrés dans la vie, le jeune peintre s'en est allé, laissant derrière lui plus d'œuvres qu'il n'en faut pour asseoir une mémoire.

Deux grandes passions ont partagé sa vie : l'amour des pauvres et l'amour de l'art.

Bruges counaissait les hauts instincts de son jeune citoyen. Quand il mourut, ce fut un deuil public. Grands et petits s'empressèrent autour du blanc cercueil. Il y eut là le bourgmestre, des magistrats, des artistes et des pauvres. Ceux-ci comprirent les premiers tout ce que Bruges perdait dans la personne de cet enfant qui eût été une providence en même temps qu'une gloire nationale. Ils le pleurèrent et chaque jour des fleurs nouvelles sont apportées sur sa tombe par la main discrète de quelque pauvre dont il soulageait la misère.

Nous aussi, nous avons voulu voir l'humble tertre où dort Frédéric Van de Kerkhove.

Sa tombe a la forme d'un sillon.

Mais ne serait-il pas juste que l'artiste fût honoré dans son génie comme l'enfant est récompensé dans sa charité? Quelques patriotes ont émis la pensée que les œuvres du peintre belge fussent l'objet d'une exposition prochaine. Et pourquoi non ? L'enfant-martyr n'a-t-il pas droit à sa part d'immortalité ? Sa vie n'est-elle pas digne d'être offerte en exemple ? Ce n'est pas la France qui songerait à marchander l'éloge à ce descendant de Crayer et de Rubens.

HENRY JOUIN.

REVUE SPIRITE (FRANCE), *novembre* 1874 (1).

—

LES ENFANTS SONT PLUS AGÉS QUE LEURS PÈRES.

—

Sous ce titre : *Frédéric van de Kerkhove,* le *Journal des Beaux-Arts* de Belgique, directeur M. Ad. Siret, dans son numéro du 15 septembre dernier, publie la biographie d'un jeune et déjà célèbre paysagiste, mort à l'âge de 10 ans et 11 mois, le 12 août 1873. Nous en extrayons les passages suivants :

Le défaut de place nous empêche de suivre l'auteur dans les allures et la manière de travailler de l'enfant. Disons seulement qu'à sept ans, *sans savoir dessiner*, Fritz ébauchait des séries de petits paysages parfaitement caractérisés. De huit à neuf ans, il s'amusait à copier à l'huile des paysages gravés à l'eau-forte. Jamais cela ne ressemblait à l'original. L'enfant y mettait son sentiment à lui, lequel se traduisait toujours par un ton de coloration particulier. Tous les tableaux ou plutôt tableautins sortis de son couteau à palette, sont d'une profondeur de mélancolie que jamais artiste ancien ni moderne n'a su obtenir. Les premières impressions, il les reçut dans les environs de Bruges et de Blankenberghe. Tout paysage l'exaltait et l'attristait. Que voyait-il dans cette reproduction de la nature ? Quel chant de tristesse et de douleur venait donc emplir cette petite âme pour qu'elle débordât ainsi en pleurs et en élégies ?...

Son œuvre s'élève à plus de trois cent cinquante petits panneaux. Il en faisait parfois plusieurs dans une journée. 150 environ sont en possession de la famille. Dans le cours de l'analyse qui est très longue, l'auteur cite des panneaux qu'on saluerait s'ils étaient signés Diaz, Salvator Rosa, Corot, Van Goyen, Hobbema, Th. Rousseau, Courbet, Decamps, Ruisdael.

C'est de l'art français que se rapprochent, d'une manière par-

(1) Si je donne ici l'article de la *Revue* fondée par M. Allan Kardec, ce n'est point, naturellement, pour en tirer parti en faveur de la cause que je défends. J'ai voulu montrer l'immense popularité acquise en un instant à l'enfant de Bruges, en France comme partout ailleurs. J'abandonne, comme il convient, le ridicule de l'article, quant au fond, à l'appréciation du lecteur.

Ad. S.

ticulièrement visible, le goût et les tendances de Fritz. Il en a la spontanéité, l'initiative, le sentiment et l'esprit. D'où lui est venue cette espèce d'assimilation ? De nulle part. Il sentait ainsi par lui-même, car l'enfant n'a jamais connu les nuances qui différencient les écoles. *Il a peint ce qu'il a vu*. Voilà l'école où il est né et où il a vécu sa petite vie...

(Suit encore un long extrait de notre notice, après quoi l'auteur reprend en copiant l'Echo du Parlement et l'Echo de Bruxelles du 2 *octobre* 1874, *et accompagne cet extrait de Remarques :)*

M. Ad. Siret a fait à l'Académie (classe des Beaux-Arts) une communication verbale au sujet d'un enfant de dix ans et onze mois, Frédéric Van de Kerkhove, de Bruges, mort récemment, et qui a laissé une œuvre considérable, composée d'environ 350 petits panneaux peints. M. Siret a présenté aux membres de la classe une vingtaine de ces panneaux, représentant tous des paysages peints avec un aplomb et un talent qui ont provoqué dans l'assemblée une vive émotion et un enthousiasme qu'elle a exprimé en formulant, sur la proposition de MM. Alvin et Fétis, le vœu que les œuvres de ce génie, si prématurément enlevé aux arts et à la patrie, soient exposées publiquement à Bruxelles. Le bureau a remercié M. Siret pour son intéressante communication et décidé qu'une notice sur Frédéric Van de Kerkhove sera publiée dans les Bulletins de l'Académie.

Remarques. — Cette situation d'un enfant prodige n'est pas nouvelle : le Spiritisme l'a depuis longtemps expliquée, par la plume de l'un de ses fils le plus autorisé, dans la *Revue* de 1858 et dans les cinq livres fondamentaux de la doctrine. La lecture de ces ouvrages ne laisse pas un seul doute dans l'Esprit du chercheur sans préjugés, qui sait, après contrôle, admettre la réincarnation comme une loi indispensable et primordiale.

Pourquoi Fritz est-il une exception? Pourquoi sans avoir appris, est-il un peintre habile dont les toiles inspirées, pleines de lumière, peuvent être prises pour des Diaz ? Pourquoi peut-il à l'âge de huit à dix ans, produire une œuvre considérable pour faire dire au peintre français, le puissant coloriste Édouard Richter : — Quelles belles esquisses de Théodore Rousseau ! Et puis, les 350 panneaux qu'il laisse, viennent « d'une intelligence native, n'ayant subi l'influence d'aucun contact. »

Ah ! si M. A. Siret, l'éloquent auteur de la biographie de Frédéric Van de Kerkhove, avait pu avant d'écrire se rendre

compte des travaux d'Allan Kardec, son généreux Esprit eût formulé des pensées sublimes au sujet de cet enfant prodige qu'il regrette d'avoir vu mourir vingt ans trop tôt, et pour lequel il demande à la patrie une reconnaissance et une consécration due *à son talent de maître*. Oui, au nom de la vieille loi de la réincarnation, Fritz avait vécu, il avait senti, il avait déjà été artiste et penseur avant l'âge nubile ; il s'était élancé dans cet inconnu pour l'homme, dans ce domaine de l'infini, où son âme, dégagée des étreintes de la matière, s'était promenée au milieu des splendeurs souveraines de l'erraticité ; revenue à la vie terrienne, à l'épreuve, il avait pris une enveloppe éphémère, pour un temps déterminé, laissant à ses contemporains, à ses parents bien-aimés auxquels il laisse des regrets, le souvenir d'un être actif, d'un penseur, une preuve admirable de la loi ressuscitée et mise à la portée de tous par le profond et judicieux philosophe Allan Kardec. A dix ans, il meurt pour renaître sans être entravé par des organes matériels ; il a fini une épreuve temporaire, et s'en va parmi les Esprits éclairés, au milieu de la cohorte des sages, préparer de nouvelles œuvres ; il aidera les déshérités qu'il aimait tant (cela, nous le savons), à s'affranchir des étreintes qui emprisonnent leur intelligence, à s'élever comme lui vers ces conceptions sublimes qui allégent le périsprit et promettent à l'homme qui a compris la charité, la solidarité, l'amour selon Dieu, de monter dans la demeure où resplendit l'éternelle justice.

Oui, Messieurs les académiciens belges, reconnaissez toute la valeur de cet enfant, élevez-lui une statue, répétez à tous les échos qu'à dix ans il avait été extraordinaire, sublime d'amour filial et de charité envers les éprouvés, que son cœur était vaillant, son intelligence lucide et plus grande que nature, que ses pensées s'envolaient au-delà de la vie terrestre, car il se préoccupait de la vie future. Quand ces preuves officielles seront livrées à la publicité, chaque spirite vous remerciera pour cet acte de justice et pour avoir reconnu chez un petit être, des facultés qui n'appartiennent qu'aux hommes déjà mûrs et façonnés par les luttes de la vie.

Vous qui avez des cheveux gris ou des têtes blanches, donnez une sévère leçon aux hommes âgés qui n'ont pas pitié des jeunes gens ; montrez-leur que la sagesse, loin d'être l'apanage réel des années, cède le pas à cet affreux égoïsme à un seul qui, pour vous mettre à l'abri des dangereuses impulsions de l'égoïsme à

deux, ou à trois, ou à quatre, commence à vous dessécher le cœur de manière à le rendre parfois insensible. La vieillesse, c'est l'âge respectable, il est vrai, mais l'âge où l'on ne peut plus apprendre, où l'on ne peut plus oublier ; ce qui est réel, c'est que *les enfants sont plus âgés que leurs pères*, et que nous devons estimer infiniment les nouveaux venus.

Le Spiritisme explique cette proposition qui n'est pas le moins du monde paradoxale : L'âme d'un vieillard pouvant entrer dans le corps d'un enfant, en vertu de son immortalité et de la loi préconisée par la philosophie spirite, il s'ensuit que la série de ses incarnations constitue une chaîne insécable dont chaque anneau représente une vie humaine, et que la dernière génération *a vécu la vie de toutes les incarnations antérieures* ; conséquemment, le plus jeune est le plus vieux, cela frappe le simple bon sens. Actuellement nous devons regarder l'humanité d'il y a 20,000 ans comme l'enfance de la nôtre, et nous savons tout ce que savaient les humanités intermédiaires, plus, une multitude de procédés et de choses qui leur étaient inconnues.

Imaginons-nous un ancien Guèbre, un Indou des temps brahmaniques, un Egyptien de la première dynastie qui, se réveillant de leur longue léthargie et ne comprenant rien à nos usages actuels, voudraient nous ramener vers les coutumes du passé, à leurs mets et à leur industrie rudimentaire, en vertu de leur vénérable expérience ; nous nous empresserions de les renvoyer, de les engager à reprendre leur sommeil interrompu, cela est incontestable. Au fond la prétention de ces ombres du passé ne saurait être plus inconvenante que celle de certains anciens qui affichent la prétention d'en savoir plus que leurs fils ; il est donc rationnel de penser que l'enfant venu trente ou quarante ans après son père, saura au bout de vingt ou trente années, non-seulement tout ce que savait son père, mais aussi tout ce qui a pu être découvert et analysé depuis que son père a l'âge où l'on cesse d'acquérir pour commencer à perdre. Les hommes de mauvaise foi devenus égoïstes, nient ces vérités fondamentales parceque l'égoïsme est le lot de la généralité des hommes, et qu'un homme de soixante ans ne cherche à établir sa supériorité sur un homme de 25 ans que d'une manière relative à l'époque où il était jeune et vigoureux par rapport à son âge actuel ; c'est le regret et la glorification du temps où il aimait. C'est un grand malheur pour les humanités de notre globe, que cette obstination de la génération qui s'en

va à nier la supériorité de celle qui arrive, et cette révolte impie a coûté et coûtera encore bien des larmes et du sang à notre infortunée planète; mais c'est un mal qui a sa raison d'être et dont la terre se débarrassera, lorsque chacun se répétera que la fleur étant l'état parfait de la chenille, la corolle et les ailes les attributs caractéristiques du plein développement, on ne peut admettre que l'état parfait de l'homme soit celui où l'obésité arrive, où les cheveux s'en vont, contrairement à ce qui est admis par la science constituée, depuis qu'elle a pris sous sa protection spéciale la naissance des insectes, et qu'elle a chanté l'amour des fleurs.

Néanmoins, nous aimons trop ceux qui nous ont précédé dans la vie, qui ont soutenu nos premiers pas, pour les traiter comme le faisait naguère un désillusionné de la vie, le poète Chateaubriand, qui écrivait dans ses *Mémoires d'outre-tombe,* parcequ'il avait, disait-il, le bonheur d'être jeune à 76 ans, et cela, à propos de Charles X, le vieux roi : « Les vieilles gens se plaisent au cachotteries, n'ayant à montrer rien qui vaille. Je voudrais qu'on noyât quiconque n'est plus jeune, à commencer par moi et douze de mes amis. » Ce célèbre écrivain a dit aussi : « L'âge nous flétrit en nous enlevant une certaine vérité de poésie qui fait le teint et la fleur de la jeunesse. » Ce sage était trop sévère, et, comme conclusion, nous allons exprimer le désir que les membres de l'Académie belge veuillent bien étudier les ouvrages d'Allan Kardec; ils trouveront dans le Livre des Esprits, réunies sous une forme dialoguée, concise et logique, les réponses aux questions qu'ils se seront mentalement adressées au sujet de l'enfant prodigieux qui a excité dans leur assemblée une émotion et un enthousiasme bien naturels.

Ils apprendront ainsi qu'il n'y a pas de miracles ni de priviléges, mais une loi générale, éternelle qui laisse à l'âme son libre arbitre,lui permettant de progresser par ses efforts continus. Frédéric Van de Kerkhove, après avoir beaucoup vécu, avait profité de ses incarnations, et, pendant son épreuve passagère, il a dû, ce faible enfant, sentir, penser et agir comme un homme, cela est rationnel et incontestable.

JOURNAL DE BRUGES (BELGIQUE), 31 *janvier* 1875.

—

FRITZ VAN DE KERKHOVE.

Nul n'est prophète dans son pays. On a beau nier cette vérité, on la subit à son insu. C'est ainsi que, quand nous lûmes dans le *Journal des Beaux-Arts* le long et bel article que son Directeur consacra à l'œuvre artistique du jeune Fritz Van de Kerkhove de Bruges, mort, il y a quelques mois, à l'âge de 10 ans, nous nous dîmes : quoi, un phénomène de ce genre nous serait révélé par un étranger, et cet enfant aurait dessiné, peint, sans que nous l'eussions appris! Puis, il faut le dire, on croit peu, généralement, à ces révélations subites d'un talent inné, primesautier; et comment supposer que, sautant à pieds joints au-dessus de l'enseignement scolastique, un enfant passât pour ainsi dire maître sans rien avoir appris.

La chose est vraie, des plus vraies cependant. Elle est là visible et palpable, et, il faut bien l'avouer, la Belgique a perdu, en cet enfant, un grand artiste à venir! C'est pour lui que semblent avoir été écrits ces deux vers dont on a si souvent abusé, mais dont l'application est ici rigoureusement juste :

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

Nous avouons être allé sceptique voir cette étrange galerie et en être revenu croyant.

Il y a quelque chose de touchant à voir un père, artiste lui-même, vous montrer les larmes aux yeux, l'œuvre de son fils; œuvre immense si l'on pense qu'elle compte environ 350 tableaux faits par cet enfant, dont les jouets étaient une palette et un pinceau, qui dérobait les morceaux de caisse de cigares et les couleurs de son père pour en faire ces charmants petits paysages, pleins de poésie mélancolique, qui font rêver et penser à ce triste dicton : « Quand ils ont trop d'esprit, les enfants ne vivent pas. » Il a vécu cependant, le jeune Fritz, vécu beaucoup en peu de temps. Il fallait qu'une puissance invisible, sachant qu'il lui serait donné peu de temps, le poussât à accomplir en trois ans l'œuvre d'une longue vie d'artiste. Car il n'ignorait rien cet en-

fant qui n'avait rien appris, il avait la science de la perspective, de l'harmonie des couleurs, l'inspiration.

Rien de touchant, d'extraordinaire, comme cette exposition, on y rêve quand on ne la voit plus.

En terminant l'article magistral qu'il a consacré à cet enfant de génie, M. Adolphe Siret disait :

« Nous avons dit que le jeune peintre serait devenu, en sup-
» posant que ses progrès se fussent régulièrement et mathéma-
» tiquement accentués, le plus grand paysagiste du monde...
» Nous désirons ardemment que cette opinion soit contrôlée.
» L'exposition dont nous venons de soulever le projet, permettra
» ce contrôle; elle révèlera au pays ce Pic de la Mirandole de
» l'art. Plus malheureux que lui, notre enfant sublime mourut
» vingt ans plus tôt, non moins digne de la légitime célébrité
» dont nous demandons aujourd'hui à la patrie la reconnaissance
» et la consécration. »

Ce vœu va s'accomplir; l'œuvre de Fritz Van de Kerkhove va être exposée au *Cercle artistique* de Bruxelles, qui a préparé un salon pour la recevoir, honorant ainsi le jeune artiste brugeois, si tôt ravi à l'art qu'il devait illustrer.

LA CHRONIQUE (BELGIQUE), 1er *février* 1875.

—

FRITZ VAN DE KERKHOVE.

Une exposition extrêmement intéressante s'ouvrira cette semaine au Cercle artistique, et je crois remplir consciencieusement mon sacerdoce de journaliste en disant tout de suite aux lecteurs de la *Chronique* ce que sera cette exposition.

On comprendra, j'espère, sans trop réfléchir, que la discrétion ne peut pas être une des qualités d'un folliculaire sceptique.

Le Cercle va donc exhiber, vendredi prochain si je suis bien renseigné, l'œuvre d'un peintre mort à l'âge de onze ans et quelques mois, Fritz Van de Kerkhove, de Bruges. Cet œuvre, composé d'environ deux cents petits panneaux, contient des morceaux d'une valeur réelle. Je les ai vus, examinés, étudiés — j'allais dire touchés — avec stupéfaction. C'est cette stupéfaction qu'il faut expliquer ici.

Avant de dire ce que je pense du jeune Van de Kerkhove et de ses œuvres, rendons d'abord hommage à la vérité. C'est M. Siret, directeur du *Journal des Beaux-Arts,* qui a le premier mis en lumière le talent de l'artiste brugeois. Si je dis qu'il n'a presque pas exagéré les qualités de cet enfant-prodige, on me croira sans doute, car je n'ai pas l'habitude de caresser l'amour-propre de M. Siret.

*
* *

Fritz Van de Kerkhove était paysagiste. Il a commencé à peindre en 1870; il est mort en 1873. Pendant ces quatre années, il a fait plus de 500 tableautins.

Il avait donc à peine huit ans lorsqu'il s'est adonné à la peinture avec une assiduité passionnée, sans maître, livré à lui-même. La maison de son père (peintre lui-même, mais sans prétention) est pleine de tableaux anciens; il a vécu dans cette espèce de musée comme dans l'atmosphère favorable à ses facultés intellectuelles. Il y a quelque chose de fantastique et de merveilleux dans l'éclosion rapide de ce talent phénoménal.

Ne vous semble-t-il pas que le milieu où l'on vit peut, en certaines circonstances et le tempérament se prêtant à cette hypertrophie, opérer de façon que le cerveau soit pour ainsi imprégné, imbibé d'une même pensée, et que cette pensée se développe avec la puissance d'une plante dans l'air chaud et humide des tropiques ?

*
* *

Il est évident, selon moi, que le jeune Van de Kerkhove a été pendant toute son enfance obsédé par les tableaux qu'il a eus sous les yeux; ces images ont dû être pour lui un incessant cauchemar, maladie à la fois énervante et productrice : le développement du cerveau a dû se faire comme la croissance des os et des muscles se fait dans la fièvre. Il y a là un cas de pathologie que l'Académie de médecine pourrait mettre au concours sans être ridicule; mais, pour l'élucider, il faudrait commencer par se débarrasser de l'idée d'esprit détaché de la matière et d'âme, libre dans le corps comme un sabre dans son fourreau.

En attendant que ce problème (qui n'est merveilleux que parce qu'on ne l'a pas encore étudié à fond) soit résolu, voyons le résultat de ces travaux étranges et le produit de ce cerveau chauffé à blanc.

*
* *

L'œuvre de Fritz Van de Kerkhove n'est composé que de paysages.

Il est évident que la plupart de ces paysages sont des images faites d'après des gravures : ils représentent des sites qui n'existent pas aux environs de Bruges que l'enfant n'a pas quittés.

Mais de ce qu'il se soit aidé des compositions d'autrui pour réaliser son idéal, il ne s'ensuit pas que l'enfant soit un imitateur.

La gravure ou la photographie montre les objets avec leurs tons relatifs ; mais elle ne produit pas la couleur, c'est-à-dire l'apparence que la lumière donne aux corps de diverse nature dont se compose un paysage. Or, ce qui est extraordinaire dans les tableaux du jeune Van de Kerkhove, c'est qu'ils sont d'une coloration admirable, tantôt douce et délicate comme les Corot, tantôt vigoureuse comme les Rousseau, toujours fine et distinguée, harmonieuse d'une harmonie réelle.

*
* *

Chose à remarquer aussi, il n'y a presque pas eu de tâtonnements dans le travail ; pour ainsi dire du premier coup, en 1870, les qualités de l'harmoniste se révèlent : à huit ans, l'enfant faisait de petits chefs-d'œuvre.

Tout de suite, sans avoir appris, sans que le travail lui ait donné une manière, sans gaucherie et sans naïveté, il est peintre ; peintre avec malice, avec habileté, avec rouerie, peintre savant, si l'on peut parler ainsi, qui n'a pas été *appris*, peintre comme Mondeux était mathématicien.

On parle de Mozart, on dit : « A huit ans il jouait du violon en virtuose. » Mais depuis combien d'années déjà s'escrimait-il ?

Il n'y a pas de comparaison à faire. Etre peintre sans avoir peint, c'est merveilleux ! Avoir un *don* qui remplace l'étude et la pratique, qui bouleverse toutes les idées sur les difficultés d'exécution, qui fait la nique au temps, c'est inexplicable. Mais cela nous ouvre un horizon nouveau sur les facultés innées. Le jeune Van de Kerkhove prouve en effet, selon moi, et d'une façon irréfutable, que nous naissons tous avec certains germes spéciaux, particuliers, que nous avons des aptitudes que le travail fait grandir, mais que nous ne pourrions acquérir par le travail si nous n'en possédions pas les embryons en nous-mêmes.

*
* *

Cette exposition étonnante fera faire bien d'autres questions auxquelles il sera difficile de répondre.

Par exemple, cette question-ci :

Fritz Van de Kerkhove, s'il avait vécu, aurait-il été un grand peintre ?

Oui, répondra-t-on tout de suite. Quand on fait des quasi chefs-d'œuvre à dix ans, il n'y a pas de raison pour qu'on ne produise pas des merveilles à vingt ans. Si, justement, il y a des raisons.

Fritz Van de Kerkhove n'est pas un enfant ; il avait la taille, l'âge et sans doute le langage d'un enfant ; mais son travail est d'un homme, et *d'un homme mûr*. Il aurait pu vieillir, il ne serait probablement pas devenu plus vieux en tant que peintre. A mon avis, il avait donné avant de mourir tout ce qu'il pouvait donner. Tant d'adresse, de malice, de *savoir* prouve malheureusement que la précocité est le produit d'une sorte de fièvre cérébrale, de maladie ; et il n'y a que les corps sains, dans les terrains et les atmosphères propices, qui ont une continuité de développement que l'âge n'arrête point.

*
* *

J'ai dit plus haut que l'enfant n'était pas un imitateur ; et cela est vrai, car il n'a pas pu avoir sous les yeux des échantillons de tant de peintres avec lesquels il a des rapports, depuis Van Goyen et Rembrandt, jusqu'à Rousseau, Corot et d'autres maîtres modernes.

Mais, ce qui est encore plus surprenant, c'est que, sans être un imitateur passif, il n'a pas non plus de personnalité bien caractérisée. C'est comme un réflecteur, un kaléidoscope vivant et inconscient.

Il n'a pas non plus de défauts, ce qui fait que la lutte n'a pu s'établir, et que ses qualités à l'état d'équilibre produisent *presque* de belles œuvres.

A-t-il beaucoup vu la nature ? On le croirait, car ses images ne se ressemblent guère. Les effets sont doux ou heurtés, lumineux ou sombres, avec des vigueurs ou des finesses qui caractérisent admirablement l'heure que l'artiste a voulu exprimer. Son dessin est d'une élégance rare, et les profils de ses horizons ont toujours un style bien accusé, sans mollesse et sans hésitation. La

sûreté de la touche, la délicatesse des formes, quelque chose de véhément et de paisible à la fois, donnent à cet art phénoménal un accent qui fait crier aux peintres : « C'est à ne pas y croire ! »

*
* *

Allez-y donc voir ! Le Cercle conviera le public à se rendre compte par lui-même de cet œuvre stupéfiant. Samedi prochain il sera visible,— nous dirons à quelles conditions, si conditions il y a.

Je pense n'être pas mauvais prophète en disant que tout ce qui est à Bruxelles digne du nom d'artiste, et toutes les personnes qui s'intéressent aux choses de l'art, voudront voir les deux cents tableaux du jeune Van de Kerkhove. Ne vous effrayez pas : le plus grand de ces tableaux n'a pas cinquante centimètres de hauteur ou de largeur, et la masse reste dans des proportions vraiment lilliputiennes.

A titre de curiosité, et aussi pour servir à l'histoire de l'art flamand au dix-neuvième siècle, le gouvernement ne ferait peut-être pas mal d'acquérir une demi-douzaine de ces tableautins.

JACQUES.



DEUXIÈME PARTIE.

SOMMAIRE : I. Exposition de quelques unes des œuvres de Fritz à Gand après sa mort. — II. Exposition de 165 tableautins au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, à Anvers, à Gand et à Liége. — III. Opinion de la presse belge et étrangère sur ces expositions. Articles publiés.

C'est le 6 février 1875 qu'a eu lieu au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles l'exposition de 165 tableautins de Frédéric. Cette exposition provoqua parmi le public et parmi les artistes une émotion très-vive, et, sans y mettre la moindre réserve, tout le monde s'attendrit et admira. Semblable exhibition eut lieu à Anvers, à Gand et à Liége et partout l'impression fut la même. Dans ces deux dernières localités, la disposition de la grande et vive lumière indispensable aux tableautins, laissa beaucoup à désirer.

Nous allons déposer la plume et laisser parler la presse par ses critiques d'art spéciaux en position de diriger, avec l'indépendance et le talent voulus, l'action de l'opinion publique. Ce sont MM. Fétis, Ch. Buls, G. Lagye, E. Leclercq, Max Sulzberger, C. Lemonnier, etc. Ces articles n'ont trait pour le moment qu'aux expositions. La polémique se dessinera dans la *troisième partie* : toutefois, on en percevra les éléments précurseurs déposés au sein des restrictions

plus ou moins nettement formulées que l'on va rencontrer.

Rappelons ici, avant de reproduire les articles annoncés, que le premier journal qui, après nous, ait parlé des tableaux de Fritz, est le *Journal de Gand* du 13 octobre 1874. Nous avions signalé, dans le *Journal des Beaux-Arts*, les tableautins de l'enfant exposés dans des coins perdus du Salon de Gand. La Commission, comme nous l'avons déjà dit, page 30, fit placer les tableautins sur un chevalet au milieu d'une des salles. C'est alors que Bertram, dans le *Journal de Gand* précité, s'exprima comme suit :

Jetons quelques fleurs sur la tombe de cet enfant extraordinaire, Fritz Van de Kerkhove, auquel le *Journal des Beaux-Arts* a consacré tout un article biographique. Nous l'avons connu, ainsi que sa famille, et nous tenons de tout son entourage qu'il n'y a rien d'outré dans ce que dit le biographe de son génie précoce et de son cœur. Il suffit d'ailleurs de voir au Salon ses deux paysages (1378 et 1379), pour comprendre combien d'espérances la mort a anéanties en l'enlevant aux arts et à sa famille désolée.

Ces paysages ne sont pas de notre temps. Tout y est extraordinaire et d'une conception à la fois sévère, hardie, mystérieuse, mélancolique, profonde et singulièrement poétique. C'est la nature vue des yeux de l'âme et traduite avec le faire des anciens maîtres. Ce que cet enfant serait devenu, nul ne peut le dire. C'était un voyant. La vue de telles œuvres, faites dans l'espace de trois années, de sept à dix ans, bouleverse l'imagination. C'étaient là les jeux de l'enfant, et il a laissé, dit-on, près de trois cents tableaux semblables!

BERTRAM.

A ce même propos, le *Précurseur* du 22 octobre disait :

« Avant de clore, quelques mots sur un sujet qui occupe la presse : deux paysages, la curiosité du Salon de Gand, par un enfant, F. Van de Kerkhove, mort à douze ans, et dont le

Journal des Beaux-Arts a donné le portrait et la biographie. Pour être tout à fait complet, il convient que nous en parlions. On a essayé de contester le génie précoce de cet enfant extraordinaire. Pour qui a vu ces deux paysages, ce génie est incontestable. Nous ne voyons pas qu'on s'inscrive en faux contre l'attribution qui lui en est faite, il faut donc admettre que ces deux paysages sont bien de lui. Ils ne ressemblent d'ailleurs à rien de connu et sont d'une extrême étrangeté. Mais, dans cette étrangeté, il y a de la puissance, de la mélancolie, du mystère, un art surprenant et un style tout à part (Voir surtout celui où la solitude est complète. On y trouvera de bien rares qualités). »

P. J. VAN OUDENHOVE.

Remarquons en passant que six mois après, lorsque l'exposition fut ouverte à Gand, le journal qui appréciait Fritz dans des termes non moins enthousiastes que les nôtres et qui proclamait hautement la valeur de « *ces paysages qui n'étaient pas de notre temps* » ce journal, disons-nous, resta muet. Bertram (Eug. Landoy) qui avait « *connu Fritz ainsi que sa famille* » n'eut pas un mot pour continuer la glorification de l'enfant et prendre la défense d'une famille dont l'honorabilité aurait trouvé dans sa plume un défenseur, inutile sans doute, mais au moins reconnaissant. Le *Précurseur* inséra dans ses colonnes des articles tantôt pour tantôt contre et fit par là douter de son impartialité.

REVUE DE BELGIQUE, *livr. de février* 1875.

—

LA QUESTION VAN DE KERKHOVE.

Le Cercle artistique vient d'ouvrir ses salons à une exposition de tableaux qui excite vivement la curiosité du public et qui

donne lieu aux controverses les plus ardentes entre les artistes. Ces tableaux sont l'œuvre d'un petit prodige, Fritz Van de Kerkhove, né à Bruges en 1862, et mort en 1873, à l'âge de 10 ans et 11 mois. D'après une notice publiée par M. Siret, le révélateur de ce phénomène, cet enfant a été souffreteux et délicat dès sa naissance; sa tête avait un développement anormal et était le siége de douleurs constantes ; il jouait peu, mangeait beaucoup et était toujours altéré de soif; il avait, paraît-il, le pressentiment d'une fin précoce; il mourut d'un épanchement au cerveau.

On connaissait déjà des musiciens précoces, comme Mozart, des mathématiciens précoces, comme Pascal et Mondeux, des savants précoces, comme Pic de la Mirandole et Stuart Mill; mais c'est, pensons-nous, la première fois que l'on signale un peintre aussi phénoménal que ce pauvre petit Van de Kerkhove.

Tout l'œuvre de cet enfant se compose de paysages ; quelques-uns sont des souvenirs des environs de Bruges, des dunes de Blankenberghe ; le plus grand nombre sont des œuvres d'imagination inspirées de gravures du *Tour du Monde* ou du *Magasin pittoresque*. Cependant, si les premiers ne sont pas peints d'après nature, les derniers ne sont pas des copies. La gravure n'était pour le jeune artiste qu'un point de départ ; à peine avait-il commencé son tableau, qu'il oubliait son modèle et lâchait la bride à son imagination.

Celle-ci avait une teinte mélancolique, elle était surtout impressionnée par les effets élégiaques de l'automne, par la tristesse des eaux noires et dormantes, par les ciels chargés de pluie, par les horizons brumeux.

Pour donner une idée des tableaux qui composent l'œuvre du jeune artiste brugeois, passons-en rapidement quelques-uns en revue : voici, parmi les travaux de 1870-71, un tableautin représentant une ville vue d'une petite éminence; les premiers plans sont vigoureux; au-delà, la lumière qui rase les toits et fait miroiter les tuiles donne une zone brillante d'une justesse de ton étonnante; un autre tableautin, haut de 25 millimètres et long de 10 centimètres, montre une ligne de saules têtards, penchant tristement leurs têtes alourdies au dessus d'une eau marécageuse ; plus loin, c'est la lisière d'un bois, dont les arbres dépouillés noient leurs silhouettes caractéristiques dans un ciel gris chargé de neige ; à côté, un tronc d'arbre, plaqué d'un blanc vigoureux, pourrait passer pour une esquisse de Diaz. Dans le panneau de 1872, nous trouvons encore un chaud effet d'au-

tomne pris dans un bois herbeux, une dune qui se détache sur un ciel dont l'exécution révèle une facture étonnante ; puis, un ciel lumineux roulant ses gros nuages moutonnés au dessus d'une mare, un moulin ruiné faisant une tache sombre dans un ciel éblouissant de clarté qui rappelle Ruysdael, un bois illuminé par les dernières lueurs du soleil couchant qui pourrait être signé Daubigny, une lisière de bois d'une silhouette grandiose, une ligne d'arbres maigres et décharnés, se détachant sur un ciel agité, et, à côté de ces œuvres larges et puissantes, de petits paysages fins, détaillés, avec des horizons bleus comme chez Breughel.

Dans le panneau consacré aux travaux de 1873, se trouvent de vrais chefs-d'œuvre ; voici, entre autres, un bouquet de peupliers qui se dresse élégamment sur un coteau ; leur frondaison légère, rendue par des frottis transparents, se découpe sur un ciel martelé par le couteau à palette, outil favori du jeune peintre ; voici une dune sablonneuse avec un coin de mer, dont les flots gris et un peu huileux rappellent si bien ceux de la mer du Nord et les interprétations qu'en ont données les vieux peintres hollandais ; voici encore le bois sur un ban de roc, qui pourrait passer pour une étude de Rousseau dans la forêt de Fontainebleau.

Ce qui étonne d'abord, c'est l'impersonnalité de toutes ces peintures ; on y trouve des esquisses qui rappellent tour à tour Daubigny, Courbet, Diaz, Boulenger, Coosemans, Corot, Troyon ; puis, à côté de cela, Breughel, Van de Velde et Van Goyen. Et cependant, malgré cette multiplicité d'aspects, on ne peut méconnaître l'individualité de la facture ; cela est si caractéristique que, certainement, il suffit d'avoir vu une fois l'exposition du Cercle pour pouvoir reconnaître désormais une œuvre du petit Brugeois. On dirait que, obsédé d'un rêve de couleurs, le jeune peintre commençait par pétrir quelques taches harmonieuses sur son panneau, puis que, dans ces empâtements, son imagination lui montrait des accidents de terrains, des effets de végétation, des silhouettes d'arbres dont il accentuait ensuite la forme par tous les moyens que lui suggérait sa précoce ingéniosité ; il devait tantôt rayer d'un trait d'ongle la surface unie d'une mare, tantôt fouiller un buisson du bois de son pinceau ou bien tamponner de son doigt un profil trop sec ou un bosquet trop opaque, ou encore marteler du revers de son couteau les vibrations lumineuses d'un ciel nuageux.

La première impression produite par ces peintures a été l'en-

thousiasme mêlé à une certaine tristesse que cause toujours la vue d'un phénomène contre nature, quand il se révèle dans un être humain; puis, peu à peu, la méfiance s'est fait jour, les paysagistes surtout ont commencé à mettre en doute la sincérité de ces œuvres. Ils prétendent qu'il est impossible qu'un enfant de onze ans ait, d'intuition, deviné toute la technique de la peinture et soit arrivé à des résultats auxquels n'atteignent que des artistes expérimentés.

La question est délicate. Elle met en suspicion des gens fort honorables; de plus, elle supposerait de leur part une mise en scène longuement préparée et pour laquelle on se serait servi d'un pauvre petit être chétif, entouré de l'auréole d'une mort précoce, comme d'un appât pour égarer l'opinion publique. Il y aurait là une machination si odieuse, une exploitation si impudente des sentiments les plus intimes, que nous nous refusons à croire à une supercherie préméditée.

Un heureux hasard nous a fait rencontrer récemment le père du jeune peintre, et nous n'hésitons pas à dire que son air de sincérité, la franchise et le naturel de sa parole nous ont complétement convaincu ; sa voix était encore pleine de larmes en nous racontant toutes les circonstances de la vie de son enfant.

Le goût de la peinture était si inné chez lui qu'à 'quatre ans, il tourmentait sans cesse son père pour obtenir de lui des croquis qu'il pût enluminer; on fut obligé d'engager un pauvre peintre, restaurateur de tableaux, avec la mission de venir tous les soirs dessiner pour le petit Fritz. Cette aptitude ne fit que se développer avec l'âge; le jeune enfant s'emparait de toutes les couleurs qui restaient sur la palette de son père; il travaillait presque toujours debout, tenant d'une main le petit panneau, appliquant de l'autre les couleurs, à l'aide du couteau à palette, pour modeler les terrains et le ciel; il obtenait les frottis de feuillages, les roseaux des marécages à l'aide d'un pinceau qu'il écrasait pour en écarter les poils ; puis , quand sa couleur séchait, avec un petit canif qu'on nous a montré, il striait l'eau pour en accentuer le miroitement, pour dessiner les troncs argentés des bouleaux dans un massif de verdure ou pour pailleter d'un reflet brillant l'écorce d'un arbre; chaque jour, il inventait quelque procédé nouveau et en tirait parti pour rendre les effets que lui dictait son imagination

On se rend parfaitement compte de ces différents procédés; il ne serait même pas difficile de les imiter, mais ils n'ont de valeur qu'à la condition d'être employés par un artiste ayant

un sentiment aussi vif, aussi profond, de la couleur que l'avait notre jeune peintre.

Quand son père touchait à ses tableaux, lui conseillant de placer ici un arbre, d'indiquer ailleurs une maison, il se fâchait et allait pleurer dans le sein de sa mère en se plaignant de ce qu'on lui gâtait ses œuvres.

Quand il ne souffrait pas, il était d'un naturel gai ; cependant, tous les matins, il restait près d'une heure silencieux sur une chaise, regardant fixement devant lui ou la tête penchée sur la poitrine ; pendant ce temps, on n'en pouvait tirer un mot ; puis, tout à coup, il sortait de son rêve et étonnait ses parents par quelque parole étrange, quelque observation au dessus de son âge. Quand il se promenait à la campagne avec son père, il l'accablait de questions et de remarques sur les effets de la coloration qu'il apercevait, et il prétendait voir des tons que son père cherchait en vain.

Avait-il admiré le soir un coucher de soleil, il descendait le lendemain matin avec un panneau sur lequel il avait fixé son impression ; seulement, le paysage s'était transformé, les berges du chemin étaient devenues des escarpements, le chemin lui-même s'était changé en un vallon boisé et quand on le lui faisait remarquer, il répondait, en haussant les épaules, que le vrai site n'eût pas été assez pittoresque. Un jour, son père dit devant lui, à un de ses amis, en lui montrant un arbre auquel restaient quelques feuilles clair-semées : « On dirait un arbre de Corot. » Le lendemain, Fritz apporta un petit tableau en disant : « Voilà un Corot. »

Il lui suffisait d'avoir vu une fois un tableau pour qu'il retînt aussitôt la manière du peintre ; en se promenant à la campagne, il lui arrivait alors de reconnaître dans un site tel ou tel motif favori d'un maître célèbre.

Cet enfant était donc né avec des aptitudes spéciales qui en avaient fait un être phénoménal.

Le fait est-il vraiment miraculeux et la raison se refuse-t-elle à l'admettre ?

Quelque extraordinaire qu'il soit, il ne nous paraît pas sortir du domaine du possible.

Décomposons-le, en effet, en ses différents facteurs et demandons-nous s'ils ne peuvent pas, à défaut d'une explication scientifique du phénomène, nous donner au moins l'intuition de sa véracité.

Posons d'abord, comme premier fait acquis, que le jeune Fritz appartient à une branche de la grande famille germanique

qui a toujours montré des aptitudes innées pour l'emploi de la couleur, depuis le temps où ses tapisseries étaient recherchées dans l'Europe entière jusqu'à nos jours, où nos peintres se sont distingués dans toutes les expositions internationales par l'éclat harmonieux de leur coloris.

Un de nos premiers paysagistes nous communiquait récemment une observation qui démontre d'une façon frappante les aptitudes innées de nos Flamands : « Quand je fais des études d'après nature en pays wallon, nous disait-il, les paysans me regardent d'un air ahuri et me demandent si je prépare le tracé d'un chemin de fer ; quand c'est en pays flamand, ils s'approchent doucement, me regardent travailler avec respect, puis manifestent leur satisfaction ou me font une remarque souvent fort juste : « Il me semble, monsieur, que votre horizon n'est pas assez gris ou que votre ciel n'est pas assez clair. »

Nous-même, pour nous éclairer sur les aptitudes esthétiques de nos campagnards, nous avons plus d'une fois, dans nos excursions en Flandre, amené la conversation sur la peinture et nous avons toujours été étonné de l'intérêt que ce sujet présentait pour des paysans vivant loin des centres où se cultivent les arts ; les noms de Rubens et de Van Dyck sont encore aussi populaires dans nos campagnes que l'était autrefois celui de *Vader* Cats ; aussi les peintres qui y vont faire des études d'après nature, sont-ils assurés de rencontrer toujours un accueil hospitalier.

Plaçons ce premier germe dans une organisation brûlée par une fièvre de croissance, dépensant en quelques années toute la vitalité qui suffit à une existence normale ; ces facultés ne vont-elles pas acquérir une acuité, une puissance qui leur fera dépasser la limite ordinaire ? On comprend qu'on se refuse à croire à un fait qui renverse les lois assignées aux phénomènes de la nature par notre expérience. Si nous voyions un pavé venir flotter à la surface de l'eau au lieu de couler à fond, un âne se mettre à parler comme celui de Balaam, ou un mort en putréfaction ressusciter, évidemment, nous nous croirions le jouet d'une hallucination ou les témoins d'un miracle ; quand, au contraire, le phénomène extraordinaire ne consiste que dans l'extension d'une faculté naturelle, portée à une puissance peu ordinaire, nous pouvons être surpris, mais notre raison ne se révolte pas plus qu'à la vue d'un géant ou d'une femme à deux têtes. Parmi toutes les œuvres attribuées au jeune Fritz, il n'en est certes aucune qui soit surhumaine ; s'il les avait produites à vingt ans, on admirerait son talent sans le contester ; est-il donc impossible

que chaque année ait compté double pour cette organisation surexcitée par une vie exubérante ? Quand, à six ans, il demandait des pinceaux et des couleurs, il avait, en réalité, douze ans, et, à dix ans, il accomplissait le travail d'un jeune homme de vingt ans.

Les détails que M. Siret donne sur sa vie nous le montrent, du reste, comme un enfant d'une sensibilité et d'une intelligence extraordinaires ; en toutes choses, il dépassait de beaucoup la mesure commune.

A ces facteurs fournis par l'enfant lui-même, vinrent s'en ajouter résultant du milieu peu ordinaire dans lequel il s'est développé comme en une serre chaude. Fils d'un négociant, amateur de peinture et peintre lui-même à ses heures de loisir, le jeune Fritz a été élevé dans une de ces maisons comme nous en avons rencontré plus d'une en Flandre, bourrée de tableaux de la cave au grenier, du plancher au plafond. S'imagine-t-on quelle excitation la vue de toutes ces peintures a dû imprimer à ce jeune être, né coloriste, aspirant la couleur par tous ses pores, vibrant à toutes les impressions du dehors qui répondaient à cette prédisposition native ? Il y avait devant sa maison une ligne de grands arbres ; quand le vent les courbait sous son souffle puissant et chassait dans un ciel humide les lourds nuages du nord, le jeune Fritz ne pouvait détacher ses yeux de ce spectacle mélancolique, et de ses petits doigts agiles il pétrissait la couleur pour traduire son admiration

Les gens du métier admettent, du reste, toute la partie sentimentale de l'œuvre et ne soulèvent d'objection que contre les roueries de vieux peintre qui se remarquent dans tous ces petits tableaux ; les spécialistes nous semblent un peu abuser ici de la supériorité que leur donnent leurs connaissances techniques. En somme, ces roueries, même chez les vieux peintres, sont moins le résultat d'une habileté manuelle acquise par un long exercice que le fait d'heureuses rencontres ; petit à petit, les peintres s'amassent, par une suite d'expériences, toute une série de recettes, ce qu'ils appellent les *ficelles* du métier, qui leur permettent de rendre mieux certains effets, de produire une impression d'autant plus vive qu'on devine moins les moyens employés pour la produire.

Pour nous, quelque extraordinaire que cela paraisse, nous ne voyons rien d'impossible à ce que le jeune Van de Kerkhove ait, en jouant, trouvé qu'en écrasant une tache de couleur avec son couteau, en tapotant du bout d'un pinceau raide, ou en

grattant de son canif une surface peinte, il obtenait des effets inattendus.

Car il faut bien tenir compte de ce fait, qu'il n'y avait rien de voulu, de prémédité dans le travail de l'enfant ; il lui eût été impossible de peindre d'après nature ; quand ses parents lui redemandaient un paysage qui leur avait plu, il était incapable de le refaire ; il a commencé vingt fois une dune qu'il avait prise en affection à Blankenberghe et qu'il nommait *sa* dune, et il n'y en pas deux qui se ressemblent.

Le procédé naissait sous ses doigts sans qu'il se rendît compte des moyens qu'il employait pour cela ; c'étaient les hasards de la touche, du coup de pinceau, les inégalités de l'empâtement qui dirigeaient son invention.

C'est ainsi que nous découvrons des mondes fantastiques dans un ciel nuageux et des paysages étranges dans un mur moisi d'humidité.

Nous croyons donc à la sincérité de l'œuvre du petit peintre brugeois ; la seule chose qui pourrait être supposée, c'est que le père qui a eu la malencontreuse idée de planter un petit bonhomme noir dans chaque tableautin de son fils, ne se soit laissé entraîner à donner en même temps, par-ci par-là, un coup de pinceau pour ajouter un accent, souligner un effet, déterminer une forme, accuser un plan ; aussi demandons-nous formellement qu'une enquête sévère établisse la part exacte de l'enfant-peintre dans les panneaux exposés ; nous la demandons au nom de la dignité du Cercle, de l'intérêt de l'art et de la science. Nous serions coupables envers la postérité si, actuellement que cela est facile et possible, nous ne lui léguions pas la preuve incontestable de l'authenticité des peintures de Fritz Van de Kerkhove et si nous n'assurions pas à l'antique cité de Bruges la gloire de compter un artiste de plus dans sa Walhalla.

CARL BULS.

ECHO DE BRUXELLES, 7 *février* 1875.

Depuis vendredi est ouverte au Cercle artistique, l'exposition des paysages du jeune Frédéric Van de Kerkhove, mort, comme on le sait, à l'âge de 11 ans moins quelques jours.

Dans la salle où sont exposés les tableaux qui portent le nom de cet enfant, se vend au profit de la Caisse des artistes, une biographie rédigée par M. Adolphe Siret, qui, le premier, a révélé au monde des arts ce miraculeux phénomène d'un peintre de dix ans, ayant fait une œuvre immense, composée d'un nombre considérable de tableaux pleins de poésie, d'invention, de sentiment et dans lesquels un pinceau sûr de lui semble être au service d'une intelligence hors ligne.

Le siècle que nous achevons de traverser a connu déjà un de de ces génies précoces, Victor Hugo ; mais Victor Hugo ne débuta qu'à quatorze ans, et lorsque Châteaubriand le présenta à Charles X, après l'*Ode sur le sacre*, en l'appelant « enfant sublime, » il en avait vingt-deux.

D'après M. Siret, son biographe, le jeune Van de Kerkhove aurait commencé à peindre dès l'âge de six ans.

Ses œuvres sont là. C'est plus que de l'étonnement qu'on éprouve, on se sent pris d'une sorte de vertige. A l'âge où la raison n'est pas éveillée, cet enfant aurait eu un pareil sentiment du grand, du beau, aurait su mettre tant de poésie dans une chute d'eau, dans un rayon de soleil, dans une masse d'ombre? Il aurait eu cette science de la palette qui lui fait trouver comme d'inspiration de ces tons note sur note d'un effet si profond et si saisissant ?

Nous avouons que c'est trop fort pour que nous puissions y croire. Les paysages sont là, ils sont signés, l'auteur a eu soin de mettre dans chacun comme signature supplémentaire la silhouette du jeune prodige, dans des attitudes diverses. A côté des paysages, dont l'existence n'est pas contestable, nous avons les affirmations de M. Adolphe Siret.

Mettant tout cela d'une part — et de l'autre quatre années d'une vie d'enfant terminée à la dixième, nous avouons que la stupéfaction est plus grande que la foi.

L'œuvre est grande, M. Siret est son prophète — et autour de lui viennent se ranger des critiques d'art auprès desquels nous avouons ne pouvoir compter que parmi les jugeurs sans importance. Tout cela ne parvient pas à nous convaincre, justement parceque l'œuvre est trop grande.

Si nous avons tort, nos hésitations augmentent l'éloge qu'on peut faire de cet enfant de génie enlevé trop tôt à la gloire, et que nous n'hésitons à acclamer que parcequ'il nous semble trop grand.

HALLETOREN, *de Bruges*, 7 *février* 1875. (*Traduit du flamand*).

—

FRITZ VAN DE KERKHOVE.

Les tableautins, dont on a fait tant d'éloges, ont été expédiés à Bruxelles, il y a quelques jours, au nombre d'environ deux cents, et classés par ordre d'âge. Ils sont exposés au *Cercle des Arts*, au profit d'une œuvre charitable.

Tout l'encens offert à l'œuvre d'un enfant de dix ans nous avait laissé quelque peu incrédule. Nous avons voulu nous convaincre et sommes allés voir les tableautins avant leur départ. Si rapide qu'ait été le coup d'œil, l'impression est forte. Au milieu de plusieurs imperfections on découvre des traits, des dispositions, des jeux de couleurs, qui sont des traits de génie. Plusieurs d'entre les panneautins sont des chefs-d'œuvre de sentiment artistique. Une imagination rêveuse, sombre et fantastique, se fait jour partout. Couchers de soleil en feu, vues d'hiver pleines de mélancolie, ciels tendus et orageux, bois battus par les bourrasques, tout porte l'empreinte du sentiment dramatique qui paraît étrange surtout chez un enfant. L'amplification dans l'exécution matérielle témoigne en plusieurs endroits de la profondeur et de la vérité de la conception.

On sent plutôt qu'on ne comprend. La distance obtenue par les moyens les plus simples est d'un effet saisissant. La rupture inconnue de l'équilibre de la force relative dans laquelle sont peints le ciel et la terre, dans certains paysages représentant des ouragans, transporte soudain l'attention de la terre au ciel dans lequel un drame semble se dérouler cemme par magie.

L'impression est profonde. — Le coloris si étrange qu'il soit parfois, est toujours riche, et c'est bien lui réellement, la force magique qui constitue ces petites merveilles. Nous ne pourrions rendre plus que cette impression générale, après le coup-d'œil sommaire que nous avons pu jeter seulement sur tant de peintures. Leur accueil à Bruxelles trouvera du reste assez d'écho dans les journaux pour suppléer à ce qui manque à notre aperçu.

Au premier bruit d'une exhibition des œuvres artistiques de Frédéric Van de Kerkhove nous avons exprimé le désir d'en voir donner la primeur à Bruges. La consécration dans la capitale d'une chose nouvelle qui appartient à Bruges par droit de nais-

sance, au moment surtout où nous devons recourir à tous les moyens pour recueillir les fonds nécessaires pour la glorification de nos héros populaires, *Breidel et de Coninc*, et alors qu'une exhibition de cette nature nous eût si bien secondés dans nos efforts, nous portait préjudice. Si nous déclarons être changé d'avis, il importe de donner un mot d'explication. Nous confirmons toute la raison d'être de notre remarque,mais nous avouons que nous sommes convaincu qu'aucune population ne donne aussi aveuglément que Bruges dans le préjugé à l'égard de la capitale.

Quand la *Gazette*, la *Chronique* et autres feuilles bruxelloises auront raffermi la réputation du jeune Van de Kerkhove, il sera temps seulement d'exposer ici ses tableautins avec succès ; et tous ceux qui, incrédules, seraient restés chez eux avant l'acclamation de Bruxelles, afflueraient alors pleins d'intérêt et la caisse s'en trouvera bien.

Soit! Nous remercions M. Van de Kerkhove père de nous avoir déjà promis de gratifier Bruges de cette exhibition, après celle de Bruxelles, et cela au profit du *Breidelfonds*.

ART UNIVERSEL 15 *février et* 1er *mars* 1875.

UN PEINTRE DE DIX ANS

Fritz Van de Kerkhove

On est frappé tout à la fois d'étonnement et de douleur devant l'émotionnant spectacle de cet enfant s'essayant avec une naïveté qui se mêle d'audace aux jeux sacrés de l'art ; et l'esprit demeure confondu de l'exemple de cette précocité qui se lance d'une manière instinctive et presque inconsciente à travers les recherches de la plus bizarre des créations. Un mystère, que rien n'explique d'abord, si ce n'est la secrète et implacable vocation qui marque au front les prédestinés, s'impose aux investigations curieuses de l'analyse ; et l'on se sent, sans pouvoir la définir, devant une force de la nature.

Cependant, si l'on en croit le biographe qui s'est dévoué à cette courte et miraculeuse existence, une conjoncture aiderait jusqu'à un certain point à l'explication de sa genèse : l'enfant s'est en quelque sorte éveillé à la vie dans l'entourage des choses de l'art, et son berceau s'est trouvé à la fois éclairé et réjoui par le cadre des vieilles peintures toujours jeunes qu'un choix constant avait accumulées dans la demeure paternelle. Irrésistiblement tourné vers la peinture, son jeune cerveau aurait senti s'infiltrer dans ses moëlles, comme une rosée grossie goutte à goutte, l'influence pénétrante et continue des couleurs sans cesse exposées à sa vue. Mais ce n'est pas assez pour expliquer une ardeur si dévorante dans un âge où les perceptions sont encore confuses. Le père de Fritz, il est vrai, est lui-même un peintre, et peut-être faudrait-il commencer par envisager les similitudes qui ont existé dans leurs deux manières de sentir et de comprendre l'art. Sans doute, elle est plus consciente et développée par l'étude chez l'un ; mais il semble qu'une même préparation ait présidé à l'éclosion de leurs originalités ; accumulée chez l'enfant, pressée de se manifester et avide de porter au jour, par un secret instinct, des trésors que la mort allait étouffer pour jamais, elle a été en lui comme l'épanouissement compact, soudain, irrésistible des qualités distinctives du père, et comme une explosion des germes que tous deux ont eus en eux, sans que ni l'un ni l'autre aient pu trouver la maturité et la force nécessaires pour les faire éclore avec cette mesure régulière qui est inséparable des œuvres vraiment grandes. Que de fois celui qui écrit ces lignes s'est arrêté, au courant des expositions, devant les tableautins irritants qu'y envoyait le peintre brugeois! Une verve mordante et inégale y tranchait des silhouettes déhanchées d'une allure qui semblait empruntée à Callot ; Hoffmann sans doute avait rêvé, à travers les nuages de sa pipe, ces précieuses et grotesques sarabandes qui ne se rattachent à la terre que par le spectacle des plus étonnantes difformités. On était en présence d'un esprit inquiet, doué d'une fautaisie rare et qui s'aidait d'une mémoire confuse dans la résurrection des drôleries aimées de nos aïeux.

Ces singularités se rencontraient au même degré dans quelques planches à l'eau-forte d'une fabrique semblable et où la même main s'exerçait à des caricatures presque toujours sinistres dans lesquelles grimaçaient des figures de pendus, de boiteux, de sabouleux, d'écorchés, vraie Cour des Miracles fleurie d'ampoules, de gibbosités, de plaies saignantes. Mais ici il n'y avait

qu'une morsure par dessus un trait aiguisé et la nudité d'un dessin qui s'en allait à la déroute à travers des recherches de contorsions extra-humaines. Les peintures au contraire, revêtaient ses diaboliques horreurs d'un charme de couleur qui tirait ses prestiges d'une fine entente des gris, et l'on était en présence d'un exécutant maniéré dont les effets, pour aigres et pointus qu'ils étaient, annonçaient une nature douée. Eh bien ! ces effets, par moments peu définis et plutôt trouvés que cherchés, cette distinction dans les gris allant des gammes ténues des fluides argentins aux pénombres plombées ; ces délicates et fines harmonies qui semblaient le jeu d'une palette capricieuse, je les ai retrouvées dans les singuliers paysages de l'enfant, avec une similitude si frappante que le père et le fils m'ont paru confondus dans les efforts d'une même création. Il n'est pas jusqu'au coup de pinceau mince comme une griffe d'aiguille qui ne serve à les rapprocher ; et tous deux ont semblé peindre parfois avec l'extrémité de l'ongle ou la pointe d'un clou plutôt qu'avec le poil toujours un peu épaté du pinceau.

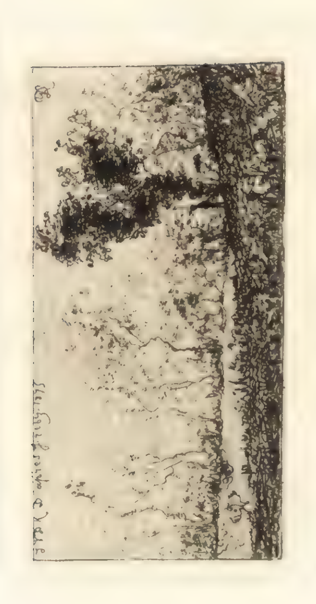
A la vérité, ces conjectures puisées dans l'hérédité du sang et dans les influences des spectacles familiers, n'en laissent pas moins debout l'énigmatique et phénoménale aptitude de ce cerveau d'enfant. Peut-être encore, et j'y convie la critique, faudrait-il remonter par delà la transmission paternelle jusqu'aux effets des hérédités lointaines. Le cas en vaut la peine, car ce météore si tôt évanoui de notre ciel, ne s'en ira pas avec le son d'un violon comme l'âme des Milanollo ; sa trace lui survivra, et si, comme j'en exprime ici le vœu, l'Etat obtient de la famille, pour ses collections, quelques œuvres de ce précoce et malheureux enfant, son nom ira s'inscrire au panthéon des jeunes martyrs, pour l'attendrissement et l'admiration de ceux qui le connaîtront et s'étonneront de le voir si grand et si misérable.

On a comparé les peintures de Fritz à celles de Corot, de Diaz, de Dupré, de Rousseau. Ici commence l'erreur et j'allais dire le fanatisme qu'engendre chez les hommes la méditation sur les choses anormales.

Il ne peut être question de comparer aux maîtres le débutant, quelque similitude qui paraisse exister entre leur maturité et sa précocité : c'était, en regard des vols hautains de ces grands esprits trempés d'étude et de réflexion, la crysalide brillante déjà des promesses de la vie, mais confusément endormie encore, malgré la jeune palpitation de ses ailes. On ne sait toutefois quelle lointaine mais perceptible réminiscence des chefs-d'œuvre

consacrés, remplissait ce cerveau d'images familières; et ces ressemblances ont pu égarer, sans qu'il faille trop s'en étonner, les commentateurs émus. Peut-être même, par un de ces prodiges d'intuition qui se sont rencontrés, a-t-il pressenti ce qu'il n'a pu voir, et la mémoire a-t-elle eu moins de part dans ces assimilations qu'une sorte de vague prescience. Il y a, en effet, on ne peut le contester, dans les essais de son pinceau, des ébauches de colorations connues; et la palette de Corot, celle de Diaz, celle de Rousseau scintillent à travers l'obscurité de ses recherches, comme des soleils cachés par le brouillard. Mais il ne faut pas oublier que le hasard joue un rôle important dans les tâtonnements de l'enfant ; et l'effet est souvent le produit de conjonctions de tons involontaires. Il semble que ces merveilleuses palettes des maîtres se soient rencontrées tout à coup sous sa main et que, les trouvant préparées, il ait tâché de combiner des accords avec leurs harmonies éparses. Mais il n'a ni l'ordre ni la mesure qui indiquent la préméditation, et il joue de la couleur en virtuose épris de motifs, avec une ignorance charmante qui rend brillantes et fait presque réussir ses audaces. Quand il tient une couleur, il la délaie, la noie, la mêle, jusqu'à ce que son œil soit caressé, et de ce jeu sort une gamme d'une richesse parfois extrême, mais qui manque ordinairement des relations exactes des tons entre eux.

On sent un cerveau enflammé sur les facetttes duquel les images s'attachent avec des miroitements prismatiques et comme un kaléidoscope dont le hasard fait chatoyer et étinceler les mouvantes combinaisons. Un long ruissellement de lumières brillantes ou tendres l'enveloppe dans les fluides d'une atmosphère particulière et rejaillit jusque dans les yeux, qu'il prédispose à tout voir sous un jour par moments paradisiaque. Il y a, en effet, dans l'œuvre de l'enfant. des douceurs de coloration qui atteignent aux frémissements les plus légers de l'éther : et quelques-uns de ses ciels, satineux et tout chauds de caresses, ondulent à travers des espaces argentins que le vent paraît avoir lavés. C'est à ce point que commence pour le contemplateur de ces difficiles énigmes un trouble dont il a peine à se départir. Que des étalages violents et heurtés, que même des harmonies sonores et puissantes soient sorties de ce pinceau, on l'admet plus facilement : mais la délicatesse du coloris ne vient que d'un long apprentissage et c'est le comble de l'art d'obtenir la suavité par les raffinements de la lumière et les décompositions de tons. Or, l'extrême finesse est précisément la note la plus extraordi-



naire du jeune Fritz : il est, en un mot, coloriste et de la plus souple trempe.

Là, du reste, n'est pas le seul étonnement de l'esprit devant ce génie rudimentaire : une faculté absorbante a tendu vers la création, et, en quelque sorte, ankylosé sur un point les ressorts de son cerveau, et cette faculté, qui chez lui va à l'extrême, avec une ampleur démesurée, est l'imagination. Comme un mirage lointain, l'aspect de contrées qu'il n'a pu voir, mais qu'il a ressenties par l'instinct se réfléchit en lui, pêle-mêle avec l'image de la nature qui seule pouvait lui être familière et où il était né. Quelles affinités mystérieuses, quels secrets et profonds accords reliaient au Midi torride, aux mers de l'Archîpel, aux hautaines falaises, aux paysages incendiés du Caire, à tous ces panoramas des mondes inconnus pour lui, sa vision clairvoyante? Et quels anneaux d'une chaîne interrompue en ses parents et renouée en lui le faisaient communiquer avec des pays où peut-être dormait la poussière de ses ancêtres, rattachant ainsi à travers le temps les influences héréditaires?

Son imagination était comme ces ponts de lianes qui servent à franchir les torrents dans les terres de l'Inde, et sont jetés, avec leurs balancements flexibles, d'une cîme à une autre : suspendue au dessus du réel, dans des régions de lumière et de poésie, elle semblait se bercer de l'Orient à l'Occident, accrochée d'un monde à l'autre par d'invisibles bouts ; et, comme un prisme, elle reflétait dans un vague et lumineux brouillard où se dissolvaient les silhouettes, les mouvantes impressions des couleurs. Cela explique, à côté des landes, des marais, des prairies et des vallons qu'il a peints, sites septentrionaux et qui se voient avec avec un charme de douce mélancolie dans les contrées flamandes, les perspectives baignées de soleil, les paysages calcinés, les rivages chauffés à blanc, qui sont comme le côté ardent et essentiellement imaginatif de son œuvre. Il n'y a là évidemment qu'un à peu près et le dessin, la sûreté de l'assiette, les proportions mathématiques manquent presque toujours : mais cet à peu près est d'une perception si poétique qu'elle semble l'indication à tire d'aile d'un esprit ému et qui n'a pas le temps de buriner ce qu'il n'a fait que crayonner. Et pour le détail et l'ensemble, cela n'est ni bien ni mal, mais exceptionnel et singulier, comme le travail phénoménal d'un esprit fait tout d'une pièce et sans préparation, avec quelque chose qui indique le visionnaire. J'excepte toutefois une demi-douzaine de panneaux qui, par leur achèvement rationnel, leur structure logique, la

notion d'un art déjà moins instinctif et plus raisonné, échappent à ce jugement : ailleurs le génie est épars à doses constantes, tangibles, mais confuses, inégales, et se volatilise en quelque manière ; ici, dans ces quelques œuvres, il s'adjoint une facture éprouvée et l'instinct sublime de l'artiste inexpérimenté devient tout-à-coup, comme par un coup de foudre, car cette vie si courte ne devait procéder que par brusques et soudaines évolutions, un talent assoupli, d'un jeu libre et puissant.

Une seule pensée, le dirai-je, m'a tourmenté parmi mes constatations. Comment l'enfant a-t-il pu saisir le secret des demi-teintes que l'on voit dans les plus importants de ses tableautins ! Un effet de couleur est du domaine de l'instinct ; mais il faut une observation si assidue, une fermeté si étonnante de l'œil, tant de tension et d'attention pour distinguer le passage d'un ton à un autre dans l'ombre et la lumière, qu'ici l'on demeure confondu et presque irrité avec une pointe de doute.

Je ne sais d'autre part si on a tenu assez compte des petites silhouettes que le père a mises, sur chacun des panneaux de son enfant, après sa mort et comme pour le ressusciter dans son œuvre même. On les dirait tracées avec une pointe d'aiguille, tant elles sont minces et se découpent finement sur les fonds. Mais aucun grossissement ne les rendrait plus vivantes, et, telles qu'elles sont, on est convaincu qu'elles sont frappantes de ressemblance. Eh bien ! ce n'est pas la moindre curiosité de l'œuvre de voir combien ces petites figures tiennent au paysage et l'habile, l'intelligent, le souple et fin talent qu'il a fallu pour les assimiler si étonnamment, non-seulement au cadre des choses peintes, mais au genre même de la peinture. Un père seul pouvait consommer, dans sa tendresse, le sacrilége sacré de peindre sur l'œuvre de son fils : celui-là a mêlé à la funèbre guirlande des népenthès éclos sous les pieds de son Fritz les immortelles cueillies dans son propre jardin (1).

CAMILLE LEMONNIER.

(1) Fritz avait onze ans à peine, quand il s'est éteint le 12 août 1873, à Bruges, où il était né en octobre 1862. Il montra une ardeur extraordinaire pour le travail. On ne compte pas moins de 350 tableaux de lui. Ses premiers ouvrages datent de 1870.

La Belgique 15 *février* 1875.

—

Une exposition de tableaux prodiges est ouverte, on le sait, en ce moment, au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles. Elle se compose d'une centaine de petits panneaux, couvrant ensemble une superficie de quelques mètres carrés et formant une incomparable collection de paysages, peints dans tous les styles et réalisant l'idéal des maîtres les plus divers. C'est l'œuvre du jeune Van de Kerkhove, mort grand artiste à onze ans à peine ! C'est sa précocité qui, dit-on, l'a tué. Il est devenu un grand peintre, un peintre merveilleux, sans jamais avoir eu de leçons de peinture.

Des personnes qui ont connu le jeune Van de Kerckhove, dit un correspondant, prétendent qu'il était hydrocéphale et qu'on n'a jamais pu lui apprendre à lire ni à écrire. Après sa mort, on découvrit que ce pauvre enfant avait en lui l'étoffe d'un grand peintre. Sans avoir jamais reçu les moindres notions de l'art, il a produit des chefs-d'œuvre que les plus grands artistes ne désavoueraient certes pas. Ce peintre prodige est parvenu à représenter sur de petits morceaux de bois, à l'aide d'un vieux couteau à palette, des images étonnantes de vérité, de couleur et de poésie. Quelques-uns de ces panneaux furent soumis à la Classe des beaux-arts de l'Académie royale, qui en fut tout ébahie. Puis, on résolut d'organiser une exhibition des œuvres de ce phénomène, à Bruxelles.

Ce sont les principales productions de ce génie moissonné dans sa fleur qui sont exposées au Cercle. La stupéfaction que l'on éprouve en visitant cette galerie est impossible à décrire. Quand on annonça qu'elle allait s'ouvrir, la curiosité du public, des artistes surtout, était vivement excitée. On s'attendait à quelque chose d'extraordinaire, après tout le bruit qui avait été fait, mais, en somme, à l'œuvre d'un enfant. Or, dit le correspondant dont nous parlons plus haut, il y a quelque chose qui manque absolument dans ces peintures : c'est la trace d'une main novice. On y trouve, outre le sentiment, toutes les finesses d'un vieux praticien, toutes les roueries du métier. En deux mots, quelques-uns de ces tableautins sont tout bonnement des chefs-d'œuvre. Quelle variété, quelle richesse dans la conception ! Voici la dune et la plage de Heyst ou de Blankenberghe ; voici

une forêt profonde aux mystérieuses éclaircies ; voici un bois qui brûle ; ailleurs une ruine poétique perchée comme un nid d'aigle sur un rocher sauvage. Cet enfant de génie avait donc l'intuition de toutes les merveilles de l'univers ! On dit qu'il prenait une gravure du *Magasin pittoresque* et en faisait un tableau. Mais quelle est la gravure qui peut donner l'idée du ton et de la gamme d'un site que l'on n'a jamais vu ?. Quel est l'instinct qui peut faire rendre, par la main d'un enfant ou d'un homme, les nuances les plus délicates et les plus charmantes d'un art qui ne révèle ses secrets qu'à de rares initiés, après une longue et laborieuse pratique ?

Si ces petits chefs-d'œuvre n'étaient pas de la main de l'enfant prodige dont la signature figure dans un coin de chaque panneau, pourquoi le peintre, d'une habileté consommée, qui les aurait produits, se serait-il caché ? En sortant de cette exhibition phénoménale, le correspondant en question a entendu un artiste s'écrier à haute voix, dans le vestibule du Cercle : Ceci est un miracle !

Il paraît qu'un banqnier de Bruxelles a offert 50,000 fr. de la collection. A ce prix, il l'aurait pour rien. Aussi l'offre de 50,000 fr. a été repoussée.

Le petit Van de Kerkhove était le fils d'un marchand de grains de Brugəs, peintre lui-même à ses moments perdus, mais les tableaux qu'on a vus de lui dans diverses expositions excluent toute idée de collaboration aux chefs-d'œuvre de l'enfant.

Mystère ! Voilà ce qui rend le mieux l'impression produite par cette exhibition sans précédent.

*Feuilleton de l'*ÉTOILE BELGE, *du* 17 *février* 1875.

—

FRÉDÉRIC VAN DE KERKHOVE

ET SON ŒUVRE

AU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

—

Et, d'abord, je commencerai par éluder courageusement et — modestement la difficulté. Je goûte peu les mauvaises affaires. Pourquoi braver les foudres des thuriféraires de l'enfant prodige

ou s'exposer de gaîté de cœur aux lazzis de ses négateurs? Je n'affirme pas, je nie moins encore. Je me tiens au fait.

Ma retraite ainsi assurée, poussons droit au Cercle artistique et littéraire. Entrons dans la salle où se trouve exposée l'œuvre du Pic de la Mirandole du paysage. Le seuil franchi, le regard embrasse, sur les deux parois qui se font face, une soixantaine de panneaux. La plupart sont de dimensions exiguës; les petits, cinq centimètres à peine en hauteur ou en largeur. Vues de loin, ces peintures présentent l'ensemble le plus harmonieux; pas une dissonnance! C'est étrange! A la fois intrigué et charmé, l'on s'approche : la surprise devient de l'ébahissement.

Toutes ces vues et ces paysages qui portent indistinctement une seule et même signature et exhibent le même bonhomme lilliputien qui s'y promène en vrai intrus (1), rappellent avec une fidélité saisissante et tenant du sortilège, la manière, le coloris et jusqu'au sentiment individuel des maîtres du paysage moderne français.

Corot, aujourd'hui hélas! alité et mourant, signerait des deux mains ce rêve printanier. Rien qu'un simple frottis. Un nuage de gazon verdoyant, baigné de moîtes vapeurs matinales. Au second plan, la brise agite doucement le tendre et léger feuillé de quelques sveltes arbrisseaux.

Rousseau n'eût pas désavoué ce coucher de soleil fulgurant aux tons riches, rutilants; ces terrains accidentés brunis et calcinés, ces rochers aux crêtes dégarnies.

Ce ciel d'un bleu sonore qui surplombe une plaine verdoyante n'a-t-il pas les hautes et franches allures d'un Troyon?

Le maître peintre d'Ornans retrouverait dans certaine vue de dunes, noyée d'air et de lumière, cette tonalité fine, grise, ni chaude ni froide, qui caractérise ces amas de sable mobile, tonalité dont il croyait seul posséder le secret.

Et que l'on ne s'imagine pas qu'il s'agit de quelque imitation timide, d'un à peu près! Ces pastiches sont de facture magistrale; ils attestent une incomparable sûreté de main. Le praticien le plus roué, le peintre blanchi sous le harnais et initié dans tous les arcanes, le rapin, espèce de chronique vivante des recettes

(1) C'est le père qui y a peint après coup ces figures. La même main a dessiné par-ci par-là des troncs d'arbres. Lorsqu'on s'est demandé qui pourrait bien avoir prêté son talent au petit Fritz, l'on en est arrivé, en vertu de l'adage juridique *is fecit cui prodest,* à soutenir que le père était le véritable auteur. Cela ne soutient pas un instant l'examen. Partout où la brosse paternelle a passé, elle a gâté l'effet au lieu de le corriger.

et tours de force des ateliers, tous sont éclipsés. Et par qui ? Le croirait-on ? Par un enfant, brossant, dès l'âge de six à sept ans, ici en pleine pâte, procédant là par glacis légers sur lesquels, pareilles aux notes musicales piquées, se détachent des touches narquoises, spirituelles, justes de ton et de forme. L'auteur de ces tableautins se sert à volonté, et selon l'inspiration du moment, des pinceaux, du couteau à palette, du grattoir et de... ses doigts. Il lui arrive de retourner la brosse et de travailler avec le manche. Il se joue des difficultés au point d'incruster, à la lettre, dans un paysage d'un effet étourdissant et d'un ciel fortement empâté, une ligne d'arbres. Et notons vite qu'ils se détachent à merveille et qu'ils restent à leur plan.

Ces témérités et bien d'autres audaces à la Decamps abondent. On a tenté de les expliquer par le jeu du hasard.

Il me revient que certains artistes, depuis une semaine, passent leurs journées et jusqu'à leurs heures de récréation au Cercle à interroger le hasard. Ils improvisent des dessins fantasques avec les ingrédients les plus bizarres, l'encre et la bière, la suie et les cendres à cigares et Dieu sait quoi encore. Peines et efforts dépensés en pure perte ! Le hasard fournit bien l'occasion ; mais si celle-ci, selon la locution proverbiale, fait parfois le larron, elle ne fait pas le peintre.

Ces plaisantes expériences ont leur côté sérieux. Elles prouvent qu'à la première heure et ses enthousiastes engouements a succédé la réaction avec son cortége de doutes et de dénigrements. Ce fut d'abord — la première impression étant, quoi qu'en ait dit l'évêque d'Autun, toujours sinon la meilleure tout au moins la plus sincère — un concert unanime d'exclamations laudatives, d'étonnements extatiques entremêlés de cris de douleur contenus. Brisons nos palettes ! gémirent les uns. D'autres crièrent au miracle, au génie, que sais-je ? Depuis les plus bruyants enthousiastes ont fait un retour sur eux-mêmes. Les *si* et les *mais* ont amorti et affaibli leurs phrases admiratives. Des réserves timides ont rencontré des échos complaisants. Bref, d'aucuns en sont arrivés, presque sans transition, à jeter le gros mot de « supercherie » dans le débat.

L'œuvre de Frédéric Van de Kerkhove ne mérite en vérité,

ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

L'encens qu'on lui prodiguait est encore chaud et l'on entasse déjà des fagots !

C'est trop se presser.

Je répète ce que j'ai dit en commençant : je n'apporte pas de conviction absolue. Mais le fait en lui-même qu'un enfant souffreteux, maladif, grandi dans un milieu artistique et concentrant toutes ses facultés sur ce seul point ait put de huit à dix ans et demi produire tous ces tableautins et d'autres encore, n'a rien d'absolument impossible.

Si je croyais à la métempsycose, l'explication serait toute trouvée : il suffirait de dire que l'âme de Teniers ou de quelqu'autre habile peintre avait passé dans la frêle enveloppe de l'enfant brugeois.

Le cas est certes extraordinaire. Il tient autant, pour ne pas dire plus, de la pathologie et de la psychiâtrie de l'art. Des anomalies pareilles se sont produites dans d'autres branches scientifiques et artistiques. Si Pic de la Mirandole, à l'âge où d'autres enfants apprennent à peine à épeler, parlait toutes les langues anciennes et modernes et était cité, à dix ans, parmi les meilleurs poètes et orateurs du quinzième siècle, si un pâtre italien résolvait, mentalement et à la minute, les problèmes de mathématiques les plus ardus, pourquoi Frédéric Van de Kerkhove n'aurait-il pas su pousser l'imitation des œuvres dont il était entouré dès sa plus tendre jeunesse aussi loin que nous le voyons dans sa collection d'esquisses au Cercle?

Le peuple dans son bon sens robuste a un mot qui juge parfaitement le danger des développements précoces de certaines facultés au détriment des autres qui s'atrophient fatalement. Il dit : cet enfant a trop d'esprit, il ne vivra pas.

Et Frédéric Van de Kerkhove n'a en effet guère vécu.

Regardez son profil dans le bas-relief qui se trouve dans la même salle et vous pressentez parfaitement un développement physique et intellectuel anormal; ce fut toujours un enfant malade, condamné dès sa naissance.

Que l'on ne parle pas dès lors de génie, il ne saurait en être question. Le génie! l'adresse et l'habileté lui tombent rarement ou jamais en partage. Qui dit génie dit équilibration et harmonie des forces. Ses créations sont le résultat d'une longue gestation, d'un laborieux enfantement. Elles rayonnent et éblouissent au point que l'ouvrier se dérobe, l'œuvre paraît sortie des mains de l'artiste comme Minerve de la tête de Jupiter. Mais quels efforts, quel travail n'a-t-il pas fallu pour atteindre cette perfection!

Si Frédéric Van de Kerkhove eût vécu, il n'eût jamais été au delà de l'imitation; jamais il n'eût franchi les limites étroites

qu'il a choisies par intuition, j'aurais presque dit par instinct. Dès qu'il veut agrandir le cadre, son adresse et son aplomb l'abandonnent. Les contours deviennent cotonneux, la touche s'alourdit, le charme s'envole à tire d'aile.

Son talisman, le procédé, n'est plus efficient. La raison en est aisée à saisir : il n'a vu la nature que par les yeux des maîtres anciens et modernes. Là est le secret de sa force relative, mais aussi de son irréparable faiblesse. Il n'a connu ni ces défaillances fécondes qui s'emparent de l'artiste en face de la nature, ni ces désespérances amères mais salutaires d'où jaillit l'étincelle.

C'est l'art japonais ou chinois. Ne lui demandez pas plus de note personnelle qu'à l'oiseau qui contrefait tous les autres chanteurs du bois, sans avoir un chant à lui.

Cherchez un progrès entre les peintures faites par Van de Kerkhove en 1870 et celle de 1873, il est à peine sensible, si tant est qu'il y en ait eu. En toutes, vous admirez le métier, mais l'œuvre n'existe pas.

La facilité phénoménale de Frédéric Van de Kerkhove n'a donc rien qui doive décourager les peintres jeunes et vieux.

Leur trouble a été profond cependant, je le conçois. Il a dû être surtout poignant chez ceux, dits les « jeunes » qui, confondant les moyens avec le but, matérialisent l'art, répudient la pensée et se contentent de n'être que des photographes intelligents de la nature là où ils pourraient être ses interprètes éloquents, sincères et émus. Quelle mortification a dû être la leur, en voyant l'idéal, qu'ils poursuivent incessamment, réalisé, dépassé par... un enfant inconscient.,.!

Qu'ils se hâtent de profiter de cette leçon. Qu'elle leur serve d'enseignement. Elle leur dit que le véritable art exige autre chose que de l'adresse et de l'habileté de main; que rendre dextrement une impression, et donner l'avant-goût ou la saveur ne suffit point. Il faut viser plus haut, frapper plus fort. Confucius, l'immortel philosophe et moraliste chinois, dans un passage de ses méditations cité par Sainte-Beuve, et auquel je l'emprunte à mon tour, disait : « Je déteste ce qui n'a que l'apparence de la réalité, je déteste l'ivraie de peur qu'elle perde les récoltes; je déteste les hommes habiles, de peur qu'ils ne confondent l'équité:.. »

Si j'osais continuer l'idée, je dirais, l'appliquant au sujet qui m'occupe : je déteste la brosse trop experte d'un peintre adroit de peur que, devançant et primant la pensée, elle finisse par l'écarter dédaigneusement comme une branche parasite.

MAX SULZBERGER.

MONITEUR BELGE, *du* 15 *février* 1875.

—

Supplément au n° 57.

Une exposition a été ouverte, il y a quelques jours, au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, composée de petits tableaux-paysages dus à un enfant de 10 à 11 ans, le jeune Fritz Van de Kerkhove, de Bruges, décédé l'année dernière. Ces petits tableaux, peints, la plupart, sur des panneaux de boîtes à cigares, sont empruntés à des gravures, mais on admire la fermeté du pinceau, la richesse de la couleur, la vérité du sentiment et la science des effets. On hésite à attribuer de telles qualités à un enfant, qui a trouvé, sans maître et sans direction, ce que cherchent souvent en vain des artistes faits. L'exposition Van de Kerkhove est vivement discutée quant à son origine, mais on s'accorde qu'elle atteste en son auteur les mérites les plus éminents.

---

*Feuilleton de l'*INDÉPENDANCE BELGE, *du* 17 *février* 1874.

—

UN PRODIGE DE PRÉCOCITÉ EN PEINTURE.

Notre monde artiste s'occupe beaucoup, depuis quelques jours, des productions d'un peintre-phénomène exposées au Cercle artistique et littéraire. Ce peintre, dont l'instinct merveilleux s'est révélé prématurément, est mort l'an passé à Bruges, âgé de dix ans et demi, laissant un nombre considérable de petits tableaux qui sont, pour les personnes capables d'en juger, le sujet d'un profond étonnement. M. Siret, qui avait soumis dernièrement à l'examen des membres de la classe des beaux-arts de l'Académie quelques-uns de ces curieux spécimens d'un talent vraiment extraordinaire, a donné, dans une brochure distribuée aux visiteurs de l'exposition du Cercle, des renseignements sur leur auteur.

Frédéric Van de Kerkhove, le peintre prodige en question,

était un enfant maladif dont le cerveau avait pris, dès sa naissance, un développement absolument anormal. Ne connaissant guère les jeux de son âge, il était habituellement triste et méditatif. Son père, la circonstance est à noter, est peintre, de profession ou amateur, peu importe. D'après ce que nous apprend M. Siret, sa maison est un véritable musée; environ 800 tableaux en tapissent les murs. Nous disons que cette circonstance est à noter, parcequ'elle explique la direction que prirent les idées de l'enfant et l'application qu'il fit de ses hâtives facultés intellectuelles. Les premiers objets qui frappèrent ses regards furent des tableaux; tout le temps que d'autres enfants donnent à leurs jeux, il le passait dans l'atelier de son père, regardant peindre celui-ci. Voilà toute une éducation théorique, se formant de l'habitude de voir des peintures et de celle d'assister à la mise en œuvre des procédés d'exécution.

L'éducation pratique vint ensuite et se fit, pour ainsi dire, seule. Dès l'âge de six ans, à ce que nous apprend M. Siret, Frédéric Van de Kerkhove avait pour jouets des crayons, des pinceaux et une palette. Tout lui était surface à couvrir de barbouillages; il traçait partout des objets dont les formes étaient souvent peu compréhensibles. A sept ans, il avait fait des progrès sensibles; ses cahiers de classes se couvraient de maisons et d'arbres. La même particularité, du reste, a été citée dans la biographie de plusieurs peintres dont la vocation se manifesta de bonne heure. Il priait son père de lui dessiner de petits paysages qu'il s'amusait à colorier, ou bien il reproduisait en peinture des paysages gravés à l'eau-forte. Plusieurs des petits tableaux exposés au Cercle offrent, en effet, la trace de ce mode d'opérer. A peine avait-il atteint sa huitième année, quand son père renonça à l'envoyer à l'école à cause de la débilité de sa santé et l'installa dans son atelier, lui donnant un petit chevalet à côté du sien.

Le milieu dans lequel est né et a grandi le jeune Van de Kerkhove a dû influer singulièrement sur le rapide développement qu'ont pris ses grandes dispositions pour l'art. Les enfants sont imitateurs. Tous les fils de pêcheurs, sur les côtes, s'amusent à faire naviguer des sabots auxquels ils ont ajouté un mât et une vergue; tous les fils de militaires jouent au soldat et simulent des combats. Si l'artiste-prodige dont nous nous occupons avait eu pour père un musicien, peut-être ses instincts eussent-ils pris une autre direction et se fût-il signalé comme un virtuose précoce sur le piano ou sur le violon. Dans tous les cas il est

incontestable que ses progrès en peinture eussent été infiniment moins rapides s'il n'avait pas eu sous les yeux les modèles dont la maison de ses parents était pleine et l'exemple de son père qu'il voyait chaque jour au travail. Il a surpris ce qu'on appelait autrefois les secrets de l'art de peindre ; doué d'une rare faculté d'assimilation, il s'en est promptement emparé lorsqu'il en a vu faire l'application ; mais il ne les a pas devinés. Les procédés ne s'inventent pas ; ils sont les résultats d'une longue expérience à laquelle ont contribué de nombreuses générations. S'il n'en était pas ainsi, le premier homme de génie qui tint un pinceau aurait été aussi habile que nos plus forts exécutants.

Ce qui nous étonne le plus en examinant les centaines de paysages exécutés par le jeune Frédéric Van de Kerkhove, c'est précisément la connaissance de tous les procédés, de tous les moyens, de toutes les roueries du métier. L'instinct de la couleur et la virtuosité du pinceau s'y montrent à un degré extraordinaire. La plupart sont grands comme la main ; beaucoup n'ont pas plus de trois centimètres de haut sur cinq ou six de large, et sur ces surfaces mignonnes le jeune peintre a su créer l'illusion de l'espace, par une entente parfaite de la valeur relative des plans. Si c'eût été un enfant destiné à devenir un homme et à fournir une longue carrière, on eût préféré à cette adresse extrême la naïveté qu'ont gratuitement les premiers essais des apprentis-artistes et qui est loin d'être sans charme ; mais on admet cette rapide maturité du talent chez celui dont les jours étaient comptés et qui n'avait pas le temps d'attendre.

Il y a nécessairement une certaine variété d'aspects dans les paysages du jeune Van de Kerkhove ; il est impossible que plusieurs centaines de tableaux reproduisent des effets semblables ; mais la note triste est tout à fait dominante dans sa gamme picturale. Les gris doux et fins constituent sa tonalité de prédilection. On remarque dans l'ensemble de son œuvre quelques soleils couchants, lesquels répondent encore à une pensée mélancolique. Ce qu'on n'y trouve pas, c'est la pleine lumière, c'est le soleil radieux, ce sont les oppositions de vives clartés et d'ombres mystérieuses qui donnent tant de relief aux vues prises dans la nature et transportées par l'artiste dans le cadre du tableau.

Cette nature riche et féconde n'a pas été étudiée ; elle n'a pas même été entrevue par le jeune peintre brugeois. Les renseignements fournis sur sa carrière ne nous le représentent pas comme ayant été chercher dans le monde réel, vivant, les éléments des

petites pages où s'exerçait sa dextérité. Il ne paraît pas qu'il ait été dessiner et peindre dans la campagne, comme le font tous ceux qui se proposent de reproduire fidèlement la nature, ou qu'il l'ait simplement contemplée en observateur attentif, ainsi que Claude Lorrain, se fiant à sa mémoire pour en tracer ensuite un portrait exact. Il se bornait à copier, en partie d'instinct, de cet instinct extraordinaire inhérent à son organisation maladive, et en partie d'après les tableaux qu'il avait constamment sous les yeux, des sites empruntés aux gravures qui furent les premiers instruments de son éducation technique. Son biographe (M. Siret) parle de longues heures qu'il passait dans la contemplation de certains tableaux que possédait son père et parmi lesquels il y avait un Corot qui a dû le captiver tout particulièrement, si nous en jugeons par plusieurs de ses paysages où l'imitation de la peinture du maître français est manifeste. C'est là que Frédéric Van de Kerkhove a puisé ses inspirations de coloriste. Si remarquables dans tout ce qui tient à la facture, ses paysages ne portent pas l'empreinte d'une impression personnelle ressentie en présence de la nature.

Si l'exposition des œuvres de Frédéric Van de Kerkhove excite une vive curiosité, elle provoque d'assez chaudes discussions. Certains visiteurs, parmi lesquels il y a des juges très-compétents, contestent l'authenticité de ces œuvres et croient à une supercherie, tandis que d'autres ne révoquent point en doute la possibilité de leur exécution par l'enfant malingre auquel on les attribue. Nous nous rangeons très-volontiers parmi ces derniers. Ceux qui ne veulent pas admettre que de telles peintures aient été faites par un enfant de dix ans, raisonnent comme si cet enfant avait eu une organisation conforme aux lois régulières de la nature, tandis qu'il faut reconnaître, avant tout, que sa précocité était une dérogation formelle à ces lois. C'était ce qu'il est permis d'appeler une monstruosité dans l'ordre intellectuel. Un enfant de dix ans ne peut pas peindre ainsi, dit-on : c'est vrai ; mais un être humain peut-il avoir deux têtes ? Non, et cependant on vient d'exposer aux regards du public un exemple de cette anomalie. Comme Millie-Christine, le jeune Van de Kerkhove est un fait tératologique.

Le 9 juin 1837, un enfant âgé de 10 ans et 4 mois, Vito Mangiamele, fils d'un berger des environs de Syracuse, fut présenté à l'Académie des sciences de Paris comme ayant la merveilleuse faculté de résoudre, par des méthodes à lui, des problèmes de nature à embarrasser les personnes ayant des

connaissances mathématiques étendues. Arago lui posa sur-le-champ des questions qui mettaient à l'épreuve son instinct de calculateur. La première fut celle-ci : quelle est la racine cubique de 3796416 ? Il ne fallut au jeune Mangiamele qu'une demi-minute de réflexion pour répondre 156, ce qui était exact. D'autres problèmes semblables lui furent successivement proposés et il les résolut aussi rapidement, aussi facilement.

Trois ans après, en 1840, un nouveau mathématicien-prodige fut présenté à la même académie. Celui-ci était français ; il s'appelait Mondeux. Il avait à peu près le même âge que Vito Mangiamele ; comme lui il élait pâtre. Dès sa plus tendre enfance il s'amusait à ranger des cailloux les uns à côté des autres, à les grouper et à combiner les nombres ainsi représentés. C'était là véritablement calculer, pour remonter à l'origine du mot latin ; mais les mathématiciens entendent autrement l'acquisition de la science des nombres. Quoi qu'il en soit, le jeune Mondeux subit un long examen devant l'Académie ; plusieurs problèmes très-ardus lui furent posés et il les résolut sans hésiter. Ainsi que le constata le savant Cauchy dans son rapport, après avoir signalé l'étonnante faculté de calcul du jeune pâtre, sa mémoire, si prompte à lui présenter les nombres dans les opérations les plus compliquées, ne s'appliquait pas à d'autres usages ; il retenait avec une difficulté extrême les noms de personnes et de lieux, et même ceux des objets qui n'avaient pas encore fixé son attention.

On conviendra que ces deux mathématiciens de 10 ans, ayant la science du calcul infuse, sont au moins aussi étonnants que le jeune peintre dont les œuvres sont exposées au Cercle artistique et littéraire. C'étaient aussi des anomalies, des monstruosités, car tout ce qui déroge aux lois physiques et morales de la nature est monstrueux. On peut s'étonner de la capacité artistique du jeune Van de Kerkhove, comme on s'étonne de tout ce qui sort de la marche ordinaire et naturelle des choses ; mais on n'est pas fondé à la révoquer en doute, attendu qu'on a des exemples d'une précocité non moins surprenante dans d'autres genres. La manifestation hâtive des facultés musicales de Mozart fut plus merveilleuse encore. A l'âge de 4 ans, celui qui devait être un jour l'auteur de *Don Juan,* non-seulement exécutait de petites pièces sur le clavecin avec un sentiment et une adresse remarquables, mais encore composait des morceaux que son père écrivait sous sa dictée. A 7 ans, il parcourait l'Allemagne, la France et l'Angleterre, excitant l'étonnement et l'admiration

Ce qui fait de la précocité de Mozart un véritable miracle, c'est qu'elle fut suivie d'une maturité du génie, tandis que peu d'enfants-prodiges sont devenus des hommes.

« La précocité, a dit un médecin célèbre, est toujours un mal dans l'ordre naturel ; elle use avant le temps les individus dont le reste de l'économie n'a pas suivi un développement proportionné. Il y a longtemps qu'on a remarqué que les enfants à idées précoces, que les sujets dont la raison était mûrie avant le temps indiqué par la nature, cessaient souvent d'en avoir dans l'âge de la maturité et consumaient, pour ainsi dire, instantanément, la lueur éphémère dont ils avaient brillé un instant. »

Que sont devenus, en effet, Vito Mangiamele et Mondeux ? Ils ne devinrent pas même des mathématiciens ordinaires malgré les soins qu'on prit de leur éducation. Que serait devenu Frédéric Van de Kerkhove ? N'aurait-il pas eu le sort d'Hermogène, le rhéteur, qui à 15 ans improvisait de superbes discours, composait à 17 sa rhétorique et mourait à 25 ans dans une sorte d'hébétement ? On est allé beaucoup trop loin lorsqu'on l'a qualifié de grand artiste, lorsqu'on a dit qu'il aurait été, s'il eût vécu, l'honneur de l'école belge. Il est très-vraisemblable que ses facultés se seraient éteintes après avoir brillé d'un éclat passager, et qu'il aurait été tout au plus un peintre ordinaire. Sa destinée était d'être un enfant extraordinaire, rien de plus.

Les personnes qui doutent de l'authenticité des œuvres attribuées au jeune Van de Kerkhove font valoir à l'appui de leur incrédulité un argument qui est assez plausible en apparence, lorsqu'elles demandent comment il se fait qu'on n'ait nullement parlé de ce prodige de précocité de son vivant, alors qu'une vérification était possible, et qu'on ait attendu sa mort pour montrer les productions qu'on expose aujourd'hui. Elles s'étonnent, non sans motif, que quelques-uns au moins des paysages qu'on soumet maintenant par centaines à l'examen du public n'aient pas été offerts, il y a deux ans, à la curiosité des artistes et des physiologistes. On aurait pu interroger l'enfant, le voir au travail, assister à l'exécution complète de ses petits tableaux. De cette façon, le doute n'eût plus été possible pour personne, et l'exhibition d'œuvres à l'abri de tout soupçon de supercherie eût présenté infiniment plus d'intérêt.

Quant à nous, tout en comprenant que des personnes incrédules aient fait la remarque qui précède, nous déclarons ne pas douter que le jeune Frédéric Van de Kerkhove soit véritablement l'auteur des paysages exposés au Cercle. Nous ne pouvons

supposer ni une fraude, ni une mystification dont on n'aperçoit pas le but. Qui donc pourrait prêter de pareilles idées au père d'un pauvre enfant dont la tombe vient de se fermer? Il ne s'agit pas d'une spéculation, car, à supposer qu'on fît la vente des petits paysages du jeune peintre brugeois, après les avoir exposés ici et ailleurs, on n'en retirerait qu'une somme insignifiante, quoiqu'il y en ait dans le nombre de très-remarquables, ainsi que nous l'avons déjà dit. Ce qu'on paye, dans un tableau, ce n'est pas tant son mérite intrinsèque, que la notoriété du nom dont il est signé. Qui connaît Frédéric Van de Kerkhove? qui saura, dans quelques années, qu'il a existé? D'ailleurs ces petits panneaux de quelques centimètres ne sont pas des tableaux; ce sont des menues curiosités. On assure, enfin, que le père du peintre-prodige a l'intention de faire don à l'Etat de tous ces mignons paysages réunis dans une demi douzaine de grands cadres, pour qu'ils soient placés dans le musée moderne comme renseignement pour l'histoire de l'art.

Il est encore un argument qu'on peut opposer aux incrédules et qui nous paraît sans réplique. Si les peintures attribuées à Frédéric Van de Kerkhove ne sont pas de lui, de qui sont-elles? Que celui qui les a faites se montre; qu'il emploie le talent dont elles portent l'empreinte à produire des œuvres semblables, dans de plus grandes proportions : on peut lui promettre réputation et fortune. Il serait étrange qu'il eût renoncé à ce double avantage, pour se donner le plaisir de faire une mystification dont il serait la première, l'unique victime.

Certains esprits médiateurs acceptent le jeune Van de Kerkhove comme ayant été doué de dispositions surprenantes et comme étant, *en partie,* l'auteur des paysages qu'on lui attribue, mais qu'un pinceau expérimenté aurait retouchés. La vérité est qu'on saisit dans de certains tableaux la trace de quelques corrections, de quelques retouches, mais qu'il en est d'autres, et ce sont les meilleurs, où tout est fait du premier coup, avec une franchise d'exécution qui n'admet pas la supposition d'une collaboration subséquente. Le système de transaction n'est donc pas de mise; il faut croire au jeune Van de Kerkhove absolument ou pas du tout.

Pour faire une étude complète du phénomène dont s'occupe en ce moment le monde artiste bruxellois, il faudrait remonter jusqu'à ses premiers essais, car il n'a certainement pas débuté par les peintures qu'on nous fait voir; il faudrait pouvoir suivre, dans une série de travaux classés chronologiquement, le

développement des instincts du jeune artiste. De l'artiste, disons-nous? Nous avons tort de désigner ainsi Frédéric Van de Kerkhove. Celui-là seul mérite le nom d'artiste qui observe, qui étudie la nature et fixe les impressions qu'il en a reçues dans des pages portant le cachet de sa personnalité. A ce titre les plus sommaires des souvenirs qu'il aurait pu rapporter de ses excursions aux environs de Bruges, si tant est qu'il existe de lui quelque chose de semblable, nous eût beaucoup plus intéressés que les petits tableaux terminés où nous ne voyons qu'un témoignage de l'adresse avec laquelle il sut s'emparer des procédés d'exécution. XX.

DE KOOPHANDEL, *(d'Anvers)*, *n°* 55, *du* 24 *février* 1875. (*Traduit du flamand*).

—

FRITZ VAN DE KERKHOVE,

Paysagiste mort à l'âge de 10 ans et 11 mois le 12 août 1873.

Sous ce titre le *Journal des Beaux-Arts* du 15 septembre 1874, publiait un article de M. Ad. Siret, membre de l'Académie royale de Belgique, classe des Beaux-Arts, par lequel l'auteur attirait l'attention du monde artistique sur un phénomène des plus curieux, le seul de ce genre qui puisse, jusqu'à ce jour, être enregistré dans l'histoire de l'art.

Un paysagiste qui a produit toute une série de chefs-d'œuvre, dans l'acception propre du mot, et qui meurt avant d'avoir accompli sa onzième année? N'était-ce pas étrange? Pouvait-il y avoir là de la vérité?

Le premier sentiment du public, à la nouvelle de ce prodige, fut étonnement et incrédulité. Ceux qui croyaient le moins à la réalité des faits allèrent examiner les œuvres, et leurs doutes se dissipèrent. Et leur étonnement loin de s'affaiblir grandit sans cesse. La réputation du jeune artiste alla toujours croissant, et aujourd'hui le monde artistique, non-seulement en Belgique, mais aussi dans les pays voisins, s'occupe de ce que l'on appelle la Question Van de Kerkhove.

Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de leur communiquer quelques particularités à ce sujet.

Fritz Van de Kerkhove, né à Bruges en octobre 1862, disparut déjà de la scène du monde au mois d'août 1873.

Dans ce court espace de temps il a peint une série de tableautins qui doivent lui assurer une gloire durable à travers tous les âges. Environ six cents (165) de ses œuvres sont exposées au *Cercle artistique.* Ce sont des panneautins dont les plus grands mesurent à peine vingt centimètres en hauteur et largeur, mais dont le plus grand nombre n'ont qu'une dizaine de centimètres de largeur sur cinq ou six, et quelquefois même deux ou trois centimètres de hauteur. Les arbitres en matière d'art, en appréciant les œuvres de Fritz, pour exprimer leur admiration, établissent des comparaisons avec les plus grands maîtres anciens et modernes, et les noms de Corot, Van Goyen, Hobbema, Rousseau, Courbet, Decamps, Ruisdael leur viennent tour à tour sur les lèvres ! Et tout cela est fait, non pas au pinceau, mais au couteau à palette et surtout au doigt !

Ces panneautins témoignent d'une force de coloris qui semble à peine pouvoir encore se réaliser, se produire, mais qui ne pourra jamais être surpassée. En même temps y éclatent une profondeur et une élévation de sentiment qui trahissent une âme poétique précieuse.

Tout cela peut-il être l'œuvre d'un enfant qui n'avait pas atteint l'âge de onze ans lorsqu'il fut enlevé à l'art ?

Le pour et le contre de cette question sont encore vivement débattus par les critiques d'art. Quelques-uns se sont écriés de désespoir qu'il ne restait à tous les paysagistes qu'à briser leurs palettes.

D'autres, au contraire, soutenaient qu'il n'y avait là qu'un artifice préparé par le père, peintre lui-même, et non sans mérite. On pourrait dire, il est vrai, que cette question est moins importante. Les œuvres existent ; ce sont des chefs-d'œuvre reconnus ; à cet égard il n'y a aucun doute ; les avis sont unanimes. Est-ce le père qui est l'auteur de ces œuvres ou est-ce la vérité qui se dit de son fils ? Quelques-uns attachent peu d'importance à cette question ; mais pour nous elle est d'une importance réelle. Les œuvres qui, sous le nom du jeune Fritz, sont livrées au monde entier, témoignent d'une singulière entente de toutes les parties de l'art, de tous les moyens pratiques de la technique. Les sentiments qui s'y trouvent exprimés sont si supérieurement rendus de couleur et de ton que l'on peut dire qu'il est important au point de vue psychologique, autant qu'au point de vue de l'histoire de l'art, de savoir si la source attribuée à ces œuvres est bien la véritable.

Nous ne pouvons pas ici, sans doute, partager les raisons que d'enthousiastes croyants, d'une part, et des railleurs incrédules, d'autre part, ont fait valoir à ce propos. Nous nous rangerons moins encore, soit d'un côté, soit de l'autre.

Nous nous bornerons ici à esquisser rapidement ce que M. Charles Buls, un connaisseur de haute compétence en matière d'art, a publié dans le dernier numéro de la *Revue de Belgique* pour conclure à la possibilité du phénomène.

Fritz Van de Kerkhove est un enfant de la glorieuse race flamande qui s'est toujours distinguée dans l'histoire de la peinture par la justesse, la richesse et la force étonnante de son coloris.

Chez d'autres peuples on trouve des penseurs aussi grands que chez nous, des dessinateurs plus forts peut-être, mais la couleur qui seule fait le grand peintre est comme un héritage réservé de notre race.

La maison habitée par Fritz est encombrée de chefs-d'œuvre, depuis les salons du rez-de-chaussée jusqu'au grenier. Le père du jeune artiste est peintre lui-même, de sorte que les premières impressions que reçut l'enfant durent l'enflammer pour l'art.

D'ailleurs quand nous passons du domicile extérieur au domaine intérieur, nous découvrons que Fritz était une petite créature souffrante, qu'il offrait à la médecine le spectacle d'un développement extraordinaire de la tête, et principalement du cerveau. Aussi est-il mort d'une hydrocéphale ou épanchement au cerveau. Ces souffrances continuelles du corps, sans trêve ni repos, expliquent parfaitement la nature sombre, triste, si peu joueuse, ou plutôt si rêveuse de l'enfant, et qui se reflète fidèlement dans ses œuvres. Des arbres dont les troncs aussi bien que les cîmes élevées sont tourmentés et ployés par les bourrasques; les dunes arides et sauvages des côtes flamandes; la mer du Nord avec ses flots impétueux; l'horizon teint des feux du soleil couchant; le brouillard qui s'élève au-dessus de la terre et se répand partout avec ses tons gris et sombres, étaient les sujets chéris du jeune artiste, et se trouvent dans ses œuvres à côté d'autres impressions reçues par la vue des tableaux et gravures qui lui faisaient connaître d'autres spectacles que ceux que la nature de son sol natal lui inspirait.

Et, tenant compte des faits, de l'influence de race, de la descendance, des dispositions de l'air et du sol et de la conformation physique exceptionnelle de Fritz, ne pouvons-nous pas admettre qu'il y ait eu un peintre de génie précoce, comme

l'histoire cite de jeunes musiciens, tels que Mozart; de jeunes mathématiciens, tels que Mondeux et Pascal; de jeunes savants, tels que Pic de la Mirandole et Stuart Mill.

Que le père ait mis la main à plusieurs de ces panneaux pour y changer quelque chose, pour améliorer quelquefois et gâter parfois aussi, cela est admis par plusieurs. Mais peu seulement demeurent dans leur aveuglement en présence des preuves de l'origine de ces œuvres où quelque chose de l'enfant se manifeste cependant à côté de tant de génie.

Nous ne concluons pas et nous nous bornons à donner connaissance à nos lecteurs des faits et de nos réflexions. Encore un mot. Le généreux père a promis d'exposer à Bruges les panneautins de son fils, au profit de la commission Breidel, après la fermeture de l'exposition de Bruxelles et avant leur envoi à Paris. Ne serait-il pas préférable d'organiser cette exhibition dans une cité plus grande et plus opulente, dans la capitale des arts, à Anvers. Le monument à ériger aux héros populaires Breidel et de Coninc y gagnerait beaucoup.

LE RAPPEL (*Paris*) 18 *février* 1875.

—

Nous avons plusieurs fois parlé d'un enfant-prodige belge, Frédéric Van de Kerkhove, né à Bruges en 1862, mort en août 1872, à l'âge de 10 ans et 11 mois, et qui, s'étant mis à peindre dans l'atelier paternel vers sa huitième année, a exécuté près de 600 panneaux, paysages et marines, dont les plus grands ont 0^m29 de hauteur et 0^m12 de largeur.

L'œuvre de cet enfant phénoménal est exposé en ce moment au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles.

Un de nos amis, qui vient de visiter cette exposition unique en son genre, nous assure que ces tableautins, inspirés, surtout comme sujets par des gravures à l'eau-forte, sont traités de main de maître avec une sûreté étonnante. Le sentiment qui s'en dégage est d'une profonde mélancolie. L'enfant voyait la nature triste. On raconte qu'il aimait à travailler après avoir longuement contemplé un Corot, un Ruysdael et un Van Goyen accrochés dans l'atelier de son père.

Cet enfant extraordinaire est mort d'une lésion au cerveau.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, 19 *février* 1875.

—

L'ŒUVRE DE FRITZ VAN DE KERKHOVE,

Exposée au Cercle artistique de Bruxelles.

Au premier abord, on se sent envahir par le doute.

Eh quoi! cet œuvre étonnant, qui suffirait à la réputation d'un maître, ces impressions géniales, qui rendent la nature dans ce qu'elle a de plus intime et de plus contrastant, cette couleur prestigieuse, traduisant avec une égale vérité les lueurs argentines de l'aube et les ombres transparentes du crépuscule, le clair et vif éclat du plein soleil et les fulgurants horizons du déclin du jour, les contorsions des grands arbres, secoués par les nuées grises et les sables blancs des grèves, se découpant sur la vaste mer, les coins perdus où l'antique Cybèle s'offre confiante et nue à l'œil extasié de ses amants, et les aspects panoramiques, dont le regard est impuissant à sonder l'étendue, les luxuriantes végétations de l'été et la blafarde harmonie des journées d'hiver, les ruïnes désolées et les rustiques églises de village; ce sentiment exquis, allant droit à l'essence des choses, cette touche large et sûre, indiquant tout sans rien préciser; cette pâte grasse et solide, cet instinct de grandeur, de force et de beauté; cette poésie virile et élégiaque à la fois; cette universalité, enfin, dans le choix des motifs et cette libre et vivace interprétation qui n'appartient qu'aux voyants de l'art, tout cela s'est rencontré dans un enfant, mort âgé de dix ans à peine, et dont les bégaiements artistiques étaient plus fermes et plus précis que les longues investigations et les patientes recherches des peintres, sacrés comme tels, après une existence entière d'études et de combats!

Nous trouvons-nous en présence de la manifestation quasi-divine d'un génie sans précédents, ou bien sommes-nous dupes d'une atroce mystification, dont les auteurs seraient les premières victimes, puisqu'ils renonceraient à une gloire assurée au profit d'une mémoire exploitée et surfaite?

⁂

Voilà l'impression première, telle que me l'a exprimée un peintre bruxellois, et telle que je l'aurais ressentie et exprimée

moi-même, si je n'avais pas, en quelque sorte, le devoir de faire ici mon *mea-culpa.*

Lorsque mon confrère en critique artisque, M. Adolphe Siret, celui à qui revient l'honneur d'avoir mis en lumière l'œuvre du pauvre Fritz, exprima le regret de n'avoir vu la presse accueillir avec empressement la stupéfiante révélation qu'il lui apportait, influencé par plusieurs personnes, venues pour me mettre en garde contre ce que je taxais, moi-même, d'exagération et de réclame, je publiai un article aigre-doux, dans lequel je demandai la permission de juger par moi-même des œuvres du jeune Van de Kerkhove, avant de me passionner à leur endroit.

Il s'ensuivit un échange de lettres entre MM. Van de Kerkhove, Siret et moi, à la suite duquel force me fut bien de me rendre à l'évidence.

Et je suis d'autant plus heureux de revenir publiquement sur une erreur, dont je me suis déjà personnellement accusé et excusé auprès du père du peintre-enfant, que ma conversion, motivée par des preuves nombreuses et d'irréfutables arguments, est de nature à rassurer ceux qui douteraient encore du prodige.

*
* *

Le prodige est réel et l'on a raison de crier au miracle. Devant l'œuvre du jeune Van de Kerkhove, il n'y a qu'à admirer et à s'incliner.

Ce gamin de génie, qui n'avait peut-être jamais vu de tableaux des maîtres dont il devinait les tendances et jusqu'aux procédés, est la peinture innée, comme Mozart était la musique en chair et en os.

Et encore, Mozart, composant à l'âge de neuf ans des sonates, faibles précurseurs des chefs-d'œuvre qu'il couvait en germe, n'est peut-être pas comparable à cet autre enfant, brossant d'instinct, sur des panneaux de quelques pouces, et avec une largeur de facture que ne désavouerait aucun de nos grands paysagistes, des merveilles de couleur, de sentiment et d'originalité, dans lesquelles on trouve toute la puissance de l'âge mûr, unie à la fraîcheur d'impression de l'adolescence.

*
* *

Toute l'école moderne de paysage est là. Fritz Van de Kerkhove a, de prime-saut, et pour ainsi dire sans avoir reçu d'initiation à l'art, dont il aurait été destiné, s'il avait vécu, à être l'un

des plus étonnants champions, s'est approprié toutes les conquêtes nouvelles. Dans ce tableautin, d'un gris argentin, aux formes indécises et voilées, on retrouve Corot. Plus loin, en voyant ce site maçonné en pleine pâte, on songe à Daubigny. On vendrait tels panneaux pour des Rousseau, des Diaz et des Chintreuil, qu'un maître-expert n'oserait émettre un avis défavorable. Comment décrire seulement le quart des 165 études, exposées au Cercle Artistique de Bruxelles et qui ne constituent qu'une faible partie de l'œuvre complet ? C'est ce que je n'essaierai pas pour le moment. Il me faut du recueillement et de la réflexion, pour apprécier à sa valeur exacte ce microcosme artistique qu'on nomme Fritz Van de Kerkhove. C'est ce que je ferai, lorsque, ainsi qu'on l'annonce, après le Cercle Artistique de Bruxelles, le Cercle Artistique d'Anvers aura eu l'occasion d'offrir à ses membres, la vue des inestimables joyaux délaissés par le peintre-enfant. Je me bornerai, pour le moment. à exprimer le vœu que la collection ne soit pas morcelée et que le gouvernement la juge digne de figurer dans un de nos musées publics, comme une des émanations les plus complètes et les plus extraordinaires de notre génie national et peut-être de notre siècle.

GUSTAVE LAGYE.

LE RAPPEL, *(Paris)*, 20 *février* 1875.

Les Parisiens pourront voir les tableaux du peintre-enfant Van de Kerkhove, de Bruges, dont nous parlions avant-hier.

On annonce que ses œuvres seront prochainement exposées, au Palais de l'Industrie, dans une salle du premier étage, si l'administration des Beaux-Arts autorise cette exhibition, curieuse à plus d'un titre.

MONITEUR DES TRAVAUX PUBLICS, 21 *février* 1875.

—

BEAUX-ARTS.

Nos lecteurs se souviennent qu'il y a trois mois environ, nous avons donné, en feuilleton, la notice biographique de Frédéric Van de Kerkhove, de Bruges, mort à l'âge de 11 ans et laissant un nom et des œuvres de mérite comme peintre-paysagiste. Ces œuvres sont actuellement exposées au Cercle Artistique et y seront visibles jusqu'à la fin du mois.

Nous engageons tous ceux qui ont été plus ou moins incrédules à l'endroit du génie précoce de Frédéric, à aller s'assurer par eux-mêmes de la véracité de la chose. On reste stupéfait à la vue de ces petits chefs-d'œuvre : c'est à se demander si les hommes faits ne sont pas des enfants et ceux-ci de grands hommes !

Si un jour on doit éditer un ouvrage ayant pour titre : *Les Crimes de la mort*, celle de Frédéric y figurera au premier rang.

LE FIGARO, *(Paris)*, 21 *février* 1875.

—

Le monde-artiste belge est en émoi. Il s'agit d'un *enfant-prodige*, mort récemment à l'âge de dix ans et quelques mois, et dont les œuvres *(sic* — des paysages !) sont exposées dans les salons du Cercle artistique et littéraire. Si ces œuvres sont authentiques, le jeune Frédéric Van de Kerkhove — c'est son nom — égalerait Rousseau et Corot en talent — et dépasserait de beaucoup Raphaël, Van Dyck et Potter en précocité.

Le public est dans l'enthousiasme. Mais les artistes font des réserves graves. Ils prétendent : 1° que les tableaux sont faits d'après des gravures ; 2° qu'on y entrevoit la trace de deux mains, dont l'une n'aurait fait qu'ébaucher — dont l'autre, très habile ! aurait précisé et réalisé. — Quoi qu'il en soit, et même en ne laissant à l'auteur que le mérite de la *tache*, ce paysagiste de dix ans serait encore un *harmoniste* des plus remarquables.

Beaucoup de voix demandent une enquête. Evidemment l'exhibition ne sera sérieuse que lorsque cette enquête — aussi intéressante pour la science que pour l'art — aura eu lieu.

AUGUSTE MARCADE.

FÉDÉRATION ARTISTIQUE, 26 *février* 1875.

—

FRITZ VAN DE KERKHOVE.

Nous aurons décidément au Cercle Artistique d'Anvers, une exposition des œuvres du peintre-enfant.

Sans rentrer dans le fond du débat, et en attendant que l'enquête, réclamée par le père de l'enfant mort lui-même et par M. Siret, qui l'a mis si brillamment en lumière, établisse qui, des enthousiastes ou des sceptiques, sont dans le vrai, nous croyons pouvoir prédire, à cette intéressante et touchante exhibition, le succès de stupéfaction qu'elle obtient à Bruxelles.

Il serait bon, croyons-nous, pour qu'aucune pièce ne manque au procès qui se débat, en ce moment, devaut l'opinion publique, qu'on exposât à Anvers, en même temps que les panneaux achevés du jeune prodige, ses premiers barbouillages, qui forment en quelque sorte la genèse de son talent ; on y trouverait peut-être le mot de l'incroyable précocité qui occupe aujourd'hui le monde artistique tout entier.

GUSTAVE LAGYE.

GAZETTE DE HUY, 27 *février* 1875.

—

Le ciel est sans astre, il se voile. Jour sombre et nuit obscure, vous pesez sur les âmes ! Les ardeurs généreuses font l'effet d'un songe, d'un feu de paille, ou d'un feu-follet. Fritz Van de Kerkhove, c'est une étoile filante, un météore, un jet. Comme la traînée de lumière, il impressionne. De cette impression résulte un enseignement.

Fritz a toutes les apparences du génie mais non pas la marque ; il a la sensibilité et l'audace, il lui manque la simplicité.

La simplicité, à une époque comme la nôtre, ne s'acquiert qu'à la longue, en réagissant contre le courant.

La profusion de lumières a produit la diffusion, l'éblouissement, l'égarement. Les hommes de notre temps rayonnent et cependant, semblables à des gens qui s'avancent dans une nuit obscure, ils sont indécis, incertains, anxieux.

Fritz, n'était pas ainsi.

Dans ses tableaux, la touche est ferme, la pensée claire, le sentiment précis.

Hélas ! de lui surtout l'on peut dire qu'il a vécu ce que vivent les roses, l'espace d'un matin.

Épris de l'idéal, de la beauté, d'une beauté particulière, conforme aux aptitudes privilégiées dont le Ciel l'avait doué, Fritz Van de Kerkhove, à dix ans, sentait, pensait et agissait en maître, en retraçant la nature comme il l'entendait.

Malheureusement il se passionna pour son art au point de négliger son éducation, la culture de ses facultés ordinaires, et de ne plus se contenir. De là un rapide et précoce épuisement.

Il y avait en lui tout ce qu'il faut pour réaliser les plus hautes destinées ; tout, hormis la sérénité d'esprit, par laquelle on acquiert complétement la possession de ses moyens. Cette sérénité dans l'excitation, d'où jaillissent les grandes œuvres, il ne la possédait pas. Le calme est aussi nécessaire à l'artiste que l'excitation. Le lion, image de la puissance et de la majesté, est presque toujours calme, ses déchaînements ainsi sont plus éclatants. La pensée et la conception s'élaborent dans la sérénité ; elles prennent un corps et une âme dans l'agitation. Des événements et des épreuves extraordinaires sont indispensables à l'incarnation de la lumière, au progrès, à notre redressement.

Au moment où paraîtront ces lignes, l'exposition, au Cercle artistique, des œuvres du jeune artiste brugeois dont nous déplorons la perte, sera fermée, mais le gouvernement a, dit-on, formé le projet d'acquérir les principales d'entre elles, pour en composer, dans une sorte d'annexe du musée moderne, une collection. Espérons que ce projet pourra s'exécuter.

EMILE SINKEL.

LE BIEN PUBLIC. *(Paris)* 2 *mars* 1875.

ÉTUDE ARTISTIQUE.

LE PEINTRE BRUGEOIS
FRITZ VAN DE KERKHOVE
(1862-1873).

Il y a environ deux mois, une révélation extraordinaire s'imposait à la curiosité publique : c'était celle d'un enfant de génie, mort à l'âge de dix ans onze mois, après la plus féconde et la plus miraculeuse des carrières. Hier encore, inconnu et gardé par la mort, ce petit enfant sortait tout à coup de son tombeau; et les pâles ombres où il dormait son dernier sommeil devenaient les nimbes de sa gloire. C'est qu'une main amie avait soulevé le linceul qui avait englouti tant d'espérances, et mis au jour, sous les funèbres bandelettes qui l'attachaient au néant, le mystère de cette vie tournée aux grandes choses. La petite barque qu'un vent trop fort avait fait sombrer reparut alors sur les flots, dans la clarté d'une apothéose; et, tandis qu'elle marchait, frémissant au souffle de cette justice qui tour à tour est pour les hommes l'ouragan ou la brise, le port subitement sortait de la brume et s'ouvrait à ses voiles. On sut au même instant que ce peintre de dix ans s'appelait Fritz Van de Kerkhove, qu'il était mort en 1873, et qu'il laissait après lui plus de quatre cents œuvres. Comme par un coup de foudre, cette nouvelle, qui se transmit partout, ébranla les foules, et non-seulement en province et à la ville, mais à l'étranger même où retentit son écho. Il y eut des résistances : l'incrédulité n'entendait point désarmer devant cette étonnante précocité; on voulait voir, juger, toucher du doigt, et que ce piédestal sortît de la coulisse et qu'on en pût faire le tour. Toute cette admiration qui était dans l'air se retournait, dans la main du public, contre celui qui l'avait suscitée; un accord presque unanime d'ombrageuses susceptibilités semblait vouloir le punir d'avoir révélé le prodige. C'est iei qu'il faut remercier M. Adolphe Siret d'avoir su résister à la tourmente qui fondit sur lui : sa foi en sortit plus vive, et il répondit aux éléments en organisant une exposition dont elles le défiaient.

Cette exposition est ouverte en ce moment à Bruxelles, dans les salons du Cercle artistique. Elle ne contient pas tout l'œuvre

du jeune Fritz, mais seulement les tableaux qu'il peignit dans une période de trois ans, de 1870 à 1873. Peut-être a-t-on manqué le but en la restreignant à ces seules années. Ce qui n'était qu'une précaution pour ne pas épuiser l'attention par l'étalage des débuts, parut une préméditation qui écartait de la controverse des documents révélateurs. Il eût mieux valu ne pas choisir dans cette vie si courte, dont chaque heure avait son importance, celles où il a été le mieux inspiré, mais les montrer toutes à la fois dans la chaîne interrompue de ses travaux ; ce n'est qu'à cette condition que la résurrection eût été complète, et l'on eût enlevé au public le prétexte d'une réserve irritante.

Tout d'abord, on est frappé d'étonnement et de douleur devant l'émotionnant spectacle de cet enfant s'essayant aux jeux sacrés de l'art avec une naïveté qui se mêle d'audace ; et l'esprit demeure confondu de l'exemple de cette précocité qui se lance d'une manière instinctive à travers les recherches de la plus bizarre des créations. On se sent en présence d'un mystère que rien n'éclaire à première vue, si ce n'est la secrète et implacable vocation qui marque au front les prédestinés.

Cependant, si l'on en croit le biographe qui s'est dévoué à cette courte et miraculeuse existence, une conjoncture aiderait jusqu'à un certain point à l'explication de sa genèse : l'enfant s'est en quelque sorte éveillé à la vie dans le cadre des choses de l'art, et son berceau s'est trouvé à la fois éclairé et réjoui par l'entourage des peintures accumulées dans la demeure paternelle. Irrésistiblement enclin à la couleur, son jeune cerveau aurait senti s'infiltrer dans ses moëlles, comme une rosée grossie goutte à goutte, l'influence pénétrante des tableaux sans cesse exposés à sa vue. Mais ce n'est pas assez pour expliquer une ardeur si dévorante dans un âge où les perceptions sont encore confuses. Le père de Fritz, il est vrai, est lui-même un peintre, et peut-être faudrait-il commencer par envisager les similitudes qui ont existé dans leurs deux manières de sentir et de comprendre l'art. Sans doute, elle est plus consciente et développée par l'étude chez l'un ; mais il semble qu'une même préparation ait présidé à l'éclosion de leurs originalités.

Que de fois celui qui écrit ces lignes s'est arrêté, au courant des expositions, devant les tableautins irritants qu'y envoyait le peintre brugeois ! Une verve mordante et inégale jetait sur les panneaux des silhouettes d'ébauches d'une allure qui semblait empruntée à Callot ; Hoffmann aurait rêvé, à travers les nuages de sa pipe, ces précieuses et grotesques sarabandes qui ne se

rattachent à la terre que par le spectacle des plus étonnantes difformités. On se trouvait devant un esprit inquiet, doué d'une fantaisie rare et qui s'aidait d'une mémoire un peu confuse dans la résurrection des drôleries aimées de nos aïeux.

Ces singularités se rencontraient encore dans quelques planches à l'eau-forte d'une fabrique semblable, où la même main s'exerçait à des caricatures presque toujours sinistres, dans lesquelles grimaçaient des figures de pendus, de boiteux, de sabouleux, d'écorchés, vraie cour des Miracles fleurie d'ampoules, de gibbosités, de plaies saignantes. Mais ici il n'y avait qu'une morsure par dessus un trait aiguisé, et le dessin s'en allait à la déroute à travers des recherches de contorsions extra-humaines. Les peintures, au contraire, revêtaient ces diaboliques horreurs d'un charme de couleur qui tirait ses prestiges d'une fine entente des gris, et l'on était en présence d'un exécuteur manière dont les effets, pour aigres et pointus qu'ils étaient par moments, annonçaient une nature douée. Eh bien, ces effets dans les gris, ces gammes ténues qui vont des fluides argentins aux pénombres plombées ; ces harmonies plutôt trouvées que cherchées, je les ai revus dans les singuliers paysages de l'enfant avec une similitude si frappante que le père et le fils m'ont paru confondus dans les efforts d'une même création. Il n'est pas jusqu'au coup de pinceau, mince comme une griffe d'aiguille, qui ne serve à les rapprocher ; et tous deux ont semblé peindre parfois avec l'extrémité de l'ongle ou la pointe d'un clou plutôt qu'avec le poil toujours épaté de la brosse. L'un et l'autre se servent constamment du couteau à palette, mais le fils revenait avec l'extrémité d'une lame de canif sur les pâtes qu'il étalait, soit pour détacher des reliefs, soit pour marquer les reflets de la lumière. C'est de cette même lame qu'il écaillait la transparence de ses eaux, leur donnant par de petits grattages à la pointe les squammes scintillants et la mobilité des rides.

Des commentateurs émus ont trouvé dans les essais de son pinceau des réminiscences de coloratiou connues : par moments, en effet, la palette de Corot, celle de Diaz, celle de Rousseau scintillent à travers l'obscurité de ses recherches comme des soleils cachés par le brouillard. Mais il ne faut pas oublier que le hasard joue un rôle important dans les tâtonnements de l'enfant, et l'effet est souvent le produit de conjonctions de tons involontaires. Il semble que ces merveilleuses palettes des maîtres se soient rencontrées tout à coup sous sa main et que, les trouvant préparées, il ait tâché de combiner ses accords avec leurs harmo-

nies éparses. Mais il n'a ni l'ordre ni la mesure qui indiquent la préméditation, et il joue de la couleur en virtuose épris de motifs, avec une ingénuité qui rend brillantes et fait presque réussir ses audaces. Quand il tient une couleur, il la délaye, la noie, la mêle jusqu'à ce que son œil soit caressé, et de ce jeu sort une gamme d'une richesse parfois extrême, mais qui manque ordinairement des relations exactes des tons entre eux.

On sent un cerveau enflammé, sur les facettes duquel les images s'attachent avec des miroitements prismatiques et comme un kaléidoscope dont le hasard fait chatoyer et étinceler les mouvantes combinaisons. Un long ruissellement de lumières brillantes ou tendres l'enveloppe dans les fluides d'une atmosphère particulière et rejaillit jusque dans les yeux, qu'il prédispose à tout voir sous un jour par moments paradisiaque. Il y a, en effet, dans l'œuvre de l'enfant des douceurs de coloration qui atteignent aux frémissements les plus légers de l'éther : et quelques-uns de ses ciels, satineux et tout chauds de caresses, ondulent à travers des espaces argentins que le vent paraît avoir lavés. C'est à ce point que commence pour le contemplateur de ces difficiles énigmes, un trouble dont il a peine à se départir. Que des étalages violents et heurtés, que même des harmonies tendres et puissantes soient sorties de ce pinceau, on l'admet plus facilement ; mais la délicatesse du coloris ne vient que d'un long apprentissage, et c'est le comble de l'art d'obtenir la suavité par les raffinements de la lumière et les décompositions du ton. Or l'extrême finesse est précisément la note la plus extraordinaire du jeune Fritz : il est, en un mot, coloriste et de la plus souple trempe.

Là, du reste, n'est pas le seul étonnement de l'esprit devant le génie rudimentaire ; une faculté absorbante a tendu vers la création et en quelque sorte ankylosé sur ce point les ressorts de son cerveau, et cette faculté qui chez lui va à l'extrême, avec une ampleur démesurée, c'est l'imagination. Comme un mirage lointain, l'aspect de contrées qu'il n'a pu voir, mais qu'il a ressenties par l'instinct, se réfléchit en lui pêle-mêle avec l'image de la nature qui seule pouvait lui être familière et au milieu de laquelle il était né. Quelles affinités mystérieuses, quels secrets et profonds accords reliaient au Midi torride, aux mers de l'Archipel, aux hautaines falaises, aux paysages incendiés du Caire, à tous ces panoramas des mondes inconnus pour lui, sa vision clairvoyante ! Et quels anneaux d'une chaîne interrompue en ses parents et renouée en lui le faisaient communiquer avec des pays

où peut-être dormait la poussière de ses ancêtres, rattachant ainsi à travers le temps les influences héréditaires ? Son imagination était comme ces ponts de lianes qui servent à franchir les torrents dans les terres de l'Inde et sont jetés, avec leurs balancements flexibles, d'une cime à une autre : suspendue au-dessus du réel, dans des régions de lumière et de poésie, elle semblait se bercer de l'Orient à l'Occident, accrochée d'un monde à l'autre par d'invisibles bouts ; et, comme un prisme, elle reflétait dans un vague et lumineux brouillard où se dissolvaient les silhouettes, la mouvante impression des couleurs.

Cela explique, à côté des landes, des marais, des prairies et des vallons qu'il a peints, sites septentrionaux et qui se voient avec un charme de douce mélancolie dans les contrées flamandes, les perspectives baignées de soleil, les paysages calcinés, les rivages chauffés à blanc, qui sont comme le côté ardent et essentiellement imaginatif de son œuvre. Il n'y a là évidemment qu'un à-peu-près, et le dessin, la sûreté de l'assiette, les proportions mathématiques, manquent presque toujours ; mais cet à-peu-près est d'une perception si poétique qu'elle semble l'indication à tire d'aile d'un esprit ému et qui n'a pas le temps de buriner ce qu'il n'a fait que crayonner. Et pour le détail et l'ensemble, cela n'est ni bien ni mal, mais exceptionnel et singulier, comme le travail phénoménal d'un esprit fait tout d'une pièce et sans préparation, avec quelque chose qui indique le visionnaire. J'excepte toutefois une demi-douzaine de panneaux qui, par leur achèvement plus rationnel, leur structure logique, la notion d'un art déjà moins instinctif et plus raisonné, échappent à ce jugement. D'ailleurs, le génie est épars à doses constantes, tangibles, mais confuses, inégales, et se volatilise, en quelque manière, ici, dans les quelques œuvres, où il s'adjoint une facture éprouvée, et l'instinct sublime de l'artiste inexpérimenté devient tout à coup, comme par un coup de foudre, car cette vie si courte ne devait procéder que par brusques et soudaines évolutions, un talent assoupli d'un jeu libre et puissant.

Une seule pensée, le dirai-je, m'a tourmenté parmi mes constatations. Comment l'enfant a-t-il pu saisir le secret des demi-teintes que l'on voit dans les plus importants de ses tableautins ? Un effet de couleur est du domaine de l'instinct ; mais il faut une observation si assidue, une fermeté si étonnante de l'œil, tant de tension et d'attention pour distinguer le passage d'un ton à un autre dans l'ombre et la lumière, qu'ici l'on demeure confondu et presque irrité avec une pointe de doute. Et qui donc a vu travailler cet enfant ?

Je ne sais, d'autre part, si on a tenu suffisamment compte des petites silhouettes que le père a mises sur chacun des panneaux de son enfant, après sa mort et comme pour le ressusciter dans son œuvre même. On les dirait tracées avec une pointe d'aiguille tant elles sont minces et se découpent finement sur les fonds ; mais aucun grossissement ne les rendrait plus vivantes, et, telles qu'elles sont, on est convaincu qu'elles sont frappantes de ressemblance. Eh bien, ce n'est pas la moindre curiosité de l'œuvre de voir combien ces petites figures tiennent au paysage et l'habile, l'intelligent, le souple et fin talent qu'il a fallu pour les assimiler si étonnamment, non-seulement au cadre des choses peintes, mais au genre même de la peinture. Un père seul pouvait, dans sa tendresse, consommer le sacrilége sacré de peindre sur l'œuvre de son fils : celui-là a mêlé à la funèbre guirlande des népenthès éclos sous les pieds de son Fritz les immortelles cueillies dans son propre jardin.

CAMILLE LEMONNIER.

ILLUSTRATION EUROPÉENNE, 6 *mars* 1875.

—

Je ne sais si vous vous en souvenez encore, lecteur : il y a quelques mois, j'ai, à cette place, esquissé d'après la notice d'un académicien, M. Siret, la sympathique physionomie d'un petit artiste — je devrais quasi dire grand — décédé à Bruges, à l'âge de onze ans, le jeune Fritz Van de Kerkhove. J'ajoutais que cet enfant prodige a laissé en mourant, quatre à cinq cents tableaux, représentant des paysages et des scènes de la nature des environs de Bruges, la patrie de ce peintre si extraordinairement précoce. Vous avez pu, si le cœur vous en disait, aller admirer ces curieuses peintures et vous rendre compte par vous-même du bien fondé des éloges qui lui ont été décernés unanimement (1). C'était un pélerinage à faire et qui par le temps d'abstinence artistique qui court, portait avec lui sa récompense. Retrouver dans les essais d'un enfant les tons chauds et étincelants des meilleurs paysagistes contemporains, c'est chose assez rare, assez

(1) Cette Exposition a eu lieu au local du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles.

surprenante pour qu'on se soit senti pousser l'envie « d'aller une fois voir », comme dirait un naturel du quartier des Marolles. Pour mon compte, je connais moult connaisseurs, peu enthousiastes de leur nature et prévenus contre les enfants prodiges, qui sont revenus de ce pélerinage enchantés et ravis. Leur ravissement se traduisait en doléances et en regrets amers sur la mort de ce paysagiste en herbe. Quel dommage, disaient-ils, qu'il ne soit plus! Il promettait à l'art belge un grand peintre; il lui aurait peut-être donné le Ruysdael qui lui manque encore!... Ai-je besoin de le dire? Les toiles minuscules du petit Van de Kerkhove ne sont pas des chefs-d'œuvre dans l'acception esthétique du mot. L'enfance s'y décèle par des tâtonnements puérils et des inexpériences évidentes; mais aussi que de sève, que de talent et d'originalité native! Châteaubriand a écrit une des belles pages du *Génie du Christianisme* sur Blaise Pascal, qui seul, sans le secours d'aucun livre, à l'aide des *lignes* et des *ronds*, inventa la géométrie et découvrit les propositions d'Euclide. En voyant ce qu'a fait ce bambin de Van de Kerkhove, je serais presque tenté de voir en lui le Pascal du paysage. Ne connaissant ni les réalistes, ni les idéalistes, ni les Français, ni les Allemands, les lèvres encore toutes couvertes des confitures maternelles, il n'en a pas moins produit un microcosme dans lequel se répercute l'image accentuée et indéniable des qualités les plus remarquables du *paysagisme* contemporain, notamment celles qui ont fait la renommée de Corot, de Th. Rousseau et de Millet. Ai-je tort après cela de voir dans le héros de l'Exposition posthume que je signale en ce moment, un Pascal en son genre?

HALLETOREN, *de Bruges, 7 mars* 1875.

—

LA QUESTION VAN DE KERKHOVE.

—

Il est donc une Question Van de Kerkhove. Quelques chroniqueurs Bruxellois l'ont ainsi voulu. Ils soupçonnent la bonne foi du père de l'enfant merveilleux, et, lui demandent une enquête sur la réalité des petits joyaux artistiques, exposés le mois dernier au *Cercle des Arts* de Bruxelles.



M. Van de Kerkhove paraît ne pas vouloir hésiter un instant à consentir à cette enquête. Il a bien raison ; il peut le faire franchement et en toute sécurité : son honneur et la réputation de son pauvre enfant sortiront de l'enquête avec plus d'éclat.

M. Van de Kerkhove aura appris par cette première épreuve, que l'on n'est pas impunément un flamand de talent et de génie. On ne se mesure pas avec les astres de la capitale. N'y a-t-il pas en effet dans la capitale trop de médiocrités, qui ont intérêt à ne pas tolérer un voisinage dangereux ; et Bruxelles est considéré par nos compatriotes wallons comme un pays conquis, où ils peuvent seuls se faire une place.

Si le petit Fritz avait reçu le jour dans la contrée aux mines, Bruxelles n'eût pas trouvé assez d'encens pour l'honorer. Mais il est trop pénible, pour certaines personnes, de voir à chaque instant mieux s'établir cette vérité, qu'en dépit de l'oppression qu'on lui fait, la race flamande tient et conserve le sceptre des arts et que la jalousie s'épuisera en vain à le lui enlever.

L'œuvre de Fritz est une preuve éclatante de cette vérité : notre goût, pour la forme et la couleur, y brille à nos yeux dans toute son originalité. — Que la critique continue sa dispute. Ainsi que M. Buls le prouve éloquemment dans la *Revue de Belgique,* cela est et demeure un fait acquis. Une enquête ne peut que mieux l'établir.

Toutefois nous désirons ajouter deux points à la question Van de Kerkhove.

Après la ville de Bruxelles ne sera ce pas à Bruges, la ville natale de l'enfant prodige, qu'écherra l'honneur de pouvoir contempler les petites perles artistiques qui soulèvent l'intérêt public ?

Ce ne serait que justice. On a parlé d'Anvers, mais nous espérons néanmoins que Bruges aura le pas. Nous tenons aussi à notre première pensée, c'est-à-dire que cette exhibition ait lieu en faveur du *Breidel-fonds*.

Notre seconde remarque est celle-ci : un petit article de l'*Indépendance,* nous a fait connaître l'intention qu'aurait M. Van de Kerkhove de faire don des œuvres de son fils au musée de l'Etat, à Bruxelles : sauf certaine incrédulité à l'endroit d'une donation aussi injuste, nous espérons toutefois que si M. Van de Kerkhove avait l'intention de faire semblable donation, ce ne serait pas Bruxelles qu'il choisirait à cet effet. Ce serait encore grossir la plus riche part. Bruges a sa réputation faite comme centre artistique. Elle a toute sa beauté extérieure et avant tout ses

droits de mère pour servir à l'œuvre merveilleux de Fritz du plus beau musée que l'on puisse rêver.

Nous espérons que M. Van de Kerkhove partagera nos sentiments, et qu'il laissera à l'œuvre de son fils et à la ville où l'enfant a reçu les premières impressions de l'art, le droit de rester unis. Il existe entre eux un lien moral qui peut éclaircir beaucoup et qu'il n'est pas permis de rompre. Et si cette raison ne paraissait pas suffisante, nous ajouterions qu'après tout ce qui est arrivé, Bruges convient mieux que Bruxelles, pour obtenir une donation de M. Van de Kerkhove.

(*Traduit du flamand*).

OFFICE DE PUBLICITÉ, *7 mars* 1875.

—

Lettres brugeoises.

—

. . . .

On comprend que nous voulons parler de l'œuvre de Fritz Van de Kerkhove, exposée en ce moment au Cercle artistique de Bruxelles, que nous avons vue à Bruges, et dont nous sommes aptes à parler, sinon au point de vue artistique, au moins sous le rapport de l'authenticité dont aucuns paraissent douter.

L'œuvre, en elle-même, a peu de détracteurs. C'est l'admiration qui domine; mais, au lieu d'accepter le phénomène pour ce qu'il est, chacun veut en rechercher les causes et l'étudier à sa manière.

*
* *

Le spirite l'explique ainsi : Un grand peintre, sorti de ce monde il y a bien longtemps, à qui l'harmonie céleste et les couleurs de l'arc-en-ciel ne suffisent plus, après avoir gravité dans l'infini, est pris de la nostalgie de la terre. Il veut revoir à tout prix notre planète. Pour satisfaire ce désir immodéré, son âme s'incarne dans un jeune corps, lui communique le feu sacré, lui fait faire des chefs-d'œuvre dont il n'a pas conscience. Mais bientôt cette frêle organisation ainsi surmenée, consumée par ce travail incessant, éclate; l'âme alors la quitte, elle continue ses

pérégrinations vers d'autres sphères, laissant là la petite enveloppe dans laquelle elle s'était abritée et dont elle est sortie comme un papillon d'une chrysalide.

*
* *

Alors vient le médecin ; celui-ci vous parlera de la matière. Il vous dira comment la tête du pauvre enfant, contenant de l'eau, le cerveau a vu plusieurs de ses cases comprimées, et comment le compartiment pictural, surnageant comme une île, et ayant acquis à lui seul la puissance qui devait se répartir sur différentes facultés, a produit le phénomène d'un enfant passé maître sans même avoir été élève.

Ce système renverse l'opinion avancée par un critique, qui attribue la précocité de Fritz à l'habitude de voir travailler son père et à un sentiment d'imitation qui se serait manifesté pour la musique si, au lieu de faire de la peinture, son père avait cultivé cet art.

*
* *

Enfin, arrivent les sceptiques. Ceux-ci ne croient pas aux vocations spontanées; ils ne peuvent admettre qu'un peintre pousse comme un champignon, pour n'avoir, ainsi que le cryptogame, qu'une existence éphémère. D'ailleurs, si l'enfant avait fait de telles merveilles, on l'aurait su de son vivant. Un talent comme le sien ne pouvait rester ignoré, et un artiste aussi complet isolé. Il aurait percé les murs de la demeure paternelle. Il y a là un « mystère » qu'il faut éclaircir. L'Académie des arts doit s'en mêler comme l'Académie de médecine du cas de Louise Lateau. C'est à ces corps savants, paraît-il, d'expliquer tous les miracles. Ce qui veut dire, en langage moins poli, qu'une famille honorable, dont cet enfant, ce fils unique, était l'idole, dont le désespoir a été immense, aurait préparé cette mystification, qui sait? cette spéculation!

Admettons un instant qu'il en soit ainsi ; mais alors, désignez le maître qui s'est prêté à cette supercherie. Cela vous serait impossible, puisque, pour caractériser ce talent, on doit invoquer les noms des plus célèbres paysagistes : les ciels, dit-on, font penser à Diaz, les bois à Th. Rousseau, les ruines à Decamps, les soleils couchants à Corot, les berges à Van Goyen; — ce n'est pas son père, il n'est pas paysagiste ; et des juges compétents affirment que pas un artiste en Belgique n'est capable de peindre quelques-unes des toiles exhibées.

On ne peut tout expliquer en ce monde, certaines organisations d'élite ont leur secret qu'elles gardent et qu'elles emportent dans la tombe.

Les exemples ne manquent pas. On a cité à ce propos Mozart et Pic de la Mirandole. On a oublié Pascal, qui trouva, avec l'aide de la seule réflexion, les trente et une propositions d'Euclide. Sa jeune intelligence avait suffi à ce travail prodigieux. Pascal, lui aussi, était maladif, souffreteux, son cerveau était hanté par l'idée fixe. Fritz s'endormant à plat ventre dans la contemplation du tableau d'un maître, rappelle le futur auteur des *Provinciales* charbonnant sur le plancher de sa chambre des figures géométriques,

La vocation de Fritz n'était un secret pour personne. En classe, ses cahiers — car il est faux que l'enfant ne sût ni lire ni écrire — ses cahiers étaient couverts de dessins représentant des arbres, des dunes, des ruines. Il distribuait ses tableautins à ses camarades. Il pouvait se montrer généreux, il en finissait parfois deux par jour, aussi son œuvre entière compte, dit-on, plus de six cents panneaux. Ceux qui recevaient ces cadeaux n'en faisaient pas alors grand cas ; mais, depuis que l'exposition de la galerie posthume de l'enfant fait courir tout Bruxelles, que l'on a appris les fortes sommes que des amateurs en offrent, et que l'on sait qu'après avoir été visitée par le roi, elle sera exposée à Paris et à Londres, les heureux possesseurs de ces admirables paysages cachent ces petits trésors à tous les yeux.

* *
*

Mon intention, je l'ai dit d'avance, n'a pas été, en écrivant ces lignes, d'analyser l'œuvre de l'enfant prodige, à laquelle — des juges compétents l'ont dit — rien ne manque, ni l'harmonie, ni la perspective, ni le sentiment presque toujours mélancolique, ni la fermeté, ni l'esprit, ni l'adresse même ; j'ai voulu seulement revendiquer cette jeune et pure gloire pour la vieille cité de Memlinc.

CHARLES

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, 7 *mars* 1875.

—

On peut visiter en ce moment à Bruxelles, dans les salons du Cercle artistique et littéraire, une exposition d'un singulier intérêt. Il s'agit de l'œuvre d'un peintre de Bruges, Frédéric Van de Kerkhove, né en octobre 1862, mort en août 1873. Cet enfant commença à peindre à huit ans. Il avait dix ans et onze mois lorsqu'il succomba, atteint d'une lésion au cerveau. En l'espace de trois années, il avait couvert de peintures quelque chose comme cinq ou six cents petits panneaux. Les plus grands ont environ 290 millimètres de hauteur, sur 120 de largeur. L'exposition du Cercle artistique réunit à peu près deux cents paysages. Quand on entre dans la salle où sont groupés les tableautins de ce paysagiste de dix ans, on reste absolument confondu de l'infinie variété des motifs, du sentiment profond de la nature, de la justesse de ton, de l'entente de la lumière et surtout de l'impression de tristesse et de mélancolie qui domine l'ensemble de l'œuvre. Rien qui sente la main d'un enfant. Au contraire, et surtout à partir de 1872, une étonnante sûreté d'exécution et la plus curieuse habileté de procédé. A première vue, et n'était la petitesse uniforme des panneaux, on s'imaginerait qu'un amateur s'est attaché à collectionner des études, des ébauches de maîtres. Chose extraordinaire, sur ces morceaux de bois grands comme la main, cet enfant peint large. Il y a des éclaircies de ciel bleu à travers le feuillage épais, qu'on prendrait pour des Diaz, des bois qui font penser à Théodore Rousseau, des études de rochers blancs et de ruines maçonnées avec la solidité et l'éclat de Decamps. Mais la note dominante c'est une sorte de poésie mélancolique. Ce pauvre enfant sentait la nature triste. Nous disons sentait et non voyait, car Frédéric Van de Kerkhove a très peu vu. Dans sa courte existence, il est à peine sorti de Bruges, il paraît seulement avoir été fortement impressionné par la mer et les dunes grises de Blankenberghe.

Il ne procède en aucune façon de son père, qui est un peintre de genre d'un honorable talent. Jamais l'idée ne lui vint de s'essayer à copier ce qui frappait tous les jours ses yeux dans l'atelier où il passait sa vie. Il y avait cependant, dans cet atelier, un Corot, un Ruysdael et un Van Goyen. On raconte qu'il contemplait longuement le Corot et que souvent, quand il voulait peindre, il transportait son petit chevalet à côté du Ruysdael ;

mais il paraît avoir surtout travaillé d'après des paysages gravés à l'eau-forte. Il est très curieux de comparer son œuvre au modèle. L'eau-forte lui a donné le motif mais il l'a toujours modifié et transformé, et l'impression lui est devenue personnelle.

Ce serait une puérilité de se demander jusqu'où serait allé cet enfant de génie s'il eût vécu ; mais il n'est pas douteux que son œuvre, belle en elle-même, ne présente un phénomène absolument unique dans l'histoire de l'art.

PRÉCURSEUR, 8 *mars* 1875.

—

L'exposition des petits tableaux du jeune Van de Kerkhove au Cercle artistique excite un vif intérêt de curiosité. Une polémique fort vive est engagée au sujet de ces œuvres qui dénotent à un haut degré le sentiment de la couleur mais auxquelles on reproche de n'être point entièrement de la main de l'enfant. Le père du jeune artiste reconnaît que son fils a consulté les gravures pour ses ogives, son architecture, ses constructions romaines ou gothiques ; M. Jean Rousseau, l'éminent critique qui enseigne l'esthétique à l'Académie d'Anvers, incline à admettre que les sites ont été également empruntés aux gravures. Quant à la facture, le père dit n'avoir donné que des conseils, en général, peu suivis. Une enquête sérieuse, faite par des hommes compétents, trancherait ces questions délicates. M. Van de Kerkhove l'accepte ; pourquoi ne se ferait-elle pas ? En attendant les tableautins sont fort admirés et l'on ne peut méconnaître qu'ils sont dignes de l'intérêt qu'ils excitent.

L'OPINION, *Anvers,* 9 *mars* 1875.

—

L'EXPOSITION DU CERCLE.

—

Le jeune Van de Kerkhove.

Nous sommes fort embarrassé en présence de ces petits panneaux qui ont fait si grand bruit dans le monde, grâce à M. Siret,

directeur du *Journal des Beaux-Arts* de Saint-Nicolas. Nous nous trouvons en présence d'un témoignage respectable, celui d'un père qui veut établir la gloire posthume de son fils. Si nous contestons l'origine même de l'œuvre, nous acceptons un rôle odieux en ce sens que nous insultons d'une part à un sentiment sacré, celui du père qui défend la mémoire de son enfant, d'un enfant extraordinaire, et que, d'autre part, nous semblons accuser de supercherie un homme que nous ne connaissons pas, un artiste que nous connaissons de très-fraîche date, par les œuvres excentriques, mais d'une facture étonnamment facile, que nous avons vues aux derniers Salons d'Anvers et de Gand.

Ce rôle, nous ne voulons pas le subir. Nous préférons donc déclarer tout d'abord que nous tenons pour vraies les déclarations de M Van de Kerkhove père, que nous considérons bien et duement les œuvres exposées au salon du Cercle d'Anvers, comme dues au pinceau de son fils.

Ceci étant acté, comme on dit en style de Basoche, nous allons naïvement et franchement exposer notre opinion en quelques mots :

Après avoir mûrement examiné les esquisses exposées au Cercle, en faisant abstraction de l'âge de l'auteur et en étouffant notre admiration instinctive pour l'enfant phénoménal dont nous voyons les inspirations étalées sous nos yeux, nous nous sommes demandé quelle était la valeur intrinsèque de cette exposition et nous nous sommes dit qu'il est à Paris de prodigieux imitateurs de Corot, de Rousseau, de Diaz et de d'Aubigny, qui vendent des chefs-d'œuvre apocryphes et de grand format, à des prix qui varient de 50 à 200 fr. et qui ont les murs de leur atelier garnis d'esquisses, d'ébauches, de projets ayant exactement la même valeur que les œuvres du jeune Van de Kerkhove. — Il est de ces pastiches si complétement réussis que les artistes mêmes les admirent et ils admirent d'autant plus que l'*impression* d'un Rousseau, d'un Diaz ou d'un Corot est plus largement rendue du premier jet.

Or, parcourez cinq ou six de ces ateliers parisiens, ou plutôt de ces fabriques, et vous y trouverez largement matière à une exposition dans le genre de celle que nous venons de voir au Cercle.

Le jeune Van de Kerkhove a donc, à lui seul, le mérite de cinq ou six vieux roués qui ont appris pendant trente ans toutes les ficelles du métier et qui se sont voués pendant un laps de temps respectable à l'imitation d'une individualité quelconque.

Invention, nulle ; étude de la nature, nulle ; bosse de l'assimilation énorme : voilà le résultat de notre observation.

Le jeune Van ds Kerkhove, puisque nous admettons que les panneaux exposés sous son nom soient de lui, était véritablement un phénomène, mais n'était pas et n'eût jamais été un artiste. Il fût devenu, avec l'âge, le plus fort fabricant de fausses esquisses, nous ne disons par de faux tableaux, qui jamais ait exploité l'Europe et les deux Amériques ; ce qui ne nous empêche pas de constater que bon nombre de ces pastiches sont prodigieusement réussis et que l'exposition, dans son ensemble, est des plus originales, en supposant que la perfection, dans l'imitation, devienne une originalité.

En résumé, si nous n'étions convaincu de la bonne foi de M. Van de Kerkhove père, nous verrions dans cette exhibition le jeu d'un homme d'esprit qui s'amuse à mystifier le monde artistique, comme jadis un agathopède bien connu mystifia le monde savant par l'invention plaisante de la bibliothèque du comte de Fortsas, à Binche, en Hainaut.

La Gironde (France), 10 *mars* 1875.

—

Frédéric Van de Kerkhove.

—

C'est un enfant de dix ans et demi, mort dernièrement à Bruges, dont le monde artiste se préoccupe beaucoup en Belgique.

Cet enfant, un des exemples les plus extraordinaires de précocité, laisse un nombre considérable de petits tableaux, dont l'exécution révèle un si réel instinct de l'art et une si grande habileté, que les amateurs de peinture, en les examinant, sont plongés dans une profonde stupéfaction.

Les procédés, les roueries du métier, la dextérité de pinceau, qui ne s'acquièrent que par des années d'études, Frédéric Van de Kerkhove les possédait comme un maître.

Ses œuvres sont exposées actuellement au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles. Ce sont des paysages de très petites di-

mensions, dessinés avec une finesse extrême et peints dans des tonalités grises et mélancoliques qui révèlent néanmoins une profonde entente de la couleur : des soleils couchants vaporeux, des aurores brumeuses, des après-midi pluvieuses et tristes, mais jamais de ciel d'azur, de midi radieux, ni de lumière joyeuse. Il semble que cette jeune âme, qui ne devait pas atteindre au midi de la vie, ait entrevu la nature à travers un voile crépusculaire.

Frédéric Van de Kerkhove était un enfant maladif, dont l'esprit se développait d'une façon anormale, au préjudice du corps. Dédaignant les jeux de son âge, il était triste d'ordinaire et méditait longuement en contemplant les tableaux dont est tapissée la maison de son père. Le père du jeune artiste est peintre; on peut, par cette circonstance, s'expliquer jusqu'à un certain point comment l'enfant s'est approprié d'une façon si surprenante les procédés de la peinture dont il voyait sans cesse sous ses yeux l'application. Dès l'âge de six ans, dit M. Siret dans la notice biographique qu'il a écrite sur l'enfant prodige, Frédéric Van de Kerkhove avait pour jouets des crayons , des pinceaux, une palette. Tout lui était surface à couvrir de barbouillage; il traçait partout des objets dont les formes étaient souvent peu compréhensibles. A sept ans, il avait fait des progrès sensibles, ses cahiers de classe se couvraient de maisons et d'arbres, il priait son père de lui dessiner des petits paysages qu'il s'amusait ensuite à colorier, ou bien il reproduisait en peinture des paysages gravés à l'eau-forte. A peine avait-il atteint sa huitième année, que son père renonça à l'envoyer à l'école à cause de la débilité de sa santé. Il l'installa dans son atelier, lui donnant un petit chevalet à côté du sien.

C'est alors que le jeune peintre, doué d'une merveilleuse faculté d'assimilation, fit de rapides progrès et exécuta les charmants paysages qui font aujourd'hui l'admiration du public.

Jamais ce précoce artiste n'interpréta directement la nature ni même ne la reproduisit de souvenir. Il cherchait ses inspirations dans les œuvres de certains maîtres devant lesquelles il passait de longues heures contemplatives. L'influence d'un paysage de Corot qui le frappa spécialement, se retrouve dans quelques-uns de ses tableaux.

Il paraît que l'on exposera bientôt à Paris l'œuvre de cet artiste mort avant d'être un homme, et qui pourtant a conquis une place parmi les hommes illustres.

De koophandel, *d'Anvers*, 11 *mars* 1875.

—

Exposition au cercle.

—

La question van de kerkhove.

—

Les tableautins du jeune Fritz Van de Kerkhove sont exposés depuis dimanche dernier au *Cercle Artistique*. Plusieurs de nos lecteurs ont donc pu se convaincre que nous n'exagérons pas, en attribuant à ces tableautins le plus haut intérêt. Il est incontestable, sans doute, qu'ils renferment réellement des qualités surprenantes, sous le rapport du coloris, et qu'étant l'œuvre d'un enfant de dix ans ils méritent l'admiration.

Il y en a, qui, s'ils n'égalent pas les œuvres des plus grands maîtres anciens ou contemporains, au moins les rappellent.

Sont-ils effectivement l'œuvre d'un enfant? Voilà une question qui donne lieu à bien des débats. Tandis que les uns répondent à la question par un oui énergique, les autres soutiennent, avec non moins de fermeté, qu'il ne peut être question d'un enfant. De là la question Van de Kerkhove, qui divise depuis quelques semaines le monde artistique, et qui, croyons-nous, ne sera pas de sitôt résolue.

Comme on le sait, ce fut M. Siret, directeur du *Journal des Beaux-Arts*, qui fixa le premier l'attention sur le jeune Fritz et ses œuvres. On comprend que M. Siret continue de défendre sa thèse, en considérant tous les panneautins comme l'œuvre du jeune artiste et qu'il les trouve plus beaux encore qu'ils le sont en réalité. Mais il est naturel aussi que ses assertions, qui ne sont pas toujours exemptes d'exagération, rencontrent des contestations de la part de quelques-uns. La dernière séance de la classe des Beaux-Arts de l'Académie en est la preuve.

Dans cette séance ont surgi de vives réclamations au sujet du rapport publié dans le *Bulletin officiel* de l'Académie, et dans lequel il est question des œuvres du jeune Van de Kerkhove. Voici comment s'exprime le Bulletin :

« M. Siret présente à la classe une vingtaine de tableautins du jeune Fritz, peints avec une assurance et un talent qui émeuvent vivement l'assemblée, et provoquent un enthousiasme

qu'elle n'hésite pas à exprimer, en émettant le vœu, sur la proposition de MM. Alvin et Fétis, que ces œuvres soient exposées publiquement à Bruxelles. »

Des protestations énergiques s'élevèrent contre ces paroles : d'abord de la part de M. Balat, directeur de la classe, qui déclare que l'Académie a refusé, au contraire, de prendre l'exposition des tableautins sous son patronage ; ensuite de la part de M. Fétis, qui déclare qu'il n'a jamais songé à demander l'exposition dans ces conditions. Aussi n'a-t-il jamais songé à appeler le jeune Van de Kerkhove « un génie trop tôt enlevé à l'art et au pays. »

Il paraît en somme que la note discutée avait été rédigée par M. Siret lui-même, et publiée par erreur (1) dans le bulletin. On a décidé qu'il serait rédigé un nouveau rapport, dans lequel, au contraire, il serait dit que l'Académie a refusé de prendre l'exposition des œuvres du jeune Van de Kerkhove sous son patronage et où ne figureraient pas les expressions : *Vive émotion, enthousiasme, génie enlevé à l'art et au pays.*

Faut-il conclure de cette décision de l'Académie que la classe des beaux-arts n'estime pas comme beaux les tableautins de Fritz ! Nullement. Elle signifie seulement que M. Siret, dans l'intérêt de sa cause, s'est rendu coupable de trop de zèle, comme ailleurs aussi il a donné lieu par trop de zèle à des contestations inutiles.

Parmi les personnes, qui ne sont pas d'accord avec M. Siret et les autres admirateurs des panneautins, nous nommerons M. Rousseau, professeur d'esthétique à notre Académie. Cet artiste n'hésite pas à avouer ses doutes à l'égard de ces tableautins. D'après lui, la disposition mélancolique qu'on y rencontre est le résultat des tons sombres et des fusions de gris pour lesquels le peintre semble avoir une prédilection. Il croit que l'enfant doit avoir travaillé d'après des gravures, ou même d'après des tableaux. De 1870 à 1873 aucun progrès n'est apparent. Les panneautins de la première de ces années sont aussi méritants que ceux de la dernière. La technique n'est nullement celle d'un enfant, et dans quelques-uns d'entre eux, deux mains sont évi-

(1) Il n'y a pas eu erreur : cette note a été rédigée par moi à la demande du Secrétaire perpétuel. Ainsi qu'il est d'usage à l'Académie et dans tous les corps délibérants où il n'y a pas de sténographie, c'est le membre initiateur ou proposant qui rédige le passage du procès-verbal relatif à la question soulevée par ce même membre. *Ma note a été lue et approuvée par tous les membres présents au nombre desquels se trouvaient MM. Balat et Fétis.* Dans la *troisième partie* le lecteur trouvera le compte rendu exact de cet épisode.

Ad. S.

dentes.. M. Rousseau rapporte en outre la pensée des négateurs, qui affirment que M. Van de Kerkhove, père, peintre comme on le sait, « aurait donné à toutes les vues le contour et l'accent qui les déterminent et les achèvent. »

Nous avons voulu communiquer l'appréciation du professeur d'esthétique de notre Académie, parceque c'est un homme d'une autorité reconnue. Partageons-nous son sentiment? Nous aimons mieux ne pas répondre à cette question. Par tout ce que nous avons vu et entendu, non-seulement ces jours derniers, mais aussi auparavant, et bien avant que les tableautins de Fritz Van de Kerkhove ne fussent exposés, nous avons acquis la conviction qu'une enquête sérieuse et consciencieuse peut seule faire jaillir la lumière désirable. Nous nous rangeons du reste du côté de ceux qui demandent cet examen et désirent qu'il soit conduit, sans retard, par des hommes capables et sans parti-pris.

En attendant, il est positif que le plus grand nombre des tableautins exposés au *Cercle* sont charmants, et que quelques-uns méritent même le nom de chef-d'œuvre. S'il est vrai qu'ils sont l'œuvre d'un enfant de dix ans, nous affirmons que cet enfant est un enfant prodige. Chacun sait qu'à différentes époques des enfants semblables ont vécu. Mozart composait de la musique à un âge où d'autres enfants commencent à peine à lire. Le même cas n'a-t-il pas eu lieu pour Haendel-Gassendi qui étudiait l'astronomie à l'âge de sept ans, et Le Tasse faisait des vers italiens, latins et grecs au même âge. A l'âge de treize ans, Michel-Ange corrigeait les dessins de ses maîtres Dominiquino et Ghirlandajo ; et, au commencement du dernier siècle, vivait à Lubeck, Christian Heinksen, un enfant de quatre ans, qui parlait quatre langues, et passait pour un grand savant dans l'histoire et la géographie.

(*Traduit du flamand*).

JOURNAL DES BEAUX-ARTS, 13 *mars* 1875.

—

Cher et excellent ami,

Permettez-moi de vous exprimer ma pensée sur l'enfant de génie auquel vous avez récemment consacré une notice biographique, et que, le premier, vous avez révélé au monde des arts. Ce fut, il y a quelques jours, au moment où s'éteignaient les

derniers échos de l'admiration publique sur la tombe de Frédéric Van de Kerkhove, que je pus me rendre à l'exposition du Cercle artistique. L'impression a dépassé mon attente. L'œuvre est saisissante d'harmonie, de distinction et me semble sortie du sanctuaire même de l'âme. Par une heureuse concordance, j'ai vu exprimer dans votre étude et dans celle de M. Camille Lemonnier, la plupart de mes sentiments sur ces merveilleuses peintures. Les analyser à mon tour serait de la prétention, et parfaitement superflu. Aussi ne voudrais-je y revenir que pour répondre à quelques observations qu'a suggérées chez plusieurs l'éclosion si rapide de ce génie précoce. Avant de réfuter l'opinion de ceux qui mettent en doute qu'un enfant puisse arriver à une telle dextérité, peut-être n'est-il pas inutile d'émettre mes réflexions sur ce phénomène spirituel. L'inspiration et l'habileté me semblent admissibles chez l'enfant si l'on veut bien tenir compte du rôle que jouent en lui la matière, l'esprit infini et l'observation.

L'enfant paraît au jour bien ou mal conformé; selon les métamorphoses antécédentes, c'est un instrument plus ou moins bien construit. Si les cordes sont mal tendues, le souffle de la vie universelle n'y peut produire que des sons discordants. Si, au contraire, il y a perfection d'organisme, l'enfant peut recevoir, de par sa nature, l'inspiration créatrice. Il y est apte sans y avoir de droit : la grâce de Dieu en décide. Et il faut encore que l'observation du monde externe s'ajoute à ce trésor natif. Ce terme *observer* marque d'ailleurs trop d'étroitesse de vues; l'enfant inspiré *contemple*, et c'est pour ainsi dire à son insu que se produisent les détails dans l'harmonie générale de ses créations. Et non-seulement il a l'amour de la vie universelle, mais aussi l'habileté, la dextérité innées, l'idée se fondant dans le mouvement instinctif qui doit la représenter. Comme l'aiguille aimantée se tourne sûrement vers le nord, comme l'abeille dirige instinctivement son vol vers les fleurs aux sucs nourriciers, comme l'oiseau émigrant fuit les frimas pour s'abattre dans les contrées sereines, comme le pigeon revole des lointains parages au colombier, ainsi du fond des abîmes de la matière, l'âme inspirée se tourne vers la beauté et la vérité, et s'y précipite d'un mouvement sûr.

Ne nous étonnons donc jamais de l'apparition de ces génies à la fois naturels et divins, qui semblent échapper aux prises de la science expérimentale. Les génies sont de divers ordres; Pascal avait pour objectif la vérité mathématique. Il était pos-

sédé de l'amour abstrait du nombre. Mozart était épris de l'éternelle harmonie, de même que de Kerkhove; l'un s'exprimait par le bruit, l'autre par la couleur. Ces génies divers, qui concourent au même but, sont à des points différents de la vie.

Le domaine de l'abstraction philosophique est supérieur. On est dans l'idée pure, représentée par le sentiment d'éternité. La région des contours et des couleurs en est comme le vêtement. Elle se représente par le sentiment d'harmonie universelle. La gradation est couleur, forme, esprit.

L'étonnement doit donc être moindre devant l'œuvre de Frédéric Van de Kerkhove, que devant la découverte de la proposition d'Euclide par Blaise Pascal. Le génie de la nuance est plus naturel, plus instinctif. Comme je l'ai dit, il peut comporter la dextérité. L'habileté sort de la sensation même, reçue par un génie créateur. L'enfant serait-il d'ailleurs génie s'il n'était habile? Qu'est-ce qui nous révèle qu'il est génie, sinon son habileté même.

D'autre part, l'inspiration est plus admissible chez l'enfant que chez l'adolescent. Il est plus pur, plus près de Dieu, la voix de la nature n'ayant pas encore étouffé celle de l'esprit infini; il est plus consciencieux, l'opinion publique ne le préoccupant point. Les anciens représentaient le génie sous la forme d'un enfant aîlé avec une flamme sur le front. Pourquoi un frêle enfant, dans une existence solitaire et contemplative, dans ce calme profond si favorable à l'intuition, ne pourrait-il être pénétré du sentiment de la vie illimitée et la reproduire dans son éternelle grandeur? Il ne faut qu'un petit fragment de glace pour réverbérer la voûte du ciel. Un regard clair, appliqué à une étroite ouverture, peut découvrir l'espace.

Je le sais, plus d'un grand artiste dont la vie s'est consumée dans l'étude, en voyant une telle science de composition chez un enfant, se refusera à admettre qu'elle soit d'inspiration. Un si grand privilége, accordé à une créature, désoriente. Jugeant d'après leur propre organisation, beaucoup chercheront la main exercée qui a pu guider, ou du moins soutenir celle du jeune peintre. N'étant pas pénétrés de la puissance de l'idéal, ils ne voudront pas attribuer à un être entrant dans la vie ce talent transcendant. A quelques-uns, peu favorisés du côté de l'âme, qui n'en devinent pas les merveilleuses facultés et qui estiment que l'homme n'obtient la gloire que par volonté persévérante, il déplaira de voir l'esprit éternel venir jouer un aussi grand rôle ici-bas.

Leur critique découle de leur philosophie même.

On se demande si l'enfant ne s'est pas inspiré aux peintures des maîtres qu'il avait sous les yeux dans la maison paternelle. On ne peut le nier. Le génie est originel, mais n'a jamais d'indépendance absolue, il a ses attaches au monde extérieur. Rien ne se produit de rien ; il y a solidarité entre tous les phénomènes de la vie ; toutefois il arrive que parfois les conséquences semblent en disproportion avec les causes. Quelques étincelles peuvent allumer un vaste incendie.

J'entends dire qu'il y a dans l'œuvre du jeune peintre, dont nous déplorons la mort prématurée, une monotonie qui laisse en l'âme une impression attristante. On sortirait comme d'un songe maladif après avoir contemplé ces petits tableaux, et cela viendrait de ce que l'artiste, perdu dans ses rêves, n'aurait pas observé scrupuleusement les détails du monde naturel. Mais cela même prouve la sincérité, l'inspiration de l'œuvre. Voudrait-on douer un enfant de neuf ans d'une science de la réalité que les années seules peuvent donner. Voilà où serait l'incompréhensible ! L'enfant peintre inspiré et enthousiasmé, bien différent des autres enfants qui sont attentifs au détail des choses, vit dans la profondeur de la vie infinie. Il contemple de loin, de haut, d'ensemble. C'est du fond de son âme vierge, parcelle de Dieu plus ou moins altérée, et comme à travers un voile transparent qui a la teinte de sa propre nature, qu'il contemple la création et la reproduit dans sa vague étendue. La monotonie, la tristesse de ses œuvres montrent l'individualité du génie précoce et la grandeur de la pensée qui l'inspirait. Tout objet majestueux attriste, et il n'est pas de sentiment profond que n'accompagne la mélancolie.

Votre bien dévoué
O. PIRMEZ.

LA CHRONIQUE, 13 *mars* 1875.

—

FRITZ VAN DE KERKHOVE.

Tous les journalistes de Belgique qui ont quelque prétention à la critique d'art ont publié leur opinion sur la « question » Van de Kerkhove. Le Cercle artistique de Bruxelles a été le

champ clos des luttes les plus vives et les plus passionnées sur le peintre phénomène. Si bien que M. Van de Kerkhove père s'est cru obligé d'entrer « dans la danse » et d'écrire trois lettres sur la question, une à la *Meuse,* deux à l'*Echo du Parlement.*

Les disputes ont porté sur ce point : l'enfant mort avant onze ans a-t-il pu produire cette masse de tableaux, dont bon nombre sont charmants? Les a-t-il faits lui-même, sans aide? Les incrédules étaient et sont encore plus nombreux que les croyants.

* * *

Ce qui donne en quelque sorte raison aux incrédules, c'est l'adresse extraordinaire de l'enfant, l'harmonie de ses effets, la relation des tons entre eux et entre les éléments qui composent les tableaux, l'unité de chacune des œuvres produites, qui semblent véritablement être le résultat d'un esprit mûr et d'une volonté extraordinaire.

Qu'est-ce que cela prouve?

Absolument rien contre le génie précoce, ou si vous voulez, la faculté particulière que possédait l'enfant; beaucoup contre les facultés des peintres médiocres.

Le phénomène n'est pas contre nature, et je ne vois pas pourquoi on se regimbe tant contre celui-ci.

Pourquoi le jeune Frttz ne serait-il pas pour la Belgique, en 1862 (date de sa naissance), ce que Pic de la Mirandole a été pour l'Italie en 1463?

L'incrédulité est une fort bonne chose; mais il ne faut cependant pas être incrédule au point de nier ce qu'on voit.

Or, on a vu au Cercle 160 tableaux du jeune peintre brugeois, et il n'y a pas à nier qu'il avait un vrai talent, très-fin, très-primesautier.

* * *

— Bon! disent les incrédules, mais si ce n'est pas lui qui les a faits!

— Si ce n'est lui, c'est donc un autre.

— Sans doute.

— Quel autre? Pourquoi cet autre, à qui on dit depuis six mois qu'il a un grand talent, ne se produit-il pas? Depuis la mort de l'enfant, d'autres tableaux ayant le même caractère ont-ils été produits?

— Mais si c'est le père!

— Justement : ce n'est pas le père, puisqu'il affirme, publiquement, que c'est l'enfant.

— Dire n'est pas assez ; on affirme ce qu'on veut.

*
* *

Voici mon avis :

L'enfant a peint pendant plus de trois ans. L'a-t-on vu peindre? Ou bien a-t-il couvert de couleurs harmonieuses cinq ou six cents panneaux dans le plus profond secret? Ou bien le père — ou tel autre peintre — a-t-il eu la pensée, vers 1870, de peindre ces 500 tableaux, en se disant : — Quand Fritz sera mort, je dirai que c'est lui qui a exécuté ces petites œuvres délicates, et j'aurai un grand succès anonyme.

Tâchons de résoudre ces questions. A-t-on vu peindre l'enfant?

Le père affirme sur l'honneur. On dit que ce n'est pas assez! Bien.

Si ce n'est l'enfant, c'est le père, ou quelque autre. Ayant ce talent-là, croyez-vous qu'un homme au monde soit capable de travailler mystérieurement, dans l'intention d'exploiter plus tard l'âge d'un enfant *et sa mort?*

Qu'oppose-t-on à cela? Rien — que l'incrédulité la plus tenace et la moins réfléchie.

Je cherche la vérité, et je la trouve, sans répugnance aucune, dans l'idée de phénomène. Le phénomène admis, tout s'explique. J'ai dit la même chose dans mon premier article. Il ne s'agit pas ici d'un miracle, entendons-nous bien : un phénomène est une sorte d'exubérance des forces naturelles, une efflorescence de la pensée, une puissance qui tout à coup se développe sans pour ainsi dire avoir été cultivée. Il y a des exemples nombreux de phénomènes quelconques. Fritz est le dernier venu, voilà tout.

*
* *

— Oui, disent les peintres, mais la peinture est un art dont la technique est plus difficile à acquérir que tout autre ; on conçoit Pic de la Mirandole grand poète à 10 ans, et Mondeux grand calculateur à l'âge où l'on joue aux billes.

« Mais on ne conçoit pas un peintre de 10 ans, ayant tous les procédés, toutes les délicatesses, toutes les roueries du métier, comme s'il avait 30 ans. »

Les peintres, en cette affaire, me paraissent aussi peintres que M. Josse était orfèvre.

L'incrédulité pure, la critique appliquée dans les cas ordinaires ne signifient rien en cette question. Nous avons affaire à un cerveau pour ainsi dire d'une autre nature que le nôtre, en ce sens que la puissance cérébrale s'y est développée sous l'action d'une maladie, comme une plante sous l'action de la chaleur et de l'humidité de la serre, éléments créés et factices.

*
* *

On a été aussi un peu trop loin dans l'enthousiasme, comme on va maintenant trop loin dans la protestation.

Les petits tableaux de Fritz Van de Kerkhove sont charmants; quelques-uns, d'une délicatesse infinie, pourraient être signés par un maître. Mais le grand nombre, en réalité, ne dépasse pas une bonne moyenne.

Ce qui me frappe dans l'ensemble de ces œuvres, c'est leur homogénéité. Il n'y en a pas deux qui se ressemblent réellement, et toutes ont un ensemble de tons vraiment remarquable. Elles sont venues à l'état de perfection harmonique : toutes ont l'aspect le plus doux, et, si l'on peut dire cela d'un paysage, le plus chaste.

Mais, si l'on plaçait à côté de ces œuvres délicieuses, de vrais tableaux de peintres mûrs, de beaux Rousseau, un Troyon de premier ordre, un Daubigny, un Boulanger, un Baron, un Clays, un Hymans, un Bouvier, etc., etc., le pauvre Fritz verrait sa gloire diminuer tout de suite et il reprendrait une place plus modeste dans l'échelle des peintres.

*
* *

Tel qu'est cet œuvre, il est déjà bien assez stupéfiant sans en exagérer la beauté.

Pour moi, n'ayant entendu produire *aucunes* bonnes raisons contre son authenticité, et ne connaissant point d'artiste qui se fût donné la peine de créer ce petit monde-là, je crois l'affirmation du père, parceque la supercherie serait trop odieuse, construite sur un sentiment comme l'amour paternel.

Quand on m'aura *prouvé* que les tableaux ne sont pas de l'enfant, je m'en prendrai au père et je lui ferai payer cher sa déloyauté.

JACQUES.

*
* *

P. S. Dans sa dernière lettre à l'*Echo du Parlement*, M. Van de Kerkhove demande, supplie qu'on fasse une enquête, et une

enquête sérieuse, sur la réalité du travail de son fils. Il est évident que les éléments de cette enquête ne manquent pas à Bruges, et la question vaut la peine d'être élucidée.

Que deux incrédules et deux croyants se donnent donc la mission de tirer au clair le phénomène ou la supercherie : il y a là une question de dignité et de véracité qu'on ne peut réellement pas laisser en suspens.

J.

*
* *

2e P. S. — L'affaire se complique. M. Siret rentre dans l'arène et noircit quelques feuillets de papier en faveur du jeune Van de Kerkhove : Une première lettre à l'*Echo de Bruxelles*, d'un ton de mauvaise humeur et d'un style peu académique ; une seconde lettre à l'*Echo du Parlement* du même M. Siret, mieux rédigée et plus significative. Comme M. Van de Kerkhove père, M. Siret conclut en demandant une enquête à faire à Bruges.

Troisième lettre, enfin, d'un abonné de l'*Echo*, qui se donne une peine du diable pour débrouiller la question, et qui n'arrive qu'à l'obscurcir.

Une enquête donc, pour l'amour de la vérité, et tout de suite ! M. Van de Kerkhove la demande, M. Siret la désire, M. Rousseau l'accepte, le public est haletant : tâchons que l'exposition des tableaux de Fritz Van de Kerkhove ne soit pas le point de départ d'une scie d'atelier.

J.

TROISIÈME PARTIE.

SOMMAIRE : Articles de journaux et de revues. — Lettres. — Documents. — Procès-verbaux. — Enquêtes. — Certificats — Attestations. — Rapport du Willems-Fonds. — Commentaires et annotations.

La troisième partie de ce volume renferme les pièces nécessaires pour apprécier, dans toutes ses phases et sous toutes ses formes, la marche qu'ont voulu imposer à l'opinion publique quelques écrivains dont le mobile paraît avoir été — s'il faut en croire certains journaux et des rumeurs plus ou moins publiques — puisé dans des considérations personnelles complètement étrangères à la question Van de Kerkhove. Il semblerait même acquis que l'Enfant de Bruges qui aurait dû être une cause d'orgueil national, qui allait donner à notre école flamande moderne un éclat particulier, que ce météore enfin, qui avait brillé dans le ciel de l'art avec une si courte mais si puissante intensité, devait absolument disparaître de la scène pour faire place à des calculs intéressés. Ces calculs devaient conduire, à un but nettement indiqué, quelques spécialités travaillées de désirs dont l'assouvissement pouvait être compromis par la révélation à laquelle notre nom se trouvait attaché par hasard !

C'est à ne pas croire ! Malheureusement pour nos adversaires, quelques organes indiscrets que l'on va

connaître, ont affirmé le fait ; quelques partisans maladroits ont laissé percer le bout de l'oreille. D'autres renseignements qui ne seront sans doute jamais du domaine de la publicité, ont aussi jeté leur triste clarté sur ces misérables détails et autorisent aujourd'hui à ne plus conserver aucun doute sur le point de départ de la bataille engagée autour du pauvre enfant. Bataille odieuse, car pour arriver à la gagner, il fallait arracher à la patrie Frédéric Van de Kerkhove et chercher à l'écraser sous le mépris public. Comme on le verra, tous les moyens ont été employés par ses ennemis. Tour à tour, des enquêtes basées uniquement sur des appréciations personnelles dues à des hommes dont plusieurs n'avaient jamais mis le pied dans la maison Van de Kerkhove ou jamais *vu* un seul tableautin de Fritz — des conversations répétées et devenues de véritables cancans, imprimées à l'insu même et au grand déplaisir de ceux qui les avaient tenues — des affirmations contraires à des déclarations librement faites à une époque où la controverse n'existait pas, arrachées à des malheureux, on ignore par quels moyens. Puis quand ils ont vu que la discussion les condamnait, ils ont voulu l'étouffer. Après les menaces, après la pression, après la trahison d'une généreuse amitié, sont venues les insinuations de mystification, de supercherie, de spéculation. On a été jusqu'au bout dans l'énoncé des soupçons. Refusant de croire à l'honneur du père, niant les aptitudes d'artistes célèbres et de spécialités reconnues, on a exigé des constatations, des certificats : on en demandait quelques-uns, on en a produit cent. Parmi les témoins sont venus des hommes, types d'honneur, des notoriétés sociales de tous genres, affirmer qu'ils avaient vu l'enfant travailler, non pas une fois mais cinquante fois, cent fois... Et puis voici que tout à coup la petite

sœur de Fritz se révèle, après la mort de son frère et sous l'influence de l'indignation que la croisade organisée soulève en elle. Son talent est moins personnel peut-être mais identiquement semblable, comme procédé, à celui de son frère mort. Sait-on ce qui a eu lieu à la suite de ces foudroyantes conclusions? On a fait semblant de ne pas entendre, de ne pas voir. Et quand, justement ému et indigné, nous avons forcé nos ennemis, sinon à s'avouer vaincus, du moins à reconnaître la vérité là où elle éclatait, sait-on quelle a été leur conduite?

Les uns ont haussé les épaules en criant à la lassitude.

Les autres se sont tus.

Maintenant, que la patrie et la postérité les jugent.

JOURNAL DE BRUGES, 20 *février* 1875.

—

M. Van de Kerkhove, le père de l'enfant prodige dont tout le pays s'occupe en ce moment, vient d'adresser la lettre suivante à *la Meuse*. Comme nous avons reproduit la correspondance de ce journal, où il était question du jeune Fritz, M. Van de Kerkhove nous prie d'insérer également sa réponse. La voici :

Bruges, le 19 février 1875.

Monsieur le Rédacteur de *la Meuse*,

Le *Journal de Bruges* reproduit une correspondance adressée de Bruxelles à *la Meuse* et copiée par *la Belgique* du 15 février, dans laquelle il est dit, que des personnes qui ont connu notre pauvre enfant dont les œuvres sont exposées en ce moment au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, était hydrocéphale et qu'on n'a jamais pu lui apprendre à lire ni à écrire. Ces

personnes ont induit le correspondant en erreur et n'ont jamais connu Fritz. Il aimait certainement beaucoup plus à s'occuper de ses panneautins que d'aller à l'école, mais il lisait fort bien et soignait son écriture aussi bien que ses petits tableaux ; il a même remporté des prix à l'école moyenne de la ville. Le directeur de cette école, M. Mouzon, m'a dit un jour que si nous avions pu le conserver, Fritz serait devenu un homme fort remarquable. Permettez-moi aussi, Monsieur, de relever une autre petite erreur : il ne peignait pas avec un vieux couteau à palette, mais bien avec un couteau très mince et très flexible ; il s'aidait aussi d'un petit canif pour ses reflets dans l'eau et ses petits arbres blancs.

Je profite de l'occasion, Monsieur, pour déclarer sur l'honneur que jamais, sauf la petite silhouette peinte par moi, comme souvenir de notre enfant, quelques minuscules réparations d'écaillures accidentelles et la signature, (le pauvre Fritz n'ayant jamais songé à signer quoi que ce fût) tout est absolument du cher mort. Tout ce que M. Siret a écrit est de la plus exacte vérité. J'espère que vous voudrez bien insérer cette lettre dans votre estimable journal.

Recevez Monsieur, pour ce que votre article a de bienveillant pour notre cher enfant, l'assurance de toute ma considération.

J. Van de Kerkhove, fils.

Echo du Parlement, 22 *février* 1875.

—

CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

EXPOSITION VAN DE KERKHOVE.

Nous arrivons tard pour parler d'une exhibition qui a mis tout Bruxelles en émoi. Nous avons été curieux de recueillir au préalable tous les avis.

La question est celle-ci :

Fritz Van de Kerkhove — ce paysagiste prodige, mort à dix ans

et onze mois, en laissant 600 tableaux — Fritz Van de Kerkhove a-t-il été, comme on l'appelle, le Pic de la Mirandole de l'art? Fût-il devenu tout au moins, comme on l'assure, le plus grand des paysagistes contemporains?

La foule acclame. La presse, à peu d'exceptions, fait chorus.

Mais l'Académie de Belgique, dit-on, consultée la première, ne s'est pas prononcée et aurait même refusé de prendre l'exposition de l'artiste prodige sous son patronage. La grande majorité des peintres, d'un autre côté, formule des doutes, fait des réserves.

Pour notre part nous avouons que tout considéré, tout lu, tout écouté, nous sommes loin d'être convaincu.

Supposons un moment que le prodige affirmé soit prouvé. Il mériterait l'attention des savants au moins autant que celle des artistes, car il n'aurait pas de précédents. Lulli, Rameau, Mozart ont été des artistes d'une merveilleuse précocité, mais seulement comme *exécutants;* on n'a pas conservé un seule composition de leur enfance qui ait une valeur sérieuse. Ainsi des enfants prodiges de la peinture. Quels sont donc les chefs-d'œuvre que Van Dyck, Paul Potter, Canova, Pierre de Cortone, Raphaël ont produits à dix ans, et même à dix-sept? L'œuvre, en tant que création originale, n'est pas un don de l'enfant. Il imite, il refait, il ne fait pas. Et les enfants-prodiges eux mêmes n'échappent pas à cette loi commune.

Mais que faites-vous, me dira-t-on, du Raphaël enfant du Louvre? Tout le monde connaît ce chef-d'œuvre, vulgarisé par la gravure. Un blond adolescent, accoudé à quelque fenêtre, vous regarde en rêvant, la tête appuyée sur sa main droite. Cette tête charmante, et qui reste dans l'imagination comme une vision poétique, rappelle les traits connus de Raphaël, elle est peinte dans sa manière; elle est donc de lui et c'est lui! Double supposition qui implique, par malheur, une contradiction. Que cette belle tête blonde soit de Raphaël, on peut l'admettre; mais alors elle ne saurait représenter Raphaël à quinze ans, car elle est de sa troisième manière, c'est-à-dire de Raphaël à trente.

Voilà donc *a priori*, et en l'absence de tout précédent, de graves raisons de n'accueillir les chefs-d'œuvre annoncés que sous bénéfice d'inventaire, si sympathique que soit naturellement l'œuvre d'un enfant mort avant d'être un homme, si honorables que soient les patronages à l'ombre desquels elle se présente.

L'analyse des tableaux, nous devons le dire, n'a fait que renforcer nos doutes.

J'accorde volontiers que l'œuvre du jeune Van de Kerkhove soit, sinon supérieure, du moins remarquable et d'un vif intérêt. La condition *sine quâ non* de la maestria artistique lui manque : L'honorable biographe de l'Enfant-Prodige, M. Siret, en convient lui-même implicitement, quand il rapporte qu'un peintre distingué, M. Richter, a pris ces paysages pour une série d'esquisses inédites de Théodore Rousseau. D'autres rappellent Corot; d'autres Van Goyen. Somme toute, des aspects connus.

Mais les qualités abondent. On a parlé du profond sentiment de ces petits tableaux, empreints pour la plupart d'une tristesse pénétrante. Mais cette impression résulte pour beaucoup des harmonies grises et des notes sombres où se complaît l'auteur. Une qualité qui frappera davantage les artistes dans ces peintures, c'est le style. La ligne de ces petits paysages, brossés pour la plupart sur des panneaux de boîtes à cigares, est toujours grande; tous les sites sont d'une belle ordonnance, d'un caractère remarquable. La palette du peintre n'est pas personnelle, ai-je dit; non, mais ses harmonies sont toujours fines et distinguées. Quant à son exécution, elle est étonnante de fermeté et d'esprit, ou plutôt d'adresse.

Mais ces éloges ne vont pas sans de graves restrictions. Et ces restrictions, je les trouve dans les déclarations même des admirateurs de l'enfant prodige.

« Il ne paraît pas, dit l'un d'eux, qu'il ait été dessiner et peindre dans la campagne ou qu'il l'ait seulement contemplée en observateur attentif, ainsi que Claude Lorrain, se fiant à sa mémoire pour en tracer ensuite un portrait exact. Il se bornait à copier, en partie d'instinct et en partie d'après des tableaux qu'il avait constamment sous les yeux, des sites empruntés aux gravures qui furent les premiers instruments de son éducation artistique. »

Ainsi la composition des tableaux du jeune Van de Kerkhove est empruntée à des gravures? Que deviennent dès lors les qualités que nous y constations tout à l'heure, le style, la ligne, l'ordonnance? Rien de tout cela ne serait plus la propriété de l'artiste-enfant. Et notons que les gravures fournissent non-seulement l'arrangement, la silhouette, le caractère, mais encore la distribution de la lumière et de l'ombre, c'est-à-dire l'effet, l'expression elle-même.

De même, c'était à des tableaux qu'il empruntait ces harmonies délicates qui charment dans ces petits panneaux.

Voilà, on en conviendra, un double aveu fait pour diminuer

singulièrement la portée du phénomène autour duquel il s'est fait tant de bruit! Ainsi toutes ces qualités de l'artiste-enfant, le style, l'ordonnance, le caractère, l'effet, la gamme du ton même, ces qualités qui sont les meilleures de son œuvre et les plus difficiles que comporte son art, ne sont que des qualités d'emprunt? Mais alors que lui reste-t-il donc!

L'exécution. Véritablement ce n'est plus assez pour traiter l'enfant-peintre d'artiste de génie. D'autant plus qu'ici encore il y a plus d'une réserve à faire.

Cette exécution étonne surtout par cette particularité qu'elle ne ressemble en rien au faire d'un enfant. Les prôneurs eux-mêmes en conviennent.

Et d'abord pas l'ombre de naïveté. C'est même tout le contraire. Ces tableautins résument tous les trucs, toutes les ficelles du métier.

Le panneau ne paraît avoir reçu que la préparation sommaire d'une couche de blanc. L'auteur doit-il égayer ses lointains de quelques arbres? La pointe du canif trace deux ou trois égratignures sur les fonds estompés, et voilà des bouleaux dans la brume.

A l'avant-plan les terrains sont faits parfois par le même artifice. C'est le grattoir qui enlève ça et là la couche de blanc préparatoire et laisse voir le ton brun du panneau.

Les miroitements de l'eau, autres coups de grattoir rapides et spirituels dans des teintes étendues souvent avec le doigt.

Les ciels sont truellés au couteau à palette,procédé qui émaille la peinture et rend le ton plus léger et plus aérien.

Les légères déchiquetures du feuillage sur le ciel — ce désespoir des paysagistes qui ne savent pas les copier sans les alourdir — n'embarrassent pas davantage le jeune Van de Kerkhove. Un bout de chiffon est imbibé dans le ton voulu. Quelques applications légères et rapides de ce tampon sur le ciel, c'est fait.

Mais cette absence absolue de naïveté dans le faire, ces roueries d'exécutant, connues des vieux praticiens, mais si surprenantes chez un artiste de dix ans, ce n'est rien encore. Ce qui est plus singulier chez cet enfant, et surtout chez ce malade — car sa vie, d'après son biographe, n'aurait été qu'un long martyre — c'est l'absence de toute faiblesse. Aucune défaillance; partout cette sûreté d'exécution qu'on ne possède que dans la maturité du talent lorsque l'artiste, sachant enfin son art par cœur, rompu à toutes les difficultés, en arrive à créer comme on fabrique, d'une façon quasi mécanique, par des procédés imman-

quables. Pas même l'ombre d'une inégalité. Les tableaux de 1870 sont aussi forts que ceux de 1873, et l'auteur y est déjà en possession de tous ses moyens. Ce peintre-enfant, on ne le voit même pas se développer et grandir.

Comment expliquer de telles anomalies? D'où viennent tant de contradictions entre l'œuvre et l'auteur?

Beaucoup d'artistes croient les expliquer en disant qu'il y a là le travail de deux mains différentes.

L'une, celle de l'enfant, aurait posé des masses, et ébauché vaguement les ciels, les terrains, les fabriques ou les arbres, etc.

L'autre — celle d'un homme — aurait accentué, raffermi, précisé, réalisé.

Ce double travail, ajoute-t on, est parfaitement distinct à la loupe.

On va plus loin. Il y a dans tous ces tableaux deux détails qui n'ont pas d'importance apparente, mais qui n'en prouvent pas moins une rare dextérité.

D'abord la signature, toujours tracée aussi nettement que si elle était écrite et non peinte, — mérite plus rare qu'on ne pense.

Ensuite une petite silhouette noire qui reparaît à l'avant-plan de chaque tableau et qui représente le paysagiste enfant qui en est l'auteur. Cette silhouette, très librement jetée en deux coups de pinceau, est toujours parfaite de mouvement et de tournure. Elle est juste à la place où elle doit être, elle fait juste l'effet qu'elle doit produire; or, on sait quel problème c'est pour les paysagistes que le placement de la moindre figure qui tue le paysage dès qu'elle ne l'anime pas.

Vous demandez, disent les douteurs, qui a pu retoucher ces tableaux? Eh bien! ne cherchez pas davantage. Il est évident que l'auteur de ces figures et de ces signatures était de force à donner à tous ces sites les contours et les accents qui les précisent et les terminent.

Or cet auteur, c'est le père de l'enfant, qui est lui-même peintre de genre.

Faut-il conclure à une supercherie? Non, puisqu'il n'est pas fait marché et spéculation des tableaux exposés. Mais quoi de plus naturel qu'un père se plaisant à corriger et à compléter l'œuvre de son enfant, alors qu'elle existe déjà par elle-même? Il ne s'est pas vanté de ces corrections? Mais combien ne voyons-nous pas tous les jours de maîtres naïfs, oubliant très sincèrement la part qu'ils ont prise aux ouvrages de leurs élèves, et les

prônant, les admirant eux-mêmes comme des œuvres originales?

Une dernière objection est celle-ci. Si un autre que le jeune Van de Kerkhove a mis la main à ses tableaux, pourquoi ce collaborateur anonyme n'a t-il pas profité de son talent pour lui-même? Nous avons déjà répondu. On oublie que ce talent est tout de facture, ne comporte pas d'invention propre, et emprunte jusqu'à ses gammes de coloration. Un tel talent peut suffire à la réputation d'un enfant. Il ne suffirait pas à la fortune d'un homme.

Nous avons cru devoir tout dire. Certes, la critique est pénible devant le tombeau d'un enfant. Mais ce n'est pas le pauvre petit paysagiste disparu qui est ici en cause : ce sont les affirmations extraordinaires que l'on échafaude sur son œuvre et sur son nom. Tout phénomène, jusqu'à ce qu'il soit approuvé, appartient à la discussion. Toutes les questions, en présence de l'anormal et de l'invraisemblable, sont de plein droit.

En tout cas, un fait aussi étrange ne saurait être accepté qu'après une enquête sérieuse. Jusqu'ici cette enquête est à faire. Il ne s'agit pas d'une investigation judiciaire tendante à savoir si Fritz Van de Kerkhove a peint oui ou non. Il s'agit d'une enquête d'artistes pour confronter les tableaux du jeune peintre avec les gravures dont il s'est inspiré, avec les tableaux qu'il a eus sous les yeux, pour faire la part exacte des modèles et du copiste, pour constater enfin si ces copies elles-mêmes sont d'un seul jet et d'une seule main. Cette enquête, les intéréssés eux-mêmes devraient être les premiers à l'appeler sur l'enfant artiste, s'ils veulent que cette réputation, née en quelques jours, ne tombe pas aussi vite qu'elle a grandi.

J. ROUSSEAU.

AVENIR DES FLANDRES, 23 *février* 1875.

—

On écrit de Bruxelles à *la Meuse*.

« On continue à se livrer aux discussions les plus vives au sujet de la phénoménale exposition du *Cercle artistique et littéraire*. Tout le monde reconnaît le mérite des tableaux exposés. Des maîtres éminents ont déclaré, qu'à leur avis, pas un artiste

en Belgique n'était capable de peindre quelques-unes des toiles exhibées. Mais on devient de plus en plus sceptique au sujet de la paternité de ces œuvres prodigieuses qu'un miracle seul a pu faire éclore sous la main d'un enfant. — On m'a montré des tableaux faits et signés par le père de Fritz Van de Kerkhove. Or, il suffit de les regarder pour être immédiatement pénétré de la conviction que leur auteur n'a jamais pu toucher aux petits panneaux qu'on livre aujourd'hui à notre admiration. *Mystère,* disais-je il y a huit jours. Je ne puis que répéter aujourd'hui le même mot *mystère!* C'est le cas ou jamais de faire procéder à une enquête,et si elle démontre que le petit Fritz, mort à onze ans, hydrocéphale et sachant à peine lire et écrire, est vraiment l'auteur des merveilles que l'on étale sous nos yeux, il n'y aura plus à en démordre, la ville de Bruges aura produit l'un des phénomènes les plus extraordinaires dont on ait mémoire ici bas, un phénomène à la fois physique, moral et scientifique, et la nation pourra porter le deuil d'un maître qui aurait fécondé son siècle comme Rubens ou Michel-Ange. La question vaut la peine d'être élucidée, et la Classe des beaux-arts de l'Académie me paraît avoir ici un rôle à remplir. »

« En attendant, les journaux français annoncent dès aujourd'hui, que l'œuvre de l'enfant prodige va être exposée à Paris. »

COURRIER DE BRUXELLES, 24 *février* 1875.

—

Le monde-artiste belge est en émoi. Il s'agit d'un *enfant-prodige*, mort récemment à l'âge de dix ans et quelques mois, et dont les œuvres sont exposées dans les salons du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles. Si ces œuvres sont authentiques, le jeune Frédéric Van de Kerkhove — c'est son nom — égalerait Rousseau et Corot en talent, — et dépasserait de beaucoup Raphaël, Van Dyck et Potter en précocité.

Le public est dans l'enthousiasme. Mais les artistes font des réserves graves. Ils prétendent : 1° que les tableaux sont faits d'après des gravures; 2° qu'on y entrevoit la trace de deux mains, dont l'une n'aurait fait qu'ébaucher, — dont l'autre, très-habile! aurait précisé et réalisé. — Quoi qu'il en soit, et même en ne laissant à l'auteur que le mérite de la *tache*, ce

paysagiste de dix ans serait encore un *harmoniste* des plus remarquables.

Beaucoup de voix demandent une enquête. Evidemment l'exhibition ne sera sérieuse que lorsque cette enquête — aussi intéressante pour la science que pour l'art — aura eu lieu.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS, 28 *février* 1875.

—

LETTRE A M. JEAN ROUSSEAU A PROPOS DE L'EXPOSITION DES ŒUVRES DE FRÉDÉRIC VAN DE KERKHOVE.

Mon cher Rousseau,

Vous avez été très mal informé quand on vous a dit *(Echo du Parlement* du 22 février) que l'Académie de Belgique avait refusé de prendre sous son patronage l'exposition des œuvres de Frédéric Van de Kerkhove. Voici ce qui s'est passé : après la communication faite à la classe des Beaux-Arts, à la presque unanimité, sur la proposition d'un de ses membres, il était décidé que l'exposition se ferait par les soins de l'Académie, lorsqu'un de nos collègues fit remarquer que ce genre d'exhibitions n'incombait pas à l'institution et que ce serait poser un précédent peut-être fâcheux par les conséquences qu'il entraînerait. On examina ensuite comment l'exposition pourrait se faire; je m'offris pour la demander au gouvernement et l'on se sépara satisfait de penser que les tableaux qui avaient si vivement frappé la Classe, seraient communiqués au public.

Voilà la vérité dont les procès-verbaux font foi. Vous voyez qu'il y a loin entre cette vérité et la forme de dénigrement attribué à l'Académie.

Je pense comme vous qu'il ne faut accepter les chefs-d'œuvre annoncés que sous bénéfice d'inventaire. Mais cet inventaire a été fait, il se continue tous les jours, pourquoi ne pas vous en occuper vous-même? Toutes les portes vous sont ouvertes, tous les dossiers sont à votre disposition. Vous demandez la lumière, mais elle est là, regardez.

L'analyse des tableaux, dites-vous, renforce vos doutes; vous

ajoutez que la tristesse pénétrante dont la plupart des tableaux est empreinte, résulte pour beaucoup des harmonies grises et des notes sombres où se complaît l'auteur. Je m'étonne qu'un maître comme vous dans l'art de sentir et d'exprimer, formule une opinion si contradictoire avec l'effet produit sur tout le monde par le caractère profondément mélancolique des œuvres de Fritz. Il ne suffit pas d'harmonies grises et de notes sombres pour en arriver là, vaus le savez mieux que nous et pourtant vous l'écrivez.

Fritz n'a vu de sa vie qu'un Ruysdael, un Van Goyen et un Corot. Jamais il ne vit un Diaz, un Rousseau, un Daubigny, un Dupré, un Courbet. Pourquoi ressemble-t-il à ces maîtres? c'est tout simplement parcequ'il a vu la nature comme eux et ce n'est pas manquer d'originalité que de copier la nature comme ils l'ont copiée.

Non, mon cher Rousseau, *toutes* les compositions de l'enfant ne sont pas faites d'après des impressions ressenties en présence de gravures. C'est la petite quantité, et, dans tous les ouvrages illustrés que j'ai parcourus et que l'enfant feuilletait, je n'ai pas encore rencontré une seule gravure qui rappelât, même de très loin, le motif de n'importe quel de ses tableaux. Comme il n'avait jamais vu de rochers, on a été en droit de supposer que ceux qu'il a peints sont des souvenirs de gravures. C'est seulement ainsi qu'il faut comprendre que les gravures furent les *premiers instruments* de son éducation artistique, et vous êtes à côté de la vérité quand vous dites : *la composition des tableaux de Fritz est empruntée à des gravures.* Cette affirmation générale, puisée je ne sais où, ne repose sur aucune donnée sérieuse et personne ne saurait y croire. Il est parfaitement connu et prouvé, pour ceux qui se sont informés aux sources vraies, que l'enfant a presque toujours reproduit, en leur donnant la ligne que son génie lui inspirait, les paysages des environs de Bruges. Quant aux arbres qui chez lui sont toujours taillés avec une exquise élégance, il les copiait à sa façon d'après le groupe des beaux tilleuls et des frênes du séminaire qui se balancent majestueusement devant la maison paternelle. Vous comprenez, mon cher Rousseau, que ces faits viennent à l'encontre des conséquences absolues et directes qui vous font dire, que les panneautins de l'enfant n'ont ni style, ni expression propre, puisqu'ils sont copiés.

Vous affirmez que les tableaux de 1870 sont aussi forts que ceux de 1873. Vous devez avoir examiné la chose hâtivement,



car il y a un monde entre les panneautins encore timides de 1870 et ces ombreuses et profondes forêts peintes dans les derniers mois de la vie de l'enfant. C'est aussi l'avis des artistes de la manufacture de Sèvres qui ont choisi ces derniers, les uns pour les gravures qui vont être faites, les autres pour les vases sur lesquels ils vont être reproduits.

Vous dites que ce double *aveu* est fait pour diminuer la portée du phénomène : ce double *aveu,* selon vous, consiste d'abord, dans ce qu'on aurait dit que Fritz copiait des gravures. Cela n'a été dit que pour ses débuts, et je ne pense pas que le mot copie soit plus exact que l'affirmation générale que vous faites d'un renseignement particulier et afférent à la toute première éducation de l'enfant. L'autre *aveu* c'est qu'il empruntait ses délicates harmonies à des tableaux. Mais allez donc voir les tableaux qu'il avait sous les yeux; il n'y en a pas un seul que Fritz rappelle, pas un seul! Les harmonies dont vous parlez sont à lui : je ne connais personne qui les ait eues comme lui et c'est là, à mon sens, la valeur considérable de cette œuvre étonnante.

J'ai souligné le mot *aveu* parce que je ne le comprends pas. Les révélateurs de Fritz n'ont pas d'aveu à faire, mais bien des clartés à donner.

Vous dites qu'il ne reste plus rien à l'enfant que l'exécution, et encore vous avez plus d'une réserve à faire. Vous êtes bien absolu sur le peu qui reste à Fritz et je crains bien que vous ne soyez du petit nombre de ceux qui, en cette circonstance, se déclarent rationalistes, parcequ'ils ne comprennent pas, oubliant que le génie s'explique moins encore que beaucoup d'autres choses.

L'exécution n'est pas d'un enfant, dites-vous. Mais on vous croit : rien n'y révèle un enfant; c'est là précisément le fait inouï, la haute valeur du phénomène, et, si vous aviez vu comme nous les petits *outils* dont se servait Fritz, si vous aviez causé avec ceux qui l'ont vu travailler, si, avant de prendre, en cette matière, la plume que vous maniez toujours si fort et si bien, vous aviez fait, comme Buls et d'autres, un petit pélerinage dans la demeure de Fritz, je suis assuré qu'il n'y aurait pas eu dans votre âme assez de souffle pour chanter et glorifier ce noble enfant dont vous doutez aujourd'hui avec une amertume qui nous attriste tous.

Oui, mon cher Rousseau, la silhouette est de la main du père ainsi que la signature et la date, et puis c'est tout. Le

malheureux père vient de l'affirmer sur l'honneur, dans les journaux. Que vous faut-il de plus? Vous parlez du travail de deux mains. En effet, mais ce que vous croyez, dans quelques rares panneautins, être le travail de deux mains différentes est simplement une retouche de Fritz lui-même faite un mois ou deux et parfois un an après. Pour ma part, je vous assure que jamais je n'ai rencontré une œuvre quelconque où le travail de deux mains se fît moins sentir. Tout s'y tient admirablement, la cohésion dans la couleur comme dans la touche est complète et ce n'est pas là une des moindres beautés de cette succession de beautés qui se reproduisent dans plus de 400 tableautins connus.

Enfin vous affirmez, ou du moins vous dites que les douteurs (dont vous faites partie je pense) affirment que c'est le père qui a donné à tous ces sites les contours et les accents qui les précisent et les terminent!

Ceci est grave, et je vous avoue franchement que vous ne le prouvez pas. D'ici là, je ferai comme tout le monde; j'admirerai Fritz, et, si jamais il est démontré que M. Van de Kerkhove père, dont le talent de paysagiste est parfaitement ignoré de tout le monde, qui n'a jamais su peindre un arbre ou une pierre, qui s'est voué depuis sa jeunesse à la peinture des Gueux et Malandrins à la façon de Callot, est le principal collaborateur de tous les panneautins qui remuent si profondément le public, eh bien, ce jour-là, je ne lui en voudrai que médiocrement de nous avoir trompés et je le saluerai comme je salue aujourd'hui l'ombre de son fils.

Je vous serre amicalement les mains.

ADOLPHE SIRET.

LE DROIT, 24 *février*.

De ce qui se dit et s'écrit relativement à l'œuvre de Fritz Van de Kerkhoven.

L'exiguité de notre format et l'abondance des matières nous obligent parfois de rendre incomplètement nos pensées sur le mouvement artistique; nous sommes alors obligé de revenir sur des sujets traités, de compléter nos appréciations et c'est ce qui nous arrive aujourd'hui.

Loin de diminuer, la sensation produite par l'exposition d'une partie des œuvres délaissées par le jeune F. Van de Kerkhove, ne fait que grandir et donner lieu à toutes sortes d'interprétations. On va jusqu'à nier qu'elles soient de lui. De pareilles productions auraient, dit-on, causé d'autant plus d'émotion en voyant le jour, qu'elles eussent émané d'un enfant. On oublie que les hommes de valeur ne sont ordinairement appréciés qu'après leur mort, surtout ceux dont le génie se révèle tôt ou se révèle tard, pour ainsi dire intempestivement. Tant de gens ont intérêt à nier le mérite des autres ! Ils saisissent les moindres prétextes et les exploitent avidement, avec une indigne habileté.

Si les tableaux signés Fritz Van de Kerkhove ne sont pas de lui, de qui sont-ils ? Son père est donc un imposteur; Adolphe Siret aussi; et la population de Bruges, sa presse, qui laissent propager le mensonge, se font leurs complices?

Poser la question, c'est la résoudre. Evidemment Fritz et les siens se trouvent calomniés. Fritz est calomnié après sa mort ! Combien plus il devait être méconnu de son vivant !

Puisqu'il est vilipendé par ceux qui devraient le faire apprécier, nous sommes obligé de le défendre, d'examiner son individualité de plus près que nous ne l'avons fait jusqu'ici. Les calomnies qui atteignent sa mémoire, bien envisagées, lui forment un piédestal. On nie qu'un enfant ait pu produire avec tant de talent. Mais il est plus invraisembable encore de supposer qu'un peintre doué de ce talent ait pu rester ignoré et se prêter à faire signer ses tableaux par un enfant, à recourir à un misérable subterfuge. Pourquoi, dans quel but? L'enfant était inconnu et il avait plus qu'un homme de difficultés pour arriver, pour démasquer les complots du silence à l'aide desquels le mérite si souvent se trouve étouffé.

Aucun de nos confrères, il faut le reconnaître, ne nie l'authenticité de l'œuvre du jeune Van de Kerkhove. Plusieurs versent dans un singulier travers; après l'avoir loué, encensé, après avoir prouvé qu'il a les qualités de Corot, de Rousseau, de Troyon, des maîtres du jour dans le paysage, ils le traitent comme un crétin, un être dénué d'intelligence. Mozart toute sa vie fut ainsi traité. Jamais il ne put obtenir d'emploi, il ne fut réellement à l'abri du besoin. Pour dissiper les préventions, le père de Mozart eut recours à Haydn, qui n'hésita pas à déclarer ouvertement qu'il reconnaissait dans son fils le plus grand musicien de son temps mais ce fut en vain. Les préventions subsistèrent même après sa mort. Fétis, dans sa *Biographie des musiciens*,

se croit obligé pour le réhabiliter, d'établir, par une démonstration, que ce génie, ce créateur par excellence, était effectivement intelligent !

Nous avons dit ce que nous pensions de ce que l'on appelle les tableautins de Fritz. Les ayant examinés de plus près, nous ajouterons qu'ils dénotent une nature d'une sensibilité exquise et d'une hardiesse prodigieuse. Or, ce sont bien là des traits du génie. Fritz en a toutes les apparences. Voyez sa *Cascade*. Que de poésie et de sentiment dans le ciel, les nuages, la façon dont la verdure se baigne dans la lumière, les effets de la lumière qui se joue dans le feuillage ; que d'autorité dans cette touche moëlleuse, caressante et variée ; et avec quel feu, quelle audace cette eau qui rebondit en jaillissant blanche d'écume, est rendue ! La pensée, la composition et la conception sont à la hauteur du sentiment et de l'exécution. L'équilibre est parfait. Il en résulte un charme qui émeut étrangement. On se sent ému mais on ne salue pas. O siècle de doute et d'énervement, le génie que tu idolâtres s'offre à toi, il te fascine et tu le dédaignes ! Ne te plains donc plus s'il te quitte et s'il meurt. Ton souffle décevant l'a tué.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS, 28 *février* 1875.

—

Le succès de l'exposition du Cercle, a été en grandissant pendant cette dernière quinzaine. Les débats, qui, en présence de cette phénoménale réunion de petits chefs-d'œuvre, s'éternisent sans s'élucider, ont pris, à de certains moments, un caractère d'irritation qui n'est point de nature à faire avancer les choses.

Et d'abord, si l'on veut procéder avec la logique et le calme réclamés par l'examen approfondi de cette solennelle révélation, on devrait remonter aux moyens pratiques. Le meilleur et le plus concluant serait de s'adresser à M. J. Van de Kerkhove, père, 10, Quai long, à Bruges. Le père de Fritz nous autorise à le déclarer ici : il recevra avec le plus vif plaisir et non sans reconnaissance, toutes les personnes qui chercheront à s'éclairer. Il tient à leur disposition les nombreux essais, ébauches, tâtonnements, excessivement curieux du reste, de l'enfant-artiste dont

les souvenirs emplissent la maison paternelle ; il répondra à toutes les questions qui pourront lui être adressées et qui auront pour objet la formation comme l'éclosion du talent de Fritz. Déjà plusieurs personnes que nous pourrions nommer ont pris cette voie si naturelle et si simple d'élucidation et n'ont eu qu'à s'en louer. Nous ne croyons donc pas inutile de formuler ici cette proposition, qu'on serait mal venu de douter quand on s'obstine à ne point vouloir se convaincre. La persistance à ne pas se soumettre à l'évidence des preuves, constituerait un entêtement jaloux et malsain dont nous espérons qu'aucun homme d'esprit généreux et loyal ne donnera le triste spectacle.

A l'heure qu'il est, une quantité notable de personnes sont prêtes à signer une déclaration constatant que les œuvres exposées sont bien celles de Fritz seul ; de plus, qu'elles ont assisté bien souvent aux travaux artistiques de l'enfant. Ces personnes appartiennent à tout ce que la ville de Bruges possède de plus éclairé et de plus honorable.

L'incrédulité a été jusqu'à soupçonner de la supercherie. Mais au profit de qui ? De qui donc seraient les œuvres de Fritz ? Que l'auteur se montre afin qu'on l'acclame. En quoi pourrait donc consister cette supercherie dont le premier résultat serait de ne produire aucune gloire ni aucun profit à celui qui l'aurait commise ? On a aussi éveillé l'idée de spéculation, mais ceux qui l'ont mise en avant n'ont point su l'expliquer.

En attendant, le public admire et pleure, car c'est quelque chose de navrant au fond que de songer à l'anéantissement d'un génie dont la force ascendante prenait des proportions aussi gigantesques. Les journaux européens s'agitent et le temps n'est pas éloigné où le jeune Van de Kerkhove entrera l'un des premiers et l'un des plus grands dans la Walhala belge, comme le dit un de nos meilleurs écrivains d'art, M. Ch. Buls.

Quelques feuilles du pays avaient annoncé que Fritz était hydrocéphale et qu'il ne savait ni lire ni écrire. Le père, chez qui le sentiment de la justice et de la vérité domine la douleur, a répondu publiquement, comme on l'a vu.

On calcule que dix mille visiteurs environ, y compris les membres du Cercle, se sont rendus à l'exposition. Tous les rangs de la société ont voulu payer au pauvre enfant disparu l'hommage d'un souvenir et d'une larme. S. A. R. la comtesse de Flandre dont les goûts artistiques sont connus, y a éprouvé une émotion très-vive. Quant à l'émotion, du reste, les sceptiques mêmes n'ont pu s'en défendre. Les femmes surtout ont été im-

pressionnées d'une manière toute particulière et nous n'en sommes nullement étonné, car il y a, dans le talent de Fritz, une suavité et une harmonie mélancoliques tout à fait de nature à éveiller dans l'âme des femmes ces finesses et ces délicatesses de rêverie qui sont leur charme et leur secret.

A l'heure où paraîtront ces lignes, l'exposition sera probablement fermée à Bruxelles pour s'ouvrir au Cercle d'Anvers, puis à Londres et à Paris.

Tous ces centres ont déjà été désignés, au lendemain même de l'ouverture au Cercle, ainsi qu'il résulte de demandes faites à la famille. Les tableaux de Fritz vont donc nous quitter, du moins la majeure partie. Nous eussions voulu qu'avant cette absence plus ou moins longue, le public des écoles de dessin, les ouvriers, etc., eussent été admis à quelques jours d'exposition gratuite. Si l'idée ne vient pas trop tard, et si elle est bonne, espérons qu'elle sera réalisée.

Nombreux sont les journaux de Belgique, d'Angleterre, de France et de Hollande qui se sont occupés de Fritz et de son exposition. L'Allemagne seule est, jusqu'à présent, restée en défaut et aucune de ses publications artistiques, si nous ne nous trompons, n'a jugé à propos de s'occuper de l'enfant de Bruges. C'est une lacune que la *Gazette des Beaux-Arts* de Leipzig, en premier lieu, a à se reprocher sans pouvoir alléguer des motifs d'ignorance, ayant de notre côté fait ce que nous avions à faire vis-à-vis d'elle.

Une grande agitation règne dans le monde intellectuel. Nous voulions donner ici un résumé des principaux articles parus, nous le ferons un autre jour. Nous désirons que jusqu'au dernier moment notre journal reflète la situation. Quelques organes de l'opinion publique, sans refuser absolument de croire, émettent des doutes. La généralité admire sans réserve. Comme toujours le merveilleux est venu prendre sa part et la *Revue du Spiritisme*, fondée en France par M. Allan Cardec, réclame Frédéric Van de Kerkhove comme une des attestations les plus probantes de son système (voir page 38).

AD. S.

Echo du Parlement, 2 *mars* 1875.

—

Correspondance.

Bruges, le 28 février 1875.

Monsieur le rédacteur,

Je me vois forcé de surmonter les répugnances que j'éprouve à devoir entretenir le public du pauvre enfant que j'ai perdu, et dont M. J. Rousseau, dans l'*Echo du Parlement* du 22 courant conteste le talent. Je le fais à regret; mais je sens que je dois le faire; car les contre-vérités et les inexactitudes contenues dans l'article dont il s'agit, ne sauraient mieux être signalées que par moi. Veuillez donc, Monsieur le rédacteur, accorder à la présente une place dans vos colonnes.

L'Académie royale de Belgique aurait, dit-on, *refusé* de prendre l'exposition sous son patronage. C'est une erreur ainsi que le constate le procès-verbal de la séance de la Classe des beaux-arts, imprimé page 391 du Bulletin de l'Académie, n°s 9 et 10. J'y vois, au contraire, que c'est sur la proposition de deux membres qu'a été formulé le vœu qu'une exposition publique des œuvres de mon fils ait lieu à Bruxelles. Quant à ce que l'Académie la fît elle-même, je pense que cela n'entre pas dans ses attributions.

M. Rousseau extrait d'un article publié par un journal du pays un passage où il est dit : « qu'il ne paraît pas que Fritz ait contemplé la nature en observateur attentif... *qu'il se bornait à copier*, en partie *d'instinct* et en partie *d'après des tableaux*, qu'il avait constamment sous les yeux, des sites *empruntés aux gravures qui furent* les premiers instruments de son éducation artistique. » Je déclare que l'auteur de cet article sur lequel M. Rousseau base toute son argumentation s'est complétement abusé. Fritz n'a jamais peint ni dessiné d'après nature, ceci est vrai; mais il était continuellement en contemplation devant un beau ciel, une belle mer, de beaux groupes d'arbres agités par le vent, et discutait avec moi les tons et les couleurs comme un peintre de 25 ans.

Il n'y a pas un seul tableau, *pas un seul* dans toute ma maison qui ait disparu ou seulement changé de place depuis la mort de mon pauvre enfant. Les seuls qui aient pu inspirer Fritz se bornent donc absolument à un joli Corot, un Van Goyen et un Ruysdael ordinaire.

Je défie que l'on puisse trouver chez moi ou ailleurs *une seule* gravure qu'il ait copiée. Je donne à ce défi la signification la plus solennelle possible. Quand l'enfant était à bout d'imagination (et on le serait à moins, il a ébauché un jour dix-sept tableautins!) il avait recours à la gravure *comme point de départ*; mais toujours, au bout de deux ou trois minutes, la gravure était abandonnée, jetée dans un coin et il n'y avait plus aucune comparaison à faire.

M. Rousseau s'appuie donc sur une allégation complétement fausse pour enlever à Fritz « le style, la ligne, l'ordonnance, le caractère, l'effet, la gamme du ton même. »

On a écrit et l'on pourra encore beaucoup écrire à propos du cher mort, mais les critiques devraient au moins avant de se prononcer, s'assurer de l'exactitude des renseignements qu'ils empruntent.

M. Rousseau ne laisse donc au pauvre enfant que l'exécution; car il oublie, sans le vouloir sans doute, la qualité essentielle du paysagiste, la *couleur*! Mais cette exécution, c'est encore trop! Selon M. Rousseau, c'est un ensemble de trucs, de ficelles... Je ne veux pas entamer ici une discussion à ce propos, elle nous mènerait trop loin, je demanderai seulement s'il existe une loi qui oblige l'artiste à ne rendre la nature qu'à l'aide d'un seul instrument consacré, à l'exclusion de tous les autres?

Sur la préparation des panneaux, M. Rousseau verse dans une erreur profonde. Il y a des panneaux préparés de toute couleur, il y en a même beaucoup qui n'ont reçu aucune préparation, l'enfant peignant sur tous les bois qu'il trouvait, et il en manquait toujours.

Oui, Fritz a été maladif toute sa vie. Hélas! mais entre être maladif et malade, il y a de la différence et Fritz a eu aussi de bons jours, où relativement il était bien portant. Ses indispositions sont cause qu'au lieu de 500 à 600 panneaux il n'en a pas produit 2,000 et plus peut-être.

Rien d'étonnant à ce que l'on voie qu'il y ait eu deux mains, il ne faut même pas de loupe pour cela, seulement c'étaient les deux mains de l'enfant. Après un an quelquefois, il accentuait et raffermissait ses ébauches. Beaucoup pourtant, et ce sont les

meilleurs, sont du premier jet et sans retouches. Il y en a ici de ses premières années, pas reprises, elles sont assez informes, je les tiens à la disposition de tous ceux qui veulent me faire l'honneur d'une visite.

La fin de l'article de M. Rousseau m'explique pourquoi il insiste tant sur l'exécution « quasi mécanique. » C'est parcequ'il croit être sûr que c'est moi (moi!) qui ai donné à tous ces sites les contours et les accents qui les terminent.

Les bras m'en tombent! Il n'avait pas besoin de moi, le brave enfant, il pouvait me donner des leçons d'adresse, ainsi qu'à bien d'autres.

J'ai déjà affirmé sur l'honneur (et que l'on fasse aussi une enquête sur mon honorabilité!) dans une lettre rendue publique que ma collaboration se borne à la petite silhouette noire et à la signature. Je répète ici cette déclaration, mais elle n'est pas nécessaire pour l'artiste impartial qui connaît son art, et personne n'admettra sérieusement qu'il suffit, pour produire ces ciels que tout le monde admire, ces petits chefs-d'œuvre pleins de sentiment et de poésie, de la collaboration d'un enfant *habile à copier des gravures* avec un peintre de genre amateur, de de quelque habileté et de quelque expérience.

M. Rousseau finit en réclamant une enquête. Il y a quelqu'un qui la demande avec bien plus de force et d'autorité, c'est moi! Je verrais avec le plus grand plaisir M. Rousseau en faire partie, il sera le bien venu.

Il est difficile de comprendre à quel point il est pénible à un père désolé et à un honnête homme, d'avoir à répondre à des allégations si contraires à la vérité. J'aurais pu m'illusionner sur le talent de Fritz; mais j'avoue que dans une question aussi sacrée pour moi, je ne m'attendais pas à me voir sous le coup d'un soupçon de supercherie.

Agréez, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée.

J. Van de kerkhove, fils.

Echo du Parlement, 3 *mars* 1875.

---

la question Van de Kerkhove.

Le *Journal des Beaux-Arts* d'hier contenait une réponse de M. Siret à mon article du 22 février sur le jeune Van de Kerk-

hove. Hier soir *l'Echo du Parlement* publiait sur le même sujet une lettre de M. Vande Kerkhove père. Je réponds immédiatement et à l'article et à la lettre.

Donnons d'abord acte à nos correspondants de deux rectifications : Si l'Académie de Belgique, nous dit-on, n'a pas cru pouvoir prendre l'exposition sous son patronage, c'était seulement pour ne pas créer un précédent fâcheux, et parce que cela sortait de ses attributions. — Soit. Le fait par lui-même était donc vrai; on n'a eu que le tort de le prendre en mauvaise part. — L'Académie du moins est-elle unanime sur la valeur et l'authenticité des œuvres exposées? — J'ai lieu de croire le contraire, plusieurs de ses membres ne cachent pas qu'ils éprouvent à ce sujet des doutes très sérieux.

Je suis même forcé de relever ici une contradiction au moins singulière. Le *Bulletin* de l'Académie dit que l'Assemblée à formulé sur la proposition de deux de ses membres, MM. Alvin et Fétis, « le vœu que les œuvres de ce *génie*, si prématurément enlevé aux arts et *à la patrie*, fussent exposées publiquement. » Or, voici ce que je lis dans un article publié par M. Fétis dans l'*Indépendance* : « On est allé beaucoup trop loin l'orsqu'on l'a qualifié (le jeune Fritz) de *grand artiste*, lorsqu'on a dit qu'il eût été, s'il eût vécu, l'*honneur de l'école belge*. » Le même critique va jusqu'à dénier à l'enfant-prodige le titre d'artiste. Pour lui, ce n'est qu'un exécutant adroit.

Deuxième rectification. J'aurais eu tort de dire que le jeune Fritz « se *bornait à copier*, en partie *d'instinct*, en partie *d'après des tableaux* qu'il avait constamment sous les yeux, des *sites empruntés aux gravures* qui furent les premiers instruments de son éducation artistique et M. Siret me demande où j'ai été puiser cette assertion qui ne repose, dit-il, sur aucune donnée sérieuse. — Où? Mais à une source que je devais croire excellente : dans le même article de l'honorable critique académicien que je citais tout à l'heure et qui me semblait devoir être parfaitement informé, puisque l'Académie avait eu la primeur des tableaux et des révélations.

Nie-t-on absolument qu'aucune gravure ait été copiée? J'en donne acte, mais alors certains tableaux deviennent inexplicables. M. Siret a bien voulu m'en montrer deux, ayant pour motif principal, l'une une construction romane, l'autre un édifice gothique, avec leurs ogives ou leurs pleins cintres, leurs chapiteaux, leurs encorbellements, etc. A moins d'admettre que l'enfant-prodige ait eu l'instinct de l'architecture comme de la

peinture, on ne saurait croire qu'elles sont inventées. Eh bien, pour ces emprunts et d'autres analogues, mettez les gravures à côté des tableaux, et on aura déjà un élément pour apprécier la part d'invention de l'artiste-enfant, ses mérites de composition et d'ordonnance qui sont, comme je l'ai dit, les meilleures qualités de son œuvre.

Et sa couleur? Je l'oublie, me dit-on, pour ne voir que son exécution. — Je ne n'oublie nullement. J'ai constaté et loué, au contraire, « les harmonies fines et distinguées » de ses petites peintures. Mais j'ai dû constater aussi, avec tous les peintres, qu'elles rappellent des aspects connus, Théodore Rousseau, Corot, Van Goyen. Ce n'est pas ma faute si dès lors elle perd le mérite de l'originalité. Et l'objection de M. Siret que cette ressemblance serait d'instinct et non d'emprunt, donnerait plus de mérite à l'auteur sans lui faire pour cela une personnalité

J'ai signalé les trucs de l'exécution. M. Vande Kerkhove se borne à me répondre que tous les moyens sont légitimes. Je n'ai point dit le contraire; mais je me suis étonné, avec beaucoup d'autres, de voir tant d'adresse chez un enfant de cet âge dont on devait attendre tant de naïveté. Ma surprise n'est pas tant qu'il possède ces procédés — puisqu'il peut les avoir appris — que de les lui voir appliquer toujours avec une sûreté parfaite, une habileté consommée. Et je ne suis pas moins surpris de voir que cet enfant — si expérimenté — soit en même temps, bien que malade ou maladif, peut m'importe le mot, exempt de toute défaillance et même de toute inégalité.

Ces anomalies, ces contradictions, aucun de nos deux correspondants ne les explique. On se borne à me dire : là est le phénomène! Et comme cette réponse ne me paraît pas tout à fait suffisante, mon honorable ami, M. Siret, me qualifie de rationaliste — ce que je ne comprends pas, à moins que cela ne veuille dire qu'il y a ici un miracle. Passons outre alors : plus d'examen, plus de débat, et que quiconque garde ses doutes soit traité de libre-penseur.

J'ai versé, continue-t-on, dans une grave erreur, en parlant de la préparation des panneaux. Quelle erreur? Une égratignure dans des horizons gris fait paraître une silhouette blanche. J'en ai conclu que les panneaux où cet effet se produisait étaient couverts d'une couche de blanc. Si c'est une erreur, elle est mince, et elle m'est commune avec tous les peintres qui les ont regardés.

M. Vande Kerkhove s'affecte particulièrement de me voir men-

tionner la supposition — dont d'ailleurs je ne suis pas l'auteur — qu'il aurait retouché les panneaux de son fils. Mais pourquoi nous parle-t-il à ce propos de son honorabilité, que personne n'attaque? Pourquoi se défend-t-il de toute supercherie, quand j'ai écarté moi-même ce mot malsonnant en faisant remarquer qu'on ne trafiquait pas des tableaux exposés! Quant au fait en lui-même, je ne vois pas ce qu'il y a d'exorbitant à ce qu'un père ait aidé souvent son enfant dans la pratique d'un art qu'il exerce lui-même. Cela se voit partout, tous les jours, et c'est le contraire qui devient l'étonnant. — L'habileté personnelle du père appelait d'ailleurs tout naturellement cette question, et M. Vande Kerkhove doit comprendre que le phénomène étrange et sans précédents qu'il soumet lui-même à la publicité, soulève des discussions de plus d'un genre. Il y en aura forcément qui devront blesser une susceptibilité aussi délicate que celle d'un père en deuil, mais alors, de deux choses l'une : ou il ne doit pas intervenir personnellement dans le débat (chose d'autant plus inutile qu'il a de chaleureux avocats), ou bien tout débat, tout examen sérieux et complet devient impossible.

Un mot encore sur cette question des retouches qui a beaucoup préoccupé les artistes. Elle se pose d'autant plus naturellement que la facture des tableaux est très particulière. La peinture est d'abord jetée par masses et par taches; puis sur tout cela sont jetés des traits légers et fermes qui servent à donner une forme à ces masses sans avoir à les remanier, à les altérer, à en compromettre les qualités de coloration. Pour beaucoup d'artistes, et c'est sur ce point qu'ont roulé pendant plusieurs soirées les discussions du Cercle, — les masses sont d'une main, et les traits sont d'une autre. On convient des deux mains et des retouches; seulement, dit M. Vande Kerkhove, ces deux mains sont celles de l'enfant : ces retouches, appliquées souvent un an après, sont encore son œuvre. Voilà un commencement d'explication. La question n'était donc pas inutile. Mais il eût mieux valu — dans l'intérêt même de l'enfant prodige — qu'elle eût été tranchée par une enquête que par une affirmation, une étude vraiment sérieuse ne prenant pas des affirmations pour base. — Ne me croyez jamais sur parole! disait Bacon à ses élèves.

Quant à ces enquêtes, auxquelles M. Van de Kerkhove veut bien me convier, je me permettrai, si courtoise qu'elle soit, de décliner son invitation; il ne saurait convenir à personne de discuter avec un père en deuil du plus ou moins de mérite de l'enfant qu'il a perdu. Une enquête d'ailleurs, je l'ai déjà dit, ne peut se

faire avec autorité que par des spécialistes, c'est à dire des peintres, et de préférence des paysagistes. Jusque-là, et de quelques témoignages honorables que s'entoure l'exhibition Van de Kerkhove, elle devra se résigner à n'avoir qu'un prestige très discutable et très discuté.

Et si l'enquête — ce que je souhaite de tout cœur — justifie les dires des admirateurs, voici quelles seront mes conclusions :

Il y avait, dans l'enfant perdu, un tempérament d'harmoniste et des instincts de coloriste remarquables. Il y avait surtout — s'il est prouvé qu'il a peint des gravures — un sentiment du pittoresque et du style dont cet âge n'offre aucun exemple. A ce double point de vue, l'œuvre du jeune Fritz mériterait une place dans nos musées et deviendrait une page intéressante de l'histoire de l'art.

Mais alors encore, il me serait impossible de proclamer que l'enfant phénomène est un *génie*, parce que le génie ne saurait exister là où une originalité bien accusée n'existe pas encore.

Je me garderai plus encore de désigner comme un modèle à suivre, un jeune artiste qui, d'après les récits, n'a jamais peint que d'*idée* ou de *mémoire*. Une jeune école aurait vite fait de se fourvoyer dans une pareille voie.

Je réclamerai surtout le droit de parler en toute franchise, d'exposer mes doutes, de faire mes réserves, sans être accusé pour cela de déprécier les morts, de diffamer les vivants et de trahir jusqu'à la patrie en lui arrachant une de ses gloires. Chose vraiment incroyable! Voici un phénomène sans précédent dans l'histoire de l'art, bien plus surprenant que le miracle de Louise Lateau, auquel on reconnaît, à certains égards, des analogies dans les traditions de la science. Et lorsqu'on épluche le miracle, lorsqu'il est l'objet de certaines réserves de la part même des croyants, il faudrait accepter le phénomène artistique sans élever un doute, sans faire une question! Et lorsque le père même de l'enfant, qui est artiste lui-même, qui a vu travailler son fils, qui a eu pendant des années ce prodige devant les yeux, ne s'est aperçu de son talent qu'après sa mort, il faudra que nous — qui le voyons pour la première fois — nous l'admirions, nous l'acclamions, sans restriction et sans hésitation! En vérité il faut qu'on renonce à de si exorbitantes prétentions, car elles ne seraient bonnes qu'à éveiller toutes les défiances.

J. ROUSSEAU.

ECHO DU PARLEMENT, 8 *mars* 1875.

—

Nous recevons de M. Van de Kerkhove la nouvelle lettre qui suit :

Bruges, le 6 mars 1875.

Monsieur le Rédacteur,

Il est impossible que je laisse la lettre de M. Rousseau sans y répondre, malgré l'excessive répugnance que j'éprouve. J'entre immédiatement en matière.

Certainement Fritz a consulté des gravures, pour ses ogives, son architecture, ses constructions romanes ou gothiques, *comme tous les artistes du monde* le font; je me permets de trouver l'observation tout au moins risquée, et la plaisanterie d'un goût douteux. C'est comme si l'on soutenait que M. Rousseau est né avec son style et ses connaissances artistiques et qu'il n'a jamais dû consulter ni un artiste ni un auteur. Les gravures dont Fritz s'inspirait pour faire du gothique, il ne leur prenait qu'une porte ou une fenêtre pour rester dans le caractère.

Les petits tableaux dont M. Rousseau a « *constaté et loué les harmonies fines et distinguées* » rappellent des aspects et des maîtres connus : Théodore Rousseau, Corot, Van Goyen. Il a déjà été répondu à cette observation, dont, du reste, je remercie M. Rousseau, que beaucoup de bons paysagistes s'en contenteraient. Ne ressemble pas à ces maîtres qui veut.

J'ai répondu quant à l'habileté de l'enfant; je ne puis que répéter que si M. Rousseau l'avait vu travailler, il aurait été plus étonné encore. Du reste, s'il n'y avait eu rien d'extraordinaire, l'exposition devenait inutile.

Presque toujours pris et repris (sauf un certain nombre cependant), il n'est pas étonnant que la généralité de tous ces panneautins soit exempte *de toute défaillance, de toute inégalité.*

Je demande une enquête depuis des mois; pourquoi celles qui ont été faites, officieusement et d'autres secrètement et à mon insu, n'ont-elle pas abouti ? Pourquoi? Mais parce que tous ont été convaincus qu'il n'a été dit que la vérité.

Je parle de mon *honorabilité*, parce que l'on ne soupçonne de supercherie que ceux qui n'en ont pas.

Il serait absurde de ma part de dire que je n'ai jamais donné des conseils au pauvre enfant; ce serait me rendre ridicule. Mais de là à supposer que j'ai presque tout fait, comme M. Rousseau semble l'insinuer dans son premier article, il y a tout bonnement la différence du tout au tout. Voilà pourquoi je suis intervenu personnellement; un père tient encore plus à la renommée de son enfant, et le défend certainement avec plus de cœur que l'avocat le plus chaleureux du monde.

Je remercie M. Rousseau de ce qu'il veut bien dire de mon habileté. On s'occupe généralement assez peu de ma personne aux expositions; mais l'éloge de M. Rousseau, malheureusement, est fait plutôt pour servir à son thème *des deux mains*, que pour m'être agréable. J'ai oublié de le remercier également pour son opinion à propos de la silhouette de mon enfant, si bien à sa place, d'après lui, et constituant une grande difficulté pour le paysagiste, ainsi que de la *fermeté* avec laquelle la signature est faite!.. Vous voyez, M. le Rédacteur, que M. Rousseau, dont je suis loin de contester le talent et l'esprit, mettant en jeu mon mérite, (méconnu jusqu'à ce jour) peut se tromper comme tout le monde. Il a bien raison de dire comme Bacon : « Ne me croyez pas sur parole. »

Je regrette infiniment que M. Rousseau n'accepte pas de faire partie d'une enquête et refuse de me faire l'honneur d'une visite. Quand on parle aussi bien art, même en se trompant, quand on juge aussi bien la peinture d'histoire, le genre, le paysage, et jusqu'aux trucs et ficelles, y compris le chiffon, on devrait, me semble-t-il, accepter avec plaisir.

Pour aider à l'enquête autant qu'il est en moi, j'enverrai à Anvers une neuvième planche, composée entièrement d'essais et d'ébauches du premier temps de Fritz. Contrairement aux autres panneautins, je n'ai rien fait équarrir ni raboter à ceux-ci, j'envoie le tout dans l'état où je l'ai trouvé; on pourra de nouveau se convaincre que, dès le début, l'enfant tant regretté ne manquait pas de hardiesse. Il y a là probablement des essais qui datent d'avant 1870.

Pour en finir et pour ne pas abuser de votre attention, je suis le premier à réclamer pour M. Rousseau, « *le droit de parler en toute franchise, d'exposer ses doutes et de faire ses réserves, sans être accusés pour cela* (niât-il même l'évidence) *de déprécier les morts, de diffamer les vivants et de trahir jusqu'à la patrie en lui arrachant une de ses gloires.* » Il n'y a que moi et la mère du pauvre Fritz qui souffrions de tout cela, et

M. Rousseau a bec et ongles pour répondre à ceux qui lui font ces reproches; ce n'est en tout cas pas moi.

Je dois répondre encore à une observation qui paraît assez juste. M. Rousseau s'étonne « *que le père artiste lui-même, ne s'est aperçu du talent de son fils qu'après sa mort...* »

Ceci n'est pas très exact. Ni moi ni les miens, ni beaucoup des personnes qui fréquentaient ma maison, ne regardaient ces *tripotages* (c'est le nom qu'on leur donnait) comme choses sérieuses. Un grand nombre se faisaient à mon insu quand j'étais en voyage et l'enfant les cachait de peur d'être grondé, pour avoir dérangé soit ma boîte à couleurs, soit ma palette.

Plus tard, à partir de 1871, j'ai commencé à voir qu'il y avait là des dispositions, sans attacher encore de l'importance à ce qu'il faisait. En 1872, il cachait moins ses panneantins, je lui donnais des conseils qu'il suivait assez peu, il voyait lui-même qu'il était en progrès. Beaucoup de ses petits tableaux se donnaient soit par lui, soit par nous. Ce n'est qu'en 1872 que, voyant notre Fritz si souvent indisposé, nous le retirâmes de l'école, pour lui permettre de s'adonner entièrement à sa passion, résolus d'en faire un peintre. Des leçons de français lui furent données à domicile. Tout en voyant ce que l'enfant faisait et la continuation de ses progrès, nous devons avouer à notre honte que nous y attachions toujours fort peu d'importance, et après sa mort, sans M. Siret, *tout, ou à peu près tout*, était éparpillé chez les amis et les connaissances. Les preuves de tout cela sont ici.

Croyant avoir répondu à tout, je n'importunerai plus personne et je vous demande pardon, Monsieur, de cette deuxième et longue lettre. Je déclare que n'importe ce que l'on pourrait encore dire ou écrire, je garderai le silence le plus absolu, car si ce n'avait été la notoriété de votre estimable journal, je n'eusse jamais songé à me débattre ainsi contre des insinuations que ma conscience, la simplicité et l'exactitude du fait, si facile à vérifier à Bruges même, m'autorisaient à mépriser. Je ne me sens pas d'ailleurs la force de continuer à combattre dans les journaux sur la tombe de mon pauvre enfant; mais je le défendrai envers et contre tous, chez moi, *preuves en mains ;* ma maison est ouverte à tous et l'on me permettra bien de trouver que ce serait un devoir, pour ceux qui doutent publiquement, de ne négliger aucun moyen de s'éclairer pour pouvoir ensuite éclairer les autres La question, à tous les points de vue, en vaut certes la peine. Je n'en voudrai cependant pas aux incrédules (on croit si peu

par le temps qui court!); encore une fois, si le fait n'était pas extraordinaire, il ne faudrait pas en parler.

Recevez, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée.

J. VAN DE KERKHOVE.

ECHO DU PARLEMENT, 9 *mars* 1875.

Notre rédacteur en chef a reçu la lettre suivante :

Mon cher ami,

Il ne saurait me convenir — ainsi que je le disais dans mon dernier article sur la *question Van de Kerkhove* — et il ne saurait convenir à personne « de discuter avec un père en deuil du plus ou moins de mérite de l'enfant qu'il a perdu, » alors surtout que M. Van de Kerkhove père, ne se contentant pas d'entrer dans le débat, y fait intervenir jusqu'à la mère de l'enfant et vient jeter ainsi une question de sentiment en travers d'une discussion artistique. J'attendrai donc, pour examiner les arguments qui me sont opposés et que d'ailleurs j'ai déjà réfutés en grande partie, que la responsabilité en ait été acceptée par M. Siret, puisqu'il s'est fait l'avocat d'office de mon contradicteur.

Bien à vous,

J. ROUSSEAU.

ECHO DU PARLEMENT, 12 *mars* 1875.

M. Siret nous adresse la lettre suivante :

10 mars 1875.

A M. le rédacteur de l'*Echo du Parlement*.

Monsieur,

J'ai depuis longtemps accepté, et je l'accepte encore, la responsabilité des arguments présentés par M. Van de Kerk-

hove, puisque je suis, d'après M. J. Rousseau, l'avocat d'office de ses contradicteurs. Qu'il me soit permis de faire remarquer à celui qui s'est constitué l'avocat d'office de nos adversaires que, si j'ai bien compris ce qui se passe dans le public, cette polémique le fatigue. En effet, l'heure des plaidoyers écrits est passée. L'exposition des œuvres de Frédéric Van de Kerkhove a eu lieu pendant trois semaines à Bruxelles, elle est ouverte à Anvers, elle va s'ouvrir ailleurs. Le public est donc parfaitement en état de s'éclairer. Ce qu'il demande, c'est un arrêt et non des opinions personnelles.

Ce qu'il demande c'est une enquête. Hors de là, à l'heure qu'il est, il ne saurait y avoir qu'une dispute d'autant plus vaine que nos adversaires se refusent avec une obstination qui ne se comprend pas, à se rendre à l'invitation de M. Van de Kerkhove, le principal intéressé dans l'affaire. M. Van de Kerkhove a les mains pleines de ces mêmes preuves qu'on lui demande et on a l'air de les dédaigner ! Il est vraiment pénible d'avoir à constater que dans une question de cette nature, où en définitive la loyauté doit dominer la dialectique, on se livre à l'exhibition de théories personnelles en se refusant carrément, malgré de pressantes invitations, à se rendre au foyer où brille la lumière. C'est là, Monsieur le rédacteur, une tactique bien maladroite et bien illogique pour ne pas dire plus.

J'avertis M. Rousseau que s'il ne juge pas à propos de suivre mon exemple en faisant à Bruges une enquête officieuse dans le milieu même où Frédéric a vécu, je refuse absolument de le suivre sur un terrain où il n'apporte que des idées et où moi j'ai apporté des faits. Cette situation est l'origine de la divergence de nos opinions dont la défense respective donnerait lieu à d'interminables débats que le talent de M. Rousseau même ne parviendrait pas, j'en ai peur, à rendre intéressants. Puisque mon honorable confrère met une condition à son examen, il comprendra que j'en mette une à ma réponse. Je ne puis, en effet, satisfaire à toutes les interpellations qui pourraient m'être faites si, avant tout, on ne juge pas à propos de s'éclairer auprès de qui de droit.

Recevez, M. le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée.

AD. SIRET.

Voici la réponse de notre collaborateur :

Nous n'avons rien à refuser à notre honorable confrère. Nous ferons donc le voyage de Bruges, si cela peut lui être agréable.

Nous avons déjà fait dans le même but, il le sait, un voyage à Louvain, qui était aussi « un foyer où brillait la lumière, » et où notre aimable correspondant avait réuni toutes sortes d'esquisses et de tableaux propres, pensait-il, à nous convaincre. Nous n'en sommes revenu convaincu que de sa parfaite courtoisie.

Un voyage à Bruges — même en lui supposant un meilleur résultat — suffira-t-il à trancher les questions soulevées ? Nous avons peur que non.

Ces questions des tableaux, des gravures, des retouches, etc., sont — ainsi que nous l'avons dit *par deux fois* — des questions fort spéciales qui ne peuvent être résolues que « *par des hommes spéciaux, des peintres, et de préférence des paysagistes.* »

On nous promet une enquête. Sera-ce une enquête *d'artistes?* Malgré notre double demande, aucun de nos deux contradicteurs n'en sonne mot.

C'est la seule pourtant qui sera concluante. Et elle est devenue plus nécessaire que jamais aujourd'hui que le seul corps artistique qu'on disait s'être prononcé dans cette affaire — nous parlons de l'Académie de Belgique — s'est dégagé des appréciations très favorables qu'on lui prêtait, et en a laissé, dit-on, la paternité à un seul de ses membres, l'honorable M. Siret.

J. ROUSSEAU.

Nous venions de livrer à l'impression le billet que M. J. Rousseau nous a adressé lundi à propos de l'exposition Van de Kerkhove, quand nous avons reçu la lettre suivante :

Bruxelles, le 8 mars 1875.

Monsieur le directeur,

L'émotion si légitime causée par l'exhibition des œuvres du jeune Frédéric Van de Kerkhove, les débats qu'elle a soulevés, m'autorisent à croire que vous voudrez bien accueillir quelques observations d'un admirateur sincère de ces manifestations artistiques. Non pas que je songe à jeter dans la polémique engagée entre votre collaborateur, M. Rousseau, et le père du peintre-phénomène, des éléments nouveaux de désaccord, mais on ne contestera pas que jusqu'à ce jour rien n'est éclairci, et je crois être l'écho d'un bon nombre de vos lecteurs en deman-

dant, non pas seulement pour les artistes, mais pour le public en général, une enquête approfondie.

Cette enquête ne résulte pas, comme certaines personnes le croient, de la simple exhibition, et si M. Van de Kerkhove a pu déclarer que tout ce que M. Siret a écrit est scrupuleusement exact, il sera au moins intéressant de noter que MM. Van de Kerkhove et Siret sont loin d'être toujours d'accord.

Pourtant c'est de M. Van de Kerkhove que M. Siret tient ses renseignements. Ne dit-il pas, en effet, dans le *Journal des Beaux-Arts* qu'il dirige : « Ma notice a été faite au moyen de renseignements fournis par le père et par ceux qui ont connu Fritz, » et le 15 février il le confirme en nous expliquant par quel concours de circonstances il a été amené à connaître les œuvres du petit Van de Kerkhove. « Je n'ai point connu Frédéric, écrit M. Siret. Je n'ai eu des rapports avec sa respectable famille qu'à la suite des circonstances suivantes : Le *Journal des Beaux-Arts* avait ouvert un concours de gravure à l'eau forte. M. Van de Kerkhove père y remporta un prix. C'était en 1873. C'est dans le cours de cette année que mourut son fils unique. Dans une de ses correspondances le père me communiqua trois dessins à la plume faits par lui d'après des paysages peints par Fritz qui, disait-il, manifestait de très grandes dispositions. Ces dessins me frappèrent. Je fis part de mon étonnement à M. Van de Kerkhove qui, pour me mettre à même de juger du talent de son fils, voulut bien soumettre à mon examen deux panneaux minuscules qui figurent actuellement au Cercle. Je fus à la fois charmé et navré à la réception de ces panneautins et j'exprimai mon sentiment au malheureux père qui me fit parvenir une centaine de paysages de Frédéric. C'est alors que l'émotion me gagna et qu'après avoir pris quelques renseignements nécessaires à l'indiscutabilité de la révélation que je projetais, j'écrivis mon article du 15 septembre dernier. »

Lorsque M. Siret rendit aux amis des arts le service de leur faire connaître les remarquables travaux de l'enfant, Fritz était mort depuis le 12 août de l'année précédente. Ne l'ayant pas connu personnellement, c'est sans doute du père que M. Siret tenait les éléments du portrait suivant : « Ce fut le 4 septembre 1862 que s'ouvrirent pour lui les voies de la douleur et de l'art. Du jour de sa naissance jusqu'à l'heure de sa mort ce fut une longue souffrance. Il n'eut peut-être pas une heure de repos... Sa pâleur était continue, il jouait peu, mangeait considérablement et ne pouvait éteindre sa soif. » Veuillez vous

rappeler cependant ce passage d'une lettre de M. Van de Kerkhove qui vous fut adressée le 25 février : « Oui, Fritz a été maladif toute sa vie, hélas ! Mais entre être maladif et malade il y a de la différence, et Fritz a eu aussi de bons jours ou relativement il était bien portant. » « Vers sept ans, continue M. Siret, son intelligence prit un rapide essor. » Toutefois, ajoute-t-il, « les choses exactes avaient peu d'empire sur lui, bien qu'il manifestât à cet égard des tendances singulières. C'est ainsi qu'il jouait aux cartes avec un aplomb merveilleux et le talent d'un joueur consommé, tandis qu'il pouvait difficilement se rendre compte des lois qui veulent que deux et deux fassent quatre.» Enfin dans le cours de son récit M. Siret nous apprend que « vers huit à neuf ans, Fritz indisposé ne se rendit plus à l'école. »

Dans sa lettre à la *Meuse*, M. Van de Kerkhove disait que son fils avait remporté des prix à l'école moyenne de Bruges et que le directeur lui avait même dit que Fritz fût devenu un homme fort remarquable. Convenons que le portrait tracé par M. Siret ne l'annonçait pas.

Maintenant, voyons l'enfant à ses peintures et suivons M. Siret son biographe en titre. « Vers sept ans... à l'école, il avait les poches remplies de petits panneaux recouverts de peinture... *Sans savoir dessiner* (ceci souligné dans le texte) il ébauchait des séries de petits paysages parfaitement caractérisés. » Nous avons vu qu'il quitta l'école « vers huit à neuf ans. » « Son père, ajoute M. Siret, l'installa près de lui dans son atelier avec un chevalet. Là l'enfant arrangeait et nettoyait la palette paternelle et s'amusait à copier à l'huile des paysages gravés à l'eau forte. Jamais cela ne ressemblait à l'original. Fritz y mettait son sentiment à lui, lequel se traduisait toujours par un ton de coloration particulier. Il dédaignait le pinceau *dont il se servit en général très peu*, préférant le couteau à palette qu'il mania toujours avec une dextérité de plus en plus étonnante. » Ces paysages, quelque peu copiés d'après des eaux fortes, sont-ils encore possédés par la famille, en est-il dans le nombre qui ont figuré à l'exposition du Cercle ? Je ne sais, toujours est-il que dans une épître qu'il adresse à M. Rousseau et que le *Journal des Beaux-Arts* a publiés sous la date du 28 février, M. Siret dit : « Dans tous les ouvrages illustrés que j'ai parcourus et que l'enfant feuilletait, je n'ai pas encore rencontré une seule gravure qui rappelât même de loin le motif de n'importe lequel de ses tableaux. Comme il n'avait jamais vu de tableaux on a été en

droit de supposer que ceux qu'il a peints sont des souvenirs de gravures. C'est seulement ainsi qu'il faut comprendre que les gravures furent les premiers instruments de son éducation artistique... Il est parfaitement connu et prouvé (?), pour ceux qui se sont informés aux sources vraies, que l'enfant a presque toujours reproduit, en leur donnant la ligne *que son génie lui inspirait*, les paysages des environs de Bruges. » Qu'il y ait au nombre des paysages qui ont été exposés des sites des environs de Bruges, cela se peut ; mais n'y a-t-il pas aussi des cascades, des rochers, des monuments très divers, en bon nombre, et, en supposant que l'enfant se fût inspiré pour ceux-là de planches gravées, où serait le mal? Prétendre que l'imagination seule les lui a révélés est insoutenable. Au reste, M. Siret, malgré ses rapports avec M. Van de Kerkhove, n'est pas encore bien fixé à cet égard, car dans le même numéro où il s'adresse à M. Rousseau, dans les termes que nous venons de voir, il dit : « Sa quatrième époque a été celle où il a été quelques rares fois au théâtre avec son père. La vue des décors doit l'avoir enthousiasmé, car on trouve à l'exposition du Cercle une dizaine de panneautins décoratifs d'une superbe et crâne venue. Je croirais même que les panneaux dont je parle ont été peints le soir si j'en juge par des effets de couleur autres que ceux que l'on obtient en plein jour. L'enfant aura pensé que ces choses destinées à être vues le soir devaient être traitées le soir. Je donne cette dernière supposition sans y attacher une grande valeur. » M. Siret, que ses rapports avec M. Van de Kerkhove ont mis à même d'être bien renseigné, ne peut faire aucune *supposition* qui n'ait dans le débat une *très grande* valeur.

Nous avons vu que M. Siret n'a point trouvé dans les ouvrages illustrés des motifs semblables à ceux traités par l'enfant. C'est lui cependant qui nous dit, sous la date du 28 février 1875 : « Sa première époque est celle où la vue des livres illustrés lui inspire l'idée de peindre des motifs plus ou moins semblables à ceux qui tombent sous sa main. Jamais cette espèce de ressouvenir n'est semblable au modèle (quel modèle)? Toujours l'idée dévie au départ et devient sienne propre.

» Sa troisième époque correspond aux jours pendant lesquels il médita devant des eaux fortes ; il est pour nous évident que certains effets de l'eau forte l'ont beaucoup préoccupé. Je parle de l'effet et non du dessin et de la ligne. » Enfin M. Siret va nous dire lui-même le secret de la tonalité de quelques-unes des œuvres du petit peintre par ce passage de son article du 31 jan-

vier 1875, dans lequel il rend compte de sa visite chez M. Van de Kerkhove père : « Cette maison est du haut en bas un musée. Il y a dans l'atelier du père un beau Ruysdael posé presque à fleur de terre près d'un Van Goyen. Fritz s'est souvent couché tout de son long devant ces tableaux ; c'est là aussi qu'il mettait son chevalet lorsqu'il lui arrivait de s'en servir et le plancher à cette place a perdu sa couleur par suite d'usure. Je ne serais nullement étonné que ce Ruysdael eût exercé sur ses facultés une influence *décisive*, et l'on peut si l'on veut retrouver dans ses travaux comme un écho lointain de la note du talent profond du grand maître. » Cela semblait parfaitement admis, lorsque voilà M. Siret qui dit à M. Rousseau : « Vous dites qu'il empruntait ses délicates harmonies à des tableaux. Allez donc voir les tableaux qu'il avait sous les yeux, il n'y en a pas un seul que Fritz rappelle, mais pas un seul. » Et nous sommes de nouveau déroutés !

Pour finir, un mot du procédé d'exécution. Tout le monde a vu et admiré la touche ferme et je n'hésite pas à dire magistrale des petits tableaux exposés au Cercle ; l'adresse du pinceau que M. Siret déclarait l'enfant malhabile à manier, y éclate. Elle est encore plus étonnante quand nous lisons ce passage de l'article de M. Siret du 15 septembre 1874. « Le sentiment de la composition s'est révélé chez Fritz à la vue des illustrations qui encombraient la maison paternelle. Au début il plaçait sous ses yeux une de ces illustrations, se proposant de la copier, mais à peine avait-il le panneau dans le creux de la main gauche et le couteau de la main droite (c'était ainsi qu'il pétrissait ses compositions) que le modèle était oublié etque les premiers et capricieux linéaments teintés posés sur le bois déterminaient toute autre chose que celle projetée. » Le procédé était donc extrêmement rapide, ce que confirme le passage de l'article du 31 janvier 1874. « L'on se sent pris d'une étrange émotion en présence de ces jouets maniés par la main de cet être enfantin qui, *entre deux tours de toupie, plaçait un chef-d'œuvre.* »

Les œuvres exposées au Cercle ont sans nul doute été vues par M. Siret. Où se traduit ce procédé sommaire qui les classerait en quelque sorte parmi les jeux de l'enfant ! Au reste, le biographe reconnaît lui-même que telle n'est point leur portée, car après avoir dit d'abord que Fritz possédait l'accent et non la ligne (il n'avait vu alors qu'une centaine de panneaux), il revient sur cette assertion et dit : « Ce que j'ai vu à Bruges m'autorise à penser que l'enfant, plus complet encore que je ne l'avais cru, possédait à la fois l'accent et la ligne. »

N'est-il point vrai, monsieur le directeur, que ces déclarations ne sauraient suffire à nous éclairer sur l'enfant et sa manière de procéder? Si, comme le dit M. Siret, « le temps n'est pas éloigné où le jeune Frédéric Van de Kerkhove entrera l'*un des premiers* et l'*un des plus grands* dans la Walhalla belge, (1)» si, comme il n'hésite pas à l'affirmer « la Belgique a perdu *un de ses plus grands artistes* dans la personne de Frédéric Van de Kerkhove et qu'elle a actuellement un solennel devoir à remplir : le *reconnaître et l'honorer*,» je ne serai sans doute pas seul à croire qu'il importe de ne pas s'arrêter seulement aux tableaux si charmants qu'ils puissent être, mais de tout rechercher et de tout approfondir, s'il en est encore temps, et, après cet examen scrupuleux, et alors seulement, de quelque côté que soient les douteurs, M. Siret aura le droit de dire : « La persistance à ne pas se soumettre à l'évidence des preuves constituerait un entêtement jaloux et malsain (?) dont nous espérons qu'aucun homme d'esprit généreux et loyal ne donnera le triste spectacle. »

Il me reste à vous exprimer mes regrets d'avoir usurpé une place si considérable dans vos colonnes et à vous présenter monsieur le directeur, les assurances de ma considération la plus distinguée.

UN ABONNÉ.

Nous sommes aujourd'hui vengés de la position peu bienveillante prise dès le début de cette affaire par l'important journal l'*Art* de Paris. Nous allons résumer le débat engagé avec ce journal et nous donnerons celles des pièces dont ce même débat ne saurait se passer. Nous ferons remarquer le silence absolu de l'*Art* après toutes les constatations produites par nous et par les journaux. Ce silence rapproché des dédains manifestés à l'origine de cette affaire par une publication qui a pris d'emblée le premier rang en Europe, est au fond une des causes, si pas la seule, qui ait empêché Paris d'avoir une exposition

(1) Cette expression n'est pas de moi. Elle est de M. Ch. Buls (voir *Revue de Belgique*). AD. S.

des tableautins de Fritz. Il est assez bizarre d'avoir à constater *que ce silence a été gardé par toutes les feuilles publiques qui s'étaient prononcées contre la question Fritz*. Il en coûte donc bien d'avouer que l'on s'est trompé? Tant que l'on s'est cru vainqueur on n'a trouvé aucune lassitude à s'occuper de cette affaire, mais du moment où la vérité est venue s'imposer aux contradicteurs, ils se sont tus avec une unanimité et une persistance qui mettent au jour d'une éclatante façon la formelle reconnaissance de leur défaite. Nous le répétons, nous sommes assez vengés et ce n'est pas sans une satisfaction légitime que maintenant nous entrons dans la relation de nos démelés avec l'*Art* qui a mis si légèrement en avant les mots de supercherie et de mystification, laissant trop voir qu'une question personnelle l'avait emporté sur une question de fait.

L'*Art*, dans une correspondance de Bruxelles 4 mars 1875, signée C. T. (Charles Tardieu) rend compte de l'exposition du Cercle. Dans ce premier article on voit poindre la malveillance; des termes vulgaires et dédaigneux indiquent suffisamment qu'il existe un parti pris : *Histoire de faire passer le petit Fritz pour un conquérant, pour un Turenne du paysage* (sic).

Le correspondant cite des fragments de l'article de M. Ch. Buls de la *Revue de Belgique*. Il enregistre l'enthousiasme de cet écrivain et celui plus grand encore de la *Fédération artistique*, puis termine en reproduisant presqu'en entier l'article de l'*Echo du Parlement* du 22 février. Enfin, dans un P. S. l'auteur donne impartialement quelques arguments produits par nous contre les appréciations de l'*Echo du Parlement*.

Dans cette correspondance l'auteur dit que c'est moi qui ai *lancé cette affaire*. Dans mon *Journal*

des Beaux-Arts du 13 mars j'ai fait remarquer à M. C. T. qu'il devait savoir que cette expression est prise généralement en mauvaise part et ne convient en aucune façon ni à mon caractère, ni à mes habitudes. S'il l'ignore, ajoutai-je, je le lui apprends et je compte sur la confraternité des rédacteurs de l'*Art* pour communiquer mon observation à qui de droit, soit publiquement, soit officieusement.

Le numéro suivant de l'*Art* renferme le reçit de l'épisode de l'Académie, formulé ou accommodé avec le dénigrement que l'on sait et en dehors de la vérité. J'ai protesté par la lettre insérée dans l'*Art*, page 288 de 1875. Je demandais qu'on attendît pour se prononcer à cet égard la publication des documents officiels.

Dans le numéro suivant de l'*Art*, page 307, ce journal publie la lettre de M. Hymans à nous adressée, le 17 mars, celle de M. J. Rousseau à M. Hymans sous la date du . . , puis enfin l'enquête de M. Rousseau, documents publiés dans le présent volume. Ces insertions sont accompagnées de réflexions perfides qui tendent à considérer la question comme tranchée et à mettre fin à *l'audacieuse mystification* dont nous aurions été les victimes. L'exposition des tableautins à Anvers, dit l'*Art* qui semble avoir hâte d'en finir, à subi un échec qui paraît décisif. *Quant aux expositions de Londres et de Paris on peut désormais les considérer comme enterrées et ce n'est que justice*. A la fin de l'article il est parlé du panneautin identique de M. Van de Kerkhove, père, dont il a été question dans l'*Echo du Parlement*, question qui a si piètrement échoué aux pieds de M. Hymans. Enfin, l'*Art* annonce que le père a fait donation d'un certain nombre de travaux de Fritz au musée moderne de Bruxelles et se demande si l'Etat acceptera ce *cadeau*. Ces légèretés sont signées C. T. (Charles Tardieu).

Comme c'était notre droit et notre devoir nous relevâmes le procédé de l'*Art* de la façon suivante dans notre Journal du 15 avril :

Nous signalons à l'indignation du public honnête le procédé du correspondant belge de l'*Art*, de Paris. Ce journal reçoit de Bruxelles une longue communication signée C. T. qui reproduit *in-extenso* l'enquête Rousseau, la lettre à propos du panneautin *identique*, enfin tout ce qui dans cette question a été produit par nos adversaires, sans la moindre contre-partie. Les commentaires de la rédaction sont aussi désobligeants, aussi blessants que possible. Enfin, s'érigeant en espèce de petit moniteur, ce journal annonce que « l'affaire est enterrée, » que les expositions projetées à l'étranger n'auront pas lieu, etc.

Lorsqu'une cause emploie de semblables moyens, surtout à l'étranger où l'on ne peut s'éclairer complètement, elle est jugée par tous les cœurs droits. Ce n'est plus la vérité que l'on cherche, ce sont les hommes que l'on essaie d'atteindre même au prix d'une pure gloire nationale.

Quand l'heure de la justice et de la vérité aura sonné, et elle sonnera, il ne restera plus que le souvenir d'une des campagnes les plus tristes entreprises au nom de l'art et dégénérée en guerre personnelle.

Nous aurions compris cette façon d'agir de la part d'une de ces feuilles qui vivent d'émotions malsaines ; venant d'un journal sérieux c'est un début qui ne promet guère pour le calme et la dignité nécessaires aux sereines régions de l'art qu'avait si bien su comprendre le regretté Galichon dans sa *Gazette des Beaux-Arts*.

M. C. Tardieu, page 356, répond par la lettre suivante adressée à M. le Rédacteur en chef. Cette lettre provoquera, croyons-nous, maintenant plus d'un sourire.

Monsieur,

A propos des renseignements que j'ai eu l'honneur de vous envoyer au sujet de l'affaire Fritz Van de Kerkhove, je lis dans le *Journal des Beaux-Arts et de la Littérature*, paraissant deux fois par mois, sous la direction de M. Ad. Siret, membre de

l'Académie royale de Belgique, membre de la Commission royale des monuments, membre de l'Institut *des provinces* de France(1), de la Société française d'archéologie, etc., l'articulet que voici :

(Suit l'article qui précède).

Je n'ai pas l'intention d'entamer une polémique avec M. Ad. Siret, que je n'ai pas l'honneur de connaître.

Permettez-moi seulement de constater que :

1. Parce qu'on a eu le malheur d'être victime d'une mystification, ce n'est pas précisément une raison pour suspecter l'honnêteté des personnes qui n'ont d'autre tort que de ne pas donner dans le panneau.

2. Je ne suis pas membre de l'Académie royale de Belgique et ce n'est pas ma faute si la classe des Beaux-Arts de cette Académie a rectifié la rédaction de certain procès-verbal beaucoup plus favorable à la légende de Fritz qu'il ne lui convenait ; ce n'est pas ma faute si la classe a jugé que ce procès-verbal, étrangement retouché, ne cherchait pas suffisamment « la vérité » et si sa rectification, tombant sur un homme en même temps que sur un enfant, a démonétisé du même coup « deux gloires nationales. »

3. Il est vrai que sceptique, dès le début de cette affaire, je vous ai signalé les doutes et les soupçons qui ont accueilli la révélation de M. Ad. Siret ; mais j'ai témoigné de mon impartialité en vous communiquant, dans ma première correspondance, des fragments non-seulement du premier article de M. J. Rousseau mais aussi d'une étude publiée dans la *Revue de Belgique* par M. Ch. Buls, convaincu de l'authenticité et du mérite artistique de l'œuvre attribué au jeune Fritz, et en résumant un feuilleton de l'*Indépendance,* qui, sans exagérer la valeur de l'œuvre, s'attachait à établir qu'un enfant pouvait en être l'auteur.

4. Vous avez reproduit « l'enquête Rousseau. » Ce n'est pas ma faute si la « contre-partie » a été nulle et de nul effet, et je croyais avoir rendu service à M. Van de Kerkhove en m'abstenant de citer ses lettres qui, de l'aveu de ses partisans, de ses amis, de lui-même, ont compromis sa cause loin de la relever. Ce n'est pas ma faute si chaque tentative de la « contre-partie » est venue se heurter et se briser contre des faits écrasants.

5. J'ai le plaisir de connaître M. Jean Rousseau dont le talent et le caractère n'ont pas besoin de mes certificats ; mais je ne lui

(1) Je ne saisis pas très-bien l'insinuation glissée sous ces italiques. A ce propos je remercie M. C. T. d'avoir fait connaître aux lecteurs de *L'Art* les positions honorifiques que je dois à mes travaux. Ad. S.

ai jamais parlé de cette affaire, si ce n'est longtemps *après* son enquête.

6. *Avant* la publication de son enquête et pendant qu'il s'y livrait, le hasard m'a permis de mentionner dans ma première correspondance trois panneaux de M. Van de Kerkhove père, identiques à ceux de son fils ; et ce n'est pas plus ma faute que celle de M. Rousseau, si cette coïncidence plaide contre la légende dont M. Ad. Siret s'est fait naïvement l'apôtre.

7. Je n'ai dans cette affaire aucun intérêt, pas même un intérêt d'amour-propre.

8. Quant au regretté Galichon, je rends hommage à son calme, à sa dignité, à sa sérénité ; mais il avait, passez-moi le mot, trop de flair pour se laisser prendre à une légende aussi enfantine que celle du petit Fritz.

Au moment de signer cette dernière correspondance pour la jeter à la poste, je trouve dans l'*Echo dn Parlement*, sous ce titre « Le coup de grâce » la lettre suivante adressée à M. Siret par M. Van Hove, sculpteur et peintre distingué, bien connu en France comme en Belgique, et dont le témoignage a toujours été considéré comme décisif, même par les personnes disposées à admettre l'authenticité de l'œuvre attribué au petit Fritz.

(Suit la lettre de M. Van Hove, insérée plus loin).

Je suis curieux de savoir si M. Siret dénoncera la lettre de M. Van Hove à « l'indignation du public honnête. »

Veuillez agréer, etc.

CHARLES TARDIEU.

Cette lettre n'a plus besoin de commentaires. Les faits ont donné un démenti à chacun des points notés par M. C. T. Sa lettre est suivie de la missive de M. Van Hove, puis d'un résumé de M. J. Rousseau dans l'*Echo du Parlement* (25 mars), résumé contenant des incidents complètement vidés aujourd'hui et dont l'inexactitude et la fausseté ont été prouvés à suffisance sans que ceux qui les ont mis en avant aient essayé de protester. A la fin de son article M. Ch. T. annonçait que :

Le père de Fritz avait offert à l'Etat plusieurs panneaux attri-

bués à son fils, une centaine environ. Un contrat de donation avait été préparé dans toutes les formes, avec évaluation de la valeur attribuée aux tableaux donnés et de l'importance du « Cadeau » fait à l'Etat. Le ministre de l'intérieur a cru devoir consulter à ce sujet son collègue de la justice. Il attendait encore sa réponse lorsque l'enquête a éclaté comme une bombe. Le ministre de l'intérieur a fait prier le père de retirer sa donation. Le père s'est exécuté.

Les panneautins sont en ce moment exposés à Gand, où ils font à peu près la même impression qu'à Anvers et à Bruxelles.

On sait l'impression extrordinaire que l'exposition fit à Bruxelles et l'on peut en retrouver la trace dans les articles de journaux qui font l'objet de la deuxième partie. de ce livre. L'insinuation inqualifiable de M. Ch. T. permet de juger de son impartialité.

Quant à la donation et à l'historiette qui l'accompagne, voici comment nous répondîmes dans notre numéro du 15 avril, *(Journal des Beaux-Arts)*.

Le 30 mars dernier, nous avions écrit, au journal français l'*Art*. directeur M. Eug. Véron, une lettre polie au sujet de sa manière leste et sommaire de traiter l'affaire Van de Kerkhove. Cette lettre n'a pas paru. M. Eug Véron me permettra sans doute de trouver le procédé peu français.

Mais voici M. Ch. Tardieu qui dans le n° 15 de l'*Art*, revient à la charge et publie, avec un empressement qu'il doit déjà regretter, la lettre de M. Van Hove. M. Tardieu est curieux de savoir si je dénoncerai cette lettre « à l'indignation du public honnête » ; ma réponse est dans le présent numéro et la curiosité de M. Tardieu sera sans doute satisfaite. A mon tour je serais curieux de savoir comment M. Tardieu fera pour se tirer de l'impasse dans laquelle, avec ses amis de l'*Echo du Parlement*, il s'est si imprudemment fourvoyé, car j'ai lieu de supposer qu'il aura pris ou prendra connaissance des 37 certificats si décisifs et si accablants publiés par la *Fédération artistique* d'Anvers du 9 courant et des documents que je donne aujourd'hui.

Ce serait du temps perdu que de répondre ici aux divers points soulevés dans le nouvel et inutile article de M. Tardieu et d'y relever les inexactitudes (involontaires, j'aime à le croire), que

j'y rencontre. Je laisserai aux documents et aux enquêtes le soin de faire regretter, à tous les points de vue, à l'*Art*, la position qu'il a prise dans cette question. Je ne demanderai même pas à ce journal, qui se refuse à m'entendre, d'enregistrer loyalement dans ses colonnes, la marche de l'instruction de cette affaire et la conclusion glorieuse qui l'attend. L'*Art* a trop manqué aux lois les plus élémentaires de la confraternité entre journalistes pour que je m'occupe encore de lui.

AD. SIRET.

M. Eug. Véron, page 401, me répondit dans l'*Art*, par un article qui était une juste satisfaction donnée à mes exigences. Sous le rapport des convenances entre confrères je m'empresse de déclarer que je n'avais plus rien à lui demander. La manière dont il argumente peut bien ne pas être celle que j'aurais voulu lui voir adopter, abstraction faite de sa conviction, mais sous ce rapport même, je me déclare satisfait autant qu'on peut l'être entre gens qui ne s'entendent pas.

L'article est suivi de quelques mots de M. Ch. T. qui, entre autres, rectifie avec mauvaise humeur, l'historiette de la donation.

On le voit, la tournure donnée à cette discussion manque totalement de générosité et de logique. On cherche à nous donner un relief ridicule, on insiste sur des détails insignifiants, la chose dégénère presqu'en charge et là où il ne fallait voir qu'un citoyen pénétré du rôle que le hasard lui avait attribué on a cherché un mystificateur ou une victime. On a oublié et M. Véron tout le premier, que personne plus que nous ne s'est livré à une enquête aussi profonde, aussi contradictoire que possible pendant les trois mois qui ont précédé notre révélation. Nous avions souci de notre dignité non moins que des intérêts du pays au point du vue de sa gloire ; nous n'avons point cherché à réussir dans une *affaire que*

nous aurions lancée comme dit M. C. T., nous avons simplement posé un acte de justice. Ce n'est que plus tard quand de petites passions et de petites haines sont venues que notre rôle a grandi et que cet acte de justice, nous avons cru être assez fort pour l'exiger.

Notre discussion avec l'*Art* fut enfin close dans le 2e volume de ce journal page 42. En effet, on y trouve les documents que j'avais annoncés à M. Eug. Véron et qu'il m'avait promis d'insérer. Ces documents sont les lettres de MM. Ritter, Devos et Héris qu'on retrouvera plus loin.

Dans le *Journal des Beaux-Arts*, du 15 mai 1875, nous mîmes fin à ces démêlés par l'article suivant :

Le journal l'*Art*, de Paris, a inséré, au sujet de la question Van de Kerkhove, les documents décisifs que nous lui avons transmis, donnant par là une leçon de loyauté aux détracteurs belges et à leur moniteur officiel.

Nous parlerons peu des notes qui accompagnent l'insertion de ces pièces ; cela éterniserait une discussion qui n'a besoin que de faits. Quelques rectifications suffiront. La note qui se rapporte à la lettre de M. Dumortier et qui suppose que nous avons publié celle-ci comme *pièce probante*, doit être un lapsus ou une distraction ; en effet, dans notre lettre d'envoi, *imprimée dans l'Art, en tête des documents fournis*, nous disons à propos de cette même pièce déjà attaquée au même titre dans le nº 17 du journal français : «.... (lettre) qui *n'avait pas été donnée par » moi comme pièce probante*, mais simplement comme une » marque de sympathie de la part d'un des meilleurs citoyens » de la Belgique. » Nous sommes donc tout à fait de l'avis de l'auteur de la note et celle-ci n'a pas de raison d'être.

Le même écrivain préfère les témoignages du directeur et des professeurs de l'Académie de Bruges, «aux certificats de n'importe quel consul, *fût-il de Roulers* » (sic). L'auteur de cette observation a oublié que le directeur et les professeurs de l'Académie de Bruges NE SAVAIENT RIEN, N'AVAIENT RIEN VU et se sont bornés à exprimer, dans un langage qui a été apprécié comme il devait l'être, leur incrédulité et leur opinion personnelle, tandis que l'honorable consul, ancien ingénieur, grand ami des



arts, membre de la Commission provinciale des monuments, a certifié ce qu'il avait VU plus d'une fois et ADMIRÉ toujours. — Il n'entrera dans l'esprit de personne de supposer qu'un homme comme M. De Vos. ancien procureur du roi à Bruges, quelque incompétent en matière artistique qu'il puisse être, pourrait déclarer avoir VU peindre Fritz d'une façon « qu'un peintre n'eût pas récusée » sans savoir ce qu'il disait. Il y a du reste plus que cela dans la lettre de l'honorable magistrat. Cet esprit calme et lucide, peu enclin à se laisser aller à des entraînements enthousiastes, ne saurait, plus clairement qu'il ne le fait, constater la nature « extraordinaire, exceptionnelle » d'un enfant qu'il avait si bien connu. Enfin, à propos d'une lettre de M. Héris (lettre qui renferme encore, au début, le témoignage d'un artiste, témoin oculaire, assistant par hasard au déballage des petits panneaux soumis à M. Héris et reconnaissant immédiatement un des tableaux pour l'avoir VU peindre par Ftitz), l'auteur des notes de l'*Art*, semble vouloir infirmer l'opinion de M. Héris en faisant un appel à celle de M. Et. Le Roy, pour arriver ainsi à une espèce d'antagonisme tout à fait déplacé dans la question.

Personne n'est allé à M. Héris pour lui demander l'avis qu'il a donné spontanément ; ceci est une affirmation formelle. M. Van de Kerkhove n'avait pas l'honneur de le connaître, et, quant à nous, personnellement, notre abstention en fait de démarches, soit dans le pays, soit à l'étranger, — sauf celles qui tendaient à nous éclairer nous-mêmes, — a été complète. Nous avons le plaisir de compter M. Et. Le Roy parmi nos amis, mais lui, comme M. Héris, comprendra combien il eût été absurde de notre part, d'aller invoquer des opinions alors que nous avions les mains pleines de preuves de fait. Nous sommes certainement très flatté dans notre amour-propre d'appréciateur de voir des hommes blanchis sous le harnais exprimer exactement l'avis que nous avons émis dès le début, et, si M. Et. Leroy, — pour les connaissances duquel nous professons la plus haute estime — partageait aussi notre manière de voir, nous en serions très charmé. Mais, quand le contraire devrait avoir lieu, cela ne changerait rien, en somme, à l'évidence des faits attestés par cinquante témoins oculaires dignes de foi.

Aussi on pourra désormais, par boutade d'humeur, par aveuglement volontaire, par système, parti pris ou combinaisons quelconques, appeler Fritz « le soi-disant phénomène » ; on pourra employer les vieux mots assez discrédités, il faut le dire, de

farce, de mystification, on pourra essayer d'amoindrir une œuvre consacrée aujourd'hui par le sentiment public; on pourra imprimer de ci de là, assurer tout bas dans le pays, déclarer tout haut à l'étranger, au Salon de Paris ou ailleurs, que la question Van de Kerkhove est morte, oubliée, enterrée ; on aura beau faire, en un mot, rien ne saurait désormais empêcher les événements d'avoir leur cours et la vérité de triompher d'une façon éclatante.

Quoiqu'il en soit, depuis le 31 avril 1875 que l'*Art* a parlé pour la dernière fois de la question, depuis cette date jusqu'aujourd'hui la vérité s'est fait jour de la façon la plus officielle, telle que pouvaient l'exiger les esprits les plus prévenus.

L'*Art* n'a pas eu un seul mot à dire.

La Fédération artistique, 12 *mars* 1875.

—

Le procès n'est pas encore prêt d'être fini, et si jamais phénomène a été ardemment discuté et nié, c'est celui que j'ai commencé, moi-même, par mettre en doute, et devant lequel, après une minutieuse enquête, j'ai dû finir par m'incliner.

En toute chose il faut compter avec l'amour-propre et avec la passion. Autant les vieux contrepointistes, du temps de Mozart, étaient acharnés à contester la précocité miraculeuse du jeune maître, qui fit graver à Paris, à l'âge de sept ans, une sonate très estimée et regardée comme classique; autant le comte Jean Pic de la Mirandole qui, à dix ans, commentait le droit et, à dix-huit, parlait et écrivait vingt-deux langues anciennes ou modernes, rencontrait d'incrédulité de la part de ceux qui ne l'avaient pas entendu discuter *de omni re scibili et de quibusdam aliis*; autant le jeune Fritz Van de Kerkhove devait soulever, parmi les peintres, de jalouses défiances.

« Eh quoi! lorsqu'il faut aux plus grands artistes toute une carrière de tatonnements et de luttes pour en arriver à dégager

leur personnalité de l'enseignement scolastique, un gamin aurait atteint de prime-saut le *summum* de leurs recherches et de leurs efforts ! A quoi bon peindre encore, si les enfants dament le pion aux hommes faits ! Brisons palette et pinceaux, s'ils nous faut reconnaître que les maîtres sont au-dessous des écoliers. »

Certes, il y a là un raisonnement fort juste, appliqué à la généralité, mais ce n'est pas un argument irréfutable, et quand même c'en serait un, le propre des phénomènes n'est-il pas de dérouter et de confondre toutes les notions connues du possible ?

⁂

« Vous vous rendez ridicule » en vous prononçant comme vous le faites, me disait, il y a deux jours, un peintre fort estimé, qui se trouve dans le clan des incrédules. « Prétendre qu'un enfant a fait cela, autant affirmer qu'on peut écrire un drame à l'âge où l'on entre ordinairement à l'école primaire. »

Le malheur est que le cas s'est présenté, à preuve Victor Hugo, dont l'*Inès* est contemporaine de l'époque à laquelle le futur auteur de la préface de *Cromwell*, cultivait le sucre d'orge et le cerceau.

M. Gevaert, l'éminent directeur du Conservatoire de Bruxelles, a été certainement, dans le temps, un phénomène aussi renversant que le jeune Fritz Van de Kerkhove. On rapporte de lui des faits qui tiennent de la magie et qui, en des temps plus barbares, l'auraient fait brûler en pleine place publique, avec ceux qui auraient eu l'imprudence de croire en son génie. Non seulement on ne se rappelle pas l'époque à laquelle l'éminent compositeur a bien pu n'être pas musicien, mais, enfant encore, il avait appris une demi-douzaine de langues. A Rome, il fréquentait assidument le Ghetto, où les juifs le prenaient pour l'un des leurs. Il connaissait l'arabe et le sanscrit, parlait couramment, outre le français et le flamand, l'allemand, l'anglais, l'italien et l'espagnol. A Paris, il avait la réputation d'être un linguiste de toute première force. Parlerai-je de ses premières œuvres, de ses chœurs merveilleux, qui sont encore des modèles du genre, de sa *Comédie à la ville*, un opéra-comique, dans lequel il a largemen puisé plus tard, de son grand opéra, *Hughes de Somerghem*, représenté avant qu'il eut obtenu son prix de Rome, et dont l'ouverture est une véritable symphonie, qu'il ne recommencerait peut-être plus aujourd'hui ? En fait de mémoire, Gevaert ne le cédait pas à Pic de la Mirandole, déjà cité par moi. Il lui suffisait de lire une seule fois une colonne de journal pour

en réciter le texte, d'abord dans l'ordre naturel, ensuite dans l'ordre inverse. Le calculateur Mondeux, résolvant à la minute les problèmes de mathématique les plus compliqués, offre encore un exemple de la spontanéité à laquelle peuvent arriver certaines intelligences dont l'organisation échappe à toute analyse.

*
* *

« Passe pour la couleur, disait mon peintre. La couleur est innée et elle peut se révéler aussi bien à l'âge de sept ans, qu'elle demeure étrangère à des artistes qui la cherchent en vain pendant toute leur vie. Mais le procédé, les trucs, les ficelles qu'on découvre dans ces panneautins, voilà ce que l'étude patiente et longue, la pratique, seule, peuvent apprendre. »

Hélas! faut-il dire franchement ma pensée? Comparée à la littérature, qui exige non-seulement la mémoire, mais le sens analytique, la connaissance du cœur humain, l'expérience des hommes et des choses, l'inspiration, la précision, et tant d'autres dons innés ou acquis, qui en font pour ainsi dire la synthèse de la nature et de la société, la peinture n'est peut-être qu'un art rudimentaire, qui demande plus de facilité instinctive que d'acquit réel.

Loin de moi la pensée de vouloir rabaisser un art pour lequel j'ai toujours professé la plus rigoureuse admiration. Le peintre, au même titre que le poëte et que le musicien, peut ceindre la couronne réservée aux génies. Mais si l'habileté de main, le style et la facture étaient le seul apanage de l'étude et du travail, nous ne verrions pas tant de vieux artistes soupirer vainement après la découverte de cette pierre philosophale qu'on appelle le beau, alors que, parmi les derniers venus, des natures privilégiées leur montrent le chemin.

Et même, parmi ceux-ci, que d'intelligences incomplètes priment dans leur art! Que de Mondeux artistes résolvent des équations picturales, quand, en fait de raisonnement, ils se laisseraient battre par un collégien!

*
* *

M. Jean Rousseau, dont je me plais à reconnaître le grand talent, les connaissances et le goût, me paraît verser dans une profonde erreur en adoptant le possible pour *critérium* dans un cas aussi exceptionnel. Qu'il mette le prodige en doute, il en a le droit, comme moi-même je l'ai pris, en usant de défiance dans le principe. Mais mesurer le jeune Van de Kerkhove à la toise

des enfants de son âge, pour en arriver à une déduction logique, c'est, selon moi, partir d'un raisonnement aussi faux que celui du médecin qui niait les géants, sous prétexte que la nature a des règles inéluctables, en ce qui concerne la croissance et la puberté et que, par conséquent, les géants n'ayant pas le droit d'exister, n'existaient pas en réalité.

* * *

On a dès l'abord crié à la supercherie. Personne n'avait jamais vu peindre l'enfant; on n'avait même jamais entendu dire qu'il peignît, tandis que le père, lui s'était fait maintefois remarquer aux expositions. Aujourd'hui plus de cinquante personnes, des plus honorablement connues, sont prêtes à attester que Fritz est bien réellement l'auteur, et le seul, de l'œuvre étonnant, devant lequel, Anvers après Bruxelles, reste confondu d'étonnement et d'admiration. Et ici je parle en connaissance de cause, puisque, bien longtemps avant l'exposition de cet œuvre, je me suis livré à une enquête sérieuse, qui m'a affermi dans ma conviction présente.

On a trouvé étonnant qu'on n'eut pas exposé en même temps les premiers barbouillages du défunt. Le père y a répondu en envoyant à Anvers un cadre rempli de ces essais, aussi renversants que les panneaux achevés exposés précédemment.

De toute part, on est allé aux renseignements. Le père a ouvert toutes grandes les portes de sa maison, et, lui-même, a désigné aux instructeurs du procès, qui mettaient en doute sa loyauté, les sources les plus honorables, où les incrédules ont comme moi vu s'évanouir leurs doutes les plus enracinés.

On a prétendu que l'enfant, loin d'être un génie, était un idiot. Ses professeurs sont venus attester qu'il avait au contraire les plus heureuses dispositions pour l'étude.

Enfin, dernière preuve, et qui me parait, à moi suffisante : l'enfant distribuait ses panneaux à tous ses camarades et tous les jours, la famille en retire de la circulation. On ne peut cependant pas admettre que le père, en vue de spéculer sur la mort probable d'un fils qu'il aimait passionnément, ait fabriqué ou fait fabriquer des œuvres apocryphes, dispersées par l'objet même d'une sacrilége apothéose !

Dans quel but, d'ailleurs, toutes ces intrigues, toutes ces mensonges. La spéculation ? Mais M. Van de Kerkhove veut faire cadeau à l'état de l'œuvre de son fils. Les journaux l'ont annoncé depuis quelques jours déjà, et nous apprenons que

l'offre est acceptée. Une salle à part sera affectée à l'œuvre du peintre enfant, bien près de passer chef d'école.

*
* *

Saint Thomas était un honnête homme, et le Christ ne lui en a pas voulu, dit la légende, d'avoir douté de sa résurrection. N'est-ce pas assez, cependant, qu'un père, atteint de ses plus chères affections, atteint dans son honneur, rouvre ses plaies encore saignantes pour établir sa parfaite loyauté, et faudrait-il évoquer de la tombe le seul témoin dont on ne pût révoquer en doute l'affirmation, Fritz Van de Kerkhove, lui-même, pour se déclarer satisfait?

Heureusement que l'enquête, qui rallie tous les jours de nouveaux croyants, ne rendra que plus éclatante la gloire du génie, mort sans avoir pu atteindre son complet développement.

*
* *

Que l'on conteste l'authenticité des œuvres du jeune Van de Kerkhove, la chose se comprend, puisqu'un écrivain aussi honorable et aussi sérieux que M. Jean Rousseau exprime publiquement des doutes. Mais qu'on en dénie l'indéniable valeur, voilà ce que je ne puis comprendre.

A en croire certain critique, d'ailleurs de fort bonne foi, il y a à Paris des spécialistes qui vous brossent un Corot, un Diaz ou un Rousseau, dans les prix de 30 à 200 francs. En supposant même que le jeune Van de Kerkhove fut l'auteur des choses étonnantes que tout le monde a pu admirer à Bruxelles et à Anvers, il ne serait jamais devenu qu'un fabricant de fausses esquisses, un maître-pasticheur. et rien de plus. Je m'élève en faux contre cette assertion. S'il y a, dans l'œuvre de Fritz Van de Kerkhove, des panneaux qui rappellent les maîtres qu'on l'accuse d'avoir plagiés, il y en a de très personnelles, et qui révèlent une originalité marquante. Et, se fût-il même exclusivement inspiré d'autres peintres, le pastiche, exercé à un pareil âge et d'une manière aussi remarquable, serait encore du génie. D'ailleurs, on verra bien. Les panneaux vont bientôt partir, pour être exposés à Paris, et il serait bien étonnant que, la fraude partant de là, n'y fut pas découverte et les coupables démasqués.

*
* *

Je suis peut-être fort ridicule, pour employer le terme de l'artiste dont j'ai parlé plus haut, mais, dans mon âme et conviction,

je crois au prodige. Si je me trompais, ou plutôt si l'on m'avait trompé, si j'étais la dupe d'une exécrable mystification, qui aurait trouvé des complices parmi des personnes, jouissant jusqu'ici d'une inaltérable réputation de loyauté, ma présente déclaration ne me causerait aucune gêne.. Je n'ai jamais hésité à reconnaître une erreur, n'ayant de répugnance que pour l'hypocrisie et pour le mensonge. Ce jour là, je me tournerais avec indignation contre ceux qui auraient surpris ma religion et je leur ferais une guerre impitoyable. Le temps établira de quel côté est la vérité. Pour le moment, j'ai considéré comme mon devoir d'exprimer librement ma manière de voir, et les considérations qui m'ont amené à conversion complète.

GUSTAVE LAGYE.

ÉCHO DE BRUXELLES, 12 *mars* 1875.

—

Monsieur le rédacteur,

On me communique seulement aujourd'hui un article inséré dans votre journal du 8 mars où vous vous occupez de moi. Je suis trop habitué aux aménités de certaines feuilles à mon égard et je suis depuis trop longtemps sur la brèche pour m'émouvoir de n'importe quelle appréciation il est fait de ma personne ; mais il y a une espèce d'injure que je ne me laisserai jamais adresser impunément, c'est celle qui repose sur une fausseté ou sur un mensonge.

Dans le n° du 28 février de mon *Journal des Beaux Arts*, QUATRE JOURS AVANT la séance académique où il a été question du procès-verbal de la séance du mois de septembre dernier, je disais dans ma lettre à M. Rousseau ce qui suit : « Après la communication faite par moi à la classe des beaux-arts, à l'unanimité, sur la proposition d'un de ses membres (je me suis trompé, j'aurais dû dire de deux de ses membres, MM. Alvin et Fétis), il fut décidé que l'exposition se ferait par les soins de l'Académie, lorsqu'un de nos collègues fit remarquer que ce genre d'exhibitions n'incombait pas à l'Académie, et que ce serait poser un

précédent peut-être fâcheux par les conséquences qu'il entraînerait. On examina ensuite comment l'exposition pouvait se faire ; je m'offris pour la demander au gouvernement et l'on se sépara satisfait de penser que les tableaux qui avaient si vivement frappé la classe seraient communiqués au public. »

Je maintiens l'exactitude de ce qui précède et je fais remarquer de nouveau qu'il y a loin de cette décision administrative à la forme de dénigrement attribuée à l'Académie pour les besoins de la cause.

Vous assurez que l'on a dit et imprimé que l'Académie avait pris l'exposition Fritz sous son patronage et que c'est « probablement M. Siret qui a fait cela. »

Je donne à cette insinuation le démenti le plus absolu. Je n'ai jamais dit ni imprimé rien de pareil.

Il s'est, paraît-il, trouvé quelqu'un pour trahir le huis-clos des séances de la classe des beaux arts afin d'en saisir la presse avant que la publication du *Bulletin* permît de le faire sans inconvenance. C'est là affaire de délicatesse ne portant préjudice qu'à celui qui s'est rendu coupable de l'indiscréiion.

A part la question de principe, je n'en aurais, pour ma part, été aucunement contrarié si l'on s'était tenu à un récit exact. Malheureusement il paraît n'en pas être ainsi, et ne voulant suivre personne sur le terrain des indiscrétions, je me vois forcé de demander au public d'attendre l'apparition du *Bulletin* officiel avant d'asseoir son jugement.

Pour toutes les autres injures qu'il vous plaira de m'adresser, fût-ce même celle d'appeler mystificateur celui qui consacre son énergie à donner à la patrie commune une gloire de plus, vous avez, monsieur, carte blanche. Je le répète, je suis bronzé.

Recevez, monsieur, mes salutations.

AD. SIRET.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS, 13 *mars* 1875.

—

C'est une étude psychologique à faire, fort curieuse mais assez triste au fond, que l'effet produit par la révélation du talent prodigieux du petit enfant de Bruges. Nous avouons que, mal-

gré notre assez vieille expérience du cœur humain, nous avions encore trop compté sur l'avers de la médaille. Il nous semblait que ce pauvre petit étant mort et constituant en réalité un de ces prodiges exceptionnels que produit bien rarement la terre, les passions mauvaises n'auraient pas trouvé à s'exercer. En effet, il n'y avait là plus de rivalité à craindre pour l'avenir, et, quant au point de comparaison, il était puéril de le mettre un instant en ligne de compte. Une exception unique ne constitue point une règle et ne devait porter ombrage à aucun talent. Qui songera, par exemple, à trouver moins superbe la *Lande aux corbeaux* de M. Coosemans, celui de nos paysagistes peut-être qui, avec M. Chabry, se rapproche le plus du faire et du sentiment de Fritz, qui trouvera moins ombreuses et moins luxuriantes les vallées de M. Van Luppen, moins profonds et moins vrais les beaux sites de Melle Beernaert, parce qu'on aura vu et admiré ces petits chefs d'œuvre en miniature ?

Pourquoi chez l'homme ce retour égoïste et jaloux sur lui-même? Ne peut-on donc pas être généreux un seul instant, même devant la mort? Le sentiment unanime est l'admiration. Celle-ci est arrachée, aux plus récalcitrants, parce que la vérité se montre, au grand jour, avec une force telle que l'on se noierait si on voulait nager contre le courant. L'admiration imposée, subie, comment font quelques-uns pour ne pas la donner à qui la mérite? Ne pouvant douter de l'œuvre qui est là visible à tous les yeux et tangible à toutes les mains, que fait-on ? On nie l'auteur, et, jugeant son semblable d'après soi-même, ne pouvant, en définitive, rien découvrir qui ne confirme d'une façon irréfutable les simples vérités qui ont été révélées à ce sujet, on se rejette sur des mots vides de sens, sur des *on dit* sans aucune autorité, sur des banalités ou des accusations sans fondement, sans preuve aucune. En résumé, d'aucuns s'écrient : C'est une supercherie. C'est une mystification.

Pour la centième fois, une supercherie, au profit de qui? Une mystification, dans quel but?

Tous sont d'accord (ou bien peu s'en faut) pour nommer ces panneaux une collection de chefs-d'œuvre que les plus grands maîtres ne désavoueraient pas. Eh bien, on a pu admirer tout cela pour la somme de... 50 centimes au profit des pauvres. Combien seraient heureux d'être mystifiés ainsi ! S'il y avait supercherie, il y aurait un mystifié : ce serait le grand artiste qui se cacherait derrière l'enfant ou ce serait le père qu'on *accuse* de collaboration.

Singulière mystification que celle qui a déjà obtenu les résultats suivants, sans compter l'avenir : Une recette d'entrées de plus de 2000 frs (frais du Cercle déduits) qui seront remis pour la plus forte part entre les mains de M. le Bourgmestre de Bruges afin d'être distribués aux nécessiteux de cette ville et dont le surplus servira à fonder à Bruxelles quelques berceaux à la crèche Marie-Henriette ; une vente de petites biographies dont le produit sera versé dans la Caisse des artistes lorsque les exhibitions du pays auront pris fin.

Voilà, décidément, une bonne mystification.

Mais ce n'est pas tout.

Un marchand anglais a offert à M. Van de Kerkhove une somme de 80,000 fr. pour la collection entière et complète de tout ce que Fritz a produit. Ce monsieur voulait exhiber les petits chefs-d'œuvre dans le monde entier, et comptait en retirer une fortune. M. Van de Kerkhove a refusé. — Très-bien, répondront les grincheux, mais c'est reculer pour mieux sauter. M. Van de Kerkhove attendra et il aura davantage : sa mystification l'enrichira.

En effet, c'est pourquoi, sans doute, il vient d'offrir au pays CENT des plus beaux petits tableaux exposés dans les Cercles artistiques et que, sur un simple vœu exprimé par la Direction des Beaux-Arts, vœu que nous lui avons transmis, il vient de nous faire connaître qu'il y ajoute la neuvième planche contenant les premiers essais de son enfant, planche qu'il vient d'envoyer au Cercle d'Anvers, où elle est exposée depuis le 10 de ce mois. La mystification devient de plus en plus évidente.

Parlons de cette neuvième planche.

Dans le nombre des douteurs, il faut établir deux catégories : ceux inspirés par leurs petites passions et ceux qui recherchent sincèrement la vérité. Plusieurs de ceux-ci ont maintes fois, par écrit et de vive-voix, demandé l'exposition de ces ébauches, de ces tâtonnements, excessivement précieux dans l'espèce et pouvant faire faire un grand pas à la question. M. Van de Kerkhove, père, qui est tout entier au désir d'aider les investigateurs, qui a mis sa maison à la disposition de l'enquête qu'il réclame avec une énergie croissante, s'est empressé de réunir tout ce qu'il a pu trouver dans la maison, et, de la cave au grenier, on a cherché les plus informes esquisses, sur planches de boîtes à cigares non préparées, sur morceaux de douves de tonneaux, sur bois à allumer le feu, tout cela non équarri, ayant toutes les formes imaginables, et on a constitué avec ce pandemonium le

neuvième panneau qui est, en ce moment, soumis au public ainsi que nous venons de le dire.

Parmi les bruits sans nombre plus absurdes, plus ridicules les uns que les autres, qui ont été mis en circulation, il en est un seul dont nous croyions devoir dire un mot ici. Déjà à Bruxelles on nous avait signalé un individu, se prétendant ami de la maison Van de Kerkhove et des plus chauds encore, et qui, à ce titre, certifiait que, à sa connaissance, Fritz ne s'étais jamais occupé de peinture. Que, jusqu'à la mort de l'enfant, il avait ignoré cette vocation, que sans cela, au lieu de bonbons, il lui eût apporté des boîtes à couleur. Il l'avait dit au Cercle, il l'avait répété au directeur d'un des grands journaux de Bruxelles. Le zèle de cet ami nous parut si... honnête, que nous crûmes ne pas devoir nous en occuper. Mais voilà que ce même personnage reparaît à Anvers répandant partout le même dire.

Nous ferons remarquer que si c'est réellement un ami de la maison Van de Kerkhove, il serait assez delicat de spécifier le rôle qu'il joue en ce moment. Il y a là dessous probablement un petit mystère économique qui se dévoilera tôt ou tard comme se dévoilent tant d'autres turpitudes humaines. Cette circonstance pourtant et d'autres encore, ont engagé M. Van de Kerkhove à recueillir les attestations d'une foule de personnes de Bruges qui ont connu et aimé l'enfant et qui l'ont vu à l'œuvre. Ces attestations seront d'excellentes pièces pour l'enquête tant désirée.

Quant à nous, personnellement, malgré « le cercle restreint (heureusement) tout formé de buissons épineux où s'égosille une troupe d'oiseaux criards » ainsi que l'écrivait récemment dans ce Journal un de nos collaborateurs, nous ne nous sentons aucunement découragé dans l'œuvre que nous avons entreprise. Il est dans l'ordre naturel des choses que certains aient de la peine à pardonner qu'un autre qu'eux ait fait connaître au monde une œuvre que chacun admire ; on peut être assuré cependant que nous n'en tirons aucune vanité ; le hasard à mis cette petite merveille sur notre route comme elle aurait pu frapper les yeux de l'un de ceux qui la combattent peut-être parce qu'ils n'en sont pas les révélateurs. Il y a là quelque chose de très intéressant sans doute pour notre vie artistique, mais aucunement glorieux.

Si Fritz et sa renommée pouvaient par là se voir moins combattus, plus facilement acceptés par nos compatriotes, et si, du reste, la chose fût possible, avec quel empressement nous céderions au premier venu la satisfaction de la découverte ! Et, si l'on

veut bien y réfléchir, on avouera sans peine que, pour essayer de donner à la Belgique un enfant illustre qui honorera ses annales, pour mettre au service de ce devoir de patriotisme et de conscience toute l'énergie dont nous sommes capables et cet enthousiasme qu'on nous reproche et dont nous sommes fier, nous ne méritons pas d'être voué aux gémonies et aux « oiseaux criards. » Nous mépriserions tout à fait ces derniers, si, en ne voulant atteindre que nous, ils n'arrivaient en même temps à retarder la consécration publique et solennelle du génie de Frédéric Van de Kerkhove.

*
* *

M. J. Van de Kerkhove vient de faire donation à l'état des tableautins de son fils Fritz qui ont été exposés à Bruxelles, à Anvers, etc. Cette collection se compose, à quelques-uns près qui appartiennent à des particuliers, de cent paysages. M. Van de Kerkhove y a joint une cinquantaine d'essais qui remontent à la plus tendre enfance du pauvre Fritz. Cette partie de son œuvre est du plus vif intérêt.

*
* *

Nous pouvons affirmer que des sommes assez fortes ont été offertes pour l'acquisition des œuvres de l'enfant de Bruges. 40,000 francs ont été présentés pour les tableaux de l'exposition du Cercle; 80,000 francs ont été proposés pour l'acquisition de tout ce que Fritz a délaissé.

* *
*

Le Cercle artistique d'Anvers a ouvert l'exposition des œuvres de l'enfant de Bruges. On y remarque les premiers essais de Fritz lesquels viennent d'être rassemblés tels qu'ils ont été découverts un peu partout dans la maison du père. Cette collection provoque parmi les artistes une légitime curiosité et un énorme intérêt.

*
* *

La recette de l'exposition du Cercle artistique de Bruxelles aura été une bonne fortune pour Bruges. M. J. Van de Kerkhove a remis cette somme (environ deux mille francs) au bourgmestre de la ville natale de Fritz. Une partie de la recette a été attribuée par Mme Van de Kerkhove à la création de berceaux à la crèche Marie-Henriette. Le produit de la vente des notices

biographiques de Fritz, sera versé dans la Caisse des artistes après la clôture des expositions qui suivront celle de Bruxelles (1).

*
* *

La lettre suivante vient d'être adressée à M. Van de Kerkhove.

Bruges, 11 mars.

Cher Monsieur,

Je vous remercie pour l'excellent accueil que vous m'avez fait hier autant que pour la complaisance que vous avez mise à m'aider dans mes investigations sur la vie et les œuvres de votre enfant regretté.

Je dois vous dire, cher Monsieur, que je suis resté longtemps parmi les incrédules; je ne croyais pas du tout à la sincérité, à l'authenticité des tableautins exposés à Anvers et à Bruxelles et j'avais pour cela plus d'une raison; j'ai même écrit dans ce sens à un ami qui s'est fort occupé de cette affaire; je n'en suis pas fâché, car je pense que les gens consciencieux trouveront que ce que j'appelle ma conversion n'en a que plus de signification.

Ma visite chez vous autant que les informations que j'ai prises ailleurs, m'ont entièrement convaincu. Je crois donc que Fritz a peint et que tous les tableaux minuscules que vous avez exposés au jugement du public, sont de lui, de lui seul.

J'ajoute que ceux qui doutent feraient bien d'aller vous voir. On sort de chez vous émerveillé.

Il va sans dire, cher Monsieur, que je vous permets de faire de cette lettre tel usage que bon vous semblera.

Veuillez agréer aussi l'assurance de mes sentiments dévoués.

Emile Van den Bussche,
Archiviste de l'État,
Directeur de la Revue : *La Flandre*.

(1) En février 1876, nous avons versé de ce chef la somme de 210 francs (frais déduits) dans la caisse des artistes. Ce versement a été constaté dans les procès-verbaux, publiés par la commission directrice de la Caisse.

Ad. S.

La Chronique, 13 *mars* 1875.

—

FRITZ VAN DE KERKHOVE.

Tous les journalistes de Belgique qui ont quelque prétention à la critique d'art ont publié leur opinion sur la « question » Van de Kerkhove. Le Cercle artistique de Bruxelles à été le champ clos des luttes les plus vives et les plus passionnées sur le peintre phénomène. Si bien que M. Van de Kerkhove père s'est cru obligé d'entrer « dans la danse » et d'écrire trois lettres sur la question, une à la *Meuse,* deux à l'*Écho du Parlement.*

Les disputes ont porté sur ce point : l'enfant mort avant onze ans a-t-il pu produire cette masse de tableaux, dont bon nombre sont charmants? Les a-t-il faits lui-même, sans aide? Les incrédules étaient et sont encore plus nombreux que les croyants.

*
* *

Ce qui donne en quelque sorte raison aux incrédules, c'est l'adresse extraordinaire de l'enfant, l'harmonie de ses effets, la relation des tons entre eux et entre les éléments qui composent les tableaux, l'unité de chacune des œuvres produites, qui semblent véritablement être le résultat d'un esprit mûr et d'une volonté extraordinaire.

Qu'est-ce que cela prouve?

Absolument rien contre le génie précoce, ou si vous voulez, la faculté particulière que possédait l'enfant; beaucoup contre les facultés des peintres médiocres.

Le phénomène n'est pas contre nature, et je ne vois pas pourquoi on se regimbe tant contre celui-ci.

Pourquoi le jeune Fritz ne serait-il pas pour la Belgique, en 1862 (date de sa naissance), ce que Pic de la Mirandole a été pour l'Italie en 1463?

L'incrédulité est une fort bonne chose; mais il ne faut cependant pas être incrédule au point de nier ce qu'on voit.

Or, on a vu au Cercle 160 tableaux du jeune peintre brugeois, et il n'y a pas à nier qu'il avait un vrai talent, très-fin, très-primesautier.

*
* *

— Bon! disent les incrédules, mais si ce n'est pas lui qui les a faits!

— Si ce n'est lui, c'est donc un autre.

— Sans doute.

— Quel autre? Pourquoi cet autre, à qui on dit depuis six mois qu'il a un grand talent, ne se produit-il pas? Depuis la mort de l'enfant, d'autres tableaux ayant le même caractère ont-ils été produits?

— Mais si c'est le père!

— Justement : ce n'est pas le père, puisqu'il affirme, publiquement, que c'est l'enfant.

— Dire n'est pas assez; on affirme ce qu'on veut.

*
* *

Voici mon avis ;

L'enfant a peint pendant trois ans. L'a-t-on vu peindre? Ou bien a-t-il couvert de couleurs harmonieuses cinq ou six cents panneaux dans le plus profond secret? Ou bien le père — ou tel autre peintre — a-t-il eu la pensée, vers 1870, de peindre ces 500 tableaux, en se disant : — Quand Fritz sera mort, je dirai que c'est lui qui a exécuté ces petites œuvres délicates, et j'aurai un grand succès anonyme.

Tâchons de résoudre ces questions. A-t-on vu peindre l'enfant?

Le père affirme sur l'honneur. On dit que ce n'est pas assez! Bien.

Si ce n'est l'enfant, c'est le père, ou quelque autre. Ayant ce talent-là, croyez-vous qu'un homme au monde soit capable de travailler mystérieusement, dans l'intention d'exploiter plus tard l'âge d'un enfant *et sa mort?*

Qu'oppose-t-on à cela? Rien — que l'incrédulité la plus tenace et la moins réfléchie.

Je cherche la vérité, et je la trouve, sans répugnance aucune, dans l'idée de phénomène. Le phénomène admis, tout s'explique. J'ai dit la même chose dans mon article. Il ne s'agit pas ici d'un miracle. entendons-nous bien : un phénomène est une sorte d'exubérance des forces naturelles, une efflorescence de la pensée, une puissance qui tout à coup se développe sans pour ainsi dire avoir été cultivée. Il y a des exemples nombreux de phénomènes quelconques. Fritz est le dernier venu, voilà tout.

*
* *

— Oui, disent les peintres, mais la peinture est un art dont la technique est plus difficile à acquérir que tout autre; on conçoit Pic de la Mirandole grand poète à 10 ans, et Mondeux grand calculateur à l'âge où l'on joue aux billes.

« Mais on ne conçoit pas un peintre de 10 ans, ayant tous les

procédés, toutes les délicatesses, toutes les roueries du métier, comme s'il avait 30 ans. »

Les peintres, en cette affaire, me paraissent aussi peintre que M. Josse était orfèvre.

L'incrédulité pure, la critique appliquée dans les cas ordinaires ne signifient rien en cette question. Nous avons à faire à un cerveau pour ainsi dire d'une autre nature que le nôtre, en ce sens que la puissance cérébrale s'y est développée sous l'action de la chaleur et de l'humidité de la serre, éléments créés et factices.

*
* *

On a été aussi un peu trop loin dans l'enthousiasme, comme on va maintenant trop loin dans la protestation.

Les petits tableaux de Fritz Van de Kerkhove sont charmants; quelques uns, d'une délicatesse infinie, pourraient être signés par un maître. Mais le grand nombre, en réalité, ne dépasse pas une bonne moyenne.

Ce qui me frappe dans l'ensemble de ces œuvres, c'est leur homogénéité. Il n'y en a pas deux qui se ressemblent réellement, et toutes ont un ensemble de tons vraiment remarquables. Elles sont venues à l'état de perfection harmonique : toutes ont l'aspect le plus doux et, si l'on peut dire cela d'un paysage, le plus chaste.

Mais, si l'on plaçait à côté de ces œuvres délicieuses, de vrais tableaux de peintres mûrs, de beaux Rousseau, un Troyon de premier ordre, un Daubigny, un Boulanger, un Baron, un Clays, un Hymans, un Bouvier, etc., etc., le pauvre Fritz verrait sa gloire diminuer tout de suite et il reprendrait une place plus modeste dans l'échelle des peintres.

*
* *

Tel qu'est cet œuvre, il est déjà bien assez stupéfiant sans en exagérer la beauté.

Pour moi, n'ayant entendu produire *aucunes* bonnes raisons contre son authenticité, et ne connaissant point d'artiste qui se fût donné la peine de créér ce petit monde-la, je crois l'affirmation du père, parce que la supercherie serait trop odieuse, construite sur un sentiment comme l'amour paternel.

Quand on m'aura *prouvé* que les tableaux ne sont pas de l'enfant, je m'en prendrai au père et je lui ferait payer cher sa déloyauté.

JACQUES.



P. S. Dans sa dernière lettre à l'*Echo du Parlement*, M. Van de Kerkhove demande, supplie qu'on fasse une enquête, et une enquête sérieuse, sur la réalité du travail de son fils. Il est évident que les éléments de cette enquête ne manquent pas à Bruges, et la question vaut la peine d'être élucidée.

Que deux incrédules et deux croyants se donnent donc la mission de tirer au clair le phénomène ou la supercherie : il y a là une question de dignité et de véracité qu'on ne peut réellement pas laisser en suspens.

J.

***

2e *P.-S.* — L'affaire se complique. M. Siret rentre dans l'arène et noircit quelques feuillets de papier en faveur du jeune Van de Kerkhove . Une première lettre à l'*Echo de Bruxelles*, d'un ton de mauvaise humeur et d'un style peu académique ; une seconde lettre à l'*Echo du Parlement* du même M. Siret, mieux rédigée et plus significative. Comme M. Van de Kerkhove père, M. Siret conclut en demandant une enquête à faire à Bruges.

Troisième lettre, enfin, d'un abonné de l'*Echo*, qui se donne une peine du diable pour débrouiller la question, et qui n'arrive qu'à l'obscurcir.

Une enquête donc, pour l'amour de la vérité, et tout de suite ! M. Van de Kerkhove la demande, M. Siret la désire, M. Rousseau l'accepte, le public est haletant : tâchons que l'exposition des tableaux de Fritz Van de Kerkhove ne soit pas le point de départ d'une scie d'atelier. J.

PRÉCURSEUR, 15 *mars* 1875.

—

L'exposition publique des tableautins de Fritz Van de Kerkhove restera ouverte de 11 heures du matin jusqu'à 3 heures de relevée jusque samedi prochain 19 du courant. Le prix d'entrée est de 50 centimes, au bénéfice de la Caisse de retraite des artistes.

La foule continue à se porter à cette exhibition et les discussions les plus vives s'engagent devant ces petits panneaux d'un *faire* merveilleux. On est unanimement d'accord sur la science qui s'y révèle, c'est précisement cette science approfondie des

12

procédés qui fait naître le plus d'incrédulité. Il est toutefois acquis au débat que Fritz Van de Kerkhove étudiait les gravures et les tableaux de maîtres qu'il avait fréquemment sous les yeux; il peignait avec beaucoup d'ardeur, guidé par les conseils de son père. A-t-il copié ce qu'il voyait, avait-il une aptitude naturelle d'assimilation, ou bien trouvait-il en lui-même des ressources qu'une expérience de vingt ans ne procure qu'à un petit nombre d'élus, tels sont les questions que l'on se pose et que l'enquête résoudrait peut-être. Cette enquête nous l'avons demandée et aujourd'hui même un ami de la famille Van de Kerkhove nous a apporté une liasse d'attestations revêtues des noms les plus honorables et dont les signataires déclarent tous sur l'honneur avoir vu peindre Fritz. Nous en reproduisons ci-après quelques unes :

(*Lettre de Mr E. Van den Bussche, insérée page* 173.)

Je soussigné, ingénieur en chef des ponts et chaussées de la Flandre Occidentale, déclare avoir été admis à visiter la collection de tableaux du jeune Fritz Van de Kerkhove, accompagné de M. l'ingénieur principal Piens, et qu'à la suite de cette visite, je puis exprimer la conviction que tous ces tableaux constituent bien l'œuvre de l'enfant remarquable si prématurément enlevé à ses parents, sans l'assistance d'aucune main ou intervention étrangère.

Bruges, le 11 mars 1875. J. CRÉPIN.

—

Le soussigné déclare avec plaisir et sur l'honneur, qu'il a vu peindre plusieurs fois le jeune Fritz Van de Kerkhove à ses petits tableautins; il se rappelle, l'avoir vu un jour tripoter à ses morceaux de bois (comme on disait dans la maison), couché par terre ou plutôt sur les planches, devant les tableaux qui se trouvent dans l'atelier de son père. Ma femme, Madame Gruwé, peut en témoigner aussi au besoin.

Bruges, le 18 février 1875.

A. GRUWÉ,
Directeur du dépôt des invalides
à Bruges et ancien commissaire de
police en chef à Anvers.

—

Le soussigné déclare sur l'honneur que le jeune Fritz Van de Kerkhove s'occupait de peinture à l'huile et peignait sur de petits panneaux.

Ostende, 10 février 1875.

ALP. ROIJON,
Armateur et banquier à Ostende,
de la maison Duclos et Ce.

L'État vient d'accepter la donation d'une centaine des tableautins de Fritz Van de Kerkhove et d'une cinquantaine d'essais qui remontent à sa plus tendre enfance.

FÉDÉRATION ARTISTIQUE, 19 *mars*.

A « L'OPINION » D'ANVERS.

L'*Opinion* d'Anvers relève avec *étonnement* un passage de notre dernier article sur l'œuvre du jeune Fritz Van de Kerkhove. « Nous nous demandons comment, s'écrie-t-elle, *nous avons pu donner le droit* à la *Fédération Artistique* de prétendre que nous avons *accusé* les organisateurs de cette exhibition d'une *fraude* quelconque. »

Notre surprise égale, si elle ne la dépasse, celle de notre confrère politique. Nous venons de relire attentivement notre article, ainsi que le sien, et nous nous demandons comment nous avons pu procurer à l'*Opinion* l'occasion de se gendarmer si fort.

Si le critique artistique de ce journal n'a pas mis formellement en doute l'authenticité de l'œuvre phénoménal de l'Enfant de Bruges, il n'en a pas moins laissé planer sur lui des soupçons à peine voilés.

M. Rousseau, plus catégorique, nie franchement cette authenticité, et nous ne lui en avons nullement fait un grief, non plus qu'à l'*Opinion*, nous étant rangé, nous-mêmes dans le principe, parmi les incrédules.

« Que l'on conteste l'authenticité des œuvres du jeune Van de Kerkhove, seulement, avons-nous dit, la chose se comprend, puisqu'un écrivain aussi honorable et aussi sérieux que M. Jean Rousseau exprime publiquement des doutes. Mais qu'on en dénie l'indéniable valeur, voilà ce que nous ne pouvons comprendre »

Or, c'est ce qu'a fait, en termes très-nets, le critique de l'*Opinion*. Après avoir dénoncé l'existence, à Paris, de certaines officines où l'on fabriquerait sur commande des Rousseau, des Diaz ou des Corot de contrebande, il passe à l'examen de l'œuvre lui-même. Nous citons : « Le jeune Van de Kerkhove a donc, à lui seul, le mérite de cinq ou six vieux roués qui ont appris *pendant trente ans* toutes les ficelles du métier et qui se sont voués, *pendant un laps de temps respectable* à l'imitation d'une individualité quelconque.

» Invention, nulle; étude de la nature, nulle; bosse de l'assimilation énorme, voilà le résultat de notre observation.

» Le jeune Van de Kerkhove, puisque nous admettons que les panneaux exposés sous son nom sont de lui, était véritablement un phénomène, mais ce n'était pas et n'eut jamais été un artiste. Il fut devenu, avec l'âge, le plus fort fabricant de fausses esquisses, nous ne dirons pas de faux tableaux, qui jamais ait exploité l'Europe et les deux Amériques. »

Il faut avouer que l'*Opinion* a une singulière façon d'admettre l'authenticité des œuvres de Fritz Van de Kerkhove, puisqu'il ne lui reconnaît d'autre mérite que celle d'une contrefaçon, obtenue seulement par les vieux roués, blanchis sous le harnais, après trente ans de pratique.

La conclusion, si elle en est bien une, de ce journal, donnera plus complètement encore la mesure de sa confiance dans l'authenticité qu'il se défend d'avoir mise en doute.

» En résumé, si nous n'étions pas convaincu de la bonne foi de M. Van de Kerkhove père, nous verrions dans cette exhibition le jeu d'un homme d'esprit qui s'amuse à mystifier le monde artistique, comme jadis un agathopède, bien connu, mystifia le monde savant par l'invention plaisante de la bibliothèque du comte de Fortsas, à Binche, en Hainaut. »

Nous sommes tout prêt à accorder à l'*Opinion* les bénéfices d'une naïveté, tellement candide, qu'elle a donné le change à tout le monde, mais qu'elle nous permette de préférer à sa première conclusion, celle bien autrement franche de son second article :

« En ne nous prononçant pas sur les questions de paternité » — il ne s'agit plus, on le voit des premières concessions, — « nous rendons toute justice au petit Van de Kerkhove, *si les panneaux exposés sont de lui*, en même temps que nous évitons de les surfaire, s'ils ne sont pas de son fait. »

Non, cher confrère, en assimilant, le cas échéant, Fritz Van de Kerkhove, aux fabricants de fausses esquisses, vous n'avez pas

été juste. Telle qu'il est, l'œuvre exposé, reste toujours remarquable, et ce n'est pas seulement là notre opinion, peut être moins compétente que la vôtre, mais celle de la grande majorité des artistes, tant à Bruxelles qu'à Anvers.

Vous ne voyez nulle part, dites-vous, la note originale. Nous chercherions inutilement à vous convaincre, mais pour nous elle éclate partout, même dans les panneaux que vous considérez comme d'insignifiants pastiches. Elle réside dans l'homogénéité même de cet œuvre, empreint d'un caractère mélancolique presque poignant.

Nous n'avons jamais, il est vrai, connu Pic de la Mirandole, mais nous avons pris la peine, bien avant qu'on parlât d'une enquête, de faire cette enquête pour notre propre compte, et comme tous ceux qui sont partis sceptiques pour Bruges, nous en sommes revenus convaincu.

Il n'entre pas dans notre intention de prolonger une polémique, sans utilité, comme sans issue et qui n'aboutirait qu'à aigrir les bons rapports que nous tâchons de conserver avec nos confrères de la presse. Que chacun garde sa manière de voir, de la discussion finira bien par jaillir la lumière. Il nous suffit des attestations que nous avons recueillies jusqu'à présent, de celles enregistrées dans le *Journal des Beaux-Arts* par M. Adolphe Siret — un de nos adversaires politiques, peut-être, mais dont on ne peut mettre en doute la probité, — pour maintenir nos derniers articles dans leur intégrité, en concluant comme nous l'avons fait la semaine dernière :

« Je suis peut-être fort ridicule, mais, dans mon âme et conscience, je crois au prodige. Si je me trompais, ou plutôt si l'on m'avait trompé, si j'étais la dupe d'une exécrable mystification, qui aurait trouvé des complices parmi des personnes jouissant jusqu'ici d'une inaltérable réputation de loyauté, ma présente déclaration ne me causerait aucune gêne. Je n'ai jamais hésité à reconnaître une erreur, n'ayant de répugnance que pour l'hypocrisie et pour le mensonge. Ce jour là, je me tournerais avec indignation contre ceux qui auraient surpris ma religion et je leur ferais une guerre impitoyable. Le temps établira de quel côté est la vérité. Pour le moment, j'ai considéré comme mon devoir d'exprimer librement ma manière de voir, et les considérations qui m'ont amené à conversion complète. »

GUSTAVE LAGYE.

Echo du Parlememt, 19 *mars* 1875.

—

La lettre suivante a été adressée à M. Ad. Siret :

Bruxelles, 17 mars 1875.

Monsieur le directeur du *Journal des Beaux Arts*.

On me communique le dernier numéro de votre publication. Il y est parlé du directeur d'un grand journal de Bruxelles à qui l'on aurait fourni certains renseignements au sujet de l'exposition Van de Kerkhove. C'est évidemment à moi que l'on a voulu faire allusion.

Permettez-moi donc de vous dire qu'en effet des personnes honorables et dont je ne vois aucune raison de suspecter la sincérité, m'ont apporté des renseignements et qu'il m'a été impossible de n'en pas tenir compte.

Je dois ajouter que j'ai en ma possession un petit tableau absolument identique à ceux qui ont été exposés au *Cercle artistique* de Bruxelles.

Même « panneautin, » même encadrement, même facture, en un mot identité absolue avec les « tableautins » du pauvre Fritz.

Et ce « panneautin, » acheté chez un marchand, porte la signature du père de Fritz, M. J. Van de Kerkhove (J. V. D. K.).

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distingée. Louis Hymans.

—

Notre rédacteur en chef a reçu la communication suivante :

Mon cher ami,

Dans sa lettre récente à l'*Echo du Parlement*, M. Siret insistait pour que, avant la continuation des débats, je fisse personnellement une enquête à Bruges.

Cette enquête a eu !ieu hier avec le concours de plusieurs artistes qui sont : MM. Camille Van Camp et Henri Gosselin, artistes peintres, M. le statuaire Pickery, et M. Collinet, le sculp-

teur-archéologue, auteur de la publication franco-flamande des *Restes de notre art national;* ces deux derniers habitent Bruges.

Parmi les certificats donnés à M. Siret pour témoigner qu'on avait vu peindre le jeune Fritz, j'avais été surpris de ne rencontrer aucun nom d'artiste connu à Bruges, bien que M. Van de Kerkhove, artiste lui-même, fût en relations avec tous. J'ai donc cru devoir commencer tout d'abord l'enquête par les artistes brugeois.

MM. Pickery et Collinet, questionnés les premiers sur ce qu'ils savaient du jeune Fritz, m'ont fait connaître le fait suivant :

Il y a deux ans, ils avaient fait partie tous deux du comité d'organisation de l'exposition faite pour couvrir les frais du monument Breydel et De Koninck. Ils s'étaient rendus à cette occasion chez M. Van de Kerkhove père qui s'était offert à mettre à leur disposition quelques-uns de ses tableaux. M. Van de Kerkhove leur en avait laissé le choix et leur avait fait visiter toute sa maison — qui est pleine de peintures — de la cave au grenier. Nulle part ils n'avaient vu un panneau ni un crayonnage du jeune Fritz, et, bien que leur visite se fût indéfiniment prolongée, il n'avait été fait devant eux aucune mention des ouvrages de cet enfant. Ils avaient donc été plus surpris que personne en apprenant un peu plus tard les prodiges qu'on lui attribuait.

Maintenant, et sans plus de commentaires, je vous adresse ci-joint le procès-verbal de l'enquête.

Bien à vous,
J. ROUSSEAU.

—

Le 17 mars 1875, les soussignés se sont rendus chez les principaux peintres de Bruges, savoir : M. Dobbelaere, peintre d'histoire, ancien lauréat de Rome, chevalier de l'Ordre de Léopold, — M. Van Hollebeke, peintre d'histoire, — M. Leclercq, peintre portraitiste, — M. Joostens, paysagiste, professeur à l'Académie, — M. Wallays, directeur de l'Académie des beaux arts de Bruges, chevalier de l'Ordre de Léopold.

Ces messieurs, interrogés sur ce qu'ils savaient du jeune Fritz Van de Kerkhove, ont fait successivement les déclarations suivantes :

M. DOBBELAERE fait connaître que, du vivant du jeune Fritz, il était en relations avec M. Van de Kerkhove. Il a été chargé par lui de faire le portrait de madame Van de Kerkhove et a vu

souvent l'enfant. Jamais il ne lui a vu en mains un crayon ni un pinceau; jamais non plus devant lui il n'a été question des dispositions de l'enfant, bien qu'un père et surtout un père artiste soit prompt, dit il, à remarquer ces choses là et soit plutôt porté à en exagérer le mérite qu'à le diminuer. Averti des chefs-d'œuvre qu'on attribuait à l'enfant après sa mort, M. Dobbelaere a été très surpris. Sa surprise a redoublé en voyant ces ouvrages où l'on ne trouve rien des tâtonnements habituels à l'enfance, ni de ses progrès successifs, et où l'on voit le jeune Fritz arrivant d'emblée à la maturité sans passer par aucune des transitions ordinaires. M. Dobbelaere connaît, d'autre part, l'extrême habilité du père comme peintre, et bien qu'il n'ait pas vu exécuter les tableaux exposés, il ajoute que s'il était appelé à faire partie d'un jury d'artistes, il n'hésiterait pas à déclarer, en son âme et conscience, qu'il a l'intime conviction que les prétendus tableaux du jeune Fritz sont l'œuvre de son père.

M. VAN HOLLEBEKE rapporte qu'il a reçu la visite de M. Van de Kerkhove; ce dernier venait lui demander de certifier qu'il avait vu peindre son fils. M Van Hollebeke n'a pu s'empêcher de témoigner à M. Van de Kerkhove sa vive surprise de cette demande à laquelle il n'eût pu répondre affirmativement que par un mensonge. Il a ajouté :

— Quelle idée auriez-vous donc de moi si je vous obéissais?

Il déclare qu'il ne peut voir dans cette affaire qu'une mystification, que les tableaux du jeune Fritz, qu'il a examinés à la loupe, sont pour lui l'œuvre d'un vieux peintre, et qu'il a entendu dire à l'Exposition du Cercle de Bruxelles où il s'était rencontré avec M. Van de Kerkhove :

— Ceci est bien plus fort que l'eau de Lourdes!

Et M. Van de Kerkhove lui ayant demandé ce qu'il pensait de ce propos, il lui a répondu en riant :

— Mais c'est tout à fait mon avis.

M. LECLERCQ est en relations avec M. Van de Kerkhove. Il n'a jamais, du vivant de l'enfant, entendu parler à personne de ses dispositions ni de ses peintures. Il a voulu d'ailleurs en avoir le cœur net, et s'est enquis auprès de beaucoup des camarades d'école de l'enfant. Aucun ne savait rien des ouvrages auxquels leur petit compagnon se serait livré avec tant de passion et de succès.

M. WALLAYS, directeur de l'académie de Bruges, déclare qu'il est surpris qu'à Bruxelles on ait pu dire et croire que tout Bruges était dans l'admiration de ce prétendu phénomène, succédant à



Imprimé par J. Best. Gravure du Magasin pittoresque.

celui de l'*Homme volant*. Son avis est que, s'il en était ainsi, on serait honteux d'être Brugeois, et il s'ecrie :

— On nous prend donc pour des Chinois!

Pour lui, toute cette histoire n'est qu'une « farce » monstrueuse.

Il dit avoir été fort surpris de trouver le nom d'un des membres de l'Académie de Bruges, M. Cloet, parmi ceux qui certifiaient avoir vu peindre le jeune Fritz. M. Cloet, dit-il, est un homme très timide qui a pu subir une pression. Il lui a demandé comment il avait pu donner un pareil témoignage.

— J'ai vu un jour, lui a dit M. Cloet, le jeune Fritz qui barbouillait un petit panneau.

— Mais avez-vous vu ce qu'était cette peinture?

M. Cloet a répondu : — Non, je ne l'ai pas vu.

M. JOOSTENS a reçu de M. Van de Kerkhove père une lettre par laquelle celui-ci sollicitait son témoignage en faveur du jeune Fritz. M. Joostens lui a écrit pour lui faire remarquer qu'il lui était impossible, malgré son estime et son affection pour lui, de signer une pareille attestation. Je suis allé, lui dit-il, fort peu chez vous, je ne sais rien de votre enfant, et en aucun cas je ne pourrais signer ce que je n'ai pas vu.

A la suite de ces visites, les soussignés se sont rendus ensemble chez M. Van de Kerkhove père, qu'ils avaient fait prévenir de leur arrivée dans le courant de la journée.

M. Van de Kerkhove leur a fait voir tout ce qui restait en sa possession des tableaux attribués à l'enfant, dont le nombre est encore considérable, — ainsi que ses cahiers de classe.

Les soussignés déclarent que cette inspection n'a fait que fortifier les doutes graves éveillés dans l'esprit de tous par les déclarations précédentes.

C'est ainsi qu'ils ont remarqué avec surprise que, parmi les tableaux de M. Van de Kerkhove qui leur étaient montrés ne figuraient ni paysages ni marines, bien que M. Van de Kerkhove ait cultivé ces deux genres (1), notamment le dernier, et qu'il en existe en divers endroits des spécimens qui sont identiques aux œuvres attribués à son fils.

Les cahiers de classe du jeune Fritz semblent être ceux d'un enfant de 8 à 10 ans, et les crayonnages qu'ils contiennent sont informes comme le sont ceux de la plupart des enfants de cet âge.

Parmi les tableaux qui ont été montrés comme étant de lui,

(1) M. Van de Kerkhove a envoyé deux paysages à l'exposition De Koninck et Breydel. (Note du procès-verbal.)

et dont plusieurs portent les dates de 1870 et 1871, beaucoup poissaient aux doigts absolument comme des peintures qui n'auraient qu'un mois ou même huit jours de date.

M. Van de Kerkhove a déclaré, il est vrai, que son fils peignait souvent avec de l'huile de lampe, qui est d'une extrême lenteur à sécher. Mais comme on le priait de désigner spécialement les tableaux faits avec ce liquide, il a répondu qu'il ne lui en restait plus.

Les soussignés doivent être d'autant plus frappés de la circonstance qu'ils viennent de relever, que d'autres panneaux déjà exposés portent en revanche un émail qui, de l'avis de plusieurs peintres en renom, parmi lesquels on citera MM. De Winne et De Schampheleer, ne peut se présenter sur la peinture qu'au bout de six, sept, et parfois quinze années,

N.B. M. le statuaire Pickery assistait à toutes les vérifications ci-dessus relatés et pourra certifier, à son tour, l'entière exactitude de tout ce qui précède.

Bruxelles, le 18 mars 1875.

Ont signé : CAMILLE VAN CAMP.
HENRI GOSSELIN.
E. COLLINET.
J. ROUSSEAU.

Un honorable négociant mis en cause dans cette affaire de la façon la plus inconvenante par M. Siret dans le *Journal des Beaux-Arts,* à adressé à ce Journal une protestation des plus énergiques dont il nous a donné connaisance.

ECHO DU PARLEMENT, 20 *mars*.

—

AFFAIRE VAN DE KERKHOVE.

La lettre suivante nous est adressée de Louvain :

Monsieur le Rédacteur,

Je reçois votre lettre du 17 de ce mois. Je viens de l'expédier à M. Van de Kerkhove, qui sera sans doute à même d'y répondre.

Je comprends difficilement qu'on puisse tirer un renseignement utile du fait que vous voulez bien me citer. En effet, en supposant ou plutôt en admettant, pour un moment, l'insinuation que les panneautins du Cercle auraient été faits par le père, peut-on croire que celui-ci aurait été assez maladroit pour jeter dans le commerce une arme terrible contre lui? Ensuite, Monsieur le rédacteur, qui donc aurait interdit à M. Van de Kerkhove le droit de faire des paysages, fussent-ils identiques à ceux de son fils? Enfin, écartant toute idée d'apposition ultérieure et méchante d'une fausse signature, je dois faire remarquer que le *J* et l'*F* ont entre eux une bien grande similitude : une petite barre seule les différencie dans l'écriture ordinaire.

Personne au monde, Monsieur le rédacteur, dans cette affaire, ne cherche la lumière plus avidement que moi. Je ne la trouve pas encore dans le renseignement que vous voulez bien me donner.

Ce que j'ai dit dans mon journal est la reproduction exacte d'un passage de lettre due à un magistrat de Bruxelles qui ne me cite ni le nom du grand journal, ni celui de l'auteur des bruits injurieux pour la loyauté de la maison Van de Kerkhove.

Certes, l'opinion publique a le droit de s'éclairer et il me semble que je l'y aide de toutes mes forces; mais je trouve qu'on apporte à l'examen de cette curieuse révélation plus de passion que d'ordre. C'est fâcheux à tous égards, car le public finira par se fatiguer de tant de tapage et de si peu de résultats. Il eût fallu une enquête *sérieuse*, travaillant sûrement en secret et venant apporter au grand jour un verdict définitif.

Je vous remercie, Monsieur le rédacteur, de l'obligeance que vous avez mise à me communiquer le détail qui fait l'objet de votre lettre et je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

AD. SIRET.

18 mars 1875.

—

Ce matin nous avons reçu la visite de M. J. Van de Kerkhove. Commençons par déclarer qu'il s'est reconnu l'auteur du petit tableau que nous avons entre les mains et qui porte sa signature.

Il nous a montré en même temps une lettre de M. le ministre de l'intérieur qui accepte dans les termes les plus flatteurs la donation qu'il a faite au Musée.

M. Van de Kerkhove n'a pu nous dire si la commission du Musée avait été appelée à donner son avis à ce sujet.

C'est là pourtant le point essentiel.

M. Van de Kerkhove nous a dit en revanche qu'il répondrait *in extenso* et d'une façon péremptoire aux allégations contenues dans le procès-verbal que nous avons publié.

Il va sans dire que nos colonnes lui sont ouvertes comme à tout ce qui peut contribuer à éclaircir une question qui présente un très-vif intérêt pour les artistes.

LA CHRONIQUE, 20 *mars*.

—

ÇA SE CORSE.

Tout le monde demandait une enquête; nous en avons enfin une.

Mais quelle enquête!

M. J. Rousseau, rédacteur de l'*Echo du Parlement* et M. C. Van Camp, peintre, se sont transportés à Bruges pour faire la lumière sur la « question Van de Kerkhove ». A Bruges, ils se sont adjoint M. H. Gosselin, peintre, et M. Collinet, sculpteur-archéologue.

Ces messieurs se sont rendus chez MM. Dobbelaere, Van Hollebecke, Leclercq, Joostens, peintres, et Wallays, directeur de l'Académie de Bruges, qui leur ont attesté, avec une unanimité touchante, en termes affirmatifs plus ou moins sérieux, que Fritz Van de Kerkhove et son talent de paysagiste étaient une bonne plaisanterie; pour M. Wallays, c'est même une « *farce* » *monstrueuse*.

Tous du même avis, tous! M. Rousseau, incrédule, accompagné de M. Van Camp, incrédule, n'a trouvé à Bruges que des incrédules affirmant que le public a été trompé.

*
* *

Ceci est assez grave.

Je demanderai seulement comment il se fait qu'aucune des personnes qui ont confiance dans l'affirmation contraire de M. Van de Kerkhove père, n'ait été prévenue qu'une enquête allait être faite. M. Siret ne paraît pas au procès-verbal. Moi, qui ai publié plusieurs articles optimistes sur la question qu'on voulait élucider, je n'ai rien vu de la mission que se donnaient ces messieurs

J'avais cru, jusqu'aujourd'hui, qu'une enquête était une recher-

che de la vérité faite contradictoirement entre personnes d'un avis différent, et que, pour qu'elle eût une véritable valeur, il fallait connaître l'opinion d'hommes conseillés par des sentiments dissemblables.

Il paraît que nous avons changé tout cela aujourd'hui, et qu'une enquête vraiment moderne doit se faire par des experts appartenant au même « parti. »

Remarquez que je ne dis pas « parti pris. »

*
* *

Aussi, quel effet produit la lecture du rapport envoyé par MM. Rousseau, Van Camp, Gosselin et Collinet à l'*Echo du Parlement?* La forme et le fond sont d'accord pour qu'il en résulte une impression excessivement désagréable. Si j'étais parmi les incrédules, ce rapport me donnerait des doutes sur mes opinions. Il y a là un mauvais vouloir évident, des exagérations extrêmement maladroites; et cela est tellement vrai, qu'après avoir lu l'enquête, on s'écrie : — Mais s'il faut en croire ces messieurs, le jeune Fritz Van de Kerkhove n'a jamais peint.

Encore un peu, et le pauvre enfant n'aurait jamais existé!

*
* *

Bien plus, M. Van de Kerkhove père aurait lui-même presque avoué qu'il a mystifié le public.

En effet, comment comprendre autrement la déclaration suivante ?

M. Van Hollebeke rapporte qu'il a reçu la visite de M. Van de Kerkhove; ce dernier venait lui demander de certifier qu'il avait vu peindre son fils. M. Van Hollebeke n'a pu s'empêcher de témoigner à M. Van de Kerkhove sa vive surprise de cette demande à laquelle il n'eût pu répondre affirmativement que par *un mensonge*. Il a ajouté :

— Quelle idée auriez vous donc de moi si je vous obéissais?

Il déclare qu'il ne peut voir dans cette affaire qu'*une mystification*, que les tableaux du jeune Fritz qu'il a examinés à loupe, sont pour lui l'œuvre d'un vieux peintre, et qu'il a entendu dire à l'exposition du Cercle de Bruxelles où il s'était rencontré avec M. Van de Kerkhove :

— Ceci est bien plus fort que l'eau de Lourdes!

Et M. Van de Kerkhove lui ayant demandé ce qu'il pensait de ce propos, il lui a répondu en riant :

— Mais c'est tout à fait mon avis.

Que répond M. Van de Kerkhove à ce gai propos? S'est-il donc incliné en se frappant la poitrine et en pleurant un *meâ culpâ* bien senti? C'est cela qu'il serait bon de savoir.

Est-ce que les artistes qui ont fait l'enquête, et qui sont tous du même avis, doivent être crus *sur parole* plutôt que M. Van de Kerkhove père, M. Siret et les autres « témoignants, » qui se sont déjà occupés de cette affaire?

*
* *

M. Dobbelaere dit, d'après le rapport, que « jamais il n'a vu un crayon ou un pinceau aux mains de l'enfant. »

Voilà un étrange enfant? Mais je n'ai jamais vu moi non plus un crayon ou un pinceau aux mains de Millet ou de Clays; est-ce que c'est l'à un argument contre l'authenticité des peintures de de Clays et de Millet?

Si M. Dobbelaere n'a jamais vu peindre le jeune Van de Kerkhove, que vient-il faire en cette enquête.

Le père du jeune artiste ne lui a jamais parlé des travaux de son fils. Conclusion : c'est le père qui a tout fait et le public est berné!

*
* *

Autre expert qui nie tout :

M. Leclercq est en relations avec M. Van de Kerkhove. Il n'a *jamais*, du vivant de l'enfant, entendu parler personne de ses dispositions ni de ses peintures. Il a voulu d'ailleurs en avoir le cœur net, et s'est enquis auprès de beaucoup des camarades d'école de l'enfant. *Aucun* ne savait rien des ouvrages auxquels leur petit compagnon se serait livré avec tant de passion et de succès.

Un autre a été « sollicité » par M. Van de Kerchove « de délivrer un témoignage en faveur du jeune Fritz. » Et M. Joostens, à qui s'adresse cette sollicitation, répond qu'il lui est impossible de signer une pareille attestation, *malgré son estime et son affection* pour le père du peintre prodige.

N'est-ce pas là une chose bien étonnante? M. Van de Kerkhove s'adressant à un ami, sans avoir la certitude que cet ami répondra en faveur de son fils, — et M. Van de Kerkhove lui demande une « faveur » contraire à la réalité des faits!

*
* *

L'impression que laisse la lecture de ce rapport est défavorable non seulement aù jeune peintre, en ce sens qu'on nie presque

qu'il ait peint, mais aux rapporteurs, qui n'ont pas fait leurs recherches comme elles devaient être faites, c'est-à-dire contradictoirement avec des artistes ou des critiques dont l'opinion était différente de la leur.

*
* *

Après la publication de ce rapport, je ne vois plus, pour ma part, qu'un moyen de résoudre ce problème mystérieux.

C'est un procès !

Si M. Van de Kerkhove a été sincère et loyal, il ne peut pas, me semble-t-il, laisser ainsi douter de sa loyauté et de sa sincérité. Tromper le public, organiser une supercherie aussi audacieuse, c'est dépasser de beaucoup les bornes de la plaisanterie. Dire aussi à un homme qu'il en impose, que ses affirmations sont fausses, en présence de l'importance de la question qu'on discute, c'est un outrage. Il faut que M. Van de Kerkhove prouve sa loyauté. S'il laisse passer le rapport de MM. Rousseau, Van Camp, etc. sans se défendre avec la plus grande énergie, je n'ai pas besoin de dire quelles qualifications il aura méritées.

JACQUES.

EENDRAGT, 21 *mars* 1875.

Après Bruxelles c'est au tour d'Anvers de posséder temporairement dans ses murailles les œuvres de Frédéric Van de Kerkhove. Ainsi donc, après les feuilles aux tendances gauloises qui se publient à Bruxelles, c'est au tour des feuilles franco-anversoises d'essayer de dénigrer le génie de l'enfant.

On a contesté l'honnèteté du père et quand celle-ci a été démontrée on a osé contester le talent de Fritz. Nous sommes convaincus quant à nous que la première impression de la critique est la meilleure et c'est celle qui s'approche le plus de la vérité : c'est l'admiration. Mais pourquoi les feuilles franco-belges se montrent-elles si moqueuses, en voulant nier la lumière du soleil, tandis qu'elle brille clairement aux yeux des amis comme aux yeux des ennemis? Pourquoi achèvent-elles leur œuvre de dénigrement par leur petitesse d'esprit? Parceque avec un Sulzberger, avec un Rousseau et avec leurs imitateurs Anversois, ils ne peuvent admettre que ce soit encore un Flamand qui fasse parler de lui; parceque, tout ce qui est de l'art flamand ou s'y rapporte de quelque manière que ce soit, est une

épine dans l'œil de ceux pour lesquels le soleil de la civilisation s'est levé dans le Midi.

Et voilà pourquoi les belges wallonisés sont fâchés. Comme si la vérité, agréable ou non, ne devait point être dite!

(*Traduit du flamand*).

ECHO DU PARLEMENT, 21 *mars* 1875.

Monsieur le rédacteur,

Permettez-moi de continuer à relever les contradictions auxquelles semble se plaire M. Siret.

Il se plaint qu'on apporte trop de « passion » dans l'instruction de l'affaire Van de Kerkhove. — Mais où trouver plus de passion que que chez ce digne commissaire d'arrondissement académicien qui est allé jusqu'à prêter à l'Académie, à propos de son phénomène, des extases, des enthousiasmes, et des grands mots que ses collègues ont dû désavouer et lui laisser pour compte?

Il ne veut pas de *tapage*. Mais qui en a fait plus que lui?

Il faudrait, dit-il, une enquête *sérieuse*, travaillant sûrement en SECRET. Et pourquoi ce travail de taupe? Cette demande du *secret* est d'autant plus curieuse que M. Siret, dans une lettre précédente, dénonçait des enquêtes *secrètes* qui s'étaient, disait-il, faites à Bruges (il aurait bien dû dire par qui, par parenthèse).

Quant à une enquête *sérieuse*, ce nom ne pourrait être donné qu'à une enquête de gens compétents, c'est-à-dire d'artistes. M. Rousseau l'a demandée; tout le monde la réclame avec lui; quand viendra-t-elle? Et pourquoi M. Siret s'est-il tant pressé de signaler à grand bruit le phénomène brugeois avant de l'avoir faite, cette enquête *sérieuse*?

Il comprend, dit-il, difficillement qu'on puisse tirer un renseignement du fait si curieux que vous lui avez cité, ce « panneautin » qui est entre vos mains, qui est signé de M. Van de Kerkhove père et qui est identique de couleur, de procédé et d'habileté avec ceux qu'on a signés : *Fritz*. Voilà un aplomb plus phénoménal que tous les prétendus Fritz. N'est-ce pas M. Siret qui disait naguère qu'il n'y avait rien de commun entre les genres et la manière de peindre du père et du fils? Il en concluait que le premier était étranger aux œuvres du second. Pourquoi ne veut-il pas maintenant que nous tirions du fait contraire une conclusion contraire?



Qui donc, demande M. Siret, aurait interdit à M. Van de Kerkhove père, le droit de faire des paysages, fussent-ils identiques à ceux de son fils?

Qui? — M. Siret lui-même, qui écrivait dans le *Journal des Beaux-Arts* du 28 février que M. Van de Kerkhove père n'avait jamais su peindre un arbre ou une pierre, et qui le présentait comme un peintre de « gueux et de malandrins » exclusivement.

Le plus piquant, du reste, en ceci, c'est M. Siret, donnant à entendre que votre « panneautin » n'est probablement pas de M. Van de Kerkhove père, chicanant sur la signature, la barre de l'*l*, etc., et M. Van de Kerkhove lui-même venant avouer son « panneautin. »

Je me demande quand M. Siret sera au bout de ses contradictions et je commence à avoir peur qu'il ne me donne beaucoup d'ouvrage.

Quoiqu'il en soit, nous avons maintenant un commencement d'enquête, celle dont le procès-verbal a paru avant-hier dans votre journal. Elle est certifiée par une série de noms connus et honorables. On commence à y voir paraître des artistes, et leurs déclarations, diamétralement contraires aux appréciations de M. Siret, sont d'une netteté singulière. Il faudra bien qu'on y réponde par des témoignages et des noms d'une valeur au moins équivalente. L'ABONNÉ DU 3 MARS.

Un correspondant qui se dit bien informé nous écrit que le gouvernement n'a pas à consulter la commission administrative du Musée au sujet des tableaux qu'il admet au Musée moderne.

S'il en est ainsi, il n'y a pas lieu de s'en féliciter. — Consulte-t-on au moins l'inspecteur des beaux-arts? Il paraît que non. Donc on ne consulte personne. Avec un pareil système, le Museé est bien livré.

PRÉCURSEUR, 20 *mars* 1875.

—

La légende du petit Fritz, de Bruges, prend une tournure assez piteuse Les résultats de l'enquête dont nous avons parlé hier, suffiront à ceux qui n'éprouvent pas à tout prix le besoin du merveilleux. Ils sont déjà de trop pour les personnes compétentes de Bruges. « On nous prend donc pour des Chinois, »

s'écrie le directeur de l'Académie de cette ville. — « C'est plus fort que l'eau de Lourdes » répète M. Van Hollebeke, peintre d'histoire. Et, de fait, le cas de l'enfant phénoménal de Bruges semblait devoir donner dans le pays flamand un rival à la stygmatisée du pays wallon, à Louise Lateau. S'il faut un miracle, il est plus simple d'admettre la parfaite bonne foi du père que les aptitudes extraordinaires de l'enfant, aptitudes qui auraient dû se révéler lorsqu'il était encore au berceau, puisque divers tableautins accusent, par leur état actuel, une existence de plusieurs années.

On dira bien qu'il est assez étonnant que ce père Van de Kerkhove, étant artiste lui même, n'ait découvert qu'après la mort du petit Fritz le talent de cet enfant prodige. Nous aimons mieux croire à un excès de modestie qui fait que l'on doute facilement de son propre mérite et de celui de ceux qui vous tiennent de près. M. Van de Kerkhove pourra, d'ailleurs, alléguer en faveur de sa bonne foi, qu'il n'a découvert les chefs-d'œuvre de son fils que lorsque l'autorité de M. Siret, directeur du *Journal des Beaux-Arts*, de St-Nicolas, a jeté la lumière dans son esprit. C'est, en effet, ce dernier qui s'est particulièrement donné toutes les peines pour révéler au monde la trop courte existence de l'enfant prodige, et il doit plus que personne ressentir le côté désagréable de l'enquête à laquelle ont procédé les artistes bruxellois.

L'origine miraculeuse des tableautins écartée, il reste les tableautins eux-mêmes. Quelle en est la valeur artistique? Ce sont des imitations, faites avec un grand savoir faire. Nous avons eu sous les yeux des imitations de ce genre parfaitement réussies venant de Paris, où l'on peut dire qu'il en existe des fabriques. Ceux qui se livrent à ce genre de productions sont d'habiles praticiens, non des artistes. La valeur de ces œuvres se ressent naturellement de leur origine et n'est pas considérable. La légende du petit Fritz fût-elle vraie, la curiosité, la rareté du fait pourrait pour les amateurs d'excentricités, ajouter quelque chose à la valeur ordinaire de ces imitations, mais ce serait tout. Un commandant d'artillerie française dressant l'inventaire des magasins confiés à sa garde, trouva en moins un vieux canon depuis longtemps hors d'usage. Ne sachant comment expliquer la disparition de cet objet, il écrit bravement dans la colonne *Observations* : « Mangé par les rats » Le ministre de la guerre dont l'attention tomba, probablement par hasard, sur cette singulière explication, s'arrêta d'abord stupéfait, puis il prit la plume et ajouta « approuvé pour la rareté du fait. »

La Chronique, 21 *mars*.

—

Nous recevons de M. Rousseau la lettre suivante :

Bruxelles, 20 mars 1875.

« Monsieur,

» Vous demandez pourquoi je n'ai pas fait l'enquête de Bruges avec des artistes ou des critiques d'une opinion différente de la mienne.

» Je vous ferai remarquer que je n'avais à faire ce voyage avec personne. M. Siret ne réclamait à Bruges que ma présence personnelle. Si j'ai emmené avec moi quelques artistes, dont deux n'avaient pas même vu l'exposition Fritz, c'est uniquement pour avoir des témoins des faits que j'aurais à relater et dont ils ont accepté avec moi l'entière responsabilité.

» Mon confrère, M. Charles Buls, qui a fait une enquête de son côté, a-t-il emmené avec lui des confrères d'une opinion différente de la sienne ? Le lui avez-vous demandé ?

» Je vous demanderai aussi comment j'aurais pu deviner d'avance que je ne trouverais à Bruges que des incrédules au phénomène Fritz. Expliquez-moi ma prescience. J'ai pris en bloc les artistes brugeois de quelque notoriété parce que chose fort extraordinaire — on n'invoquait pas dans cette affaire le témoignage d'un seul artiste local. Tous se sont trouvés du même avis. S'entendaient-ils ? C'est ce que M. Van de Kerkhove aura à prouver.

» Du reste, nos opinions ici importent peu. Les faits relatés sont-ils vrais ou faux ? Tout est là.

» Quant au procès dont vous parlez, je l'attends avec une entière quiétude.

» Recevez, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

» J. Rousseau. »

Nous ne savons si M. Buls a fait une enquête ; il ne l'a pas publiée.

M. Rousseau avait évidemment le droit de faire une enquête personnelle. Il avouera cependant que nous avions de notre côté le droit de trouver cette enquête incomplète. Du moment qu'il l'a publiait, elle appartenait à la discussion publique.

Ce que nous désirons, comme tous les esprits sincères, c'est que la lumière se fasse sur cette question, qui menace de s'éterniser.

M. Van de Kerkhove père annonce une réponse à l'enquête de M. Rousseau. Nous attendons qu'elle ait paru pour tâcher de débrouiller la question, par pur esprit de vérité et sans aucun intérêt personnel.

LE GUIDE DU BAIGNEUR, 21 *et* 28 *mars* 1875.

—

L'ENFANT DE BRUGES.

Nous avons aussi quelques mots à placer dans cette affaire, qui occupera bientôt l'univers entier, après avoir mis en ébullition toutes les fortes têtes de Belgique, de France et de Navarre, et suscité une nuée de critiques plus ou moins influents : Aristarques et Zoïles, sortant Dieu sait d'où, armés de leurs bonnes plumes de Tolède, et qui viennent s'escrimer sur la tombe d'un pauvre petit.

Notons d'abord que nous vivons en plein XIXe siècle, siècle de lumière et de progrès; siècle des chemins de fer, des câbles transatlantiques et des tunnels sous-marins; siècle où l'on est disposé à tout croire, plutôt qu'à tout nier; siècle où l'on fait lire dans nos écoles les biographies des enfants célèbres, authentiques ou non, depuis Pic de la Mirandole jusqu'à Mondeux, de Mozart à Victor-Hugo.

Or, il se fait qu'un jour de l'an dernier, il meurt à Bruges, dans un âge très-peu avancé — dix ans et quelques mois — le fils d'une très-honnête famille de bons bourgeois, dont le chef est quelque peu peintre. Cet enfant était aimé de tous, on lui fait des funérailles peu ordinaires, et,..... c'est fini, chacun rentre chez soi.

Pardon, quelques mois après ce décès, un ami, en visite dans la maison, apprend que le petit Fritz — c'est ainsi que s'appelait l'enfant — que le petit Fritz, disons-nous, s'est souvent occupé à faire des façons de paysages sur des panneaux ou plutôt sur des planchettes informes. L'ami,, M. Siret, directeur du *Journal des Beaux-Arts*, se fait exhiber les tableaux (!) du petit barbouilleur et, au grand étonnement de M. Van de Kerkhove,

père de Fritz, le dit M. Siret trouve dans l'ensemble de ces « tableautins. » quelque chose que personne n'y avait jamais vu, c'est-à-dire une œuvre digne de passer à l'admiration des races futures.

En un clin d'œil, les bibelots sont descendus du grenier, on les remue à la pelle, et notre directeur du *Journal des Beaux-Arts*, enthousiasmé, part pour St-Nicolas, où il se mit à écrire, prestissimo, une biographie remplie d'éloges extraordinaires pour les productions artistiques du petit Brugeois. Bref, dans un article plein de lyrisme, il déclare les « tableautins » en question, des chefs-d'œuvre sans pareils, tout au moins à comparer aux Diaz, aux Corot, etc.

Sur cela, grand bruit dans le Landernau artiste. Les uns croient, les autres nient; beaucoup se moquent de M. Siret. Enfin, les « tableautins » sont exposés à Bruxelles, et il se trouve que le dit M. Siret a avancé la vérité en ceci : c'est que l'ensemble des « tableautins » est réellement une œuvre hors ligne et inimitable en bien de ses parties.

Mais..... sont-ils de Fritz, ces « panneautins? »

A ce propos s'engage dans toutes nos feuilles belges, depuis l'*Écho des Ardennes*, de Marche, jusqu'au journal de Furnes, une polémique qui n'est pas près de finir.

Le plus grand nombre dit : Non! c'est impossible! Fritz Van de Kerckhove, âgé de dix à onze ans, n'a pu faire ces petits tableaux; tout au moins il n'a pu les faire seul.

Nous en sommes là.

C'est toute l'histoire de l'enfant de Bruges. — D'où il faut conclure que ce qui a pu être possible aux siècles passés, ne l'est plus aujourd'hui, au XIXe, siècle de lumière, etc.

Nous ne pouvons pas avoir des enfants célèbres!!

D'abord, nous ne croyions pas non plus, et nous ne manquions pas de motifs pour être incrédule; mais, depuis, tant de preuves nous ont été fournies, constatant la parfaite authenticité de ces tableaux minuscules, que nous ne pouvons plus douter. Pour aujourd'hui, nous nous contenterons de la déclaration suivante :

Oui! le petit Van de Kerckhove a peint, et les œuvres exposées à Bruxelles et à Anvers sont de lui.

Nous ajoutons encore que les critiques qui, depuis trois mois, noircissent de leur encre toutes les feuilles bruxelloises, seront de notre avis, dès qu'ils se seront donné la peine de venir voir à Bruges, et qu'ils auront eu le courage de faire l'enquête que les

amis de la vérité demandent à cor et à cri. Mais une enquête sérieuse, s'entend, et non pas une simple information, faite avec l'aide de telle ou telle catégorie de personnes, à l'exclusion de toutes autres. Car, quoi qu'on en dise, parfois les loups se mangent entre eux.

—

Notre premier article a produit quelque sensation, ce qui nous flatte singulièrement; mais les appréciations ont été bien... diverses. Beaucoup ont trouvé cet article juste; d'autres le déclarent drôle, bizarre, bien osé, et *plein de toupet* pour une plume qui n'est pas celle d'un peintre. Le plus grand nombre le dit trop affirmatif en présence de tant de dénégations, de haussements d'épaules et de sourires d'incrédulité.

Drôle, bizarre! — Est-ce que tout n'est pas drôle et bizarre depuis le père Van de Kerkhove qui ne s'aperçoit pas que son fils fait des chefs-d'œuvre, jusqu'aux artistes qui nient tout..., parce qu'ils n'ont rien vu et n'ont jamais entendu parler de l'enfant, en tant que petit prodige?

Bien osé, plein de toupet pour une plume qui n'est pas celle d'un peintre! — En effet, c'est un toupet bien étrange que celui d'un écrivain qui ose écrire ce qu'il pense et signer ce qu'il écrit. Cela n'est pas donné à tout le monde. De quoi nous mêlons-nous? nous n'avons jamais tenu un pinceau! C'est aussi un peu pour ce motif que nous avons laissé de côté notre appréciation sur la valeur artistique des œuvres de Fritz Van de Kerckhove, cela n'étant pas de notre compétence, nous l'avouons. Mais, faut-il être peintre pour juger si une chose est ou n'est point, si un enfant a peint ou n'a pas peint? C'est là, ce nous semble, quelque chose de tout-à-fait matériel, que peut constater le premier venu. Et, après tout, les peintres, « hommes du métier », ne se trompent-ils jamais? Combien de tableaux ne voit-on pas produire tous les jours, accompagnés d'attestations les plus honorables, et qui (les tableaux) ne sont cependant pas authentiques. Nous citerions vingt exemples pour un.

Revenons à nos moutons, pardon, à nos « panneautins ».

La déclaration que nous avons faite, et que d'aucuns ont trouvé beaucoup trop positive, est le résultat d'une conviction. Cette conviction nous appartient, mais nous ne l'imposons pas aux autres.

Nous, non plus, n'avons jamais vu peindre Fritz, et n'avons entendu dire, de son vivant, qu'il peignît. (Ceux qui affirment

avoir lu de nous une attestation contraire sont des naïfs ou des imposteurs, car nulle part nous n'avons déclaré et encore moins écrit avoir vu peindre l'enfant.) Mais, placé entre la parole d'honneur du père qui affirme et les dénégations de ceux qui nient — parce qu'ils n'ont rien vu ni entendu, lorsque l'enfant était en vie, — nous croyons le père.

Conçluons :

Les « panneautins » existent, ils sont là; on les a exposés à Bruxelles, à Anvers, et on les exposera ailleurs. Tout le monde les a vus.

Le père Van de Kerckhove déclare sur l'honneur, et au besoin sous serment, qu'ils sont de son fils. D'autre part, beaucoup de personnes — n'importe lesquelles — nient le fait, et cela, pour le motif qu'elles n'ont jamais vu peindre l'enfant, et parce que, du vivant de ce dernier, on ne leur a jamais montré ces « tableautins » comme étant de lui.

De qui sont-ils donc? — On nous répond : « du père lui-même ou de quelque autre artiste (il faut que cela soit, car ils ne se sont pas faits tout seuls) ».

Retorquons l'argument ci-dessus, et demandons si quelqu'un a jamais vu travailler le père à ces « tableautins », ou si quelqu'un les a jamais vu produire comme étant du père ou de quelqu'un d'autre? Nous voilà sur le véritable terrain; car il serait vraiment trop facile à dire : « Fritz n'y est pour rien, à preuve que je ne l'ai jamais vu peindre; mais le père y est pour tout, je le déclare, quoique je ne l'aie jamais vu peindre non plus ».

O saine logique!

Quant à nous, lorsqu'on nous prouvera que le père (ou n'importe qui) a travaillé aux « panneautins » et qu'on l'y a vu travailler, alors, nous nous inclinerons, et nous avouerons franchement qu'avec bien d'autres, nous avons été mystifiés, et que le père Van de Kerckhove est un mauvais farceur.

EMILE V.

PRÉCURSEUR, 22 *mars* 1875

—

Nous recevons une lettre du secrétaire de la section artistique du *Willems-Fonds* à Bruges, qui nous annonce que cette Société va ouvrir une contre-enquête sur la question Van de Kerkhove et que les résultats de cette enquête seront publiés dans le *Halletoren*.

ECHO DU PARLEMENT, 24 *mars.*

Bruges, le 22 mars 1874.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je commence par vous remercier de l'excellent accueil que vous avez bien voulu me faire dans vos bureaux. Vous m'avez montré un petit tableau que, dans l'*Echo du Parlement* en date du 19, vous qualifiez d' « *absolument identique à ceux qui ont été exposés au Cercle des arts à Bruxelles. Même panneautin, même encadrement, même facture, en un mot identité absolue avec les tableaux du pauvre Fritz* (ceci est méchant). *Et ce panneautin porte la signature du père de Fritz (J. V. D. K)* » (1).

Voilà donc *cette pièce de conviction, cette preuve matérielle,* qui, au dire de certains individus (2), dont on m'a communiqué la correspondance, devait faire rentrer le cher enfant dans l'obscurité d'où il n'aurait jamais dû sortir. C'était la plus *audacieuse mystification* qui se fut jamais vue. Le jour approchait où la *turpitude* serait punie, jour ou les *impostures* seraient dévoilées, le bruit courant que des *preuves matérielles de supercherie* seraient découvertes. C'est vous, monsieur, qui aviez ces preuves en mains.

Vous devez être père de famille, monsieur, j'ai vu à votre physionomie que je vous faisais de la peine et que vous alliez m'exécuter à contre-cœur. Je vous remercie de ces bons sentiments.

L'instrument de l'*exécution* se trouvait enfermé dans un tiroir de votre bureau ; vous pressez le ressort ; que vois-je ? Est ce un Fritz que l'on me montre ? Est-ce seulement un paysage ? Non, ce n'est ni l'un ni l'autre, c'est un vrai J. V. D. K., père de Fritz, c'est une marine ! et un naufrage encore ! Serait-ce le naufrage de l'enquête ?

Ce panneautin, monsieur, cette *preuve matérielle* de mon *imposture,* ce petit tableau est de moi, je ne l'ai jamais nié, il a été *acheté* chez un de mes amis, M. Vandycke, artiste peintre

(1) Nous n'avons pas été seuls à constater l'identité de la « marine » de M. Van de Kerkhove père avec les « paysages » attribués à Fritz. Le même jugement a été porté par tous les artistes à qui nous avons montré ce « panneautin, » à commencer par M. De Winne, au talent et à la compétence duquel M. Van de Kerkhove rend lui-même, un peu plus loin, un légitime hommage.

(2) Pourquoi M. Van de Kerkhove ne les nomme-t-il pas ?

et antiquaire, précisément un des artistes dont je possède une attestation où il est dit qu'*il a vu travailler Fritz aux panneautins exposés à Bruxelles*, *et qu'il possède un Fritz* (pas la marine) *avec bonheur*. Sauf le bois (je crois qu'il est peint sur chêne) il n'y a *aucune ressemblance* avec ceux de mon fils. Il y a peut-être aussi de l'habileté ; mais parce que mon enfant était habile, je ne crois pas qu'il y ait là un péché mortel pour moi à l'être. J'ai fait de ces *marines* pendant quelques semaines, j'en ai ici et il en existe encore ailleurs ; il ne fallait pas pour cela bouleverser toute la ville de Bruges pour en trouver une, et le tout est signé de *mon* nom. Il y a même des tableautins de Fritz sur lesquels j'ai signe *Fritz et J. V. D. K.* parce que les figures sont de moi. J'ai eu l'honneur, monsieur, de vous en montrer un où j'avais peint deux pendus. Et, en définitive, je ne vois pas pourquoi il me serait défendu de peindre des maisons, voire même des paysages, fussent ils identiques (ce qui me ferait bien plaisir), parce que mon fils en a peint. C'est tout bonnement ridicule. Si M. Rousseau et Ce n'ont pas vu tout cela, ce n'est pas de ma faute ; il a, il est vrai, regardé longuement et avec plaisir un tableau de moi, représentant les bains de Dieppe et étoffé avec des groupes de fraîches baigneuses. Je dois lui rendre cette justice qu'il a fort peu regardé les tableaux de Fritz.

Passons si vous le voulez bien, à l'enquête de ce que vous appelez l'*Affaire Van de Kerkhove*. Le mot *Affaire* est une injure gratuite, permettez-moi, monsieur, de vous le faire remarquer en passant, je vous la pardonne.

La première chose qui frappe les personnes raisonnables, impartiales et honnêtes, c'est *l'insigne mauvaise foi* avec laquelle cette soi-disant enquête a été faite, et la *honteuse participation*, de quelques artistes de Bruges, grincheux et jaloux, qui se sont empressés de se jeter sur la tombe du *Pauvre Fritz* (comme vous l'appelez par dérision, monsieur) (1), afin d'arracher à la ville de Bruges une gloire qui pouvait s'ajouter à tant d'autres.

M. Rousseau, juge et partie, secrétaire ou président de la commission royale des monuments, choisit et désigne lui-même et à son gré les experts. Je ne veux pas employer l'indigne mot de *pression* employé contre moi et qui pourrait être déféré aux tribunaux.

M. Rousseau et les siens *ont vu se fortifier les doutes graves éveillés dans leur esprit*, etc., etc... Donc, malgré toutes les

(1) Le mot est de M. Siret.

attestations de personnes notables et au moins aussi honorables que ces messieurs, ils me soupçonnent, *avec ces mêmes personnes pour complices,* de supercherie, de mystification, etc., etc.; dès lors je n'ai aucun ménagement à garder envers eux. J'ai déjà répondu quant à mes paysages et marines, j'ajoute que tout cela est ici; mais ces messieurs, paraît-il, n'ont pas d'yeux pour voir.

« *Beaucoup de tableaux de* 1870 *et* 1871 *poissent aux doigts,* dit l'enquête, *absolument comme des peintures qui n'auraient qu'un mois ou huit jours de date.* »

Je le crois bien! En vue de l'honneur d'une visite de M. Rousseau, je leur avais fait la toilette en les frottant avec un peu d'huile bouillie, pour que l'on pût bien se rendre compte de la manière de procéder de l'enfant. Que M. Rousseau me dise s'il est possible que la *couleur* poisse sans laisser de traces aux doigts. On a également parlé de l'émail des empâtements, *note caractéristique d'une peinture ancienne.* Cet émail s'obtient facilement : frottez les tableaux de temps en temps avec de l'huile bouillie à très petite dose et vernissez au blanc d'œuf et au sucre (1). Ceci est puéril. Vous citez MM. De Winne et De Schampheleer, ce sont de grands artistes, pour le talent desquels j'ai le plus grand respect, mettez-vous donc d'accord avec eux et avec... votre *poisse* (2), M. Rousseau, puisque ces messieurs donnent une date de 15 ans à quelques-uns des tableautins. Quant à ceux où l'enfant a employé de l'huile de lampe, vous pouvez en voir à Anvers planche n° 9 Là où il y en avait, la couleur s'est enlevée en les nettoyant.

M Rousseau a été injurieux pour mon honneur dans ce que j'appellerai son réquisitoire. Passons aux autres.

M. Dobbelaere, aujourd'hui peintre sur verre et vitrier, n'a pas été *chargé* de faire le portrait de Mme Van de Kerkhove, je *lui ai permis* de le faire pour éteindre une ancienne dette; je lui ai rendu en outre de grands services.

M. Dobbelaere prétend qu'il ne savait pas à cette époque que l'enfant peignait et ne lui avait jamais vu ni crayon ni brosse en mains. Je n'en suis pas étonné!

Fritz est né en 1863. Le portrait est peint en 1868 (on peut le constater ici) FRITZ AVAIT DONC ALORS CINQ ANS!... *Colossal!*

(1) Et servez chaud!

(2) Cela n'est pas difficile. Il résulterait seulement de cette double déclaration qu'il se faisait des Fritz avant que Fritz sût peindre, qu'il s'en ferait encore depuis que Fritz ne peint plus.

M. Van Hollebeke a déclaré à Bruxelles, au Cercle des Arts, en présence de personnes que malheureusement je ne connaissais pas (1) (et pouvais-je m'attendre à tant de duplicité) *qu'il avait vu peindre Fritz aux petits tableautins exposés,* il les *tâtait* à la loupe. Ceci je l'affirme sur l'honneur et au besoin je l'affirmerai sous serment. Il m'a répondu, quand je lui ai demandé de constater par écrit ce qu'il avait déclaré au Cercle, que, faisant des chemins de croix et des vierges pour les églises... que... qu'il..., etc. Il barbottait; je me suis borné à hausser les épaules en entendant cet individu, qui infirme aujourd'hui sa parole d'autrefois. Je l'ai laissé à sa conscience et à ses saint Joseph. Le public jugera entre nous deux.

M. Leclerq. Je l'estime beaucoup; mais que vient faire ici, je vous le demande, le souvenir des enfants avec lesquels Fritz était peu ou point lié! En quoi cela vient-il fortifier l'enquête (2)?

M. Wallays, directeur de l'académie de Bruges. Je ne le connais point. Sa déclaration me paraît peu concluante. *Farce monstrueuse!* Ce serait grave si ce n'était ridicule. M. Wallays aura un jour à s'expliquer si ces mots ont été dits comme plaisanterie déplacée ou insinuation malveillante. Ce monsieur qui n'a jamais mis le pied chez moi ferait mieux de repasser ses tableaux. Passons...

M. Joostens. Brave garçon. Je croyais avoir compris, étant avec lui à l'exposition de Gand, qu'il m'avait dit avoir vu peindre Fritz. Je me suis trompé, il a bien fait de ne rien signer, je ne l'estime que davantage.

M. Cloet. Il a signé une déclaration catégorique et vraie. *Il a vu peindre Fritz à ses panneautins.* On le déclare un homme très-timide, M. Wallays son ancien chef, se rend chez lui et de cette visite, il résulte une atténuation de sa déclaration première. J'aurai encore le courage de ne pas prononcer le mot : pression.

MM. Pickery et Collinet. Le premier peut avoir du talent comme sculpteur et est l'associé de M. Collinet pour les moulures des restes de notre ancien art national; ils s'en acquittent fort bien, dit-on, et encombrent de leurs plâtres et autres cheminées du Franc toutes les académies; ni l'un ni l'autre n'ont connu Fritz. Ils sont venus une fois chez moi, je pense; c'était pour me demander une partie de mon cabinet pour leur expo-

(1) Ceci en effet est malheureux.

(2) Mais M. Siret ne disait-il pas que Fritz allait à l'école, les poches bourrées de petits panneaux qu'il montrait à ses camarades?

sition au profit de Breydel et de Conink. Ils sont absolument inaptes à juger un tableau : ils moulent, voilà tout.

On m'apprend que M. Pickery n'a pas voulu signer le procès-verbal, si c'est vrai tant mieux pour lui. Du reste, il a eu raison, il ne comprend pas un mot de français... Je ne connais pas les deux autres messieurs dont s'était fait accompagner M. Rousseau. Je n'ai entendu que des exclamations de leur part : superbe! admirable! sublime! J'ai vu aussi M. Rousseau leur expliquer la *poisse*. Encore un peu il leur apprenait à se servir du chiffon ou de la loque, pour faire des arbres *à la Fritz*; mais il paraît que ce sont deux peintres de portraits. Je les laisse à leurs réflexions.

Je me résume. En face de cette enquête incroyable et j'ajouterai scandaleuse qui a indigné tous les gens impartiaux, en présence de la masse d'attestations de la ville, je suis en droit d'exiger une enquête *sérieuse* contradictoire; j'espère que cela se fera sous peu. Si enfin cette justice m'était refusée, me trouvant accusé de supercherie, de pression etc., etc., il ne me resterait plus que de m'adresser aux tribunaux.

Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée. J. VAN DE KERKHOVE.

P. S. Comme contraste et complément à cette écœurante affaire, je crois pouvoir joindre à la présente une lettre que je viens de recevoir d'un des artistes les plus distingués de la célèbre manufacture de Sèvres.

Au moment de fermer cette lettre déjà bien longue, je reçois la pièce ci-incluse. Veuillez avoir l'obligeance de l'insérer également dans votre estimable journal. C'est le bouquet!

« Le soussigné déclare que samedi 13 de ce mois, ma femme se trouvant seule à la maison, deux messieurs, M. Pickery, sculpteur (1), avec une autre personne inconnue se sont présentés dans mon établissement et se sont fait servir de la bière. Ces messieurs, fort polis, ont commencé à adresser à ma femme une foule de questions sur Fritz Van de Kerkhove dont les parents restent dans le voisinage. Entre autres questions, ils demandaient si nous n'avions pas de tableau de Fritz, s'il

(1) Plus haut, M. Pickery aurait refusé de signer l'enquête. Ici il cherche à suborner des témoins. Il serait donc à la fois *pour* et *contre* M. Van de Kerkhove.

s'occupait de peinture, s'il est vrai qu'il fût très-borné, etc., etc., tout cela d'un ton insinuant et plein de politesse. Ma femme a répondu qu'elle connaissait M. Van de Kerkhove, mais que nous n'étions pas assez familiers pour fréquenter la maison, que par conséquent elle n'avait pas de tableaux du petit Fritz, qu'elle connaissait ce petit garçon pour son intelligence et que sous le rapport de la peinture elle ne se rappelait qu'une chose, c'est que son fils qui jouait quelquefois avec lui, lui a fait part que l'enfant quittait souvent le jeu tout d'un coup en disant : Je rentre chez moi, je vais aller travailler près de papa. Mon fils ayant demandé au commencement ce que c'était que ce travail, l'enfant a répondu : Je vais aller peindre. Mon fils le conduisait quelquefois à l'école, et souvent Fritz le plantait là. à moitié chemin, disant : Je ne me sens pas bien, je vais aller peindre près de papa.

Je certifie sur mon honneur dont personne n'a jamais douté ni pu douter que tout ceci est l'exacte vérité. J'ajoute que ma femme s'est plainte que ces Messieurs, par leurs insinuations pour obtenir des déclarations contraires au regretté Fritz, l'ont mise à une véritable torture. La pauvre femme en est toute troublée.

Sans peur et sans crainte.
J COURTOIS,
quai Long, n° 49, à Bruges.

Chevalier de l'ordre de Léopold, décoré de la croix commémorative, membre de la Société centrale, combattant et blessé de 1830, pensionné de l'Etat.

Je livre cette pièce aux réflexions des honnêtes gens, je n'ai plus le courage de qualifier, ce que ces messieurs appellent leur enquête, il n'y a qu'un seul mot qui me vient, c'est le mot IGNOBLE ! ! Le deuxième personnage, me dit-on, est M. Collinet.

—

Voici la lettre qui m'est adressée de Sèvres :

Sèvres, le 16 mars 1875.

Ministère
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DES CULTES
ET DES BEAUX-ARTS.
—
Manufacture nationale
DE PORCELAINE.

Monsieur,

Je vois avec peine dans les différents journaux que vous m'envoyez, la relation de la polémique que vous êtes obligé de soute-

nir à propos de l'exposition des peintures de votre cher enfant. Il me semble cependant qu'il n'est pas un homme de bonne foi qui puisse mettre en doute la vérité de votre assertion ; l'ensemble de l'œuvre — au moins par les panneaux que j'ai eus entre les mains — parle assez haut, et je dirai même qu'en mettant de côté la question d'habileté, de *métier*, qui ne prouve rien qu'une très grande adresse de main, il n'y a qu'un enfant qui ait pu faire ces charmantes petites peintures : le sentiment exquis que l'on y admire, la fraîcheur de l'expression, pour ainsi dire, sont bien le propre d'une nature vraiment jeune, vivement impressionnée et qui traduisait ses sensations au moyen de la couleur sans se préoccuper des règles et des exigences de l'art. Il y a dans certains panneaux — au moins à mon avis — des audaces et des naivetés charmantes que pas un peintre — ayant eu six mois d'atelier — n'aurait osé tenter ou n'eût laissé subsister si elles s'étaient produites sous son pinceau. Notre regretté ami Henri Regnault, qui a été élevé ici, dans la manufacture, avait lui aussi cette habileté prodigieuse qui ignore les difficultés du métier, et plus d'un de nos vieux peintres conservent encore des croquis ou des esquisses qu'il faisait à l'âge de 12 ans et qui sont vraiment surprenantes, surtout par l'extrême habileté qu'elles dénotent. Il lui arrivait souvent, paraît-il, de commencer un cheval par les pieds ; votre Fritz, j'en suis sûr, devait, lui aussi, avoir des façons de procéder analogues.

Quiqu'il en soit, il est triste de voir des sots et des envieux s'attaquer à la gloire d'un enfant et surtout d'un enfant mort ; c'est une honte et une bêtise de leur part, d'autant plus qu'en supposant qu'il y ait eu supercherie, on ne comprendrait guère au profit de qui, et que, du reste, il faut être profondément abandonné de sens moral pour supposer qu'un père puisse spéculer, pour ainsi dire, sur la tombe de son enfant.

J'espère néanmoins que ces attaques sont rares et très isolées et que le sentiment général doit être celui de l'admiration, comme ici où ce sont des *gens du métier* qui ont vu les panneaux que vous m'aviez envoyés et où pas un n'a songé à mettre en doute la vérité de mon assertion.

Je vous enverrai un cliché aussitôt que le Magasin aura publié le portrait — que l'on retouchera suivant vos indications.

J'attends toujours les épreuves des paysages et vous les enverrai aussitôt que je les aurai.

Je fais travailler pour vous en ce moment et j'espère vous faire bientôt l'envoi d'une douzaine d'assiettes à dessert d'un

dessin et d'une exécution admirables — et d'autres objets aussi (1).

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments et mes cordiales salutations.

Votre tout dévoué,
EDOUARD GARNIER.

—

Avant de donner la parole à notre collaborateur M. Jean Rousseau, nous avons une petite réponse à faire à M. Van de Kerckhove pour le compte du journal.

Nous n'avons jamais écrit que « nous avions en mains les preuves matérielles d'une supercherie ».

Nous avons dit que des doutes avaient été provoqués dans notre esprit par des personnes honorables dont nous n'avions aucune raison de suspecter la sincérité.

Nous avons communiqué verbalement ces renseignements à M. Van de Kerckhove qui, à notre grande surprise, n'y répond pas et n'en fait pas même mention.

—

Il a fallu quatre jours à M. Van de Kerckhove pour construire, tant bien que mal, l'échafaudage de sa défense. Je ne demande que quelques minutes pour lui montrer combien les morceaux en tiennent mal.

Et d'abord il oublie, en m'accusant, de montrer l'intérêt que j'ai à cette affaire,

Il ne réussit pas mieux à se mettre d'accord avec ses défenseurs, MM. Siret et Lagye, qui, eux, veulent bien reconnaître ma sincérité et mon honorabilité.

Les honorables artistes qu'il prend à partie sauront bien se défendre eux-mêmes, si tant est que ces gens d'honneur et de talent aient besoin de se défendre.

On voudrait insinuer qu'ils ont cédé à une pression. Il faudrait pour cela commencer par établir qu'ils ont fait autre chose que répéter simplement ce qu'ils avaient vu et entendu.

Pour moi, je ne perdrai pas mon temps à relever la série d'inventions, d'insinuations et d'injures par lesquelles M. Van de Kerckhove s'évertue à écarter leurs témoignages.

(1) Les trois alinéas ici reproduits sont barrés dans la lettre. Les a-t-on jugés peu intéressants ? Ils ne le sont peut-être que trop.

La plupart de ses affirmations ne m'étonnent, à vrai dire, que par leur extrême étourderie :

Celle, par exemple, qui consiste, à affirmer que c'est moi qui ai « expliqué la poisse » à mes compagnons de voyage alors que — je dois l'avouer modestement — ce sont eux qui me l'ont fait remarquer.

Ou à dire que M. Pickery n'a pas voulu signer, ce qui est faux.

Ou à prétendre que ce statuaire ne sait pas un mot de français, ce qui ne l'empêche pas de causer avec ceux qui, comme moi, ne savent pas un mot de flamand.

Je ne m'arrêterai pas davantage à relever les appréciations de l'artiste étranger qui vient étourdiment se fourrer dans ce débat, tout en étant hors de portée d'y rien contrôler, et qui tâche de défendre ainsi, comme il peut, l'édition de ses assiettes.

Mais j'admire avec une véritable curiosité le changement d'attitude de M. Van de Kerkhove. Jusqu'ici il était tout miel, me parlant de mon « talent » de mon « esprit » et, dans une lettre privée, me proposant de faire une enquête « en mangeant] la soupe » et, chez lui, m'offrant de son Champagne. Aujourd'hui que cette enquête (sans Champagne) tourne contre lui, il vire de bord et le voilà passé aux provocations et aux insultes.

Ah! si les prévenus pouvaient répondre de la sorte au parquet par des avanies et des cartels! Comme leur position se simplifierait et se bonifierait!

Mais toutes les colères du monde ne sauraient entraver une instruction. Et devant cette excès de témérité — qui passe vraiment la mesure — je me bornerai à compléter la nôtre par deux derniers témoignages plus écrasants que tous les autres, et que je n'avais réservés jusqu'ici qu'afin de laisser à M. Van de Kerkhove le temps de venir à récipiscence.

M. Van de Wiele, négociant honorablement connu à Anvers et *parrain de l'enfant*, est venu, dès le commencement de cette affaire, dans les bureaux de ce journal. Il a déclaré qu'il ne voulait pas être complice, par son silence, d'une supercherie qui pourrait mener M. Van de Kerkhove plus loin qu'il ne voudrait. Il est inouï, disait-il, qu'on présente comme un artiste de génie un pauvre enfant, simple d'esprit, qui n'avait jamais peint, qui savait à peine écrire, qui, l'année même de sa mort, m'envoyait une lettre de souhaits qu'on avait écrite au crayon et dont il s'était borné à repasser les mots à l'encre.

M. Victor Van Hove, le peintre des *Orphelines*, qu'on a osé

citer dans cette affaire comme ayant vu peindre l'enfant, mais dont on n'a eu garde de publier le témoignage (bien qu'il eût dû être publié le premier, puisque cet artiste est, depuis des années, l'ami intime de M. Van de Kerkhove), M. Van Hove a déploré devant moi et l'un de mes amis ce qu'il appelait la folie de M. Van de Kerkhove, qui, disait-il, poussé par une vanité paternelle mal entendue, voulait créer une réputation d'artiste de génie à ce pauvre enfant, bien qu'il n'eût jamais rien fait, bien qu'il fût incapable de rien faire. — On me persécute, nous a dit M. Van Hove, pour que je témoigne que je l'ai vu peindre. J'ai pitié de la situation où s'est mis M. Van de Kerkhove; il est loin d'être un malhonnête homme; ce n'est qu'un homme égaré; mais je ne puis cependant pas me déshonorer pour le sauver! Dirai-je que j'ai vu le petit Fritz remplir avec de la terre de Sienne — comme l'eût fait le premier enfant venu — des contours tracés par son père? Est-ce cela qu'on appelle peindre? Toutes ses peintures pourtant n'ont jamais été au delà.

Je m'arrête, et puisque M. Van de Kerkhove demande une enquête décisive, je reviens encore sur la proposition que j'ai faite il y a deux mois déjà, et que j'ai reproduite à chacun de mes articles sur cette triste affaire. Il ne peut y avoir de décisive, je le répète, qu'une enquête d'artistes. Eux seuls peuvent trancher cette irritante question d'authenticité où les personnes les plus honorables et les plus intelligentes, mais étrangères au métier, peuvent si aisément prendre le change et ne verront jamais que du feu. J'insiste donc, et je métonne que M. Van de Kerkhove garde sur ce point un silence obstiné; alors qu'il a pour lui — à en croire M. Siret — l'unanimité des artistes comme du public. Qu'on tire au sort, dans la liste de nos paysagistes, dix artistes qui auront à examiner les peintures attribuées à l'enfant, à constater leur émail ou leur humidité, à les comparer à celles du père, et que ces arbitres — devant lesquels, pour ma part, je m'incline d'avance — prononcent en dernier ressort et mettent fin à ce débat pitoyable.

J. Rousseau.

Le Droit, 24 *mars* 1875.

—

L'affaire Van de Kerkhove devient palpitante d'intérêt pour tous ceux qui vivent de la vie de l'art; nous continuerons donc de nous en occuper.

Maintenant que l'authenticité des tableaux se trouve contestée, on semble vouloir en amoindrir la valeur.

Nous maintenons nos appréciations.

L'auteur, quel qu'il soit, est un peintre de talent, un maître.

Si c'est un enfant, il est merveilleux.

Nous pouvons nous tromper, sans doute ; mais jusqu'à ce que l'on ait fourni des preuves que nous nous trompons, nous persistons à penser que Fritz était un enfant merveilleux. L'espèce d'enquête de l'*Echo du Parlement*, loin de les ébranler, raffermit nos convictions.

M. Rousseau, qui a dressé cette enquête, s'est rendu à Bruges avec la pensée que les tableaux attribués à Fritz ne sont pas de lui et l'espoir d'en obtenir la preuve.

De semblables dispositions sont défavorables à la découverte de la vérité. Rarement la déesse se révèle à ceux qui la recherchent avec légèreté, sans se garer contre les entraînements auxquels tous sont sujets.

M. Rousseau s'est adressé aux principaux peintres de Bruges pour se renseigner.

Ce n'est pas naturel.

Il eut été plus rationnel que ces principaux peintres se fussent adressés à M. Rousseau pour lui fournir des renseignements.

En effet, leur dignité se trouve compromise.

Si Fritz est l'auteur des tableaux, c'est à eux qu'il appartient d'abord de le reconnaître, d'acclamer cette heureuse vérité. S'il ne l'est pas, ils sont tenus avant tout de dénoncer l'imposture, de dévoiler la supercherie. Ce qui ne leur est pas permis, c'est de rester indifférents, de s'abstenir.

De deux choses l'une : ou ces messieurs ont prévenu la commission du cercle artistique que les tableaux exposés dans le local de cette société ne leur semblaient pas authentiques, ce dont M. Rousseau a pu avoir connaissance, et alors l'enquête se comprend, a sa raison d'être ; ou bien ils n'ont pas averti la commission et dans ce cas leur conduite est d'autant plus blâmable qu'interrogés par M. Rousseau et ses amis, ils affirment maintenant avec la plus grande énergie que Fritz n'a jamais peint.

Si Messieurs Dobbelaere, peintre d'histoire, ancien lauréat de Rome, chevalier de l'ordre de Léopold, — Van Hollebeke, peintre d'histoire, — Leclercq, peintre portraitiste, — Joostens, paysagiste, professeur à l'académie de Bruges, — Wallays, directeur de cette académie, chevalier de l'ordre de Léopold, tous

habitants de Bruges, ont, comme l'attestent MM. Rousseau, Van Camp, Gosselin, Collinet et Pickery, la conviction que les tableaux exposés au Cercle artistique de Bruxelles et signés Fritz Van de Kerkhove ne sont pas de lui, comment ont-ils attendu pour se prononcer qu'on allât à Bruges les interroger, plus de quinze jours après la fermeture de cette exposition?

Poser la question, c'est la résoudre.

MM. Dobbelaere, Van Hollebeke, Leclercq, Joostens, Wallays, n'ont pas de conviction.

Leurs actes démentent leurs paroles.

Ces actes les condamnent.

Et leurs paroles aussi :

M. Wallays s'écrie que s'il avait admiré Fritz, il serait honteux d'être Brugeois ; il mériterait, dit-il, d'être pris pour Chinois, s'il croyait à cette « farce monstrueuse. »

Quelle passion dans ce langage, quelles marques d'égarement !

La férocité de M. le directeur de l'Académie de Bruges nous éclaire, elle raffermit nos convictions.

Il ne convient pas de revenir sur ces convictions, l'affaire étant entrée dans une phase nouvelle, devant être prochainement éclaircie par la constatation des faits.

Le gouvernement, à qui l'offre des tableaux est faite, se trouve obligé de produire la lumière.

Espérons qu'il y parviendra.

La direction des Beaux-Arts fera bien, pour ne pas s'égarer, d'écouter aussi peu que possible les gens passionnés, incrédules, de parti-pris, qui disent : « Ceci est bien plus fort que l'eau de Lourdes! »

La première chose à faire, c'est d'interroger avec bienveillance M. Van de Kerkhove et les personnes sur le témoignage desquelles il s'appuie

La deuxième et dernière, de demander l'avis de l'administration communale, des autorités de Bruges, principalement en ce qui concerne la valeur morale des gens interrogés.

Somme toute, il suffit d'aider M. Van de Kerkhove à établir la vérité.

*
* *

Le gouvernement, on le sait, avait accepté l'offre des tableaux faite par M. Van de Kerkhove. Nous apprenons que M. Van de Kerkhove laisse le gouvernement libre de ne pas donner suite à son acceptation.

Cela n'est pas plus concluant que l'enquête.

Pour établir la vérité, il faut la rechercher avec soin, sans parti-pris.

Si M. Van de Kerkhove est un imposteur, une enquête faite solennellement et avec impartialité démontrera son imposture ; l'enquête de M. Rousseau ne démontre rien ; en opérant une pression sur l'opinion publique et sur l'entourage de M. Van de Kerkhove, elle rend difficile sinon impossible la constatation de la vérité ; cette constatation ne peut plus s'obtenir qu'en détruisant, à force de bienveillance, les effets de cette pression, particulièrement sur M. Van de Kerkhove et son entourage.

L'Echo du Parlement a tout embrouillé.

*
* *

Le numéro de ce jour de ce journal contient l'explication de M. Van de Kerkhove et la réponse de M. Rousseau. L'explication n'est pas claire et la réponse pas concluante.

M. Van de Kerkhove espérait avoir un entretien amical avec M. Rousseau. Forcé de changer de ton par l'attitude de celui-ci, il se trouble et perd la possession de ses moyens ? Ce n'est pas étonnant.

Le débat, dit M. Rousseau, est devenu pitoyable. C'est aussi notre avis. Mais à qui la faute ? A M. Rousseau. Pour le terminer, il suffit d'établir si Fritz a peint ou s'il n'a pas peint. C'est un fait à vérifier, voilà tout.

Pour le vérifier, il faut des natures droites plutôt que des experts. L'enquête doit être formée d'artistes et de gens éclairés.

L'Echo du Parlement, 25 *mars*.

—

Quand nous avons ouvert nos colonnes à cette polémique c'était en vue d'éclaircir une question d'art, fort digne assurément d'une controverse entre écrivains sérieux et surtout entre artistes. Au lieu de cela, nous recevons de M. Van de Kerkhove des lettres qui, loin de répondre par des faits et des arguments, nous entretiennent d'une suite de fariboles absolument dépourvues d'intérêt et même de convenance. On verra par l'épître imprimée ci-dessous que si M. Van de Kerkhove déprécie lui-

même son talent d'artiste, il s'exagère singulièrement son mérite d'écrivain. Ses plaisanteries visent d'ailleurs d'insignifiants détails qui ne versent aucune lumière au procès. Qu'importe le prix qu'on a payé le petit tableau que nous avons entre les mains? Sans compter qu'il a été payé ce qu'en demandait le marchand, son mérite est d'avoir établi que M. Van de Kerkhove a peint des marines et que sa facture est absolument la même que celle de Fritz.

Nous ne savons pas du reste jusqu'à quel point nous sommes tenus d'insérer les lettres dans lesquelles on accuse des tiers, en affirmant à leur charge des faits absolument faux.

Si c'est ainsi que l'on espère établir le contraire de ce qu'ont déclaré les témoins de M. Rousseau, on se fait d'étranges illusions. On s'en fait de plus vives encore si l'on croit imposer la foi par l'intimidation.

Cela dit, voici la nouvelle lettre de M. Van de Kerkhove :

Monsieur le rédacteur en chef de l'*Echo du Parlement*,

J'apprends avec infiniment de plaisir que beaucoup de personnes s'informent de ma réponse à l'enquête de Bruges. Vous êtes bien bon, Monsieur, d'appeler cela une enquête. Appelez cela l'affaire Rousseau et Ce et vous serez dans le vrai. Les motifs de mon retard sont expliqués dans une réponse que je viens de faire à l'*Echo de Bruxelles*. Vous voyez, monsieur, que je fais l'article pour vos journaux; je rends le bien pour le mal; vous ne me remercierez pas, je n'y tiens pas.

Je suis heureux aussi que le public s'intéresse à cette affaire. Notez bien, monsieur, que cela devient l'*affaire* Rousseau, en place de l'affaire Van de Kerkhove. L'*Echo de Bruxelles* me semble malade. Signe du temps.

Je vous prie, monsieur, de vouloir insérer cette petite histoire de *votre* panneautin, intitulé un Fritz et qui n'était ni un paysage, ni un Fritz, mais bien et dûment une marine peinte par moi. Ce panneautin, que vous conserviez si précieusement dans votre tiroir, devait me couvrir de confusion, de honte et de désespoir. Vous voyez, monsieur, que j'ai encore ma tête, et que sous peu, je crois, vous allez perdre la vôtre. Ce serait vraiment dommage.

Donc, ce matin, à huit heures, je me rends chez M. Van Dycke, l'heureux possesseur de l'illustre panneau, auquel j'en

avais fait cadeau et voici la conversation exacte qui s'établit entre nous : — Bonjour, Kerkhove, j'ai reçu une lettre de vous m'engageant à aller vous voir. — C'est vrai, étant rhumatisé, je ne pouvais sortir. — Quelle affaire n'est-ce pas avec ces petits panneautins de Fritz! Qui aurait cru cela? — Oui, c'est justement à propos de cela que je viens, et pour ne pas y aller par quatre chemins, je vais comme toujours droit au but. Vous avez reçu la visite des hommes de Rousseau, Pickery et cet autre marchand de plâtre. — Oui, ils m'ont embêté même assez longtemps et ont fait ce qu'ils pouvaient, par leurs demandes insinuantes, pour me porter à faire des déclarations contraires à l'attestation que je vous avais signée. — Puis-je savoir combien vous avez vendu *ma* petite marine que je vous avais donnée pour rien? — Mais, oui, j'ai reçu cent francs. — Diable! cent francs, cela me flatte. — Moi aussi, je voudrais en avoir encore, etc.

Voilà, monsieur, comment ces messieurs ont fait leur enquête, c'est tout bonnement une indignité. N'osant offrir de l'argent, ils achètent pour 100 fr. un panneautin qui en vaut bien 5 et encore! Vous avez fait là une bien mauvaise affaire, monsieur le rédacteur.

Je ne vous en présente pas moins mes salutations empressées.

J. Van de Kerkhove.

—

Écho du Parlement, 25 *mars*.

Bruxelles, 24 mars.

Monsieur le rédacteur,

Nous sommes forcés d'opposer une dénégation formelle aux deux assertions qui nous concernent dans la lettre de M. Van de Kerkhove.

Il est inexact que les tableaux qui nous ont été montrés eussent été frottés, comme il le dit, en vue de notre visite, avec de l'huile bouillie, chose dont tout peintre se fût inévitablement aperçu.

Il n'est pas moins inexact que nous ayons proféré aucune des exclamations admiratives qu'il nous attribue, en regardant ces petits panneaux.

Agréez, monsieur le rédacteur, l'assurance de notre considération distinguée

C. VAN CAMP.
HENRY GOSSELIN.

LA CHRONIQUE, 25 *mars*.

—

LE DERNIER MOT.

M. Van de Kerkhove a répondu, dans l'*Echo du Parlement,* à l'enquête faite, par M. Rousseau, sur l'authenticité des œuvres du peintre prodige.

En même temps qu'il envoyait sa lettre à l'*Echo du Parlement*, il nous en faisait également parvenir une, accompagnée d'une attestation de M. Courtois, restaurateur et cafetier à Bruges.

Dans la lettre qu'il nous adresse, M. Van de Kerkhove cite une douzaine de personnes occupant à Bruges des positions très-honorables, ingénieurs, magistrats, fabricants, professeurs, etc., chez lesquels M. Rousseau aurait trouvé des renseignements exacts, précis, tous en faveur de l'enfant.

Je m'attendais donc à lire, dans la longue lettre adressée par M. Van de Kerkhove à l'*Echo du Parlement,* non-seulement la liste des personnes désignées dans la lettre que nous avions reçue mardi, mais des certificats signés de ces personnes et attestant l'authenticité de l'œuvre. Il n'y a pas un mot de cela. M. Van de Kerkhove se borne à protester à sa manière contre l'enquête; mais il ne proteste pas, je suis obligé de l'avouer, *comme un homme qui a raison*.

*
* *

Pour détruire l'enquête de M. Rousseau, il n'y avait qu'un moyen : donner des preuves *irréfutables* que c'est l'enfant qui a fait les tableaux.

M. Van de Kerkhove *ne donne pas une preuve*.

Sa défense se borne à ceci :

M. Wallays, directeur de l'académie de Bruges, un des attestants de l'enquête, n'est pas connu de M. Van de Kerkhove, et

n'est jamais allé chez lui. L'opinion de M. Wallays n'a donc aucun poids.

M. Dobbelaere n'est entré chez le père de Fritz que quand Fritz avait cinq ans.

Etc., etc.

Qu'est-ce que cela prouve? Rien de tout. Ce n'est pas cela qu'on demande à M. Van de Kerkhove : c'est de démontrer clairement, de façon à convaincre le public et la critique, que c'est son enfant qui a produit les cent-soixante tableaux exposés au Cercle.

J'ai trouvé l'enquête mal faite et ne prouvant guère non plus. Mais, devant la lettre de M. Van de Kerkhove, je suis obligé de déclarer que l'enquête doit avoir raison.

*
* *

Comment! pendant trois ans, un enfant peint dans la maison de son père, une maison ouverte à beaucoup de monde, et il ne se trouve pas dans tout ce monde vingt personnes pour attester que l'enfant a peint, qu'on l'a vu peindre, et que ce sont bien les tableaux exposés qui ont été exécutés par lui!

Il faudrait, pour cela, que l'enfant eût été tenu enfermé; il faudrait qu'on eût *caché* ses essais comme choses honteuses; est-ce cela qui a été fait?

Sinon, que le père produise des preuves capables de détruire les enquêtes les plus sceptiques...

*
* *

Dans la réponse de M. Rousseau, il y a deux choses qui témoignent d'une manière sérieuse contre M. Van de Kerkhove : les déclarations de Victor Van Hove et de M. Van de Wiele, parrain de l'enfant.

Victor Van Hove est de mes amis. Je lui ai écrit deux fois pour lui demander son opinion, afin qu'il me donne des renseignements qui fussent de nature à éclairer le public. Il m'a répondu deux lettres dans lesquelles le parti-pris de ne rien dire est aussi caractéristique que possible.

Or, M. Rousseau affirme que M. Van Hove lui a dit : « On me persécute pour que je témoigne que je l'ai vu peindre. J'ai pitié de la situation où s'est mis M. Van de Kerkhove... Je ne puis cependant pas me déshonorer pour le sauver. »

Voilà le sentiment qui était dans les deux lettres que H. Van

Hove m'a écrites : son embarras pour dire une vérité qui devait compromettre la sincérité de M. Van de Kerkhove.

M. Van de Wiele, *le parrain,* proteste également, affirmant que l'enfant « n'a jamais peint. »

*
* *

Qu'oppose à ces protestations formelles M. Van de Kerkhove? Rien, ou peu de chose. Des démentis qui ne comptent pas; une lettre de M. Courtois, qui n'éclaire rien; une lettre de M. Edouard Garnier, directeur artistique de la fabrique de porcelaine de Sèvres, qui ne signifie absolument rien *quant à l'authenticité des tableaux*, puisqu'il n'a vu ces tableaux qu'après la mort de l'enfant.

*
* *

Le public est en droit d'exiger davantage. Les critiques qui, comme moi, ont cru à la bonne foi de M. Van de Kerkhove, peuvent moins que les autres se contenter aujourd'hui de renseignements qui n'ont d'autre cause qu'un sentiment paternel — bien mal compris, s'il repose sur une supercherie.

*
* *

Lorsque M. Van de Kerkhove a accordé l'autorisation d'exposer au Cercle artistique *les tableaux de son fils,* il disait par cela même que ces tableaux étaient l'œuvre de son fils.

Le premier sentiment, malgré l'impression de défiance que pouvaient faire naître les qualités des œuvres, c'était de croire

Moi, du moins, je commence par n'émettre point de doutes lorsqu'un homme me dit : cela est!

Les doutes étant venus d'ailleurs, je les ai combattus, toujours parce que je ne pouvais croire à une comédie de cette importance là. J'ai attendu la dernière lettre de M. Van de Kerkhove avec une impatience qui touchait à l'angoisse.

Cette lettre ne détruit nullement ni l'enquête faite, ni l'opinion des sceptiques.

J'ai donc le droit de dire que le public croyant a été trompé. C'est à M. Van de Kerkhove de prouver le contraire.

JACQUES.

LE PRÉCURSEUR, 25 *mars.*

—

Il n'y a plus rien de sérieux dans l'affaire Van de Kerkhove. Le ton des lettres que le père du jeune Fritz prodigue aux journaux, achève de discréditer la légende que l'enquête des artistes bruxellois avait déjà condamnée. Nos lecteurs ont eu sous les yeux les explications furibondes adressées par M. Van de Kerkhove à l'*Écho du Parlement.* Quelle idée ont-ils dû se faire d'un personnage qui discute de cette manière et qui, ayant tant de motifs d'être modeste, injurie avec tant de grossièreté tous ses contradicteurs! Lorsqu'on se présente devant le public avec une légende qui a contre elle toutes les chances de probabilité, sans compter le jugement des hommes compétents, un peu de modestie et de retenue ne messiérait pas M. Van de Kerkhove ne semble pas s'apercevoir que pour défendre sa légende, il est obligé de faire passer pour des imbéciles ou pour des coquins tous ceux qui ne s'inclinent pas devant ses affirmations. Ses lettres le prouvent. Nous en avons reçu aussi. Ayant appris qu'un honorable négociant de notre ville, parrain du petit Fritz, ne se gênait pas pour démentir les faits attribués à l'enfant, M. Van de Kerkhove nous écrivit, il y a quelque temps déjà, une lettre pleine de violences à l'égard de ce négociant, et dans laquelle il prétendait nous expliquer, en termes très-peu compréhensibles, qu'il y avait un vrai parrain de Fritz et un faux parrain, un vrai parrain qui..., un faux parrain dont..., etc., etc.

N'est-ce pas pitoyable? En être réduit, devant ses relations les plus proches, à inventer des histoires de vrai et de faux parrain, après avoir injurié des hommes compétents dont l'art et la critique s'honorent!

M. Van de Kerkhove a donc contre lui toutes les probabilités, les déclarations positives de personnes compétentes honorablement connues, et enfin son propre langage. Le ton qu'il a adopté est celui d'un homme furieux de ne pas réussir à mystifier le monde aussi vite qu'il l'avait espéré.

Dans l'intérêt du bon sens public il est temps que le silence reprenne ses droits autour de cette tentative avortée.

—

Au moment où les lignes qui précèdent étaient à l'impression, une nouvelle démarche de M. Van de Kerkhove nous amène à ajouter les explications suivantes :

M. Van de Kerkhove nous a écrit le 21 du courant pour nous demander l'insertion de la réponse qu'il comptait faire à l'enquête dans l'*Echo du Parlement.* Nous avons pris bonne note de son désir et nous y avons satisfait. M. Van de Kerkhove nous adresse à la date d'hier une nouvelle lettre dans laquelle il s'étonne de n'avoir pas vu paraître celle du 21. Une fois pour toutes, qu'il soit bien entendu que nous publions uniquement les pièces pouvant servir d'éléments à l'enquête. M. Van de Kerkhove nous dit : que la vérité finira par sortir pure et rayonnante de toutes les turpitudes. Oui, mais non pas par la vertu des lettres de M. Van de Kerkhove. Nous pensons avec la *Chronique* que sa réponse à l'*Echo du Parlement* ne détruit nullement l'enquête faite ni l'opinion des sceptiques. Par contre, elle provoque la rectification suivante : *(Voir la lettre de MM. H. Van Camp et Gosselin page* 214*)*.

JOURNAL DE BRUGES, 26 *mars* 1875.

On nous demande l'insertion de la lettre suivante :

Bruges, 25 mars 1875.

M. le Directeur du *Journal de Bruges*,

L'enquête publiée dans les colonnes de l'*Echo du Parlement* à propos de la question Van de Kerkhove a indisposé bien des gens à Bruges, et il y avait lieu. Tant d'acrimonie et de passion dans le langage n'est pas précisément un des caractères de la vérité. Aussi le *Willems-Fonds* de Bruges, dont le programme comporte tout ce qui se rattache à la vie intellectuelle du peuple flamand, s'est-il empressé d'entrer dans la question et de se faire l'organe des justes mécontentements soulevés à Bruges. Le projet de réunir un certain groupe de nos souscripteurs en un cercle artistique, fournissait d'ailleurs une excellente occasion d'intervenir dans cette affaire. Nous avons donc annoncé à l'*Echo du Parlement* que la première chose dont il nous semblait que notre cercle artistique eût à s'occuper, serait l'organisation d'une seconde enquête sur des bases nouvelles. L'*Echo* n'a pas inséré notre lettre : il n'en a donné qu'un résumé bien incomplet. Ceci

constitue à nos yeux, un acte de partialité, d'autant plus marqué que ce petit entre-filet était suivi d'un article assez violent du *Précurseur* et en sens contraire de notre protestation, bien voilée cependant, contre les termes de la première enquête.

Nous vous prions donc, Monsieur le Directeur, d'insérer dans vos colonnes l'avis qui, dans l'*Echo du Parlement* a passé presque inaperçu. La question, nous semble-t-il, en vaut la peine et l'honneur aussi bien que la renommée de Bruges y sont intéressés. Nous recourons d'autant plus volontiers à votre hospitalité bienveillante, que nous pouvons vous annoncer en outre que lundi prochain une première réunion aura lieu au *Willems-Fonds* pour poser les bases de l'enquête et désigner les personnes qui seront priées de s'en charger.

Pour la partie artistique, nous tâcherons de nous adjoindre des peintres étrangers à la ville, et dont le nom seul fasse autorité. Quant à la question de détail, nous sommes persuadés du concours empressé de beaucoup de personnes les plus honorablement connues.

Comme Flamands et comme Brugeois, nous ne recherchons point des gloires de contrebande. La vérité seule sera notre objectif dans ces recherches. Mais nous désirons ardemment voir conserver à Bruges et à la Flandre artistique le bénéfice d'une renommée aussi originale que celle du petit Fritz Van de Kerkhove.

Agréez, Monsieur, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

Le Secrétaire du Willems-Fonds,
(Section Brugeoise),
JUL. SABBE.

ECHO DU PARLEMENT, 26 *mars* 1875.

Nouvelle lettre du père de Fritz. Quand on l'aura lue on se demandera si M. Van de Kerkhove a fait la gageure de se démolir lui-même. En effet, depuis qu'il s'est mis à écrire, beaucoup de ses partisans les plus fanatiques ont passé dans le camp adverse. Pour peu qu'il continue il y fera passer tout le monde.

Qu'y a-t-il en effet dans ces lettres? Des insinuations désobligeantes pour tous ceux qui ne se rangent pas de confiance sous la bannière du prétendant, le tout écrit d'un style qui n'est pas du tout celui d'un père éploré.

Nous disons franchement que nous ne nous attendions pas à une polémique de cet acabit, et il nous répugne énormément de la poursuivre. Notre collaborateur Jean Rousseau jugera s'il y a lieu pour lui de s'y condamner, ou d'attendre cette enquête *sérieuse* que son contradicteur ne cesse d'annoncer et qui sera sans doute faite par ses amis.

Les tiers que M. Van de Kerkhove accuse répondront s'ils le jugent utile. Nos colonnes leur sont ouvertes. En attendant, nous avons deux mots à répondre au père de Fritz pour notre compte personnel.

Quand il est venu nous rendre visite, nous lui avons loyalement fait part des renseignements qui nous avaient été communiqués. C'était pour qu'il y répondit, et non pour lui faire une confidence.

Il n'y a eu rien de confidentiel non plus dans la conversation relative à M. Rousseau ; mais elle est fort singulièrement rendue et jugée par M. Van de Kerkhove.

Nous lui avons dit à peu près ceci : Vous comprenez que M. Rousseau n'a pu se lancer dans cette polémique qu'à bon escient. Sa réputation de critique d'art y est engagée. Il ne cédera donc que devant des preuves péremptoires.

— J'ai entendu dire, répondit M. Van de Kerkhove, qu'il est très entêté.

Nous avons répondu en souriant :

— Oui, c'est un Ardennais.

Voilà le mot qui fournit matière aux plaisanteries fort déplacées de M. Van de Kerkhove, auxquelles nous ne répondrons pas davantage.

L. H.

—

Bruges, le 25 mars 1875.

Monsieur le rédacteur en chef de l'*Echo du Parlement*,

Veuillez me permettre, s'il vous plaît, de répondre de nouveau à l'article de votre journal d'hier, l'affaire Rousseau. Vous me dites que M. Dewinne a constaté l'identité de la marine avec les paysages de Fritz. Cela me flatte; d'autres ne sont pas du même

avis. Les paysages sont tous faits au couteau à palette, et jamais, avant la mort de Fritz, il ne m'était venu à l'idée de peindre par ce procédé.

Des personnes auxquelles je faisais allusion (la première lettre de leur nom est Vandewiele), l'une habite Bruxelles et l'autre Anvers. Voici, monsieur, quelques détails. M. Vandewiele d'Anvers était le parrain de Fritz, dont il était beaucoup aimé. Par suite de dissensions d'affaires, je n'ai plus invité M. Vandewiele chez moi. Il est resté deux ans et demi au moins sans mettre les pieds dans ma maison, c'est-à-dire pendant l'époque que Fritz peignait le plus. Sous le rapport de ses connaissances artistiques, et quoique habitant Anvers depuis des années, c'est moi qui lui ai montré le chemin du Musée. Si même il n'y avait pas eu interruption dans ses visites, je doute fort que j'aurais montré les tripotages de Fritz, comme on les appelait, à un amateur de cette force. Son frère venait diner chez moi avec lui, et nous le rendait bien par ses chansonnettes, qu'il disait fort bien. A la mort de Fritz, ma femme m'a engagé à inviter le parrain à l'enterrement, croyant que tout devait être oublié devant la mort, M. Vandewiele y est venu avec sa famille et y a assisté avec attendrissement ; ce n'était, me semble-t-il, pas le moment de parler panneautins. Quelques jours après M. Vandewiele est venu diner, et il a accepté, toujours avec attendrissement, un des meilleurs panneautins de Fritz, sans témoigner le moindre étonnement de voir que Fritz peignait ou avait peint. Une personne de sa famille a accepté un panneautin dans les mêmes conditions. Nous en sommes encore à nous demander ce que cet enfant avait fait à M. Vandewiele, son parrain, pour voir cet homme si acharné à le poursuivre sur sa tombe.

Je dois dire que nos relations, que j'avais essayé de reprendre, n'ont pu de nouveau continuer et qu'il trouve probablement une compensation à faire de la peine aux parents. Sa conscience doit le juger. Je possède une lettre de lui dans laquelle il jure sur l'honneur et me met au défi de prouver qu'il ait dit, *à n'importe qui*, que Fritz n'a jamais peint. Comme c'est vous, M. le rédacteur, qui m'avez dit que c'était à vous-même que le propos a été tenu, j'ai cru que cette conversation était confidentielle ; c'est pour cela que je ne les ai pas nommés. Maintenant que M. le rédacteur me permette de dire aussi, puisque notre conversation n'était pas confidentielle et que vous vous êtes permis de publier les passages barrés dans la lettre de M. Garnier, ce qui, soit dit en passant, n'est pas fort délicat, que c'est vous qui m'avez ré-

pondu en riant sur l'observation que je vous faisais que M. Rousseau était têtu : *Il est né dans les Ardennes.* A. M. Rousseau maintenant.

Vous me dites, monsieur, que j'ai mis quatre jours à construire tant bien que mal l'échafaudage de ma *défense*. Je croyais que c'était vous qui deviez vous défendre. Et croyez-vous donc que je n'ai, comme vous, que cela à faire?

L'intérêt que vous avez à cette affaire ; mais j'espère bien que vous n'en avez aucun ; mais... vous êtes né dans les Ardennes, le pays des infaillibles, c'est M. Hymans qui me l'a dit, et pas confidentiellement encore!

MM. Siret et Lagey sont parfaitement libres de penser de vous ce qu'ils veulent ; moi je vous ai vu a l'œuvre, et je pense aussi ce que je veux. J'attends ces messieurs de l'enquête, je ne puis leur défendre de se disculper entre nous tous, j'accepte le jugement de l'opinion publique ou tous autres juges, fussent ceux des tribunaux. C'est mon honneur qui est attaqué dans tout cela avec une violence inouïe.

A qui ne viendrait l'*idée* de passion! MM. Pickery et Collinet travaillent pour le gouvernement, M. Dobbelaere a obtenu par moi des commandes du gouvernement et en attend encore. M. Van Hollebeke travaille pour le gouvernement à ses chemins de croix (1), M. Wallays ne serait pas fâché de recommencer une grande pancarte comme celle qu'il a dû retirer du musée de la ville, et puis, c'est peu important, n'est-ce pas, Monsieur, un malheureux petit mort à abimer, une famille à tourmenter, ajoutez à cela beaucoup de jalousie, et puis M. Rousseau est secrétaire ou président de la commission des monuments, il peut nous être si utile, M. Van de Kerkhove s'en consolera en pensant que c'est lui qui a fait les tableautins, qu'est-ce que cela peut lui faire, il ne faut pas faire de la peine à ce bon M. Rousseau, et puis il est des Ardennes!... *tous unis, tous! tous!* Et pas un seul artiste de ceux qui peuvent se passer du gouvernement, comme M. Van Hove, Cloet, Rousseau, etc.

Je suis si étourdi, n'est-ce pas, M. Rousseau, parce que je dis que c'est vous qui avez expliqué la *poisse* aux autres, c'est le contraire ; mais vous sachant si fort sur le chiffon et la loque,

(1) Il est bon de rappeler que M. Van Hollebeke est l'auteur de ces deux magnifiques portraits de présidents de corporations qui ont fait l'admiration des artistes au dernier Salon de Bruxelles. (*N. de la R.*)

et vous voyant jouer du piano sur les panneautins, j'ai cru que c'était vous le professeur de *poisse.*

Vous parlez d'injures, Monsieur, d'inventions, d'insinuations, etc., tout cela est fort facile à dire quand on ne sait quoi répondre; mais le mot injure devrait vous brûler la langue, ce mot, cette injure se trouvent en tête de tous vos articles.

Il est faux que j'ai dit que M. Pickery n'avait pas voulu signer, j'ai dit, on m'apprend que M. Pickery n'a pas voulu signer. Vous voilà pris de nouveau la main dans le sac. En tous cas pourquoi n'a-t-il pas signé, c'est ce que vous ne dites pas. Je suis heureux de voir qu'il vous apprend à parler le flamand, je donnerais beaucoup pour entendre cette conversation.

Vous admirez mon changement d'attitude, j'étais tout miel, je vous parlais de votre talent, de votre esprit, etc., et dans une lettre privée (qui, d'après moi, était une lettre confidentielle), *je vous proposais de faire une enquête en mangeant la soupe et en vous offrant le champagne.* Cette lettre ne me gêne nullement, seulement vous la tronquez: faites-moi donc le plaisir de la publier entièrement, à moins que vous ne préfériez que je vous le fasse faire. Quand cette lettre vous a été adressée, je ne vous connaissais que par les on dit, je ne vous avais pas vu à l'œuvre.

Je croyais à votre talent. Vous y avez perdu un bon dîner et une bonne bouteille. Si je vous avais offert de l'argent, n'est-ce pas, comme vous me le reprocheriez! Si seulement vous aviez eu une marine de fr. 3-50 pour laquelle j'aurais offert 100 fr. comme je serais abimé.

Passons, s'il vous plaît, aux deux témoignages plus écrasants que tous les autres. (Vous avouez donc que les autres ne sont pas écrasants et ma réponse les mettra tout-à-fait à néant). Le premier est de M. Vandewiele, négociant honorablement connu à Anvers; vous êtes déjà au courant de ma réponse, je le laisserai là, c'est le *parrain de Fritz*. Je vous croyais positivement plus fort, monsieur Rousseau, vous avez répondu trop vite, il vaut mieux y mettre du temps et ne pas dire de b..., d'absurdités.

Je sors de chez M. Van Hove et lui ai montré l'article qui le concerne. Je dois vous dire avant tout que M. Van Hove m'avait dit qu'il ne désirait pas être mêlé à cette affaire, qu'à Bruxelles des malveillants disaient que c'était lui qui avait fait les tableautins de Fritz, etc., etc.; mais qu'il m'autorisait à conduire chez lui toutes les personnes qui prenaient des informations, et que, de son côté, il aurait conduit chez moi les personnes qui iraient lui demander des renseignements. Il n'a pas dit un mot de *folie* ni



de *vanité paternelle*, etc. Il n'a pas dit un mot non plus de persécution, je lui ai demandé une seule fois sa constatation, comme vous, vous êtes allé demander le contraire, et M. Van Hove vous a prié de ne pas mettre son nom dans les journaux, ce que, avec votre délicatesse ordinaire, vous vous êtes au contraire empressé de faire. Vous vouliez des témoignages à tout prix et vous ne les trouviez pas.

M. Van Hove déclare en définitive qu'il a vu Fritz remplir des contours avec de la terre de Sienne; cela peut être vrai, seulement il peignait aussi avec d'autres couleurs et c'étaient des figures de *mes* tableaux que Fritz ébauchait quand il était à bout de panneaux. M. Van Hove qui habitait Heyst venait bien rarement chez moi et y restait à peine le temps de diner. Je lui ai rappelé qu'un jour je lui avais fait voir en présence de M. Dumon de Menten une vingtaine de panneautins de l'enfant et qu'il avait fait la remarque que cela ressemblait à des esquisses de paysagistes français. En somme, M. Van Hove a vu peindre Fritz, si ce n'était qu'avec de la terre de Sienne, le lendemain c'était avec autre chose. Je remercie M. Van Hove de son attestation, j'en prends acte, elle tombe de tout son poids sur *votre* enquête.

Une enquête *sérieuse* va se faire, je n'ai cessé de la demander contrairement à ce que vous avancez, mais plus d'enquête Rousseau, j'ai le droit de la récuser. Vous voyez, monsieur, que petit bonhomme vit encore.

Recevez, Monsieur le rédacteur en chef, mes salutations empressées.

J. VAN DE KERKHOVE.

—

En relisant ma lettre, je vois que j'ai oublié de vous remercier d'avoir ajouté : *et servez chaud*.

Le mot *affaire* est de M. Siret, dites-vous; oui, mais l'intention fait le... larron, dit le proverbe

Je ne réponds pas au renvoi nº 5 : c'est indécent.

Oui, Monsieur, Fritz allait à l'école les poches bourrées de petits panneaux. Il fréquentait de préférence l'école pauvre en face de chez moi : je publierai l'attestation écrite par son professeur, M. Cailliau.

Est-ce tout? Une recette encore. Si vous voulez faire sécher vite les tableaux et les durcir, mettez-les au soleil et en plein air, employez de l'huile bouillie; si vous voulez qu'ils ne sèchent pas vite employez de l'huile non bouillie, mettez-les dans une place humide et... servez chaud comme dit M. Hymans. Il a le mot

pour rire ce M. Hymans. Deux tableaux peints le même jour et traités de ces deux manières, différeront de vingt ans au bout de quelques mois, comme émail, etc. M. Rousseau qui se figure que l'on est critique d'art parce que l'on connaît quelques mots du dictionnaire de l'atelier peut ajouter cela à ses autres connaissances.

LEDIT. (*Sic*).

—

Nous recevons, avec autorisation de les publier, les deux lettres suivantes qui ont été adresées à M. Van de Kerkhove par M. Van de Wiele, ***parrain*** de Fritz Van de Kerkhove :

Anvers, 11 mars 1875.

Mon cher Van de Kerkhove,

J'ai reçu vos lignes du 8 courant. Hier le marché de Bruxelles m'a empêché de vous répondre plus tôt, et je ne vous cache pas que ce n'est pas sans éprouver un sentiment pénible que j'interviens pour un instant dans cette affaire de peinture à mon sens malheureuse; mais puisque vous avez jugé bon de m'écrire, je suppose que vous désirez connaître mon sentiment, ainsi que ce qu'on dit à Anvers.

D'abord, je vous dirai que je ne connais ni le rédacteur du *Courrier de la Semaine* ni celui de la *Petite Gazette*. Je ne lis que le *Précurseur* et l'*Escaut*. Il n'y a qu'une voix à Anvers pour crier à l'impossible, et ce n'est pas le compte rendu du *Courrier de la Semaine* qui soit de quelque importance: et ma petite opinion, dût-elle avoir été exprimée, n'aurait aucun poids au milieu de l'universel accord qui existe ici. Et que pourrait mon attestation? Car vous savez bien, qu'à moins d'affirmer une contre-vérité (ce que vous ne demandez pas de moi), je devrai dire que jamais, au grand jamais, je n'ai vu Fritz peignant: que jamais vous ne m'en avez parlé de son vivant, ni même le jour de ses funérailles. J'en suis fâché pour M. Siret, mais il a fait fausse route, tout en vous rendant un mauvais service, et je vous engage, comme ami, d'agir avec circonspection, car à Anvers on ne trouve pas les mêmes badauds artistiques qu'à Bruxelles et à Saint-Nicolas.

Un mot encore : je désire, mon ami, rester complètement étranger au débat qui, paraît-il, n'est pas épuisé, ne voulant

pas, par mon témoignage, renchérir sur les doutes qui se manifestent.

Le journal l'*Opinion* a publié mardi un article qui fait sensation et que je vous envoie...

L. Van de Wiele.

—

Anvers, 13 mars 1875.

Mon cher Van de Kerkhove,

Je me réfère à ce que je vous ai écrit le 11 courant. Hier soir, en rentrant de Gand, j'ai trouvé votre lettre datée du 10, et je comprends d'autant moins votre emportement qu'il semble me viser. Je me m'en effraie pas le moins du monde et j'aurai peu de chose à répondre. D'abord je nie d'avoir tenu au Cercle artistique les propos que me prête M. Siret ou tout autre. Je ne me suis encore jamais présenté dans cette Société quoique en étant membre depuis bientôt six ou sept ans ; en second lieu, je nie également d'avoir fait insérer les articles auxquels vous faites allusion dans le journal le *Courrier de la Semaine* qui s'imprime à Anvers ; mais s'il est vrai que j'ai donné mon opinion au sujet des tableaux qui font tant de bruit, — opinion que je n'ai jamais cachée et M. Dumon peut l'attester, — je ne vois pas ce qu'il y a de *lâche*, d'*infâme*, etc., à dire ce que l'on croit ou ce que l'on ne croit pas. C'est au contraire le droit d'un honnête homme que je prétends être. Si vous tenez à avoir des informations plus précises au sujet des articles du *Courrier de la Semaine*, voici l'adresse de la rédaction, etc.

Amitiés, etc.

L. Van de Wiele.

—

Au moment de mettre sous presse, nous recevons une lettre de M. Rousseau, qui nous fait part qu'il s'est rencontré avec M. Van Hove. Ce dernier lui a confirmé entièrement ses déclarations précédentes, en y ajoutant un détail qu'il n'est pas inutile de relever pour la moralité de cette affaire. M. Van de Kerkhove a assuré M. Van Hove que, lors de sa visite chez lui, M. Rousseau y avait remarqué trois tableaux de cet artiste et s'était exprimé sur son talent dans les termes les plus méprisants. Or, c'est absolument le contraire qui a eu lieu, et c'était dans les termes les plus flatteurs que M. Rousseau, aussi bien que tous les artistes qui l'accompagnaient, avaient apprécié ces dernières productions de M. Van Hove, lesquelles comptent, disent-ils, parmi les meilleures qu'ils aient vues de cet artiste distingué.

Echo du Parlement, 29 *et* 30 *mars*.

—

Bruges, le 27 mars 1875.

M. le rédacteur en chef de l'*Echo du Parlement*,

En présence de l'acharnement croissant qu'une certaine partie de la presse et mes adversaires montrent à mon égard, je vous prie d'insérer les lignes suivantes dans vos colonnes.

On me reproche la violence et le ton de mes correspondances, et, sans se mettre un instant à la place de celui que l'on traque comme un malfaiteur, on me condamne sans plus vouloir m'entendre. Je ne suis, pas Monsieur, un rhéteur, je suis un honnête homme et je suis père, voilà tout. On m'attaque dans mon honneur et dans mes sentiments paternels, on ne m'épargne aucune injure, je me vois trahi par une partie de ceux à qui je n'ai cessé de faire du bien, et, après cela, on veut que je conserve tout mon sang-froid. On fait un crime à l'homme que l'on a surexcité, exaspéré, de répondre par la colère, aux injures qu'on lui adresse. Oui, mon vieux sang flamand a bouillonné en présence de ce que l'on m'accuse et de la façon dont on prétend établir la vérité, et je n'ai pas songé à mesurer mes expressions. Par là, je n'ai nui qu'à ma propre cause, vous le dites et je n'ai pas de peine à le croire. Si j'avais été l'adroit fripon que vous voulez faire de moi, vous conviendrez que j'aurais mieux organisé mes moyens de défense.

Quoi qu'il en soit et comme je veux que justice me soit rendue par les gens honorables de mon pays, je n'abandonne pas la lutte, je la poursuivrai avec plus de courage que jamais; mais je la change de nature. Je m'adjoindrai des amis que leur calme et leur désintéressement dans la question rendront plus clairvoyants et plus *sages* que moi, et, lorsque mes matériaux seront rassemblés, j'agirai de façon j'espère à ne laisser planer aucune ombre sur ce qui jamais n'aurait dû en avoir, si l'on avait agi sans pression et sans parti pris.

Recevez, Monsieur, mes civilités.

J. Van de Kerkhove.

—

La section artistique du *Willems Fonds* a annoncé une enquête qui doit s'ouvrir aujourd'hui. La *Flandre libérale* dit à

propos de la lettre dans laquelle est annoncée cette mesure : « Nous nous demandons jusqu'à quel point une enquête faite, avec le désir ardent conçu et exprimé d'avance « de voir conserver à Bruges et à la Flandre artistique le bénéfice d'une renommée aussi originale que celle du petit Fritz Van de Kerkhove, » peut offrir les garanties d'impartialité nécessaires, pour trancher définitivement cette épineuse question. »

Le Droit, 31 *mars* 1875,

—

Dans toute affaire, il suffit souvent d'établir les faits et de les examiner simplement pour découvrir la vérité. Nous tâcherons d'y parvenir à force de sincérité.

Une exposition s'ouvre le mois dernier au Cercle artistique. Il s'agit de tableautins peints par un enfant, Fréderic Van de Kerkhove, mort depuis un an et demi, à Bruges, sa ville natale. Tout Bruxelles accourt et applaudit. Le succès est troublé par quelques voix discordantes. Ces voix trouvent un écho. L'origine des tableaux est mise en doute.

Toujours le mérite est contesté.

Plusieurs personnes qui soupçonnent une supercherie, se rendent à Bruges dans l'espoir de la mettre à nu, en procédant à une sorte d'enquête.

Interrogés par elles, les principaux peintres de Bruges répondent par des quolibets. Selon eux, Fritz Van de Kerkhove peintre n'a jamais existé ; il faut être Chinois, pour croire à son existence, qui serait plus miraculeuse que l'eau de Lourdes ; il n'y a dans tout ceci, qu'une farce monstrueuse. Evidemment, pour ces Messieurs, tout Bruxelles est dénué de sens commun.

De tous les gens ainsi interrogés, pas un qui n'atteste plus ou moins ouvertement que Fritz Van de Kerkhove n'a jamais peint que les tableautins qui lui sont attribués ne sont pas de lui. Le parrain de l'enfant surtout est affirmatif.

Accusé de supercherie, reconnu l'auteur de tableautins sem blables à ceux-ci, M. Van de Kerkhove père se déchaîne, perd le sang-froid, ses moyens, sa cause.

Les personnes susdites triomphent, l'opinion publique est avec uex.

Voilà bien les faits dans toute leur crudité.

Généralement, M. Van de Kerkhove père est considéré comme l'auteur des tableautins attribués à son fils.

*
* *

S'il en est l'auteur, c'est un peintre de talent; et le but qu'il s'est proposé, par l'exposition du Cercle artistique, ne peut avoir été que de faire constater ce talent. Cependant au lieu d'être satisfait, de reconnaître franchement l'artifice dont il s'est servi pour arriver à la célébrité, il éclate, et donne de sa colère les marques les moins équivoques, par la façon déplorable dont il maintient son affirmation, que son fils est seul l'auteur des tableautins exposés.

Cela étant, il y a lieu, semble-t-il, pour le public, de se demander de qui diable il est ici la dupe?

*
* *

De par l'espèce d'enquête en questions, M. Van de Kerkhove est convaincu d'avoir du talent et il ne veut pas en convenir.

Que veut-il donc?

Spéculer?

Nullement : il prétend que la source productive est tarie et il offre les œuvres de Fritz gratuitement à l'Etat.

D'après les témoignages recueillis par les honorables personnes dont il s'agit, M. Van de Kerkhove est atteint d'une manie étrange, produite par l'exagération de ses sentiments paternels : il vise à la gloire pour son fils, à qui il attribue ses propres œuvres.

Telle serait l'explication de sa conduite.

Raisonnons :

*
* *

Si Fritz n'a pas peint, comment son père a-t-il pu espérer qu'il parviendrait à faire croire à l'authenticité des tableautins, et comment M. Siret s'est-il laissé entraîner à l'encourager dans cet espoir?

L'enquête constate qu'elle ne trouve pas de preuves que Fritz a peint, mais elle n'a pas recherché ces preuves puisqu'elle ne s'est pas adressée à M. Van de Kerkhove pour les obtenir; elle constate aussi, à la vérité, que ce dernier s'est efforcé lui-même d'en avoir des personnes qui n'étaient pas à même de lui en fournir; mais cette demande de sa part peut provenir d'une erreur.

Fritz a-t-il peint, là est toute la question.

L'enquête ne s'est pas posé cette question, elle a cherché à

établir que Fritz n'a pas peint, en produisant certaines attestations.

Il a paru plus intéressant de démontrer la non-existence de Fritz peintre que de démontrer son existence.

C'est un signe du temps.

Le temps est aux démolitions.

*
* *

Si Fritz a peint, quelques-uns l'ont vu peindre; pour se prononcer, il convient avant tout de les interroger, et à cet effet, de s'adresser à M. Van de Kerkhove, qui mieux que personne est à même de désigner les témoins.

L'enquête n'a pas agi de la sorte, par conséquent elle a fait fausse route.

Puisqu'elle a fait fausse route, il se peut que M. Van de Kerkhove ne soit pas maniaque; et l'on est tenu de croire à sa bonne foi et de l'aider à produire la lumière, les attestations nécessaires pour dissiper les doutes.

Pour que M. Van de Kerkhove recueille des attestations, il faut qu'il parvienne à trouver des gens capables de se mettre en opposition avec les principaux peintres de Bruges, le parrain de l'enfant, et les personnages qui ont dressé l'enquête ou pour mieux dire l'acte d'accusation. Peu de gens sont disposés à passer pour badauds, en croyant à « plus fort que l'eau de Lourdes, à des farces monstrueuses. » Dans une ville de province surtout, quand des hommes comme M. Rousseau, un savant critique, ou M. Wallays, un directeur d'académie, se sont prononcés catégoriquement sur une question d'art, qui donc oserait émettre un avis contraire au leur? Celui qui attesterait avoir vu Fritz peindre les tableautins, passerait nécessairement pour un niais, ou un trompeur, grâce à la terreur semée par les affirmations passionnées de ceux qui ont la réputation de faire autorité dans la matière.

M. Van de Kerkhove ne parviendra pas à recueillir d'attestations formelles avant que cette terreur ne soit dissipée.

Pour la dissiper, chacun doit lui venir en aide, à commencer par le gouvernement, à qui il a offert les tableaux.

*
* *

Il faudra du temps et des efforts pour opérer un revirement dans l'opinion. La cause, dit-elle, a été entendue, il n'y a plus lieu de s'en occuper. Ce qui est malheureusement vrai, c'est

qu'en se défendant lui-même, sous l'empire de la colère, M Van de Kerkhove l'a compromise.

Cependant notre honorable correspondant de Bruges trouve comme nous, que l'enquête « ne prouve rien ; » il nous écrit en date du 25 courant, qu'il continue de croire à la sincérité de M. Van de Kerkhove, et qu'à Bruges, personne ne s'occupe de cette affaire, « les passions ne sont pas excitées du tout, ni pour ni contre. »

Si les Brugeois sont aussi impassibles aujourd'hui, comment Fritz ne serait-il pas passé inaperçu?

Il s'est trouvé des hommes qui se sont rendus dans leur ville, pour détruire les appréciations d'artistes distingués et d'écrivains établissant des titres glorieux pour leur cité; sans qu'ils aient procédé d'une manière digne, indispensable à la constatation de la vérité, ces hommes émettent une sorte de jugement qui détruit ces titres, et les Brugeois ne s'émeuvent pas!

Puisqu'il en est ainsi et jusqu'à ce qu'ils fassent appel à ceux qui comme nous combattent peur eux, nous ne prendrons plus leur cause en main.

* * *

Qu'ils soient de Fritz ou non, les tableautins ont singulièrement baissé dans ces derniers temps, écrit un *artiste*, dans l'*Echo du Parlement*, d'hier.

Qu'est-ce que cela prouve? Evidemment que chacun se permet de juger sans connaissance, et se laisse influencer facilement. L'artiste dont il s'agit n'est pas plus fort qu'un autre. Ses appréciations portent uniquement sur les procédés. S'il était artiste véritablement, il s'occuperait de la pensée et du sentiment. Dans les tableautins, la pensée et le sentiment sont en rapport avec l'exécution; il y a harmonie, unité, vie; cette harmonie, cette unité, cette vie, se distinguent par l'abondance, la franchise et la vérité; la griffe est d'un maître abordant les difficultés de front, avec foi, sans attacher d'importance au procédé, qui, pour l'artiste de l'*Echo*, constitue l'art tout entier.

ECHO DU PARLEMENT, 31 *mars* 1875.

—

Monsieur le rédacteur,

L'enquête du Willems-Fonds, dit la *Flandre libérale*, est faite avec le désir ardent, conçu et exprimé d'avance, « de voir conser-

ver à Bruges et à la Flandre artistique le bénéfice de la renommée du petit Fritz. »

Mais, monsieur, Bruges et la Flandre artistique peuvent-ils compter qu'il y aura là un vrai *bénéfice?*

La gloire des « panneautins » — qu'ils soient de Fritz ou de son père — a singulièrement baissé dans ces derniers temps. On avait commencé par les regarder comme des chefs-d'œuvre. Puis ces tableautins — pour lesquels bouillonne le vieux sang *flamand* de M. Van de Kerkhove — n'ont plus été que des adroits pastiches de maîtres *français*.

A l'heure qu'il est il n'est plus question de maîtres du tout. Savez-vous ce qui se dit dans les ateliers? C'est que ces pages remplies « d'une navrante mélancolie, » style Siret, s'obtiennent par un truc aussi simple que celui de l'émail au sucre, si bien mis en lumière par M. Van de Kerkhove, qui me semble très-fort sur tous les trucs.

Voici la recette. Elle est à la portée du premier ou du dernier rapin venu.

Pour faire un Fritz, vous prenez une palette salie — de préférence celle qui vient de servir pour une peinture de figures, car vous y trouvez des assortiments de tons qui ne traînent pas dans le paysage ordinaire; là est — disent des langues venimeuses — le secret de l'originalité des Fritz.

Sur cette palette, vous ramassez les tons foncés, et vous les étendez au couteau sur le bas du panneau : ce sera le terrain.

Vous prenez de même les tons clairs que vous couchez de même dans le haut du panneau : ce sera le ciel.

Puis enfin les tons mi-foncés, que vous mastiquez (toujours au couteau) ou que vous tamponnez au chiffon entre les deux : ce seront les constructions ou les arbres.

Laissez sécher. Huit ou quinze jours après, couvrez d'une bonne couche d'huile grasse, et, suivant les formes que vous donnera le hasard de ces taches, précisez et arrêtez par quelques contours et quelques accents. Ajoutez enfin la petite silhouette noire de rigueur. Vous aurez un Fritz parfaitement conditionné.

Il est essentiel que tout le travail se fasse au couteau à palette. Vous ne vous figurez pas les jolis résultats qu'on obtient par ce procédé et par l'emploi de ces tons neutres, naturellement harmonieux comme ils sont naturellement *tristes* (style Siret).

Tout le monde essaie, et tout le monde se trouve paysagiste. C'est une joie générale. Il n'y aura pas de jeu de société plus à la mode cet été — au moins entre peintres.

Malheureusement les chefs-d'œuvre obtenus par ce système

Fritz ne tiennent pas — je ne dirai pas contre un tableau de maître — mais contre la plus simple étude d'après nature, où la lumière est franche, où le ton local est juste. A l'instant même toute cette fantasmagorie disparaît.

Ceci vous explique comment les panneautins-Fritz, exposés aux salons de Gand et même de Courtrai, y ont passé inaperçus,

Je recommande cette comparaison et cette épreuve pour l'enquête d'artistes, si les artistes — dont M. Van de Kerkhove continue à ne rien dire — sont jamais appelés à s'occuper de cette affaire.

UN ARTISTE.

JOURNAL DE BRUGES, 31 *mars* 1875.

—

La section brugeoise du *Willems-Fonds* avait convoqué lundi dernier ses souscripteurs en assemblée extraordinaire. A l'ordre du jour se trouvait la nouvelle enquête dans la *Question Van de Kerkhove.*

Le premier point qui s'offrait à la discussion était naturellement la question de compétence. Le *Willems-Fond*s peut-il de par son programme intervenir dans une affaire de cette nature? — Après que le membre président de la séance eut succinctement exposé les faits et démontré combien le lyrisme imprudent des premiers parrains de l'enfant-peintre avait contribué à provoquer l'esprit de parti pris chez les premiers enqueteurs, le secrétaire, se basant sur le premier article des statuts du *Willems-Fonds,* exprima l'opinion que la compétence de la section brugeoise en ressortait clairement.

En effet, ce premier article dit : « *Het Willems-Fonds is gesticht ter aanmoediging van de studie en het gebruik der Nederlandsche taal en ter behartiging van alles wat kan bijdragen tot de verstandelijke en zedelijke ontwikkeling der vlaamsche bevolking, ten einde op die wijze den algemeenen nationalen volksgeest in België te versterken.* »

Les arts sont bien la forme la plus originale sous laquelle se manifeste l'esprit national et leur rôle comme agent de civilisation dans le peuple est incontesté. D'ailleurs, le *Willems-Fonds* s'est occupé d'art en bien des circonstances déjà et la musique aussi bien que le dessin prend une place importante dans la série de ses travaux. Ceci est tellement bien compris par tous les

souscripteurs que dans une séance précédente la section avait sans aucune objection voté la création d'un cercle artistique brugeois parmi ses membres.

La question Van de Kerkhove est une question d'art de première importance pour Bruges et ressort donc directement de la mission du *Willems-Fonds* à Bruges.

L'assemblée, entièrement du même avis, vota la question de compétence affirmativement et à l'unanimité sauf une protestation non motivée contre l'ordre du jour et actée au procès-verbal.

Ce vote acquis, l'opportunité de l'enquête même est mise en discussion. Plusieurs membres prennent la parole. On est généralement d'avis que si la première révélation du jeune Fritz était de nature à soulever des doutes, l'enquête de M. Rousseau n'a, de son côté, rien résolu. Une seule partie a été admise à y faire valoir ses preuves. Il n'y a pas été suffisamment tenu compte, ni de la parole d'honneur d'un homme généralement estimé, ni des témoignages qu'il a invoqués ou pouvait invoquer. La question reste donc en suspens et demande une solution équitable. Cette solution ne peut être que le résultat d'une nouvelle enquête où les deux parties seront entendues par devant tiers non intéressés.

Un vote unanime (moins une voix) décide que la section brugeoise du *Willems-Fonds* prendra sur elle d'organiser la nouvelle enquête et la confiera aux soins d'une commission spéciale, choisie parmi les souscripteurs.

Les pouvoirs et le rôle de cette commission sont déterminés dans les articles suivants, également votés par l'assemblée.

1° L'assemblée élira une commission d'enquête.

2° Cette commission sera choisie parmi les souscripteurs de la section brugeoise du *Willems-Fonds*.

3° Elle se composera de *cinq* membres.

4° Pour le cas de non-acceptation de la part d'un ou de deux membres désignés, il sera dès l'abord nommé deux suppléants.

5° La commission par son élection même est autorisée à s'adjoindre dans ses recherches autant d'artistes qu'elle le jugera nécessaire.

6° Pour la partie technique de l'enquête, elle constituera une commission d'artistes-experts dont un tiers sera désigné par elle, et les deux autres tiers par les parties contendantes et, à leur refus d'office, par la commission.

Les résultats de l'élection seront rendus publics après acceptation des membres désignés pour ce comité d'enquête.

—

JOURNAL DES BEAUX-ARTS, 1 *avril* 1875.

—

Lorsque nous invitions M. Rousseau à se renseigner personnellement, comme nous l'avions fait, dans le milieu où avait vécu l'enfant dont l'œuvre était en jeu, nous espérions que cette enquête personnelle aurait été faite dans toutes les règles, recueillant le pour et le contre et avec la volonté de tout enregistrer, favorable ou non à l'opinion émise.

Ce qui s'est passé montre que nous nous étions trompé et nous avons le droit d'en exprimer ici notre peine et notre profond regret.

L'enquête de M. Rousseau rendue publique, SANS CONTRE PARTIE, mettant en avant des opinions personnelles qui entachent l'honneur d'un homme, devait avoir et a eu un déplorable résultat. Elle a déplacé la polémique; la question d'art est devenue la question secondaire; les insinuations, les accusations, toutes, en apparence, à l'adresse d'un seul homme, ont exaspéré celui-ci, et, ainsi qu'il le répète à tous, le sentiment de son droit et de la vérité méconnue de ses assertions, s'est traduit avec une violence qui lui a fait faire tort à sa propre cause. Mais, si la forme a fourni aux adversaires de M. V. D. K. un moyen d'attaque nouveau, le fond n'en reste pas moins debout. Or, on l'oublie trop, ce n'est pas de la manière d'écrire de M. V. D. K. qu'il s'agit, c'est de l'œuvre admirable de son enfant mort. Comment reviendra-t-on au calme nécessaire, comment mettra-t-on de la clarté dans ce qui est maintenant aussi confus que les plus grande ennemis de M. Van de Kerkhove puissent le désirer?

On nous annonce deux enquêtes nouvelles, l'une par le *Willems-fonds*, l'autre à Anvers. Que M. Van de Kerkhove fournisse à toutes celles qui s'organiseront, les pièces qu'il possède. De notre côté, nous avons un dossier intéressant, que nous mettons à la disposition de qui de droit dans l'espèce. Examinons maintenant, en les dépouillant de commentaires, les *faits* révélés par l'enquête Rousseau et les réponses qui y ont été faites ou qui peuvent y être faites. Nous serons aussi bref que possible.

Et d'abord, à propos du panneautin signé du père et identique à ceux du fils; au lieu d'un paysage, c'est une marine représentant un naufrage, et, dit M. Van de Kerkhove, tout-à-fait différents des peintures de son fils.

Voilà une pièce que le public a le droit de réclamer. Nous

demandons qu'elle soit exposée à Gand en même temps que les œuvres de l'enfant. Et si M. Van de Kerkhove sait où il y en a encore de pareilles, qu'il tâche d'obtenir de leurs possesseurs de s'en dessaisir pendant quelques semaines en faveur des expositions qui doivent encore avoir lieu. Le public qui a parfaitement su acclamer les petits chefs-d'œuvre, saura tout aussi bien comparer les œuvres du père avec celles du fils.

Passons sur M. Wallays qui exprime une opinion personnelle fort blessante mais sans importance.

M. Dobbelaere a fait le portrait de Mme Van de Kerkhove et il n'a pas vu peindre l'enfant, ce qui est tout simple puisque l'enfant ne peignait pas à cinq ans.

M. Van Hollebeke fait, dit M. Van de Kerkhove, une déclaration complètement contraire à celle qu'il a faite au Cercle de Bruxelles en présence « malheureusement », de personnes étrangères. C'est grave, mais M. Van de Kerkhove peut se rappeler la date de sa visite au Cercle et il peut faire un appel à la mémoire de ceux qui ont assisté à cette petite scène. Celle-ci doit avoir frappé les spectateurs. Il était, en effet, assez intéressant pour eux de se trouver en présence du père de Fritz, interpellant un artiste de Bruges qui a vu peindre l'enfant. La chance est petite, mais en pareil cas il ne faut rien négliger. Le frère de M. Van de Kerkhove assistait à cet épisode et l'on s'est rappelé qu'un des assistants s'est dit être artiste sculpteur.

Rien à dire de MM. Piquery, Collinet, Joostens et Leclercq. Il n'y a pas un seul fait dans ces diverses déclarations, car si, il y à deux ans, en visitant la maison Van de Kerkhove, on n'y a pas vu de panneautins, il n'y a là rien de nouveau. On a répété cent fois le peu d'importance qu'on attachait à ces petits morceaux de bois non encadrés, le soin que Fritz mettait à les cacher partout surtout aux étrangers ; or, il y a deux ans, l'enfant vivait.

Nous ne nous occuperons pas des commentaires qui terminent l'enquête ; ils n'ont pas la bienveillance qui seule aurait pu laisser la question dans la voie où elle devait marcher.

A la suite d'un nouvel article, M. Rousseau raconte une conversation qu'il a eue avec M. Van Hove, ami de M. Van de Kerkhove, conversation de laquelle il résulte que M. Van Hove considère M. Van de Kerkhove comme un maniaque d'amour paternel, voulant constituer à son fils une réputation alors que le pauvre enfant « était incaple de rien faire ». En outre, M. Rousseau constate que M. Van De Wiele, parrain de Fritz,

est allé dès le début de l'exposition, déclarer dans les bureaux de l'*Echo du Parlement* que l'enfant n'avait jamais peint. M. Van de Kerkhove nous apprend qu'il avait cessé ses relations avec M. Van de Wiele, par suite de difficultés en affaires, deux ans et demi avant la mort de Fritz, à peu près la période pendant laquelle l'enfant a peint. Nous ne parlerons donc pas davantage de M. Van de Wiele.

Quant à M. Victor Van Hove, nous devons consigner ici un souvenir qui a gardé une grande place dans notre mémoire. En 1873, M. Van Hove exposa à Anvers une scène de la vie de pêcheur, charmant tableau dont nous fîmes un éloge bien mérité. A la suite de notre article, le peintre crut devoir nous remercier par écrit. L'année d'ensuite, le 2 où le 11 septembre (nous ne saurions préciser laquelle de ces deux dates) nous rencontrâmes M. Van Hove au salon de Gand. Notre sympathie pour sa dernière œuvre nous rapprocha. Nous entrâmes en conversation. Il y avait, à l'exposition, deux tableaux de Fritz, dans l'un desquels le père avait touché quelques petites figurines. Nous étions au milieu de notre étude sur l'enfant prodige, nous connaissions la liaison de M. Van Hove avec la famille Van de Kerkhove. Naturellement nous devions causer de Fritz en présence de ses œuvres. En effet, c'est ce qui eut lieu : nous étions avide de détails concernant l'enfant et M. Van Hove corrobora tout ce que nous en savions déjà ; il nous dit que cet enfant n'aurait pu vivre « avec un cerveau si exalté, » il s'extasia avec nous, il déplora avec nous la perte de Fritz. Pendant ce temps M. Eugène Landoy (Bertram) qui prenait des notes pour son Salon de Gand, nous rejoignit ; il allait et venait, il admira avec nous les petits tableautins : lui aussi était l'ami de la maison Van de Kerkhove : il prit part aux éloges de M. Van Hove et aux miens et il consigna son jugement en termes éloquents, dans le *Journal de Gand* du 13 octobre (voir page 50). Et pas un mot de doute, pas un soupçon jeté dans notre esprit de la part de M. Van Hove : une simple, franche et complète admiration.

Nous aurions mieux aimé ne pas avoir à faire ici cette déclaration, mais, en conscience, nous ne pouvions pas nous taire.

Bref, pas un seul fait positif rien que des faits négatifs : des artistes qui n'ont pas vu et qui ne croient pas. Il ne fallait pas aller à Bruges pour cela. D'autre part, aucune visite aux signataire des attestations, aucune enquête sur la moralité de ceux-ci, aucune mention des pièces fournies en ce sens et publiées en partie par le *Précurseur ;* une déclaration des plus importantes en

faveur de M. Van de Kerkhove passée sous silence, une lettre d'un artiste français distingué, venant poser le premier jalon de l'enquête *artistique* que M. Rousseau met au-dessus de toute autre, traitée d'acte étourdi, en un mot, malveillance visible pour tout ce qui peut établir la vérité des assertions de M. V. D. K.

Depuis est venue la réponse de M. Van de Kerkhove et de nouveaux commentaires de M. Rousseau de moins en moins bienveillants. Il fallait cependant faire la part de l'émotion extraordinaire que doit éprouver un homme qui se voit mis sur la sellette des accusés alors qu'il se sait victime de fausses allégations.

Après examen et sans se faire les champions de la violence, que M. Rousseau, et ceux qui condamnent l'emportement de M. Van de Kerkhove, veulent bien pour un instant se mettre à sa place en admettant sa bonne foi parfaite. L'habitude de la polémique, l'art de manier la plume et de trouver, dans une longue éducation littéraire, les mots disant des choses tout aussi rudes mais d'une autre façon, tout cela les empêcherait *peut-être* de dépasser certaines bornes ; mais un homme qui, il y a quelques mois encore, suivait paisiblement le cours de sa vie semi-négociante, semi-artistique et qui, tout à coup, se voit jeté dans une lutte acharnée, grâce à la malencontreuse idée d'un inconnu qui s'est avisé de trouver admirables des petites peintures jetées à droite et à gauche dans sa maison... cet homme, lancé hors du centre où il a vécu, ne peut évidemment tenir tête à des adversaires qu'on prendrait pour des chasseurs acharnés à leur proie. Nous avons, pour notre part, de bien grandes excuses à faire à M. Van de Kerkhove, et, si cela continue, cela tournera chez nous au remords. En effet, si nous ne nous étions extasié devant les premiers tableautins de son pauvre enfant quil nous soumettait timidement, rien de pareil ne lui serait arrivé. La Belgique aurait peut-être un enfant célèbre de moins (qui paraît du reste lui être plutôt à charge), les petits panneaux auraient été un simple souvenir de famille et un honnête homme ne serait pas exposé à soutenir une lutte inégale..... jusqu'à présent du moins.

Dans la phase nouvelle où est entrée la question, nous devons cependant tâcher de nous reconnaître. Quelles sont les véritables pièces du procès ?

Du côté des douteurs : le panneautin signé du père et qu'ils disent être du fils. — La conversation de M. Van Hove avec M. Rousseau. — La démarche du parrain dans les bureaux de l'*Echo du Parlement*.

Lorsque le public aura été admis à voir le panneautin *identique*, on pourra discuter la valeur du premier point. Le second, nous venons de voir ce qu'il vaut, de même que le troisième. Que reste-t-il?

Quant aux opinions esthétiques sur le plus ou moins de possibilité qu'un enfant ait exécuté cette œuvre, sur l'ancienneté des panneaux, etc., on nous permettra de ne pas en tenir compte; tout peut être soutenu pour ou contre, tout peut être expliqué par des procédés: nous devons-nous en tenir aux faits. Je n'en trouve pas d'autres dans le dossier des incrédules.

Du côté de M. Van de Kerkhove nous voyons : à la date d'hier, 32 attestations de personnes qui ont *vu* peindre l'enfant; il y en a qui, sous serment, désigneront les panneautins auxquels elles l'ont *vu* travailler; 15 attestations de personnes qui savaient que Fritz peignait: 11 enquêtes privées, dont plusieurs devenues publiques et rendant toutes hommage à la véracité de M. Van de Kerkhove. Une lettre d'un des artistes les plus honorables et les plus distingués de Paris, en son nom et au nom « d'hommes du métier » déclare que ces panneautins ne peuvent, selon eux, émaner que d'un enfant à cause de « leurs audaces et de leurs naïvetés » que ne commettrait plus un élève ayant seulement six mois d'atelier.

Franchement, quand je vois où nous sommes partis et où nous sommes arrivés, je dois déplorer de plus en plus que des juges véritables, des magistrats, n'aient pas, dès le début pu être commis à diriger cette question qui pourtant aurait dû intéresser la fibre nationale par le but glorieux où elle pouvait aboutir. Et tout cela est, pour le moment, perdu dans les invectives, les petites passions, les personnalités les plus tristes répugnant aux esprits élevés et aux cœurs droits. Nous adjurons donc, au nom de la patrie commune, les enquêtes qui vont se produire, de porter dans la question le calme et l'impartialité du juge, de s'isoler des commentaires, des opinions personnelles, des correspondances irritantes, de ne s'attacher qu'aux faits, à la recherche de la vérité; surtout, de produire publiquement et à nouveau toutes les attestations données, car il est étrange qu'il ait été fait jusqu'à présent grand bruit des témoignages qu'on a pu recueillir contre M. Van Kerkhove et que ce qui parle en sa faveur ait été passé sous silence.

—

Nous continuons à enregistrer les documents qui peuvent avoir de l'intérêt pour la question Fritz. Plus tard nous publierons

des correspondances d'un caractère plus intime. Pour aujourd'hui notre journal se bornera à insérer deux lettres d'un artiste français dont la compétence ne sera pas révoquée en doute et que nous nommerons lorsqu'il nous aura autorisé à le citer (1).

« 19 novembre 1874.

» Monsieur,

» Je vous remercie bien vivement de votre aimable lettre et de
» l'obligeance que vous avez mise à m'envoyer les photographies.
» Déjà la semaine dernière j'avais reçu cinq panneaux et le por-
» trait du pauvre Fritz.

» Je ne saurais trop vous dire combien tous et moi particuliè-
» rement, nous admirons ces peintures étonnantes, non pas à
» cause de leur extraordinaire habilité, mais par le sentiment
» profond et la poésie qu'elles renferment. Plusieurs paysagistes,
» entre autres M. Van Marcke, ont été frappés de la perfection
» de quelques-uns des paysages que je leur ai montrés et je ne
» crois pas qu'il y ait un artiste français qui ne serait fier de si-
» gner de pareilles œuvres. »

A ma demande et sur le désir exprimé par M..... vingt-cinq panneaux lui avaient été, comme on vient de le voir, expédiés. Voici comment il est accusé réception de cet envoi à M. Van de Kerkhove.

« 14 novembre 1874.

» Je ne saurais trop vous exprimer l'impression profonde que
» j'ai ressentie en examinant attentivement les peintures de votre
» pauvre enfant. Ce qui me confond ce n'est pas son extraordi-
» naire habileté ou l'emploi étonnant de *moyens* (en terme d'a-
» teliers nous disons *ficelles*) que seuls les vieux praticiens pos-
» sèdent, c'est surtout le sentiment exquis, la poésie qui règne
» dans la plupart des panneaux que vous avez eu l'obligeance de
» me communiquer; il fallait que la nature fît sur lui une bien
» grande impression pour qu'il ait pu l'exprimer ainsi, non-seu-
» lement avec une grande vérité et une grande finesse de coloris,
» mais encore et surtout en y apportant cette expression pro-
» fonde que les natures d'élite, celles qui ont reçu la *flamme*
» *d'en haut*, ont seules le don de communiquer à leurs œuvres.

(1) Nous pouvons le citer aujourd'hui ; c'est M. Ed. Garnier, artiste dessinateur à la manufacture de Sèvres. A. S.

» Les artistes qui ont vu ces panneaux, ne tarissent pas en » éloges, et M. (1), mon rédacteur en chef, a été comme moi » émerveillé.... »

—

Un abonné de l'*Echo du Parlement* s'est déjà donné beaucoup de mal pour débrouiller ce qu'il appelle mes contradictions. Je ne pense pas que ces découvertes donneront beaucoup de clarté aux débats. Il est très-vrai que depuis ma notice du mois de septembre j'ai dû revenir sur mes impressions premières à la suite d'une quantité considérable de panneautins que je n'avais pas vus. Il est même possible qu'avec le temps j'aurai encore à modifier mes appréciations. Il est parfaitement vrai que j'ai dit que M. Van de Kerkhove n'a jamais su peindre un arbre ni une pierre. Je l'ai cru et je lui en demande mille fois pardon ici, mais je suis encore du même avis. M. Van de Kerkhove a le sentiment du pittoresque, de l'originalité, mais rien dans ses compositions ne le porte à la poésie de la nature ni au sentiment de la mélancolie. La représentation des misères humaines, la caricature, voilà surtout où il brille et il faut vraiment être aveugle volontaire pour faire de lui l'auteur des « chastes » et ravissants petits paysages que chacun admire. Je me bornerai à dire à l'abonné du 3 mars que tout cela ne change rien absolument à mes convictions comme cela ne changera absolument rien aux siennes. Je crois et il ne croit pas. Voilà tout. Nous avons affaire à un cas exceptionnellement simple et grand, et, à mon sens. admirable. Lui y cherche autre chose, une chose qu'il n'y trouvera pas, parce qu'elle n'y est pas.

—

Une réflexion d'un ami et que nous consignons ici : Plutôt que d'admettre qu'il soit né un enfant de génie sur notre terre flamande, plutôt que d'admettre qu'un honnête homme, qui n'a jamais commis une action déloyale, dise la simple vérité, on préfère lui jeter à la face les plus détestables accusations, on préfère le croire capable d'organiser une mystification sur la tombe de son enfant, et, au fait « extraordinaire mais non impossible » d'un enfant prodige, on aime mieux substituer le MIRACLE de M. Van de Kerkhove, père — artiste-amateur assez peu prisé jusqu'à présent et à peine regardé aux expositions — devenu tout-

(1) *Charton*, Directeur du *Magasin pittoresque*.

à-coup l'auteur célèbre de ces petits chefs-d'œuvre qui font et feront encore courir le monde artistique, quoi qu'on puisse dire.

—

Nous avons donné dans notre dernier numéro les noms des personnes qui attestent sur l'honneur avoir vu travailler Fritz. Parmi ces noms se trouvent ceux de trois *peintres*, quoi qu'en dise l'enquête-Rousseau. A cette liste nous avons à ajouter les noms suivants : Damien Wattyn — Pauline Harinckx — D'Hooghe, tapissier — A. Van Acker, ancien commis de la maison, aujourd'hui sous-officier à Gand — M. Calliau instituteur communal à Bruges, lequel a donné des leçons particulières à Fritz. — Courtois. — Voici déjà un total de 32 attestations d'une valeur sérieuse, si l'on veut bien comprendre que l'on s'occupait fort peu d'un enfant dont les travaux n'étaient nullement appréciés, soit qu'on ne vît pas le génie qui germait en lui, soit, comme c'est la vérité, qu'il cachât ses petits morceaux de bois. Il serait donc illogique de réclamer de beaucoup de personnes, qui ne fréquentaient que rarement la maison, des renseignements positifs.

—

Au noms qui précèdent, il faut joindre ceux que nous avons déjà donnés dans notre dernier numéro et qui sont : L. Gobin, capitaine du port. — Van Dyck, artiste peintre et antiquaire. — De Meester De Wael, fabricant de pompes. — J. Minne, brasseur à Damme. — J. Vincent, restaurateur de tableaux. — B. Cloet, artiste peintre. — De Baudigné de Mansart — A. Royon, armateur et banquier à Ostende. — Van Mullem, distillateur. — Arents, brasseur. — Louise de Bakker. — Gruwé, directeur du dépôt des Invalides. — L. Rousseau, artiste peintre et antiquaire. — P. Tempelaers, employé à l'administration communale. — Du Mon de Menten. — De Clercq de Gheluwe à Coolkerke. — Marie De Reuck. — Mme de Backer. — Toutes ces attestations sont claires et décisives; quelques-unes renferment des détails d'une précision aussi nette qu'intéressante.

C'EST EN VAIN QUE NOUS AVONS DEMANDÉ AUX JOURNAUX DE REPRODUIRE CES NOMS.

Le parti pris s'est-il jamais mieux manifesté?

—

On nous transmet à l'instant une nouvelle liste qui porte le nombre des attestations à 32 d'une part et à 15 de l'autre.

—

Nous prions instamment nos confrères de la presse d'extraire de notre journal tout ce qu'ils jugeront utile à la recherche de la vérité dans la question Van de Kerkhove.

INCIDENT ACADÉMIQUE.

(Nous plaçons ici la relation de l'incident académique relatif à l'affaire qui nous occupe, le procès-verbal de la séance du 4 mars ayant été approuvé en avril).

M. J. Rousseau dans l'article qui a paru dans l'*Echo du Parlement* du 22 février (voir page 121) disait ce qui suit :

.. mais l'Académie de Belgique, dit-on, consultée (1) la première, ne s'est pas prononcée et aurait même refusé de prendre l'exposition de l'artiste prodige sous son patronage.

Après avoir lu cet article qui fut le point de départ de la croisade organisée contre l'enfant de Bruges et ses adhérents, j'invitai l'auteur à se rendre chez moi lui exprimant le désir de lui montrer les tableautins du jeune peintre et en même temps le dossier de toute cette affaire, lequel, à mon sens, contenait des preuves aussi matérielles que morales de la sincérité du phénomène. M. Rousseau se rendit à ma prière ; je dois à la vérité de déclarer qu'il examina à peine un ou deux tableautins de Fritz et qu'il se refusa de la manière la plus formelle et avec une insistance qu'il eut été de mauvais goût de combattre plus longtemps que je ne le fis, à jeter les yeux sur le dossier Van de Kerkhove. Abandonnant les seuls moyens de persuasion que j'avais en mon pouvoir, je lui fis remarquer que l'Académie ne s'était nullement expliquée dans le sens de la phrase que je viens de rappeler, phrase dont l'affirmation s'abrite derrière un évasif *dit-on*.

(1) Je n'ai nullement *consulté* l'Académie. Je n'avais aucune mission pour cela. Je l'ai simplement mise au courant d'un fait sur lequel elle n'avait pas à se *prononcer*.

« Mais, me répondit M. Rousseau, j'ai dû croire la chose exacte puisque je la tenais d'un de vos collègues. » J'avoue que je fus pris d'un vif étonnement, attendu qu'*à l'unanimité* (il faut insister sur le mot) la classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique avait approuvé le compte-rendu de la séance dans laquelle j'avais exhibé les panneautins du jeune Fritz. J'étais donc autorisé à manifester ma surprise, voire mon incrédulité que M. Rousseau dissipa en me nommant, à ma demande, celui de qui il tenait la version inexacte. Je l'avoue, je ne pus m'empêcher de qualifier d'un mot sévère le procédé auquel je ne devais pas m'attendre si l'on veut bien se rappeler les termes du procès-verbal de la séance où je fis ma communication à l'académie. Ce procès-verbal, le voici, textuellement copié du *Bulletin* officiel. Séance du 25 septembre 1874. *(Tome* 38, *p.* 391*)*.

Présents : MM. N. De Keyser, directeur, président de l'Académie; J. Liagre, secrétaire perpétuel; L. Alvin; G. Geefs; Ferdinand de Braekeleer; C. A. Fraikin; Ed. Fétis; Edm. de Busscher; Alph. Balat; Aug. Payen; le chr L. de Burbure; Jos. Franck; G. De Man; Ad. Siret; J. Leclercq; Ernest Slingeneyer; Alex. Robert; Ad. Samuel; membres. F. Stappaerts, correspondant. M. R. Chalon, directeur de la classe des lettres assiste à la séance.

. . . .

M. Ad. Siret fait à la classe une communication verbale au sujet d'un enfant de 10 ans et 11 mois, Frédéric Van de Kerkhove, de Bruges, mort récemment et qui a laissé un œuvre considérable composé d'environ 350 petits panneaux peints. M. Siret présente aux membres de la classe une vingtaine de ces panneaux, représentant tous des paysages peints avec un aplomb et un talent qui provoquent dans l'assemblée une vive émotion et un enthousiasme qu'elle n'hésite pas à exprimer en formulant, sur la proposition de MM. Alvin et Fétis, le vœu que les œuvres de ce génie si prématurément enlevé aux arts et à la patrie, soient exposées publiquement à Bruxelles. Le bureau remercie M. Siret pour son intéressante communication et décide qu'une notice sur Frédéric Van de Kerkhove sera publiée dans les *Bulletins* de l'Académie.

La rédaction de ce passage du procès-verbal m'appartient sauf le dernier alinéa. Elle m'avait été demandée par M. le secrétaire perpétuel ainsi que cela se pratique dans la compagnie pour les communications spéciales. On m'a reproché d'avoir rédigé le passage en question, mais ce reproche n'a pas tenu devant les us et coutumes académiques ainsi que devant l'approbation unanime du corps savant et, ajoutons-le, devant le sens commun, car enfin je n'ai pas imposé cette rédaction, je n'ai pas demandé à la faire et on me l'a sollicitée.

On comprendra que le dire de M. J. Rousseau me fit éprouver un sentiment que je n'essayerai pas de traduire.

Lors de la séance académique qui suivit immédiatement mon entrevue avec l'écrivain de l'*Echo du Parlement* et comme si c'eut été la suite ou la conséquence de cette entrevue, une motion d'ordre fut soulevée. Je copie le procès-verbal de la séance du 4 mars 1875, insérée au *Bulletin (page* 348, *tome* 32*)* :

Présents : MM. Alphonse Balat, directeur; J. Liagre, secrétaire perpétuel; L. Alvin, L. Gallait, G Geefs, C. A. Fraikin, Ed. Fetis, Edm. de Busscher, J. Portaels, Aug. Payen, J. Franck, G. De Man, Ad. Siret, J. Leclercq, Ern. Slingeneyer, Alex. Robert, F A. Gevaert, A. Samuel, Ed. de Biefve, *correspondants;* M. R. Chalon, *membre de la classe des lettres*, ; J. de Brauwere-Van Steeland, *associé de la classe des lettres* et M. Ed. Mailly, *correspondant de la classe des sciences*, assistent à la séance.

. . . .

M. Balat prend la parole pour une motion d'ordre. Son attention, dit-il, a été appelée ces jours derniers sur le procès-verbal et le *Bulletin* de la séance du 25 septembre 1874 et il a remarqué que ces documents rendent d'une manière incompléte ce qui s'est passé, dans la dite séance, au sujet des œuvres du jeune Frédéric Van de Kerkhove qui venait d'être l'objet d'une communication de la part de M. Ad. Siret. Il n'y est pas men-

tionné qu'une proposition d'exposer ces œuvres sous le patronage de l'Académie n'a pas été acceptée par la classe.

M. Ed. Fetis fait remarquer que M. Siret ayant annoncé dans la dite séance qu'une exposition de ces peintures aurait probablement lieu au profit de la caisse centrale des artistes, M. Alvin et lui, M. Fetis, trésorier et secrétaire de cette institution, ont exprimé le désir qu'il fût donné suite à cette idée, tant à cause des avantages que l'exhibition projetée procurerait à la caisse centrale que pour l'intérêt qu'elle offrirait aux amis des arts; leur proposition n'a pas eu d'autre objet ni d'autre portée. La classe n'avait pas d'opinion à exprimer sur la valeur d'œuvres qu'elle ne connaissait point assez pour pouvoir se prononcer à leur égard.

Après avoir entendu les observations présentées par plusieurs membres, la classe décide que le procès-verbal de la séance actuelle renfermera la mention suivante destinée à compléter le procès-verbal de la séance du 25 septembre 1874 : « On propose que l'académie fasse elle-même une exposition des œuvres du jeune Van de Kerkhove : cette idée n'est pas adoptée. »

Je fis remarquer à la classe que personne n'avait proposé d'exposer les œuvres de Fritz *sous le patronage de l'académie* et que par conséquent l'académie n'avait pas eu à se prononcer sur la dite proposition. La déclaration de MM. Fetis et Alvin corroborait mon dire avec d'autant plus de force qu'eux-mêmes avaient suggéré l'idée d'organiser une exposition *au profit de la caisse des artistes*, sans la moindre responsabilité académique et simplement *dans l'intérêt de la caisse centrale et des amis des arts.*

Nonobstant mes justes observations, la classe, à une forte majorité (1), décida donc de *compléter* le procès-verbal de la séance du 25 septembre par la mention suivante LAQUELLE POSE UN FAIT QUI NE S'EST PAS PRODUIT :

(1) Se sont abstenus les membres qui n'avaient pas assisté à la séance du 25 septembre. Seul j'ai voté contre la proposition non pas parce qu'il s'agissait de l'affaire Van de Kerkhove, mais : 1° parce qu'on votait sur un incident qui ne s'était pas produit ; 2° parce que modifier un procès-verbal six mois après son adoption à l'unanimité me paraissait constituer un acte inouï, dangereux et sans précédents.

AD. S.

„ On propose que l'académie fasse elle-même une
» exposition des œuvres du jeune Van de Kerkhove.
» Cette idée n'est pas adoptée. »

Cette décision me blessa profondément. Comme académicien je fis mes réserves en annonçant que j'aurais soin de rétablir les faits en harmonie avec la vérité. C'était mon droit et je l'exerce aujourd'hui, non sans amertume mais pénétré de ce profond amour de la justice qui me fait aimer les positions nettes et que depuis la première heure j'ai mis tous mes soins à apporter dans cette affaire.

On est venu, à l'Académie, proposer de modifier un procès-verbal *unanimement approuvé six mois auparavant*, c'est-à-dire *d'y introduire une résolution qui n'avait pas été prise.* Car là est l'exacte vérité. Une proposition semblable est bien faite pour dérouter la logique la plus élémentaire; mais lui avoir donné une sanction officielle, c'est se créer, pour un corps constitué, une position des moins académiques.

Que le public veuille bien s'initier à cet incident si malignement travesti par des journalistes peu bienveillants, qu'il rapproche les dates, qu'il pèse les expressions officielles, qu'il supplée par sa sagacité et sa judiciaire au silence relatif que je m'impose et qu'il prononce. Son verdict sera sévère mais à qui la faute?

AD. S.

FLANDRE LIBÉRALE, 2 *avril* 1875.

—

EXPOSITION DE GAND.

Depuis lundi dernier, les petits tableaux attribués au jeune Fritz Van de Kerkhove qui ont soulevé dans le monde des artistes une si ardente controverse, et fait l'objet d'une polémique si vive dans les journaux, sont exposés en notre ville à la salle de la Sodalité. A coup sûr, quelle que soit l'opinion qu'on se fasse sur la question, et il est difficile de s'en faire une sans avoir

vu les tableaux, cette exposition originale et intéressante à tous les points de vue, est digne d'attirer l'attention du public.

Une personne, de nos amis, parfaitement compétente en matière d'arts, nous envoie à ce sujet la lettre suivante destinée, croyons-nous, à apporter quelque lumière dans le débat.

Voici la lettre de notre correspondant :

Monsieur le rédacteur,

Je sors de l'exposition Fritz Van de Kerkhove, l'esprit troublé et envahi par le doute : la conviction que je m'étais faite à la suite de la polémique qui a surgi dans les journaux, si solides que me parussent les arguments sur lesquels elle était établie, est ébranlée? Toutes les enquêtes, tous les rapports, toute la correspondance échangée à l'occasion de ces œuvres étranges, tout cela est, dans ce moment, pour moi comme non avenu.

Il m'avait paru jusqu'ici impossible d'admettre qu'un père, artiste lui-même, eût pu cacher pendant des années, pour des motifs restés inexpliqués, les œuvres, quand elles n'auraient été que médiocres, d'un enfant adoré. Cela me semblait contraire à la nature; et partant de cette invraisemblance, je me trouvais devant la seule donnée acceptable, c'est que le père, soit pour dérouter la critique dans un but qu'on ne devine pas, soit pour créer une sorte d'immortalité au pauvre petit être qui lui avait été ravi, avait lui-même, cédant à une inspiration bizarre, comme en peut suggérer la tendresse paternelle au désespoir, créé cette étonnante galerie sous le nom de son fils.

Ce qui me fortifiait dans ce sentiment, c'est le fait que M. Van de Kerkhove père est peintre, et que dans le temps il s'est occupé de restauration de tableaux. Le problème s'élucidait ainsi de plus en plus. On a connu, en effet, des restaurateurs qui pastichaient, et de manière à tromper les plus fins connaisseurs, l'un des Van der Neer, l'autre des Van Gooyen, d'autres enfin des Hobbema, des Ruysdael et même des Titien. M. Van de Kerkhove était, à mes yeux, probablement doué d'une habilité de même genre, et voilà comment il avait pu monter cette prodigieuse mystification dont le public n'avait été dupe que trop longtemps. Enfin ce qui achevait de me convaincre, c'étaient les lettres échangées par M. Van de Kerkhove avec l'*Echo du Parlement;* lettres où, au lieu de protestations indignées, d'accents d'une douleur vraiment sentie, je ne rencontrais qu'une défense malhabile et des traits d'esprit au moins contestables.

Eh bien, monsieur le rédacteur, j'étais à mille lieues de la réa-

lité ! Ma logique, je l'avoue en toute humilité, avait fait fausse route. Les tableautins, comme on les appelle, ne sont pas des pastiches ; c'est quelque chose d'à part, un rêve ; çà et là on en rencontre qui rappellent vaguement certains noms connus, et des plus fameux ; mais ils sont avant tout, eux-mêmes, originaux, enfants légitimes d'une même pensée ; là où ils s'écartent le plus de la réalité du monde visible, et tous du reste sont imprégnés d'idéalité, et comme empruntés au pays des songes, les harmonies de tons éclatent d'une manière ravissante et se prolongent dans des gammes de couleurs vraiment féériques.

Comment l'artiste a procédé, on le voit clairement : après avoir jeté sur le panneau, d'une façon délibérée, deux ou trois tons contrastants, il s'est un instant recueilli pour voir le parti qu'il pouvait en tirer, et alors, se guidant d'après les accidents des masses, il en a créé naïvement des lointains, des montagnes, des ponts, des ravins, des chutes d'eau, des remparts et des ruines; comme il nous arrive à nous mêmes, lorsqu'en voyant, le soir, brûler la braise dans nos foyers, au moment où le sommeil nous gagne, nous y découvrons des figures étranges et des constructions fantastiques. Aussi on disait que c'est dans des heures d'hallucination que sont écloses ces mystérieuses créations ; on se demande si le peintre n'était pas quelque voyant, travaillant pendant ses accès de somnambulisme. J'insiste encore sur ce point : ce ne sont pas des pastiches, ce ne sont pas même des réminiscences.

Ce point établi, le talent de M. Van de Kerkhove comme restaurateur de tableaux n'a plus rien à faire ici, et l'un de mes plus solides arguments s'écroule par la base.

Mais au moins, sans avoir cherché à imiter n'importe quel peintre, M. Van de Kerkhove peut-il être l'auteur de ces petits tableaux signés du nom de son fils? Je ne prétends pas que ce soit impossible ; mais dans ce cas comment expliquer que personne jamais n'ait été admis à les voir? Il ne pouvait cependant pas lui échapper, si modeste qu'on le suppose, que ces petits tableaux si légers, si fins, si transparents, si vaporeux, avaient un mérite réel ; et comment s'expliquer qu'il ne les eût jamais montrés à qui que ce soit? Ou bien n'y voyait-il que des passe temps sans aucune valeur? Mais alors comment se fait-il qu'il en ait peint un si grand nombre ; qu'il les ait collectionnés de manière à en faire en quelque sorte, un œuvre? Que les tableaux soient de lui ou de son fils, on ne s'explique pas le mystère dont ils sont restés entourés si longtemps, et le mystère lui-même ne prouve ni pour ni contre l'allégation de M. Van de Kerkhove.

J'ai appris, M. le rédacteur, que les tableautins, considérés d'abord à Bruxelles, comme de vrais petits chefs-d'œuvre, et il en est auxquels il est impossible de refuser ce titre, ont fini par perdre de plus en plus de leur mérite aux yeux des artistes, à mesure qu'on s'est habitué à l'idée qu'ils n'étaient pas dûs à un enfant, et que dans les ateliers on s'amuse même aujourd'hui à fabriquer des petits Fritz avec des clous, des bouts d'allumettes, avec le pouce : il en est même qui prétendent en faire avec le coude. Je serais curieux de voir ces produits, et ces messieurs devraient bien, pour notre édification, avoir la bonté de nous en envoyer quelques échantillons, mais je soupçonne fort qu'ils n'en feront rien. Car qu'on ne s'y méprenne pas, si le procédé matériel y paraît d'une simplicité parfaite, l'œuvre n'en est pas moins d'une supériorité de sentiment presque toujours remarquable. Vous jetez, au hazard, des couleurs sur une toile; c'est très-bien ; mais qu'en faites-vous après ? Qu'y voyez-vous ? Comment trouverez-vous toujours et sûrement, comme dans les tableaux de Fritz. et dans tous les tons, la gamme juste, l'harmonie la plus pénétrante ? Car c'est là que réside l'art, et on n'y arrive pas uniquement par des frottis, des empâtements, ni des grattages inconscients.

Reste la correspondance du père. Je l'avoue, cela est le point vulnérable. Arrêtons-nous y un instant. Il est certain que M. Van de Kerkhove a justifié l'incrédulité par la manière même dont il s'est défendu, et que l'on semble autorisé à en déduire qu'il a voulu en imposer au public. Je me demande cependant si l'homme qui jouerait ce rôle ne serait pas assez intelligent en même temps pour s'adresser à un conseil prudent, circonspect, maître de sa parole, capable de le défendre en intéressant le public à sa cause. même en présence des accusations qui paraîtraient le mieux fondées ?

Et pas du tout : M. Van de Kerkhove se défend lui-même, avec une confiance absolue en lui-même, comme si sa cause était imperdable... Cette naïveté même ne ferait-elle pas croire à sa sincérité !

Mais alors que résoudre? Les tableaux ne sont-ils pas le fait d'un tiers? Quel est le tiers capable de faire des choses dans ce genre? Qu'on nous le nomme, qu'on nous montre ses œuvres !

Il est un point cependant qui pourrait jeter quelque lumière sur la question, et qui a échappé à la critique ; ce sont les empreintes du pouce laissées dans le massif du feuillage de certains arbres : sont-ce les empreintes d'un doigt d'enfant ? Il faudrait à ce sujet l'avis d'un spécialiste.

Quoi qu'il en soit, M. le rédacteur, je me trouve, comme je vous l'ai dit, dans une perplexité extrême, et le seul but que je me suis proposé en vous adressant ces lignes, c'est d'établir que la question Van de Kerkhove est loin d'être éclaircie.

Agréez, etc.

X.

Il est un fait révélé par la polémique des journaux, qui forme à notre avis un des éléments essentiels de la question, et qui nous paraît avoir échappé à la sagacité de notre honorable correspondant ; c'est l'existence, constatée, reconnue par M. Van de Kerkhove lui-même, de tableaux, dont il est l'auteur, et qui par la forme, la dimension et la facture rappellent ceux attribués au jeune Fritz. L'honorable rédacteur en chef de l'*Echo du Parlement* possède uu de ces « Van de Kerkhove-père. »

A coup sûr, une vive lumière jaillirait dans ce débat, de la comparaison à faire entre ce panneau que M. Van de Kerkhove avoue avoir fait lui-même, et ceux exposés en ce moment à Gand.

Nous croyons que si le tableau que possède l'*Echo du Parlement* se trouvait publiquement exposé à côté de ceux attribués au jeune Fritz, la question pourrait-être plus facilement élucidée.

FÉDÉRATION ARTISTIQUE, 2 *avril* 1875.

Je commencerai par le constater.

La première réponse de M. Van de Kerkhove, à l'enquête organisée par M. Rousseau, lui a fait perdre un grand nombre de ses premiers partisans.

Il faut jouir d'un rare sang-froid pour plaider victorieusement sa propre cause. M. Van de Kerkhove en a totalement manqué et lui-même l'a reconnu dans sa seconde lettre.

Si la question se bornait à un simple échange d'arguments, plus ou moins convenablement formulés, on pourrait passer condamnation, comme l'ont fait assez commodément les journaux qui, dès le principe, s'étaient prononcés contre l'authenticité de l'œuvre exposé sous le nom de l'Enfant de Bruges.

Et encore, serait-on en droit de se demander si la partie était bien égale.

*
* *

Nous avons vu, d'un côté, un publiciste de grand talent, dont la compétence, en fait d'art, est reconnue aussi bien à l'étranger que chez nous, et qui, revenu dans son pays, nommé secrétaire de la commission royale des monuments, professeur à l'Académie d'Anvers, chargé par un des journaux les plus importants de la capitale de la partie artistique, passe, à bon droit, pour une autorité.

De l'autre, un peintre-amateur, qui a bien moins manié, encore, la plume que le pinceau, à qui toutes les ressources de la polémique sont étrangères, surexcité et outré, d'ailleurs, par les attaques et les accusations formulées contre lui et qui compromet sa cause en voulant lutter avec ses contradicteurs sur un terrain qui lui est étranger.

On a acté comme une preuve de culpabilité les maladresses et les emportements de M. Van de Kerkhove. Cela n'est ni juste, ni logique. Certes, si maladresses et emportements doivent être compris chez quelqu'un, c'est chez un homme auquel l'on n'a épargné ni les camouflets ni les avanies.

Je n'incrimine aucunement ici M. Rousseau, qui veut bien constater que je n'ai pas mis en doute sa sincérité et son honorabilité. Seulement, M. Rousseau se trompe lorsqu'il me représente comme le *défenseur* de M. Van de Kerkhove. Faut-il le répéter encore? Si je me suis rangé du côté des croyants, c'est que, sceptique d'abord, je suis en possession de témoignages précis dont jusqu'à présent aucune enquête officieuse, pas même celle du sincère et honorable M. Rousseau, ne m'a autorisé à mettre en doute la sincérité et l'honorabilité.

*
* *

M. Rousseau a formellement nié que le jeune Fritz Van de Kerkhove fût l'auteur des peintures exposées à Bruxelles et à Anvers. Il a eu raison si telle était sa conviction. Seulement, où j'affirme qu'il a tort, c'est lorsqu'il crie victoire après l'enquête dont il a choisi lui-même les éléments, et qui ne repose absolument que sur quelques déclarations, la plupart émanées de personnes, depuis longtemps reconnues comme incrédules à l'égard du prodige contesté par lui.

J'ai parlé de camouflets et d'avanies prodigués au père du jeune Fritz. M. Rousseau, je le reconnais, n'a été pour rien dans ces vilénies. S'il malmène son adversaire, dans les commentaires dont il accompagne la lettre de celui-ci, cet adversaire lui en a donné le droit par des excès de langage, excusables, cependant,

étant donné la situation intolérable qui lui est faite. Malheureusement, tous ceux qui pensent comme M. Rousseau, ou qui se sont rangés de son côté, n'ont pas fait preuve de la même modération. Ainsi, il est profondément regrettable de voir l'*Echo de Bruxelles*, une simple doublure de l'*Echo du Parlement*, traiter M. Van de Kerkhove de turc à more, lui prodiguant des épithètes d'un goût douteux, telles que marchand de champagne, marchand de grain, etc.

Le champagne n'a rien à faire dans la question qui nous occupe, et il serait puéril de considérer celui offert cordialement par M. Van de Kerkhove à M. Rousseau comme une tentative de corruption. Il faut attacher moins de prix, encore, à la déclaration faite par M. Cloet à M. Wallays, alors que j'ai sous les yeux une pièce, signée par le même M. Cloet, qui déclare *sur l'honneur* avoir vu peindre le jeune Fritz *quelques-uns des panneaux exposés au Cercle Artistique de Bruxelles.*

MM. Dobbelaere, Wallays, Van Hollebeke et les autres artistes brugeois, consultés, peuvent avoir été de très bonne foi en attestant qu'ils n'avaient jamais vu peindre Fritz Van de Kerkhove et qu'ils n'avaient même jamais entendu dire qu'il peignit. Je connais pas mal d'artistes, auxquels je n'ai jamais vu manier la brosse et le coûteau à palette, ce qui n'empêche pas que je suis prêt à faire serment qu'ils sont les auteurs de tableaux exposés sous leurs noms.

*
* *

Certes, il est extraordinaire que des confrères, et, qui plus est, des concitoyens de M. Van de Kerkhove, ignorent une chose certifiée par les personnes les plus honorables. Mais qui ne sait les divisions, les antagonismes et les antipathies qui ont existé de tous temps entre les artistes, ces membres intolérants et sceptiques du *genus iritabile*, si bien dépeint par le bon Horace. Je citais dernièrement les aptitudes extraordinaires du fils du peintre Verhas, un enfant âgé de huit ans, parfaitement inconnu de la plupart des artistes bruxellois. Veut-on un autre exemple, qui prouve qu'on peut parfaitement coudoyer, sans les connaître, les vocations les plus accentuées, alors qu'on semblerait devoir être des premiers à les constater?

Il y a à Anvers un petit jeune homme, du nom de Brunin, qui depuis l'âge de 11 ans s'est révélé dessinateur. Ses premiers essais, exposés dernièrement à Anvers, chez l'éditeur Tessaro, et que j'ai eu chez moi, pendant plusieurs jours, sont empreints d'une vérité, d'un mouvement, d'une entente de la composition,

véritablement étonnants. Tous ses types, tous les sujets qu'il a traités, sont pris sur le vif. On dirait les croquis d'un artiste fait. Les exemples d'une semblable précocité ne sont pas rares, à preuve le peintre Benjamin West, cité dans notre dernier numéro, et une renversante *Bataille de Constantine*, dessinée et lithographiée par Charles Verlat, à l'âge de 12 ans.

*
* *

Je suppose que le petit Brunin, comme le petit Van de Kerkhove, soit mort, et qu'on organise une exposition de ses essais. Plusieurs artistes mettent en doute l'authenticité de son œuvre. Les parents s'émeuvent et affirment cette authenticité sur l'honneur, ainsi que les rares amis qui ont eu connaissance des facultés extraordinaires de leur fils. On organise une enquête et l'on vient chez moi. « Le rédacteur en chef d'un journal spécial se dit-on, avec assez de raison, doit être à même, plus que personne, de connaître ce qui se passe en fait d'art dans la localité qu'il dessert. » Malheureusement, ma déclaration, il y a huit jours seulement, aurait été négative. Jamais je n'avais entendu parler du jeune Brunin. Mais voilà qu'en allant aux informations, on apprend que le directeur-gérant de mon journal, et deux membres de son conseil de direction étaient des protecteurs de l'enfant-mort, et que, même, ils contribuaient avec quelques amis aux frais de son éducation. Comment ne m'auraient-ils pas parlé de leur méritant pupille ? Je le demande à mes lecteurs, la déposition que j'aurais été obligé de faire, n'aurait-elle pas fourni une arme terrible aux incrédules et n'auraient-ils pas été fondés d'accuser publiquement MM. Isenbaert, De Bom et Servais de complicité dans une indigne mystification ?

*
* *

Que l'on me prouve que M. Van de Kerkhove ait battu monnaie à l'aide de la mémoire profanée de son fils, ou seulement, qu'il ait cherché à faire du bruit autour de son cerceuil, et j'en prend l'engagement formel, on me verra le plus ardent à flétrir une fraude sacrilège. Mais, je le répète, jusqu'ici rien ne m'est démontré, et si je dois m'appuyer sur des témoignages, comme sur le résultat de mes propres investigations, je n'ai aucune raison de me départir de ma présente manière de voir. L'enquête de M. Rousseau n'en n'est pas une, lui-même le reconnait, en déclarant se soumettre d'avance à l'expertise de paysagistes compétents. Ce qu'il y a de plus grave, c'est le propos qu'il certifie

avoir entendu tenir par le peintre Van Hove, et il est à désirer que cet artiste s'explique nettement à ce sujet. Pour le moment, il s'agit d'attendre le résultat de l'enquête, bien autrement sérieuse, organisée par le *Willems-Fonds*. Les journaux hostiles à M. Van de Kerkhove ont beau dire que la cause est entendue, j'estime, moi, que le procès ne fait que commencer. Comme le faisait observer M. Emile Sinkel, dans son journal, *Le Droit,* puisque personne, à Bruges, ne s'occupe de cette affaire, comment, dans un pareil milieu, Fritz, ne serait-il pas passé inaperçu de son vivant? Le silence, même, de M. Van de Kerkhove, sur les travaux de son fils, pourraient bien n'être que du dédain.

*
* *

Quoiqu'il en soit, il faut que la lumière se fasse. Je n'entends en aucune façon me constituer le défenseur de M. Van de Kerkhove, qui n'a pas besoin de moi s'il est innocent, et contre lequel je me tournerai avec indignation s'il est reconnu coupable. Ce que je veux c'est aider, s'il y a lieu, à la glorification d'un génie, appartenant à la nation dont je fais partie, ou dénoncer au mépris public les auteurs d'une infâme jonglerie, qui ne pourrait avoir pour but qu'un orgueil démésuré ou la plus effrontée des spéculations.

GUSTAVE LAGYE.

ECHO DU PARLEMENT, 2 *avril* 1875.

—

Monsieur le Rédacteur,

Plusieurs de mes amis pensent que je devrais continuer dans vos colonnes la polémique entamée à propos de l'œuvre de Frédéric Van de Kerkhove.

J'ai, à diverses reprises, pris la plume dans ce but, et chaque fois, de dégoût, elle m'est tombée des mains, en voyant ce qu'on était parvenu à faire d'une question aussi simple et aussi pure à son début. Il y a des esprits qui éprouvent une véritable jouissance à embrouiller et à envenimer tout ce qu'ils touchent et qui même s'en vantent et s'en font gloire. Je n'ai pas ce talent et ne désire point l'acquérir.

Je n'ai jamais reculé devant une lutte courtoise, quelque ar-


J. Van de Kerkhove d'apres mon fils Fritz 1873

dente qu'elle fût, surtout lorsqu'un intérêt artistique était en jeu. Mais je refuse le combat qui ne se fait pas à armes égales.

Avant de parler à mon pays de l'œuvre extraordinaire de l'Enfant de Bruges, j'avais acquis toutes les preuves morales que je me devais, à moi-même et que je devais aux autres. Si celles-là ne m'avaient pas suffi, j'avoue que l'enquête Rousseau et les déclarations qui l'ont suivie les auraient complétées. Je m'expliquerai dans le prochain numéro du *Journal des Beaux-Arts*.

En attendant que ceux à qui j'ai fait connaître Fritz et qui l'ont aimé avec moi reçoivent ici cette déclaration que je dois aussi à M. Van de Kerkhove :

C'est moi qui, sur deux panneautins timidement soumis et par correspondance à mon appréciation, ai mis en relief l'œuvre de l'enfant, négligée et point appréciée alors dans la maison même de son père; celui-ci ne cherchait point la publicité où mon admiration pour les peintures de son fils l'a entraîné. Les preuves en sont entre mes mains et elles seront produites à leur heure et devant qui de droit.

Je n'ai jamais douté des assertions de M. Van de Kerkhove parce que, sachant ce que je sais, je ne pouvais le faire, à moins de ne pas en croire le témoignage de mes propres sens.

Ceci suffit pour le moment. Je ne veux pas abuser davantage de l'hospitalité qui m'a été donnée dans les colonnes de l'*Echo du Parlement*. Mon appel a été entendu alors qu'il n'avait été fait que par l'entremise de ma modeste publication, et j'en remercie vivement ici le public d'élite qui est venu sanctionner mon jugement. Je continuerai, dans le *Journal des Beaux-Arts*, à me consacrer ardemment à la tâche que je me suis imposée. Elle est devenue un devoir depuis les outrages dont on a abreuvé l'homme qui les a soufferts à cause de moi.

Recevez, Monsieur le Rédacteur, mes salutations empressées.

AD. SIRET.

30 mars 1875.

ECHO DU PARLEMENT, 3 *avril* 1875.

—

Nous avons publié hier le programme — que nous nous réservons d'examiner — de l'enquête proposée par la section brugeoise du *Willems Fonds*. Il n'est pas inutile de faire connaître

que la section bruxelloise de la même société n'est pas précisément d'accord avec sa sœur de Bruges sur cette question, dont on eût bien voulu faire une question flamande. Le *Zweep* s'en explique dans des termes on ne peut plus catégoriques,

« Le mouvement et l'art flamand, dit le *Zweep*, n'ont rien à voir dans l'affaire Van de Kerkhove. En leur nom et au nom de tous les flamands de Bruxelles et d'ailleurs, nous protestons contre ceux qui, nous ne savons par quel mobile, ont voulu endosser l'affaire des Van de Kerkhove au mouvement flamand.

« Et quand même ces tableautins du petit Fritz seraient authentiques, l'art flamand n'aurait encore rien de commun avec eux, car ils appartiennent entièrement à l'école française. Aussi le père Van de Kerkhove s'est il bien gardé de venir trouver les flamands : il s'est adressé aux sociétés françaises du pays ; des réclames françaises ont été distribuées en foule ; les inscriptions mêmes des tableaux sont rédigées en français : « *Né à Bruges****, *décédé en...* » (Ces mots sont en français dans le texte.)

« Nous nous demandons intérieurement comment, dans ce gâchis français, la cause flamande pourrait se trouver intéressée. Insensés — pour ne pas nous servir d'un autre mot — sont ceux qui voudraient faire intervenir la ligue flamande dans l'affaire Van de Kerkhove. »

—

M. Rousseau nous fait connaître qu'il n'a rien à répondre à la lettre de M. Siret, celui-ci n'apportant aucune explication nouvelle à l'appui de ses dires et se bornant à promettre qu'il s'expliquera dans son journal, lequel devait paraître hier et n'a pas encore paru aujourd'hui. Notre collaborateur attendra le journal promis.

Pour le moment, qu'il nous soit permis de faire observer combien il est étrange qu'on en soit encore à promettre des preuves six mois après que l'on a eu la prétention de faire accepter d'autorité et sans preuves le phénomène aujourd'hui si contesté.

HALLETOREN, 4 *avril* 1875.

—

L'enquête publiée avec tant de fracas par l'*Echo du Parlement* ne nous parait pas sérieuse.

D'abord, elle a été dirigée par M. Rousseau, c'est-à-dire par quelqu'un qui était à la fois juge et partie ; en second lieu, cette enquête n'a pas été contradictoire ; le procès-verbal ne dit pas que M. Van de Kerkhove ait été admis à produire ses témoignages.

Une enquête sera prochainement faite à Bruges dans des conditions d'impartialité indiscutables. M. Rousseau y sera appelé et le *Halletoren* en publiera les résultats, qui d'ailleurs seront mis à la disposition de tous les journaux de Bruges.

Voici ce que M. le secrétaire du Willems-Fonds à écrit à l'*Echo du Parlement* le 23 mars. La feuille bruxelloise n'a pas jugé opportun d'insérer cette lettre et ne l'a pas même mentionnée.

Nous relevons le fait comme une preuve de plus du parti-pris que ce journal ne cesse de mettre dans la *Question Van de Kerkhove.*

(Voir la lettre de M. le secrétaire du *Willems-Fonds*, page 219).

Puisqu'une enquête sérieuse paraît devoir se faire, le *Halletoren* s'abstiendra provisoirement de revenir, sur la question Van de Kerkhove. Nous ferons remarquer seulement que, depuis la nouvelle enquête annoncée, certains journaux hostiles à M. Van de Kerkhove qui n'avaient jamais contesté le mérite intrinsèque des tableautins exposés, commencent à soutenir que les petits panneaux n'ont aucune valeur artistique.

Ces journaux se ménageraient-ils d'avance une échappatoire pour le cas où les résultats de la nouvelle enquête seraient en contradiction avec les prétendues contestations de M. Rousseau?

JOURNAL DES BEAUX-ARTS, *avril* 1875.

—

L'ENFANT DE BRUGES.

—

(*Extraits du dossier*).

Il est bon, lorsque les traditions de la vérité se perdent, de remonter aux sources et de rétablir certains faits dans leur simplicité première. C'est ce que je viens faire ici en réponse à toutes les interprétations. falsifications, opinions, enquêtes de toute espèce, lettres simples, complexes, embrouillantes, embrouillées,

accusations, insinuations, etc., qui ont été, jusqu'ici publiées, écrites, répandues, etc. sur l'Enfant de Bruges. C'est un simple rapport que je veux rédiger, aussi sec que possible.

Je dépouille mon dossier.

4 *Mars* 1873. Je reçois une lettre d'un M. Jean Van de Kerkhove, de Bruges, qui m'est parfaitement inconnu. Un mot d'affaire insignifiant et quelques lignes sur les trésors artistiques et les collections de la ville de Bruges.

19 *Mai* 1873. Seconde lettre à propos du concours de gravure à l'eau-forte, ouvert par le *Journal des Beaux-Arts*.

13 *Août*. Lettre de faire part de la mort de Frédéric Van de Kerkhove.

27 *Décembre* 1873. Remercîments pour mes condoléances. Parle de Fritz et de ses dispositions, annonce l'envoi de trois dessins à la plume faits d'après des petits paysages exécutés par le fils, et appelés par le père « des tableautins fort passables. » Détails intéressants. C'est la première lettre où il est question de l'enfant.

17 *Avril* 1874. Sur des gravures à l'eau-forte. Liste d'envoi de celles-ci ; quelques unes d'après Fritz.

25 *Juin*. Remercîments pour un prix obtenu au concours de gravure à l'eau-forte. Cette lettre se termine ainsi :

Je prendrai aussi la liberté d'y joindre (à un envoi de gravures) un ou deux petits paysages de mon pauvre garçon Vous verrez qu'il y avait là de l'avenir.

13 *Juillet*. Question de gravures. Je n'avais pas encore reçu les petits paysages annoncés. La lettre se termine ainsi :

La troisième tête (1) est le portrait de mon malheureux Fritz. Vous recevrez, par le même envoi, deux de ses nombreux petits paysages.

Reçu les deux petits paysages. Frappé de leur beauté. Ecrit au père mon étonnement et rendu compte de mes impressions.

22 *Juillet*. Biographie de Fritz. Détails d'un grand intérêt. C'est la neuvième lettre.

26 *Juillet*. Renseignements supplémentaires pour la biographie.

29 *Juillet*... Plusieurs passages intéressants; je cite :

... Je voudrais qu'il eût fait mille petits tableaux ; comme ils ont beaucoup été négligés, il y en a où la couleur est enlevée, d'autres qui ont des égrati-

(1) Dans une gravure envoyée.

gnures; je tâche de mettre tout cela un peu en ordre. Il y en a aussi où faute d'avoir employé du siccatif, qui ne sèchent pas. J'y fais le moins possible. Vous trouverez dans les 93 que je vous expédierai demain, un petit tableau encadré marqué d'un O derrière le cadre. Vous pouvez y voir le peu qu'il y a à faire à presque tous ces petits panneaux; quelques troncs et branches d'arbre et c'est tout. Il y en a aussi deux marqués d'une +; il font partie de ceux qu'il faisait avec ses restants de palette. . . . .

. . . .

il était connu de toute la ville pour ses réponses excentriques et souvent profondes. Le directeur de l'école moyenne, M. Mouzon (1), m'a dit plus d'une fois, que si nous avions le bonheur de le garder, ce serait devenu un homme extraordinaire.

Toute cette lettre est des plus intéressantes.

Reçu les 93 panneautins qui, tous, je crois, ont été exposés à Bruxelles. Inutile de répéter ici l'effet produit sur moi par ces peintures extraordinaires. Elles ont passé l'été chez moi et y ont été admirées sans restriction par de nombreux amis et artistes qui les y ont vues.

14 *Août.* J'extrais le passage suivant :

J'ai encore oublié de vous dire (on ne se rappelle pas tout) que Fritz peignait souvent en hiver à la lumière; est-ce encore le pressentiment de sa mort prochaine qui le faisait travailler et multiplier ses petites planches, comme si son pain en dépendait? Il est vrai que le soir il n'employait que du noir et de la terre de Sienne, il arrêtait les contours; d'un coup de coûteau à palette ou d'un coup de brosse de hasard, il faisait une pierre, un rocher ou un arbre...

20 *Août.* Quelques détails. M. Van de Kerkhove dit qu'il enverra des panneautins de Fritz aux expositions de Louvain, Gand et de Courtrai (2).

22 *Août.* Mon premier article avait paru et déjà, sans rien avoir vu, ni sans rien connaître, il y avait des incrédules. Je transcris le passage qui y fait allusion :

... S'ils avaient connu ce brave petit garçon, il ne douteraient pas; sa mère lui a défendu cent fois de faire de la peinture, craignant qu'il n'attrapât une bosse. Et qui aurait fait ces centaines de petites machines? Moi peut-être; mais je n'ai jamais pu faire convenablement un bout de paysage (3)...

. . . .

(1) M. Mouzon a donné à M. Van de Kerkhove une attestation sur le caractère et l'intelligence de Fritz (pièce au dossier de M. Van de Kerkhove). Elle répond catégoriquement aux bruits d'hydrocéphalisme, de quasi idiotisme, etc., que l'on persiste à faire courir.

(2) Où, sauf à Gand, à la fin de l'exposition, personne ne les a remarqués.

(3) C'est d'après ce passage que j'ai écrit que M. Van de Kerkhove n'a jamais « su peindre un arbre ni une pierre » opinion que, n'en déplaise à celui-ci, je dois maintenir. Toutefois, comme il ne faut pas donner prise à la

Plus bas : Je fais de la peinture depuis 30 ans et c'est cependant ce pauvre Fritz qui m'a appris, sans s'en douter, à travailler dans la pâte et au coûteau à palette... j'en ai quelqnes-uns, de ses plus grands, très-bien réussis, auxquels j'ai aidé, seulement dans les petits détails; ceux-là, également après sa mort, sont signés : Fritz et J. Van de Kerkhove. J'y ai cependant bien peu de droit. Les silhouettes de Fritz que vous rencontrez dans beaucoup de ses petits panneaux, sont de moi et faites depuis sa mort; on y attachait si peu d'importance pendant sa vie! Il peut cependant y avoir erreur dans les dates; j'ai dû les mettre de souvenir... comme vous le dites, cher Monsieur, c'est tout mélancolie; vous m'avez appris à les voir sous leur vrai jour; depuis votre première lettre je ne m'en détache plus et je les regarde tous les jours, même ceux auxquels j'ai aidé; le fond, la masse, la lumière, tout étant resté intact... Je puis refuser difficilement un petit souvenir à ses amis, tout le monde ici l'aimait, les pauvres du voisinage avec lesquels il passait souvent la soirée et pour lesquels il nous prenait tout ce qu'il pouvait, ne parlent de lui que les larmes aux yeux. A beaucoup j'ai donné un petit souvenir, ils ne donneraient pas leur petit tableau pour rien au monde. .

. . . .

J'ai aussi la famille qui réclame; comme nous ils n'ont fait de cas de ses œuvres qu'après sa mort... Je vais en garder cependant le plus possible, les faire tous encadrer convenablement et en faire un petit musée. Ce sera le musée-Fritz; j'y vivrai encore avec lui.

24 *Août*. Détails sur le physique et le moral de Fritz, très-touchants.

27 *Août*. J'extrais un passage :

Vous ai-je dit que *tout* Bruges, autorités, riches, pauvres, assistaient à ses funérailles, le bourgmestre absent m'avait écrit une lettre de regrets.

Suivent des détails touchants, inutiles ici. Plus loin :

Dans les derniers temps il discutait les *tons* avec moi, prétendant avoir *vu* soit un ciel, soit un paysage de cette couleur ; c'est à cause de tout cela que je ne pouvais toucher à ces tableautins, cela l'agaçait singulièrement, prétendant que ce n'était plus de lui alors. C'est quand il n'en sortait absolument pas, qu'il me demandait mon aide pour les troncs d'arbre (1).

Suit un passage sur un rendez-vous que nous devions avoir à Gand, car je n'avais jamais vu personnellement M. Van de Kerkhove.

moindre interprétation maligne, j'extrais ici d'une lettre de M. Van de Kerkhove, datée du 2 mars dernier, le passage suivant : « Hier, dans ma précipitation, » j'ai oublié de vous demander si, dans votre lettre à M. Rousseau, vous n'avez » pas été un peu absolu en disant que je n'ai jamais pu peindre ni un arbre, » ni une pierre. Dans ma carrière artistique, déjà longue, je dois avoir fait » des essais de paysages; je m'en souviens peu, mais il doit y en avoir; j'ai » fait aussi, il y quelques années, des essais de petites marines. Clays les trou- » vait assez bien réussies; mais tout cela fait au pinceau et d'une toute autre » facture que celle *inventée* par Fritz. »

(1) Ce sont ceux signés : Fritz et J. Van de Kerkhove.

12 *Septembre.* Accusé de réception de ma notice, puis :

Un des professeurs de cette école (1) lui donnait des leçons particulières, c'est M. Cailliau (2), c'est lui qui m'a dit qu'il avait souvent ses poches pleines de petits tableaux. M. Van Hove trouvait ses petits tableaux plus nature que nature; c'était son expression! et dire que l'on en faisait si peu de cas; c'était une fabrique et nous ne pensions pas le perdre de sitôt...

Dans cette notice il n'y a rien à ajouter, il n'y a rien à couper. Pas un mot qui ne soit l'exacte vérité, on dirait que vous l'avez élevé ou connu.

20 *Septembre.* Projet d'encadrement. Je transcris :

J'ai eu ici hier Victor Van Hove; nous avons encore examiné quelques panneaux de Fritz et lui aussi en est extasié. Tout en l'ayant vu faire ces petits tableaux et tout en voyant qu'il y avait là de l'avenir, il n'y attachait pas plus d'importance que nous; il nous engageait à le laisser faire, à le laisser tripoter...

Les bruits de mystification commencent à circuler, même avant qu'on eût vu les tableautins.

23 *Septembre.* Je transcris :

... Quant à la mystification, je me demande quel serait l'artiste qui pourrait s'amuser à faire une aussi grande quantité de panneaux...

J'ai certainement beaucoup de facilité, c'est même ce qui m'a perdu; mais jamais, avant que je l'eusse vu de Fritz, il ne me serait entré dans l'idée d'adopter cette manière de peindre, dont, pour moi, il est l'inventeur. Peut-être ferais-je maintenant des à peu près et en m'inspirant de ses petits panneaux; mais avant, *ceux de Fritz*, ceux auxquels je travaillais, surtout les grands, je les gâtais plutôt que de les améliorer. Une mystification sur la tombe d'un enfant tant aimé et regretté serait pour moi une indigne profanation; s'il y en a une, c'est mon cher enfant qui est le mystificateur, c'est moi le premier mystifié, et j'en suis encore au regret de ne pas avoir assez apprécié ce qu'il faisait, de son vivant même.

... Il est cependant certain qu'ici même il y a des incrédules, et, s'il n'y avait pas tant de témoins, il y en aurait encore davantage. Du reste, si ce n'était pas extraordinaire, on n'en parlerait certainement pas... mon associé qui a tant de fois vu peindre Fritz (3)...

25 *Septembre.* Ma notice sur Fritz avait paru. Je prends avec moi une vingtaine de petits panneautins pour les soumettre à mes collègues de l'Académie. Ils sont accueillis par eux comme par tout le monde avec une vive admiration unaniment exprimée sans la moindre restriction, sauf par un seul membre, le vice-directeur de la classe, qui regarda peu et ne dit rien.

(1) Ecole de la ville n° 2.

(2) Nous lisons difficilement ce nom sur l'attestation détaillée qui a été donnée par ce professeur à M. Van de Kerkhove. Elle fait partie du dossier de celui-ci.

(3) L'attestation de cette personne est dans le dossier de M. Van de Kerkhove.

Deux membres proposent l'exposition au profit de la Caisse des artistes, ce qui allait être adopté. Le vice-directeur fait observer que ce serait sortir des attributions de la classe et poser un antécédant fâcheux. Tout le monde se rend à cette observation, moi compris. On exprime alors le désir que le gouvernement fasse cette exposition. Je me charge d'en entretenir le Directeur général des Beaux-Arts (1).

Le même jour (ou le lendemain. je ne saurais préciser) je me rends avec les panneaux chez M. le Directeur Général des Beaux-Arts. Je lui soumets les peintures et le projet d'exposition. Il exprime son admiration pour les premières; quand au second point, il me fait observer, dans l'intérêt même de l'œuvre, que, eu égard aux mœurs indépendantes de notre pays, il vaudrait mieux qu'une société particulière se chargeât de cette exposition. Il ajoute que, du reste, si quelque obstacle empêchait cette combinaison d'aboutir, le gouvernement se montrerait disposé alors à permettre l'exposition en son nom. Je compris la convenance et la sagesse de ces observations et c'est alors que je soumis les petites peintures au Président du Cercle artistique de Bruxelles. Lui non plus ne marchanda pas son admiration. Les panneautins restèrent assez longtemps chez lui où purent les voir un grand nombre d'artistes et de personnes du monde et ce fut, lorsque l'avis fut unanime sur leur valeur et leur puissant intérêt, que la commission du Cercle décida l'exposition.

Je continue à dépouiller quelques lettres de M. Van de Kerkhove.

28 *Septembre* ... Nous nous regardons ici, ma femme, ma fille et moi, d'un air ébahi chaque fois que nous recevons une de vos chères lettres, étonnés de l'importance que prend cette affaire et honteux d'avoir fait si peu de cas de tout cela... tout le monde est à la recherche des petits tableaux; on vient de m'en signaler encore deux. Il y en a un aussi chez M. Letten (2)... je vais maintenant m'occuper sans interruption du classement... ceux auxquels j'ai aidé ne seront pas envoyés; je désire, autant que possible, que le tout soit bien exclusivement l'œuvre de Fritz; ce sont du reste les meilleurs (ceux de Fritz). Il y en a cependant qui auront besoin d'un peu de restauration; comme il les entassait, beaucoup ont été collés les uns sur les autres et la couleur a été enlevée dans quelques endroits, surtout ceux dans lesquels il a employé de l'huile de lampe...

(1) Voilà ce qui s'est passé à la classe des Beaux-Arts de l'Académie dans la séance du 25 septembre. Il n'est pas un seul de mes collègues qui, je pense, me reprochera de ne pas être textuel. Ceci répond aux mauvaises insinuations et même aux affirmations contraires.

(2) C'est le ravissant petit hiver qui est exposé avec les autres.

30 *Septembre*... J'ai fait rentrer tous ceux que j'ai pu, il y en a assez bien, et, avec les ébauches qu'il avait faites pour être terminées en hiver, à la lumière, nous dépasserons les 350 annoncés... On verra les progrès rapides de l'enfant... si nous l'avions laissé faire ou même encouragé un peu, ce n'est pas 350 mais 2 à 3000 tableautins qu'il aurait laissés. Les jours où il s'occupait de peinture, c'était, dans les derniers temps, toujours faute de panneaux qu'il cessait; j'ai trouvé des peintures sur des morceaux de douves de cuves; j'ai fait équarrir tout cela et mis le tout en ordre...

3 *Octobre*. Compte-rendu d'une visite de M. Stevens (frère des artistes peintres de ce nom) accompagné de deux autres messieurs et d'une dame. Ils avaient lu la brochure sur Fritz. Visite et compte-rendu d'un haut intérêt; trop long à relater ici.

6 *Octobre*. Classification et nombre des panneautins. Un passage à transcrire :

... Aussi la première chose que M. Stevens a fait observer, c'est que Fritz n'avait pas de palette, il n'avait aucun ton de convention...

7 *Octobre*... Nous faisons encore des trouvailles dans la maison même; j'en ai trouvé un qui était à sécher dehors depuis plus d'un an, et Louise, à qui je donne dix centimes par tableautin, en a trouvé deux de 1870... on a essayé d'en voler un qu'il avait donné à une petite fille d'un estaminet avec laquelle il jouait souvent; ils n'osent plus l'accrocher et l'ont enfermé dans leur commode...

11 *Octobre*. Détails sur les brochures; l'exposition de Gand; les cadres, etc.

Octobre (sans autre date). Copie d'une lettre adressée à M. Lagye, Directeur de la Fédération artistique, à Anvers. Je transcris quelques passages :

... Je me permets de vous faire parvenir une liste des personnes qui fréquentent plus ou moins ma maison et par conséquent sont à même de vous donner tous vos apaisements; la plupart ont *vu* travailler Fritz ou savaient que mon regretté enfant s'occupait à barbouiller des panneaux, comme disaient les profanes, Il n'y a absolument rien d'étonnant à ce qu'à Bruges on ne s'occupait pas de Fritz, nous ne nous en occupions pas nous-mêmes...

Plus loin une liste de 32 noms des plus honorables (1); toutes personnes prêtes à donner attestations ou renseignements. — Plus bas :

... Je suis presque honteux d'en venir là; mais j'espère que cela pourra vous aider dans l'enquête que je souhaite moi-même vous voir faire.

(1) Déjà 47 attestations ont été envoyées à M. Van de Kerkhove. Lors de l'enquête Rousseau, 17 avaient été rendues publiques. Cette enquête n'en a point tenu compte. Il eût été utile de les examiner.

29 *Octobre*. — Un artiste parisien distingué m'écrit d'initiative à propos de Fritz et de la publication, dans une des principales revues de France, de quelques dessins d'après ses paysages. Je le mets en rapport avec M. Van de Kerkhove et me tiens à sa disposition.

3 *Novembre*. Quelques mots de M. Van de Kerkhove à propos de la demande de l'artiste parisien. Je transcris un passage :

... Comme vous allez vous amuser quand vous verrez ce que nous avons pu réunir des tableautins et ébauches de Fritz ! J'ai trouvé sa première palette ; c'est une curiosité, un morceau de vieux tableau ; l'envers lui servait de palette, et, dans cette palette même, on retrouve l'enfant. C'est presque un tableau ; on n'y voit, pas plus que dans tout ce qu'il faisait, un seul ton faux...

4 *Novembre*. Détails intimes de famille. Episode naïf à propos d'un dîner où assistait un des meilleurs amis de la maison et surtout de Fritz, M. le procureur du Roi de Vos, aujourd'hui en Egypte.

7 *Novembre*. Annonce de l'expédition à l'artiste parisien du portrait de Fritz et de quelques panneautins (25).

19 *Novembre*. Réponse de cet artiste après la réception des panneautins. Impression produite par eux sur lui et sur tous ses collègues de Sèvres auxquels il les a soumis.

21 *Novembre*. Un passage à transcrire :

... Je remarque que dans votre notice vous mettez 600 tableautins ; tout réuni et tout ce qu'il m'a été possible de trouver encore, nous n'arriverons pas à 400 ; mais ce serait déjà bien beau, je pense (1).

27 *Novembre*. Je transcris (Il s'agit de M. Wens, directeur de l'école communale n° 2, traducteur flamand de la notice sur Fritz) :

... Il a si bien connu mon pauvre Fritz et l'aime encore comme ses propres enfants avec lesquels il (Fritz) *essayait* de jouer quelquefois... Plus nous voyons les autres (les panneautins) avec leurs petites bordures, plus nous sommes honteux d'en avoir fait si peu de cas. De tous ceux à qui on les montrait, il n'y a que Landoy et van Hove qui y voyaient du bon...

29 *Novembre*. Un passage à transcrire :

... De l'autre côté de la maison il avait les magnifiques arbres du jardin du séminaire ; ils sont de toute beauté et l'enfant était souvent en admiration quand ils étaient couverts de givre ou quand ils étaient secoués par les grands vents. Nous nous souvenons de cela maintenant, et le type de ces arbres se retrouve dans beaucoup de ses tableaux...

(1) Avec les ébauches à peine indiquées, les essais informes, tout ce qui a été réuni, enfin pour former la 9e planche exposée et satisfaire aux désirs de certains critiques d'art, on arrive beaucoup plus loin.

10 *Décembre*. Passage à transcrire :

... Impatient de vous faire voir le restant de l'œuvre de Fritz; je les placerai pour votre facilité par année, autant que mes souvenirs me le permettent; c'est assez difficile, n'ayant pas vu durant sa vie une masse de ces panneautins, dont beaucoup, comme je pense vous l'avoir dit, ont été peints à mon insu...

29 *Décembre*. Accusé de réception des 93 panneautins que j'ai eus chez moi pendant toute une saison.

Je transcris :

... L'autre jour, avec van Hove, on a trouvé un petit panneautin de ses tout premiers, de 1870. Il se trouvait dans un vase de porcelaine de Chine au salon où nous passons tous les jours...

Du 8 au 11 janvier 1875. Je me rends à Bruges, avant que l'œuvre de Fritz soit exposée. J'avais reçu tous les renseignements nécessaires et mes convictions étaient arrêtées. Cependant, pour ne rien laisser à l'inconnu, j'ai voulu voir et entendre par moi-même.

Ici s'arrête tout ce qui peut intéresser à propos de la manière dont j'ai été amené à connaître Fritz et à le faire connaître. A partir de février, l'exposition du Cercle s'est ouverte, et, dès lors, le public est devenu juge souverain. Je n'ai pas à revenir sur l'effet extraordinaire de cette exposition, sur la foi des uns et l'incrédulité des autres. Je n'ai pas à rappeler que tous les critiques d'art du pays admirèrent, à des degrés différents, l'œuvre de l'Enfant de Bruges, sans manifester de doutes sur l'origine des tableautins, à l'exception de M. Rousseau, qui, dans son premier article, crut y reconnaître deux mains et émit l'idée, au nom des douteurs, que le père, auteur de la silhouette noire et de la signature, était la seconde main. J'espérai convaincre M. Rousseau de l'inadmissibilité de cette hypothèse et je l'invitai à venir chez moi où j'avais un certain contingent de panneautins à lui soumettre, ainsi que le dossier dont je viens de donner de nombreux extraits. M. Rousseau se rendit à ma demande. Il maintint son opinion sur les deux mains, ajoutant que l'enfant avait pu faire les fonds, les ciels et les masses, que cet enfant demeurait un grand harmoniste, mais que, selon lui, le père, peintre très-habile, avait arrêté les contours. Sur l'observation qu'il était impossible d'admettre une si admirable unité et un ensemble aussi complet dans de semblables conditions, M. Rousseau persista dans son opinion. Quand au dossier, M. Rousseau comme on l'a vu, refusa d'en prendre connaissance.

A propos de l'enquête, il ne voulait pas de l'enquête policière et n'admettait que l'enquête artistique, c'est-à-dire que, dans 50 artistes médaillés, par exemple, on en choisirait 15 qui seraient appelés à décider si, oui ou non, cette œuvre pouvait avoir été faite par Frédéric Van de Kerkhove. On fit remarquer à M. Rousseau que les sages de l'époque condamnèrent Galilée et que cependant la terre tourne. Il me semblait à moi que dès qu'on aurait pu trouver des personnes honorables ayant connu Fritz, son goût pour la peinture, et l'ayant vu peindre, on aurait pu se montrer satisfait.

On connaît l'incident académique.

Le 5 *mars*, M. Van de Kerkhove posant un acte patriotique et des plus généreux, offrit à l'Etat tous les panneautins exposés à Bruxelles, à l'exception de ceux appartenant à des particuliers.

Le 7 *mars*, s'ouvrit l'exposition du Cercle d'Anvers.

Le 9 *mars*, l'Etat accepta la donation. On avait réclamé les premiers essais, les tâtonnements de l'enfant. Le père les rassembla tous, quelque informes qu'ils fussent, et en fit une neuvième planche qu'il envoya au Cercle d'Anvers. Je ne sache pas que ceux mêmes qui l'avaient réclamée, s'en soient occupés. Elle est cependant du plus haut intérêt et montre que l'enfant ne devint pas d'un seul coup ce qu'il fut plus tard. C'est, pour nous, une des principales pièces de l'enquête. M. Van de Kerkhove ajouta à son royal cadeau à l'Etat cette planche curieuse. La polémique continua dans les journaux; comme cela devait être, elle devint irritante et elle dévia complètement du but primitif pour tomber dans les personnalités. Je refusai de continuer à la soutenir aussi longtemps que M. Rousseau ne fût pas allé s'éclairer aux lieux mêmes où vécut l'enfant. Bien des incrédules déjà en étaient revenus convaincus et touchés. Plusieurs l'ont hautement déclaré et loyalement avoué. Formons ici le vœu que tous ceux qui ont fait ce pélerinage, avec les mêmes résultats, suivent ce généreux exemple. Ils liront ceci et comprendront que cet appel est fait au nom de la vérité.

M. Rousseau est allé à Bruges. On sait le résultat de son enquête. On connaît les réponses de M. Van de Kerkhove.

En même temps on signalait un panneau identique à ceux de Fritz et signé par le père. C'est, en effet, un tableau de celui-ci; seulement, au lieu d'un de ces délicieux paysages bien connus de Fritz, c'est une marine et même un naufrage. Le père demande (il pourrait et devrait l'exiger) que le panneau soit exposé à Gand

à côté des œuvres de son fils, avec quelques-uns du même genre et avec quelques toiles de genre qui pourront permettre la comparaison.

M. Van de Kerkhove père, en présence de l'enquête publiée dans l'*Echo du Parlement*, et, par une fierté délicate, que l'on appréciera, a immédiatement dégagé le gouvernement de son acceptation.

Toutes les lettres citées ici de M. Van de Kerkhove. depuis la première que nous avons reçue jusqu'à celle correspondant au moment où l'exposition de Fritz a été rendue publique, nous les mettrons à la disposition de toute enquête sérieuse qui se fera dans l'intention d'arriver à la vérité (1).

AD. SIRET.

ECHO DU PARLEMENT, 4 *avril* 1875.

—

Le *Journal des Beaux-Arts* a enfin paru hier soir, Il est presque tout entier consacré à « l'enfant de Bruges » et M. Siret y donne le dépouillement de ses dossiers, certificats, etc. Ce qui résulte de plus clair de tout cela, c'est que M. Siret s'est avancé dans cette affaire sans avoir par devers lui autre chose que les affirmations personnelles de M. Van de Kerkhove dont il semble même, en diverses occasions, s'être exagéré la portée, et les attestations de quelques personnes absolument étrangères aux arts, à l'exception d'une seule, M. Van Hove ; or on sait que cet artiste dénie énergiquement les propos qui lui sont imputés.

Nous nous réservons d'examiner et de discuter point par point le nouveau travail de M. Siret dans un article détaillé qui sera notre conclusion sur cette affaire (2).

—

Nous ne voulons pas empiéter sur la réplique de M. Rousseau mais cette fois encore nous devons quelques lignes à M. Siret pour le compte du journal.

M. Siret nous met en demeure de faire exposer à Gand le « panneautin » de M. Van de Kerkhove père qui est en notre

(1) Quarante lettres de M. Van de Kerkhove ont été soumises par moi à la commission d'enquête du *Willems Fonds*. AD. S.

(2) L'*Echo du Parlement* a oublié de remplir cette promesse.

possession. Nous n'avons pas attendu l'invitation de M. Siret pour faire ce qu'il réclame. Sur la simple prière de la *Flandre Libérale*, nous avons envoyé le « panneautin » au rédacteur en chef de ce journal. Notons en passant un détail curieux. Quand nous avons annoncé que nous possédions ce panneau, M. Siret a révoqué en doute son authenticité, et jusqu'à ce jour il ne s'est pas même donné la peine de venir le voir. Donnons-lui aujourd'hui pour son édification un autre renseignement. M. Van de Kerkhove père a dit dans ses lettres que Fritz avait toujours fait ses tableaux à l'aide d'un couteau à palette. Or, nous en possédons un signé Fritz, qui est tout entier fait au pinceau.

M. Siret, dans son journal, nous reproche de ne pas avoir publié des lettres qui nous ont été adressées par le *Willems-Fonds*. Et pourquoi donc aurions-nous publié ces lettres? La section brugeoise du *WillemsFonds* annonce une enquête. Quand elle l'aura faite, nous verrons s'il y a lieu de discuter. D'ici là comme nous l'avons dit verbalement à l'un de ses membres, la section brugeoise de cette association n'a aucun droit de s'installer dans nos colonnes. Nous admettons ses bonnes intentions, nous lui souhaitons bonne chance, mais nous n'avons pas à discuter avec elle.

ECHO DU PARLEMENT, 5 *avril* 1875.

—

LE COUP DE GRACE.

M. V. Van Hove nous donne communication de la lettre suivante qu'il a adressée à M. Siret, aussitôt après l'apparition du dernier numéro du *Journal des Beaux-Arts*. Son témoignage est le dernier coup porté à la fable Fritz. *Il a vu M. Van de Kerkhove exécuter sous ses yeux quarante ou cinquante paysages identiques aux tableaux exposés.*

Bruges, le 3 avril 1875.

Monsieur,

Dans le dernier numéro du *Journal des Beaux-Arts*, et à propos de l'enfant de M. Van de Kerkhove, vous dites qu'à la dernière exposition de Gand, je vous aurais dit que les deux petits paysages exposés sous le nom de cet enfant, étaient très bien, que c'était un enfant génial, etc., etc.

Cette dernière expression ronflante n'est point de moi. Voici comment la chose s'est passée. Nous étions réunis à trois, Van de Kerkhove, vous et moi, devant les petits tableaux; Van de

Kerkhove m'a alors interpellé me demandant si j'avais vu peindre son enfant, et j'ai répondu affirmativement. Oui, monsieur, je l'ai vu peindre, et comme je l'ai dit à M. Rousseau lors de sa visite chez moi, je l'ai vu remplir par des teintes plates de terre de Sienne pure les intervalles laissés entre des contours *dessinés par* son père. D'ailleurs la douleur que lui causait la mort de son enfant était si navrante que je l'approuvais dans tout ce qu'il disait de son enfant, croyant par là le consoler. J'ai eu tort de me laisser impressionner à ce point et il aurait beaucoup mieux valu pour lui, et pour moi, ne pas l'encourager dans cette folie.

Je ne pouvais prévoir alors le bruit considérable que vous alliez faire, par la suite, de cette affaire.

Je n'ai jamais vu faire des paysages par le fils de M. Van de Kerkhove; j'ai terminé chez lui un tableau que je lui avais cédé contre des tableaux anciens et des antiquités. Ce travail a duré trois à quatre semaines, et pendant ce laps de temps M. Van de Kerkhove a fait pour ainsi dire *sous mes yeux* 40 *à* 50 *petits paysages de la même grandeur et ressemblaut identiquement aux petits iableaux exposés au Cercle, à Bruxelles A cette époque l'enfant était mort depuis sept à huit mois.*

Jamais je n'aurais parlé de cette affaire si vous ne lui aviez donné l'extension exagérée que l'on connaît, mais devant tout ce bruit j'ai cru de mon devoir de dire à mes amis ce que je savais à ce sujet.

J'ai tardé autant que j'ai pu de me mêler publiquement de tout cela, et je sais de bonne part que vous avez été trés étonné de ne pas voir un certificat signé de moi parmi ceux recueillis à Bruges par M. Van de Kerkhove. Malgré les meilleurs relations que j'avais avec lui et la plus sincère amitié je ne puis pourtant pas dire ce que je ne pense pas.

Je vous préviens, monsieur, que c'est tout ce que j'ai à dire à ce sujet, et que dorénavant je ne répondrai plus un seul mot aux insinuations les plus malveillantes, pas plus que je n'ai répondu à la lettre ordurière dont m'a gratifié M. Van de Kerkhove il y a trois ou quatre jours.

Veuillez insérer la présente dans votre plus prochain numéro et recevoir mes civilités.

V. VAN HOVE.

Après ceci, le débat peut être considéré comme clos. — La lettre de M. Van Hove est le pendant de la révélation du tatouage dans l'affaire Tichborne (1).

(1) Voir plus loin la réponse faite à la lettre de M. Van Hove.

La Chronique, 6 *avril* 1875.

—

LA QUESTION ÉLUCIDÉE.

Oui, c'est toujours de la question Van de Kerkhove qu'il sagit.

Le dernier numéro du *Journal des Beaux-Arts* était presque tout entier consacré à l'élucidation de cette question hiéroglyphe. M. Siret s'en est donné jusque-là sur son phénomène, et les fragments de lettres du père de l'enfant-prodige, écrites avant que ses œuvres eussent soulevé tant de doutes sur leur authenticité, étaient de nature à remettre un peu de baume sur les blessures saignantes des croyants.

Ces fragments de lettres, en effet, ont un accent de bonhomie et de franchise auquel les esprits ingénus et les consciences honnêtes peuvent se laisser prendre sans être ridicules.

Mais il n'y avait encore là que des « preuves de sentiment. »

*
* *

Ce que M. Siret rappelait d'une conversation avec M. Van Hove, à l'exposition de Gand, l'an passé, était de nature à faire naître des doutes sur la sincérité actuelle de M. Van Hove.

En effet, à Gand, ce dernier semblait avoir admis la réalité du génie du jeune Fritz ; mais il paraît que M. Siret avait mal compris. M. Van Hove vient d'écrire à l'*Echo du Parlement* une lettre fort vive, sinon indignée, protestant contre le récit de M. Siret et remettant les choses aux places qu'elles doivent occuper.

M. Van Hove s'accuse de s'être « laissé impressionner » par la douleur de M. Van de Kerkhove à la mort de son enfant à ce point d'approuver tout ce qu'il disait, et il aurait mieux valu, ajoute-t-il, pour lui et pour moi, ne pas l'encourager dans *cette folie*.

*
* *

Enfin, chose grave, M. Van Hove affirme avoir *vu* M. Van de Kerkhove peindre, pour ainsi dire sous ses yeux, 40 *à* 50 *petits paysages de la même grandeur et ressemblant identiquement aux petits tableaux exposés au Cercle, à Bruxelles. A cette époque, l'*ENFANT ÉTAIT MORT DEPUIS SEPT A HUIT MOIS.

Il serait donc prouvé que M. Van de Kerkhove père aurait peint, *depuis la mort de son enfant*, un nombre considérable de petits paysages pareils — si ce ne sont les mêmes — à ceux qui ont été exposés au Cercle.

*
* *

Ceci, me semble-t-il, clot toute discussion.

Pourquoi M. Van Hove n'a-t-il pas fait cette déclaration publique depuis longtemps? Il ne le dit pas ; mais on sent dans sa lettre un sentiment de réserve qui tient à des causes indifférentes à la question en elle-même — soit affaire d'intérêt, soit affection pour la famille Van de Kerkhove.

Tâchons maintenant de tirer de tout cela des conclusions rationnelles. Je ne crois pas que nulle enquête, même optimiste, puisse tenir contre la lettre de M. Van Hove; il est donc permis d'en finir avec le phénomène brugeois.

*
* *

La sincérité de M. Siret n'est pas en cause; d'autres que lui (moi d'abord) ont cru à la réalité d'un phénomène qui n'était point impossible. Entraîné dans la voie de l'enthousiasme, il a peut-être çà et là dépassé les bornes du réel. Ce n'est point un crime,..

M. Van de Kerkhove, de son côté, a été entraîné peu à peu dans cette même voie où M. Siret s'est engagé naïvement, étourdiment. Peu à peu, le père de l'enfant mort, troublé par cette mort même, exalté par l'idée d'élever un monument à la mémoire d'un enfant qu'il adorait, a laissé s'établir une phénoménalité qui ne lui pesait guère, en se disant, sans doute : « Cela ne fera de mal à personne. et cela me fera au cœur un grand bien. » Le sentiment égare presque toujours; il n'y a que la raison qui soit une conseillère sage et désintéressée.

Une fois parti pour le pays des chimères, on ne sait point quand on en reviendra. Le phénomène a pris des proportions auxquelles, bien certainement, M. Van de Kerkhove n'a jamais pu penser : mais il s'était avancé trop loin pour reculer.

Et il a continué de marcher, jusqu'au bord du fossé, où il vient de faire la culbute.

*
* *

C'est dommage! Il y avait là une question physiologique extrêmement attrayante et dont les savants en *us* auraient pu tirer beau parti.

Enfin!...

L'existence, n'est-il pas vrai, est une étoffe tissée de fils cassants et composée de déceptions...

*
* *

Ce qui restera de tout le bruit fait autour du nom d'un enfant, c'est le fait que l'auteur des petits tableaux exposés au Cercle (que l'enfant y ait peu ou point travaillé et je crois qu'il y a

travaillé) a un vrai talent, beaucoup de finesse et de grâce, une adresse remarquable et un don, une faculté toute personnelle pour produire l'harmonie entre les éléments divers qu'il met en œuvre.

Je connais beaucoup de paysagistes de talent et de réputation qui échangeraient volontiers ces qualités-là contre les leurs.

JACQUES.

LE DROIT, 7 *avril.*

L'affaire ou plutôt la question Fritz Van de Kerkhove vient encore de se compliquer, par les articles de MM. Lagye et Siret, parus dans *la Fédération artistique* et *le Journal des Beaux-Arts*, et par une lettre de M. Van Hove à M. Siret, dans l'*Écho du Parlement*.

M. Lagye déclare que s'il est croyant, c'est que, sceptique d'abord, il se trouve en possession de témoignages précis, dont rien ne l'autorise à mettre en doute la sincérité et l'honorabilité, témoignages qu'il publiera après l'établissement des résultats de l'enquête dressée en ce moment par *le Willems-Fonds*.

L'article de M. Siret, qualifié par l'*Opinion*, d'Anvers, de lyrisme échevelé, se distingue au contraire par le calme et la simplicité. (On pourra juger de notre appréciation aisément, puisque M. Siret annonce qu'il enverra gratuitement le dernier numéro du *Journal des Beaux-Arts*, à tous ceux qui le lui demanderont par carte-correspondance.) Il est suivi d'un supplément contenant des extraits du dossier relatif à « l'enfant de Bruges. » Clairement présentée, la narration de la conduite de M. Siret, dans toute cette affaire, ressort surtout de sa correspondance avec M. Van de Kerkhove. On y voit comment les panneautins peu-à-peu excitèrent une admiration générale, particulièrement chez les membres de l'Académie, un seul excepté, et comment, par suite de doutes émis par M. Rousseau sur l'unité de l'œuvre, cette admiration disparut rapidement:

Dans son article, M. Siret retrace l'attitude singulière du peintre Van Hove. Après s'être extasié avec lui, dit-il, devant les panneaux de Fritz exposés au salon de Gand, avoir corroboré tout ce que M. Siret savait déjà concernant l'enfant prodige, M. Van Hove lui dit que, d'après lui, cet enfant n'aurait pu vivre « avec un cerveau si exalté. » M. Eugène Landoy (Bertram), lié comme M. Van Hove avec la famille Van de Kerkhove, admira avec ces messieurs les deux panneautins, et consigna en termes éloquents son jugement dans le *Journal de Gand* du 13 octobre.

M. Siret s'étonne qu'après avoir pris une telle attitude, M. Van Hove déclare ensuite à M. Rousseau qu'il considère M. Van de Kerkhove comme un maniaque d'amour paternel, voulant constituer à son fils une réputation alors que le pauvre enfant « était incapable de rien faire. » On s'étonnerait à moins.

A l'article de M. Siret, M. Van Hove prend feu. Il répond immédiatement par une lettre insérée aussitôt dans l'*Écho du Parlement*. Dans cette lettre, M. Van Hove débute par une inexactitude, provenant d'une étourderie. Il reproche à M. Siret d'affirmer dans son article que lui, M. Van Hove, avait qualifié Fritz d'enfant génial. Or, cela n'est pas exact, M. Siret ne lui a pas attribué cette affirmation, chacun peut s'en convaincre par la lecture de l'article en question.

M. Van Hove manque de vérité ; pourquoi ? nous ne savons ; mais il ne lui est pas permis à lui, de s'emporter, comme à M. Van de Kerkhove.

Son étourderie dénote ici l'entraînement. L'honorabilité, la bonne foi de M. Van Hove n'ont pas été mises en doute un seul instant, M. Siret s'est montré en tous points convenable avec lui, et cependant il termine sa lettre par cette phrase blessante que rien ne légitime :

« Je vous préviens. Monsieur, que c'est tout ce que j'ai à dire sur ce sujet, et que dorénavant je ne répondrai plus un seul mot aux insinuations malveillantes, pas plus que je n'ai répondu à la lettre ordurière dont m'a gratifié M. Van de Kerkhove il y a trois à quatre jours. »

Phrase qui suit l'attestation par laquelle M. Van Hove déclare avoir vu peindre « pour ainsi dire sous ses yeux, par M. Van de Kerkhove père, 40 à 50 paysages ressemblants *identiquement* aux petits tableaux exposés au Cercle, à Bruxelles. »

De ceci l'on est en droit de conclure que M. Van Hove, artiste de mérite incontestablement, se passionne et s'égare dans le débat. Plus réservé, il ne se serait pas servi du mot *identiquement,* mot injustifiable de la part d'un homme qui a attendu, pour se prononcer franchement, si longtemps que le public peut lui reprocher avec raison d'avoir été berné par la divergence de ses déclarations successives.

L'attitude de M. Van Hove dans cette affaire est aussi passionnée que celle de M. Van de Wiele, parrain de Fritz, lequel s'empresse, au début, d'aller, dans les bureaux de l'*Écho du Parlement,* déclarer que l'enfant n'a jamais peint ; et que celle de ce journal, qui fait précéder la lettre de M. Van Hove de ce

titre : *Le Coup de grâce,* pour constater le résultat négatif, selon lui, de la recherche de titres glorieux à établir pour le pays.

Le juge qui se passionne doit être récusé.

Nous n'avons pas à examiner pourquoi M. Van Hove se passionne, mais à constater le fait. Peu importe à quelles impressions cet artiste obéit; il suffit de reconnaître son état pour ne pas admettre comme jugements ses déclarations, où d'ailleurs la contradiction existe, qui se détruisent mutuellement. M. Van Hove avoue lui-même qu'il se laissa d'abord influencer, par des motifs honorables sans doute, en faisant la première; on est en droit, vu sa surexcitation, de supposer qu'il se laisse également influencer par des motifs de même nature, en formulant la dernière. Cela étant, M. Van Hove n'est plus juge, il est témoin.

Pour savoir ce que vaut son témoignage, il faut le comparer à d'autres.

Des enquêtes ont lieu, attendons leurs résultats.

Jusqu'ici des témoignages contre l'authenticité des tableautins ont seuls été publiés.

Nous avons démontré leur peu d'importance.

Malheureusement, par suite du retard apporté à la publication des témoignages favorables, le public s'impatiente; comme d'habitude en pareil cas, il préjuge, il se prononce. De là une action paralysante à la constatation de la vérité, contre laquelle nous réagissons énergiquement.

Que tendent à prouver les témoignages défavorables publiés si *triomphalement* par l'*Écho du Parlement* et l'*Opinion?* Que M. Van de Kerkhove a peint dans la manière de son fils et qu'il a retouché certains tableautins de celui-ci, M. Van de Kerkhove ne nie pas ces faits. Il les explique parfaitement. Fritz, dit-il, est créateur, je suis imitateur. Voilà ce qu'il importe de vérifier.

Si M. Van Hove avait eu la conviction que les deux tableaux exposés à Gand ne sont pas de Fritz, certainement il aurait eu la loyauté d'en informer M. Siret.

ÉCHO DU PARLEMENT 8 *avril*, 1875.

—

CORRESPONDANCE.

Bruges, le 6 avril 1875.

Monsieur le Rédacteur en chef de l'*Écho du Parlement*,

Pour toute réponse à la lettre de M. Van Hove, insérée dans

votre journal en date d'hier, je viens vous prier de vouloir insérer dans votre prochain numéro la note ci-bas :

Je vous présente, Monsieur, mes civilités.

J. VAN DE KERKHOVE.

Je soussigné, Ch.-L. Letten, lieutenant-colonel en retraite, déclare, dans l'intérêt de la vérité, qu'étant allé voir, accompagné de ma femme et de ma fille, les tableautins de Fritz Van de Kerkhove avant leur départ pour Bruxelles, avoir rencontré chez M. Jean Van de Kerkhove, père du précédent, M. et Mme Van Hove qui s'y trouvaient dans le même but, et que je n'ai entendu de leur part que des éloges sur le pauvre mort, sans que je leur aie entendu formuler le moindre doute sur l'authenticité des tableautins exposés. M. le gouverneur de la province s'y trouvait également, et M. et Mme Van Hove lui ont été présentés.

Bruges, le 5 avril 1875. (Signé) LETTEN.

(*N. de la R.*) Cette lettre, au lieu d'infirmer celle de M. Van Hove, la confirme. En effet, cet artiste a déclaré qu'il n'a pas voulu chagriner M. Van de Kerkhove en combattant sa manie. On remarquera d'ailleurs que la lettre ci-dessus n'essaie même pas de contredire le fait capital révélé par M. Van Hove, à savoir que M. Van de Kerkhove avait exécuté devant lui quarante à cinquante petits paysages identiques à ceux du Cercle. L'affaire reste donc irrévocablement jugée.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, 9 *avril* 1875.

—

DOSSIER VAN DE KERKHOVE.

A la fin de mon dernier article, j'annonçais que je remettrais la publication des pièces que j'avais entre les mains et qui avaient dicté la conduite que j'ai tenue dans cette affaire, jusqu'au résultat de l'enquête du *Willems-Fonds*, dont je n'entendais pas influencer les investigations.

Depuis les choses se sont singulièrement aigries, Non seulement on apporte dans toute cette affaire une passion et une partialité incroyables, mais encore, ceux qui, comme moi, ont, dès le principe, déclaré qu'ils se tourneraient contre les mystifica-

teurs, si on leur apportait la preuve irréfutable de leur culpabilité, se trouvent en butte à une véritable hostilité de la part de leurs anciens et meilleurs amis.

*
* *

C'est ainsi que l'*Opinion* d'Anvers, pleinement raffermie dans sa conviction première, par l'enquête *à charge* de M. Rousseau et par la lettre de M. Van Hove, abuse complaisamment de son facile triomphe, et me somme de répondre à ce dernier document.

Je défère d'autant plus volontiers à ce désir que je publie plus loin quelques pièces ds nature à lui servir de contre-poids,

Voici la lettre de M. Van Hove : (Voir page 261).

*
* *

Il n'entre pas dans mes habitudes d'incriminer la sincérité des gens qui ne sont pas de mon avis. Je tâche d'apporter dans mes différentes polémiques une modération et une convenance que je voudrais voir imiter par mes adversaires.

Je me bornerai à opposer à la lettre de M. Van Hove, une attestation qui, elle aussi, a quelque valeur : (C'est la déclaration du lieutenant-colonel Letten. Voir p. 277).

*
* *

Si je rapprochais de cette déclaration, le témoignage de M. Adolphe Siret, rapportant qu'au dernier Salon de Gand, il s'est trouvé en compagnie du dit M. Van Hove et de M. Eugène Landoy ; que M. Van Hove qui, aujourd'hui, seulement, dégage bruyamment sa responsabilité, s'est extasié avec ses interlocuteurs sur la précocité de l'enfant-phénomène, allant même jusqu'à estimer que le jeune Fritz n'aurait pu continuer à vivre, « avec un cerveau aussi exalté » je serais en droit de montrer quelque défiance à l'endroit d'un témoignage aussi tardif et surtout, aussi contradictoire.

*
* *

M. Van Hove, me dira t-on, a été guidé par l'intérêt, par la pitié qu'il portait à M. Van de Kerkhove, aveuglé par l'amour paternel. « J'ai eu tort, confesse-t-il naïvement, de me laisser impressionner. » Oui, certes, et très-grand tort. Puisqu'il pouvait d'un mot démasquer la fraude, et qu'il ne l'a point fait, il y aurait donc eu de sa part ou une approbation tacite, ou une véritable complicité. On me permettra, du moins pour le moment, de n'accorder qu'une importance relative au derner mot de M. Van Hove, refuté d'ailleurs, par tant d'autres témoignages.

*
* *

Il y a encore la *déposition* de M. Wallays, directeur de l'Académie de Bruges, qui ayant demandé à M. Cloet, un de ses professeurs, comment il avait pu délivrer uue attestation en faveur de l'authenticité de l'œuvre du jeune Fritz Van de Kerkhove, a recueilli cette réponse mémorable : « Oui, je l'ai vu peindre, mais je n'ai pas vu ce qu'il faisait. »

Comment concilier ce propos avec le texte de la déclaration, signée par M. Cloet lui-même, et dont voici le texte dans son intégrité :

Le soussigné déclare sur l'honneur, avoir vu travailler le jeune Fritz, fils de M. Van de Kerkhove à une partie de ses tableautins envoyés au Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles et y exposés en ce moment.

Bruges, 10 janvier 1875.

Signé : B. Cloet, artiste peintre.

Qui des Van Hove et des Cloet d'hier ou d'aujourd'hui ont raison?

C'est au public, ou plutôt aux enquêtes qui s'organisent en ce moment à décider.

*
* *

Aucun peintre, a-t-on dit, n'a vu travailler le jeune Fritz. Voici deux attestations précises qui prouveront le contraire :

Le soussigné déclare avec satisfaction qu'il a vu peindre plus d'une fois le jeune Fritz Van de Kerkhove, sur de petits panneaux, desquels on en a envoyé une partie à l'exposition de Bruxelles.

Bruges, 14 mars 1875.

Signé : Léon Rousseau, artiste peintre.

(Déclaration faite en flamand).

*
* *

Le soussigné déclare avoir vu travailler Fritz Van de Kerkhove, aux petits tableautins qui sont en ce moment à l'exposition de Bruxelles et dont j'en possède un, en souvenir, avec bonheur.

Bruges, 10 février 1875.

Signé : Paul Van Dycke, artiste peintre.

*
* *

A ces témoignages précis je joindrai celui de l'ouvrier chargé d'encadrer les panneaux, qui ont figuré aux expositions de Bruxelles, d'Anvers et de Gand.

Le soussigné déclare qu'il a encadré des centaines de petits tableaux peints par Fritz Van de Kerkhove et dont une partie ont été exposés au Cercle Artistique et Littéraire, à Bruxelles.

Bruges, 13 mars 1875. A. Mazeman.

*
* *

On a demandé une enquête contradictoire. Cette enquête, quoique non encore organisée, se fait. Le peintre Van Hollebeke, consulté par M. Rousseau et ses amis s'est prononcé contre l'authenticité de l'œuvre en cause. Un témoin, honorable à tous égards, vient déclarer que telle n'a pas toujours été l'attitude de cet artiste :

Le soussigné déclare sur son honneur, que se trouvant à l'exposition de Fritz, à Bruxelles, il a entendu interpeller Monsieur Van Hollebeke, auquel on demandait s'il avait vu peindre le jeune Fritz Van de Kerkhove aux tableautins exposés. Il a affirmé le fait à deux reprises différentes.

En foi de quoi, je signe la présente déclaration.

Gand, le 25 mars 1875.

Signé : VAN DE KERKHOVE-VAN DEN BROECK.
Conseiller provincial, 6, rue du Poivre.

Non seulement l'enfant n'a jamais peint, a-t-on dit, mais il n'a jamais eu seulement de professeur. En voici un cependant que je présente au public :

Le soussigné reconnait avoir donné des leçons de dessin, de peinture à l'aquarelle et au pastel de paysage et de perspective, au jeune Fritz, fils de M. Van de Kerkhove, alors que celui-ci n'avait que cinq ans. Le nombre des panneaux qu'il a peints à l'huile et dont une partie ont été vus par moi, doit au moins s'élever à 5 ou 600, et cela pendant les années 1870, 71, 72 et 73.

Je les certifie véritables.

Bruges, 14 février 1875.

Signé : VINCENT, restaurateur de tableaux.

(Traduit du flamand).

*
* *

L'enfant était un idiot, incapable d'aucun effort d'imagination et même de mémoire :

Le soussigné déclare, que, pendant un an environ, il a donné leçon à Fritz Van de Kerkhove.

Il a pu constater que cet enfant n'était pas dépourvu de moyens, qu'il avait de bonnes dispositions pour l'étude, mais, qu'à cause de son état maladif, il ne faisait que peu de progrès.

Le soussigné déclare, en outre, avoir remarqué que Fritz aimait beaucoup le dessin ; il parlait souvent d'avoir peint dans l'atelier de son père et avait quelquefois en poche de petites planches barbouillées de peinture.

Bruges, le 22 mars 1875.

F. CALIAUW, instituteur communal à Bruges.

*
* *

Se refuse-t-on à accorder créance à cette attestation, en voici une, bien autrement sérieuse, émanant du directeur de l'Ecole moyenne de l'Etat, qui a eu l'enfant sous sa direction pendant plusieurs années, et qui s'est même livré, à son sujet, à quelques études assez curieuses pour être consignées ici :

Le soussigné Directeur de l'Ecole Moyenne de l'État à Bruges, certifie les faits suivants :

1° Le jeune Fritz Van de Kerkhove est entré à l'École Moyenne, comme élève de 1re année de la section préparatoire, le 3 octobre 1870, à l'âge de huit ans ;

2° Il a fréquenté les cours jusqu'à vers l'époque de sa mort, en août 1873, mais d'une manière très irrégulière. Ses jours d'absence ont été au moins aussi nombreux que ses jours de présenee ;

3° Le jeune Van de Kerkhove, quoique maladif, était un enfant bien développé physiquement, mais il avait la tête très-forte ;

4° Il avait les yeux ordinairement fixes, le regard plongeant ; il était d'une attention de beaucoup supérieure à celle des enfants de son âge ; rien ne pouvait le distraire quand il écoutait les explications de son maître ;

5° Il s'était peu lié avec les élèves de sa classe et ne prenait aucune part à leurs jeux pendant les recréations ;

6° Il était craintif, d'une grande sensibilité, pleurait ou s'emportait, quand il était contrarié ;

7° Ses progrès à l'école furent ceux d'un enfant ordinaire, à cause de ses fréquentes absences ; mais il était intelligent et mettait un soin extrême à bien faire ;

8° Quelque temps avant sa mort, sa vue parut s'affaiblir ; ses yeux grandement ouverts, avaient quelque chose de vitreux. Il devait déplacer fréquemment son livre, comme si les lettres dansaient devant lui. — Ce fait m'avait frappé, parce que je l'avais déjà constaté plusieurs années auparavant, chez un autre élève, mort peu de temps après, d'une congestion cérébrale ;

9° Je n'ai vu aucun des petits tableaux de Fritz avant sa mort ; mais son père m'avait dit qu'il peignait et faisait de *jolies choses*.

10° J'ai été très affecté de la mort de cet enfant, que j'aimais autant qu'il m'était attaché. J'ai la conviction qu'il aurait fait de bonnes études, à cause de sa grande application et de son grand désir de bien faire ses devoirs.

Bruges, le 10 mars 1875.

Signé : MOUZON.

*
* *

L'enquête partielle de M. Rousseau a bien rendu publics quelques-uns des témoignages qu'elle a recueillis, mais elle a passé légèrement sur ceux qui lui paraissaient sujets à caution, s'il faut en croire la lettre suivante, déjà publiée, du reste, par quelques journaux : (C'est la déclaration de M. Courtois, voir p. 204).

*
* *

Voici encore une attestation, montrant que la vocation du jeune Fritz n'était point un secret pour tout le monde :

La soussignée affirme ici, avec satisfaction, ce qn'elle a déclaré à un Monsieur qui est venu faire une enquête à Bruges, savoir que, le jeune Fritz qui fréquentait assidûment sa maison, y remplissait les murs de dessins à la craie, aux crayons de couleur, au crayon ordinaire et barbouillait même les portes et les tables et tout cela depuis sa plus tendre enfance.

Tous ceux qui appartiennent à mon ménage en ont été témoins.
Je sais aussi que Fritz, peignait à l'huile.

Bruges, le 14 Mars 1875.

Signé : Epouse De Bakker.

(Traduit du flamand).

*
* *

Comme on le voit, jusqu'ici, comme M. Siret, comme tous ceux qui se sont rangés du parti des croyants, je ne me suis fondé que sur des témoignages précis, de la sincérité desquels je n'ai aucune raison de douter. M. Siret a commencé à publier son dossier ; je publie le mien. Peut-être, ceux qui raillent mon lyrisme et ma crédulité, reconnaîtront-ils qu'à ma place, ils auraient agi comme je l'ai fait.

Mais ma tâche n'est pas encore finie.

On a trouvé étonnant que les amis mêmes de la famille ignorassent la vocation et la passion de Fritz Van de Kerkhove pour la peinture.

Voici un faisceau de déclarations qui établissent péremptoirement le contraire :

Le soussigné reconnait, par la présente, qu'il a été, à différentes reprises, dans l'atelier de Monsieur Van de Kerkhove, et qu'il y a vu peindre par le jeune Fritz une quantité de paysages et de vues. Mais comme il considérait cet enfant comme un ignorant, il n'en a fait que peu de cas, d'autant plus que cela ne lui semblait pas remarquable, et ne pouvait servir que de passe-temps à cet enfant. Ensuite, j'ai vu que M. Van de Kerkhove père, a trouvé quelque chose, comme un bac, renfermant une quantité de panneautins peints par Fritz, et parmi lesquels, il y en avaient qui étaient adhérents l'un à l'autre par les couleurs.

Après la mort de Fritz, j'ai reconnu comme étant les mêmes, ceux envoyés à Bruxelles, ainsi que ceux qui se trouvent encore chez M. Van de Kerkhove. Il n'y a que les figures qui n'ont pas été peintes par le jeune Fritz.

Bruges, le 24 février 1875.

Signé : A. Meester de Zwaaf.

(Traduit du flamand).

*
* *

J'ai vu peindre maintes fois, avant sa mort, Fritz Van de Kerkhove, et je lui ai demandé à différentes reprises un petit tableau.

Signé : De Cloedt (Ch.).

(Traduit du flamand).

*
* *

En présence de la malveillance inqualifiable et injuste avec laquelle on poursuit la mémoire du jeune Fritz Van de Kerkhove, nous nous faisons un devoir de déclarer, que nous avons tous, et à plusieurs reprises vu peindre cet enfant à ses petits panneaux dans l'atelier de son père, etc.

Signé : Ep. D. Cauwe, Florence De Buck.

M. Cauwe et ma sœur Romanie peuvent en témoigner également.

Je reconnaîtrais facilement les tableautins auxquels j'ai vu travailler.

*
* *

Le jeune et regretté Fritz Van de Kerkhove, que nous aimions tous, venait de temps en temps dans ma maison, et plus d'une fois j'ai remarqué que ses mains étaient salies avec de la peinture à l'huile.

Bruges, le 11 mars 1875.

Signé : F^me^ A^te^ BOUSEON.

*
* *

Le soussigné déclare sur son honneur qu'il est à sa connaissance que le jeune Fritz, fils de M. Jean Van de Kerkhove, s'est occupé dès son plus jeune âge, de peinture à l'aquarelle et à l'huile, qu'il ne jouait presque jamais, si ce n'est aux cartes. Un jour qu'il est venu chez moi, il s'est mis à regarder assez longuement les estampes et dit tout-à-coup à ma femme : « Madame, tout ce que vous avez ici ne sont que des croûtes, moi je vais vous faire des tableaux. Je demanderai à papa qu'il vous les donne. » Nous étions voisins, et toute la maison aimait le pauvre enfant qui était la bonté même.

Bruges, le 10 février 1875.

DE BEAUDIGNÉ DE MANSART.

*
* *

La soussigné fréquentant beaucoup la maison de M. Van de Kerkhove, ainsi que sa sœur, déclare avoir vu peindre le jeune Fritz à presque tous ses tableautins ; mon père peut en témoigner également.

Bruges, le 28 mars 1875.

Signé : IDALICE DE BACKER.

*
* *

Le soussigné A. Du Mon de Menten, vice-consul de Turquie, à Bruges, déclare sur l'honneur, avoir vu peindre, par le jeune Fritz Van de Kerkhove, les petits panneaux exposés au Cercle artistique de Bruxelles.

Il a connu l'enfant dès sa naissance jusqu'à sa mort. L'enfant avait une véritable adoration pour son père, qu'il ne quittait pas plus que son ombre. Sa seule passion était la peinture et, dès son âge le plus tendre, il barbouillait sur tout ce qu'il trouvait et rencontrait, papier, murs, bois, panneaux, etc.

Il s'estime heureux de posséder un des jolis tablautins que le père lui a laissé choisir en souvenir du cher mort qu'il aimait beaucoup.

Signé : ALPHONSE DU MON DE MENTEN.

*
* *

Le soussigné déclare sur l'honneur avoir vu travailler et peindre à l'huile sur des petits morceaux de bois, le jeune Fritz Van de Kerkhove, mort à Bruges en 1873.

Il déclare en outre que Fritz lui a promis plus d'une fois des petits tableaux; il fréquentait beaucoup sa maison, et soit dit en passant, barbouillait sur tous les murs et sur toutes les portes, avec des crayons en couleur et de la craie.

Bruges, le 10 février 1875.

(Signé) Le capitaine du port, L. GOBIN.

Ma femme qui aimait beaucoup Fritz, comme du reste tout le voisinage l'aimait, peut au besoin confirmer ce qui se trouve ci-dessus.

*
* *

Le soussigné déclare sur l'honneur que le jeune Fritz Van de Kerkhove s'occupait de peinture à l'huile et peignait sur des petits panneaux.

Ostende, 10 février 1875.

Signé : ALPH. ROIJON.

Armateur et banquier à Ostende, de la maison Duclos et C°.

*
* *

Le soussigné déclare avec plaisir et sur l'honneur qu'il a vu peindre plusieurs fois le jeune Fritz Van de Kerkhove à des petits tableautins ; il se rappelle l'avoir vu un jour tripoter à ses morceaux de bois (comme on disait dans la maison), couché par terre, ou plutôt sur les planches devant les tableaux qui se trouvent dans l'atelier de son père. Ma femme, madame Gruwé, peut en témoigner aussi au besoin.

Bruges, le 18 février 1875.

A. GRUWÉ,
Directeur au dépôt des Invalides à Bruges
et ancien commissaire de police en chef à Anvers.

*
* *

Je certifie qu'il est à ma connaissance que le jeune Fritz Van de Kerkhove s'occupait de peinture à l'huile.

Bruges, le 15 mars 1875.

FÉLIX CALLEWAERT, négociant.

*
* *

Le soussigné déclare avoir vu peindre dans l'atelier de son père le pauvre Fritz Van de Kerkhove.

VAN MULLEN, distillateur à Bruges.

*
* *

Le soussigné déclare avec plaisir et sur l'honneur qu'il a vu peindre le jeune Fritz Van de Kerkhove à ses panneautins exposés en ce moment au Cercle artistique de Bruxelles.

Bruges, le 15 mars 1875. Signé : J. ARENTS, brasseur.

*
* *

La soussignée déclare avec satisfaction, que le jeune Fritz Van de Kerkhove, qu'elle a vu naître et vu mourir, était un charmant enfant, qu'elle regrette encore tous les jours, ne s'est jamais occupé, depuis son enfance, que de dessin et de peinture et qu'il y venait tous les soirs un nommé Vincent pour lui donner quelques notions, et afin de laisser du repos à son père, qu'il obsédait sans cesse pour en obtenir des pinceaux et des bois. Je sais très-bien qu'il peignait à l'huile avant 1870, et que tous les tableautins de Bruxelles et bien d'autres encore, en grand nombre même, sont tous de lui.

Celui qui dit le contraire, est un menteur éhonté.

Bruges, le 20 mars 1875.

Signé : MARIE DEREUCK.

(Traduit du flamand.

*
* *

Depuis huit ans je fréquente la maison de M. Van de Kerkhove, et, je déclare avec satisfaction et sur ma conscience, que j'ai vu peindre plus de cent fois le fils, que j'aimais tant, avec toutes sortes de couleurs, et notam-

ment en 1870 et avant. Il employait les couleurs à l'huile, chose pour laquelle il était souvent puni, parce qu'il se salissait à ce jeu.

Bruges, le 10 mars 1875.

Signature de Paulin Harinck.

(Traduit du flamand).

*
* *

Les témoignages des employés ou des gens qui ont travaillé dans la maison, ne sont pas moins explicites. Qu'on en juge :

Le soussigné Domin Wattyne, travaillant pour M. Van de Kerckhove, depuis plus de huit ans, déclare sur sa conscience, qu'il a vu faire des dessins et des barbouillages par le jeune Fritz, sur tous les murs, portes et fenêtres de la maison, depuis son plus jeune âge. Plus tard, il l'a vu peindre à l'aquarelle et à l'huile de très-jolies choses sur bois. Je n'en connaissais pas beaucoup. Il ne se lassait jamais de nous faire toutes sortes de questions originales. Il était aimé de tout le monde par sa charité.

Bruges, le 11 mars 1875.

Signé : Domin Wattyne, magasinier.

(Traduit du flamand).

*
* *

Je soussigné, Adolphe Van Acker, ex-commis de M. Jean Van de Kerkhove, négociant en grains, déclare sur mon honneur, que le nommé Fritz Van de Kerkhove, fils de M. Jean Van de Kerkhove, artiste-peintre et négociant en grains, était un enfant doué d'une capacité étonnante pour la peinture;

Il s'occupait journellement à peindre sur des planchettes de boîtes à cigares, sur des restes de panneaux que M. Van de Kerkhove, son père, cachait pour faire des croquis ; enfin, il venait jusque dans les bureaux me demander à chaque instant des feuilles de papier pour faire des esquisses de tout ce qui se présentait à son esprit.

Gand, le 15 mars 1875.

A. Van Acker,
sous-officier au 14e régiment de ligne,
3e bataillon, 2e compagnie, Gand.

*
* *

Le soussigné qui, depuis plus de vingt ans, travaille pour la maison Van de Kerckhove, reconnaît et déclare sur son honneur et conscience, qu'il a vu dessiner et peindre à l'aquarelle, le jeune Fritz depuis l'âge le plus tendre. Il se rappelle de plus qu'il travailla à l'huile avant 1870, et qu'il l'a vu travailler plus tard aux panneautins qui ont été exposés à Bruxelles.

Le père m'en a montré en 1873 dont il était content, en me disant que lui et Madame avaient l'intention de faire un peintre de leur fils, mais que malheureusement le pauvre garçon était maladif. Mon fils, à moi, l'a également vu travailler. Fritz avait un caractère curieux, qui aimait à tout savoir, et qui m'adressait souvent des questions auquelles il m'était impossible de répondre et qui m'étonnaient extrêmement.

Toutes ses connaissances regrettent ce brave garçon, et ceux qui disent que Fritz n'a jamais peint, sont des menteurs.

Bruges, 10 mars 1875.

Signé : H. D'Hooghe, tapissier.

(Déclaration faite en flamand.)

*
* *

Bruxelles, le 5 mars 1875.

Ma bien chère Louise, (1)

Je n'ai pas voulu vous écrire avant de pouvoir donner des nouvelles de l'exposition des œuvres de Fritz. Il est vrai que j'ai tardé un peu longtemps, mais ce n'est pas ma faute. .

Dimanche, si je ne me trompe pas, c'était le dernier jour de l'exposition, je suis allée avec la gouvernante qui avait tout lu dans un journal anglais et qui en était folle.

Mais, ma chère Louise, arrivées là pas moyen de voir les tableaux tellement il y avait foule; je dois vous dire que le plus beau monde de Bruxelles se trouvait là; c'était vraiment curieux d'entendre ce qui se disait de tous côtés; n'y aurait-il pas moyen d'avoir un tableau pour moi chère Louise. J'étais comme une insensée; cela m'a tellement touchée que j'ai dû quitter la salle en pleurant.

Je dois vous dire aussi que toute la famille y a été, excepté madame, et ils ont dit si ce n'était pas qu'ils me croient parce que je leur ai dit que j'ai vu faire les tableaux par lui, ils auraient dit que c'était impossible. Ainsi, chère Louise, vous direz tout ceci à vos chers parents à qui je n'en doute pas cela fera beaucoup de plaisir. Ma chère rappelez à votre papa la promesse qu'il m'a faite ; car j'y tiens beaucoup ; ce sera le seul souvenir que j'aurai de Fritz.

Faites bien mes compliments à vos parents et à ma sœur Marie et veuillez me donner un mot de réponse.

En attendant je reste votre attachée

Signé : Octavie De Reuck.

*
* *

Viennent après cela, les déclarations des petits amis de l'enfant, ou des parents de ces amis, en réponse aux affirmations de ceux qui prétendent que, contrairement à ce que M. Siret et moi, avons affirmé, Fritz Van de Kerkhove ne distribuait pas, de son vivant, les panneaux dont on lui conteste aujourd'hui la paternité.

C'est d'abord, le témoignage d'une jeune fille, qui a partagé les jeux du défunt :

La soussignée élevée en quelque sorte avec le jeune Fritz Van de Kerkhove, déclare qu'elle l'a vu peindre dès l'âge le plus tendre, soit à des images, avec des couleurs à l'eau, je l'aidais même, comme amusement; plus tard, et jusqu'à la veille de sa mort, il peignait sur des morceaux de bois et à l'huile, toujours et presque sans relâche. Nous jouions aux cartes quand son père ne voulait pas lui donner des panneaux.

Bruges, le 15 mars 1875. Louise De Bakker.

Ma sœur Idalie peut témoigner également de tout cela, je possède un petit tableau de Fritz.

Louise a aujourd'hui 15 ans.

(1) Lettre adressée à la sœur de l'enfant mort.


d'après mon fils

*
* *

Suivent quelques attestations complémentaires :

Dans l'intérêt de la vérité nous déclarons que le jeune Fritz Van de Kerkhove, nous a dit plus d'une fois qu'il apprenait à peindre déjà de fort jolies choses.

Bruges, 28 mars 1875. Signé : LOUISE et IDA LEROU.

Notre petite sœur, qui jouait souvent avec Fritz, peut également témoigner, que Fritz lui a dit plus d'une fois, je vais maintenant aller peindre un peu avec mon papa.

*
* *

Par les présentes, le soussigné déclare, comme aussi sa femme, que le jeune Fritz Van de Kerkhove est mort en 1873, et qu'il est le fils de M. J. Van de Kerkhove, et qu'il a fréquenté sa maison depuis sa plus tendre enfance ; que par son amabilité, il était la joie de son ménage, et qu'il apportait presque toujours des joujoux à ses nombreux enfants. Plus tard, il leur promit des tableautins, puis, la mort vint enlever ce brave enfant. Ses parents ayant été instruits de cette promesse et sachant l'amour que nous portions à leur enfant, nous ont fait cadeau d'une de ses œuvres, comme souvenir.

Bruges, le 8 février 1875.

Signé : L. TEMPELAARE.

(Traduit du flamand).

*
* *

Le soussigné déclare volontiers que Fritz Van de Kerkhove, camarade de classe de mon fils à l'école moyenne de la ville, lui a promis de petits tableaux, comme il en promettait encore à d'autres ; qu'après sa mort, mon fils ayant donné connaissance de ce fait aux parents, ceux-ci se sont empressés de lui remettre un petit tableautin que mon enfant conserve avec le plus grand soin en souvenir de son regretté petit ami.

Cette déclaration, je l'ai déjà faite verbalement en présence de M. Bortier et mon fils la signe avec moi.

Coolkerke, le 10 mars 1875.

Signé : J. DECLERCQ-VAN GHELUWE, G. VAN GHELUWE.

*
* *

Le soussigné déclare sur l'honneur qu'il est à sa connaissance que le jeune Fritz Van de Kerkhove, mort à Bruges en 1800 soixante-treize, s'occupait déjà de peinture à l'huile sur petits panneaux en 1800 soixante-dix et s'amusait dès l'âge le plus tendre à colorier des images, gravures, etc.

Damme, le 10 Février 1875.

ISIDORE MINNE, brasseur.

*
* *

Faut-il publier aussi les pièces émanées d'étrangers, n'ayant jamais vu peindre l'enfant, et, peut-être, convertis comme moi à la suite d'informations prises sur les lieux ?

Pourquoi pas. Elles auront bien autant d'autorité que les arguments et les déductions de gens qui n'ont jamais examiné la question qu'à distance, et à dire de soi-disant experts. *(Suivent les lettres de MM. Crepin et Van den Bussche déjà publiées, pages* 173 *et* 178.

J'ai laissé parler les témoins à décharge, puisqu'il est dit que M. Van de Kerkhove, père, est un accusé et moi un de ses avocats. Mon zèle n'ira pas, cependant, jusqu'à tomber encore dans le lyrisme que me reproche l'*Opinion*. J'ai voulu que le public appréciât par lui-même quelques-unes des données sur lesquelles j'ai assis ma conviction. Quant au procès, ainsi que je l'ai dit dans mon dernier article, il n'est pas encore terminé et encore moins jugé. Les coups de grâce des incrédules, voire les coups de pieds de l'âne, qui ne manqueront pas, appelleront d'autres témoignages, d'autres attestations ; et à moins de déclarer que tous les amis de l'enfant mort, toutes les personnes qui ont affirmé qu'il a été bien réellement le phénomène artistique, dont la Belgique aurait le droit d'être fière, sont des complices ou des imposteurs, à moins de me produire des contradicteurs plus sérieux ou mieux renseignés — je le répète, encore une fois, je ne récuse la bonne foi de qui que ce soit — je persisterai à défendre une cause que je crois juste et de nature à doter mon pays d'une gloire de plus.

GUSTAVE LAGYE.

P. S. L'enquête du *Willems-Fonds* de Bruges a commencé, me dit-on, ses opérations. Une autre enquête s'organise. La *Fédération Artistique* rendra compte de toutes les deux.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS, 15 *avril* 1875.

—

Le dernier numéro du *Journal des Beaux-Arts* a paru le 2 avril. Datée de Bruges, du 5, publiée dans l'*Echo du Parlement* du 5 et reçue par moi le 6 avril, la lettre suivante m'a été adressée par M. Victor Van Hove : *(Voir plus haut, page 271).*

Je n'ai absolument rien à changer à ma version, que, du reste, l'auteur de la lettre ne contredit pas. Je la maintiens donc pour exacte en fesant remarquer que, dans la conversation rappelée, je n'ai point attribué à mon correspondant la « *ronflante expression : d'enfant génial.* » Il aura mal lu. Il fait également erreur lorsqu'il avance que c'est devant M. Van de Kerkhove qu'il a approuvé tout ce que celui-ci disait de son enfant. C'est à moi,

et à moi seul qu'il a dit ce que j'ai écrit dans mon article. Par discrétion je n'eusse pas interrogé qui que ce fût sur l'enfant devant le père et personne n'eût agi de cette façon. C'est de convenance élémentaire. Ensuite, pour rendre hommage à la vérité, je dois dire que la douleur du père n'avait plus ce cachet navrant que lui prête l'auteur de la lettre. L'enfant était mort depuis treize mois et le chagrin du père était devenu celui d'un homme fort, raisonnable et résigné. Je n'ai absolument rien vu qui aurait obligé mon correspondant à se laisser impressionner de la sorte, surtout dans les moments où M. Van de Kerkhove n'était pas présent.

Je n'ai jamais songé à faire un bruit considérable autour de cette affaire. Ce bruit, on sait d'où il est venu. Mon correspondant voudra bien remarquer qu'en supposant que sa déclaration fût « le coup de grâce » pour M. Van de Kerkhove, il aurait pu, en parlant il y a six mois, épargner à celui-ci « la torture » qu'on lui fait subir avec des raffinements vraiment indignes.

Je m'y perds : j'ai là dans plus de quarante lettres, tant de citations qui prouvent que du vivant de Fritz, alors qu'il n'y avait aucune douleur à respecter, M. Van Hove appréciait le talent de l'enfant. Fritz « *faisait des paysages plus nature que nature* », c'était son expression (1). Le 19 septembre dernier, il va chez le père Van de Kerkhove. « *J'ai eu ici Victor Van Hove; nous avons encore examiné quelques panneaux de Fritz et lui aussi en est extasié. Tout en l'ayant vu faire ces petits tableaux et tout en voyant qu'il y avait là de l'avenir, il n'y attachait pas plus d'importance que nous; il nous engageait à le laisser faire, à le laisser tripoter* (2). »

Dans une lettre, datée du 1er mars, je lis, à propos d'un portrait de Fritz : « Van Hove va faire un médaillon, grandeur » naturelle. Ce sera un véritable objet d'art, je me propose de le » faire fondre en bronze. »

Une autre, toute récente encore, datée du 8 mars, peu de jours avant l'enquête-Rousseau, contient deux passages bien faits pour exercer l'esprit le plus perspicace. « Toujours, toujours, cher » ami; marche! marche! comme dans le Juif errant; mais du » courage, c'est pour notre Fritz. . . . .
» Voici cependant une idée de Van Hove qui me paraît bonne » et qui doit donner, dit-il, le dernier coup aux incrédules. —

(1) Lettre du 12 septembre 1874.
(2) Lettre du 20 septembre.

» Assommez-les, dit-il, avec les attestations dont vous avez plus » qu'assez. Que M. Siret fasse imprimer une feuille en plus pour » son prochain numéro et les y mette toutes. Si après cela ils » doutent encore, ce sera une insulte à tous les signataires.

. . . .

« Van Hove m'a encore dit qu'il se fait en ce moment une » enquête dirigée par M. Leclercq (Jacques) de la *Chronique*. Il » s'est adressé à lui. J'ai lu la lettre dans laquelle M. Leclercq » lui demande s'il est vrai que Fritz a travaillé avec lui dans son » atelier et même *pour lui;* il lui demande en outre comme ami, » de lui dire la vérité, toute la vérité. Van Hove a répondu » qu'étant toujours à Heyst, il lui arrivait de temps en temps » de venir me rendre visite et qu'il avait vu peindre Fritz une » fois sans y faire plus d'attention que les parents eux-mêmes, » que les artistes et tout le monde avait tort d'exagérer cette » affaire, *qu'il avait lui-même en sa possession un tableautin* » *où se retrouvaient toutes les qualités de l'enfant;* mais qu'il » n'y avait là rien de miraculeux, etc... M. Leclercq lui demande » aussi des noms. Van Hove répond qu'il ne veut pas se mêler » de cette enquête, que le temps lui manque, etc., etc... »

Je le répète, malgré ma bonne volonté, mon esprit ne parvient pas à voir clair dans cette conduite. Cette amitié, cette appréciation du talent de l'enfant, MÊME PENDANT SA VIE, cette absence complète de doute, de toute allusion faite à n'importe qui sur la soi-disant « folie paternelle » de M. Van de Kerkhove, ces conseils spontanés, est-ce toujours, après dix-huit mois, la même tolérance pour la douleur du père? Et pourquoi, neuf jours plus tard, le 17 mars, date de l'enquête-Rousseau, ces égards cessent-ils tout à coup et se changent-ils en accusations rendues publiques et en déclarations passionnées, imprimées contre M. Van de Kerkhove? — Il y a là un mystère bien plus réel que celui d'un enfant extraordinairement doué sous le rapport de l'art et du sentiment de la nature.

Mon correspondant a fréquenté la maison de M. Van de Kerkhove depuis son retour de Paris, lors de la Commune. Pendant quatre années il a agi et parlé comme on vient de le voir. Soudain, le 17 mars dernier, il renie le passé qui n'a donc été, d'après lui, qu'un rôle, et dans quel but?

Je ne demande pas mieux que d'accepter une explication claire et nette, mais, jusqu'à ce qu'on me la donne, je regarderai la conversation de mon correspondant avec M. Rousseau et sa lettre du 5 avril dernier, comme le résultat d'un égarement momentané.

C'est le jugement le plus calme, le plus modéré que l'on puisse porter sur celui qui, après tout ce qu'on vient de lire, imprime la déclaration suivante : « Je n'ai jamais vu faire des paysages » par le fils de M. Van de Kerkhove. »

Quant aux 40 à 50 petits paysages que M. Van de Kerkhove a faits « *pour ainsi dire* » sous les yeux de mon correspondant, cela prouverait-il, s'il en était ainsi, que Fritz n'a point fait ceux qu'on lui attribue? En second lieu, qu'entend celui qui m'adresse cette lettre par ces mots : « *pour ainsi dire?* » Ces mots ont un sens obscur qu'il faudrait préciser? Est-ce sous les yeux ou n'est-ce pas sous les yeux de mon correspondant que M. Van de Kerkhove aurait fait ces 40 à 50 panneautins? Je présume, au caractère vacillant de cette déclaration, qu'elle n'a pas su se formuler bien exactement dans la pensée de l'auteur.

Il me sera également permis, je suppose, d'examiner cette nouvelle pièce de conviction arrivée si à point et de faire à ce propos une réflexion rétrospective.

Le 17 mars, jour de l'enquête Rousseau, la conversation, roulant sur la persécution subie par M. Van Hove pour obtenir de lui une attestation favorable, avait eu lieu. L'enquête est publiée le 18, mais la conversation Van Hove est gardée en réserve jusqu'au 24 ainsi que la démarche Van de Wiele dans les bureaux de l'*Echo* : pourquoi? « pour laisser à M. Van de Kerkhove le temps de revenir à résipiscence. » Quand on a affaire à un inconnu que l'on a déjà laissé représenter publiquement comme ayant organisé « une farce monstrueuse » et qu'on croit avoir une arme qui doit faire éclater la vérité, on ne saurait s'en servir assez tôt. Le même jugement sévère doit s'appliquer à la lettre de M. Van Hove. Puisque, le 17 mars, il a prononcé des paroles dont la gravité est bien au-dessus de tout ce que contient sa lettre, puisqu'elles accusent M. Van de Kerkhove d'exiger de lui UN FAUX, pourquoi a-t-il gardé l'histoire des 40 à 50 panneautins faits « pour ainsi dire » sous ses yeux jusqu'après l'apparition du dernier numéro du *Journal des Beaux-Arts*?

Toutes les explications, tous les faux fuyants, toutes les ressources du langage ne tiennent pas contre ce simple fait :

La vérité n'a pas besoin de stratégie.

Oui, j'ai été très-étonné de ne pas voir de déclaration affirmative signée de la main de mon correspondant. Après notre conversation du Salon de Gand, après ses affirmations citées plus haut, après ses quatre années de complicité dans la « folie » de M. Van de Kerkhove, on le serait à moins.

J'ai exprimé mon étonnement à M. Van de Kerkhove qui, dans une lettre datée du 6 mars, me répond ainsi :

« Ne dites rien, cher ami, de Van Hove; il m'a fait voir des » lettres dans lesquelles on lui dit qu'au Cercle et ailleurs on » prétend que c'est lui qui a fait les tableautins de Fritz! . . » . . . .
» . Il est venu dîner hier, et on venait de lui écrire, que » c'était, au contraire, Fritz qui aidait Van Hove! et qu'il tra- » vaillait dans son atelier... »

Après cette lettre, je n'ai pas insisté.

Il y a loin de l'affectueuse et délicate condescendance de M. Van de Kerkhove pour le désir de son ami « d'être laissé tranquille » à ces mots dits à M. Rousseau : « On me persécute » pour que je témoigne que je l'ai vu peindre. »

En terminant, mon correspondant me prévient *que c'est tout ce qu'il a à dire à ce sujet et que dorénavant il ne répondra plus un seul mot aux insinuations les plus malveillantes* pas plus qu'il n'a répondu à la lettre ordurière (!) dont la gratifié M. Van de Kerkhove.

Je ne me suis permis aucune insinuation malveillante à l'égard de celui qui m'a adressé cette lettre. J'ai rendu un compte exact de ce que je savais par lui. Aujourd'hui encore, si je suis forcé par les documents que je possède, par les faits que je connais et par les déductions logiques que je suis obligé d'en tirer, à me montrer plus sévère, ce n'est point par le sentiment toujours condamnable de la malveillance.

Mais autre chose est d'éviter toute idée préconçue et de ne pas chercher à s'éclairer sur les contradictions inexplicables d'une conduite dont le motif le moins condamnable ne saurait être accepté, par l'esprit le plus indulgent, que comme une légèreté devenue coupable en présence de la gravité de ses conséquences.

Cette légèreté se traduit encore par l'expression « ordurière » attribuée à la lettre de M. Van de Kerkhove.

Reculant devant de nouvelles polémiques, M. Van de Kerkhove se borna à envoyer à l'*Echo du Parlement* une déclaration de M. le lieutenant-colonel en retraite Letten. *(Voir cette déclaration, page 277).*

La rédaction de l'*Echo* trouva que cette déclaration ne faisait que fortifier la lettre de M. Van Hove. Il saute pourtant aux yeux qu'en venant spontanément revoir les panneautins avant leur départ pour Bruxelles, en les admirant de nouveau en présence, non-seulement d'un honorable officier, mais encore du

chef administratif de la province, en les admirant tout haut, sans restriction, sans hésitation, sans la moindre réserve, M. Van Hove sanctionnait leur exposition publique sous le nom de Fritz et donnait par devant des témoins irrécusables, la meilleure déclaration que l'on pouvait exiger de lui.

Après avoir pris connaissance de la *Note de la Rédaction* accompagnant, dans l'*Echo du Parlement*, la communication du colonel Letten, M. Van de Kerkhove fit remettre au journal susdit les pièces suivantes :

Bruges, le 7 avril 1875.

Monsieur le Rédacteur en chef de l'*Echo du Parlement*.

Mes détracteurs, continuant à exploiter la lettre de M. Van Hove, je me vois forcé d'y revenir. Décidé à ne plus faire de polémique avec les journaux, je ne renonce cependant pas à rendre à des faits torturés au point de devenir faux, leur signification exacte. Tous vos lecteurs comprendront que je ne puis, maintenant, laisser sans réponse la lettre de M. Van Hove, insérée dans votre n° du 5 courant.

Il est facile de dire : *oui, ce que l'on rapporte de ce que je puis avoir dit sur Fritz est vrai; mais j'avais compassion du père...* Qu'on ne vienne plus, *pour les besoins de la cause*, me parler des douleurs du père. Je n'ai plus à pleurer, j'ai à venger la mémoire de Fritz des attaques sans nom qui s'efforcent de lui enlever sa jeune gloire. M. Van Hove après avoir convenu lui-même, *qu'il n'avait pas dit la vérité*, ne répondra plus, dit-il. C'est facile, il sait qu'il y a trop de personnes qui ont été témoins de son admiration pour les œuvres de Fritz. Avec la compassion pour la douleur du père, on peut ainsi *tout* arranger, c'est indigne!

Voici, Monsieur, dans toute sa simplicité, le fait, devenu sous la plume de M. Van Hove, une accusation que je repousse avec la plus vive énergie et la plus légitime indignation.

J'ai fait, dit M. Van Hove, « pour ainsi dire, sous ses yeux 40 ou 50 petits paysages, *de la même grandeur* et ressemblant *identiquement* aux petits tableaux exposés au Cercle de Bruxelles. A cette époque l'enfant était mort, depuis 7 à 8 mois. »

Voici la vérité.

M. Van Hove terminait un tableau chez moi, et, afin de lui tenir compagnie, je m'étais installé avec quelques *grands* panneaux, sur lesquels je faisais en sa présence, des essais *genre*

Fritz comme nous disions. Trois copies de paysages, d'après des études d'un ami, ont été faites ainsi, et quelques-unes ébauchées avec le restant de la palette de M. Van Hove. Cela était informe, et ces essais, peut être *cinq* ou *six*, ont été transformés depuis en tableaux à figures. M. Van Hove trouvait cela fort amusant et se proposait de faire la même chose.

Voilà l'histoire des panneaux identiques, je l'affirme de nouveau sur l'honneur. Je me rappelle encore, et M. Van Hove s'en est souvenu lui-même, lors de ma dernière visite, que me voyant un jour entre les mains un panneautin de Fritz, plus ou moins abîmé, M. Van Hove lui-même m'a empêché d'y toucher, disant que je le gâterais.

M. Van Hove m'accuse de lui avoir adressé une lettre *ordurière*. Cet écrit auquel il fait allusion, était un cri d'indignation, destiné à rester entre lui et moi. L'expression *ordurière* qu'il emploie, m'impose le devoir et me donne le droit de la soumettre au public dont je ne crains pas le jugement.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, mes civilités empressées.

J. Van de Kerkhove.

Voici cette lettre (1) :

Monsieur..., comment, vous n'êtes pas honteux, de venir chez moi me faire toutes espèces de protestations d'amitié, vous m'offrez de témoigner envers et contre tous, que vous avez vu peindre mon enfant à *ses tableautins*, ce qui était vrai ; vous m'offrez de conduire chez moi les personnes qui seraient allées aux informations chez vous (vous attendiez M. Leclercq de la *Chronique*) de même que vous m'engagiez à conduire chez vous toutes celles qui viendraient me rendre visite, afin que vous puissiez donner à tout le monde votre témoignage ; vous ne demandiez qu'une chose, c'était de ne pas voir figurer votre nom dans les journaux. Même *après la visite de M. Rousseau,* vous avez dû avouer que vous vous rappeliez, qu'un jour, ayant vu, en présence de M. Dumon, une trentaine de tableautins de Fritz, vous avez dit que cela ressemblait à des esquisses de paysagistes français... Vous avez alors, pour vous sauver de cet aveu, voulu me faire avouer à toute force que j'avais travaillé aux panneautins que vous ne niiez cependant pas ; vous avez même insinué que vous m'en aviez vu faire *un* exposé à Anvers. Je vous ai prié, de venir voir ce *tableau,* incrusté dans une armoire chez moi, donc il ne pouvait être exposé à Anvers....... Vous avez ajouté que Rousseau était un a..... pour avoir fait usage de votre nom et que les 3/4 de son article étaient

(1) Ecrite à M. Van Hove après lecture de sa conversation avec M. Rousseau (*Echo du Parlement* du 24 mars). Les passages supprimés sont inutiles au fond de la question ; plusieurs contiennent des noms propres. Nous avons le texte complet sous les yeux et nous sommes autorisé à déclarer que, si M. Van Hove le désire, les phrases supprimées seront communiquées au public.

faux. Votre trahison à mon égard est d'autant plus abominable, que vous êtes venu me dire, que, lors des deux premiers articles favorables de la *Chronique* à Fritz, c'était sur vos renseignements que M. Leclercq les avait publiés.

Vous êtes venu plus tard, une lettre en main, (adressée également à M. Leclercq) que vous m'avez lue, toujours en faveur de Fritz; vous avez demandé mon avis; je vous ai répondu qu'elle était bien, et que je ne demandais que la vérité. Vous avez ajouté que, n'aimant pas à être cité dans les journaux, vous laissiez M. Leclercq libre cependant de la publier. Mais Monsieur, quel nom faut-il donner à des actions et à des turpitudes pareilles?. . . . . .

Voyons un peu maintenant le mal que je vous ai fait pour être traité de la sorte... Vous disiez que vous aviez dû fuir la Commune... Vous nous faisiez pitié à ma femme et à moi. Nous faisions de notre mieux pour vous consoler, et ma maison était devenue pour vous hospitalière et une maison d'ami.... vous avez été recommandé dans la famille... partout fêtes et festins, achats de tableaux et portraits à faire; nous possédons encore en ce moment 21 tableaux et portraits de vous... et en reconnaissance de tout cela vous me trahissez d'une manière indigne...

Signé : J. V. D. K.

J'oubliais de vous dire qu'en admiration du jeune talent de Fritz, vous m'avez offert de faire son médaillon en cire, afin de faire passer sa gloire avec ses traits à la postérité.

Si je n'ai pas répondu davantage à votre déposition indigne dans l'*Echo du Parlement*, c'était encore par respect pour votre talent et dans l'espoir que vous auriez protesté.

Une violente indignation, une profonde amertume, la déception et la douleur de l'amitié trahie, voilà ce que respire uniquement cette lettre (1).

Enfin, pour terminer, M. Van de Kerkhove prend, parmi les nombreuses attestations qu'il a reçues, la lettre que voici : elle émane du consul allemand de Roulers, membre de la commission provinciale des monuments.

Copie.

CONSULAT
DES
DEUTSCHEN REICHES
IN ROULERS.

Roulers, 20 mars 1875.

Mon cher Mr J. Van de Kerkhove,

Je suis avec grand intérêt la polémique que vous soutenez contre un *critique d'art* très entendu, très compétent, mais aussi très entier, très entêté dans ses appréciations, j'ai nommé M. Jean Rousseau. Je prévois qu'avec votre caractère, votre loyauté bien

(1) M. Van Hove n'a pas jugé à propos d'y répondre. Ad. S.

connue, vous vous laisserez entraîner dans une voie qui donnera tous les avantages à votre habile adversaire et contradicteur. En présence de la situation que l'on veut vous créer, il est de mon devoir de venir réagir contre de pareils agissements et de déclarer sur l'honneur, dans l'intérêt de la justice et de la vérité, qu'en vous rendant visite de temps en temps, je ressentais toujours un véritable plaisir mêlé d'étonnement à voir peindre votre jeune fils. Je fis souvent compliment à sa mère, sur le talent si précoce de Fritz, en lui prédisant, en riant, une noble et grande carrière artistique à la Rubens. J'ai eu souvent en mains les petits panneaux sur lesquels l'enfant s'escrimait, avec des bouts de crayon mal taillés, ou bien un petit couteau tout chargé de couleur qu'il appliquait sur ces panneaux de bois. Cette application qui paraissait être faite au hasard, produisait des effets prodigieux; les profondeurs du ciel et la transparence des eaux étaient merveilleuses, les rochers de diverses couleurs, leur structification eussent fait honneur à un géologue émérite.

Je suis donc très étonné du bruit de mauvais aloi que l'on fait à l'entour de ce petit être si extraordinaire, connu comme tel par toutes les personnes qui avaient des relations d'amitié ou d'affaires avec vous. La trace lumineuse que son génie précoce, et hélas ! trop éphémère, a laissé et laisse encore sur la terre ne sera pas ternie par ses détracteurs et ses envieux.

Je suis toujours à votre disposition, mon cher ami, pour affirmer devant qui de droit et en présence de vos contradicteurs l'entier contenu de la présente.

En me rappelant au souvenir de votre respectable famille, je suis bien à vous.

Signé : Fritz Ritter.

Il existe à l'heure qu'il est au moins trente-sept attestations tout aussi concluantes et émanant de personnes tout aussi honorables. Celle-ci a été choisie à cause de la notoriété de son signataire, notoriété qui donne plus d'apaisements au sentiment public. Toutes les autres d'ailleurs, viennent d'être publiées par la *Fédération artistique* d'Anvers, du 9 avril. *(Elles sont reproduites p. 277)*.

Si nous sommes bien informé, la *Rédaction* de l'*Echo du Parlement* s'était engagée, comme la loyauté du reste le demandait d'elle, à insérer ces divers documents dans son nº du samedi 10 avril, le temps manquant pour le faire dans le nº du 9. Or, dans le nº du samedi, au lieu des documents susdits, on trouve l'entre-filet suivant :

« Nous recevons une nouvelle lettre (1) de M. Van de Kerk-
» hove, contenant une réponse à M. Van Hove et une foule de
» choses désobligeantes pour ce dernier. Il nous semble que
» notre correspondant a largement usé du droit de réponse et
» que l'on peut considérer cet incident comme terminé, en lais-
» sant à chacun sa liberté d'appréciation.

» Disons toutefois que M. Van de Kerkhove nous envoie une
» attestation de M. Fritz Ritter, consul d'Allemagne à Roulers,
» qui déclare avoir vu peindre le petit Fritz et lui avoir vu obtenir
» des effets prodigieux. »

Il y avait pour l'*Echo du Parlement* deux marches à suivre, en présence des pièces capitales qui précèdent. La première, de s'exécuter simplement, et, après avoir imprimé, dans ses colonnes, toutes les plaisanteries de mauvais goût, toutes les injures, toutes les plus perfides insinuations, toutes les plus abominables calomnies contre M. Van de Kerkhove et contre ceux qui ont pris sa cause en mains, de donner place impartialement aux documents contraires. On pouvait toujours en ce cas plaider la bonne foi.

L'autre façon d'agir, celle qu'il a cru devoir adopter, l'expose aux jugements les plus sévères. Nous n'avons pas besoin d'insister sur ce sujet, le public s'en chargera suffisamment. Nous constaterons seulement qu'après la lettre du consul Ritter, l'une des personnalités les plus honorables de notre monde commercial, nous pourrions à notre tour déclarer que le débat est clos et la chose jugée.

Mais nous écrivons moins pour le temps présent que pour l'avenir et la postérité. Nous voulons que rien ne soit passé sous silence, nous voulons que, plus tard, on ne puisse pas, sous prétexte de manque de documents, recommencer ces contestations et cette campagne anti-patriotique. C'est pourquoi il ne nous plaît pas de nous en tenir là, non plus qu'à ceux qui marchent à côté de nous dans cette cause nationale et dans ce combat pour la justice. Ceux qui ont cru à nos paroles seront satisfaits, ceux qui ont douté de bonne foi seront éclairés et ceux qui ont agi par des mobiles que nous ne voulons pas rechercher, subiront la seule vengeance que nous ayions jamais voulu poursuivre contre eux, celle d'être obligés à reconnaître la vérité.

(1) Cette lettre *(voir p. 293)* réfutait victorieusement les allégations de M. Van Hove. Il est extraordinaire que c'est le moment choisi par l'*Echo du Parlement* pour remarquer que M. Van de Kerkhove a largement usé du droit de réponse, ce même droit dont l'*Echo* s'est constitué l'énergique défenseur... pour lui-même mais non pour les autres. Ad. S.

—

Il faut vraiment compter un peu trop sur la naïveté publique pour espérer lui faire accepter que M. Van de Kerkhove, se préparant à mystifier le monde, aurait exécuté 40 ou 50 de ses *engins* « pour ainsi dire sous les yeux » de M. Van Hove, mais avec un mystère assez profond pour que PERSONNE de ceux qui fréquentaient sa maison en ait jamais ouï parler. Il y a une prétention qui dépasse encore celle-ci, c'est de croire qu'un seul artiste et même le plus piètre connaisseur admette un seul instant que l'auteur des paysages signés par M. Van de Kerkhove père et que nous venons de voir exposés à Gand à côté des panneautins de Fritz, puisse être celui qui a conçu et exécuté ces petites perles de sentiment et de délicatesse. Nous le demandons à l'auteur de la remarquable correspondance insérée dans la *Flandre libérale* du 2 avril courant. C'est faire honte au jugement public. Jamais dissemblances plus cruelles (que M. Van de Kerkhove me le pardonne!) n'ont existé entre des œuvres d'un même genre et je ne saurais assez répéter ce que j'ai dit ailleurs, que, d'après moi, jamais M. Van de Kerkhove n'a su peindre ni une pierre ni un arbre.

A ce propos nous avons vainement cherché le *panneautin identique* dont, depuis si longtemps, nous réclamons vainement l'exposition publique. M. Hymans nous dit qu'il n'a pas attendu notre demande pour l'envoyer au directeur de la *Flandre libérale*, celui-ci désirant le voir. Mais ce n'est pas là du tout ce que nous demandions. Ce n'est pas dans le pupître d'un directeur de journal que doit être renfermée cette pièce de conviction; c'est au public qu'elle doit être soumise, en même temps que les panneautins livrés par la famille Van de Wiele pour témoigner contre M. Van de Kerkhove. Nous insistons plus que jamais sur ce point; en effet, si dans notre pays, on n'ose plus guère en parler, on continue à l'exploiter en France où M. Tardieu imprime dans l'*Art* (1) ce qui suit :

...« *Avant* la publication de son enquête (2), et pendant qu'il » s'y livrait, le hasard m'a permis de mentionner dans ma pre- » mière correspondance trois panneaux de M. Van de Kerkhove » père, identiques (3) à ceux du fils, et ce n'est pas plus ma faute » que celle de M. Rousseau, si cette coïncidence plaide contre » la légende dont M. Ad. Siret s'est fait naïvement l'apôtre. »

(1) Article dont nous nous sommes occupés page 152.

(2) L'enquête Rousseau.

(3) Voir plus loin la lettre de M. Baes.

On le voit, il est plus que temps qu'on en finisse avec cette « légende » des panneautins identiques, et, puisque l'exposition des œuvres de Fritz va s'ouvrir à Liége, nous demandons que les *trois panneautins identiques* soient envoyés à la Société d'*Emulation* qui dirigera l'exposition. Si cette fois encore, on élude notre mise en demeure, nous aurons le droit de proclamer haut et ferme que cette identité est une des nombreuses fables inventées pour les besoins de la cause.

Ces lignes étaient écrites, lorsque la *Flandre libérale* du 9 avril nous apprend qu'après la publication de la lettre de M. Van Hove, « M. le Rédacteur en chef de l'*Echo du Parlement* trouve » désormais inutile l'exposition du tableau signé J. Van de » Kerkhove. »

Cette façon inouïe de procéder est pour nous une raison de plus pour exiger la production PUBLIQUE de ce panneautin et des deux autres.

—

Tâchons maintenant, s'il est possible, de rassembler les divers reproches que l'on nous fait et de les rencontrer en une seule fois.

De quoi sommes-nous coupable?

1. D'avoir trouvé charmants, parfois admirables, des panneautins qu'on nous a soumis et d'avoir appelé enfant génial l'être si jeune qui en était l'auteur.

2. D'avoir été heureux de faire connaître à notre pays, un cas aussi intéressant et une gloire nationale aussi pure et aussi extraordinaire.

3. D'avoir cru à la parole d'un honnête homme, *après que*, n'en déplaise à l'*Echo du Parlement*, *nous avions eu tous nos apaisements sur l'honorabilité de cet homme*.

On n'exigera pas, sans doute, que nous disions où nous avons puisé nos références. Toutefois Bruges ne manque pas d'autorités respectables et respectées, d'hommes considérables que l'on peut consulter et dont la position ou le caractère sont de nature à contenter les plus difficiles. Ils sauront bien dire si ce négociant, ancien conseiller communal, accusé d'organiser sur la tombe de son fils « une farce monstrueuse » « une supercherie méprisable » « une mystification colossale » leur semble mériter, pour son astuce, « cet excès d'honneur » et pour son cœur, « cet excès d'indignité. »

4. D'en être encore, après six mois, à promettre des preuves. Ces preuves ont été fournies quand on les a demandées. Les noms des attestants ont figuré dans nos colonnes dès le début

de la campagne. On les a passés sous silence; M. Van de Kerkhove a envoyé les originaux à un journal qui a souhaité que M. Van de Kerkhove pût fournir des arguments plus solides. Après les preuves matérielles sont venues les preuves morales, parues dans le nº 6 du *Journal des Beaux-Arts*. Pour unique réponse on a publié la lettre passionnée de M. Van Hove. *La Fédération artistique* donne *in extenso* le texte clair, catégorique et péremptoire de trente-sept attestations. *(Voir p.* 277).

Silence .. c'est le mot d'ordre donné.

Et d'ailleurs, la question est déplacée, encore une fois. Je rencontre des chefs-d'œuvre dans leur genre; un homme me dit : ils sont de mon fils, mort avant onze ans. Je ne connais pas cet homme. Je m'enquiers de sa valeur. On me répond que c'est un homme parfaitement estimé et estimable et dont la loyauté ne saurait être mise en doute. J'entre en correspondance avec lui : sa bonhomie fine et intelligente, ses sentiments de famille honnêtes et simples, sa tendre et touchante affection pour son fils, affection toujours exprimée sans emphase, l'accent de vérité parfaite qui ressort de chacune de ses lettres, corrobore tout le bien qu'on m'en a dit, et, dès lors, je ne doute plus de sa parole, comme je ne douterai jamais de celle d'aucun honnête homme notoirement connu comme tel et comme je prétends qu'on ne doute jamais de la mienne. Si mes contradicteurs trouvent cela « étrange » je les plains; leur vie doit être un enchaînement continuel de défiances, de soupçons, de doutes et de difficultés. Pour moi je suis de l'avis d'un honorable magistrat qui me disait, il y a quelques jours à peine : « Ce n'est pas à M. Van de Kerkove à fournir les preuves de ce qu'il avance, c'est à ses adversaires à prouver que leurs accusations sont fondées et que M. Van de Kerkove est un homme sans honneur et sans parole. »

Or, jusqu'à présent tout ce qui a été si péniblement échafaudé pour nier la lumière, n'a pas même effleuré cette vie consacrée au travail, au devoir et à la famille et n'a, par conséquent, aucun fondement ni aucune valeur. Au contraire : quand on a pu réfléchir à la conduite de certains témoins à charge, aux contradictions, aux déclarations passionnées, aux impossibilités mises en avant, aux thèses et aux hypothèses plus saugrenues les unes que les autres, qui ont été soutenues, on peut résumer le débat en peu de mots :

D'un côté, M. Van de Kerkhove qui, dès le principe, n'a dit qu'une chose : J'affirme que c'est là l'œuvre de mon enfant. De

l'autre, un dédale sans issue, un labyrinthe entrecroisé par les chemins les plus tortueux où bien fin sera qui trouvera le fil conducteur.

—

Parmi les « preuves » apportées contre les aptitudes de Fritz, il y a celle d'une lettre de nouvel an écrite par celui-ci à son parrain, en 1873, et qu'on avait tracée d'abord au crayon pour que l'enfant n'eût qu'à la repasser à l'encre. Nous n'avons jamais interrogé M. Van de Kerkhove sur ce détail, mais en admettant qu'il soit parfaitement exact, nous devons sourire malgré nous de la puérilité de pareilles raisons et nous demandons pardon au public d'avoir à y répondre. Tout le monde connaît l'*Autographe*. Nous y trouvons des lettres signées par les plus grands hommes et qui, si elles avaient été tracées d'abord au crayon, pourraient du moins être déchiffrées. Nous-même, avons dans nos portefeuilles, quelques billets émanant d'excellents artistes contemporains à qui nous n'avons jamais fait un crime d'être éclipsés par nos plus jeunes enfants dans la façon de tracer les caractères.

—

Le texte des 37 déclarations publiées par la *Fédération artistique* (voir p. 277) a produit dans le public un effet immense, et la question que l'*Écho du Parlement* enterre si gaillardement tous les jours se relève plus vivace que jamais. Les pièces publiées par notre confrère doivent confondre des adversaires qui, à une incrédulité que nous avions comprise au début, ont joint une passion sans mesure aucune et leur enlevant toute notion du vrai et du faux. Quelle sera leur conduite maintenant que de toutes parts jaillissent des clartés jugées inutiles dans le principe?

—

Nous recevons de M. Edgard Baes, paysagiste à Bruxelles, en date du 5 avril, la lettre suivante, intéressante à plus d'un titre :

A M. le Directeur du *Journal des Beaux-Arts*.

Monsieur,

Puis-je solliciter de votre obligeance l'envoi d'un ou deux numéros du Journal (relatifs à la question Fritz). Le mien ayant été communiqué hier à quelques artistes réunis en société, ne m'est pas revenu intact : on s'arrache les nouvelles qui ont rapport à cette affaire.

A cette réunion assistait un artiste ayant fait partie de l'*enquête*, et qui a montré deux panneaux faits par M. Van de Kerkhove père; mais tous les assistants ont été unanimes à déclarer qu'il y avait une énorme différence avec les tableaux de Fritz (de beaucoup préférables).

Je crois donc que l'idée de confronter les deux accusés, puisque l'affaire semble entrer dans une phase judiciaire, doit être prise en considération par les connaisseurs qui s'intéressent à la solution de cette question.

Je dois ajouter que le Monsieur dont je viens de parler, a une réputation d'honorabilité parfaite, mais qu'il déclare ne pas avoir vu l'exposition Fritz, chose que, d'ailleurs, M. Rousseau a insérée dans son rapport.

La publication de votre dernier numéro, Monsieur, établit complétement, selon moi, que l'enfant a peint, a ébauché les panneautins. — Le seul point désormais en litige et qui me paraît avoir une importance minime, c'est de savoir si le père a déterminé sur cette ébauche sèche, les quelques contours qui accentuent les tableaux. A cela je crois que M. Van de Kerkhove a répondu déjà en déclarant qu'il avait retouché certaines éraflures, et posé la silhouette et la signature. Mais s'il en était l'auteur (des contours), je ne vois pas en quoi cela diminuerait la valeur des panneautins dont le charme et la beauté incontestable ne sont que le fait d'une réunion de tons harmoniques, que bien des peintres ne réussiraient pas à juxtaposer, malgré toutes les recettes publiées dans l'*Écho du Parlement*. La preuve en est, que plusieurs artistes ont essayé, en silence, et ont gardé modestement leurs Fritz chez eux. — D'autres en ont réussi un, avec l'aide du hasard, et en sont restés là.

Je me souviens d'avoir vu un des Fritz, contourné au bitume, d'une main tremblante (c'est un château gothique), et qui évidemment n'est pas le produit de la pointe caractéristique du père. Dès lors, pourquoi nier les autres dont la partie *linéaire* se borne, dans les plus beaux, à 3 ou 4 raccords de troncs d'arbres ou de formes de rochers?

J'ajouterai que j'ai ici un neveu, garçon de 7 ans, qui, sans montrer de dispositions extraordinaires, fait parfois des dessins au trait (*copiés*) qui peuvent rivaliser avec la partie *linéamenteuse* des panneautins de 1870; en ajoutant un goût plus prononcé, un tempérament plus artistique, enfin du génie, on doit arriver à admettre selon moi la probabilité du travail de Fritz.

Dans tous les cas, Monsieur, je dois vous dire que votre dernière publication a dissipé bien des doutes.



Espérons que la contre-enquête fera justice des autres, car tout honnête homme ne peut éprouver maintenant pour M. Van de Kerkhove qu'une sympathique compassion ou un profond mépris, alternative vraiment regrettable.

Veuillez, M., garder l'assurance de ma considération distinguée.

E. Baes.

—

Dans la lutte que nous soutenons, si nous avons des heures de fatigue et de tristesse, nous avons aussi de ces compensations qui font tout oublier : La sympathie d'amis inconnus, exprimée de la façon la plus délicate, le concours loyal de presque tous nos confrères de la presse artistique, celui de quelques journaux avec lesquels nous n'avions aucune relation et qui ont publié des articles pleins de calme, de sens droit et d'intelligente appréciation (1). Mais une récompense plus grande et plus douce nous était réservée. Un des plus vaillants citoyens de notre jeune Belgique, le patriote le plus ardent et le plus vénéré, un des doyens de l'Académie, notre savant et si estimé collègue, M. Barthélemy Dumortier, Ministre d'état et membre de la commission provinciale des monuments, nous écrit spontanément, le 7 de ce mois, la lettre suivante :

Tournay, 6 avril 1875.

Monsieur et honoré confrère,

Laissez-moi vous adresser mes félicitations pour le courage et l'énergie avec lesquels vous combattez les calomnies indignes débitées sur le jeune Fritz Van de Kerkhove. Quand on voit la personnalité si saillante des petits tableaux de cet enfant si extraordinaire, il faut n'avoir fait aucune étude des chefs-d'œuvre de la peinture pour concevoir la moindre hésitation, et l'on ne peut assez flétrir cet esprit de dénigrement qui s'attache à enlever au pays ses gloires nationales, comme on ne le voit malheureusement que trop. Ne s'est-il pas trouvé des hommes qui ont cru se grandir en cherchant à enlever Charlemagne à Liége, Godefroid de Bouillon à Baisy, Rubens à Anvers, etc.? Courage donc, courage; défendez ce jeune phénomène contre la calomnie, vous ferez œuvre patriotique et de bon citoyen.

Recevez, Monsieur et honoré Confrère, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

B. C. Du Mortier.

—

La conduite tenue en Belgique, dans la question Van de Kerkhove, par l'*Écho du Parlement*, et, en France, par l'*Art*,

(1) Nous citerons entre autres *le Droit*, nos des 31 mars et 7 avril.

finira par soulever la conscience publique. On a remarqué qu'à chaque fois que le premier de ces journaux publiait un document quelconque, il terminait son article en déclarant que le débat était clos. On a aussi remarqué sa répugnance (et parfois son refus) à insérer les pièces qui démentaient ses paroles de la veille. Cette fébrilité à vouloir étouffer la discussion, n'a pas peu contribué à froisser le public.

Non, le débat n'est pas clos et il ne saurait l'être en présence de ce qui se passe. Une malveillance acharnée qui s'attache à ne produire que des documents ne supportant pas l'examen ou qui sont démentis de la façon la plus catégorique, un silence absolu et calculé sur tout ce qui a jeté une si vive lumière dans le débat, une abstention systématique à éloigner tout ce qui touche à la moralité de la cause, tels sont les moyens employés avec une continuité et une persistance qui donneraient à croire que, sous la question Van de Kerkhove, il en est une autre qui échappe à notre perspicacité. Il y a eu aussi des agissements d'une nature grave; pour le moment nous n'en parlerons pas.

Au fond, rien ne saurait troubler la marche continue et ascendante de l'admiration qui s'attache à l'œuvre phénoménale de Fritz. Les étrangers qui ont visité l'exposition à Bruxelles, à Anvers et à Gand et qui ne sont pas au courant des polémiques passionnées et injustes d'une certaine partie de la presse, n'ont pu contempler les tableautins de Fritz sans être profondément émus. Tous, et surtout les hommes du métier, ont franchement reconnu dans ce talent extraordinaire les audaces et les hardiesses de celui qui s'ignore et que n'ont jamais les praticiens de l'art. Tous ont subi le charme de cette unité harmonique qui frappe l'œuvre de Fritz d'un indélébile et incontestable cachet.

La gloire de Fritz se prépare à faire le tour de l'Europe artistique alors que dans son propre pays on a vu, même avant que l'œuvre fût soumise à un examen sérieux et approfondi, une poignée d'hommes se lever et jeter comme d'instinct le discrédit, le doute et la raillerie sur cette chose grande et sacrée. La famille de l'enfant même a vu son incontestable honorabilité mise en jeu, l'outrage et l'injure se sont produits là où l'on n'aurait dû voir que le respect, rien n'a été épargné aux parents, qui, après avoir passé par la douleur, ont vu s'enlever la consolation par ceux qui auraient dû être les premiers à la leur offrir ou à la fortifier.

Les annales artistiques de notre pays n'auront jamais vu de plus triste et de plus cruel épisode et jamais non plus, elles n'au-

ront eu à constater un parti pris mieux accentué de la part des contempteurs de notre gloire artistique.

Mais la vérité et la lumière éclatent et le moment est proche où une juste et vengeresse impopularité sera le partage de ceux qui ont fait de cette question le prétexte d'une guerre d'acharnement et de mauvaise foi. Quant à nous, nous resterons avec le père, debout et armé près de cette tombe qu'ont voulu piétiner les profanateurs; nous ne sommes pas seuls, car, de toutes parts viennent se joindre à nous des citoyens jaloux de conserver à la patrie les droits qu'elle a sur le célèbre Enfant de Bruges.

Lorsque le calme se sera fait, nous donnerons satisfaction au vœu, qui se manifeste aussi bien dans notre pays qu'à l'étranger, de voir réunies dans un ensemble complet toutes les pièces se rapportant à l'événement qui a tant agité notre monde intellectuel. Nous apporterons dans cette œuvre la sérénité dont nous ne nous sommes jamais départi depuis notre première communication. Nous n'oublierons pas la dignité qui convient à l'historien et nous aurons soin de rendre à chacun, avec pièces à l'appui, la part de responsabilité qui lui revient. Quant au jugement, la postérité est là.

Un mot encore : ce n'est pas l'incrédulité loyale que nous combattons. La foi ne s'impose pas. Ce que nous combattons, c'est l'aveuglement systématique et prémédité. C'est ce rationalisme absolu qui repousse quand même ce qu'il ne peut pas s'expliquer, c'est cette négation affirmée par le matérialisme, réduisant le génie à une question de possibilité mathématique et taxant de miracle tout phénomène qui échappe à notre entendement; c'est ce sentiment grossier qui par un instinctif dédain de tout ce qui rappelle l'âme, ne demanderait pas mieux que de nier ce qui fut grand jadis comme ce qui l'est aujourd'hui. Nous ne combattons pas non plus ceux qui ont cru devoir se servir avec nous de l'arme du ridicule et du sarcasme; ceux-là ont eu de notre part ce qu'ils méritent, l'indifférence et le dédain. Ce que nous combattrons jusqu'à la dernière heure, c'est la superstition de l'incrédulité.

La CHRONIQUE, 13 *avril.*

Voici encore une lettre relative à la question Van Kerkhove et C[ie]. Elle nous paraît mériter la publicité qu'attend sans doute son auteur, bien qu'il ne la réclame pas :

Monsieur le Rédacteur,

Une idée nous vient à l'esprit au moment où l'on porte en terre la question Van Kerkove père, fils et Cie. C'est qu'on n'a peut-être pas suffisamment tiré parti de ladite question et qu'on ne l'a pas envisagée jusqu'ici sous son point de vue le plus brutal, mais le seul vrai peut-être, la *réclame pure et simple*, abstraction faite de tous beaux sentiments de dévouement paternel, d'une part, d'amitié feinte ou mal entendue de l'autre.

Comme vous l'avez dit avec beaucoup de raison, il est matériellement impossible qu'un enfant de dix ans ait pu peindre tant de toiles avec tant de talent.

D'un autre côté, l'obstination de M. Van Kerkove à décliner la paternité de ces toiles, concordant avec l'invraisemblance de son stratagème et le manque de franchise qui le caractérise, nous paraît assez suspecte pour nous faire douter qu'il soit lui-même l'auteur de ces chefs-d'œuvre précoces.

Les assertions plus ou moins jésuitiques de ses amis, qui, au lieu de le détourner avec fermeté, comme il eût convenu à de vrais amis, du dessein d'immortaliser son fils aux dépens de la vérité, — attendent qu'il se soit enferré pour faire leur confession au public contre M. Van Kerkove lui-même, nous paraissent presque nulles à ce sujet.

Leur conscience les pousse à déclarer publiquement à toute la Belgique ce qu'ils n'ont pas osé déclarer nettement à un ami !... Qu'est-ce que ces scrupules rétrogrades, bons à figurer dans les *Provinciales ?*

Qu'est-ce que tout ce gâchis de contradictions? Et puisque ces gens méritent d'être tant soupçonnés, pourquoi ne les soupçonnerait-on pas jusqu'au bout ?

Un fait existe. On a fait autour de ces tableaux beaucoup de bruit. Donc, ils se vendront bien immédiatement, ou sont du moins désignés aux amateurs.

Ces tableaux ne seraient-ils pas d'une ou même de plusieurs mains étrangères à la famille Van Kerkove?

N'y aurait-il pas là quelque réclame nébuleuse pour un ou plusieurs artistes inconnus qui attendraient, pour se démasquer, le moment favorable.

Ténèbres et mystères !... Tout est suspect dans cette petite machination brugeoise.

Et, en tout cas, poser cette hypothèse, ne serait-ce pas mettre en demeure l'amour paternel de M. Van Kerkove, en même

temps que son amour-propre, de nous dévoiler tout ou partie de la *vraie vérité?*

Invraisemblance pour invraisemblance, nous ne dédaignerions pas peut-être ce vieil expédient renouvelé du roi Salomon.

Recevez, je vous prie, Monsieur le Rédacteur, les civilités empressées d'un vieux philosophe.

THOMAS (l'incrédule).

JOURNAL DE BRUGES, 13 *avril* 1875.

—

La question Van de Kerkhove est loin d'être tranchée, elle semble au contraire renaître des cendres sous lesquelles on avait cru l'étouffer. Le public, un instant ahuri, commence à réfléchir, et, après la passion des premiers jours, il est à même maintenant de porter sur cette affaire un jugement plus calme et partant plus sûr. On aurait tort de croire que les partisans de Fritz abandonnent la partie. M. Siret tient bon dans le *Journal des Beaux-Arts* et M. Gustave Lagye, le critique de la *Fédération artistique*, consacre encore à cette question douze colonnes de cette excellente publication, dans laquelle nous trouvons trente-sept attestations en faveur de l'authenticité de l'œuvre de Fritz.

Parmi les personnes qui ont signé ces certificats, plusieurs affirment avoir vu peindre l'enfant. Or, il nous semble que leur témoignage vaut au moins celui de personnes qui déclarent n'avoir jamais vu les tableaux attribués à Fritz, mais qui affirment en même temps qu'ils ne sont pas de lui.

On sait que nous n'avons pas voulu prendre position dans cette affaire. N'ayant pas les éléments nécessaires pour asseoir notre jugement, nous avons attendu que des preuves se produisent. Nous n'avons pas trouvé jusqu'à présent ces preuves chez les adversaires de M. Van de Kerkhove, entraînés, ce nous semble, par trop de passion.

Mais, en attendant que le dernier mot soit dit, nous ne pouvons nous empêcher d'ouvrir nos colonnes à l'accusé, alors surtout qu'on lui refuse la réplique là où il a été le plus attaqué. C'est ce que nous faisons aujourd'hui, en publiant les pièces suivantes :

(Suivent les pièces insérées p. 293).

LE DROIT, 14 *avril* 1875.

—

Si l'opinion publique, qui condamna en quelque sorte M. Van de Kerkhove, à la suite des moyens regrettables employés par lui pour défendre sa cause, moyens qui cependant attestent sa sincérité, se montre juste, elle condamnera à plus forte raison les journaux qui après avoir attaqué cette cause, en produisant des témoignages défavorables, promirent d'attendre, avant de clore le débat, la production des témoignages favorables et maintenant se refusent à l'insertion de ces pièces, sous prétexte que le débat se trouve terminé. L'opinion, en effet, ne peut rester impassible en voyant un accusé pressé de s'expliquer par son adversaire transformé en juge, privé immédiatement par lui de la parole, sous prétexte de s'en servir maladroitement, et empêché de produire ses pièces à l'appui, d'être entendu dans ses moyens de défense. Si elle n'est pas impassible, elle forcera ces journaux ou d'autres, également répandus, de publier les témoignages favorables à M. Van de Kerkhove, qui jusqu'ici n'a pour lui que des organes spéciaux, hebdomadaires ou bi-mensuels, lus d'un public restreint; nous verrons alors les attestations insérées dans la *Fédération artistique* du 9 avril, reproduites ou du moins signalées par une grande partie de la presse; les impatiences excitées par ceux qui procèdent par coups montés seront contenues, et l'on ne leur permettra pas de mettre la lumière sous le boisseau.

Parmi les attestations dont il s'agit, quelques-unes sont des plus intéressantes et des plus significatives.

Deux artistes-peintres, MM. Léon Rousseau et Paul Van Dycke, déclarent avoir vu travailler Fritz à des tableautins, dont une partie a été exposée au Cercle artistique de Bruxelles.

Deux maîtres d'école de l'enfant, MM. F. Mouzon et F. Calliauw, affirment aussi qu'ils savaient de lui et de son père, que Fritz peignait.

Une foule d'autres personnes de toutes les catégories, font des déclarations aussi affirmatives. Plusieurs de ces déclarations sont vraiment émouvantes, celles de l'entourage de Fritz, des enfants qui jouaient avec lui et de leurs parents particulièrement.

De ces attestations il résulte à l'évidence que Fritz a peint.

M. Gustave Lagye, le rédacteur en chef de la *Fédération artistique*, qui les produit dans son journal, s'écrie :

« Non seulement l'enfant n'a jamais peint, a-t-on dit, mais il n'a jamais eu de professeur. En voici un cependant que je présente au public :

« *Le soussigné reconnaît avoir donné des leçons de dessin, de peinture à l'aquarelle et au pastel, de paysage et de perspective, au jeune Fritz, fils de M. Van de Kerkhove, alors que celui-ci n'avait que cinq ans. Le nombre de panneaux qu'il a peints à l'huile et dont une partie ont été vus par moi, doit s'élever à* 5 *à* 600, *et cela pendant les années* 1870, 71, 72 *et* 73.

» *Je les certifie véritables.*

» *Bruges,* 14 *février* 1875.

» *Signé :* VINCENT,
» *Restaurateur de tableaux.* »

L'article de M. Lagye est suivi de la lettre de M. Van de Kerkhove à l'*Echo du Parlement*, en réponse à M. Van Hove.

Dans cette lettre, M. Van de Kerkhove explique ce que M. Van Hove appelle l'*identité* de ses tableaux avec ceux de son fils. Il s'agirait, non de 40 à 50 tableautins comme l'affirme M. Van Hove mais de 5 ou 6, peints genre Fritz, et transformés en tableaux à figures. Cette prétendue identité n'aurait pas empêché, paraît-il, M. Van Hove d'offrir à son ami de témoigner envers et contre tous, qu'il avait vu peindre son enfant à ses tableautins, et de confectionner un médaillon en cire de l'enfant, afin de faire passer ses traits à la postérité.

La réponse est vive, mais non pas ordurière, comme le prétend M. Van Hove. « C'était, dit M. Van de Kerkhove, un cri d'indignation, destiné à rester entre lui et moi. Je n'ai plus à pleurer, j'ai à venger la mémoire de Fritz des attaques sans nom qui s'efforcent de lui enlever sa jeune gloire. »

Cette gloire existe-t-elle, voilà ce qu'il importe de constater. Beaucoup l'affirment, plusieurs la nient. M. Siret nous promet de publier prochainement des preuves d'une force puissante. D'un autre côté, des enquêtes ont lieu, d'autres se préparent. Avant de se prononcer, il convient d'entendre le pour et le contre, la chose en vaut la peine. Quelques-uns s'étant employés pour démontrer la non existence de Fritz peintre, d'autres se dévouent pour rechercher la vérité, sans parti pris; espérons qu'ils seront admis à produire au grand jour le résultat de leurs recherches.

Dans une affaire de cette nature, les exagérations sont aussi nuisibles que les partis-pris. La vérité est rarement excessive.

Des légèretés furent commises dans la présentation des œuvres de Fritz au public. De là un effarouchement légitime. L'effarouchement fit accorder une importance outrée à quelques inexactitudes. Qui veut trop prouver, ne prouve rien, il perd sa cause, dit le proverbe. C'est à tort que M. Van de Kerkhove père est représenté comme un peintre incapable; pas n'était besoin d'un semblable moyen pour faire valoir les tableautins de son fils. Chez M. Cerutti, 14, place Sainte-Catherine, se trouve en ce moment un bon tableau de lui, une marine, habilement peinte, datée de 1870, et qui semble la reproduction de quelque toile d'ancien maître. Si on le compare au panneautin de Fritz, visible dans les bureaux de l'*Art Universel*, Galerie du Commerce, on s'aperçoit que le père manque de ce qui distingue essentiellement son fils, d'originalité. Par le faire et le sentiment, Fritz était créateur. N'ayant pu nous donner son dernier mot, quelques-uns de ses imitateurs pourront le surpasser peut-être. Génie rudimentaire, comme le définit si bien M. Camille Lemonnier, il n'en restera pas moins au-dessus d'eux.

Voyez chez ce même M. Cerutti, le tableau peint par Raphaël dans sa première jeunesse et d'où surgit le fameux SPOZALIZIO, de Milan. Raphaël y reste dans les voies frayées par son entourage, par les maîtres du temps, les Francia, les Perugin. Son génie est rudimentaire encore. Cependant en observant de près, on le voit poindre déjà. Les qualités de compositeur et d'idéaliste sont extraordinaires. L'abondance et la variété de l'œuvre de Fritz dénotent aussi une imagination et une facilité merveilleuse. Cette facilité est même si grande qu'elle semble exclure la possibilité de créer des œuvres vraiment fortes et durables. Voilà du moins ce que jusqu'ici nous découvrons en lui.

La CHRONIQUE, 16 *avril* (1).

—

Disons l'épilogue de la question Van de Kerkhove, qui a fait un si joli tapage naguère dans le Landernau artistique.

Cet épilogue est plein d'intérêt...

(1) C'est avec une vive répugnance que nous accordons dans ce livre une place à l'article que voici, mais il importe que l'on sache quelles misérables machinations ont été combinées contre nous, sur la tombe même de l'En-

*
* *

Vous n'êtes pas sans savoir qu'à la mort de M. Stevens, survenue il y a quelques mois, M. Bellefroid devint secrétaire général du ministère de l'intérieur.

Or, M. Bellefroid, tout en passant au secrétariat général, ne quitta point pour cela ses fonctions de directeur général des Lettres et Beaux-Arts. Il les conserva provisoirement ; et ce cumul temporaire fut arrangé par le ministre Delcour lui-même, — dans le but que je vais vous dire.

*
* *

Il y a depuis longtemps, à St-Nicolas, un commissaire d'arrondissement, M. Siret, plus connu comme écrivain et critique d'art que comme fonctionnaire.

M. Siret est un écrivain de talent, sinon un critique de valeur ; — mais, malheureusement, il est imbibé d'esprit conservateur, voire même réactionnaire. Hostile au goût moderne en matière artistique, il est également hostile aux idées modernes en matières sociale et politique : c'est un catholique renforcé, un moine en habit brodé et en cravate blanche.

*
* *

M. Siret, fonctionnaire clérical remuant et audacieux, est donc tout naturellement, par cela même, désigné aux tendresses du ministre de l'intérieur (*formosus* Delcour) — dit l'Apollon de la Salette. — Et M. Siret guigne depuis de longues années le poste de commissaire d'arrondissement à Gand, poste auquel il a, du reste, tous les droits et tous les titres...

*
* *

M. Delcour (dit l'Apollon de la Salette) n'eût pas demandé mieux que de nommer à Gand un clérical aussi distingué que M. Siret ; — mais le poste de Gand était en même temps réclamé par un autre ami politique, auquel le prédit Delcour a des obligations très-lourdes.

Et le prédit Delcour était dans un cruel embarras...

fant de Bruges. Sa gloire importait peu ; cet article révélateur indique suffisamment ce que l'on avait en vue. C'est pourquoi, quelque tache qu'il fasse dans ce volume il y doit figurer, parce qu'il dessine une situation qui a échappé à beaucoup de gens et qu'il expliquera l'acharnement apporté dans cette affaire par certaines individualités. Nous abandonnons à l'appréciation du lecteur tout ce que la prose de M. Victor de la Hesbaye (Victor Hallaux) renferme de mensonger et d'inconvenant. Ad. S.

*
* *

Sur ces entrefaites, M. Stevens vint à mourir. M. Delcour eut une inspiration.

— Je vais, dit-il, faire passer Bellefroid au secrétariat général ; puis je donnerai sa place de directeur des Beaux-Arts à mon ami Siret, lequel sera naturellement enchanté et me fichera la paix avec son commissariat de Gand, dont j'aurai, dès lors, la libre disposition.

La combinaison était de nature à charmer tout le monde, — sauf les artistes, les littérateurs et les employés du ministère en quête d'avancement. . — Mais comme elle ne pouvait point être réalisée du jour au lendemain, M. le ministre fit cumuler provisoirement, par M. Bellefroid, les fonctions de secrétaire général du département de l'intérieur et de directeur des Beaux-Arts...

*
* *

M. Siret, averti par l'ingénieux Delcour des dispositions prises, s'empressa de souscrire à un arrangement qui réalisait ses rêves les plus doux...

*
* *

Etre, en Belgique, l'arbitre suprême des Beaux-Arts, le dispensateur attitré de la manne officielle, être la loi et le prophète, — au lieu d'être un simple critique toujours discuté et souvent blagué ! !

Quel rêve !!!! quel rêve !!!!

M. Siret renonça donc avec joie au poste de commissaire à Gand, — dont M. Delcour put disposer à sa guise.

Et il ne s'agit plus, dès lors, que de procéder à l'installation de M. Siret dans les fonctions de directeur des Beaux-Arts, provisoirement conservées par M. Bellefroid.

*
* *

Or, pendant que l'ami Delcour s'occupait des soins préliminaires à la nomination de l'ami Siret, — ce dernier avait levé le lièvre Fritz Van de Kerkhove : guidé par son flair, son tact et la sûreté de son coup d'œil, il avait donné en plein dans la mystification brugeoise, dont on peut même dire qu'il a pris l'initiative. Il avait, en cette affaire retentissante, occupé une position qui se traduisait par ce dilemme :

Ou M. Siret, lanceur des tableautins Fritz Van de Kerkhove, est un mystificateur sans scrupules ;

Ou il est le plus borné des bourgeois qui aient jamais eu la prétention de s'occuper de peinture ;

Alternative également désobligeante pour un nouveau directeur des Beaux-Arts, — lequel doit être tout au moins sérieux et doué de quelque perspicacité.

*
* *

Cette situation bizarre faite à M. Siret, à la veille même de sa nomination, n'arrêta point M. Delcour, — que rien n'arrête, au surplus.

Mais elle se présenta, comme une objection grave, à une autorité supérieure encore à celle de M. Delcour, — laquelle autorité est au service d'un esprit juste, honnête, élevé, auquel répugne tout scandale et comptant volontiers avec l'opinion publique.

Et quand M. Delcour envoya, l'autre jour, la nomination de M. Siret à la signature royale, — la pièce retourna au ministre, « *en mains, pour aviser...* »

*
* *

Traduite du style administratif en langage vulgaire, — cette formule veut dire :

« Vous n'y pensez pas? Vous perdez sans doute la tête? Jamais » je ne signerai une pièce qui est un scandale et un défi... »

*
* *

Vous voyez d'ici le paysage.

M. Delcour reste avec son camouflet.

Et M. Siret, qui a laissé échapper le commissariat de Gand, reste à Saint-Nicolas, grosjean comme devant.

MORALITÉ.

Fallait pas inventer ou découvrir Fritz Van de Kerkhove.

VICTOR DE LA HESBAYE.

LA CHRONIQUE, 16 *avril* 1875.

—

POUR UN FAIT PERSONNEL.

L'affaire Van de Kerkhove continue à faire du bruit dans les journaux. La *Fédération artistique* a consacré presque tout son numéro à discuter cette question aussi troublée que la question d'Orient.

La *Fédération artistique* publie une lettre très-indignée de M. Van de Kerkhove, répondant à la lettre que M. Van Hove a

adressée à l'*Echo du Parlement*. Le nom de mon ami Emile Leclercq est cité dans cette lettre, et il me prie de le défendre contre une allégation de M. Van Hove, rapportée par M. Van de Kerkhove.

« Votre trahison (la trahison de M. Van Hove) à mon égard est d'autant plus abominable, que vous êtes venu me dire que, lors des deux premiers articles favorables de la *Chronique* à Fritz, c'était sur vos renseignements que M. Leclercq les avait publiés. »

Emile Leclercq a publié ses articles sans autres renseignements que ceux fournis par l'exposition elle-même, puis par la polémique des journaux.

Les deux lettres qu'Emile Leclercq a reçues de M. Van Hove, concernant l'authenticité des tableaux de Fritz Van de Kerkhove, ne signifiaient rien du tout : cela a été dit dans un des articles publiés par la *Chronique*.

La vérité avant tout.

JACQUES.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, 16 *avril* 1875.

—

L'*Opinion* d'Anvers, sous prétexte de nous répondre, résume, à sa manière, les nombreuses déclarations que nous avons publiées dans notre dernier numéro.

« Donnez-moi deux lignes de quelqu'un, et je le ferai pendre, » disait je ne sais quel légiste.

L'*Opinion* nous ferait pendre à moins de frais, puisque des treize colonnes d'attestations produites par nous, il tire une conclusion négative.

Nous commencerons, dès l'abord, par déclarer, pour qu'on ne nous accuse point d'antagonisme politique, d'animosité particulière, ou d'intérêt de boutique, que nous sommes en parfaite communauté d'opinion libérale avec l'*Opinion* d'Anvers, que nous comptons son rédacteur en chef au nombre de nos très anciens amis et, enfin, que nous ne pouvons pas plus songer à lui enlever ses abonnés, qu'elle ne songe à nous enlever les nôtres.

Nous tenons à faire cette déclaration, parce que dans l'affaire qui nous occupe, les questions de personnes ont jusqu'ici primé

les questions de sincérité, et que nous serions désolé de voir attribuer à des sentiments peu avouables, l'attitude franche et loyale que nous tenons à garder.

Nous ne savons trop ce qu'entend l'*Opinion* lorsqu'elle estime que nous avons déplacé la question.

Il ne sagit point, ce nous semble, d'une thèse universitaire à soutenir, d'une lutte courtoise émaillée de fleurs de rhétorique, d'une querelle d'augures, dont les champions ne peuvent se regarder sans rire.

Tout est sérieux dans le débat.

Il s'agit, ou bien d'un honnête homme indignement persécuté, ou d'un farceur, ayant, avec un art infernal, mystifié le public et les trois recueils spéciaux, s'occupant d'art en Belgique, le *Journal des Beaux-Arts*, l'*Art Universel* et la *Fédération Artistique*, sans compter les journaux politiques, beaucoup plus nombreux que ne l'avoue l'*Opinion*, qui soutiennent avec nous l'authenticité de l'œuvre, niée sans preuves et, surtout, sans examen particulier, par les partisans quand même de M. Jean Rousseau.

*
* *

« Vous êtes comme Platon, » nous disait dernièrement un journaliste, de beaucoup d'esprit, mais fourvoyé dans un clan dont il soutient les principes, sans les partager, « Vous n'aimez que les causes perdues. »

Nous aimons les causes perdues ou non, lorsqu'elles nous paraissent justes. Et si nous avons épousé celle du génie au sujet duquel nous nous étions préalablement renseigné, c'est parce que nous croyons que l'erreur même est respectable, lorsqu'on se trompe de bonne foi.

L'*Opinion* trouve interminable le débat que l'*Echo du Parlement* et lui ont clos de leur autorité privée. Nous sommes de cet avis. Mais ce n'est pas nous qui avons contribué à le prolonger. Force nous a bien été, à moins de passer pour des complices ou des imbéciles, de ne pas nous incliner devant un arrêt, dont nous n'acceptions ni les attendus, ni les conclusions.

Eh quoi ! Parce que M. Rousseau, un homme de talent, dont nous reconnaissons les rares capacités, mais à l'infaillibilité duquel nous ne croyons pas plus qu'à celle du Pape de Rome, parce que M. Rousseau, disons-nous, a émis l'avis que l'œuvre du jeune Fritz était apocryphe, et qu'une enquête, organisée par lui, a recueilli quelques témoignages, pour la plupart contestés, nous devrions, avec l'*Opinion*, nous déclarer satisfaits et rayer du

Panthéon national, dans lequel nous voulions l'installer, une jeune gloire, au sujet de laquelle, nous avons, jusqu'ici, tous nos apaisements ?

Parce qu'il plaît à l'*Echo du Parlement*, après avoir recueilli la lettre de M. Van Hove, de ne pas insérer la réponse de l'accusé, nous serions tenus, sous prétexte de ne pas fatiguer nos lecteurs, à passer condamnation, et à traiter de fourbes et d'imposteurs les gens honorables, dont nous avons publié les déclarations ?

*
* *

L'*Opinion* veut rire, et, en toute amitié, nous lui dirons que son argumentation n'est pas sérieuse.

Examinons avec elle les témoignages qu'elle trouve si concluants.

Est-ce la lettre du sieur Van Hove qui lui parait victorieuse ?

Il nous semble que les affirmations de MM. Siret et de M. Ch. Letten, lieutenant-colonel en retraite, valent bien les confessions tardives de cet artiste, ex-hôte et commensal de l'homme qu'il charge aujourd'hui si généreusement.

Est-ce le propos attribué par M. Wallays à M. Cloet qui est probant ?

Mais l'*Opinion* n'a-t-elle pas vu figurer, dans nos colonnes, une attestation signée par M. Cloet lui-même, déclarant qu'il a vu peindre Fritz Van de Kerkhove à une partie de ses tableautins, *envoyés au Cercle Artistique de Bruxelles et y exposés ?*

M. Cloet, du reste, va protester, nous dit-on, contre les paroles qu'on lui a prêtées, et l'*Opinion*, nous en sommes certain, enregistrera elle-même son démenti.

M. Van Hollebeke ?

Faut-il reproduire à nouveau la déclaration de M. Van de Kerkhove-Van den Broeck, conseiller provincial à Gand, constatant, qu'interpellé à deux reprises différentes, au Cercle Artistique de Bruxelles, le dit M. Van Hollebeke a avoué avoir vu peindre l'enfant-phénomène aux tableautins exposés ?

*
* *

A moins que les personnes, accusées publiquement de contradiction, ne s'inscrivent en faux contre ces témoignages, il nous semble que l'enquête Rousseau se trouve singulièrement sujet à caution ?

Qu'avons-nous fait, nous ?

A des déclarations sans appel, — puisque l'*Echo du Parlement* et les journaux attachés à sa cause, que nous persistons à

trouver détestables, ont prononcé bravement leur arrêt — nous avons opposé un faisceau de certificats, émanés des personnes les plus honorables, prises dans tous les rangs de la société. Fonctionnaires, artistes, négociants, amis de la famille, instituteurs, employés, petits amis du défunt, tous ont nettement consigné ce qu'ils savaient, c'est-à-dire que Fritz avait une vocation réelle pour la peinture, qu'il a bien véritablement exécuté, *lui seul,* les panneaux dont on lui a dénié la paternité, que ce n'était pas, comme on l'a prétendu, un idiot, mais bien un enfant attentif, appliqué et fort intelligent, etc., etc.

L'*Opinion* fait bon marché de ces témoignages, qui ne pèsent rien dans sa balance; en comparaison des rares opinions recueillies par M. Rousseau, de la part d'artistes qui, déclarant qu'ils n'ont jamais vu peindre l'enfant, affirment, cependant, avec aplomb, que les panneaux, à lui attribués, le sont à tort. Patience! Nous n'avons point mis tous nos œufs dans le même panier. Il nous reste une réserve assez respectable, dont nous ferons usage en temps et lieux. Et pour commencer, nous appellerons l'attention de notre confrère, sur la lettre suivante, dont celle du sieur Van Hove, croyons-nous, n'atténuera pas la portée : *(C'est la lettre de M. Ritter, insérée page* 295.)

Mais nous aimons les causes perdues.

Pourquoi pas?

M. Van de Kerkhove est abattu, terrassé comme le pauvre diable de Bazile. Qu'importe! Si je ne craignais pas de paraître prétentieux à l'*Opinion*, qui me reprochait plaisamment de n'avoir qu'une connaissance superficielle des cent quarante deux thèses, soutenues par Pic de la Mirandole, cité par moi, ce serait le moment d'évoquer l'ombre de Calas. Calas avait le cou coupé depuis longtemps, lorsque Voltaire s'avisa de prouver son innocence. La tête de M. Van de Kerkhove a bien pu lui tourner dans tout ce tohu-bohu, et il aurait été désirable qu'elle fût plus saine et plus rassise, lorsqu'il écrivit sa fameuse réponse à M. Rousseau, mais elle lui tient encore suffisamment sur les épaules, et, le ciel aidant, j'espère bien lui gagner sa cause, avant qu'il y ait effusion de sang.

*
* *

Nous avouerons, cependant, que la cause du père, en elle-même, ne nous enthousiasme pas. Malgré notre lyrisme, nous songerions assez peu à ce négociant, peintre à ses moments perdus, si à ses intérêts ne se liaient pas ceux de la réputation de

l'enfant-mort, dont la précocité merveilleuse nous a été attestée par tous ceux qui s'étaient trouvés en rapport avec lui, et cela, bien avant l'exposition publique de son œuvre. Nous prétendons rester dans notre cadre, et ne nous occuper que de la question purement artistique. Si nous abordions la question politique, qui joue ici un très-grand rôle dans la question, mais qui n'est visible que pour ceux qui connaissent le dessous des cartes, nous trouverions un argument puissant dans le fait de voir défendre un des chefs du parti libéral brugeois — M. Van de Kerkhove — par M. Siret, un catholique pur-sang ou réputé comme tel.

*
* *

Justement parce que nous avons toujours tâché de garder la convenance la plus parfaite dans le débat, nous avons le droit de nous élever contre les procédés dont nous nous trouvons victime. Nous ne parlons pas ici de l'*Opinion* qui a le droit de défendre ses convictions fondées ou non, mais de certains artistes, furieux de nous voir soutenir une thèse gratifiée de leur *veto*. Ainsi, on nous rapporte, qu'un peintre, que nous avions jusqu'ici considéré comme un de nos plus sincères amis, s'est permis de dire à propos de la question Van de Kerkhove, que la *Fédération Artistique* était un journal *infâme* qui *insultait* les artistes. Nous protestons avec indignation contre une accusation que nous ne pouvons attribuer qu'à la plus complète étourderie. Si la franchise et l'impartialité, dont nous nous targuons, sont des crimes, nous demandons à nos accusateurs de formuler leurs griefs. Nous ne sommes ni l'organe d'un clan, ni d'une coterie, n'obéissant qu'à notre seule conscience.. Nos prétentions au talent sont humbles. Nous tâchons de faire de notre mieux, laissant au public le soin de décider de nos mérites, de même que nous nous expliquons librement sur le compte de ceux à propos desquels nous croyons avoir quelque chose à dire. Nous prêter seulement une intention d'insulte, c'est nous insulter nous-même gratuitement, et si nous mentionnons ici le propos, c'est pour que nos lecteurs en fassent justice.

De pareilles imputations, d'ailleurs, n'ont pas l'avantage de nous émouvoir. Nous suivons notre chemin en droite ligne, sans nous préoccuper des clabauderies. A l'outrage, nous avons répondu d'une façon digne. « Une enquête s'organise activement, » avons-nous écrit à l'artiste, qui nous avait publiquement accusé. « Je viens vous demander d'en faire partie, au même titre que la moitié des artistes auxquels nous avons eu re-


J. V. D. H. d'après

cours, *justement* parce qu'ils doutent de l'authenticité de l'œuvre. En présence de l'attitude que vous avez prise, vous ne pouvez, sans encourir le reproche de partialité et de prévention, vous refuser à vous éclairer sur une question, jusqu'ici imparfaitement examinée. »

*
* *

Mais quittons ce sujet, pour en revenir à l'*Opinon*.

Ce journal, ainsi que l'*Echo du Parlement*, du reste, nous paraît s'être singulièrement enferré sur la foi d'on dit, dont il n'a pas suffisamment contrôlé la véracité.

Quel que soit le résultat de l'affaire, dans laquelle il s'est si péremptoirement prononcé, il encourra toujours le reproche d'avoir agi avec légèreté, en n'accueillant dans ses colonnes que ce qui était de nature à apporter un certain appui à ses premiers arguments.

Si nous triomphons dans cette cause que nous croyons imperdable, ce ne sera pas sans efforts, et sans nous être entouré de tous les renseignements de nature à éclairer le public.

Si au contraire, la victoire reste à M. Rousseau et à l'*Opinion*, personne ne pourra nous taxer d'imprévoyance et de manque de sang-froid.

Et, plus à même que qui que ce soit, de rédiger le réquisitoire après nous être chargé de la défense, nous apporterons aux incrédules l'appoint considérable de notre religion surprise et de notre bonne foi abusée.

Jusqu'ici, cependant, nous croyons n'avoir rien à craindre, ayant devant nous le temps qui fait triompher les causes perdues.

*
* *

En terminant sa réponse, qui n'en est pas une, l'*Opinion* regrette de ne pas trouver, parmi les témoignages publiés par nous celui du médecin qui a soigné l'enfant.

Il y a longtemps que nous avons entendu parler de ce spécialiste qui se déclare, paraît-il, énergiquement contre l'authenticité de l'œuvre attribuée à son jeune client.

L'enquête qui s'organise, s'adressera, nous l'espérons, au médecin en question. Pour ce qui nous concerne, nous y pousserons de tout notre pouvoir. Mais si, par hasard, la déclaration de l'homme de science, n'était pas d'accord avec des témoignages, moins autorisés, théoriquement parlant, émanant de gens qui nous attesteraient naïvement ce qu'ils ont vu, sans se préoccuper

de Gall et de Lavater, nous nous permettrons d'accorder assez peu de foi à une opinion médicale, basée seulement sur le souvenir. Il s'est trouvé des médecins très consciencieux, pour déclarer que M. Sandon, le Latude du second Empire, était fou à lier, alors que la suite a prouvé qu'il n'en était rien.

Tous les médecins du monde viendraient nous assurer que M. Eugène Gressin Dumoulin, rédacteur en chef de l'*Opinion*, n'a pu être l'auteur des charmants articles, parfois un peu paradoxaux, que le public anversois lit avec tant de plaisir, nous les traiterions cavalièrement de radoteurs, en présence du fait acquis.

GUSTAVE LAGYE.

JOURNAL DE BRUXELLES, 17 *avril* 1875.

—

Une feuille satirique de Bruxelles consacre deux de ses colonnes à déblatérer contre M. Siret. Elle affirme que l'honorable commissaire d'arrondissement de Saint-Nicolas était désigné par M. le ministre de l'intérieur, par suite d'intrigues, au poste de directeur des Beaux-Arts. Cela est radicalement faux. Il n'a pas été un seul instant question de M. Siret pour ce poste, et M. Siret n'a fait aucune espèce de demande dans ce sens. Voilà la vérité pure et simple.

L'IMPARTIAL, 18 *avril* 1875.

—

L'enquête du *Willems-Fonds* sur l'affaire de Fritz Van de Kerkhove vient de révéler des faits curieux en faveur de ce jeune artiste trop tôt enlevé aux beaux-arts. M. Siret qui le premier a fait connaître la précocité de l'enfant-phénomène s'est vu attaquer par quelques détracteurs qui mettaient en doute l'authenticité de l'œuvre exposé à Bruxelles, Anvers et Gand.

Aujourd'hui l'opinion publique est satisfaite et nous croyons devoir donner les attestations suivantes, sur cette affaire qui préoccupe vivement le monde artistique. *(Suivent les déclarations connues de M. L. Rousseau, P. Van Dycke, A. Mazeman, Vincent, De Cloedt, F. Callewaert en Van Mullen).*

Toutes ces déclarations affirment que le jeune Fritz Van de Kerkhove était bien le peintre dont M. Siret a chanté les louanges. Aujourd'hui la lumière est faite et donne pleinement raison à ceux qui ont révélé la précocité du jeune artiste dont l'avenir était brillant. Nous sommes persuadés que nos lecteurs seront convaincus comme nous de l'authenticité de l'œuvre exposée à Bruxelles, Anvers et Gand.

LE DROIT, 21 *avril* 1875.

—

Dans la question Van de Kerkhove les faits parlent aussi hautement, mais comme ils sont dénaturés par le parti-pris et la malveillance, nous les résumerons en toute sincérité, avant qu'il s'en ajoute d'autres, afin d'élucider la situation. En mars et en mai 1873, M. Siret reçoit de J. Van de Kerkhove de Bruges, qui lui est inconnu, des lettres. à propos d'affaires d'art et du concours de gravure à l'eau forte ouvert par le *Journal des Beaux-Arts*.

Le 13 août 1873, il reçoit une lettre de faire part de la mort de Fréderic Van de Kerkhove.

Le 27 décembre 1873, une lettre de remerciments aux condoléances qu'il avait adressées, où il est parlé des dispositions de l'enfant et de ses « tableautins fort passables. »

Le 27 avril et le 25 juin 1874, des lettres accompagnées de gravures faites d'après quelques-uns des tableautins, et l'annonce de l'envoi de deux de ceux-ci.

« Le 13 juillet, dit M. Siret, reçu les deux petits paysages. Frappé de leur beauté. Ecrit au père mon étonnement. »

A partir de ce jour, de cette impression, des rapports suivis s'établissent entre ces messieurs ; M. Van de Kerkhove renseigne complètement M. Siret sur son fils ; par suite le *Journal des Beaux-Arts* signale en août 1874, la découverte de l'enfant phénoménal. Quelques-uns sont incrédules.

M. Van de Kerkhove n'attachait pas, avant ce fait, plus d'importance aux tableautins de son fils, que le peintre Van Hove, avec lequel il était lié et qui avait vu souvent peindre Fritz ; mais il n'hésite pas à reconnaître qu'il s'est trompé, que le talent de son fils a été méconnu par lui ; et M. Van Hove, entraîné sans doute par son exemple, corrobore au salon de Gand, en septembre 1874, avec M. E. Landoy (Bertram), aussi ami de M. Van de Kerkhove, tout ce que celui-ci avait dit à M. Siret de son fils, dont deux tableautins exposés au salon excitent chez ces quatre messieurs, une admiration qui se trouve en quelque sorte consignée en termes éloquents, dans un article du *Journal de Gand*, du 13 octobre.

Le 25 septembre 1874, M. Siret soumet à ses collègues de l'Académie une vingtaine de panneautins. Ils sont accueillis avec une vive admiration. Une exposition plus complète a lieu au Cercle artistique de Bruxelles en février suivant, et cette exposition produit un effet aussi extraordinaire. Tout le monde est saisi. La découverte d'un génie rudimentaire, pour nous servir de l'expression de M. Camile Lemonnier dans l'*Art universel*, est admise généralement.

Cette découverte rend confus M. Van de Kerkhove et les siens ; l'extrait suivant d'une lettre écrite par lui, le 28 septembre 1874, à M. Siret, constate ce sentiment :

« ... Nous nous regardons ici, ma femme, ma fille et moi, d'un air ébahi chaque fois que nous recevons une de vos lettres, étonnés de l'importance que prend cette affaire et *honteux* d'avoir fait si peu de cas de tout cela... »

Cette honte que le père avoue franchement, l'ami, M. Van Hove, l'éprouve certainement aussi, mais il ne l'avoue pas ; pour se tirer d'embarras, pour sauvegarder son amour-propre, il change de conduite ; à quelques incrédules, qui viennent l'interroger, il répond que Fritz était « incapable de rien faire. » Le parrain de Fritz, *avec qui le père avait eu des démêlés*, s'empresse d'accourir dans les bureaux de l'*Echo du Parlement* pour déclarer que l'enfant « n'avait jamais peint ! » Là-dessus, M. Rousseau organise une enquête pour démontrer la supercherie ; ne tenant aucun compte des attestations en faveur de l'authenticité, qui sont nombreuses, de toutes sortes et des plus concluantes, il s'appuie principalement sur le fait que ce que l'on nomme les premiers peintres de Bruges nient la possibilité de cette authenticité et sur celui que le père Van de Kerkhove a imité la manière de travailler de son fils. Mais son enquête est dressée avec

tant de partialité que le public n'en tient pas compte. C'est alors que M. Van Hove se décide enfin à témoigner ouvertement, dans l'*Echo du Parlement*, par une lettre à l'adresse de M. Siret, contre l'authenticité des tableautins, et son témoignage paraît écrasant pour les artistes, hélas! trop nombreux, qui considèrent comme une humiliation pour eux qu'un enfant ait pu s'élever à leur hauteur ou les dépasser.

M. Van Hove agit ainsi par honte d'avoir méconnu Fritz et son œuvre. En effet, si son aveu qu'il induisit en erreur M. Siret et le public, pour être agréable à M. Van de Kerkhove, était sincère, il dénoterait chez lui une déloyauté qu'aggraverait encore son arrogance.

Nous terminerons cette narration et cette interprétation loyales des faits par les lignes suivantes, extraites d'une lettre de M. Barthélemy Dumortier à M. Siret, son collègue de l'Académie, lettre insérée dans le dernier numéro du *Journal des Beaux-Arts :* (voir p. 303).

La *Chronique* attaque M. Siret dans cette affaire, parce que, dit-elle, M. Siret est un catholique renforcé.

M. Siret ne s'occupe pas de politique.

Mais M. Van de Kerkhove est un libéral renforcé.

Cependant il se trouve soutenu par des catholiques et combattu par des libéraux.

Les attaques de la *Chronique* attestent que, dans le camp libéral, l'on obéit à l'esprit de coterie, et la lettre de M. Dumortier, que chez les catholiques il y a de la sincérité.

—

L'explication du revirement de M. Emile Leclercq *(Jacques)*, dans ce journal, n'est pas claire du tout.

Si les deux lettres sur l'authenticité des tableautins écrites par M. Van Hove à M. Emile Leclercq ne signifient rien, pourquoi celui-ci, à leur réception, s'est-il prononcé en faveur de l'authenticité?

La conduite de M. Leclercq est aussi louche que celle de M. Van Hove : il vire de bord avec celui-ci et place son témoignage équivoque au-dessus des témoignages de gens nombreux, dont la sicérité n'est pas suspectée.

———

Pall Mall Gazette et the Academy. *Avril* 1875.

—

Dans le courant du mois d'avril la *Pall Mall Gazette* de Londres et l'*Academy* ont, d'après le journal français, l'*Art*, donné une analyse incomplète et inexacte de cette affaire. J'ai adressé à ces deux journaux de brèves explications avec quelques attestations infirmant les dires de l'*Art*.

Le *Pall Mall* et l'*Academy* se sont tus.

Ad. S.

La Fédération Artistique, 23 *avril* 1875.

—

La *Fédération Artistique* était sous presse, lorsque nous avons reçu, de la part de l'artiste, signalé par nous dans notre dernier numéro, la réponse suivante :

Anvers, le 16 avril 1875.

Monsieur le Rédacteur,

Je tiens à vous dire qu'il n'y avait rien d'outrageant, ni pour votre personne, ni pour celle de monsieur Isenbaert, dans les propos que j'ai tenus devant ce dernier et dont vous me parlez dans votre honorée du 13 courant.

Vous me conviez pour faire partie d'une commission d'enquête qui doit se réunir samedi prochain.

Je décline cette mission; car de l'avis de tous les artistes que j'ai entendus, comme du mien, cette affaire des tableaux Van de Kerckhove est jugée.

Je reprends le mot d'un de vos spirituels confrères. — Nous en somme à l'enquête du tatouage Tichborne.

Veuillez, agréer, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération.

Suit la signature.

Nous ne releverons pas ce que cette lettre a de peu satisfaisant Dire à un écrivain : « J'ai traité votre journal d'*infâme*, mais cela n'avait nullement rien de désobligeant pour vous, » c'est à peu près comme si, après avoir reproché à un détaillant de vendre à faux poids, on l'assurait courtoisement de sa plus sincère estime.

Notre correspondant proclame la chose jugée. Elle l'est, peut-être, pour l'*Echo du Parlement*, pour l'*Opinion* et pour lui, mais le public commence à être d'un avis différent.

Si au lieu de rééditer des plaisanteries d'un goût douteux, notre correspondant avait accepté notre invitation, il aurait probablement été témoin d'un spectacle assez curieux, et qui vient de faire une impression décisive sur les membres de l'enquête organisée par le *Willems-Fonds* de Bruges.

Il aurait pu voir, la sœur de Fritz Van de Kerkhove, une fillette âgée de treize ans, et presqu'aussi forte que le petit phénomène dont on nie la *possibilité*, improviser en quelques minutes, sous les yeux des membres de l'enquête, des paysages, genre Fritz, parfaitement réussis.

Chose digne de remarque, si Fritz a eu un professeur de dessin et de perspective, Mlle Van de Kerkhove n'a jamais pris un crayon ou un pinceau en main, du vivant de son frère, qu'elle a depuis voulu imiter et égaler.

Il est vrai que les incrédules auront la ressource de prétendre que c'est la sœur qui a peint les tableautins attribués à Fritz et de se rabattre sur le second phénomène, en haine du premier.

Quoi qu'il en soit, nous avons offert à notre correspondant tous les moyens de s'éclairer autrement qu'en lisant quelques journaux et en causant avec des artistes prévenus ou imparfaitement renseignés. S'il refuse, c'est son affaire; mais du moins, qu'il s'abstienne de formuler des jugements péremptoires, dans une question qu'il ne daigne pas même examiner.

*
* *

Voici encore une déclaration complémentaire, qui a sa valeur :

Outre ma première déclaration, je tiens à dire qu'il y a quelques jours en causant avec ma femme, du regretté Fritz Van de Kerkhove, ma fille aînée, nous fit remarquer qu'à l'époque qu'elle jouait avec Fritz, ce dernier lui commendait souvent, d'aller prendre dans la boîte de petites bouteilles avec des couleurs (tubes en plomb) qu'il mettait avec un couteau sur des morceaux de bois.

Bruges, le 12 avril. Signé : L. GOBIN.
Capitaine du port.

L'*Opinion* nous demande la permission de ne pas sacrifier sa conviction à la nôtre. Nous l'avons simplement priée de bien vouloir examiner à nouveau la question et surtout de remarquer les contradictions contenues dans l'enquête de M. Rousseau, qui demeure pour elle paroles d'évangile.

Elle ne voit dans les attestations que nous avons publiées que des commérages sans importance, mais les témoignages contestés et controuvés de MM. Van Hove, Cloet et Van Hollebeke sont, à ses yeux, sans appel. Il *parait*, aussi, que le médecin de Fritz se prononce contre l'authenticité de l'œuvre. Nous aurons l'avantage de voir ce spécialiste et de lui demander de bien vouloir consigner sa déclaration sur le papier. Il nous est impossible de discuter un simple on dit ; ce n'est pas sur de pareilles bases que nous aurions jamais engagé une polémique, pour laquelle, nous continuons à recueillir, tous les jours, de nouveaux documents.

GUSTAVE LAGYE.

LA CHRONIQUE, 23 *avril* 1875.

—

ENCORE !

—

Nous n'en finirons pas : cette affaire Van de Kerkhove devient un véritable gâchis.

Mon ami Emile Leclercq se trouve obligé de protester contre certaines affirmations publiées dans le *Journal des Beaux-Arts*.

Parmi les personnages des causes célèbres, le petit Fritz et son entourage occuperont une belle place!

Voici la lettre adressée à M. Siret :

« Monsieur,

» Dans le numéro 7 du journal artistique que vous dirigez, se trouve une lettre que M. Van de Kerkhove vous a adressée sous la date du 8 mars. J'y relève les passages suivants :

« M. Van Hove m'a encore dit qu'il se fait en ce moment une » enquête dirigée par M. Leclercq. Il s'est adressé à lui. J'ai lu » la lettre dans laquelle M. Leclercq lui demande s'il est vrai

» que Fritz a travaillé avec lui dans son atelier, et même *pour* » *lui;* il lui demande, en outre, comme ami, de lui dire la vérité, » toute la vérité. Van Hove a répondu qu'étant toujours à » Heyst, il lui arrivait de temps en temps de venir me rendre » visite et qu'il avait vu peindre Fritz une fois, sans y faire plus » d'attention que les parents eux-mêmes, que les artistes avaient » tort d'exagérer cette affaire, *qu'il avait lui-même en sa posses-* » *sion un tableautin où se retrouvaient toutes les qualités de* » *l'enfant;* mais qu'il n'y avait là rien de miraculeux, etc..
» M. Leclercq lui demande aussi des noms. Van Hove répond » qu'il ne veut pas se mêler de cette enquête, que le temps lui » manque, etc., etc... »

« La plupart de ces allégations sont fausses, soit que M. Van Hove les ait réellement produites, soit que les souvenirs de M. Van de Kerkhove lui aient fait défaut.

» 1° Je n'ai jamais eu l'intention de faire une enquête, et je n'ai pas écrit à M. Van Hove que j'allais en diriger une;

» 2° Je n'ai pas demandé si Fritz avait travaillé chez et pour M. Van Hove;

» 3° M. Van Hove ne m'a pas répondu qu'il avait vu peindre Fritz, ni qu'il eût en sa possession un des tableaux de l'enfant;

» 4° M. Van Hove ne m'a pas écrit qu'il ne voulait nullement se mêler de l'enquête que je désirais faire, pour la bonne raison que je n'ai jamais dit que j'eusse cette intention.

» Veuillez, monsieur, insérer ces rectifications dans le plus prochain numéro de votre journal, afin de rétablir les choses dans leur réalité.

» Agréez, etc. » EMILE LECLERCQ. »

Où est la vérité, dans cette affaire embrouillée? Qui est-ce qui se fait illusion? Quelles sont les gens qui ont trop d'imagination et qui se plaisent à suivre des voies tortueuses quand il leur serait si facile de rester dans les bornes de la réalité? Questions obscures et que peut-être on ne résoudra jamais.

JACQUES (1).

—

Voici la note que M. Van de Kerkhove nous transmet en réponse à ce qui précède :

« En vous disant que j'avais *lu* la lettre, je croyais bien être

(1) Il n'est pas inutile d'apprendre au lecteur que *M. Emile Leclercq* et *M. Jacques* représentent la même personne.

AD. S.

» dans la vérité. M. Van Hove la lisant devant moi, je ne me
» serais pas permis de la vérifier. *Voyant* la lettre *et même*
» *l'écriture*, et ayant à cette époque confiance complète en
» M. Van Hove, qui me la lisait, c'était exactement pour moi
» comme si je la lisais moi-même. Un des miens, plus clair-
» voyant peut-être, m'a demandé si j'avais vu la signature, j'ai
» répondu que non, mais que j'avais *vu* les lettres, je crois me
» souvenir qu'il y en avait deux. La déclaration de M. Leclercq
» dans la *Chronique* m'ouvre encore davantage les yeux et me
» montre comment j'étais payé de mon affectueuse confiance.
» Alors que M. Leclercq ne songeait pas à faire une enquête,
» M. Van Hove me disait qu'il l'attendait et qu'il le conduirait
» chez moi!... Oui, M. Leclercq a raison de parler dans son
» journal de voies tortueuses. Mais il a tort de croire que toutes
» ces questions obscures ne seront peut-être jamais résolues.
» Elles sont bien près de l'être et le sont même déjà pour tous
» ceux qui ont pris connaissance des derniers documents pu-
» bliés. Toutefois la lumière se fera plus complète encore. »

LE DROIT, 28 *avril* 1875.

—

LETTRE DE M. HERIS.

—

L'appréciation suivante de la question Van de Kerkhove, émane de M. Heris, si réputé pour ses connaissances en peinture, qui l'adresse à M. Van de Kerkhove lui-même, dont il reçut, à notre prière, quelques tableautins. pour l'étude dont il s'agit :

« Bruxelles, 26 avril 1875.

« Monsieur,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 17 courant, ainsi que la caisse contenant une vingtaine de ravissants petits tableaux dûs au pinceau de feu votre jeune fils. Au moment de leur déballage, un de mes amis, M. Noé, artiste-peintre que vous devez connaître, en reconnut un pour l'avoir vu peindre par Fritz !

« Je conçois, monsieur, votre orgueil paternel pour faire survivre cet enfant adoré et doué d'une intelligence rare dans notre siècle si avancé sous bien des rapports mais qui n'a guère progressé en fait de connaissances artistiques.

« Quel intérêt aviez-vous en faisant une exposition des œuvres du jeune Fritz, sinon de faire partager par le public les regrets que vous faisait éprouver la perte de votre enfant; mais permettez-moi de vous le dire, vous avez perdu de vue que la Belgique n'est qu'une petite ville ; de là cette polémique dont les colonnes de nos journaux ne désemplissent pas.

« Deux camps se sont formés et se livrent des combats à coups de plume.. Les uns disent que nous ne sommes plus au temps des miracles et que les œuvres attribuées au jeune Fritz ne sauraient être l'ouvrage d'un enfant de 11 ans; parmi les autres, la plupart supposent qu'elles émanent de vous ; s'il en était ainsi, monsieur, je me permettrais de vous en adresser mes sincères compliments; mais je viens de comparer de vos tableaux avec ceux de votre jeune homme et je trouve qu'ils se ressemblent à peu près comme un cheval à des cerises.

« Qui donc a peint ces charmants tableautins, je voudrais bien le connaître, afin de lui adresser mes félicitations, en dépit des dédains exprimés par des gens qui sans doute ne prennent pas garde que la concurrence, hélas ! n'est plus possible ici.

« Pour combattre la malveillance, les partisans de l'authenticité s'appuient sur toutes sortes de témoignages, qui paraissent irrécusables. Quoi qu'il en soit, je souhaite, monsieur, voir accepter par l'Etat votre offre généreuse ; selon moi, ces petits panneaux dignes de passer à la postérité, sont bien des œuvres de votre enfant, ils méritent d'être conservés comme éléments d'art national.

« En consultant l'histoire, l'on rencontre bien des exemples de précocité analogues à celui-ci. Jacob Ruysdael était né en 1635 ou 1636 et j'ai possédé de ses tableaux signés et datés 1647 et 1648. Raphaël mort à 37 ans, a dû commencer bien jeune à produire pour avoir laissé les nombreux chefs-d'œuvre que l'on admire dans la plupart des galeries de l'Europe. Paul Potter qui mourut à l'âge de 29 ans, peignit à 17 ans son fameux tableau connu sous le nom de : *Le jeune Taureau,* chef-d'œuvre qui orne le musée de La Haye.

« Votre fils, monsieur, avait reçu de la nature un don artistique, dont probablement le pauvre enfant ignorait l'importance. Non initié à la science enseignée dans les écoles de peinture et

qui est la mort de l'art, en suivant le sentier que la nature lui avait tracé, il était devenu créateur, et créateur d'un langage nouveau que nous devons avant de juger tâcher de déchiffrer. Il ne faut pas oublier que sur cent prétendus connaisseurs, quatre-vingt-dix-neuf ne voient qu'avec les oreilles ; du reste, la question à résoudre appartient, semble-t-il, à l'avenir. Deux portraits, homme et femme, de Franz Hals, qu'il y a 40 ans, j'achetai en ente publique à Paris, 80 francs, viennent d'être vendus 65,000 francs ; des tableaux de Van Goyen, de 10 florins, sont payés actuellement 6,000 et 12,000 francs ; des œuvres de Watteau, Boucher, Pater, de cent écus aux étalages des quais de Paris atteignent de nos jours à la salle Drouot, 100,000 francs et au delà. Que dire de ces faits sinon qu'il a fallu plusieurs siècles pour rendre justice aux œuvres et aux talents de ces grands artistes ?

« Encore une fois merci, monsieur, du plaisir que vous m'avez procuré par votre aimable envoi. Si votre enfant avait vécu et suivi la voie qu'il s'était frayée, nul doute pour moi qu'il serait arrivé à produire des tableaux où la beauté qui se rencontre dans ces études se serait affirmée, et par lesquels son nom eut obtenu un retentissement éclatant dans l'histoire de notre école de peinture du XIX[e] siècle.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« HERIS,

« Expert des Musées royaux de Belgique. »

Nous ne nous écrierons pas : cette lettre ferme la discussion ! comme firent nos adversaires en publant la lettre de M. Van Hove, mais nous ferons remarquer qu'elle porte LE COUP DE GRACE à ceux qui nient le mérite des tableautins et la possibilité qu'ils aient été peints par Fritz.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, 30 *avril* 1875.

En attendant que la *Fédération Artistique* donne le résultat des deux enquêtes simultanées, organisées pour élucider complétement la question, elle continuera à enregistrer les diverses déclarations en faveur de l'authenticité de l'œuvre mis en doute.

En voici une *assez* importante de M. Heris, expert des Musées royaux de Belgique, adressée, sous forme de lettre à M. Van de Kerkhove, lui-même, qui lui avait envoyé plusieurs tableautins de l'enfant mort et quelques-uns de ses tableaux. *(Voir ci-dessus).*

Nous fesons suivre cette pièce, qui jette une singulière lumière dans le débat, de quelques fragments d'une lettre adressée à M. Van de Kerkhove père par M. De Vos, ancien procureur du roi à Bruges, actuellement juge international au Caire. *(On la lira plus loin).*

Nous n'accompagnerons, pour le moment, ces deux témoignages d'aucun commentaire, nous réservant d'en tirer parti dans la suite. Comme nous l'avons dit, nous instruisons ici patiemment et consciencieusement un procès dans lequel des juges prévenus ou intéressés se sont trop hâté de se prononcer. Si l'erreur est prompte à faire son chemin, la vérité demande du temps et des efforts pour être acceptée et reconnue de tous. C'est cette tâche que nous avons assumée et que nous saurons remplir jusqu'au bout.

* * *

Suivent deux nouveaux témoignages que nous traduisons du flamand :

Le soussigné déclare que, par suite du commerce de tableaux auquel il se livre, il a fréquenté la maison de M. Van de Kerkhove pendant les années 1870, 1871, 1872 et 1873, qu'il a vu fréquemment peindre le jeune Fritz, sur de petits panneaux, et qu'il lui en a même demandé un.

Bruges, 24 avril 1875.

Signé : HULSTARD.

—

Le soussigné déclare, par la présente, que pendant l'espace de temps de 14 mois, pendant lesquels il a demeuré chez M. Van de Kerkhove, en qualité de domestique, il a toujours entendu dire, si bien par les domestiques, les ouvriers, comme par les parents, que le petit Fritz a été bien réellement l'auteur des petits tableaux exposés. Il affirme de plus, sur la foi du serment, n'avoir jamais vu le père occupé à peindre des paysages analogues et qu'avant que M. Siret eut affirmé au père que les dits petits tableaux étaient des œuvres de maître, on en faisait si peu de cas que, lui-même, il en a retrouvé un, parmi de vieilles pierres et des pots à fleurs brisés.

Cette déclaration peut d'autant mieux être considérée comme juste et impartiale, que j'ai abandonné mon service, à la suite d'une discussion avec monsieur et madame Van de Kerkhove.

Aussi, dans le cas, où le moindre donte s'élèverait contre ma déclaration, je n'hésiterai pas à la renouveler publiquement.

Signé : LOOSBERGHE.

A bientôt de nouveaux renseignements et de nouveaux faits.

GUSTAVE LAGYE.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS, 30 *avril* 1875

—

Lorsque nous disions, dans notre dernier numéro, que les moyens employés contre l'authenticité de l'œuvre de Fritz « donneraient à croire que, sous la question Van de Kerkhove, » il en est une autre qui échappe à notre perspicacité » nous ne nous doutions pas qu'un enfant terrible, parmi nos adversaires. se chargeait, dans le moment même, de nous éclairer. Quelques esprits fins et habitués à lire entre les lignes, nous avaient bien suggéré une explication à ce sujet, mais, trop modestement, paraît-il, nous n'avions pas cru pouvoir l'accepter. Nous avions tort. Nous savons maintenant à quoi nous en tenir. Fritz Van de Kerkhove eût été sans doute, non-seulement accepté, mais acclamé par une grande partie de nos contradicteurs, s'il avait eu un parrain de leur choix et de leurs amis... Mais périssent plutôt toutes les illustrations nationales que d'accorder à d'autres le bénéfice d'une semblable révélation !

L'œuvre est si extraordinaire, si charmante que, pris à l'improviste, on admire, on applaudit sans réserve. Tout à coup la réflexion succède à l'enthousiasme, et la scène change. Ne pouvant nier la beauté, on semble douter de la provenance ; ne pouvant aller à l'encontre de ces milliers de spectateurs d'élite, sortant ravis de leur contemplation, on sème dans leur esprit le soupçon et le trouble. Nous le disons, avec un profond sentiment de regret pour notre pays, mais si pareille chose se fût produite en Angleterre, en France ou en Allemagne, on eût, non pas cherché à étouffer l'étoile brillante qui avait lui dans le ciel national, mais on l'eût exaltée au delà de sa valeur. Si ce sentiment peut être blâmé dans son exagération, il n'est au moins que l'excès d'une noble qualité. Mais que dire du sentiment contraire?... La vérité : c'est qu'il est indigne d'un peuple jaloux de sa propre gloire et que, si l'honneur de l'art national pouvait être menacé par une animosité privée que rien même ne justifie, ce serait à désespérer de la Belgique intellectuelle.

Mais heureusement il n'en est pas ainsi. Les attestations produites *in extenso* par la *Fédération artistique* et par le *Journal des Beaux-Arts,* les contradictions étranges, les obscurités, les routes tortueuses suivies par les principaux témoins à charge, tout cela, peu à peu, a dessillé les yeux et imposé silence aux détracteurs. Ceux-ci se taisent parce qu'ils se sentent condamnés par l'opinion publique; ils se taisent parce qu'ils comprennent

qu'il y aurait de l'insanité à retomber dans leurs premiers errements. Tous leurs efforts n'ont abouti qu'à jeter dans les esprits des doutes dissipés aujourd'hui par des témoins oculaires. En effet, après plus de quarante déclarations catégoriques, après la lettre si claire, si concluante de l'honorable consul Ritter, lettre qui seule aurait suffi pour renverser l'échafaudage de nos adversaires, il n'est plus possible, à moins d'un aveuglement que nous aurions peine à comprendre, de ne pas se rendre à l'évidence. Un homme haut placé dans l'estime de ses compatriotes, connu par une loyauté sans tache, une rare énergie, une intelligence et des connaissances qui ne laissent pas de place au soupçon, quel qu'il soit, cet homme nous dit : J'ai vu, j'ai palpé, j'ai admiré du vivant de l'enfant; « *je l'ai vu* s'escrimer sur ses morceaux de » bois avec des crayons mal taillés, avec son petit coûteau chargé » de couleur qu'il appliquait sur ses panneaux de bois. Cette ap» plication qui paraissait être faite au hasard, produisait des » effets prodigieux... »

Que peut-on vouloir de plus?... à moins de ressusciter l'enfant... Qui sait? sans le revoir lui-même, qui sait si son ombre ne plane pas au-dessus des siens et ne se prépare pas une noble vengeance... Nous avons des raisons pour nous exprimer ainsi, on le verra plus loin.

Il ne suffisait pas aux détracteurs d'étouffer la gloire d'un enfant de leur sol, il fallait essayer de compromettre l'avenir de son œuvre; il fallait s'efforcer d'empêcher l'étranger de la recevoir comme elle le mérite, il fallait enfin essayer de lui fermer les portes du Panthéon national. C'est dans ce multiple but, sans doute, que nous trouvons dans la *Pall Mall Gazette* du 24 avril et extrait de l'*Academy*, l'article suivant que nous traduisons :

« L'histoire du merveilleux peintre-enfant, Frédéric Van de » Kerkhove, qui a été le bruit de Bruxelles depuis quelques mois, » a eu pour dénouement une complète déception. On a fait une » enquête sur toute l'affaire et l'on a trouvé que les peintures » exposées au Cercle artistique à Bruxelles sont réellement » l'œuvre du père, un artiste d'un mérite médiocre, et non pas » du pauvre enfant qui ne semble avoir manifesté aucun talent » artistique durant sa courte existence. M. Van de Kerkhove, père, » a même été jusqu'à offrir au gouvernement un certain nombre » des peintures attribuées à son fils. Un contrat de donation » était préparé lorsque l'enquête susmentionnée a fait connaître » l'état des choses. En raison de ces circonstances, le ministre » de l'Intérieur a prié M. Van de Kerkhove d'avoir la bonté de

» retirer sa donation. Les peintures en question sont maintenant » exposées à Gand, où elles produisent la même sensation » qu'elles ont produite à Anvers et à Bruxelles. Au journal » français l'*Art* appartient principalement le mérite d'avoir » fait la lumière dans cette mystification curieuse. L'éditeur du » *Journal des Beaux-Arts* de Bruxelles continue de soutenir » que toute l'histoire est vraie, et a entrepris une longue corres- » pondance à ce sujet. »

Il est facile de reconnaître que c'est *principalement* dans l'*Art* français que l'*Academy* a puisé ses renseignements. Nous recommandons ce véridique récit à nos lecteurs et aussi à la haute société anglaise qui a tant admiré l'œuvre de Fritz et dont plusieurs membres sont si bien à même, au nom de la justice et de la vérité qu'ils connaissent, de redresser les fausses informations fournies à leurs compatriotes. Quant à l'erreur déjà reprise ailleurs, comme on voit, et prétendant que l'Etat avait *imposé* au père de Fritz le retrait de son offre généreuse au Gouvernement (1), elle atteignait un but du même genre. Heureusement, comme certains brouillards méphitiques qui n'infectent que les parties basses de l'atmosphère, il est des aberrations morales qui ne parviennent pas même dans les régions élevées, ou, si elles y sont connues, elles n'y inspirent que l'indifférence et le dédain. L'Etat s'estimait et s'estime encore heureux de sauver une aussi charmante et si extraordinaire collection de l'oubli en lui ouvrant les portes de son musée. La nation en sera reconnaissante à qui de droit.

—

Nous disions figurément plus haut que l'ombre de Fritz préparait peut-être sa vengeance, vengeance bien digne de ce doux enfant que repousse avec une animosité sans pareille une partie de ses compatriotes. Nous voulions, avant de nous expliquer, attendre encore pour pouvoir mieux nous rendre compte du spectacle auquel nous avons assisté et pour le voir se consolider, s'affirmer mieux. Nous voulions éviter le reproche d'avoir parlé trop tôt, de ne pas avoir suffisamment laissé s'épanouir la jeune fleur dont nous allons nous occuper. Nous sommes débordé par les événements, et, quoique nous trouvions, dans de semblables circonstances, que l'on ne saurait être assez prudent, nous nous voyons obligé de parler dès aujourd'hui.

(1) L'auteur de cette erreur a rétracté son dire dans le N° 17 de l'*Art*.



Imprimé par J. Best. Gravure du Magasin pittoresque.

Voici ce qu'on lit dans la « *Fédération artistique* » du 23 avril :

« Si au lieu de rééditer des plaisanteries d'un goût douteux,
» notre correspondant avait accepté notre invitation, il aurait
» probablement été témoin d'un spectacle assez curieux, et qui
» vient de faire une impression décisive sur les membres de
» l'enquête organisée par le *Willemsfonds* de Bruges.

» Il aurait pu voir, la sœur de Fritz Van de Kerkhove, une
» fillette âgée de treize ans, et presqu'aussi forte que le petit phé-
» nomène dont on nie la *possibilité*, improviser en quelques mi-
» nutes, sous les yeux des membres de l'enquête, des paysages,
» genre Fritz, parfaitement réussis.

» Chose digne de remarque, si Fritz a eu un professeur de
» dessin et de perspective, Mlle Van de Kerkhove n'a jamais
» pris un crayon ou un pinceau en main du vivant de son frère,
» qu'elle a depuis voulu imiter et égaler. »

Nous connaissions depuis assez longtemps les essais de Louise Van de Kerkhove et nous dirons peut-être un jour, notre dossier à la main, comment cette enfant songea à la peinture. Pour aujourd'hui nous constaterons simplement que nous avons *vu* faire par elle des ébauches de paysages pleins d'avenir, où le souvenir de Fritz revit tout entier, mais où, contrairement à ce qui avait lieu chez celui-ci, qui affectionnait les sites un peu tristes, la gaieté et la vie rayonnent. Si nous n'en disons pas davantage, c'est que nous voulons nous garder contre notre propre entraînement et que nous sommes résolu à attendre, avant de nous prononcer, l'épreuve du temps. Lui seul nous dira si cette merveilleuse aptitude est destinée à persévérer et à grandir, et si elle est réellement un héritage de famille. Si, en effet, c'est la vengeance de Fritz qui s'annonce, elle sera tout profit pour l'art et pour le pays et ne fera certes de mal à aucun cœur droit ni à aucun esprit sincère.

—

Il y a peu de jours, en nettoyant les meubles de la maison chez Van de Kerkhove, on enleva un tiroir d'un bahut et on le posa sur la table. Quel ne fut pas l'étonnement de Mme Van de Kerkhove en apercevant, sur l'extérieur de la planche du fond de ce tiroir, un joli paysage ébauché. On se rappela alors que le père excédé par les demandes de son fils, avait fini par lui refuser des panneaux. Le pauvre enfant, toujours poussé à produire, n'avait rien trouvé pour s'escrimer que le fond d'un tiroir !

—

Il est vraiment remarquable et touchant de voir quel nombre d'attestants se groupe autour de M. Van de Kerkhove et vient spontanément lui apporter son contingent d'aide et de sympathie. A ce propos, nous aussi, nous recevons des pièces fort intéressantes et que nous ne pouvons ou ne voulons pas toutes communiquer au public. L'une d'entre elles, nous parle d'une réunion qui a eu lieu récemment chez un personnage considérable de la province de Liége et où assistaient plusieurs personnes haut placées du pays. Un de nos meilleurs paysagistes, se trouvant également parmi les invités, y eut l'occasion de s'exprimer sur les tableautins de Fritz Van de Kerkhove. Il le fit avec un grand éloge et sans manifester le moindre doute sur leur provenance. Volontiers nous eussions cité ici son nom, mais nous respecterons son désir de ne point être mêlé à la polémique que nous soutenons. Une trop grande modestie lui fait attacher peu de prix à son opinion personnelle qui, nous écrit-il, lui semble sans valeur dans la question. Il nous permettra de ne pas être de son avis, et, tout en respectant sa décision, nous ferons remarquer que les trois quarts des arguments fournis par nos adversaires sont « des opinions personnelles. » A cette occasion, nous témoignerons ici notre sincère reconnaissance à l'auteur de la lettre qui nous mettait au courant de cet épisode.

—

Nous recevons la lettre suivante, pleine d'intérêt au point de vue esthétique. Nous croyons utile de la reproduire (1).

Monsieur le Directeur,

Comme vous le disiez fort bien dans votre dernier numéro, vous avez à combattre dans la question Fritz diverses catégories d'adversaires. Le public n'a pas eu besoin d'une bien grande dose de perspicacité pour partager ceux-ci en trois camps principaux. Le premier, que vous ne convaincrez jamais parce qu'il n'entend pas être convaincu, est celui qui en veut à votre personne, pour une raison ou pour une autre. Il est presque exclusivement composé d'hommes de plume et traîne à sa suite les badauds et les moutons de Panurge ; si le gros de ce corps d'armée ne brille pas précisément par l'intelligence ni par l'instruction, il forme

(1) Cette lettre, qui a été fort remarquée, est l'œuvre de la compagne bien-aimée que nous avons perdue, le 30 juin (1876). Sa modestie excessive répugnait à la publicité, c'est pourquoi elle signa sa lettre des initiales V. V.

Ad. S.

légion par le nombre ; c'est peu flatteur pour l'humanité, mais c'est ainsi. Le second camp est celui des artistes médiocres, furieux de ce qu'un enfant, sans étude, sans préparation, sans expérience, ait pu arriver là où ils n'arriveront jamais. Il sera aussi bien difficile d'opérer là des conversions. La troisième cohorte enfin, la seule respectable et la seule à laquelle je vous conseille d'avoir égard, est celle des artistes de talent qui, sachant ce qu'il faut de peines et de travaux pour arriver à produire une œuvre réellement belle, s'écrient, en voyant ces charmants petits tableautins : « Non ! cela ne saurait être d'un enfant ! Mon esprit » se refuse à y croire ! »

Je vis au milieu de ces trois catégories d'opposants. J'ai hésité longtemps moi-même, sans parti pris, sans idée arrêtée sur la manière dont j'aurais pu être abusé. Chose singulière ! ce ne sont pas les témoignages produits en faveur de Fritz, quelque concluants qu'ils soient d'ailleurs, qui ont fait la lumière dans mon esprit ; ce sont, au contraire, les moyens employés par vos contradicteurs. Peut-être n'aurais-je jamais recherché la vérité avec quelque ardeur, peut-être aurais-je toujours gardé à ce propos un vague qui me plaisait assez, sans cette levée de boucliers à coups de tam-tam, sans les menées « tortueuses » de certains accusateurs et surtout sans cette déloyauté flagrante consistant à clore le débat dès que des pièces concluantes en sens contraire ont été produites. Il ne faudrait pas avoir la moindre notion d'équité naturelle pour ne pas être frappé par les allures si différentes des deux causes. C'est ce qui m'a porté à tout lire, à tout voir, à tout écouter, et c'est ce qui, croyez-le bien, sanctionnera mieux que tous vos articles, que toutes les attestations du monde, la gloire future du jeune enfant.

Le but de cette lettre est uniquement de soumettre aux artistes de bonne foi, les réflexions par lesquelles j'ai passé moi-même avant d'arriver à accepter Fritz sans réticence aucune. J'ai étudié son œuvre pendant bien des jours, j'ai scalpé, pour ainsi dire, ses tableautins, on m'en a confié que j'ai *disséqués* à la loupe, de toutes façons ; j'ai tâché alors de me rendre un compte exact du talent de Fritz, de ses moyens d'effet, des raisons de l'impression produite par ses œuvres, de ses défauts, et, en regardant aussi attentivement ces petites machines, j'ai acquis la conviction que nul autre qu'un enfant n'aurait pu travailler ainsi. Je me suis trouvé par là en parfaite communion d'idées avec les artistes de la manufacture de Sèvres auxquels une partie des panneautins ont été soumis et qui, connaissant à fond le *métier*, sont peut-

être les meilleurs experts que l'on puisse désirer. Je dirai, comme l'un d'eux, qu'il y a là des « audaces et des naïvetés qu'un élève ayant seulement six mois d'atelier, se garderait bien d'avoir encore. » — En effet, c'est le sentiment, la mélancolie, la poésie, l'impression, un amour instinctif de la nature assez ardent pour pénétrer le spectateur, qui fait le charme des tableautins de Fritz — mais il y manque *tout* ce que l'on apprend aux peintres dans les ateliers. Il n'y a pas de dessin convenu, le jugement manque souvent; sauf de très rares soleils couchants, il n'y a pas de soleil, il n'y a que de la lumière, et encore semble-t-elle souvent distribuée au hasard et seulement pour produire l'impression et l'effet. Par exemple, voici un ravin rocheux, fortement éclairé sur sa pente devant le spectateur, et cependant c'est du fond du tableau que vient la lumière. La lumière éclaire presque toujours de face, rarement, très rarement, sinon jamais de côté. Il n'y a pas d'ombres portées, il n'y a que des reflets dans l'eau; le raisonnement est complètement absent; il est visible que rien de tout cela n'a été fait d'après nature. L'enfant ne l'aurait pas su. Ce sont des souvenirs, des rêves, c'est la bosse de l'harmonie et de la couleur reçue en naissant; c'est une main légère qui, avec quelques lignes, a produit des squelettes d'arbres pleins de grâce. Le feuillage est appliqué sur le ciel fait d'avance, encore un moyen d'enfant; de là pourtant ces interstices bleus, sombres ou blancs qui donnent tant de naturel au site représenté et font si bien circuler l'air entre le feuillage; les rochers sont l'effet du hasard, comme cela existe en réalité dans la nature, grâce aux bouleversements divers de celle-ci — c'est pourquoi M. Ritter admirait tant leur stratification — un peu de blanc grisâtre appliqué par le couteau à palette et une roche naissait sous la main de l'enfant.

Celui-ci n'avait point quitté les environs de Bruges et on a argué de là qu'il ne pouvait reproduire tant de sites variés qu'il n'avait jamais vus. Je me suis assuré qu'il n'y a, dans ces centaines de petites machines, *aucun* site reproduit. Les seules réminiscences *réelles* sont les dunes de Blankenberghe, très reconnaissables quoique pas photographiquement exactes. Devant une de ces vues, la plus admirée peut-être, se trouvaient, à Anvers, à l'exposition du Cercle artistique, deux messieurs; j'admirais à leurs côtés, entendant involontairement leur conversation. — Tenez, dit l'un, voici une preuve que cette œuvre n'est pas d'un enfant. Voilà les falaises de Normandie, fort bien rendues; or Fritz n'a jamais voyagé. — Pardon, reprit son interlocuteur, ce

n'est pas là le littoral normand ; je reconnais parfaitement les côtes de la Grande-Bretagne, mais le fond de votre observation reste le même. — Or, cette Normandie, cette Grande Bretagne, était tout simplement la petite dune de Blankenberghe bien connue des habitués quoique le tableautin ne la rende que par approximation. Il est évident que les nombreuses gravures que l'enfant trouvait chez lui et contemplait avidement, l'avaient familiarisé avee les sites des divers pays du monde. Tout cela se gravait plus ou moins confusément dans son cerveau et en sortait transformé, mêlé, arrangé selon son imagination, et, j'en suis certain, beaucoup selon le hasard de sa palette. Il me semble puéril, plus que naïf même, de s'arrêter à cette objection : Mais comment pouvait-il peindre ce qu'il n'avait jamais vu ? — C'est d'abord inexact ; toutes ses vues sont des vues de fantaisies ; il peignait simplement du terrain, des arbres, de l'eau, des ciels, par ci par là une proéminence rocheuse et voilà tout. Ses rares ruines sont des réminiscences de gravures ; il y a peu de fermeté dans leur dessin, l'effet pittoresque seul l'a préoccupé, mais c'est ici que brillait son petit génie et ce qui lui a fait trouver ces moyens que l'on a taxés de « ficelles dignes des vieux praticiens. » J'ai porté une attention toute spéciale sur ces moyens, soi-disant trucs ou ficelles, et j'en suis arrivé à l'inébranlable conviction que l'enfant n'aurait rien su produire, du moins à l'âge où il était et sans études préalables, d'une autre manière. On a beaucoup parlé d'un panneautin signé de Fritz et *entièrement* fait au pinceau. Je ne suis point parvenu à me le faire exhiber et pourtant il eût été d'un haut intérêt pour mon étude. Si la chose est vraie (1), il faut alors encore voir quel mérite a ce panneau. Selon moi, il doit être très inférieur aux autres ; d'ailleurs il me paraît au moins singulier que sur le grand nombre que j'ai vu, tous préparés au coûteau à palette, étendus au pinceau sec et achevés plus tard dans leurs contours par le crayon, quelques coups de pinceau ou même quelques griffes de coûteau, il n'y en ait pas UN dans le cas du panneautin dont je viens de parler. J'en reviens donc à ceci : c'est que, dans les conditions où se trouvait Fritz, il n'y a pas eu chez lui préméditation dans l'emploi des moyens, il y a eu impuissance relative. Il collait l'un sur l'autre deux morceaux de marbre sur l'un desquels il avait craché ; en le décollant violemment il y voyait des formes souvent bizarres

(1) Si elle est aussi vraie que le *panneau identique*, notre correspondant peut se consoler de n'avoir pu compléter par là son étude.

et parfois très pittoresques ; le givre des fenêtres lui donnait encore des sujets ; mais s'il lui avait fallu rendre cela avec le pinceau, il en eût été incapable ; seulement, en voyant ce que peut produire le hasard avec des éléments incolores et si rudimentaires, son instinct lui a révélé ce qu'il obtiendrait de ce même hasard avec la couleur appliquée d'une façon *à lui*. Pour moi, il est donc constant, avéré, comme si je l'avais vu, que Fritz posait sa couleur sur les pannaeux avec son couteau à palette, son joujou favori, à peu près au hasard, ayant soin seulement de prendre au bas des teintes brunes pour les terrains, plus haut des teintes grises pour les plans fuyants, plus haut encore, des teintes blanchâtres, bistrées et un peu de bleu pour les ciels. Son génie, génie très admissible, consistait à tirer un parti incomparable de ses teintes de hasard, de les étendre harmonieusement au pinceau sec et puis plus tard, de les animer délicatement avec quelques lignes d'arbres, légèrement tracés.

Tout ce que je viens de dire est palpable dans ses tableautins *préparés et non achevés*, que j'ai pu voir à Bruges et chez M. Siret. Il y a déjà là de quoi faire des petites machines charmantes, mais c'est encore heurté, crû et sans les harmonieuses demi-teintes produites par le délaiement au pinceau sec. Je n'entends en aucune façon diminuer le mérite de l'œuvre de Fritz, mais je m'adresse à la raison des artistes de bonne foi pour les prémunir contre cette exclamation qui, elle aussi, a été exploitée pour les besoins de la cause. « Les paysagistes n'ont plus qu'à briser leurs pinceaux ! » Ceci est tout simplement de l'absurdité ; cela peut être exact pour les artistes médiocres, mais il ne fallait pas l'apparition de Fritz pour le faire constater ; ce ne l'est point pour les vrais maîtres.

L'œuvre de cet enfant est créatrice ; elle dévoile à coup sûr certains secrets d'harmonie, de grâce poétique, certaine façon nouvelle d'exprimer la nature, mais aucun pinceau ne doit céder le pas au couteau à palette, que Fritz lui-même eût peut-être abandonné plus tard lorsqu'il aurait appris à se servir d'autres moyens. Ce qui fait de ces tableautins des chefs-d'œuvre, c'est leur charme entraînant, leur chaste mélancolie, c'est le parfum de pureté angélique qu'ils exhalent, c'est enfin l'âge et la personnalité de l'être extraordinaire qui les a produits.

Il me semble que l'étude à laquelle je me suis livré vaut bien la peine d'être faite par d'autres que par moi et je la recommande surtout à quelques hommes d'élite qui, tout en reconnaissant la force des témoignages produits, se reprennent, même malgré eux,

à douter, chaque fois qu'ils se retrouvent devant l'œuvre charmante à laquelle ils croiraient immédiatement s'ils la trouvaient moins belle. V. V.

—

Voici une nouvelle déclaration reçue spontanément, par M. Van de Kerkhove, d'un commis qui a récemment quitté sa maison par suite de contestations. *(C'est la déclaration de Loosberghs, insérée page* 331*)*.

Encore une attestation à enregistrer :

Bruges, le 25 avril 1875.

Cher Monsieur,

La labyrinthe où semble entrer la question de votre regretté Fritz, me fait un devoir de venir vous donner une attestation de ce que je sais.

Votre jeune fille qui fait ses études à l'établissement des demoiselles de la rue St-Jacques, répétait souvent à ses compagnes et surtout à l'une de mes filles que son frère faisait de petits tableaux.

A la mort de votre fils je vous écrivais quelques mots de condoléance parce que j'étais éloigné de Bruges lorsque le malheur vous frappa, mais peu de temps après je me rendis chez vous avec M. Edmond Carlier, de Mons. Bientôt vous nous fîtes voir des quantités très-grandes de petits tableautins devant lesquels M. Carlier et moi nous restâmes émerveillés. Avec simplicité, les larmes dans les yeux et dans la voix, vous nous avez montré ces tableaux, en disant qu'ils étaient le travail de votre fils. — Je me souviens des éloges très vifs que mon ami et moi nous vous adressâmes. — Souvent depuis nous avons parlé du phénomène avant que ces œuvres fussent soumises au public.

Admirateur des beaux arts, je serais heureux de voir Bruges convaincu d'avoir possédé, trop peu de temps, il est vrai, un génie précoce.

ADOLPHE POPP.

LETTRE DE M. DE VOS.

—

Voici enfin, pour terminer, deux documents (1), de nature différente, mais aussi probants, chacun dans leur espèce, que les esprits les plus difficiles puissent le désirer. Nous ne les présenterons sous aucun titre « ronflant » quoique la circonstance nous en donnerait largement le droit.

Parmi les extraits des lettres que nous avons donnés précédemment, on a pu voir, cité comme un des amis de la maison

(1) L'un de ces documents est la lettre de M. Héris (*voir page* 328).

Van de Kerkhove, M. De Vos, ancien procureur du Roi à Bruges, un des trois magistrats désignés par le Gouvernement, pour aller organiser les tribunaux de l'Egypte à l'instar de ceux d'Europe.

M. Van de Kerkhove dans une lettre à son ancien ami, toucha un mot de la triste lutte qu'il avait à soutenir contre les détracteurs qui ont été jusqu'à attenter à l'honneur d'une famille et à la considération de ceux qui la soutenaient. M. Van de Kerkhove avait été très réservé dans sa communication, évitant toute personnalité et tout nom propre.

Datée du 23 mars dernier et rapportée en Europe par un ami qui fut, paraît-il, retenu quelque temps à Paris, la réponse de M. De Vos contient, à son tour, quelques mots sur la croisade anti-patriotique. On comprendra sans peine de quel poids ces quelques mots viennent peser dans la balance L'honorable magistrat, lui aussi, comme M. Ritter, comme les dames qui viennent de désigner les panneautins auxquels elles ont *vu* travailler Fritz (1) comme la quarantaine d'autres attestants, est aussi clair que possible. Après des détails intéressants sur l'Egypte, son climat et sa civilisation, M. De Vos ajoute :

« C'est bien dans ce pays que vous trouveriez à étudier et à » crayonner et que votre Fritz eût été heureux. Pauvre garçon! » il avait le cerveau si plein de tout ce qui est beau ; il aimait si » passionnément les paysages ; je n'ai pas été étonné d'apprendre » que si jeune encore, il avait déjà bien rempli sa vie : On con- » teste son talent précoce ! Que ne conteste-t-on pas ? — BIEN » QUE J'AIE VU CET ENFANT SI DOUX ET SI AIMANT, TRA- » VAILLER A SES TABLEAUTINS D'UNE MANIÈRE QU'UN » PEINTRE N'EUT POINT RÉCUSÉE, je ne saurais vous encou- » rager à continuer la polémique dont vous m'entretenez et à » l'occasion de laquelle vous invoquez mon témoignage. Je suis » incompétent en la matière ; vous seul êtes en mesure et à » portée de discuter en connaissance de cause : votre loyauté et » votre honorabilité personnelle sont conséquemment mises en » jeu, et avec ceux qui ne vous connaissent pas ou qui de parti » pris ne tiennent pas compte de vos affirmations, la discussion » devient nécessairement impossible. . . . .

» N. B. A mon sentiment, Fritz, qui vous a été enlevé si tôt » et si cruellement, était un enfant vraiment extraordinaire et

(1) Entre autres le petit moulin ruiné à la Rembrandt sur un fond très-éclairé et le petit pont blanc si admiré à Bruxelles.

» exceptionnel : remarquablement intelligent et capable sous
» certains rapports, il l'était sous d'autres beaucoup moins;
» précisément pour cette raison, les critiques dirigées contre
» sa gloire *paraîtront* sérieuses aux yeux d'un grand nombre
» de gens. »

—

En présence de tout ce qui précède, des attestations déjà publiées, de celles contenues dans ce numéro, des lettres si justes et si claires que l'ont vient de lire, nous n'aurons plus, à l'avenir, qu'à enregistrer les faits intéressants qui vont encore se produire ainsi que les actes officiels qui succèderont à cette éclatante justification. Ainsi que notre collègue de la *Fédération* nous avons mis énergie et courage à défendre la vérité. Les injures ne nous ont pas été épargnées; nous ne nous en souvenons plus ; nous sommes amplement payé de ce que nous avons pu faire ou supporter, par les marques d'estime et d'approbation que nous recevons des personnalités les plus honorables du pays et de l'étranger et par le triomphe d'une cause artistique que son caractère éminemment national nous rendait doublement chère. AD. S.

LE DROIT, 5 *mai* 1875.

—

La gloire de Fritz, que l'on voulait également enterrer, ayant de ce fait été examinée de près, commence à rayonner. Dans le monde des arts, la lettre de M. Heris, publiée dans notre dernier numéro, fait d'autant plus sensation qu'elle a paru dans les journaux spéciaux en même temps que celle, écrite du Caire, à M. Van de Kerkhove père, par M. De Vos, ancien procureur du roi à Bruges, et que d'autres attestations significatives.

(Voir la lettre de M. De Vos, page 341*).*

Nous ne sommes pas de l'avis de M. De Vos en ce qu'il dit de la polémique. Il s'agit ici d'établir une gloire nationale, et de faire respecter la vérité. C'est surtout en honorant leurs hommes de génie, que les petits pays se font apprécier. En eux s'affirment le caractère de la nation et sa vitalité. Le caractère de Fritz, c'est la sincérité. Fritz est lui-même, il ne relève de personne; de là, l'abondance, la variété et l'unité de son œuvre, si colorée, si pleine de sentiment. Il n'a pas perdu son temps à imiter mais il s'est rencontré parfois, comme cela devait être, avec plusieurs

maîtres. En effet, tous les artistes ont la même origine, sont des produits des aspirations du temps; par conséquent, tous ont nécessairement plus ou moins les mêmes traits.

Voici comment, dans une correspondance d'un journal de province, nous nous exprimions naguères sur la question Van de Kerkhove :

« Au fond cette question est maintenant vidée.

» Pas n'était besoin, pour les gens qui prennent la peine de réfléchir, de la lettre de M. Heris démontrant le mérite des tableautins et la possibilité qu'ils aient été peints par Fritz. M. Rousseau lui-même, en dressant une enquête, FIT PAR CE SEUL FAIT LA DÉMONSTRATION.

» Reste à prouver l'authenticité.

» Les témoignages pour sont de toutes sortes, ils s'élèvent à une cinquantaine et ne sont pas attaqués. Les témoignages contre se réduisent à deux, ceux du parrain et du peintre Van Hove, ami de la maison.

» Le parrain avait pour ainsi dire perdu de vue l'enfant depuis plusieurs années quand il s'empressa, à l'émission des premiers doutes, d'accourir à Bruxelles afin d'enlever à son filleul sa réputation !

» M. Van Hove, lui, dit blanc d'abord; et puis, quand il s'aperçoit que par là, chacun crie au miracle, au génie, qu'il sera bientôt convaincu d'avoir méconnu ce génie, il se ravise, son amour-propre l'emporte et il finit par dire noir ouvertement !

» Les témoignages défavorables sont évidemment inspirés par de petites passions.

» La question est donc jugée. Frédéric Van de Kerkhove avait le feu créateur. Etouffé de son vivant, il serait encore, si l'on n'y prenait garde, étouffé après sa mort, par la malveillance et la sottise, qui s'efforcent de lui enlever sa gloire. »

La Cloche du dimanche, 2 *mai* 1875.

—

Nous nous sommes abstenu jusqu'ici de nous prononcer dans cette curieuse affaire, ne voulant pas prendre position avant d'avoir réuni les éléments d'une sérieuse conviction.

Le fait en cause se réduit à ceci : Fritz Van de Kerkhove, fils d'un marchand de tableaux de Bruges, mort à 10 ans,

est-il l'auteur des petits tableaux (paysages) merveilleux qui ont été exposés il y a quelques mois à Bruxelles et qui figurent actuellement à l'exposition de Liége? Ou bien l'enfant n'est-il pas l'auteur de ces tableaux, et dans ce cas le public a-t-il été le jouet d'une incroyable supercherie? — Et dans ce cas, quel serait l'auteur des tableaux? — Serait-ce le père Van de Kerkhove, qui peint aussi des tableaux, ou si ce n'est lui, qui est-ce?

Telles sont les données du débat public, ou tout au moins les prétextes sous lesquels il se dissimule. Mais en réalité, le débat a un autre but et il vise une autre personne : M. A. Siret, Directeur du *Journal des Beaux-Arts* et commissaire d'arrondissement à Saint-Nicolas, qui le premier a révélé au monde artististique ce petit prodige qui s'appelle F. Van de Kerkhove et qui a appelé l'attention de tous les artistes sur les paysages inimitables et transcendants créés par ce jeune génie que la mort a moissonné en sa fleur.

M. A. Siret passe pour appartenir au parti catholique; c'est plus qu'il n'en fallait pour attirer sur sa tête toutes les foudres de la libre-pensée et de la presse libérale. Samuël Hymans, de l'*Écho du Parlement* se distingua dans cette campagne; il ouvrit ses colonnes toutes larges aux adversaires et aux rivaux de M. Siret; il y entassa tout ce que la passion et le parti pris peuvent accumuler de sophismes et de mensonges; — et dans sa rare impartialité, il refusa de publier ensuite les pièces du procès qui étaient de nature à le convaincre ou d'erreur, ou d'imposture ou de mauvaise foi.

L'un des amis de Samuël, M. J. Rousseau, critique d'art, avait un intérêt direct à discréditer M. A. Siret, indépendamment de la question d'opinions politiques et religieuses. M. J. Rousseau vise au poste de *Directeur des Beaux-Arts*, et il a cru voir dans M. A. Siret un compétiteur redoutable. La *Chronique* — journal incorruptible, — se fit l'écho de cette fable, et écrivit sur cette donnée quelques-unes de ces colonnes baveuses et hargneuses dont les feuilles de trottoir ont le monopole et le secret.—La réponse ne se fit pas attendre. Elle était péremptoire : jamais M. A. Siret n'a visé à la *Direction des Beaux-Arts;* sa candidature n'est donc pas en cause : mais les plans ambitieux de M. J. Rousseau n'en ressortent pas moins de cette polémique ; elle a suffisamment mis en relief le desintéressement qui a dicté ses diatribes à l'adresse de F. Van de Kerkhove, derrière lequel on visait directement M. Siret.

*
* *

Quand au fond de la question, il se réduit à une constatation de fait. En vain l'*Écho* de Samuel a-t-il accumulé une série de témoignages suspects, M. Siret lui a opposé des centaines de témoignages concluants qui, dans leur ensemble, ne laissent plus place à aucun doute. La *Fédération artistique* s'est prononcée à cet égard en termes formels et son appréciation vaut bien celle des amis de M. J. Rousseau et des détracteurs de M. Van de Kerkhove.

Le problème, abstraction faite des témoignages, trouve encore une autre solution sans réplique. Si Fritz n'a pas fait les tableaux (qui de l'avis des deux camps sont des chefs-d'œuvre inouïs), qui les a faits ?

Tous, adversaires, détracteurs, libéraux, catholiques sont d'accord pour reconnaître que ce n'est pas le père Van de Kerkhove. Il n'en est capable ; jamais il ne s'est élevé au-dessus d'une honnête médiocreté ; et une douzaine prise au hasard des tableaux (de Fritz) seraient suffisants pour le faire ranger dans la catégorie des hommes de génie.

Encore une fois, si ce n'est pas Fritz, qui a fait ces paysages, qui les a peints !

Ici les détracteurs sont muets, d'une impuissance radicale, absolue.

Il a fallu, pour peindre ces tableaux où le génie éclate à chaque trait, une nature exceptionnelle, primesautière, transcendante, franchissant d'un seul bond tous les sentiers battus, et résolvant d'intuition les problèmes les plus redoutables et les plus ardus de l'art. Il a fallu un prodige ; le créateur a fait de Fritz Van de Kerkhove un paysagiste prodige, comme il avait fait de Henri Mondeux, pâtre ignorant et presque idiot, un calculateur prodige, comme il avait fait de Pic de la Mirandole un savant prodige, comme il crée des improvisateurs prodiges, — comme pour prouver à un siècle animalisé qu'il n'est point de limites aux puissances des facultés de l'âme ; comme pour se jouer des calculs des Littrés qui tendent à démontrer que l'homme n'est qu'un mollusque perfectionné, un grand singe dont le cerveau s'est successivement dégrossi au contact de la société et de la civilisation !

Samuël et son ami Rousseau n'ont malheureusement que trop de points de contact avec l'école du grand singe ; abstraction faite de leurs convoitises surexcitées par rapport à la Direction des Beaux-Arts, ils sont désolés, exaspérés de voir un enfant prodige qui, sans avoir été à l'école, leur donne des leçons à

tous et domine leur intelligence obtuse et enténébrée de toute la distance qui sépare la terre du ciel.

L'*Écho du Parlement* a publié dernièrement une lettre d'un M. Van Hove, qu'il appelait *le coup de grâce!* — et cela parce que le dit Van Hove, contrairement à ce qu'il avait soutenu auparavant, déclarait qu'il avait vu peindre par M. Van de Kerkhove, père, depuis la mort de Fritz, des tableaux en tout semblables à ceux de Fritz. — Aujourd'hui on sait à quoi s'en tenir sur la moralité du dit Van Hove et sur les mobiles qui le font agir ; ils sont tout aussi *désintéressés* que celui de M. J Rousseau ; en tout cas, ses assertions ont été démenties catégoriquement, preuves à l'appui, tant par M. Van de Kerkhove que par mille témoignages irrécusables.

Le coup de grâce, l'*Écho* ne tardera pas à le recevoir : une enquête sérieuse le convaincra de mauvaise foi manifeste, en même temps qu'il sera prouvé que cet ami de M. de Bismark, en essayant de souiller de sa bave l'une de nos gloires nationales, a fait une fois de plus acte de *bon* citoyen.

L.

La Cloche du dimanche, 9 *mai* 1875.

—

On comprend que c'est l'abomination de la désolation : un peintre de génie, un enfant prodige, découvert, révélé au monde artistique par un écrivain qui n'est ni franc-maçon, ni même libéral !...

A-t-on jamais vu pareille outrecuidance ?

Aussi périssent plutôt tous nos chefs-d'œuvre, toutes nos gloires nationales que de tolérer pareille usurpation.

Les catholiques sont des crétins, vous dis-je ; ils sont incompétents pour juger des choses de l'intelligence, et quand un critique de la trempe de M. Ad. Siret vient signaler à l'univers cette étoile unique qui s'appelle Fritz Van de Kerkhove, vite, la libre-pensée toute entière de se voiler la face et de crier au scandale ! au mensonge !

Les tableautins de Fritz, il y a quelques mois, étaient incomparables pour tous, splendides, inouïs. C'étaient des œuvres de génie dans toute la force du terme. Mais comme c'est M. Siret qui les a fait connaître comme tels, une coalition s'est formée

parmi les énergumènes des Loges, et on fait l'impossible, d'une part pour discréditer les tableautins à l'étranger, d'une autre part, pour empêcher qu'ils ne figurent à titre de propriété dans les musées de l'Etat Belge.

O patriotisme des sectaires de la libre-pensée, c'est ainsi toujours que tu nous a trahis dans toutes les grandes occasions.

Les témoignages les plus concluants, les plus flatteurs continuent à consoler M. A. Siret des indignités accumulées contre lui par ses indignes adversaires. La lumière et la conviction se font de plus dans les intelligences que la passion ou l'intérêt n'aveugle pas. Fritz est bien l'auteur des paysages que l'on sait, ou bien ces paysages n'ont pas d'auteur : ce qui serait une merveille encore plus merveilleuse. Mais, comme le dit si bien M. Siret, dans le dernier nº du *Journal des Beaux-Arts*, il semblerait que l'âme de Fritz elle-même plane sur sa famille comme pour la venger de la plus odieuse des coalitions : la sœur de Fritz, qui n'a pas 13 ans, qui n'a jamais reçu leçon ni de dessin, ni de peinture, ne voila-t-elle pas qu'elle aussi, bravant et M. Hymans (Samuël) et Jean Rousseau, se met aussi à peindre de petits tableaux, genre Fritz, et que ces tableaux de la sœur sont aussi, comme ceux du frère, des œuvres de génie. Elle n'est pas morte celle-là; elle travaille sous les yeux du monde artistique stupéfait. C'est à faire crever de dépit et l'*Echo du Parlement* et la *Chronique* et toute la séquelle des scribes qui se nourrissent au même râtelier.

Le vénérable M. Heris, expert des musées royaux de Belgique, a écrit à M. Van de Kerckhove une lettre qui suffirait à elle seule pour venger celui-ci de toutes les méchancetés qu'on a dirigées sur lui. Elle se trouve dans le dernier numéro du *Journal des Arts*, pleine de faits et d'une logique convaincante. Elle est malheureusement trop longue pour être reproduite ici.

Mais nous nous reprocherions de ne pas citer un passage. Elle résume tout ce qu'il y a de bassement anti-patriotique dans les diatribes de l'*Echo du Parlement* et se termine par ce trait plein d'humour :

« Si une pareille chose se fut révélée chez les sauvages, ceux-ci auraient réservé leurs plus grands honneurs pour un être aussi prodigieux Nous avons bien dégénéré : car si nos ancêtres pouvaient revenir et voir ces délicieux petits panneaux et apprendre comment on les a accueillis, ils seraient morts une seconde fois d'indignation! »

Le Précurseur, 21 *mai* 1875.

—

Il a été constaté ailleurs que l'*Art* est l'une des rares publications étrangères qui aient suivi l'affaire Frédéric Van de Kerkhove. Ses procédés ont même été dénoncés par M. Adolphe Siret dans le *Journal des Beaux-Arts* à « l'indignation du public honnête. » Mais aussi pourquoi ne pas se laisser attendrir par les témoignages de tous ces officiers de port, sergents de ville, cabaretiers et autres connaisseurs qui chantent la « gloire nationale » de l'enfant de Bruges? Pourquoi ne pas comprendre que, si les œuvres qu'on lui attribue et qu'on lui conteste sont prodigieuses, il importe peu qu'elles soient du père, du fils ou du saint-esprit? Il est vrai que, si l'on exposait publiquement, dans un de nos Cercles artistiques et littéraires, les élucubrations poétiques de tel membre de l'Académie royale de Belgique, on les trouverait peut-être merveilleuses pour un enfant malade, médiocre pour un homme fait et bien portant.

(Extrait d'une réclame en faveur de l'Art).

Journal des Beaux-Arts, 15 *mai* 1875.

—

Nous continuons à recevoir de nombreux témoignages de sympathie à propos de la question Fritz et nous avons (pourquoi ne le dirions-nous pas?) un certain mérite à ne pas en faire usage.

Toutefois nous croyons intéressant de donner ici une observation fondée qui nous est faite par un des artistes les plus considérables de notre école. Quoiqu'une partie des faits suivants aient déjà été signalés, nous croyons utile de ne rien distraire de ce qui nous a été dit :

« Beaucoup d'incrédules donnent pour unique raison de leur incrédulité « qu'il est impossible qu'un enfant ait fait cela! » Notez d'abord quel éclatant hommage cette exclamation rend au mérite de l'œuvre. Laissez-moi ensuite rappeler quelques exemples de précocité qui ne seront pas perdus pour l'histoire. Charles Verlat, à l'âge de 12 ans, a composé et lithographié une superbe bataille de Constantine que tout Anvers a admiré. Les dessins du jeune Brunin, que j'ai vus, sont surprenants. Ce jeune

homme habite Anvers; c'est presqu'un enfant et il dessine en maître. Michallon peignit à 12 ans un paysage superbe qu'un prince russe acheta en lui assurant une rente viagère. Notre Gevaert fit à 10 ans des compositions estimées. A Sèvres on se rappelle les débuts d'Henri Regnault et on y conserve des esquisses superbes qu'il fit à l'âge de 11 à 12 ans. »

En même temps, on nous écrit de Paris, au même sujet, qu'en 1874, le fils d'un peintre français distingué, M. de Hodencq, âgé de 11 ans, eut un tableau accepté au Salon. Il y a figuré sous le nº 443. Est-ce que nos incrédules ont bien réfléchi à tout cela? (1)

BULLETIN COMMUNAL DE LA VILLE DE BRUGES. — Nº 11.

—

M. Van de Kerkhove avait offert au Conseil communal de Bruges une somme de deux mille francs produit des droits d'entrée à l'exposition des tableaux de son fils à Bruxelles.

Voici la discussion qui a eu lieu à ce sujet au sein du Conseil communal de Bruges.

L'extrait suivant est emprunté au *Bulletin officiel* de la commune.

Séance du 15 *mai* 1875.

8. *Fondation du Sr Van de Kerkhove en faveur de l'enseignement primaire.*

M. De Busschere fait lecture de l'acte daté du 7 mai, par lequel le Sr Jean Van de Kerkhove fait don à la ville d'une somme de deux mille francs, produit des droits d'entrée à l'exposition, qui a été faite à Bruxelles, des tableaux de son fils, à charge d'en employer le revenu en prix et en distribution de vêtements aux élèves fréquentant les écoles communales de garçons.

Je crois, Messieurs, que nous serons unanimes pour décider qu'il y a lieu

(1) Ajoutons à ces noms ceux du jeune Vollon, de Paris; Verhas, de Bruxelles. Tous deux ont envoyé aux expositions publiques des œuvres que le jury d'admission n'a point refusées et qui ont été remarquées Ces jeunes artistes comptaient à peine 9 ou 10 ans à la date du 15 mai 1875.

AD. S.


d'apres Fritz. 75

d'accepter, et que notre intention sera d'adresser des remerciments par écrit au généreux donateur.

M. Herreboudt. J'applaudis de tout cœur à l'acte de générosité posé par M. Van de Kerkhove. Cependant, aucun de nous n'ignore à la suite de quel événement cette donation est faite. Cet événement a fait sensation non-seulement à Bruges, mais dans toute la Belgique et même à l'étranger, et il s'est engagé une vive polémique sur l'authenticité des tableaux attribués au jeune Fritz. Cette polémique a pris de telles proportions, que M. J. Van de Kerkhove, qui avait fait don d'un grand nombre de ces petits tableaux au Gouvernement, a cru devoir retirer, par écrit, cette donation, jusqu'à ce que la question soulevée ait été souverainement jugée par l'opinion publique.

Je crois que nous ferions chose prudente, que nous rendrions même service à M. Van de Kerkhove, en décidant de remettre notre acceptation jusqu'à ce qu'une décision soit intervenue. Nous pourrions peut-être même prendre position dans l'enquête qui a été organisée par les soins d'une société de la ville, et intervenir dans cette enquête comme administration communale. Je suis loin de vouloir émettre un avis sur l'authenticité des œuvres, je me déclare complètement incompétent; mais nous devons pouvoir, à Bruges, trouver des éléments suffisants pour trancher la question préliminaire et très-importante qui se pose devant nous.

Car de deux choses l'une, ou nous avons à faire à un enfant phénoménal, ou nous sommes en présence d'une odieuse mystification. En dehors de ces deux termes il n'y a pas à choisir. Ou bien il s'agit d'un enfant de génie prématurément enlevé à l'art et à la ville de Bruges, et dans ce cas nous devrions de doubles remerciements au généreux donateur, ou bien il s'agit d'une mystification, et dans ce cas, en acceptant le produit de cette mystification, nous nous en rendrions presque les complices.

Ne préjugeons pas, Messieurs, attendons. L'opinion publique est saisie de la question; elle s'est posée comme juge. Il y a des journaux pour, il y en a contre. Nous ferions chose prudente en nous abstenant jusqu'à ce que la victoire se soit assise dans l'un ou l'autre camp.

Faisons à l'égard de M. Van de Kerkhove ce que M. Van de Kerkhove a fait à l'égard du Gouvernement. Et renvoyons la question à la Commission des beaux-arts, pour qu'elle examine s'il n'y a pas lieu pour l'Administration communale de sortir de sa neutralité, soit en nommant des délégués auprès de la Commission d'enquête, soit d'une autre manière.

Vous venez de remettre des médailles à des artistes d'un mérite reconnu. Plusieurs ont publié dans des journaux que l'œuvre attribuée au jeune Fritz n'est pas sérieuse. Si un jour il était démontré qu'il y a mystification, n'encourrerions-nous aucune responsabilité? Je demande donc que l'acceptation soit remise.

M. De Ridder. Quelle date porte l'acte?

M. De Busschere. Le 7 mai.

M. De Ridder. Il est fait par conséquent depuis que la polémique est épuisée.

M. Ronse. M. De Ridder dit que la polémique est épuisée. Mais du tout. Nous voyons au contraire la société du *Willemsfonds* se constituer en Commission et ouvrir une enquête. La question n'est donc pas tranchée.

M. De Ridder. Je dit que M. Van de Kerkhove connaissait en ce moment toute l'importance de la polémique et que cependant il n'a pas hésité à faire la donation.

M. Van den Abeele. Une simple observation. Evidemment si M. Van de Kerkhove faisait don de 2,000 francs dans le but d'encourager l'enseignement primaire, mais s'il le faisait simplement en son nom, nous les accepterions avec empressement. Mais ici il fait cette donation au nom de son fils et il déclare que la somme provient des droits d'entrée à l'exposition des tableautins attribués à ce dernier. Il y a donc ici une question spéciale. Je ne veux pas porter de jugement sur l'authenticité des tableautins ; mais s'il était prouvé plus tard que la générosité de M. Van de Kerkhove a pour origine le produit d'une mystification, on pourrait nous reprocher d'avoir accepté. Sans doute la donation est louable dans son but, mais elle peut ne pas l'être dans sa source ; et c'est à raison de ce caractère particulier, que j'appuie la proposition de renvoi à la Commission des beaux-arts, non pas pour qu'elle examine la destination de la générosité, celle-ci est hors de doute, mais son origine. Et d'abord, ce renvoi serait régulier, c'est la marche ordinaire que le Conseil doit suivre et j'en fais la proposition formelle.

M. Pecsteen. Je ne puis admettre la manière de voir de l'honorable M. Van den Abeele. Je ne conçois pas ce que la Commission des beaux-arts pourrait avoir à faire dans cette question. Une polémique s'est engagée sur l'authenticité des œuvres du jeune Fritz. Les principaux artistes se sont prononcés, les uns pour, les autres contre, mais je doute pour ma part que jamais la lumière puisse se faire, et je crois que les uns contesteront toujours et que les autres ne cesseront d'affirmer. M. J. Van de Kerkhove est le seul au monde qui sait où est la vérité. Qu'est-il arrivé? M. J. Van de Kerkhove expose les œuvres de son fils ; les entrées produisent une somme de deux mille francs ; il nous l'offre pour en doter les écoles. Nous n'avons pas à nous occuper d'autre chose que de ce don, et notre mission n'est pas de nous prononcer soit pour, soit contre l'authenticité des tableaux. Je propose donc d'accepter purement et simplement la donation faite en faveur de nos écoles.

M. Ronse. Nous pourrions le faire s'il n'était pas dit dans l'acte que cette somme donnée est le produit de l'exposition des tableaux.

M. Pecsteen. Qu'importe cela? nous acceptons la donation parce qu'elle est faite au profit d'enfants pauvres.

M. Ryelandt. Mais toute proposition doit être renvoyée à l'examen d'une des Commissions du Conseil.

M. De Busschere. Du tout. Le règlement pour le Conseil n'en fait pas une obligation formelle.

Ne croyez-vous pas, Messieurs, qu'en renvoyant à la Commission des beaux-arts, comme deux membres l'ont proposé, nous blesserions le généreux donateur? Qui vous dit qu'il ne retirerait pas son don? Ce n'est pas à nous à entrer dans l'examen de la question d'art; nous sommes incompétents.

M. Van den Abeele. Je m'étonne des paroles que vient de prononcer le Président. Le Collége aurait dû prévoir que la question d'art aurait été soulevée, et le prévoyant, il a commis une faute en ne renvoyant pas d'office, cette affaire à la Commission. Il avait le temps de le faire, puisque l'acte est du 7 mai. Pour ma part, je ne puis accepter la position que le Collége nous a faite. J'accepterais sans hésiter la donation, si elle avait une autre source, une autre origine. Mais quoiqu'on en puisse dire, il s'agit ici d'une question d'art, et cela est tellement vrai, que s'il était prouvé que Fritz Van de Kerkhove est réellement l'auteur des tableautins, il y aurait pour nous bien autre chose à faire pour conserver sa mémoire.

Je propose formellement le renvoi à la commission.

M. De Busschere. Je dois déclarer que ni le Collége, ni moi, n'avons jamais pu soupçonner que la donation faite serait l'objet de critiques.

M. Van den Abeele. Il ne s'agit pas de critique, mais d'un simple examen. Une société particulière s'est bien chargée du soin de faire une enquête, nous aussi nous pouvons en faire une.

M. Jooris. Je m'étonne de l'insistance de M. Van den Abeele, il veut que le Conseil s'érige en juge.

M. Van den Abeele. Mais non.

M. Jooris. Mais si. Si le Conseil prononce le renvoi, ce ne peut être que dans le but d'examiner, en commission tout au moins, si les tableaux sont oui ou non de Fritz Van de Kerkhove.

M. De Clercq. M. Jooris accepterait-il le produit d'une mystification ?

M. De Rycker. Il ne s'agit nullement ici d'une question d'art. Nous ne sommes pas appelés à accepter des objets d'art, mais une somme d'argent. Et s'il fallait renvoyer à une commission ce serait la Commission des finances qui devrait s'en occuper.

M. Cauwe. Il y a une question de convenances. Pouvons-nous accepter le produit d'une mystification ?

M. De Ridder. On peut rétorquer l'argument de M. Cauwe. Je me demande, pour ma part, si, étant acquis que M. Van de Kerkhove connaissait, à la date du 7 mai, la polémique engagée, nous ne poserions pas un acte d'inconvenance à son égard, en opposant un doute aux allégations de M. J. Van de Kerkhove ? Il fait dans l'acte la déclaration formelle que les tableautins sont l'œuvre de son fils. Je ne vois pas qu'il y ait là un motif de refus, pas même un prétexte à objections.

M. Herreboudt. J'avais l'honneur de vous dire tantôt, qu'accepter en ce moment la donation faite, c'était de notre part émettre une opinion sur l'authenticité des tableaux. On a fait des signes de dénégation. Mais je vous demande ce que le renvoi pourrait préjuger, et comment M. J. Van de Kerkhove pourrait prendre de mauvaise part ce simple renvoi ? n'est-il pas notoire qu'un débat existe ? Le père, qui est le mieux à même d'apprécier, affirme que ces tableaux sont l'œuvre de son fils ; mais la critique, malveillante peut-être, j'admets cela, a attaqué cette affirmation. Eh bien, c'est à la critique à fournir la preuve de ce qu'elle avance ; c'est à elle à démontrer que les tableaux ne sont pas de Fritz. Laissons-lui le temps de le faire ; elle a évidemment besoin d'un temps moral pour rassembler ses preuves. Mais si au bout de ce temps, d'un certain temps que je ne puis déterminer, elle n'y est pas parvenue, le débat sera clos et alors l'œuvre de Fritz sera inattaquable, et alors nous pourrons accepter et notre acceptation aura une signification nette et précise.

M. Van de Kerkhove a voulu affirmer, dans un acte authentique que les tableaux sont de son fils, et il veut avoir par nous la confirmation de ses dires. Je ne veux pas mettre ses assertions en doute, mais je demande à pouvoir délibérer. En acceptant purement et simplement, nous irions au-delà de notre mission.

Du reste, pour répondre à M. De Rycker, qui a dit que c'était une question financière et rien de plus, je dois faire remarquer que, si M. Van de Kerkhove avait voulu donner ce caractère à l'acte qu'il a posé, il aurait dû ne pas insister sur l'insertion de certaine phrase, et nous dire par une simple

lettre quelle était la source de la somme qu'il nous offre. Mais il veut plus, il veut que ce soit la fondation Fritz Van de Kerkhove, il veut que nous reconnaissions cette personnalité. Voilà ce qu'il nous demande, c'est nous demander trop, et c'est lui qui a fait de la question une question artistique présentant un intérêt général.

La discussion est close.

La proposition de renvoi à la commission est appuyée. M. le président la met aux voix. Neuf membres la repoussent, huit l'adoptent. En conséquence, la proposition n'est pas accueillie.

Ont répondu *non*, MM. Pecsteen, Jooris, Roels, De Ridder, Van Caloen, De Rycker, Mamet, Maertens et De Busschere.

Ont répondu *oui*, MM. De Clercq, Van den Abeele, Ryelandt, Van der Ghote, Cauwe, Herreboudt, Van Ockerhout et Ronse.

La proposition du Collége tendante à demander l'autorisation d'accepter la donation, est mise aux voix et adoptée par neuf membres contre un et sept abstentions.

Ont voté pour : MM. Pecsteen, Jooris, Roels, De Ridder, Van Caloen, De Rycker, Mamet, Maertens et De Busschere.

A voté contre : M. De Clercq.

Se sont abstenus : MM. Van den Abeele, Ryelandt, Van der Ghote, Cauwe, Herreboudt, Van Ockerhout et Ronse.

M. Van den Abeele. Je me suis abstenu parce que l'acte de donation va au-delà de ce qu'il eut consenti à accepter. *(Sic).*

Les autres membres donnent le même motif.

En conséquence de ce vote, le Conseil prend la délibération suivante :

Vu l'expédition d'un acte passé le 7 mai 1875, par devant le notaire De Busschere, et enregistré à Bruges, le 10 mai suivant, vol. 446, fol. 38 v°, case 3, par lequel M. Jean Van de Kerkhove, négociant en cette ville, offre à la ville de Bruges, la donation provisoirement acceptée pour elle par M. Jules Boyaval, bourgmestre, d'une somme de deux mille francs, pour les intérêts en être employés annuellement sous le nom de « Fondation Fritz Van de Kerkhove, » à l'achat de prix ou de vêtements pour des jeunes garçons pauvres fréquentant depuis un an au moins les écoles de garçons érigées ou à ériger par l'Administration communale, et qui se seront fait remarquer par leur esprit d'ordre, leur bonne conduite et leur assiduité ;

Vu les art. 910 et 937 du Code civil, l'art. 76^5 de la loi du 30 mars 1836, modifiée par la loi du 30 juin 1865, et les art. 1, 10, 46 de la loi du 19 décembre 1864 :

Arrête :

La donation faite par M. Jean Van de Kerkhove est acceptée par la ville, sous les clauses et conditions stipulées dans l'acte, et sous réserve de l'approbation de l'Autorité compétente.

La somme de deux mille francs sera employée à l'achat d'obligations de la ville donnant 4 1/2 p. °/₀ d'intérêt annuel, et inscrites au nom de la « Fondation Fritz Van de Kerkhove. »

JOURNAL DE BRUGES, 18 *mai* 1875.

—

On s'est souvent demandé si l'opposition est entrée au Conseil communal pour y faire de l'administration ou de la politique. Le doute n'est plus permis à cet égard. Depuis que représentant l'homogénéité libérale du Conseil comme un danger, les cléricaux sont parvenus à s'y glisser sous prétexte d'y exercer un tout petit contrôle au nom du droit des minorités, renouvelant la fable de la lice et sa compagne, ils ont grogné et montré les dents chaque fois qu'une question de progrès a été agitée. L'enseignement et le théâtre n'ont pas de plus rudes adversaires. Aujourd'hui c'est aux pauvres qu'ils s'en prennent, et leur haine pour le libéralisme est telle qu'ils repoussent les bienfaits offerts par une main libérale.

Si l'on avait douté que la mission de l'opposition au Conseil fut exclusivement politique, on en aurait acquis la certitude dans la séance de samedi.

M. Van de Kerkhove fait don à la ville d'une somme de deux mille francs, provenant des entrées à Bruxelles de l'exposition des œuvres d'art de son fils.

Qu'y a-t-il de plus simple au monde? Voilà plusieurs pauvres garçons qui seront bien habillés chaque année, sans qu'il en çoûte rien à la ville, ni au bureau de bienfaisance. On ne peut qu'accepter avec reconnaissance une telle dotation, croyez-vous?

Oui, mais vous comptez sans l'opposition politique qui, paraît-il, n'a pas de cœur. M. Van de Kerkhove est libéral, il a fait partie, comme tel, du Conseil communal, où il a été remplacé par un des cinq marguilliers qui y siégent maintenant. Donc, il faut le craindre, lui et ses funestes présents.

Mais le prétexte pour refuser?

Parbleu, il est tout trouvé : On a contesté l'authenticité de l'œuvre de Fritz; donc la ville ne peut accepter le don. C'est M. Herreboudt qui le dit, et toute l'opposition de crier *amen*. M. Van den Abeele propose qu'on renvoie la question à la Commission des Beaux-Arts, il en fait la proposition. C'est ériger cette commission en juge de ce qu'on a appelé la question Van de Kerkhove. Nous comprendrions la chose s'il s'agissait d'accepter des tableaux; mais de l'argent que ni le fils ni le père n'ont monnayé! Quelle pudeur, que de scrupules.

MM. De Busschere, Pecsteen, Jooris, De Ridder, De Ruckere,

s'efforcent en vain et par les meilleures raisons, à prouver que l'acceptation ne préjuge en rien la question artistique, l'opposition vote comme un seul homme le renvoi à la commission qui n'est rejeté qu'à une voix de majorité, et elle s'*abstient* avec la plus touchante et la plus politique unanimité, sur la question d'acceptation du don sauf M. Declercq, qui vote *contre*.

Et voilà comment les représentants de l'évêché au Conseil communal pratiquent la vertu la plus sublime de la doctrine chrétienne : la charité. Aussi ne doivent-ils pas s'attendre à la voir exercer à leur égard aux prochaines élections communales.

La Patrie, 24-25 mai 1875.

—

AU CONSEIL COMMUNAL.

—

Le *Journal de Bruges* a d'étranges façons pour un organe du parti qui prétend être le champion du libre examen, de la libre discussion.

M. Jean Van de Kerkhove fait donation à la ville de Bruges d'une somme de 2000 fr. dont les intérêts seront affectés à la distribution de prix en effets d'habillements destinés aux enfants pauvres des écoles communales.

Mais dans l'acte notarié passé devant M. De Busschere entre la ville et le donateur, il est expressément dit que les 2000 fr. proviennent des droits d'entrée perçus à l'exposition des œuvres de Fritz Van de Kerkhove, artiste peintre, mort à l'âge de 11 ans.

La minorité du conseil ne propose point le rejet de la donation, mais se borne à demander qu'en présence du doute qui s'est élevé au sujet de l'authenticité des tableautins, le conseil renvoie la question à l'examen de la commission des beaux-arts. Quoi de plus naturel, de plus juste, de plus sage? Alors même qu'aucune contestation ne surgit au sujet d'une donation ou d'un legs, pareilles questions sont invariablement renvoyées à des commissions et font l'objet d'un rapport. Dans la séance même où fut demandé le renvoi, le collége avait de son autorité privée soumis pour rapport à la commission des finances un legs fait par feu le vicomte de Croeser, à l'église Ste Walburge.

Le collége, contrairement à tous les précédents, à tous les usages, s'oppose, pour la question Van de Kerkhove, au renvoi. Il faut accepter purement et simplement la donation. Pas d'examen, pas de rapport, le vote aveugle!

La minorité ne s'accommode pas de ce système. Le collége réclame le vote séance tenante. La majorité vote *oui*, la minorité s'abstient.

Or voici le jugement du *Journal de Bruges* :

« L'opposition, dit-il, n'a pas de cœur. L'enseignement et le théâtre n'a pas de plus rudes adversaires. Aujourd'hui, c'est aux pauvres qu'ils s'en prennent et leur haine pour le libéralisme est telle qu'ils repoussent les bienfaits offerts par une main libérale. »

Mais qui donc le premier émit des doutes sur l'authenticité de l'œuvre de Fritz? Qui a ouvert une polémique acerbe, d'une extrême vivacité, qui s'est servi à l'égard de M. Jean Van de Kerkhove d'expressions plus que désobligeantes que nous aurions eu garde de reproduire?

L'*Echo du Parlement* tout d'abord. Et à la suite sont venus à la rescousse, le *Précurseur*, le *Journal de Liége*, la *Meuse*, la *Flandre Libérale*, la *Chronique*, en un mot les organes les plus accrédités du parti libéral et qui pour tout fervent sont paroles d'évangile.

Et c'est en présence d'une polémique qui est loin d'être épuisée, qui donne lieu en ce moment à une enquête de la part de la section brugeoise du *Willemsfonds*, enquête faite par l'inspiration de M. Van de Kerkhove lui-même et qui provoquera une réplique de la part de son contradicteur. M. Rousseau, c'est en présence de ces faits que le conseil communal doit sanctionner, sans examen, un acte public et consacrer par un document officiel l'authenticité d'une œuvre aussi contestée?

Le collége échevinal a réclamé de ses dociles amis politiques un vote et l'a obtenu, mais ce vote n'aura d'autre caractère qu'un coup de majorité.

En refusant l'examen de la question, les amis de M. Van de Kerkhove, loin de lui avoir rendu service, feront supposer aux contemporains et à la postérité que toute cette singulière affaire ne supportait pas un examen sérieux.

La Patrie de Bruges, 30 *mai* 1875.

—

Le comité d'enquête institué par la section locale du *Willems-Fonds* afin de rechercher la vérité dans la question Van de Kerkhove, nous adresse une longue lettre que l'abondance des matières nous empêche de publier et dans laquelle elle nous demande la rectification d'une erreur commise à son préjudice dans notre N° de mardi dernier. Répondant au *Journal de Bruges* nous avons dit que « l'enquête de cette société se fait sous l'inspiration de M. Van de Kerkhove. »

Le comité nous répond « qu'il n'agit sous l'inspiration de personne, qu'il prie tout le monde, croyants ou sceptiques dans cette affaire, de l'aider à la recherche de la vérité, et que du moment où il croira l'avoir trouvée, il publiera au grand jour le résultat de ses travaux avec toutes les pièces à l'appui. » — Dont acte.

Le Droit, 9 *juin* 1875.

—

Une enquête composée principalement d'artistes distingués, devait avoir lieu samedi dernier, à Bruges, au sujet de la question Van de Kerkhove. Le désir de voir clair par eux-mêmes dans une question qui touche au sentiment national et où le dernier mot n'a pas été dit, portait ces personnes à se dévouer ainsi. Mais tout en considérant comme un devoir de ne pas s'incliner devant la décision de ceux qui se prononcèrent défavorablement et de manière à imposer leur verdict au public, sans prendre de précautions suffisantes, c'est-à-dire sans interroger M. Van de Kerkhove et le prier de faire valoir ses preuves à l'appui, plusieurs d'entre elles, — MM. Slingeneyer et Alfred Verwée, M. de Brou — ne purent, à cause de divers empêchements, donner suite à leur adhésion ; de sorte qu'au lieu d'une enquête, il n'y eut qu'une simple recherche de la vérité, à laquelle prirent part deux peintres excellents, MM. Lamorinière et Eugène de Block ; M. Gustave Lagye, rédacteur en chef de *la Fédération artistique;* et M. E. Sinkel, directeur de *Le Droit.* L'espace nous manque pour rendre compte aujourd'hui de ses résultats. Cependant

nous pouvons déclarer qu'après avoir examiné une quantité de panneautins de Fritz et de tableaux de son père à toutes les époques et de tous les genres, même du genre Fritz, ces messieurs acquirent la conviction que les panneautins susdits sont pour la très grande partie l'œuvre du fils, et que cette œuvre dénote une nature privilégiée, un tempérament merveilleux.

Le Droit, 23 *juin* 1875.

—

La Fédération artistique reproduit l'articulet de notre avant-dernier numéro sur la Question Van de Kerkhove et fait suivre cette reproduction des lignes suivantes :

« Une épreuve importante ayant été résolue, nous attendrons son résultat pour instruire nos lecteurs des détails de notre enquête, *enquête officieuse*, et qui n'a d'autre but que de faciliter la voie à ceux qui, comme nous, ne cherchent que la justice et la vérité. »

Nous ferons connaître aussi prochainement le résultat dont il s'agit; en attendant, nous répondrons à une question qui nous a été posée, d'expliquer ce que nous entendons par les mots : « ces messieurs acquirent la conviction que les panneautins susdits sont pour *la très-grande partie* l'œuvre de Fritz... »; cette question ne nous embarrasse aucunement, et nous croyons pouvoir y répondre sans consulter nos honorables amis, MM. Lamorinière, de Block et G. Lagye, avec lesquels nous sommes ici en parfaite communion d'idées et de sentiments.

Que les tableautins aient été çà et là retouchés par M. Van de Kerkhove père, ce n'est pas douteux. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait qu'il eût prévu la mort de Fritz et arrêté de faire, à la suite de cette mort, une exposition de panneautins, ce qui est tout à fait inadmissible. La question est donc de déterminer la part de l'enfant dans l'œuvre qui lui est attribuée. Cette part, c'est la vie, ou plutôt le principe de vie, la tonalité, l'harmonie des couleurs, harmonie si touchante et si frappante que, dans les premiers essais, dans ceux où les éléments semblent encore à l'état de chaos, elle apparaît avec autant d'éclat que dans les derniers où ils sont séparés et déterminés. M. Van de Kerkhove père a de l'habileté, du faire, et une certaine audace fan-

tastique, mais il n'a rien de ce feu sacré par lequel son fils fait jaillir de n'importe quoi et n'importe comment le germe fécond et lumineux qui séduit et fascine à première vue comme les émanations fécondantes de nos pensées et de nos sentiments, les sources véritables d'où surgissent les créations L'or pur altéré par lui, quelquefois d'une manière regrettable, n'est cependant jamais rendu méconnaissable pour qui se laisse aller à ses impressions naturelles, aux vibrations produites par la révélation de la beauté simple, enfantine, primesautière, du génie naissant.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS, 30 *juin* 1875.

—

LETTRE DE M. VALCKE.

—

Nous avons depuis quelque temps gardé le silence au sujet de la question Van de Kerkhove pour des causes qui seront connues et appréciées plus tard. Nous conserverons provisoirement la même attitude. Toutefois, un document nouveau vient de nous être remis. Voici dans quelles circonstances cette pièce s'est produite :

M. Valcke, conseiller communal à Bruges et médecin de la maison Van de Kerkhove, est, depuis quatre mois, retenu par la maladie dans une inaction à peu près complète. Entré en convalescence, son premier soin a été d'écrire au père de Fritz la lettre suivante qui se passe de tout commentaire.

Bruges, le 19 juin 1875.

Mon cher Monsieur Van de Kerkhove,

Pendant ma longue maladie qui a interrompu toute communication entre nous, les journaux m'ont appris les difficultés et les oppositions de toutes sortes que vous avez rencontrées pour faire reconnaître par le public le talent précoce de votre pauvre enfant.

En présence de discussions d'une hostilité si passionnée, j'ai cru qu'il était de mon devoir, en ma qualité et de médecin et

d'ami, d'ajouter mon témoignage aux nombreuses attestations que vous avez déjà entre les mains.

Je viens donc affirmer sur l'honneur que dans votre atelier, qui m'était ouvert à toute heure du jour et sans que je fusse introduit par personne, j'ai eu, non pas une fois, mais cinquante fois, l'occasion de constater que le jeune Fritz travaillait à ses panneautins, et ce dans des positions et des attitudes différentes, étant sur une petite chaise devant une autre plus grande qui lui servait d'appui, parfois même étendu sur le parquet.

J'affirme également que, sans y attacher grande importance (car vous appeliez cela *tripoter*), vous avez cependant, vous et madame Van de Kerkhove, appelé plus d'une fois mon attention sur le travail de Fritz.

Je tiens aussi à vous rappeler combien parfois l'enfant nous surprenait par ses saillies inattendues : ses yeux s'animaient et ses expressions mêmes montaient en quelque sorte à la hauteur de son jeune talent !

Recevez, mon cher Monsieur Van de Kerkhove, avec cette déclaration vraie et sincère, dont vous ferez tel usage qu'il vous conviendra, l'expression de mes sentiments les plus attachés.

Signé : Dr ADOLPHE VALCKE,
Conseiller communal.

Puisque nous y sommes et sans rentrer dans la discussion qui est épuisée, nous désirons dire ici à un journal de Londres, *The Academy*, quelques mots en réponse à un article publié dans son n° du 12 juin dernier. Ce journal avait puisé ses renseignements uniquement chez nos adversaires. Afin de l'aider à trouver la vérité, nous lui avions adressé, non pas « des remontrances indignées » comme il le dit — par inadvertance, nous nous plaisons à le croire — mais les pièces décisives que l'*Art* de Paris a eu la loyauté d'insérer : 1° La lettre du consul Ritter. 2° Celle de M. de Vos, l'éminent magistrat de Bruges, aujourd'hui procureur général du Caire. 3° La communication de M. Héris. Ces pièces étaient accompagnées d'une simple lettre d'envoi, sans aucune espèce de commentaire « indigné » ou autre.

Imitant un triste exemple, *The Academy*, non-seulement n'insère pas les pièces qui auraient éclairé ses lecteurs, mais elle imprime un article excessivement malveillant et tout aussi injuste où nous ne reconnaissons pas la plume calme et impartiale d'un loyal Anglais. « Noblesse oblige » cependant et l'on était en droit d'attendre de notre confrère, au lieu de ses appréciations passion-

nées, une discussion impartiale haute et digne à la fois. Nous ne désespérons pas, malgré tout, de la trouver un jour dans ses colonnes, tant nous avons foi dans l'équité naturelle à nos voisins du nord.

LE DROIT, 30 *juin* 1875.

—

Obligé de nous absenter prochainement pour remplir dans les principaux ports allemands et autres de la Baltique, une mission du gouvernement, nous sommes forcé de nous séparer en quelque sorte de nos honorables amis de l'enquête Van de Kerkhove, en présentant isolément nos conclusions sur la question. Ces conclusions par suite n'ont pas tout-à-fait le degré de précision désirable, degré que, nous l'espérons bien, ces amis atteindront; elles sont cependant rigoureusement vraies; nous les avons exprimées globalement en assignant dans notre dernier numéro la part de Fritz dans les tableautins; il nous reste à émettre quelques réflexions pour compléter notre pensée; nous les ferons précéder d'une lettre non encore publiée et qui constitue bien l'attestation la plus concluante produite dans le débat; cette lettre émane de M. le docteur Valcke, conseiller communal de Bruges, médecin traitant de la famille Van de Kerkhove, qui n'a pu l'écrire plus tôt, à cause d'une maladie grave dont il vient seulement de se relever; M. Valcke affirme formellement avoir vu peindre cinquante fois l'enfant à ses tableautins et avoir admiré souvent sa rare intelligence; pour nous, cette attestation était inutile, l'analyse des tableautins nous ayant entièrement convaincu, mais pour le public qui n'a pu se livrer à une semblable étude, elle présentera nécessairement le caractère important dont il s'agit.

(Voir plus haut la lettre de M. Valcke).

Fritz a donc peint : il a apporté à l'œuvre qui lui est attribuée, la poésie, le sentiment, l'originalité; voilà ce que, selon nous, révèle le sens artistique, quand on se livre à un examen bienveillant et éclairé de la question.

Nous inclinons fortement à penser que sa part est plus considérable encore dans cette œuvre, laquelle, pour la conception et l'exécution et sauf d'insignifiantes exceptions, nous semble

entièrement de lui ; ce qui nous empêche d'être plus affirmatif, c'est la crainte de nous prononcer sans garantie suffisante, sur des points susceptibles de soulever des discussions.

MM. Lamorinière, de Block et G. Lagye arriveront probablement à des conclusions plus nettes que les nôtres, quand l'épreuve à laquelle ils se livrent et dont nous avons entretenu nos lecteurs, leur aura apporté la lumière voulue.

Il s'agit de constater authentiquement le talent de Mlle Louise Van de Kerkhove, sœur de Fritz, âgée de 13 ans, qui peint comme son frère, en l'imitant, mais dans une gamme autre, dans un sentiment moins mélancolique, plus gai.

Mlle Louise Van de Kerkhove ébaucha pendant notre visite à Bruges, des panneautins qui doivent être achevés. Pour lui permettre de terminer ces ébauches intéressantes, nous sommes obligés de lui laisser naturellement une certaine liberté. L'inspiration et les moyens d'exécution, chez une jeune fille de son âge surtout, arrivent rarement à l'heure fixée. Il faut donc éviter de la mettre à la torture et, d'un autre côté, agir de manière à dissiper tous les doutes, et c'est cette difficulté qui nous arrête momentanément.

Quoiqu'il en soit de cette preuve matérielle d'un talent précoce, recherchée pour satisfaire l'opinion publique, il n'en résulte pas moins de nos investigations que Fritz était doué d'un véritable génie ; ce génie prit son essor par suite de circonstances propices, de la grande liberté qui lui fut laissée d'exprimer ce qui était en lui, tout en mettant en quelque sorte à sa portée, la possibilité d'acquérir rapidement ses propres moyens d'expression ; Fritz vécut dans un milieu essentiellement favorable à son éclosion ; son œuvre doit être accepté avec reconnaissance et conservé soigneusement par l'Etat, à cause de sa valeur particulière, et afin de démontrer combien le génie naturel peut percer et rayonner quand on lui laisse libre-carrière, par quelques encouragements.

La question de savoir si dans le cas où il eût continué de vivre, Fritz aurait pu se développer dans les conditions où il se trouvait, se présente nécessairement à l'esprit après l'appréciation de son œuvre et de sa personnalité.

Cette question, selon nous, se résout négativement.

Fritz connaissait sa force, — son père avoue lui-même qu'ayant un jour retouché un des panneautins, l'enfant alla se plaindre à sa mère en pleurant et disant que son père gâtait son tableau — il connaissait sa force et se savait aimé mais non apprécié.

Pour progresser, il aurait dû continuer de jouir de sa liberté et être encouragé avec discrétion, progressivement, ce qui pouvait se faire en cherchant à répandre ses œuvres et à lui créer un nom.

Son entourage n'était pas à même de lui procurer ces conditions heureuses, indispensables au développement d'un esprit qui déjà a donné sa mesure.

C'est par la variété, l'unité et l'abondance de ses œuvres, que la valeur de Frédéric Van de Kerkhove ressort surtout. Envisagées isolément, elles saisissent peu. Pour en faire une exposition, il fallait qu'on y prit garde, par sa mort. Pas plus M. Van Hove que M. Van de Kerkhove, ou tout autre ne pensa avant cet événement, à les regarder d'assez près pour acquérir la conviction qu'elles méritaient d'attirer sur elles et sur leur auteur l'attention publique.

En s'écartant des sentiers battus, le génie se trouve isolé; par ses audaces pleines de naïveté, Fritz devait rester ignoré.

Pour parvenir, il faut plaire, et pour plaire, penser et faire comme chacun dans la voie de chacun. Fritz n'était pas capable de briller de cette manière, à l'aide d'une éducation ordinaire, de moyens d'expression enseignés dans les établissements d'instruction. Comprenant qu'il ne pouvait être apprécié ni des siens ni du monde, il se sentait instinctivement frappé au cœur; de là sa crainte incessante de mourir, inexplicable autrement. S'il avait davantage contenu ses ardeurs artistiques et développé ses forces physiques, il n'en aurait pas moins végété ensuite, après s'être révélé tardivement. L'indifférence, le manque d'enthousiasme, de foi causèrent sa mort.

AVENIR DES FLANDRES, 5 *juillet* 1875.

—

Nous trouvons, dans le *Droit* une attestation significative en faveur de l'enfant de Bruges. Elle émane de notre concitoyen M. le docteur Valcke, conseiller communal, médecin traitant la famille Van de Kerkhove et qui n'a pu l'écrire plus tôt, à cause d'une maladie grave dont il vient seulement de se relever.

M. Valcke, dont personne ne suspectera l'impartialité, affirme formellement avoir vu peindre cinquante fois l'enfant à ses tableautins et avoir admiré souvent sa rare intelligence.

Voici cette lettre : *(voir plus haut)*.

Nous espérons bien que les journaux qui ont dit qu'après la lettre de M. Van de Kerkhove — dont il reste aujourd'hui bien peu de chose — « tout était fini, » auront la loyauté de reproduire la lettre de M. Valcke, s'ils veulent qu'on ne les soupçonne de partialité.

Sous peu, espérons-nous, nous aurons l'enquête du *Willems Fonds*.

Journal de Bruxelles, 9 *juillet* 1875.

Un peu de silence s'est momentanément fait autour de la question Van de Kerkhove, le peintre prodige brugeois que la mort a enlevé à l'âge de onze ans, et dont les œuvres, qui ont été exposées, il y a quelques mois, à Bruxelles, ont produit tant d'impression sur l'esprit des meilleurs connaisseurs et provoqué un enthousiasme indescriptible. L'admiration était générale, et l'on ne se lassait pas de voir et de revoir ces tableautins merveilleux, qui sont l'œuvre d'un enfant! La nature a des mystères impénétrables. Le peintre prodige de Bruges s'est placé à la hauteur des maîtres les plus grands de l'art, et jamais il n'a pris de leçons! Comment expliquer ce phénomène, qui est par lui-même inexplicable? Et pourtant les faits sont là.

Si nous avons été à même d'admirer les tableautins du jeune Fritz Van de Kerkhove, c'est à M. Ad. Siret que nous le devons. C'est lui qui, le premier, a parlé de cet artiste phénomène ; c'est lui qui a révélé un immense talent inconnu ; — pourquoi ne dirions-nous pas un immense génie? — C'est lui qui a poussé à l'exposition des tableautins merveilleux et qui a classé le jeune Fritz dans la catégorie des gloires artistiques belges. Il a accompli ainsi une œuvre méritoire, qui lui fait le plus grand honneur et témoigne hautement de son patriotisme. M. Ad. Siret a travaillé à cette œuvre avec persévérance, tact, dévouement et patriotisme. Ce n'est que lorsqu'il eut réuni tous les éléments nécessaires qu'il parla du peintre prodige sous l'empire du plus ardent amour de l'art; il en parla en patriote, en connaisseur, en artiste et en savant. Il éleva sur le pavois avec un enthousiasme que nous avons partagé en admirant, au Waux-Hall, dans les salons du Cercle artistique, les tableautins chefs-d'œuvre du jeune Fritz. M. Siret s'est conduit en cette circonstance comme un homme de goût et de cœur.

Pendant son travail préparatoire, M. Siret a gardé le silence le plus complet sur l'artiste prodige qu'il voulait, par justice et par devoir, placer au panthéon des gloires belges. Il fit un travail consciencieux et bien coordonné. Il prit ses renseignements aux meilleurs sources, et, lorsqu'il fut armé jusqu'aux dents, comme on dit, il alla de l'avant et produisit au grand jour l'œuvre du grand maître que la mort avait enlevé, à l'âge de onze ans, à la Belgique.

La contradiction survint. On mit en doute l'origine des tableautins, autour desquels l'admiration ne faisait que croître pourtant. On accusa le père de Fritz de supercherie; on accusa presque M. Siret de s'être en quelque sorte laissé mystifier. M. Siret tint bon. Il était trop bien renseigné, trop convaincu pour ne pas persévérer dans sa thèse et dans la mission qu'il s'était imposée. D'ailleurs, de tous côtés, il recevait des témoignages d'encouragement qui ne pouvaient que stimuler son zèle et son dévouement. Une lettre flatteuse que lui a adressée M. Dumortier fait en termes chaleureux l'éloge de sa patriotique entreprise. On sait ce que vaut le témoignage du grand patriote tournaisien en ces matières. Cette lettre du vétéran de nos luttes politiques, M. Siret peut la considérer comme un souvenir qui l'honore au plus haut degré.

Une polémique a surgi. Elle fut vive et acrimonieuse, M. Siret n'est jamais sorti de son calme. Comme il a raison, il s'est borné à être modéré, même au moment où la lutte était la plus vive. D'un côté, dans le but de nuire à l'entreprise si louable de M. Siret, on a dit que Fritz était un hydrocéphale, qui manquait d'intelligence; de l'autre, on a dit qu'à l'école il n'avait jamais été propre à rien; d'un autre côté encore, on a nié qu'il fût l'auteur des tableaux à lui attribués. Il y a eu là-dessus des controverses à perte de vue. Mais les témoignages les plus importants ont été donnés en faveur du jeune défunt, par les hommes les plus dignes de foi et les plus respectables. Enfin, une société brugeoise s'est chargée de faire une enquête sur la question. Que sortira-t-il de cette enquête? C'est ce que nous ne pourrions dire, puisque nous n'avons pas voix au chapitre. Il nous faut donc attendre.

Le *Droit*, journal qui se publie à Bruxelles, s'est beaucoup occupé de l'affaire Van de Kerkhove. C'est un partisan de l'idée que poursuit M. Siret. Or, cette feuille, dans son numéro du 30 juin donne une nouvelle preuve qu'on a calomnié le jeune Fritz en niant son intelligence. Laissons parler le *Droit*: *(voir p. 362)*.

JOURNAL DE LIÉGE, 19 *juillet* 1875.

—

« M. le ministre de l'intérieur vient d'accepter définitivement pour le musée les tableautins Van de Kerkhove. Voilà donc *l'Enfant de Bruges*, baptisé par M. Siret, qui va passer à la postérité. Dans cent ans, on racontera de lui des histoires merveilleuses comme à propos de Louise Lateau et de Pic de la Mirandole.

» Mais, heureusement pour les historiens futurs, les journaux du temps fourniront le dossier complet de cette curieuse aventure, et il serait bon qu'on réunît les pièces de ce procès pour les déposer aux archives (1).

» Ce qui paraît avoir décidé le gouvernement, c'est que M. Van de Kerkhove vient de produire un second phénomène — sa fille, âgée de treize ans, — qui peint, dit-on, aussi bien que feu son frère.

» La sœur peint, donc le frère peignait.

» Si j'avais été appelé à émettre une opinion, j'aurais précisément trouvé dans ce second phénomène la négation du premier, car il prouve à toute évidence que la confection des fameux tableautins n'est qu'un truc à la disposition de qui veut s'en servir. »

JOURNAL DES BEAUX-ARTS, 15 *septembre* 1875.

—

Depuis assez longtemps déjà, on nous a adressé de toutes parts des questions au sujet de l'épisode Van de Kerkhove. Ces demandes nous ont été faites avec une extrême courtoisie et dans des intentions dont nous sommes heureux de constater le caractère patriotique.

Nous aurions voulu attendre le résultat des enquêtes annoncées qui ce traitent absolument en dehors de nos relations. Ce résultat, retardé par des causes indépendantes du bon vouloir

(1) L'auteur de cette correspondance qui n'est autre que le rédacteur en chef de l'*Echo du Parlement,* doit être satisfait. Le dossier demandé existe : le voici. Seulement nous ne le déposons pas aux archives; nous le donnons au public. AD. S.

des commissions, sera connu d'ici à quelques semaines, ainsi que nous l'apprennent les journaux de Bruges. En attendant nous voulons satisfaire, en partie du moins, la légitime impatience des questionneurs dont nous avons parlé plus haut. Nous ne devons ni ne voulons à aucun prix, on le comprendra facilement, rentrer dans un débat complètement épuisé. S'il reste des incrédules ou des timorés exigeant plus que ce qui a été donné, c'est-à-dire le témoignage d'honneur des hommes les plus haut placés dans l'estime publique et qui ont déclaré par écrit avoir *vu* exécuter les œuvres contestées, s'il reste de ces natures fâcheuses par lesquelles tant de mal arrive et tant de bien ne se fait pas, nous les plaignons et, si, par leurs agissements, ils pouvaient avoir compromis les suites naturelles d'un fait glorieux pour l'art national, nous leur laissons la lourde responsabilité da leur conduite.

Nous avons réduit nos adversaires au silence le plus complet; du moment où des pièces indiscutables leur ont été fournies, ils ont refusé de les publier, declarant la question vidée, procédé commode sans doute, mais peu loyal. Nous constaterons donc que nous avons terminé la discussion, vis-à-vis du public honnête et sensé, avec tous les honneurs de la guerre. Les enquêtes sérieuses et faites sans parti pris, ne peuvent que corroborer ce qui a été dit par nous ou qu'apporter peut-être quelques témoignages de plus en faveur de la vérité. Nous n'y attachons, pour notre part, d'autre importance que celle de quelques hommes dignes d'estime de plus se joignant à nous, pour revendiquer la jeune gloire que l'on a essayé d'enlever au pays.

Nous le répétons, nous n'avons plus à rentrer dans la lutte, mais nous avons à remplir notre rôle d'historien......

Quant au sort réservé aux tableautins tant applaudis aux diverses expositions qui ont eu lieu en Belgique, ce n'est pas à nous qu'il faut le demander. Nous avons fait — et dans la plus large mesure — notre devoir vis à vis de l'art et vis à vis du pays.

La Fédération Artistique, 19 *novembre* 1875.

—

L'enquête si impatiemment attendue du *Willemsfonds* de Bruges, concernant l'authenticité de l'œuvre du jeune Fritz, exposé avec succès à Bruxelles, à Anvers, à Liége et à Gand, a

paru enfin. En attendant qu'à notre tour nous apportions dans le débat qui vient de se r'ouvrir de nouvelles lumières et de nouveaux renseignements, nous nous contenterons d'insérer sans commentaires la traduction de cette pièce importante, sur laquelle nous attirons spécialement l'attention de nos lecteurs :

« La commission d'enquête du *Willemsfonds* de Bruges vient de terminer ses travaux. Le *Halletoren* publie son rapport, présenté en séance du 18 octobre.

» La commission, pour remplir consciencieusement la mission dont elle avait été chargée, a cru nécessaire d'établir le débat entre M. Van de Kerkhove et ses adversaires. M. Van de Kerkhove a donc été invité à fournir ses preuves et à indiquer ses témoins, ainsi que M. Jean Rousseau, qui paraît être son adversaire le plus décidé. Pour procéder avec l'impartialité la plus complète, on a rédigé un règlement, dont il a été adressé une traduction française à MM. Van de Kerkhove et Rousseau, pour servir de guide à ce dernier, qui ne connait pas le flamand.

» A cet envoi, M. Rousseau a répondu par la lettre suivante, portant la date du 13 avril 1875 :

« Messieurs,

» Je n'ai de débat sur l'affaire Van de Kerkhove qu'avec M Siret ; je lui ai proposé, dès le début, et il a accepté l'arbitrage, une enquête d'artistes. Rien ne saurait donc motiver, dans cette affaire, l'intervention de tiers qui y sont étrangers, et auxquels je ne pourrais répondre sans m'engager à satisfaire de même toute personne ou toute société à laquelle il conviendrait de se mêler de ce différend.

» J'ajouterai, Messieurs, que, professant la plus sincère considération pour le *Willems-fonds*, j'ai cru devoir consulter sur ce point plusieurs de vos confrères de Bruxelles, et que tous se sont rangés à mon avis quant au caractère irrégulier de votre intervention qu'ils déplorent hautement au nom de la Société.

» Je ferai remarquer enfin subsidiairement, que je ne saurais trouver de garanties sérieuses d'impartialité dans une enquête qui s'est ouverte avec le désir déclaré de conserver à la ville de Bruges ce qu'on appelle « la gloire » de Fritz Van de Kerkhove.

» Agréez, etc. — »

» En réponse à cette lettre, le comité a écrit à M. Rousseau, dans les termes suivants :

« Bruges, le 15 avril 1875.

» Monsieur,

» Le Comité d'Enquête nous charge de vous faire observer que ce n'est pas à juste titre que vous pouvez suspecter notre impartialité, puisque la phrase

que vous citez est une phrase que l'*Echo du Parlement* a tronquée et que malgré trois lettres rectificatives, il a refusé de rétablir dans son entier. Cette phrase était conçue comme suit :

» « Comme Flamands et comme Brugeois, nous ne recherchons point des » gloires de contrebande La vérité seule sera notre objectif dans ces recher- » ches. Mais nous désirons ardemment voir conserver à Bruges et à la Flandre » artistique le bénéfice d'une renommée aussi originale que celle du petit » Fritz Van de Kerkhove. »

» Vous avez d'ailleurs à Bruges des amis ou connaissances qui pourraient vous renseigner sur notre honorabilité personnelle et sur la question de savoir si, *ayant accepté le mandat de rechercher impartialement la vérité*, nous serions capables de la trahir

» Enfin, nous pensons que les conditions de l'enquête, dont il nous a été donné connaissance, la faculté laissée aux parties de produire tous leurs témoignages et leurs moyens de preuve, en dernier lieu la publicité donnée à toutes les pièces de l'enquête. constituent des garanties d'impartialité qui imposeraient aux juges les plus prévenus la nécessité d'être justes.

» Quant à l'opinion de certains de nos confrères consultés par vous, elle passe par dessus nos têtes et s'adresse à la section brugeoise du Willemsfonds qui nous a chargés de notre mission. Nous nous bornons à faire remarquer que, parce que ces Messieurs habitent Bruxelles, nous ne sachions pas que leur opinion ait plus de poids que celle du Willemsfonds brugeois.

» Restent vos motifs personnels; nous croyons-que, précisément parce que nous sommes étrangers à la polémique soulevée entre vous et M. Siret, notre enquête présente des garanties d'impartialité que ne pouvait présenter la vôtre et que ne pourrait présenter une enquête dirigée par M. Siret. Notre intervention est justifiée par le mandat que nous avons reçu du Willemsfonds de rechercher la vérité; nous avons pensé qu'elle ne pouvait jaillir que d'une enquête contradictoire et comme le débat a surgi, non-seulement entre vous et M. Siret, mais entre vous et M. Van de Kerkhove, nous nous sommes adressés à vous, non pour intervenir dans une polémique qui nous est étrangère, mais parce que, principal adversaire de M. Van de Kerkhove, vous nous paraissiez naturellement indiqué pour démasquer la fraude, si fraude il y a.

» Nous persistons encore, Monsieur, à espérer que vous changerez d'avis et que vous ne déclinerez pas notre invitation; si cependant vous persévériez dans votre refus, nous vous prierions de nous en avertir et nous tâcherons, à regret, de trouver un autre adversaire à M. Van de Kerkhove.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de notre parfaite considération.

» *Le Président du Comité d'Enquête,*
» GEORGE FERNAU.

» *Le Secrétaire,*
» JUL. SABBE. »

» Cette lettre fut renvoyée au comité, sans même avoir été ouverte. On s'adressa ensuite à M. Collinet, statuaire, autre contradicteur de M. Van de Kerkhove, pour obtenir des renseignements. Cet artiste crut devoir décliner la proposition.

» Il en résulta qu'une discussion était devenue inutile. Comme

les raisons de M. Van de Kerkhove ne pouvaient plus être l'objet d'un examen de la part d'un de ses adversaires, le comité résolut de poursuivre l'enquête, en dehors de toute participation des intéressés et d'abandonner les questions de valeur artistique.

» L'enquête devait se borner dès lors à une recherche des faits; il était inutile d'avoir recours à des experts. Tous les efforts de la commission ont donc tendu à établir :

» 1° Si Fritz a peint;

» 2° Si les panneautins exposés à Gand, Liége, Anvers et Bruxelles sont de lui et entièrement de sa main.

» La commission a décidé en outre de n'admettre comme vérité, que ce qui serait prouvé indubitablement, soit par des témoins loyaux, soit par des preuves matérielles irréfragables.

« Quant au premier point, » dit le rapport, « il *paraît* établi que l'enfant peignait, et que ce qu'il produisait n'était pas un barbouillage informe, mais représentait des objets distinctement reconnaissables. Le nombre des personnes généralement réputées loyales, qui l'ont affirmé sur l'honneur, est trop grand pour que nous puissions douter.

» Il nous suffira de citer ici M. Ritter, vice-consul d'Allemagne, à Roulers, et les dames X., qui, du vivant de Fritz, fréquentaient beaucoup la maison de M. Van de Kerkhove. Même du vivant de son fils, M. Van de Kerkhove a parlé plusieurs fois à ces dames des dispositions qu'il remarquait chez l'enfant, disant qu'avec le restant des palettes, il trouvait parfois des effets qui l'étonnaient.

» Une fois, une de ces dames a même entendu le père Van de Kerkhove critiquer le ciel d'un des tableautins de Fritz et l'enfant répondre que c'était ainsi, et qu'il avait étudié le ciel le matin même. La sœur de cette dame a vu travailler l'enfant au moins à l'un des panneautins exposés, celui qui représente le moulin de St-André, mais elle n'assure pas le lui avoir vu achever entièrement.

» D'autres témoins sont encore venus confirmer ces renseignements. Il est par conséquent à peine possible que M. Van de Kerkhove n'ait parlé à personne du talent de son enfant, avant le décès de celui-ci. Plus d'un témoignage prouve le contraire.

» Nous avons même reçu à ce propos une confirmation volontaire, qui a une valeur particulière, celle de M. le greffier de la justice de paix à Nieuport.

» Ce fonctionnaire déclare qu'un jour, avant la mort de l'enfant, étant à table à la *Clef d'or,* le commis de M. Van de

Kerkhove est venu lui parler du jeune fils de son patron, en disant, lui aussi, que l'enfant peignait déjà de jolies choses.

» Une dernière circonstance fait disparaître tout doute sur ce fait : nous avons présenté un des panneautins, que M. Van de Kerkhove nous avait remis, à M. Jules Mazeman, encadreur et greffier du conseil des prud'hommes à Bruges. Ce temoin a déclaré le reconnaître comme ayant été encadré chez lui. Ses livres de commerce démontrent que M. Van de Kerkhove n'a plus fait encadrer de panneaux de ce genre depuis le 22 novembre 1872, c'est-à-dire peu de temps avant la mort de Fritz, qui a eu lieu en août 1873. Et à cette époque déjà, les panneautins, autant que le témoin se le rappelle, portaient le nom de l'enfant.

» Pour être complets, nous devons ajouter qu'ayant appris que la sœur de Fritz, Mlle Louise Van de Kerkhove, âgée de 14 ans, peignait également des tableautins dans le genre de ceux attribués à son frère, nous nous sommes rendus chez M. Van de Kerkhove, et que la jeune demoiselle a esquissé, en notre présence, à l'aide d'une petite truelle et en 15 minutes de temps, un petit paysage, que nous avons emporté. Cette esquisse, assez remarquable pour une fille de 14 ans, reste cependant au-dessous de ce qu'on fait valoir pour l'ouvrage de son frère.

» On nous a montré également d'autres tableautins de Mlle Van de Kerkhove; ne les ayant pas vus peindre, nous n'avons pas cru pouvoir les prendre en considération.

» Un jour nous avons trouvé un panneautin, provenant de la maison Van de Kerkhove, avant le décès de Fritz. Il représente un arbre, qui ressort sur un ciel brumeux; et les propriétaires — les époux De B., — nous assuraient l'avoir eu du jeune Fritz même. Cependant nous avons trouvé au dos du panneautin cette inscription : *Peint par Fritz Van de Kerkhove, mort à Bruges, à l'âge de* 10 *ans et* 11 *mois*. Nous l'avons fait remarquer à la fille De B., qui nous répondit que cette inscription avait été placée là, lorsqu'on avait encadré le tableautin peu après la mort de Fritz. Quoiqu'il en soit de cette explication, nous résolûmes de ne pas nous arrêter à ce témoignage, tout en nous le faisant connaître.

» La seconde question à résoudre est restée infiniment moins obscure que la première, et il ne pourrait en être autrement. En effet, Fritz est mort, et il n'y a qu'un seul témoin entendu par nous, qui puisse affirmer avec certitude de lui avoir vu jamais commencer et achever; la part prise par lui dans la composition

des œuvres exposées sous son nom, reste conséquemment entourée d'incertitude.

» Nous avons cependant pu réunir quelques indications. Nous avons prié M. Van de Kerkhove de nous montrer les cahiers de classe de son fils. Nous avons reçu un cahier de calligraphie, un album et un livre de lecture avec des gravures enluminées par l'enfant.

» De l'examen de ces pièces, il a paru résulter qu'en prenant en considération quelques dessins, l'enfant ne dessinait pas mieux que d'autres enfants de son âge. Cela nous est assuré aussi par M. Mouzon, directeur de l'Ecole Moyenne.

» Les gravures coloriées ne le sont pas précisément mal pour l'ouvrage d'un enfant; mais il n'y a rien qui puisse faire soupçonner le talent et le goût qui brillent tant dans les panneautins. Nous devons cependant ajouter que le cahier de calligraphie et l'album paraissent dater d'une époque bien antérieure à celle où furent peints les panneautins, et que M. Van de Kerkhove ne les indique que pour établir que l'enfant avait le goût du dessin dès sa jeunesse. On pourrait donc en conclure que certains arbres, les détails d'architecture et quelques petites nuances ne sont pas dues à Fritz. Au reste, nous ne pensons pas que la déclaration de M. Van de Kerkhove à ce sujet ait été absolue; il a même reconnu être l'auteur de certains arbres et des lignes architecturales, que l'on trouve dans l'ouvrage attribué à Fritz. Cette déclaration a été faite en présence de M. Van Gheluwe, directeur de l'école de musique, à Bruges, et M. Van de Kerkhove a ajouté qu'il avait déjà fait cette déclaration en public.

» Jusqu'à quel point Fritz achevait il les panneautins qu'il esquissait? — D'après les dames X, il achevait ses panneautins suffisamment, pour que le sujet et même un point de vue déterminé fut reconnaissable; d'après M. Dumon, négociant à Bruges, et associé de M. Van de Kerkhove, l'un des panneautins exposés serait au moins entièrement de la main de Fritz. Ce témoin assure avoir été présent pendant tout le temps que l'enfant y a consacré. Ce petit tableau représente un hiver. — Nous n'avons pas pu rassembler à cet égard d'autres preuves matérielles.

» Un incident encore inexplicable pour nous s'est produit dans le cours de notre enquête. Le jeune Y. s'est présenté au comité et nous a montré une esquisse à la mine de plomb, en disant qu'il l'avait reçue de Fritz, qui était son voisin de classe à l'Ecole Moyenne. Ce dessin aurait été fait sous les yeux du jeune Y. et lui aurait été donné immédiatemen après. Il repré-

sentait une ferme et des arbres, esquissés avec une justesse remarquable, même sous le rapport de la perspective. Cette déclaration avait à nos yeux une importance trop grande, pour ne pas devenir l'objet d'un examen sérieux. Nous nous rendîmes donc chez M. le directeur de l'Ecole Moyenne, et là nous avons eu la conviction que le récit du jeune Y. n'était qu'une fable, inventée on ne sait pourquoi. Le jeune Y. n'a même jamais été dans la même classe avec Fritz.

» Voilà, Messieurs, le résultat matériel de l'enquête, dont vous nous avez chargés. Nous croyons nous être acquittés de notre tâche avec toute l'impartialité et avec tout le soin exigibles. Tous les certificats (à l'exception de deux provenant de deux témoins qui ne demeurent pas à Bruges,) comme tous les arguments produits dans la polémique des journaux, ont été récusés par nous, parce que nous voulions entendre les déclarations de la bouche même des témoins. Chaque témoignage a été rédigé, puis signé par le déclarant, ainsi que par les membres du comité. Tous les membres qui nous ont été indiqués comme pouvant nous fournir des renseignements, soit pour, soit contre l'authenticité des œuvres de Fritz ont été entendus par nous. Nous avons recherché avec soin, s'il n'y en avait qui eussent subi une pression quelconque, prêts comme nous l'étions à indiquer le fait dans notre rapport, si nous pouvions le constater; mais nous n'avons trouvé aucune trace de pression, même chez ceux qui se contredisaient eux-mêmes ou au témoignage desquels nous n'avons pas cru devoir ajouter foi.

» Nous ne pensons pas qu'il soit possible d'obtenir, sur le terrain matériel, des renseignements plus nombreux et plus complets que ceux que nous avons rassemblés. S'il nous eût été donné de traiter les questions d'art, alors peut-être nous eussions pu vous donner des explications plus étendues; mais vous savez que cela n'a pas dépendu de nous.

» Lu ainsi, en séance extraordinaire du Willemsfonds, le 18 octobre 1875.

» Le Président du Comité d'enquête,
GEORGE FERNAU.

» Le Secrétaire,
» JULES SABBE. »

Le *Halletoren* promet pour son numéro de décembre la publication des pièces officielles. Ces pièces peuvent dès à présent être consultées à la Bibliothèque communale, à Bruges.

Parmi les certificats qui nous sont parvenus depuis nos derniers articles sur la question, toute nationale, dont nous nous sommes constitué le défenseur, nous ne pouvons résister au désir de publier la lettre suivante, émanée de M. Ritter, consul d'Allemagne à Roulers, dont nous avons déjà inséré une première et significative attestation.

Voici cette lettre :

Roulers, 13 novembre 1875.

Mon cher Van de Kerkhove,

Il me revient, par des amis communs, que vous rencontrez encore quelques résistances au sujet de l'authenticité des tableautins peints par votre fils.

Je n'en suis pas trop surpris, ami; faire croire à des personnes indifférentes qui n'ont pas vu, comme moi, peindre votre enfant et terminer en quelques coups de pinceau ou de couteau un petit tableau, cela tient un peu du merveilleux, convenez-en vous-même.

Sa manière de travailler a permis à Fritz de produire une prodigieuse quantité de petits chefs-d'œuvre.

Le pinceau ne lui servait, pour ainsi dire, qu'à plaquer de la couleur à sa planche; son couteau, son doigt ou un morceau de bâton achevait l'œuvre, d'après son caprice ou d'après son inspiration. Je crois même avoir reconnu, lors d'une de mes visites chez vous, quelques-uns des tableautins auxquels il travaillait à l'époque où je venais souvent vous voir à Bruges.

Espérant, cher ami, que vous sortirez enfin victorieux de la lutte que vous avez engagée pour l'honneur de votre enfant et la gloire de votre pays, je présente mes salutations bien amicales à votre dame et votre demoiselle.

Votre dévoué, RITTER.

D'ici à quelques jours, ainsi que nous l'avons dit, nous reviendrons à l'*Enfant de Bruges*, dont le précoce génie a été nié sans preuves par nos contradicteurs et au sujet duquel nous sommes aujourd'hui plus que jamais édifié.

GUSTAVE LAGYE.

LA CHRONIQUE, 26 *novembre* 1875.

—

C'est encore lui : l'enfant-prodige. Il jette une dernière lueur avant de disparaître pour jamais. Il va devenir légende : dans deux siècles, Bruges lui élèvera une statue. Souvenez-vous de cette prophétie.

La *Fédération artistique* publie, sous la signature de son rédacteur en chef, un compte-rendu de l'enquête faite par le

Willems-Fonds, de Bruges, pour découvrir la vérité sur les travaux de Fritz Van de Kerkhove. Les œuvres exposées au *Cercle* de Bruxelles, à Anvers, à Gand et à Liége sont-elles bien de l'enfant?

L'enquête n'élucide pas ce point, le seul essentiel.

Mais, il résulte de sa lecture qu'il faut douter : les preuves matérielles, les seules qui feraient foi, n'existent pas plus aujourd'hui qu'il y a un an.

Il peignait, cela est certain, mais des choses informes.

« D'après les dames X, dit l'enquête, il achevait ses panneau-
» tins suffisamment pour que le sujet, et même un point de vue
» déterminé, *fut reconnaissable*... » C'est-à-dire qu'une maison ne ressemblait pas à une mare.

Selon un M. Dumon, associé du père du prodige, *un* des panneautins exposées était entièrement de la main de Fritz.

C'est bien peu?...

N'y pensons plus. Les tableautins étaient fort jolis; mais décidément, il faut ôter à l'enfant l'auréole que l'amour paternel avait posée sur son front. Cela n'empêchera pas les Brugeois du vingt et unième siècle d'élever une statue à l'enfant-prodige. — Vous verrez!

LE DROIT, 24 *novembre* 1875.

—

Après huit mois d'enfantement, la commission du *Willems-Fonds* de Bruges, instituée pour résoudre la question Van de Kerkhove, vient enfin de déposer son rapport, que publie le *Halletoren*, en flamand bien entendu.

La commission s'était proposée de résoudre ces deux questions :

1° Fritz a-t-il peint?

1° Les panneautins exposés à Gand, Liége, Anvers et Bruxelles et portant son nom, sont-ils bien de lui?

La première question est résolue par elle affirmativement, mais avec des circonlocutions et des restrictions qui détruisent en partie les effets du jugement.

Pour la seconde, c'est bien pis encore, l'affirmation est détruite entièrement.

La commission du *Willems-Fonds* a cherché à produire la lumière et elle n'a créé que le chaos.

Si elle avait procédé avec ordre, le résultat eut été autre probablement.

Par son rapport nous voyons qu'elle s'est adressée pour s'éclairer sur la question d'art, à deux personnages qui lui ont refusé leur concours, et puis c'est tout. Pourquoi après ce refus ne pas s'adresser à d'autres ou plutôt pourquoi ne pas tenir compte d'appréciations toutes spontanées de personnages plus importants que les premiers, appréciations publiées dans les journaux, telle que la lettre si significative de M. Heris, l'expert de nos musées royaux?

Dans les témoignages recueillis, s'observe la même absence d'ordre; il a été tenu compte de bavardages insignifiants, tandis que les témoignages réellement importants, de M. le docteur Valcke, conseiller communal, de M. de Vos, procureur du roi, n'ont pas été pris en considération.

Évidemment la commission du *Willems-Fonds* en agissant de la sorte ne pouvait pas aboutir.

Cette façon d'agir dénote un égarement qui provient de ce que ces messieurs ne sont pas parvenus à s'élever à la hauteur de leur mission, qu'ils ont acceptée avec trop de présomption. Ils ne sont pas parvenus à cette hauteur, à cause de préoccupations mesquines et de préventions déraisonnables, qui leur ont fait accorder une importance exagérée à de misérables cancans et les ont empêchés de rechercher et d'accueillir les attestations vraiment concluantes. Par suite du refus de participer à leur enquête, de MM. Rousseau et Collinet, ces messieurs ont eu l'esprit troublé. Qui se trouble de peu ne doit pas s'embarquer dans une semblable galère.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS, 30 *Novembre* 1875.

—

QUESTION VAN DE KERKHOVE.

—

RAPPORT DE LA COMMISSION D'ENQUÊTE DU WILLEMS-FONDS.

Nous donnons en supplément la traduction du Rapport de l'enquête du Willems-Fonds, extraite, ainsi que les quelques lignes qui la précèdent, de la *Fédération Artistique*. (*Voir plus haut*).

Tout le début en est littéral jusqu'à la seconde lettre adressée

à M. Rousseau par le comité, inclusivement. Puis vient un résumé jusqu'au paragraphe commençant par : « Quant au premier point... »

D'après la traduction officielle que l'on nous communique à l'instant, il y a à noter comme errata à notre supplément : 1° « Volgens de herinneringen van den getuigen » doit être traduit par « d'après les souvenirs du témoin » et non par « autant que le témoin se le rappelle. » 2° Une faute d'inadvertance se trouve au paragraphe commençant par : « La seconde question à résoudre... » Il faut : « *plus* obscure » et non *moins* obscure. »

Le reste de la traduction émanée du Willems-Fonds, ne diffère, en aucun point essentiel, de celle de la *Fédération*.

Nous avons lu plusieurs fois ce document rédigé en langue flamande Une lecture répétée en est nécessaire, la clarté manquant dans le style, l'ordre dans le groupement des faits, et les contradictions entre ceux-ci et les déductions du rédacteur s'y rencontrant plus d'une fois. En effet, après avoir loyalement consigné des témoignages indiscutables et donné des preuves palpables de la vérité, le rapporteur en tire des conclusions tantôt expressément affirmatives, tantôt vagues et hésitantes, comme s'il avait eu peur de trop accentuer la vérité.

Ces nuances de forme donnent une importance d'autant plus grande au fond du rapport, on le comprendra sans peine. Nous n'avons à y voir que les faits : ceux-ci ont seuls de la valeur. Le reste ressemble à une commission de savants réunis pour décider si, *oui ou non*, le soleil a brillé tel jour et qui, après avoir résolu affirmativement et péremptoirement cette question, avec preuves à l'appui, en déduirait que, *par conséquent*, il subsiste encore quelque incertitude à cet égard.

Regrettons encore, avec l'un de nos confrères, que la commission d'enquête, après avoir accueilli dans son rapport des circonstances insignifiantes, n'ait pas cru devoir y mentionner la déclaration si catégorique du docteur Valcke, conseiller communal et médecin de l'enfant, et celle tout aussi grave de l'honorable M. De Vos, ami de la maison, actuellement procureur général auprès des tribunaux internationaux du Caire. Ce dernier, pendant un récent séjour en Belgique, a corroboré verbalement en les accentuant, les détails qu'il avait donnés dans sa lettre à M. Van de Kerkhove.

Qu'on ne l'oublie pas : M. Van de Kerkhove, négociant estimé et ancien conseiller communal à Bruges, un parfait

honnête homme et reconnu comme tel même par ceux que ses opinions très-tranchées rendent ses adversaires, avait été accusé d'être un mystificateur et d'avoir mystifié le public et son pays sur la cendre encore chaude de son fils unique.

Eh bien, après HUIT MOIS des plus minutieuses, des plus tenaces et des plus persévérantes recherches, après les démarches les plus inquisitoriales auprès d'un très grand nombre de témoins, après un travail de juges d'instruction voulant découvrir un coupable, la commission d'enquête n'a pas trouvé un seul fait, PAS UN SEUL qui fût en contradiction avec les dires de M. Van de Kerkhove, *au contraire : toutes les attestations ont été confirmées, toutes les principales déclarations trouvées exactes, même fortifiées et corroborées* par quelques faits nouveaux très importants. Tels sont :

1° La désignation expresse et formelle de certains des panneautins exposés à Bruxelles et auxquels Mad. X*** et M. Dumon de Menten ont vu travailler l'enfant.

2° La déclaration de M. Mazeman, encadreur et greffier du conseil des Prudhommes, qui, ses livres de commerce en mains, a montré que M. Van de Kerkhove a fait encadrer chez lui des tableautins de Fritz, jusqu'en novembre 1872, donc plusieurs mois avant la mort de l'enfant; que, depuis, il n'a plus commandé semblable travail et que, d'après les souvenirs du témoin, ces panneautins PORTAIENT DÉJA LE NOM DE FRITZ. M. Mazeman en a reconnu un, remis par M. Van de Kerkhove à la commission d'enquête (1).

3° La déclaration spontanée du greffier de la justice de paix à Nieuport, auquel, DU VIVANT DE FRITZ, pendant un dîner à la *Clef d'or*, un commis de M. Van de Kerkhove a parlé des « *jolies choses que peignait le fils de son patron.* »

4° Enfin, et ceci est capital lorsqu'on songe à toutes les fausses allégations qui ont été produites, une discussion artistique entre le père et le fils a lieu en présence d'une des dames X***, et, à propos d'un ciel *critiqué* par le père, l'enfant s'écrie : « Mon ciel est juste, je l'ai encore observé ce matin ! »

Le travail de la commission d'enquête peut paraître superflu aux uns, incomplet aux autres ; mais il a, en réalité, une haute importance, pour l'avenir surtout, beaucoup moins encore parce

(1) Non-seulement M. Van de Kerkhove aurait dû organiser sa mystification sur la tombe de son fils, mais d'après la déclaration de M. Mazeman, il aurait dû la préparer longtemps d'avance, spéculant ainsi sur la mort possible de Fritz...

qu'il dit que parce qu'il n'a pas trouvé à dire; aussi occupera-t-il sa place dans le livre que nous consacrons à cet intéressant épisode.

En terminant, nous sommes à nous demander si nous ne devons pas un témoignage de reconnaissance à nos adversaires. Sans la tempête qu'ils ont soulevée, nous n'aurions pas eu toutes ces attestations, toutes ces lettres probantes ; sans la première enquête, nous n'aurions pas eu la seconde, nous n'aurions pas celles qui ne cessent de se faire d'une façon privée à la maison de M. Van de Kerkhove ; sans le déni de Fritz nous n'aurions pas songé à écrire « *l'enfant de Bruges*, » ce procès-verbal complet d'une question si originale, nous n'aurions pas enfin Louise Van de Kerkhove à qui l'indignation fraternelle a mis le pinceau à la main et qui, pour prouver son frère, se met presque à l'égaler. Sans l'opposition, le silence se serait fait peu à peu, les preuves auraient été négligées, et, le doute surgissant alors que les années auraient passé sur les faits et sur les hommes, il n'y aurait plus eu aucun moyen possible de faire constater la vérité, les témoins étant allés rejoindre dans la tombe le pauvre enfant dont aujourd'hui ils ont défendu la mémoire.

—

On nous dit que parmi les pièces de l'enquête déposées dans la Bibliothèque publique de la ville de Bruges, il en est qui pour le bien de la cause et l'édification du public, doivent voir le jour. Nous avons l'intention d'en prendre connaissance, et, le cas échéant, nous les communiquerons à nos lecteurs.

M. Van de Kerkhove vient d'adresser la lettre suivante à la commission d'enquête :

Bruges, le 16 novembre 1875.

Messieurs,

Je viens de prendre connaissance du rapport sur la question des tableautins de mon regretté fils.

Je n'ai à y considérer que les faits recueillis par vous, et si favorables à la cause de la justice et de la vérité. Je désire vous remercier publiquement, au nom de cette vérité, des peines que vous vous êtes données; mais aussi je prends la liberté de vous adresser deux réclamations sur deux passages de votre rapport.

1° Dans ce que vous me faites déclarer au sujet de ma participation aux tableautins de mon fils, il doit y avoir malentendu. J'ai déclaré sur l'honneur, comme je l'avais déjà fait ailleurs et

comme je le répète ici, que je n'avais *peint* aux tableautins, que pour y mettre la petite silhouette de Fritz et restaurer quelques éraflures (bien peu). Voilà à quoi se borne ma coopération.

2° Je ne me plains pas du récit concernant le dessin que le jeune X*** prétendait avoir reçu de Fritz ; mais je pense être en droit d'ajouter à cette historiette la note suivante :

*Je n'ai jamais vu le jeune X*** ni avant ni après la mort de mon enfant, je ne le connais pas, jamais je n'ai eu avec lui de relations ni directes ni indirectes, j'ignore absolument le motif qui l'a fait agir.*

Agréez etc.

(signé) J. VAN DE KERKHOVE.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, 9 *décembre* 1875.

—

Voici en quels termes le *Journal des Beaux-Arts* apprécie l'enquête du *Willemsfonds* de Bruges, enquête dont nous avons publié une traduction dans notre avant-dernier numéro :

Suit notre article du 30 *novembre (voir page* 377).

Nous sommes tout-à-fait de l'avis de notre confrère.

Le rapport du *Willemsfonds* a cela d'écrasant pour les adversaires de M. Van de Kerckhove, que manifestement intimidé par les journaux hostiles à l'authenticité de l'œuvre de Fritz et surtout par la lettre de M. Rousseau, infirmant, *à priori*, l'impartialité des membres de l'enquête, il appuie sur les témoignages *négatifs* et glisse sur les dépositions *catégoriques*, pour mieux faire ressortir cette impartialité.

Et cependant, quoiqu'incomplet, parfaitement neutre et pour ainsi dire *indifférent*, le rapport ne contient pas une ligne, pas un mot, qui n'établisse *irréfutablement*, qu'en affirmant : 1° que Fritz n'a jamais peint ; 2° que jamais, de son vivant il n'avait été fait mention de ses dispositions extraordinaires ; 3° qu'il était considéré généralement comme un pauvre enfant idiot, les ennemis de la jeune gloire du phénomène de Bruges n'ont produit *aucune preuve réelle* et se sont dérobés, au contraire, à toutes les investigations, de nature à les éclairer complètement.

*
* *

Nous disons plus. En passant condamnation, après le résul-

tat dérisoire du semblant d'enquête controuvé et démenti immédiatement par les déclarations les plus honorables et les plus concluantes, les journaux qui se sont contentés de nier, sans fondement, et d'ergoter, là où l'on demandait en vain des témoignages précis, ces journaux, dis-je, ont commis un véritable déni de justice. Lorsque plus soucieux de la vérité, nous recourrions laborieusement aux sources, et, sceptique au début, que nous mentionnons, pour les discuter, les arguments fournis à l'encontre de notre conviction fondée, aujourd'hui, ces journaux restent muets. Que leur importe qu'un honnête homme, et pour quelques-uns d'entre eux, un des soutiens les plus dévoués de leur opinion, un ancien conseiller communal honoré de l'estime de ses antagonistes politiques eux-mêmes, reste sous le coup d'un soupçon odieux? Il ne faut pas que leur *infaillibilité* soit compromise.

Heureusement que ce débat, qu'ou a cru étouffer entre deux portes de journaux, est prêt à se rouvrir et, cette fois, il sera victorieusement clôturé. Quel que soit le dédain affecté des ennemis de l'Enfant de Bruges, ils seront bien forcés d'y rentrer à nouveau. Il leur est réservé quelques surprises, contre lesquelles nous les défions bien d'essayer, même, de protester.

GUSTAVE LAGYE.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS, 31 *décembre* 1875.

—

La *Fédération artistique*, d'Anvers, a tenu à se rendre compte des pièces de l'enquête du Willems-Fonds dont le nuageux rapport n'a, paraît-il, satisfait personne. Bien lui en a pris dans l'intérêt de la cause. Quelques témoignages sont rédigés en français, d'autres en flamand. Il a suffi de copier les premiers et de traduire les autres. La vérité en ressort avec un éclat auquel nous-même nous ne nous attendions pas. Ces pièces formeront certes la partie capitale du livre que nous espérons publier bientôt.

Nous félicitons et remercions M. Lagye. Sa manière d'agir, en cette circonstance, est d'autant plus méritoire, que, sceptique au début, pour ne pas dire plus, il est, sur notre protestation, remonté aux sources, et a voulu s'éclairer par lui-même, déclarant que s'il avait été abusé par des rapports calomnieux, il s'imposerait comme devoir de loyauté, sans aucune considération



d'amour-propre, de relations quelconques, sans ménagement pour aucun intérêt, personnel ou étranger, de poursuivre jusqu'au bout la justice et la vérité. C'est ce qui a eu lieu, et, comme notre confrère n'avait point de parti pris, qu'il n'était point un aveugle volontaire, sa tâche n'a pas été bien difficile. Les documents du Willems-Fonds mêmes, étaient superflus pour lui, mais, il faut l'avouer, ils sont venus lui apporter ainsi qu'à nous un puissant témoignage dans cette cause qu'à bon droit nous pouvons appeler « nationale. » C'est à ce titre que nous prions nos lecteurs, quelque fatiguée que leur attention puisse être, de bien vouloir prendre connaissance des documents ci-joints. Nous nous adressons à tous ceux chez qui la vérité est un besoin et qui tiennent à ce que de petites passions ou de petits intérêts personnels ne viennent étouffer ce qui peut et doit glorifier leur pays.

AD. S.

SUPPLÉMENT AU N° 24 DU *Journal des Beaux-Arts*.

—

QUESTION VAN DE KERKHOVE.

—

La *Fédération Artistique* a pris vigoureusement en mains la défense d'une cause qu'elle considère à juste titre comme nationale. Nous l'en remercions et l'en félicitons. Aujourd'hui elle publie *in-extenso* les pièces de l'enquête du *Willems-Fonds* et elle les examine avec un soin minutieux. A notre prière, elle a bien voulu imprimer en forme de supplément pour notre n° 24, les colonnes qu'elle consacre à cette question. Si l'examen de notre honorable confrère soulève des observations, d'où qu'elles viennent, c'est la *Fédération* qui seule a le droit de les recevoir. Le *Journal des Beaux-Arts* ainsi que nous l'avons dit ailleurs, a maintenant pour devoir d'enregistrer les faits, et, en général, tout ce qui concerne cet épisode.

Les deux publications, du reste, appellent de toutes leurs forces dans cette affaire, la participation de ceux qu'anime l'amour de la justice, de la vérité et de la patrie.
AD. S.

Nous venons de recevoir communication des pièces relatives à l'enquête du *Willemsfonds* brugeois, enquête dont nous avons rendu compte dans un de nos derniers numéros, en publiant la traduction du rapport officiel, présenté dans la séance du 18 octobre dernier.

La part que nous avons prise dans l'intéressante question qui a si vivement passionné le public, et autour de laquelle nos contradicteurs ont prudemment organisé, depuis, la conspiration du silence, nous fait un devoir de mettre ces importants documents sous les yeux de nos lecteurs.

Nous reproduisons textuellement, en suivant l'ordre adopté par le *Willemsfonds*, ces dépositions significatives, en nous contentant de résumer celles qui ne s'appuient sur aucun fait, et nous accompagnons le tout de quelques brefs commentaires.

—

M. LÉON ROUSSEAU, antiquaire.

A vu peindre Fritz Van de Kerkhove à des panneautins, dans le genre du n° 3 (1), exécutés sur des petites planches, sur papier, etc. Les trois autres spécimens lui *semblent* en dehors de la manière de Fritz.

Le témoin exhibe neuf panneautins, faits par son fils, âgé de 12 ans, et qui sont encore mouillés. — Ce sont les seuls qu'il possède. — Ce sont des paysages, genre Fritz, avec ceux duquel ils ont beaucoup de ressemblance et la manière est imitée de lui. Les petits tableaux que le sieur Rousseau a vu faire, représentaient déjà un sujet précis (ou déterminé).

Le témoin ne croit pas que le n° 2 soit de Fritz : l'ouvrage de celui-ci avait quelque chose de plus vague.

M. Rousseau n'a jamais vu exécuter par M. Van de Kerkhove un paysage convenable Fritz avait *un esprit observateur, et interrogeait toujours.* — Ce que le témoin lui a vu faire, accusait déjà du talent et était fait sans l'aide de son père. *Aussitôt que celui-ci était parti*, Fritz prenait la palette et les couleurs, et peignait. Il travaillait avec le couteau à palette, le pinceau, la brosse, les doigts. Il se couchait à plat par terre, avec de la couleur parfois à trois doigts. M. Rousseau lui a vu terminer des tableautins aussi loin que le n° 3, mais rarement davantage.

—

(1) La Commission d'enquête s'était munie de quelques petits panneaux, pour les soumettre aux témoins. *Note de la Rédaction.*

Déposition très détaillée. Le témoin certifie que Fritz peignait et *surtout en l'absence de son père;* loin d'être l'idiot que l'on sait, il avait un esprit observateur. Le témoin doute de l'authenticité de quelques panneaux, mais cette opinion, toute personnelle, il ne l'étaie sur aucune base. Le fait, seul, des aptitudes picturales du propre fils du témoin, disciple de l'Enfant de Bruges, prouve que la technique de Fritz, si surfaite, à dessein, par les ennemis de sa jeune gloire, était simple et rudimentaire, comme toutes les émanations du génie.

—

MADAME X***.

(Ne désire pas que son nom figure dans les journaux).

Mad. X*** a vu peindre Fritz à des panneautins de tous genres, mais ne peut certifier s'il les achevait. Le père lui a souvent parlé du talent naissant de son fils, disant qu'avec les restants de la palette il trouvait de nouvelles colorations qui le surprenaient. Parfois, le petit rangeait ses panneaux les uns à côté des autres, près de la fenêtre, disant : « J'en ai pourtant déjà tant. » *Le petit prenait comme un voleur la palette de son père,* en mêlait les couleurs et trouvait ainsi des effets qui impressionnaient favorablement celui-ci.

L'*enfant avait un aspect peu spirituel, mais posait souvent des questions qui trahissaient un esprit investigateur.* Madame X*** se rappelle l'avoir vu travailler à deux panneautins (1), à un surtout, où se trouvait une porte, l'autre avec un moulin, tous deux dans des tons neutres. . . . .

Peu de personnes se sont trouvées aussi souvent dans l'atelier de M. Van de Kerkhove que la famille X***. *Souvent le petit peignait des ciels singuliers et soutenait les avoir observés ainsi;* il peignait donc des ciels et des arbres.

Tout ce que Mad. X*** a vu, remonte à trois ans, donc vers 1872. Le petit peignait avec un couteau à palette.

Confirme, de tous points, la déposition précédente. L'intelligence de l'enfant, sa vocation pour la peinture, sa manière de procéder, l'authenticité même de deux œuvres exposées, y sont nettement établis.

—

MADAME Y*** (sœur de la précédente.)

Mad. Y*** a vu les panneautins avant leur départ pour Bruxelles et EN A RECONNU PLUSIEURS, le Moulin de St-André, ENTRE AUTRES. — Tous étaient ordinairement dans le genre des nos 2 et 3. Mad. Y*** a vu posi-

(1) Parmi ceux qui ont été exposés. *Note de la Rédaction.*

tivement faire le moulin de St-André — largeur comme le n° 3 et le double en hauteur.

Inutile d'insister sur la valeur de ce témoignage.

—

M. ALPH. DUMON DE MENTEN.

S'en réfère entièrement à son attestation qu'il amplifie comme suit. (Nous abrégeons).

A vu peindre l'enfant ; considère sa manière comme toute d'intuition ; dès l'âge le plus tendre, il témoignait une véritable passion pour le dessin, venant prendre au bureau plumes et crayons.

Travaillait irrégulièrement, et employait l'huile, dès 1868 ; le père ni M. Dumon, ne fesaient grande attention à ces peintures. M. Van de Kerkhove ne s'est jamais adonné au paysage, à la connaissance de M. Dumon. Le témoin certifie que le père n'est point l'auteur des petits tableaux. Le jour de l'enquête Rousseau, M. Dumon se trouvant à Gand, y fut accosté par une personne d'Anvers qui lui dit : — L'enquête de l'*Echo du Parlement* est une chose terrible... Il n'est pas trop tard ; que M. Van de Kerkhove avoue être l'auteur des tableautins. — « Ce jour-là, a répondu M. Dumon, je protesterai. » — M. Dumon déclare qu'il aurait dû rester des mois entiers sans entrer dans l'atelier de M. Van de Kerkhove pour ne pas l'avoir vu travailler aux tableautins, s'ils étaient de lui. — *Or M. Dumon y entrait deux et trois fois par jour.*

M. Dumon a vu souvent 5 à 6 de ces petits tableaux sur le même morceau de bois. Il a vu, même, le petit en exposer au feu pour les sécher plus vite. Celui que possède le témoin lui a été donné fort peu de temps après la mort de l'enfant, et avant le bruit fait autour de cette affaire. M. Dumon connaît, parmi les tableautins exposés, surtout un petit *Hiver* sur lequel il y a deux silhouettes de patineurs. *Il l'a vu faire en entier, sans que le père y touchât.* Il avait une prédilection pour ce panneautin (1). — L'enfant fesait 12 ou 15 de ces petits panneautins par jour ; il fesait ses tableaux même avec ses doigts. M. Dumon se rappelle une *Côte avec lointain et arbre en retraite*, note très-sombre. L'enfant avait l'habitude de se coucher, mais pas en peignant. Fritz toussa continuellement, durant presque toute sa vie. Il était intelligent, bizarre et original ; *il disait bonjour aux amis, pas aux étrangers ; il avait beaucoup d'esprit d'observation.*

Suit une digression à propos d'eaux-fortes, étrangère à la question.

Quand Fritz a été révélé, M. Dumon avait depuis longtemps son petit tableau... M. Dumon s'occupe de reproductions d'eaux-fortes et se dit amateur d'objets d'art... Le témoin croit que c'est le hasard qui a guidé l'enfant. Il

(1) Et ce n'est pas sans cause. Cet *Hiver*, l'unique, croyons-nous, de l'œuvre de Fritz, est celui qui appartient au colonel Letten et qui a été tant admiré au Cercle. (*Note de la Rédaction*).

considère le numéro 4 comme dessiné par le père (les figures) et peint par Fritz, les numéros 2 et 5 comme le plus dans son genre, quoiqu'il peignît souvent dans la manière du numéro 4.

On a prétendu que ceux-mêmes qui fréquentaient assidûment la maison du père, ignoraient complètement que l'enfant peignît Est-ce que la sauvagerie de Fritz, à l'endroit des étrangers, n'aurait pas contribué aux absurdes négations qui se sont produites, par simple déduction? La déposition de M. Dumon est précieuse. Rien n'y est laissé dans l'ombre. Il a vu, entendu et observé et ses affirmations ont la valeur d'un serment.

—

M. ALEXANDRE DE MEESTER DE SWAAF, antiquaire.

A vu des tableautins de Fritz dans la manière de Corot et de Courbet; les petits arbres que peignait Fritz étaient d'abord d'un noir gris. Le témoin a vu peindre plusieurs petits tableaux par l'enfant. *Fritz parlait peu, sa mine n'annonçait pas son intelligence ;* il était toujours occupé; il ne peignait jamais avec la brosse, mais avec un couteau à palette et montrait son travail au père qui disait : « C'est trop dur » ou « c'est trop mou, » puis le lui rendait. M. de Meester reconnaîtrait les tableaux du père Van de Kerkhove entre tous. Il ne l'a jamais vu peindre autrement qu'avec la brosse. Il y a diverses sortes de tableaux de Fritz. La manière n° 5 est l'habituelle; celui avec la porte, n° 6, doit être des premiers, mais n'est pas dans la manière ordinaire. Le n° 3 est dans la manière, mais n'est pas réussi comme d'habitude. Le n° 2 est de la même main que le n° 5, selon le témoin.

M. de Meester a vu retirer les panneautins d'une caisse, dans une chambre à côté de l'atelier, de façon que les parties peintes ne se touchaient pas. M. de Meester se rappelle que parmi les tableautins de Fritz, il y en avait avec des horizons bleus, dans la manière de Courbet. Selon le témoin, le n° 7 est dans le genre de Fritz pour les arbres, mais non pour les rochers; en tous cas, pas dans les meilleurs, pas dans les bons. Fritz peignait avec des couteaux à palette, petits et autres; selon le témoin, le n° 7 n'est pas fait au couteau. « M. de Meester croyait que l'enfant manquait d'intelligence et n'attachait pas » d'attention à ce qu'il exécutait. » La première impression de M. de Meester, après la mort de Fritz, quand le père lui montra les tableautins, en les séparant les uns des autres, fut que tous n'étaient pas des chefs-d'œuvre .. M. de Meester reconnaîtrait les tableautins restaurés par le père. M. de Meester affirme (beweert) cependant avoir vu une Plage à la brume; le témoin a remarqué ce tableautin du vivant de Fritz; c'était un soleil couchant et « il le vit à peu près six mois avant la mort de l'enfant. »

Toujours les mêmes témoignages, toujours des désignations de tableautins, vus du vivant de l'enfant, des détails sur sa manière de peindre! Toujours la constatation de son intelligence, de ses talents précoces et l'incompétence du père, en matière de paysage! Mais nous ne sommes pas au bout.

—

M. Em. Van de Walle, fils (âgé de 13 ans).

Peu important. S'occupe beaucoup de Fritz comme dessinant continuellement. Dit avoir beaucoup de paysages dessinés par lui. (Voir au dossier du *Willemsfonds*, si on désire en savoir davantage).

—

M. Van de Walle, père.

Confirme la déclaration de son fils.

—

M. A. Siret.

Voir les extraits de son dossier, dans le *Journal des Beaux-Arts*. Opinions et témoignages connus, d'ailleurs, depuis longtemps.

—

M. Léop. Van Dycke, antiquaire à Bruges.

M. Van Dycke a vu Fritz continuellement, à côté de son père, ébauchant des panneautins, mais jamais il n'en a vu achever.

M. Van Dycke se rendait chez M. Van de Kerkhove à deux ou trois mois d'intervalle; l'*enfant travaillait au couteau à palette, jamais au pinceau.*

Le témoin n'a jamais vu, de près, un panneautin; il ne les voyait qu'en passant à travers la chambre où se trouvait l'enfant Ses relations avec M. Van de Kerkhove n'étaient que des relations d'affaires qui remontent environ à deux ans avant la mort de l'enfant, vers 1871. *Jamais M. Van Dycke n'a entendu parler du talent de l'enfant, ni par M. Van de Kerkhove ni par d'autres.* Le panneautin que possède actuellement M. Hymans a été acheté par M. Pickery; il pouvait avoir 15 cent. de large sur 6 de haut; *il était entièrement fait au pinceau* (1).

La déclaration écrite de M. Van Dycke est plus précise et rectifie la première qu'il a faite, étant pressé. Le prix de 100 fr. donné pour le panneautin susdit, a été demandé par M. Van Dycke; *on l'avait d'abord demandé a celui-ci en communication, puis on l'a acheté.*

Suit une opinion sur le talent de M. Van de Kerkhove, assez obscure et inutile à la question.

Enfin, voilà un indifférent, qu'on n'a pas pu circonvenir, puisque jamais le père ni nul autre ne lui a parlé du talent de

(1) C'est le panneautin *identique* signalé par nos adversaires, et, qui, en définitive, est un Naufrage avec figures, fait et signé par le père et exécuté « entièrement au pinceau » (*Note de la Rédaction*).

Fritz. Mais il a vu peindre l'enfant phénomène, cette constatation nous suffit. Il résulte jusqu'ici des attestations précédemment publiées, que M. Van de Kerkhove, soit dédain, soit modestie, ne se montrait pas précisement prodigue de ses confidences et qu'il n'était pas plus vantard du génie de son fils, — qu'il n'appréciait point, du reste, à sa valeur réelle — que du mérite de ses propres œuvres. Il n'embouchait pas la trompette, *ergo,* son fils ne peignait pas. Avis aux pères dont les enfants montrent des talents précoces. Pour être crus sur parole, il faut qu'ils aient joué de longue date, au naturel, le rôle de claqueur du *Père de la débutante.*

—

M. RONSSE, conseiller communal à Bruges.

Récit des tergiversations de son tapissier, M. d'Hooge, essayant tour à tour, de contenter chacune des parties qui l'emploient toutes les deux. Tantôt il a vu peindre l'enfant (Voir sa déclaration remise à M. Van de Kerkhove), tantôt il ne l'a pas vu etc., etc. — Les deux déclarations se neutralisent.

M. X***, particulier.

Demande à ne pas être nommé.

Encore à propos du tapissier d'Hooge. — Insignifiant.

—

M. MAZEMAN, père (encadreur.)

M. Mazeman, se rendant chez M. Van de Kerkhove, a trouvé Fritz à un panneau, et travaillant à de petits tableautins dans le genre de ceux que l'on fesait encadrer chez le témoin. Les petits tableaux encadrés ont été livrés le 28 novembre 1873 et étaient alors, depuis 3 à 4 semaines, chez le témoin ; à ceux-ci, cependant, M. Mazeman n'a pas vu travailler. Pendant que ce dernier était à la besogne, il a entendu le père Van de Kerkhove donner des conseils à son fils, à propos de tableautins dont celui-ci s'occupait. M. Van de Kerkhove a fait appel aux souvenirs de M. Mazeman à propos de tableautins auxquels il a vu travailler Fritz ; ceux-ci signifiaient déjà quelque chose ; c'étaient des paysages dans le genre de ceux que l'on représente au témoin ; les couleurs y étaient très-empâtées ; quand M. Mazeman reçut les derniers tableautins à encadrer, ils n'étaient pas encore entièrement secs.

A vu travailler l'enfant et a constaté le choix des sujets ainsi que le degré de consistance de la pâte. Pas un seul témoin, ayant été en rapport avec le père, n'ignorait que Fritz peignait.

—

M. MAZEMAN, fils (Encadreur.)

M. Jul. Mazeman déclare que le numéro 2 qu'on lui présente a été encadré dans son atelier. Depuis le 22 novembre 1873, M. Van de Kerkhove n'a plus fait encadrer de semblables tableautins chez M. Mazeman. Ceux-ci étaient, déjà alors, signés : *Fritz Van de Kerkhove* et *Fritz et Jean Van de Kerkhove* (1).

Déclaration peu importante.

—

L. BIDART (peintre-amateur.)

M. L. Bidart déclare qu'un jour le père Van de Kerkhove l'a invité à aller voir les tableautins de Fritz. M. Bidart croit se rappeler que cette invitation lui a été faite avant la mort de Fritz. Il lui semble que c'était en 1872, vers le mois d'octobre. M. Bidart n'a pas vu peindre l'enfant. Plus tard il a vu les tableautins ; ils étaient dans le genre de ceux qui ont été exposés, du n° 2 surtout. M. Bidart se rappelle aussi un Brouillard. La date d'octobre 1872 semble exacte à M. Bidart ; il est sûr que c'était en octobre, et en octobre 1873, M. Bidart était malade. C'est la même année qu'il a vu les deux petits tableaux dont il parle ; il les considère comme ayant été faits au couteau ; un des deux présentait des frottis. C'est sur le seuil de la porte de sa maison que M. Van de Kerkhove a montré les deux panneautins à M. Bidart. M. Van de Kerkhove *considérait alors l'œuvre de Fritz comme étrange ; c'était toute son appréciation.*

O défiance paternelle ! Les charlatans ont bien raison de battre la caisse. On les croit sur parole, tandis que les honnêtes gens, qui se défient de leurs engouements les plus légitimes, sont traités de faussaires et d'imposteurs. Encore un témoignage qui a sa valeur.

—

Nous arrivons à la déposition d'un des témoins assidus des jeux et des travaux de l'enfant. Mlle Idalie De Bakker ne fait que répéter ses affirmations précédentes. Mais quelle éloquence dans les brefs détails qu'elle donne à la commission d'enquête ! Qui pourrait mettre en doute sa sincérité ?

—

M[lle] IDALIE DE BAKKER.

Déclare que Fritz était constamment dans sa maison et jouait avec sa petite sœur ; qu'il peignait et qu'il dessinait toujours avec un crayon sur les murs

(1) Les petits tableaux signés F. et J. V. d. K., étaient ceux dans lesquels le père avait mis, soit des figures, soit un étoffage. *Ils n'ont pas été exposés.* (*Note de la Rédaction*).

et sur les portes. Elle montre un tableautin donné à sa petite sœur ; il est sur bois de caisse à cigares... et ne porte point la silhouette noire qui se trouve dans la plupart. Idalie de Bakker dit que ce tableautin a été donné depuis trois ans ; cependant sur le revers se trouve la mention : peint par Fritz Van de Kerkhove, mort à l'âge de 10 ans et 11 mois. Sur l'observation que cela indiquerait que le petit tableau aurait été donné après la mort de l'enfant, Mademoiselle de Bakker répond que l'encadrement a eu lieu depuis la mort, et que l'inscription peut y avoir été mise alors. Du reste, Idalie ne sait rien de très positif et dit que sa mère est mieux au courant. Le petit panneau donné est signé : *I. et Fritz Van de Kerkhove* avec la mention : *dessiné* ajoutée derrière sur le cadre.

Faut-il s'arrêter à l'indécision du témoin à l'égard de l'inscription placée, après coup, sur le revers du panneau? Evidemment non. Il est tout naturel qu'après la mort de l'enfant, les détenteurs de panneautins, dus à son génie, se soient empressés de constater leur origine ainsi que l'âge et la date de la mort de l'auteur.

—

VINCENT, commis chez M. Van de Kerkhove.

A donné des leçons de dessin à Fritz ; un peu de perspective et de peinture... Fritz a commencé à peindre en 1870 ; il peignait des paysages, ciels et terrains, avec le couteau. Vincent a fait des panneaux pour Fritz ; aussi pour Mad. Van de Kerkhove, Mlle Louise et M. Van de Kerkhove Vincent a encore confectionné de petits panneaux, depuis la mort de Fritz (1). Vincent reconnaîtrait des tableautins parmi ceux qui ont été exposés à Bruxelles.

Fritz n'avait jamais eu de professeurs, a-t-on dit. En voici un qui se nomme et qui signe. Il est vrai qu'il est employé par le père, qui l'aura peut-être corrompu!

—

CAMILLE LEROU ET SA MÈRE.

Elle a souvent joué avec Fritz qui venait beaucoup chez elle. Fritz lui disait souvent qu'il allait peindre avec son père ; ses habits et ses mains étaient parfois pleins de couleurs.

—

COURTOIS (ancien sous-officier).

Déclare que son fils était compagnon de classe, à l'école moyenne, de Fritz Van de Kerkhove. Quand on envoyait l'enfant jouer avec Fritz, il disait

(1) Sans doute un grand nombre. La plupart pour Louise Van de Kerkhove qui, un jour, peut-être, pourra les soumettre au public.
(*Note de la Rédaction*).

que c'était inutile, vu que Fritz répondait toujours qu'il devait aller peindre avec son père.

Suit une répétition de la déclaration écrite et déjà publiée (v. page 204).

—

Encore un témoin qui a vu peindre l'enfant, qui spécifie ce qu'il faisait et dont la fille a reçu de Fritz *lui-même*, un tableautin, produit devant la commission. Mais laissons la parole à :

Mme MARIE DE BAKKER.

Mad. de Bakker a vu peindre Fritz. Il fesait toutes sortes de petits tableaux dans le genre de celui qui est pendu dans une chambre de sa maison; arbres, branches, *drèves* et ciels, de préférence des ciels. Fritz dessinait toujours avec des crayons de couleur lorsqu'il était chez Mad. de Bakker, ce qui arrivait souvent. LE PETIT TABLEAU A ÉTÉ DONNÉ A MAD. DE BAKKER PENDANT LA VIE DE FRITZ. Il fut encadré après sa mort ; la plus jeune fille de Mad. de Bakker l'a apporté à la maison.

—

Un témoignage moins important, c'est celui de Mme Templaere, mais il a bien son prix, en ce qu'il constate l'intelligence primesautière de Fritz, représenté méchamment comme un idiot.

Mme TEMPLAERE.

Madame Templaere n'a jamais vu peindre Fritz ; mais Fritz venait journellement 5 à 6 fois chez elle et parlait très-souvent de peindre, disant « qu'il peignait mieux que son pére» ou bien « qu'il devait partir pour aller peindre. »

Madame Templaere montre à la commission un tableautin qui lui a été donné après la mort de Fritz, parce que celui-ci en avait toujours promis un à ses enfants. Fritz, d'après Madame Templaere, était très-original et vint encore chez elle la veille (?) de sa mort, lui disant qu'il la trouvait assez bien de physionomie.

—

L'attestation suivante est particulièrement intéressante et significative. Elle emprunte au caractère et à la position du témoin un nouveau poids.

M. L. GOBIN (capitaine du port).

A vu peindre Fritz Van de Kerkhove, mais sans regarder ce que fesait l'enfant... La petite fille de M. Gobin a également vu peindre Fritz ; elle l'a dit un jour en causant, avant que la « question Fritz » fût venue sur le tapis. C'était en janvier 1874. M. Gobin se rappelle que lorsque son deuxième enfant lui est né, Fritz dessina un capucin pour montrer à la petite fille «*celui qui avait apporté l'enfant* » comme il disait. Mademoiselle Gobin s'est égale-

ment rappelé que Fritz lui envoyait souvent chercher des vessies de couleur, de petites bouteilles, comme elle les appelait.

—

M. Caillauw (instituteur).

N'a jamais vu peindre Fritz, mais l'enfant parlait souvent de dessiner, de peindre avec son père. M. Caillauw allait donner leçon au petit Fritz, une demie heure par jour. Fritz avait souvent de petits panneaux dans sa poche et les montrait pendant sa leçon. Mais M. Caillauw ne les regardait pas pour ne pas interrompre la leçon. Fritz était d'une intelligence moyenne.

Ce qui est acquis aujourd'hui, c'est que Fritz, comme la plupart des enfants, dominés par un goût unique, montrait peu d'aptitudes pour tout travail intellectuel s'écartant de son absorbante vocation. Nous accordons bien volontiers ce point, — reconnu par le père lui-même, — à la chicane de nos contradicteurs.

—

Madame de Baudigné de Mansart.

Déclare que Fritz Van de Kerkhove venait souvent chez elle, quand elle était locataire de M. Van de Kerkhove, c'est-à-dire deux ans avant la mort de l'enfant. Chaque fois que Fritz et sa sœur étaient là, on donnait aux enfants réunis (ceux de Madame de Mansart étaient du nombre) des feuilles de papier sur lesquelles ils commençaient à peindre ou à dessiner. Madame de Baudigné a remarqué que ce que Fritz fesait était supérieur à ce que fesaient ses enfants, « quoiqu'il fût si jeune. » C'étaient des arbres, des maisonnettes etc. déjà faits avec beaucoup d'aptitude. « En voyant les gravures suspendues » dans la cuisine, Fritz fit remarquer un jour que tout cela ne valait rien et » qu'il aurait fait (à la place) des tableaux pour encadrer si son père lui en » donnait la permission. »

Fritz avait toujours des couleurs fines en poche et quand les enfants de Madame de Baudigné lui en demandaient, il répondait que les couleurs étaient pour travailler avec son père, qui lui avait strictement défendu de les donner.

—

Nous arrivons à la *déposition* d'un des témoins *à charge*, invoqués dans l'enquête Rousseau. Attention! La chose mérite les honneurs du cicéro :

Van Hollebeke (artiste-peintre).

A déclaré à M. Van der Ghinst qu'il refusait de recevoir la commission d'enquête. Quand les membres se présentèrent, M. Van Hollebeke attendit as-

sez longtemps avant de leur ouvrir, et l'ayant fait à la fin. il leur dit : « *Messieurs, je le regrette, mais il y a empêchement* » *et il ferma la porte avec violence.*

La commission s'était déjà présentée deux fois à l'atelier de M. Van Hollebeke et chaque fois il lui avait été répondu que ce monsieur était sorti, quoique l'on eût choisi des heures auxquelles M. Van Hollebeke est ordinairement chez lui.

Pas de commentaires. Nous aurons l'occasion de revenir un de ces jours sur le dit M. Van Hollebeke.

—

Ecce nunc M. Van Hove, l'accusateur en titre de M. Van de Kerkhove, qu'il a publiqement taxé de supercherie :

M. VAN HOVE (Artiste peintre).

S'en rapporte à sa première déposition. Celle-ci est, du reste, effacée.

A la fin se trouve la déclaration suivante, non effacée.

« M. Van Hove désire ne pas signer cette déclaration ; il dit avoir déjà été assez ennuyé dans cette affaire. »

Et M. Van de Kerkhove, qu'on a traîné dans la boue, des mois durant, sur votre témoignage ? Si la vérité vous était à ce point sacrée, M. Van Hove, vous auriez dû, au moins, avoir le courage d'accepter officiellement la responsabilité de vos révélations précédentes sur votre ancien ami et bienfaiteur.

Pouah !

M. JOOSTENS (Artiste peintre).

Déclaration absolument nulle, M. Joostens ne connaissant M. Van de Kerkhove que de nom, et ne sachant rien.

—

Suit encore un des noms mis en avant par l'enquête Rousseau. Il est vrai que l'artiste en question, signataire tout à la fois d'un certificat en faveur de l'authenticité de l'œuvre de Fritz, et sceptique à son endroit, en présence de M. Wallays, l'illustre directeur, est plus variable dans ses fluctuations, que les mers parcourues par l'infortuné Ulysse :

M. CLOET (artiste peintre).

Répétitions des déclarations passées. *M. Cloet a signé un certificat, comme quoi il a vu peindre Fritz, croyant que l'affaire en resterait là.* — M. Wallays a *aussi* dit la vérité sur M. Cloet, lors de l'enquête Rousseau. — M. Cloet déclare simplement qu'il a vu peindre Fritz, de loin, à un panneautin et que M. Van de Kerkhove lui a dit : « Voyez, mon fils peint aussi ; il veut devenir peintre. » — Plus tard, après la mort de l'enfant, M. Van de Kerkhove montra des panneautins à M. Cloet, disant : « Voyez, cela est de Fritz. » Le témoin répondit : « Cela promettait. » *M. Cloet ne pense pas* que l'enfant ait pu faire tant de panneautins dans sa courte vie. Par contre, M. Van de Kerkhove ne peignait pas ce genre, à la connaissance de M. Cloet, qui a demeuré avec lui à Anvers.

Suivent des opinions personnelles sur ce qui a inspiré Fritz etc. Pas un fait.

Plus loin :

Un jour M. Van de Kerkhove appela M. Cloet qui passait ; il avait en mains un panneau qu'il disait être de Fritz ; c'était pâle, siropeux de ton. M. Cloet demanda : « Tiens, travaillez-vous à cela ? » — « Non, répondit M. Van de Kerkhove, « voyez » et il frotta le panneau qui était sec. — « Mais vous avez gratté à ces arbres ? » dit M. Cloet. — « Oui » fut la réponse : « Je mets le nom et la silhouette de Fritz sur les panneautins. « *Ceci se passait longtemps avant la première exposition de ceux-ci.*

Nous croirions gâter ce beau témoignage, *à charge*, en l'agrémentant d'une réflexion quelconque.

—

LECLERCQ (Artiste peintre) A BRUGES (1).

Déclare qu'il n'a jamais entendu parler du talent de Fritz Van de Kerkhove avant l'exposition de ses œuvres et le bruit fait autour de celles-ci.

M. Leclercq, comme il est dit dans l'enquête Rousseau, a pris des informations chez plusieurs camarades d'école, entre autres, Herrebout, l'entrepreneur (2).

De l'avis de M. Leclercq, les œuvres exposées sous le nom de Fritz ne peuvent être d'un enfant... etc., etc. — (Une suite d'opinions personnelles qui ne sont basées sur aucun fait) . . . .

. . . .

M. Leclercq croit parfaitement possible que le père Van de Kerkhove ait fait les tableautins, car il reconnaît à celui-ci du talent et une extrême habileté (3).

(1) Témoin dans l'enquête Rousseau.

(2) Le jeune Herrebout est précisément un des camarades de Fritz qui a insisté auprès de la famille Van de Kerkhove pour avoir un petit tableautin, disant que Fritz le lui avait toujours promis. Il l'a chez lui !...

(3) Voir à ce propos la déclaration suivante de M. le directeur Wallays, autre témoin de l'enquête Rousseau.

M. Leclercq « a pris des informations ; il croit, il est possible » etc. Que cela est donc concluant et comme l'enquête Rousseau acquiert un caractère sérieux, en se basant sur des autorités de cette force !

—

Place à M. Wallays :

M. WALLAYS (Directeur de l'Académie de Bruges).

Déclare s'en tenir à la part qu'il a prise à la première enquête (Rousseau). *Il ne croit* pas que les petits tableaux, dont on dit tant de bien, puissent être d'un enfant. TOUTEFOIS IL N'A VU AUCUNE DE CES ŒUVRES; aussi son jugement n'est-il pas décisif. Mais à en juger par le grand nombre d'enfants qu'il a eus, comme professeur de peinture, sous sa direction, *il ne pense pas* que l'on puisse peindre, étant enfant, de façon à provoquer l'étonnement général. La commission soumet à M. Wallays les nos 1, 2 et 3. M. Wallays trouve le no 2 superbe, mais surtout par l'achèvement ; le fond peut être attribué au hasard, mais l'achèvement est tout et on peut faire de la peinture du fond tout autre chose et tout aussi bien, même en retournant au panneau. M. Wallays ne croit pas que no 1 soit de la même main. No 3 est définitivement mauvais et peut être d'un enfant. M. Wallays avoue que M. Van de Kerkhove possède beaucoup de connaissances comme peintre ; *néanmoins il ne lui reconnaît pas le talent avec lequel le no 2 est exécuté* (1).

M. Wallays ne désire pas signer. Mais MM. Ed. Gaillard, Callewaert, et J. Sabbe se portent garants de l'exactitude de cette *déposition*.

Cette fois, l'indignation nous saisit.

Eh quoi, c'est sur des présomptions, des appréciations toutes personnelles, qu'on a accusé d'imposture un homme, non seulement reconnu pour être la droiture en personne, mais, de l'avis de ses adversaires eux-mêmes, incapable d'avoir exécuté les panneautins que l'on dénie à son fils !

Où se cache donc ce grand paysagiste ignoré, dont l'abnégation laisse signer ses merveilles par le premier marmousset venu ! Est-ce à Montmartre ou aux Batignolles, comme on l'a insinué dans le principe, alors qu'on prétendait qu'il serait facile de constater la fraude en retournant les panneaux, tous soi-disant peints sur des fragments de boîtes à cigares de la régie française ?

(1) Voir le témoignage de M. Leclercq. *(Notes de la Rédaction).*

Les panneaux ont été retournés, *nous les avons vus*, et cette absurde calomnie est tombée à l'eau.

M. Wallays n'a vu, lui, *aucune des œuvres* en cause, mais à en juger par les enfants qu'il s'est chargé d'initier aux arcanes du grand art, il ne pense pas qu'on puisse peindre, étant si jeune, de façon à provoquer l'étonnement général !

Vraiment !

Il a pu se convaincre, du moins, qu'on arrive souvent à un âge raisonnablement mûr, sans avoir davantage provoqué cet étonnement.

Mais, M. Wallays, il ne s'agit point ici d'un de vos élèves. Il s'agit d'un phénomène artistique, ne relevant que de son propre génie. Et en fait de génie, vous nous permettrez de récuser votre compétence.

Décidément, l'enquête Rousseau a du guignon.

—

M. MOUZON (directeur de l'École Moyenne).

M. Mouzon s'en réfère entièrement à la déclaration fournie à M. Van de Kerkhove.

M. Mouzon ne se rappelle pas exactement quand, pour la première fois, M. Van de Kerkhove a parlé du talent de son fils ; il hésite entre ***peu de jours avant la mort*** de l'enfant et ***peu de temps après***. Dans tous les cas, M. le directeur se rappelle que quelque temps après la mort (à Pâques) de l'enfant, le père lui a fait, au Cercle, l'envoi d'un tableautin comme souvenir de Fritz.

(Suit l'historiette du jeune X*** absolument inutile à la question).

A la fin de cette déclaration, on lit la phrase suivante :

« M. le directeur a attaché une attention spéciale à Fritz Van de Kerkhove
» parce que le père, même, le lui avait signalé comme dépourvu d'intelligence.»

Sur ce passage, M. Van de Kerkhove fait la protestation suivante :

« M. Mouzon se trompe du tout au tout quand il avance que j'aurais dit
» moi-même que Fritz était dépourvu d'intelligence. Je lui ai dit que, comme
» moi, étant jeune, il n'avait aucune aptitude pour l'arithmétique ; qu'il était
» souvent indisposé et apprenait difficilement. Je ferai remarquer du reste,
» qu'en commençant, M. Mouzon « s'en réfère entièrement à sa première
» déclaration » et que celle-ci est en sens inverse de la phrase contre laquelle
» je proteste. »

—

M. MOLLET (artiste-peintre et professeur de dessin).

Absolument insignifiant. — Rectification d'un on-dit sans importance. — Exprime *son opinion* sur la difficulté d'attribuer à un enfant des œuvres de talent.

M. Mollet est allé souvent chez M. Van de Kerkhove lorsque Fritz était beaucoup plus jeune et jamais il ne lui a été parlé du talent de l'enfant. Ces relations remontent à peu près vers 1860 (1).

Joli ! A cette époque l'enfant ne peignait pas. On s'étonnera bientôt de ce que le père n'aît pas prévu, en voyant son fils au berceau, qu'il aurait des dispositions pour le paysage.

—

Voici qui est plus intéressant :

M. Félix Callewaert (négociant) a Bruges.

Déclare avoir donné spontanément un certificat à M. Van de Kerkhove pour affirmer qu'il était à sa connaissance que Fritz peignait. Etant à Blankenberghe, M. Callewaert y rencontra M. Van de Kerkhove avec sa famille. C'était quelques jours avant la mort de l'enfant. Fritz était là avec sa sœur, et M. Van de Kerkhove dit en plaisantant : « Tenez, si vous aviez des enfants, » vous auriez le plaisir de les voir là. Moi j'ai déjà un fils qui peint. » Peu de jours après, l'enfant était mort et M. Callewaert fit à M. Van de Kerkhove une visite de condoléance. Alors celui-ci lui dit : « Quand on n'a pas d'enfants, on n'a pas le chagrin de les perdre ! »

A Blankenberghe, M. Van de Kerkhove disait à propos de Fritz. — « Il » s'amuse ici à peindre des dunes ; il peint avec tant d'entraînement qu'il en » est souvent malade et souffre de la tête. » M. Callewaert a quelquefois vu Fritz occupé à travailler à de petits panneautins, sans regarder, toutefois, ce qu'il fesait. . . . .

M. Callewaert ne se rappelle pas qu'on lui aît montré des tableaux de l'enfant.

—

M. Popp (particulier et amateur d'art) a Bruges.

M. Popp a fait à M. Van de Kerkhove une visite de condoléance, un ou deux mois après la mort de Fritz. Il a vu, alors, 80 ou 100 petits tableautins que M. Van de Kerkhove lui dit être les œuvres de son fils. M. Van de Kerkhove ne semblait pas en ce moment attacher une grande importance artistique à ces tableautins. Il en parlait avec une grande modération et exprimait déjà son intention de les exposer, mais simplement par un sentiment d'affection paternelle.

M. Popp se rappelle que, du vivant même de Fritz, ses filles lui ont rapporté que la petite demoiselle Van de Kerkhove leur avait parlé des peintures que fesait son frère. Mademoiselle Louise Van de Kerkhove disait dans des conversations à l'école : « Mon frère peint de petits tableaux. » M. Popp *ne croit pas que M. Van de Kerkhove soit capable d'avoir fait ces tableautins ou même de les avoir achevés*, tout habile qu'il soit. M. Popp ne reconnaît pas à M. Van de Kerkhove ce genre de talent.

—

(1) Fritz est né en Septembre 1862. *(Note de la Rédaction).*



Imprimé par J. Best.

M. X***.

Aucun fait. — Déclaration qui roule entièrement sur ce que jamais en sa présence, il n'a été question du talent de Fritz, malgré d'assez fréquentes relations dans la famille.

M. X*** désire que sa déclaration reste secrète.

—

M. Van Damme (distillateur).

Il ajoute que M. Van de Kerkhove n'a jamais peint en sa présence des tableaux dans le genre de ceux de Fritz : « que tout ce qui se faisait dans la maison, en fait de tableaux, lui était ordinairement montré. Qu'une fois, au *Café des Arts*, M. Van de Kerkhove lui a dit, devant un tableautin exposé là, que c'était une œuvre de Fritz. »

—

Nous appelons sur le témoignage qui suit toute l'attention de nos lecteurs :

Madame Bousson (négociante).

Déclare que Fritz Van de Kerkhove venait souvent dans sa maison et avait ses mains et ses habits salis de couleurs. Quand on l'interrogeait à cet égard, il répondait que cela venait de peindre avec son père. Madame Van de Kerkhove vient souvent chez Mad. Bousson et a l'habitude de lui dire tout ce qui se passe chez elle. Jamais elle n'a laissé soupçonner, par un mot, que l'exposition des œuvres de Fritz aurait été une supercherie ou que les œuvres n'étaient pas authentiques. Durant la vie de l'enfant, Mad. Van de Kerkhove disait parfois à M. Bousson que Fritz était occupé à peindre avec son père. Une fois, quelque temps avant la Nouvel An, Mad. Bousson arriva à l'improviste dans la maison de M. Van de Kerkhove, comme elle le faisait, du reste, souvent ; elle ne trouva d'abord personne, jusqu'à ce qu'elle arrivât enfin dans la chambre à dîner où elle trouva M. Van de Kerkhove ayant des panneautins auprès de lui et en main ; sur la demande de ce qu'il fesait, il répondit que c'étaient les tableautins de Fritz sur lesquels il mettait une petite silhouette et le nom de l'enfant. Les panneautins n'étaient pas encore encadrés et il y en avait beaucoup auxquels M. Van de Kerkhove allait faire le même travail. Mad. Bousson, qui autrefois dessinait également et peignait à l'aquarelle, remarqua que les petits tableaux étaient beaux et déclara qu'elle en a encore plusieurs dans son souvenir. M. et Mad. Bousson ont souvent remarqué que, vis-à-vis, près de l'école des dunes Fritz passait souvent un temps assez long *(kwartiere lang)* à contempler le ciel et les arbres ; c'était du reste la place habituelle de ses jeux.

Plus tard, Mad. Bousson a revu les tableautins lorsqu'ils étaient prêts à être envoyés à l'exposition ; ils lui semblèrent étonnemment beaux et M. Van de Kerkhove déclara qu'il y en avait encore beaucoup d'autres.

La première fois, Mad. Bousson en a encore vu peints sur des morceaux de bois triangulaires et sur des morceaux de douves de fûts où la marque des cercles se voyait encore. Mad. Bousson déclare que Fritz avait un gros pouce avec un ongle plat et que M. Van de Kerkhove lui disait, à elle, que c'était avec cela qu'il appliquait la couleur sur ses panneautins et fesait des lignes dans les fonds et dans les arbres. Mad. Bousson pense avoir reconnu la trace du pouce dans quelques-uns des panneautins.

—

M. J. VAN MULLEM (distillateur).

S'en réfère à sa déclaration donnée à M. Van de Kerkhove. Souvent, étant en visite chez ce dernier, et se trouvant dans l'atelier, il vit le jeune Fritz occupé à étendre des couleurs sur de petits panneaux ; d'autres panneautins étaient épars autour de lui. L'enfant s'occupait de couleurs comme d'autres enfants de leurs jeux. Jamais cependant M. Van de Kerkhove n'a appelé sur ce fait l'attention de M. Van Mullem

Le témoin déclare que son petit garçon, Julien, lui a dit souvent que Fritz, son camerade de l'école moyenne, apportait des couleurs dans sa boîte à plumes.

—

A propos du sieur Van Hove, qui se gardera bien d'adresser au témoin le moindre démenti, ayant été trop *ennuyé*, déjà, pour relever même les protestations qui se sont élevées de différentes parts contre sa conduite dans cette affaire.

M. CH. L. LETTEN (Lieutenant-Colonel).

S'en réfère à sa première déclaration, faite à M Van de Kerkhove.

Il ajoute seulement que le dire de M. Van Hove, alléguant que ses louanges sur les œuvres de Fritz ne devraient être attribuées qu'à son désir de consoler les parents, ne lui semble pas admissible, *puisque, au moment même où M. Van Hove proférait ces louanges, en présence du Gouverneur de la Province,* M. Van de Kerkhove *ne se trouvait pas dans le voisinage.* M. Van Hove aurait même pu garder complètement le silence à cet égard, s'il n'avait tenu à exprimer librement son opinion. *Ni M. ni Mad. Van de Kerkhove ne pouvaient l'entendre, puisque, en ce moment, ils causaient avec d'autres personnes.*

M. Letten se rappelle qu'étant à Blankenberghe, il y grimpa un jour, avec Fritz au haut des dunes, pendant que les parents restaient sur la plage. Arrivé en haut, Fritz regarda tout à coup le ciel et s'écria : Voyez donc, quel beau ciel ! et ajouta d'autres observations qui surprirent M. Letten. Celui-ci dit alors à

l'enfant : « Vous deviendrez sans doute aussi peintre, à ce que je vois. A quoi Fritz répondit : « Oui, certainement, et je peins déjà ! »

—

M. LÉOP. ARENT (brasseur).

S'en tient à sa première déclaration donnée à M. Van de Kerkhove.

Il ajoute qu'il ne peut certifier que les panneautins auxquels il a vu travailler l'enfant sont exactement ceux qui ont été exposés à Bruxelles.

Il constate l'absence de toute pression.

M. Arent se rappelle que M. Van de Kerkhove lui a souvent parlé du futur talent de son fils. *Il ajoute qu'il a vu très souvent Fritz à l'ouvrage, même quand il était malade dans son lit.*

—

Pour le public impartial et juste ces nouveaux témoignages étaient superflus.

Les attestations, déjà produites, suffisaient amplement à établir l'authenticité de l'œuvre de Fritz Van de Kerkhove et la non-participation du père. Et pourtant, nous voilà forcé de rendre publiques toutes les pièces de cet incroyable procès.

Eh bien! nous irons jusqu'au bout, en joignant aux documents, déjà si considérables, recueillis par le *Willemsfonds* brugeois, quatre lettres écrasantes, déjà publiées par nous. Il s'agit des certificats détaillés, dus à trois hommes à l'abri de toute suspicion et qui, spontanément, sont venus affirmer, avec la parfaite loyauté du père, le génie de l'enfant.

Ces lettres, on le sait déjà, sont dues à M. De Vos, ancien procureur du Roi à Bruges, actuellement Procureur général des tribunaux internationaux du Caire, à M. Frans Ritter, consul d'Allemagne à Roulers et à M. Valcke, médecin de la famille, qu'une longue maladie a, seule, empêché de jeter plus tôt dans la balance, l'autorité de son nom et de sa réputation d'honorabilité.

Voici de rechef ces lettres, qu'il convient d'opposer à nos contradicteurs, désormais muets et... sourds.

Le Caire.

« C'est bien dans ce pays que vous trouveriez à étudier et à crayonner et » que votre Fritz eût été heureux. Pauvre garçon ! Il avait le cerveau si plein » de tout ce qui est beau ; il aimait si passionnément les paysages ! Je n'ai pas » été étonné d'apprendre que, si jeune encore, il avait déjà si bien rempli sa » vie. On conteste son talent précoce ! Que ne conteste-t-on pas? — BIEN QUE » J'AIE VU CET ENFANT SI DOUX ET SI AIMANT, TRAVAILLER A SES TABLEAUTINS » D'UNE MANIÈRE QU'UN PEINTRE N'EÛT POINT RÉCUSÉE, je ne saurais vous en-

» courager à continuer la polémique dont vous m'entretenez et à l'occasion
» de laquelle vous invoquez mon témoignage. Je suis incompétent en la
» matière ; vous seul êtes en mesure et à portée de discuter en connaissance
» de cause : votre loyauté et votre honorabilité personnelle sont conséquem
» ment mises en jeu, et avec ceux qui ne vous connaissent pas ou qui de parti
» pris ne tiennent pas compte de vos affirmations, la discussion devient
» nécessairement impossible . . . .

» N. B. A mon sentiment, Fritz, qui vous a été enlevé si tôt et si cruelle-
» ment, était un enfant vraiment extraordinaire et exceptionnel : remarqua-
» blement intelligent et capable sous certains rapports, il l'était sous d'autres
» beaucoup moins ; précisément pour cette raison, les critiques dirigées
» contre sa gloire *paraîtront* sérieuses aux yeux d'un grand nombre de gens.»

De Vos.

—

Roulers, 20 mars 1875.

CONSULAT
DES
DEUTSCHEN REICHES
IN ROULERS.

Mon cher Mr J. Van de Kerkhove,

Je suis avec grand intérêt la polémique que vous soutenez contre un *critique d'art* très-entendu, très-compétent, mais aussi très-entier, très-entêté dans ses appréciations, j'ai nommé M. Jean Rousseau. Je prévois qu'avec votre caractère, votre loyauté bien connue, vous vous laisserez entraîner dans une voie qui donnera tous les avantages à votre habile adversaire et contradicteur. En présence de la situation que l'on veut vous créer, il est de mon devoir de venir réagir contre de pareils agissements et de déclarer sur l'honneur, dans l'intérêt de la justice et de la vérité, qu'en vous rendant visite de temps en temps, je ressentais toujours un véritable plaisir mêlé d'étonnement *à voir peindre votre jeune fils. Je fis souvent compliment à sa mère, sur le talent si précoce de Fritz, en lui prédisant, en riant, une noble et grande carrière artistique à la Rubens. J'ai eu souvent en main les petits panneaux sur lesquels l'enfant s'escrimait, avec des bouts de crayon mal taillés, ou bien un petit couteau tout chargé de couleur qu'il appliquait sur ses panneaux de bois. Cette application qui paraissait être faite au hasard, produisait des effets prodigieux ; les profondeurs du ciel et la transparence des eaux étaient merveilleuses,* les rochers de diverses couleurs, leur stratification eussent fait honneur à un géologue émérite.

Je suis donc très-étonné du bruit de mauvais aloi que l'on fait à l'entour de ce petit être extraordinaire, connu comme tel par toutes les personnes qui avaient des relations d'amitié ou d'affaires avec vous. La trace lumineuse que son génie précoce, et hélas ! trop éphémère, a laissé et laisse encore sur la terre ne sera pas ternie par ses détracteurs et ses envieux.

Je suis toujours à votre disposition, mon cher ami, pour affirmer devant qui de droit et en présence de vos contradicteurs l'entier contenu de la présente.

En me rappelant au souvenir de votre respectable famille, je suis bien à vous.

(Signé) Fritz Ritter.

—

Roulers, 13 novembre 1875.

Mon cher Van de Kerkhove,

Il me revient, par des amis communs, que vous rencontrez encore quelques résistances au sujet de l'authenticité des tableautins peints par votre fils.

Je n'en suis pas trop surpris, ami ; faire croire à des personnes indifférentes qui n'ont pas vu, comme moi, peindre votre enfant, et terminer en quelques coups de pinceau ou de couteau un petit tableau, cela tient un peu du merveilleux, convenez-en vous-même.

Sa manière de travailler a permis à Fritz de produire une prodigieuse quantité de petits chefs-d'œuvre.

Le pinceau ne lui servait, pour ainsi dire, qu'à plaquer de la couleur à sa planche ; son couteau, son doigt ou un morceau de bâton achevait l'œuvre, d'après son caprice ou d'après son inspiration. Je crois même avoir reconnu, lors d'une de mes visites chez vous, quelques-uns des tableautins auxquels il travaillait à l'époque où je venais souvent vous voir à Bruges.

Espérant, cher ami, que vous sortirez enfin victorieux de la lutte que vous avez engagé pour l'honneur de votre enfant et la gloire de votre pays, je présente mes salutations bien amicales à votre dame et à votre demoiselle.

Votre dévoué, Ritter.

—

Bruges, le 19 juin 1875.

Mon cher Monsieur Van de Kerkhove,

Pendant ma longue maladie qui a interrompu toute communication entre nous, les journaux m'ont appris les difficultés et les oppositions de toutes sortes que vous avez rencontré pour faire reconnaître par le public le talent précoce de votre pauvre enfant.

En présence de cette discussion d'une hostilité si passionnée, j'ai cru qu'il était de mon devoir, en ma qualité de médecin et d'ami, d'ajouter mon témoignage aux nombreuses attestations que vous avez déjà entre les mains.

« Je viens donc affirmer sur l'honneur que dans votre atelier, qui m'était » ouvert à toute heure du jour et sans que je fusse introduit par personne, » j'ai eu, non pas une fois, mais cinquante fois, l'occasion de constater que le » jeune Fritz travaillait à ses panneautins, » et ce dans des positions et des attitudes différentes, étant tantôt assis à la grande table du milieu, tantôt sur une petite chaise devant une autre plus grande qui lui servait d'appui, parfois même étendu sur le parquet.

J'affirme également que, sans y attacher grande importance (car vous appeliez cela *tripoter),* vous avez cependant, vous et madame Van de Kerkhove, appelé plus d'une fois mon attention sur le travail de Fritz.

Je tiens aussi à vous rappeler combien parfois l'enfant nous surprenait par ses saillies inattendues : ses yeux s'animaient et ses expressions mêmes montaient en quelque sorte à la hauteur de son jeune talent !

Recevez, mon cher Monsieur Van de Kerkhove, avec cette déclaration vraie et sincère, dont vous ferez tel usage qu'il vous conviendra, l'expression de mes sentiments les plus attachés.

(Signé) Dr ADOLPHE VALCKE,
Conseiller communal.

En présence du faisceau lumineux d'attestations réunies par le *Willemsfonds* brugeois et, contradictoirement à notre première impression, nous avouerons ne pas comprendre la réserve extrême apportée par la commission d'enquête dans son rapport.

Ce rapport se borne à constater que la commission n'a rencontré nulle part aucune trace de pression, même chez ceux qui se contredisaient eux-mêmes, ou au témoignage desquels elle n'avait pas cru devoir ajouter foi.

Mais cela ne devait point suffire à la Commission.

Elle avait le droit et le devoir de proclamer hautement, *urbi et orbi*, que l'enquête Rousseau, bâclée en une journée passée, en soi-disant recherches, — controuvées par ceux-là mêmes dont elle avait invoqué les témoignages, — ne repose sur aucun fondement sérieux, et qu'il y a eu lieu de saisir à nouveau le public, — induit en erreur, — de la Question Van de Kerkhove.

***

Et maintenant, M. Rousseau, c'est à vous que je m'adresse.

Je soumets à votre loyauté les documents dont vous auriez pu si aisément obtenir communication.

Lisez-les attentivement.

Comparez avec les déclarations franches et nettes de tous ceux qui ont été à même de voir peindre l'Enfant de Bruges et d'apprécier le résultat de ses essais, la piètre attitude des gens auxquels vous avez eu recours, pour bâtir votre réquisitoire.

Et décidez s'il ne vaut pas mieux confesser, franchement, avoir été abusé par des calomnies habilement répandues et des préventions toutes personnelles, que de laisser peser plus longtemps, par votre silence, un soupçon outrageant sur la victime de votre indiscutable autorité !

GUSTAVE LAGYE.

ENQUÊTE DU WILLEMS-FONDS BRUGEOIS.

Nous joignons aux pièces que nous publions plus haut le procès-verbal des deux visites faites par la commission d'enquête du *Willemsfonds*, chez M. Van de Kerkhove, afin d'établir les

aptitudes que possède, pour le paysage, Mlle Louise, le seul enfant qui reste encore au peintre-amateur brugeois.

Comme nous aurons prochainement, aussi, quelques révélations à faire au sujet de la vocation de Mlle Louise Van de Kerkhove, nous nous abstiendrons, pour le moment, d'ajouter au rapport du *Willemsfonds* aucun commentaire.

20 AVRIL 1875.

(Visite faite chez M. Van de Kerkhove, pour constater si Mlle Louise, agée de 14 ans, peignait, et de quelle manière).

Mlle Louise a préparé et achevé aux trois quarts, sous les yeux de la commission, en l'espace de 15 minutes de temps, un petit tableau. Nous avons marqué ce petit tableau du numéro 1 et Mlle Louise l'a signé au revers avec les membres de la commission.

Pendant ce temps, Mme Van de Kerkhove peignait un autre petit tableau, marqué numéro 2 au revers et signé par elle et par les membres de la commission,

M. Van de Kerkhove dans l'intention de donner à la commission une idée de la manière dont Fritz harmonisait les ciels et les terrains, donna quelques coups de pinceau sur la ligne d'horizon, afin d'adoucir les traits de section.

M. Van de Kerkhove confia à la commission un petit panneau qu'il présenta comme étant un de ceux que M. Van Hove lui avait vu peindre. Nous l'avons marqué du numéro 3 et le signons avec M. Van de Kerkhove.

Mme Van de Kerkhove confia à la commission le tiroir d'un meuble, tiroir derrière lequel, d'après cette dame, Fritz avait peint un petit tableau. La marque du pouce d'un enfant est imprimée dans la couleur. Mme Van de Kerkhove dit que ce pouce était le pouce de Fritz. Le tiroir fait partie d'un meuble en écaille.

Le panneautin présenté par M. Van de Kerkhove, comme ayant été fait devant M. Van Hove, serait un de ceux-là que M. Van Hove invoque comme une preuve qu'il a vu M. Van de Kerkhove faire quarante à cinquante panneaux, genre Fritz. M. Van de Kerkhove fait voir à la commission encore quelques panneautins du même genre. La commission marque le panneau du numéro 3 sur l'envers, et le signe avec M. Van de Kerkhove.

M. Van de Kerkhove exhibe à la commission encore différents tableautins, faits par lui, et où Fritz aurait mis les tons primitifs, comme M. Van Hove l'a avancé ; ces tableautins représentent des arbres, et les couleurs primitives sont de toutes les espèces.

Signé : Louise Van de Kerkhove,
Mme Van de Kerkhove,
J. V. Van de Kerkhove.

George Fernau,
Van der Meersch,
Van der Ghinst,
Genonceaux,
J. Sabbe,
J. Callewaert.

—

VISITE DU 21 AVRIL 1875.

(Devant la commission d'enquête, à la maison de M. Van de Kerkhove, afin de voir achever, par Mlle Louise, le panneautin qu'elle avait ébauché lors de la première visite de la commission).

Mlle Louise a achevé le dit panneau, en l'espace de cinquante minutes sous les yeux des membres présents du comité. Le panneau étant trop grand, Mlle Louise a demandé une demi-journée pour le compléter encore, mais la commission, ne pouvant disposer d'un temps aussi long, s'est déclarée satisfaite.

Signé : Louise Van de Kerkhove.

Genonceaux,
Van der Meersch,
J. Callewaert,
J. Sabbe.

Au moment où nous allions clôturer notre travail nous trouvons, dans le *Magasin pittoresque (Livraison de Août* 1876, *page* 260*)*, un article qui doit trouver sa place ici.

FRITZ VAN DE KERKHOVE (1).

L'ENFANT PEINTRE.

Un enfant naît à Bruges en 1862. Il est chétif : la tête présente une ampleur anormale ; rien en lui ne ressemble aux autres enfants. Un fil si léger le rattache à la vie que la moindre secousse peut le rompre. Il vivra pourtant, mais un printemps à peine. Le temps d'ouvrir les yeux aux clartés du jour, de sentir palpiter en lui l'âme de la nature, d'être ébloui, et il n'est déjà plus. Il n'y a pas de lendemain à son aube ; il meurt, un doigt sur la couronne, sans être élu. Et une grande promesse de gloire sombre avec lui, le 12 août 1873.

(1) Nous devons cet article à la bienveillante collaboration de M. Camille Lemonnier, auteur belge, dont les œuvres sont bien connues en France.

Onze ans! jours avares! Il ne vit que le temps de s'annoncer, de dire à ses parents, à son pays : Si je pouvais vivre! Et son dernier geste est pour porter la main à son front. Quelque chose d'immense et de confus s'agite dans les profondeurs de son cerveau : c'est tout un monde en travail. Et puis une convulsion, un soupir, des yeux qui se ferment, des mains inertes; l'enfant meurt avec son secret!

Mais il ne meurt pas tout entier : une piété touchante a recueilli ses travaux. Ces fleurs de sa vie sont aujôurd'hui la gerbe d'immortelles sous laquelle il dort. Inutile de revenir sur le bruit qui s'est fait autour de l'exposition de son œuvre : on a douté d'abord devant les productions d'un instinct si miraculeux; puis on s'est rendu à l'évidence; à l'heure présente, on sait bien que c'est la petite main de l'enfant qui a fait tout. Le père a pu retoucher, ajouter, poncer, vernir; mais une âme vit dans tout cela; et cette âme est jeune et candide.

On raconte des choses charmantes et douloureuses de son esprit, de ses études, de ses travaux. La curiosité publique lui a fait une biographie. Lui qui n'eut pas le temps de vivre, n'eut pas le temps d'être jeune. Il fut sérieux et triste dès son premier regard. Rarement on le voyait se mêler aux jeux de ses compagnons; le bruit lui faisait peur; il recherchait le silence et la solitude : c'est que déjà pesait sur ses épaules sa jeune royauté. Les enfants qui ne doivent pas régner ont quelquefois ces commencements sévères.

Il vivait dans une demeure d'artiste. Des tableaux en couvraient partout les murs. Quelque vierge d'or n'eut qu'à sortir d'un des vieux cadres qui ornaient les chambres pour jouer à son berceau le rôle de fée de la peinture. M. Van de Kerkhove le père est lui-même un peintre, d'une fantaisie un peu tourmentée : il a gravé à l'eau forte des scènes à la manière de Callot; sa palette a de l'harmonie et de la finesse. L'exemple paternel, joint à l'influence secrète des œuvres qui l'entouraient, engendra sans doute en Fritz le désir de peindre à son tour. Depuis que l'enfant n'est plus, sa sœur, qui a douze ans à peine, a repris ses pinceaux.

Fritz s'essaya de bonne heure à la couleur; il inventait des tons, les mariait, et s'ingéniait à trouver des accords. Sa passion était de feuilleter les albums, les livres à gravures, les publications illustrées : il est toujours demeuré fidèle à cet amour de l'image. Ainsi son imagination se remplissait d'aspects grandioses ou charmants; il connaissait les landes, les montagnes, les

rochers, la mer; mais le merveilleux, c'est qu'il ne voyait pas la gravure dans sa réalité toujours monotone et froide, si on la compare à l'effet de l'œuvre peinte; les terrains se paraient à ses yeux de tons calcinés sur lesquels tranchaient les verdures; la mer roulait des flots bleus, et les mille dégradations du jour donnaient au ciel les mobiles chatoiements du prisme. Sa contemplation en un mot était celle d'un peintre, suppléant à la couleur absente par le souvenir et l'instinct.

Quand il commence à peindre, c'est d'abord d'après les gravures qu'il a sous les yeux. Il ne copie pas servilement. L'invention perce dans la reproduction, invention naïve qui aboutit à des mélanges étonnants : on verra, par exemple, un moulin sur le bord d'une falaise; mais déjà les objets sont bien dans l'air, et des harmonies délicates accordent entre eux les tons. Plus tard, quand la fréquentation de ces livres de gravures aura rempli son cerveau d'images familières, il prendra en lui-même les sujets qu'il traitera : c'est la période des rocs farouches, des hautaines falaises, des pics à forme humaine, tailladés, déchiquetés, denticulés, sur lesquels quelquefois se dresse la potence avec son chapelet de pendus. On pourrait l'appeler la période purement romanesque de Fritz Van de Kerkhove; elle n'est pas la moins intéresante. A côté d'improvisations violentes, des parties de paysage plus calmes baignent dans un jour vrai. C'est le premier réveil d'un sens qui ne s'exerce que tard chez l'homme, le sens de la nature et de la vérité.

Il semble qu'une fenêtre se soit ouverte dans l'ombre de l'atelier où travaille notre jeune peintre, et lui ait révélé la lumière tiède et carressante du dehors. Vers ce temps, je crois, son père le conduisait souvent à la mer. Bruges en est peu distant : c'est une promenade exquise et qui se poursuit, à travers une plaine de plus en plus plate, jusqu'au moment où les dunes se dessinent au loin. L'impression fut profonde pour l'enfant. La première fois qu'il vit la mer, il resta longtemps à la regarder, grave, inquiet, sans rien dire. De fines petites ébauches rappellent les joies solitaires de ces contemplations! Car il a peint souvent la mer, tantôt dans son calme, tantôt dans sa colère. L'eau l'attirait : dans la plupart de ses travaux, on trouve des lacs, rayés par la lumière. Ces belles surfaces moirées tentaient son pinceau. En eût-il pu être autrement pour le petit Vénitien du Nord, et Bruges n'est-elle plus la ville des canaux?

Il avait aussi un grand amour pour les ciels, les azurs pâles du printemps, les bleus intenses de l'été, les tons cendrés des

ciels couverts. Le vent et l'averse le trouvèrent souvent occupé à regarder décroître à l'horizon la forme monstrueuse des nuages ardoisés de l'ouest. On peut dire qu'il a peint le ciel à toutes les heures, par tous les temps; mais les pages mélancoliques où la tristesse de l'air est en harmonie avec la sévérité du site ne sont pas les moins nombreuses.

Il semble qu'il ait eu le pressentiment de sa courte destinée : son labeur pendant trois ans est effrayant. On ne compte pas moins de 350 panneaux de 1870 à 1873. Ce sont presque toujours des planchettes de caisses à cigares; il peint, du reste, sur tout ce qui s'offre à sa main, panneaux, débris de caisses, fragments de douves. Sa pratique est expéditive : il ne s'arrête pas aux détails; ce qu'il recherche, c'est la masse, la tache puissante ou moelleuse, l'impression et l'effet. Çà et là il truelle; ailleurs, il se sert de frottis légers; il obtient ainsi tour à tour la densité et la transparence. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est la distinction et la poésie du ton.

Il avait son rêve, la gloire; il voulait devenir un grand peintre. Il y avait dans ses entretiens une préoccupation constante d'être plus que les autres. Il aimait à parler de la peinture : il en raisonnait avec son père. Il lui arriva plus d'une fois d'oser lui dire qu'il le croyait dans le faux : son père reconnaît qu'il avait presque toujours raison. Au milieu de ses songes et de ses travaux, son petit corps frêle se délabrait chaque jour un peu plus; puis vinrent les douleurs aiguës, et enfin la mort. C'est seulement depuis qu'il n'est plus que M. Van de Kerkhove père, dans une pensée pieuse, et comme pour le faire revivre dans son travail même, a peint sur quelques-uns des petits panneaux qu'il a laissés sa chère image, tantôt debout et regardant le ciel, tantôt couché sur la berge d'un fleuve ou assis sur le bord d'une barque, la tête dans les mains, et regardant filer l'eau indéfiniment.

CONCLUSION.

Et maintenant que toutes les pièces du procès ont été exposées au tribunal de l'opinion publique, nous attendons le jugement. Il est vrai de dire que l'arrêt n'est pas rigoureusement nécessaire en présence de la conduite de nos adversaires, lesquels, après avoir fait défaut, abandonnent la prévention et se renferment dans leur système aussi commode que peu courageux. Le présent dossier est allé les chercher au sein de cette quiétude qu'ils ont crue définitive aussi bien qu'infranchissable et les a exposés au plein jour de la justice et de la vérité afin qu'ils fussent jugés et payés selon leurs œuvres. Ce n'est pas notre faute si le châtiment est si cruel : il est proportionné à l'offense.

Le croirait-on? Quand le rapport du Willems-Fonds parut, tous les journaux qui avaient crié à la mystification et que les déclarations avaient réduits au silence, tous ces journaux, qui à bout de raisons, avaient déclaré s'en rapporter à l'enquête, se turent. Ils n'annoncèrent même pas l'apparition du document désiré. Un seul toutefois fit connaître en quelques

lignes le résumé du rapport. Mais, procédé inqualifiable, ce résumé reproduisit LE CONTRAIRE DES CONCLUSIONS DU WILLEMS-FONDS ! Le lecteur pourra s'assurer du fait dans la troisième partie de ce livre. Conçoit-on acharnement pareil contre la mémoire d'un enfant dont le génie avait été affirmé par celui-là même qui le déniait quelques jours après et qui possède, en matière d'art, un jugement éclairé non moins qu'une pratique habile. Je me souviens d'avoir voulu me renseigner personnellement à ce propos. Ce journaliste ne put me donner aucune raison plausible et préféra s'en rapporter au témoignage d'un ami dont la position dans cette affaire a été des plus compromises. Je crus constater dans les convictions momentanées de ce journaliste une certaine vacillation survenue à la suite de notre conversation. J'ai retrouvé cette hésitation dans l'expression publique ultérieure de sa pensée. S'il lit ces lignes il regrettera, dans le fond de sa conscience, d'avoir sacrifié la vérité à je ne sais quelle condescendance envers un ami qui l'a trompé, comme il en avait déjà trompé d'autres.

On a vu dans le cours de ce volume que Louise, la sœur de Fritz, héritière du talent de son frère, ébauchait comme lui, pour les terminer ensuite, des paysages d'un caractère particulier. Louise avait 14 ans quand cette faculté s'est développée sérieusement en elle avec une puissance qu'augmentaient son indignation et sa douleur de voir la croisade sans nom entreprise contre la mémoire de son frère. La famille a jugé convenable, et elle a bien fait, d'appeler des artistes éminents devant lesquels Louise a donné des preuves non équivoques de son indiscutable talent. C'est ainsi que MM. Lamorinière, Artan, Bouvier, Visconti, A. Stevens, de Block, Mlle Beer-

naert, les frères De Vriendt, G. Guffens et cent autres *ont vu* peindre la jeune enfant. Quelques critiques d'art, quelques éditeurs, ceux qui n'avaient aucun parti pris, ont également assisté à ces épreuves intéressantes. Une quantité considérable d'étrangers ont visité la maison Van de Kerkhove et en sont sortis émerveillés non-seulement d'avoir vu les œuvres de Fritz mais aussi celles de Louise traitées dans le même sentiment avec un aplomb et une audace qui grandissent chaque jour. Des attestations de tout genre subsistent. On est en droit de penser que les ennemis de Fritz ne feront pas plus de cas de ces certificats qu'ils n'en ont fait de pièces non moins authentiques produites pour Fritz. Toujours est-il que aucun d'eux n'a trouvé convenable d'aller voir travailler Louise Van de Kerkhove. Quel est, ou plutôt quels sont les sentiments auxquels ces Messieurs ont cédé? C'est-ce que le lecteur devinera sans qu'il soit nécessaire d'insister.

Je n'ai pas cru nécessaire de reproduire les articles publiés dans les journaux et dans les revues étrangères, j'entends parler des articles qui ne sont que les résumés de ce que l'on sait déjà, et parus, notamment, dans le *Figaro*, la *République française*, le *Times*, etc. Tous les journaux d'Europe ont signalé le fait de Frédéric Van de Kerkhove à leurs lecteurs. Quelques-uns ont donné son portrait. Le *Magasin pittoresque* a gravé en même temps que ce portrait deux paysages de Fritz. L'administration du journal, à notre prière, a bien voulu nous adresser les tirés à part de ces bois qu'on aura rencontrés dans cet ouvrage.

Enfin, en narrateur fidèle et complet, disons qu'à l'heure qu'il est la France et l'Angleterre se disputent

la possession de l'œuvre de l'enfant mort et que des reproductions graphiques s'élaborent dans des ateliers spéciaux.

Je dépose la plume non pas que je n'aie plus rien à dire mais parce qu'il faut finir (1). J'aurais voulu publier à la suite de ce volume les extraits de la correspondance que j'ai eue avec le père de Fritz et où son cœur éclate dans une intimité absolue et cela avec un adorable esprit, une sensibilité pénétrante et une loyauté pleine de bonhomie sans compter un style primesautier qui ferait envie à bien des gens. Ces extraits eussent servi de contre-partie à la polémique publique dans laquelle M. J. Van de Kerkhove s'est montré lutteur malhabile et peu au fait des mœurs épistolaires à l'usage des journaux. Certains de ceux-ci ont profité avec plus de traitrise que de générosité de l'inexpérience visible du malheureux père ; mais j'ai pensé qu'il était devenu inutile d'allonger mon plaidoyer de cet auxiliaire. Cette correspondance composée principalement de quarante-cinq lettres de M. Van de Kerkhove a été soumise par moi au comité du Willems-Fonds ; j'ai été surpris de voir qu'il n'en a pas été fait mention. Franchement, elle en valait la peine. Je dirai plus, elle constituait pour un comité de l'espèce un argument décisif qui eut rendu inutile, peut-être, une instruction plus longue et plus compliquée. Plus j'y songe moins je comprends le silence absolu du Willems-Fonds et l'on sera de mon avis si l'on veut bien lire la farde des lettres dont il s'agit et que je tiens à la disposition de tous, pendant

(1) En descendant de cette tribune je déclare que j'y remonterai si les circonstances l'exigeaient. Les adversaires de Fritz pourraient reprendre leur attitude; alors je reprendrais la mienne. Le présent volume sera, dans ce cas, suivi d'un *complément*.

une année à dater de la publication de ce livre. Après quoi je les donnerai à un dépôt public.

Nous ne pouvons fermer ce livre sans y laisser une larme.

Que le lecteur nous pardonne de mêler un souvenir de deuil à des souvenirs de gloire; d'évoquer l'ombre d'une épouse et d'une mère avec l'ombre du petit enfant de Bruges.

Non, il nous est impossible de ne pas rendre encore un hommage de reconnaissance et d'amour à celle que nous avons perdue il y a quelques mois....

Elle aimait tant le pauvre Fritz, elle aimait tant l'œuvre qui devait sauver sa mémoire de l'oubli ou de l'écrasement.

Son âme de patriote, d'artiste et de mère, plânera donc sur ce livre comme dernier rayonnement.

— De patriote, disons-nous, dans ces temps d'apathie et de marasme où peu de cœurs conservent d'autres aspirations que celles de l'égoïsme.

— D'artiste, car sa vie s'est passée dans les calmes régions de l'art.

— De mère, car en même temps que les autres enfants qu'elle a perdus. elle est allée retrouver le petit Fritz.

Nous aimons a voir cette noble figure au milieu de cette scène; nous aimons à voir cette étoile dans cette nuit; nous aimons à voir cette fleur sur ce tombeau!..

Anseremme, Août 1876

ADOLPHE SIRET

FIN.

TABLE.


GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00051 1770

